

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[Le] Comte de Valmont ou Les égaremens de la raison [Document
électronique] : lettres recueillies et publiées / par M. ...[l'abbé P.-L. Gérard]

A LA REINE

pV

Madame,
lorsque j' ai fait paroître ces lettres pour
la première fois, la crainte de vous rendre
un hommage trop peu digne de vous, m' a privé du
précieux avantage de vous les consacrer en mon
nom. Mais aujourd' hui que le public
a bien voulu les honorer de son suffrage,

pV1

et que vous daignez agréer que je vous
en offre moi-même le tribut ; j' ose me
promettre, de tant de bonté, un nouveau
succès. Vos goûts sont les nôtres,
vos désirs sont nos loix ; et en consentant
que le comte de Valmont paroisse encore sous
vos auspices, vous lui assurez la faveur la plus
constante par le doux empire que vous vous êtes
acquis sur les esprits et sur les coeurs.
Je suis avec un très-profond respect,
madame,
de votre majesté,
le très-humble et très-obéissant serviteur,
Gérard,
chanoine de st-Louis du louvre.
ce 1 septembre 1775.

pV11

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

nous donnons au public ces lettres,
parce qu' elles nous ont paru intéressantes ;
et plus encore parce qu' elles nous ont paru
utiles. Elles n' auront pas, il est vrai,
le mérite de faire rougir la pudeur ; elles
n' auront pas pour elles les gentillesses du
style et les agrémens de l' irrégion ; mais,
à cela près, on peut assurer qu' elles sont
dignes de quelque attention. Dans un siècle où
l' on dit de si jolies choses en faveur de
l' erreur et du mensonge, puissions-nous en
offrir quelques-unes qui intéressent en faveur
de la vérité !

Le malheur de la plupart des hommes est
d' avoir été jetés dans le tourbillon du monde
sans lumières et sans principes, et de ne
pouvoir plus en retrouver que dans des livres,
dont la sécheresse les rebute, et dont le ton
pesant et didactique les dégoûte et les

pV111

ennuie : on espère du moins qu' ils ne
rencontreront pas ici les mêmes inconvéniens.
Nous ne dirons pas comment ce recueil de lettres
nous est tombé entre les mains, ni par qui elles
ont été écrites : on a pris soin au contraire
d' en retrancher tout ce qui auroit pu
donner lieu à des applications particulières ;
les secrets de familles, sur-tout aussi illustres que
celle qui paroît ici sous le nom de Valmont, ne
pouvant jamais être trop respectés.
Si ces lettres portent, à certains égards, des
caractères de nouveauté, on ne doit pas en
être surpris ; l' éditeur s' est cru permis d' en
retoucher le style, de substituer aux usages
plus anciens les moeurs actuelles, et
d' emprunter quelquefois le langage des
auteurs modernes, pour donner, à des réflexions
qui ont été faites il y a long-temps, une force
nouvelle. Il y a même ajouté quelque chose selon le

p1X

besoin et les opinions du jour, sans cependant
dénaturer le fonds qu' il avoit entre les
mains. Malgré toutes ces licences, qui, à la
vérité, ont pu affaiblir les différentes nuances de

style que comportoient ces lettres, on y retrouvera toujours le caractère du jeune comte, celui de son respectable père, et les sentimens ainsi que les malheurs de sa tendre et vertueuse épouse.

Il y a quelques endroits qui auroient été susceptibles de plus de précision ; mais on a cru s' appercevoir que, dans le plan du père de Valmont, il étoit moins question de presser les raisonnemens, que de les rendre, pour celui auquel ils s' adressent, plus faciles à saisir. D' ailleurs ces mêmes endroits renferment des vérités si utiles, ils développent pour la plupart le caractère d' une ame si tendre et si sensible, qu' on a cru devoir leur faire grâce, sur ce

pX

qui leur manque du côté de la précision et de l' art, en faveur du sentiment.

C' est l' éditeur qui a mis les notes et les citations que l' on trouvera au bas des pages, ainsi que les notes moins nécessaires ou plus étendues que l' on a renvoyées à la fin de chaque lettre, pour ne pas fatiguer l' attention en la partageant.

On en a tiré la plus grande partie d' auteurs célèbres, qui ont dit d' excellentes choses, parmi beaucoup d' autres fausses et dangereuses. Puisse le discernement qu' on en a fait, conserver à tout le monde ce qui est également bon pour tous, et dispenser le plus grand nombre de recourir aux sources empoisonnées de tant d' erreurs vraiment nuisibles !

pX1

AVERTISSEMENT

L' accueil qu' on a daigné faire à ces lettres ; le compte favorable que les journalistes les plus célèbres en ont rendu ; le double caractère d' agrément et d' utilité qu' ils y ont rencontré, et qui leur a fait dire qu' elles étoient un code de principes pour toute sorte de personnes, un manuel propre à tous

les états, à tous les âges, et principalement à la jeunesse : tout nous a servi de motifs d'encouragemens pour cette nouvelle édition. Nous y avons profité, autant que nous l' avons pu, des avis qui nous ont été donnés, et qui, presque tous, nous sont venus de ce sexe aimable, qui joint aujourd' hui plus que jamais le goût,

pX11

les talens, et les lumières, aux grâces naturelles qu' il eut toujours en partage. Si quelquefois nous n' avons pas cédé à une si douce et si puissante autorité, quelque respect que nous eussions pour elle ; ce n' est qu' après bien des consultations, des réflexions, et par des raisons particulières, qu' il seroit trop long de détailler.

Un petit nombre de femmes auroient désiré que l' on retranchât de quelques endroits du premier volume un peu de métaphysique. Il est vrai que, si ces lettres n' avoient été écrites que pour elles, on auroit pu n' y laisser que du sentiment : mais il falloit répondre d' une manière solide et tranchante aux systèmes qu' on nous oppose ; il falloit combattre par des principes plus clairs et plus évidens, cette métaphysique fausse et obscure, que cependant elles recherchent elles-mêmes quelquefois avec tant de curiosité, et qu' elles lisent avec tant

pX111

de patience dans les ouvrages de nos modernes incrédules.

Quelques autres ont pensé qu' il y avoit, à certains égards, des morceaux trop tendres. Mais en les appréciant avec sagesse, que ce soit en même temps sans scrupule : s' il n' en est aucun qui ne tourne en effet à la ruine des passions et au profit de la vertu et des moeurs, qu' aurions-nous à y réformer ?

D' autres enfin, comme nous l' avons bien prévu, ont trouvé que, pour un siècle aussi délicat que le nôtre, et où l' on n' aime pas à raisonner sérieusement ni long-temps, le marquis de Valmont dissertoit trop longuement : aussi leur avons-nous fait observer que c' étoient ici des gens d' un autre siècle, auxquels il falloit bien

pardonnez tous les vieux travers d' une raison qui a passé de mode. Si toutefois, comme une des plus aimables et des plus éclairées d' entre elles a bien voulu le dire (en mêlant, à des traits de censure un peu sévères, quelques

pX1V

éloges peut-être trop flatteurs), le marquis met dans ses raisonnemens *de la force, de la vérité, et du sentiment* ; si, *malgré la sécheresse et l' érudition des matières, il a su faire passer dans son style le ton si rare et si nécessaire de la sensibilité* ; si, à l' égard du style même, *pureté, élégance, harmonie, douceur, simplicité, et noblesse, voilà, dit-on encore, ce qui nous a charmés dans cet ouvrage* ; si *l' on doit en conseiller généralement la lecture* ; et *s' il n' est personne à qui elle ne puisse être de la plus grande utilité* ; si, pour tout dire enfin, *telle fut l' idée avantageuse qu' on en conçut avant qu' il fût aussi répandu qu' il l' est maintenant* ; et si cette opinion a été *confirmée par la voix publique* : nous ne voyons pas comment, indépendamment de situations neuves et d' aventures extraordinaires qui ne vont point à ce genre, ces

pXV

lettres pourroient ne pas intéresser toute femme, qui, comme notre illustre critique, possède le don précieux de penser et de sentir ; toute femme, telle que, dans le rang le plus élevé, elle pourroit en nommer sans peine, d' un caractère vraiment estimable, d' un esprit vraiment solide ; toutes celles en un mot qui ne se piqueront pas du faux honneur d' être superficielles et frivoles. C' est aussi à celles-là que nous nous adressons, pour les prier de faire attention qu' il est ici question des matières les plus importantes ; qu' elles demandoient nécessairement à être approfondies ; que chacune d' elles, traitée par les auteurs les plus célèbres, a seule enfanté bien de longues productions ; et que dans ces lettres, tous ces objets, si attachans par leur nature, tout ce qui en genre de principes est vraiment essentiel pour éclairer l' esprit et pour

former le coeur, se trouve renfermé dans un petit nombre de volumes, où tout n' est pas à beaucoup près discussion et raisonnement.

pXV1

Qu' il nous soit d' ailleurs permis de réclamer contre le titre de roman qu' on leur a donné. Une méprise qui s' est glissée dans les dernières pages de la première édition, et à laquelle on n' a pu remédier par un carton que dans quelques exemplaires, a pu être cause de l' idée qu' on s' est formée à cet égard ; mais cette idée, quoique modifiée par le terme de *roman moral* , ne nous paroît pas assez exacte pour être adoptée. Tout ce que nous pouvons dire sur ce sujet, pour ne pas en dire trop ni trop peu, c' est que les faits mêmes ont ici un fonds de réalité, qui ne permet pas de ne les regarder que comme une fiction ; qu' ils sont en trop petit nombre, trop simples, trop naturels, trop dans l' ordre des évènements les plus ordinaires et les moins romanesques, pour ne former qu' un ouvrage d' imagination et de pur agrément ; et qu' après tout, si l' on veut les considérer comme un cadre intéressant qu' on a mis à des vérités nécessaires, et malheureusement

pXV11

combattues de nos jours, il faudra du moins avouer que ce cadre, fait pour orner de semblables vérités, et non pour les couvrir en les surchargeant, n' est, à bien dire, que le rapprochement de quelques faits particuliers qu' on s' est cru suffisamment autorisé à faire valoir.

Quelle que soit la nature de cet ouvrage, voici le jugement qu' en a porté M De Castilhon, qui en a si bien fait l' analyse, presque au moment où il a paru : " ces lettres supposent dans celui qui les a écrites, un grand fonds de tendresse et de sensibilité,... etc. "

pXX1

EXPLICATION DES FIGURES

i sujet donné au dessinateur pour l' estampe qui doit servir de frontispice au premier volume.

un jeune homme, d' une figure noble, intéressante, sur la physionomie duquel se peignent en même temps et la vivacité des passions qui l' agitent et la franchise d' une ame droite, est entraîné par l' orgueil vers des précipices. à la lueur des éclairs qui s' échappent d' un nuage sombre, il marche par une route escarpée que le plaisir et l' amour couvrent de fleurs. de l' autre côté la vérité, ingénue, simple et modeste, s' efforce de le ramener ; elle fait briller à ses yeux un rayon d' une lumière céleste ; elle lui indique une route plus sûre, et lui montre, sur

pXX11

une hauteur, le temple auguste de la religion et du bonheur.

l' orgueil a une stature démesurée, un front superbe, un oeil farouche, une démarche altièrè. Il foule aux pieds les sceptres, les autels, et l' univers.

ii sujet donné pour la seconde figure.

ce sujet est pris de la viie lettre.

l' estampe doit renfermer, autant qu' il se peut dans un si petit espace, le détail des beautés de la nature qu' admire le marquis de Valmont, lorsque sur le sommet d' une montagne il contemple, au lever de l' aurore, le grand spectacle qui s' offre à ses regards, et qu' il éprouve ce sentiment délicieux des belles ames à la vue des merveilles et des dons du créateur.

la figure doit exprimer l' espèce de ravissement et de transport que la vue de ces merveilles fait naître en lui, et le tribut d' adoration et de louanges qu' elle le porte à rendre à leur auteur. voyez la page 108 et celles qui suivent.

lii le sujet de la troisième figure est suffisamment expliqué par la note qui est au bas de la page 156, et qui se trouve placée à côté de l' estampe.

lv la quatrième figure, qui doit être mise au commencement de la xxie lettre, est purement allégorique, et renferme l' emblème de la loi naturelle.

*la raison, élevée sur un trône, applaudit
à un génie qui embrâse un coeur de
l' amour de l' ordre et du bien commun.
ce coeur est placé sur un autel, et environné
de tous les instrumens du sacrifice. Au bas de
l' autel est un phénix qui se consume pour
renaître de sa cendre. Sur le devant de l' estampe
est une ruche d' abeilles, symbole de la société.
la raison est environnée des attributs
qui la caractérisent, et qui désignent en
partie la raison éternelle, source primitive
et invariable de la loi naturelle. Aux pieds
de son trône sont les passions enchaînées,
l' orgueil, l' envie, l' intérêt, et la volupté.*

p1

LETTRE 1

*du marquis de Valmont au comte et à la
comtesse de Valmont.*
quelle disgrâce, mes chers enfans,
pour un sujet fidèle ! Quel coup accablant
pour un père ! Mon prince m' a banni de sa
présence, et je suis déjà loin de vous. ô Valmont !
ô ma chère émilie ! Ne devois-je vous unir
ensemble par les

p2

noeuds les plus doux, que pour vous perdre
si-tôt ? Enfin mes ennemis triomphent, et mes
pressentimens ne m' ont point trompé. Je connoissois
la cour, mon fils, et je vous l' avois prédit. Oser
y être vrai, l' être jusqu' aux pieds du trône,
est un crime que les courtisans ne pardonnent pas.
N' importe, j' ai parlé pour le peuple, pour l' état,
pour mon roi lui-même ; et je ne me sens pas l' ame
assez vile pour m' en repentir. Cependant, qu' il
m' est dur de pouvoir penser que mon prince est
prévenu contre moi, et qu' on lui a rendu suspecte
ma fidélité ! Tu le sais, mon fils, si je lui ai
été fidèle ; et dans ce moment même, que ne
peut-il lire au fond de mon coeur ! Que ne peut-il
savoir combien sa gloire m' intéresse ! Ah si j' emporte
loin de lui quelques regrets, mes chers enfans,
ce n' est pas seulement d' être éloigné de vous,

c' est sur-tout de lui devenir inutile, de ne pouvoir plus faire parvenir la vérité jusqu' à lui, et de le laisser à la merci des intérêts particuliers, de la flatterie, et du mensonge.

p3

Dites-lui, mon fils, puisqu' il ne vous a pas fait partager ma disgrâce, dites-lui que mon sang, tout glacé qu' il sera bien-tôt par l' âge, est toujours à lui ; que mon coeur n' y est pas moins ; que ma fortune, que ma santé ruinée à son service... ah ! Ne lui parle pas de mes services ! Ne lui fais valoir que mes sentimens : ou plutôt, cher Valmont, garde le silence ; je l' exige de toi. Quelque juste que soit ma défense, dans un moment si critique tu en dirois trop pour ton intérêt, et pas assez pour moi : parler d' un malheureux qu' on ne veut qu' oublier, ce seroit t' associer à ses malheurs. Fais mieux, cher comte, sers ton prince comme je l' ai servi ; sers-le pour lui-même, et non pour ses bienfaits ; et qu' il reconnoisse, dans le fils, les sentimens du père. Du reste sois tranquille, et songe que tu te dois à l' état et à émilie. émilie, Valmont, couple fortuné, ou du moins à qui il ne manquoit rien pour l' être, si le ciel m' eût laissé plus long-temps près de vous ; que je m' applaudis de votre union, et qu' elle me console

p4

dans ma disgrâce ! Prêtez-vous un mutuel appui ; vos coeurs étoient faits l' un pour l' autre. Je vous ai donné, mon fils, une épouse tendre, aimable et sage, que le poison de la cour et du grand monde n' a point infectée, qui, dans sa naïve simplicité, joint aux charmes de la figure toutes les graces de l' esprit et tout le bon sens de la raison. Elle est la fille de mon meilleur ami ; par vos soins, par votre tendresse pour elle, acquittez moi envers lui de ce que je dois à sa mémoire, en reconnoissance du don précieux qu' en

mourant il m' a fait pour vous.
émilie, si jamais je vous fus cher, si
avant que d' être unie à mon fils, vous
m' aimiez déjà comme votre père, si j' ai
cru faire votre bonheur en vous donnant
Valmont, oh ! Je vous en conjure, ne
souffrez pas que le chagrin abatte et
flétrisse son courage. Soutenez-le par le
goût de la vertu que le ciel mit dans son
ame, et par l' amour même que vous avez
su lui inspirer ; pour le consoler, prêtez
en sa faveur à la sagesse et à la raison
toute la force et la douceur du sentiment ;

p5

soyez son amie autant que son épouse ;
et au milieu de tous les dangers qui
menacent sa jeunesse encore plus que
la vôtre, parmi toutes les erreurs que le
monde va lui offrir, rappelez-le souvent
à vous, à son propre coeur, à mes conseils
et à la vérité.

Non, mon fils, ce n' est point pour
émilie que je crains, c' est pour vous.
Son père a formé son esprit, comme j' ai
desiré tant de fois de pouvoir moi-même
former le vôtre. Il n' a pas cru que les
préjugés ordinaires, dussent la garantir
pour toujours de la séduction ; il n' a pas
pensé que les mots si respectables de
religion et d' honneur pussent tenir contre
le torrent de l' exemple et des passions ; il
a mis les choses à la place des termes qui
les supposent, et les principes, qui
éclairent pour toute la vie, à côté des sentiments,
qui bientôt s' affoiblissent, dès que
la certitude des connoissances ne les
soutient pas. L' éducation de sa fille porte
sur une base solide, parce qu' elle a été
raisonnée dès l' instant où elle a commencé ;
que dans émilie l' instruction a

p6

toujours dirigé les opinions et les goûts ;
et qu' on ne lui a rien fait aimer, sans
qu' auparavant on n' eût pris soin de lui
en faire sentir le prix, et de lui en faire

connoître la nécessité.

Pour toi, cher Valmont, je ne sais
par quel enchaînement fatal d' évènements
divers je me suis toujours vu privé de la
douce satisfaction de t' élever moi-même,
et du témoignage si consolant que je
voudrais pouvoir me rendre d' avoir accompli
à ton égard le premier de tous mes
devoirs. Je me le suis dit cent fois : j' ai
sacrifié tout ce qu' il y avoit de plus
essentiel dans ton éducation, à l' état, à mon
roi. Le ciel m' en fera-t-il un crime ? Et
par tout ce que j' ai fait pour me suppléer
en quelque sorte moi-même, ne trouverai-je
pas du moins mon excuse au fond de ton
coeur ? Toujours contraint d' accepter des
honneurs qui m' étoient à charge ;
tantôt dans le tumulte et la licence des
camps ; tantôt dans un tourbillon d' affaires,
qui, pour des intérêts politiques,
m' arrachoient au soin de ma famille ;
forcé de me reposer sur les autres de ce

p7

soin qui m' étoit si cher, je me flattois
qu' il me seroit encore facile de nourrir
et d' affermir en toi le goût du vrai, et
les principes de la sagesse ; j' espérais que
réunis pour toujours, je t' éclairerois dans
la carrière où tu ne fais que d' entrer,
que je serois le guide de ta jeunesse, et
le confident de tes goûts et de tes plaisirs.
Déjà je t' en avois préparé dans la
personne d' émilie d' assez doux et d' assez
purs pour te faire mépriser tous les
autres ; déjà je t' avois fait contracter
l' alliance la mieux assortie pour ton
bonheur. Hélas ! Je n' ai eu que le temps
d' être le témoin de tes premiers transports,
et de recevoir, par la confiance que tu
m' as témoignée, les premières preuves
de ta reconnaissance. Au moment d' assurer ta
félicité en la partageant, au moment où je te
devenois le plus nécessaire, on m' éloigne ; je te
laisse sans guide, sans expérience, attaché par
état, quoique si jeune encore, à une
cour, où malgré de grands exemples et
la foi du prince, la religion passe pour
pusillanimité et pour foiblesse, où l' intérêt

p8

est la mesure des sentimens et des actions, où l' on dispense de la vertu et de l' honneur, pourvu qu' on garde les bienséances. ô mon fils ! à l' instant de mon exil, que ne m' a-t-il du moins été permis de te voir, pour t' annoncer et t' adoucir mon départ, pour te dire adieu, pour te presser contre mon sein, pour baigner ton visage de mes larmes, et graver dans ton coeur en traits de feu et en caractères ineffaçables la religion et la vertu ! Ne les oublie jamais ; elles te garderont, elles t' assureront la paix et le bonheur. Mais si tu les laisses s' affaiblir, s' altérer et s' éteindre, ah ! Cher Valmont, je frémis... que de maux tu te prépares ! ... quelle suite de contradictions et d' erreurs ! ... quel avenir que je n' ose pénétrer ! ... mon fils, dissipe mes alarmes ; calme les craintes que tes dernières conversations m' ont fait naître... quoi qu' il en soit de tes opinions, conserve-moi toute ta confiance ; ouvre-moi ton coeur ; tu ne parleras jamais qu' à un père, et tu n' auras jamais de meilleur ami. Adieu, cher

p9

comte ; ne t' aigris point de mon infortune. Ma disgrâce me touche moins pour moi-même, mes chers enfans, que pour vous. Adieu, émilie, je vous recommande mon fils.

p10

LETTRE 2

du comte de Valmont au marquis de Valmont.
oui, mon père, le plus tendre de tous les pères, je vous ouvrirai mon coeur avec confiance ; et, dans les mouvemens d' indignation dont je suis saisi, je ne vous dissimulerai pas l' impression que votre disgrâce fait sur moi.

Voilà donc le prix de la vertu ! Voilà
le prix de quarante ans de service, et
la récompense de toute une vie sacrifiée
au bien de l' état et à la gloire du prince !
La cour a-t-elle donc oublié ce qu' elle
vous doit, et le peuple ne s' en souvient-il
pas ? ô ciel ! Le peuple frémit, et se
tait ; le citoyen murmure, et reste
tranquille ; les courtisans dissimulent ; mais
leur joie maligne perce à travers le sérieux
dont ils la couvrent ; et pour comble
d' horreur, ceux mêmes que vous avez
le mieux servis dans votre plus haut point
de faveur, se retirent dès qu' ils m' aperçoivent,

p11

ou gardent le silence. Le roi seul
paroît inquiet et affligé ; un visage
sombre, des regards distraits, des discours
peu suivis annoncent malgré lui l' agitation
de son ame. On voit qu' il vous plaint,
qu' il vous aime, qu' il vous regrette ;
mais de nouveaux favoris l' obsèdent, et l' enlèvent à
des réflexions qu' ils craignent encore qui ne
tourment contre eux. Ma présence sur-tout les
contraint et les embarrasse, et je ne conçois
pas comment ils n' ont pu parvenir à
m' envelopper dans votre disgrâce. Je leur
en ai offert moi-même l' occasion la plus
favorable : balancé entre la voix de la
nature, ma tendresse, mon honneur, mon
devoir, et ce que votre dernière lettre
exigeoit de moi, mon père ! Je vous ai désobéi
pour la première fois. J' ai parlé, je me
suis jeté aux genoux du prince (je frémissais
cependant), j' ai osé nommer vos envieux et vos
accusateurs. J' ai défié... hélas ! Le prince m' a
relevé avec bonté, mais sans me permettre d' en
dire davantage. Ah ! Si dans cet instant je
ne m' étois rappellé votre vertu, si je ne

p12

m' étois souvenu de vous... non, la cour...
ma patrie ne seroit plus rien pour moi.
Eh quoi ! Est-il encore quelque justice parmi
les hommes ! Quoi, la plus pure vertu
sera impunément flétrie par la calomnie, et

le jouet de l'envie ! Quoi, il y a un dieu juste, et les méchants triomphent ! Mon père, je respecte les sentimens que votre vertu m'inspire ; mais voyez cependant comme tout paroît conduit ici bas par une sorte de fatalité. Si une prévoyance plus qu'humaine, si la sagesse d'un être intelligent et parfait préside sur ce monde et l'a formé, comment donc en permet-elle tous les désordres ? Pourquoi cet intérêt propre, qui, dans chaque homme, ramène tout à lui, et qui lui sacrifie tous les autres ? Pourquoi ces épaisses ténèbres qui nous rendent le jouet des plus grossiers mensonges, et cette foule de préjugés qui nous font mettre à chaque instant l'erreur à la place de la vérité ? Pourquoi ces passions si ardentes qui nous subjuguent, et qui ne servent qu'à démontrer au sage l'impuissance et l'orgueil de sa foible

p13

raison ? Pourquoi ce torrent d'iniquités, qui font de la terre le séjour du crime, et un lieu de souffrances et d'opprobres pour la vertu ? La vertu ! Ah ! Mon père, je n'y croirois pas sans vous et sans émilie. Vertu, religion, divinité, que ces mots sont respectables ! Mais qu'il est difficile de bien établir tout ce qu'ils renferment, et que nos lumières sont incertaines et bornées sur ce qu'il nous importe le plus de savoir ! Pardonnez-moi des doutes que de premières réflexions m'avoient fait naître, mais que votre infortune excuse, et que confirme à votre égard l'injustice du sort. Je verse dans votre sein mes plus secrètes pensées ; et qu'il m'est doux de pouvoir ainsi être vrai, et penser tout haut devant vous ! C'est-là le charme de ma vie, et une des plus douces consolations qui me restent. Mon tendre père ! écoutez-moi donc, et supportez ma foiblesse, en corrigeant mes erreurs. D'où vient, s'il y a un dieu si sage et si bon, ferme-t-il les yeux sur nos misères et sur nos crimes ? Que dis-je !

p14

Encore une fois, pourquoi des crimes ?
Il ne les a donc pas prévus ? à présent
même il ne les voit donc pas ? Et s' il les
voit, il n' y est donc pas sensible ? Il ne
peut donc enfin les empêcher ou les
punir ? De toutes ces pensées, quelle que
soit celle à laquelle je m' arrête, elle
m' offre un abîme sans fond ; elle détruit
l' idée d' un dieu.

Mais si c' est une matière aveugle et
stupide, qui, par une suite infinie de
révolutions et de combinaisons diverses,
a formé l' univers, si c' est une matière
nécessaire, mue par son essence et dans
des siècles éternels d' une ou d' autre manière,
qui est parvenue à ce développement, et
qui a débrouillé ce chaos du monde, ah !
Je ne suis plus étonné de tout le mal qui
s' y rencontre.

Telles sont les pensées qui m' agitent,
et qui m' accoutumeront peut être à regarder
comme une sorte de nécessité l' injustice
des hommes. Aveugles fruits du hasard,
entraînés par un destin inévitable, ils sont
plus à plaindre qu' à blâmer, et ils
deviendront pour moi des

p15

objets de compassion plus que d' indignation
et de colère.

Que cette façon de penser cependant
est éloignée de la vôtre ! Hélas ! Toutes
les fois que je vous ai entendu parler de
Dieu, de la religion, de la vertu, je ne
sais quel charme secret me rendoit aimable
tout ce que vous disiez, et m' entraînoit à
penser comme vous ! Vous aviez si bien
l' art de tout peindre à mes yeux des
couleurs de la raison, et de le faire
sentir à mon coeur ! Aujourd' hui, moins
rempli de ce feu divin que vous faisiez
passer dans mon ame, plus froid, plus
tranquille, ce me semble, sans vous, le
dirai-je ! Je ne tiendrois plus à la
religion ; mais mon estime pour vous soutient
mon respect pour elle. Rassurez-vous, mon
père ; vos lumières peuvent encore me
raffermir et m' éclairer, puisque je vous
promets de ne point dissimuler avec vous mes
inquiétudes et mes doutes.

La tendre émilie conspire avec vous,
sans le savoir, pour les faire cesser. Sa
conduite aimable et touchante rend la

p16

vertu si douce et la religion si belle,
qu' elle me persuade et me ramène en
secret, lorsque les raisonnemens m' éloignent,
et ont presque assez d' autorité pour me
convaincre. Que toutes les difficultés que
notre esprit élève sont un foible argument
contre la vie du juste, et que la vertu a
de force et d' attraits pour se prêcher
elle-même !

Je ne sais où ma chère émilie a pris
tout son courage ; mais cette ame si ingénue,
si douce, et que j' aurois crue foible
par une suite naturelle de sa douceur même,
m' élève et me ranime : je deviens plus fort
auprès d' elle. Malgré son amour pour vous et sa
tendresse pour moi, elle conserve dans notre
malheur commun une sorte de sérénité et de paix
qui me la rend à moi-même. La situation
de son ame ne tient point d' une indifférence
insensible et muette ; c' est une résignation
humble et tranquille qui soutient l' égalité de
son caractère. Ah ! Qu' elle remplit bien
vos intentions, et qu' elle répond dignement à la
confiance que vous avez en elle ! Elle a l' art de
s' attrister

p17

avec moi sans se laisser abattre, et
de calmer ma douleur en la partageant.
Quel don vous m' avez fait ! Mais qu' il y
a d' inconvéniens à paroître en sentir trop
bien le prix ! Et que je me suis déjà donné
de ridicules par l' excès de mon amour
pour elle !
Pour vous, mon père, je ne croirai
jamais pouvoir vous trop aimer : je ne
croirai pas même que je puisse jamais
vous aimer assez.

p18

LETTRE 3

de la comtesse de Valmont au marquis.
que votre disgrâce m' est sensible,
mon père ! Et quelle perte pour moi ! Ce
n' est point vous qui êtes à plaindre ; c' est
moi ; c' est mon mari. Par-tout vous trouverez
le bonheur ; mais où trouverons-nous un
guide tel que vous ? Hélas ! J' en avois
si bien connu le prix ! Pourquoi devoit-il
nous être enlevé dans nos plus pressans
besoins ! Pourquoi faut-il que des
circonstances fatales, qu' un devoir
rigoureux nous retiennent à la cour, et
nous empêchent de vous suivre !
C' est sur votre tendresse et sur vos conseils
que j' avois appuyé tout l' espoir de
ma félicité ; c' est vous, c' est votre sagesse
que j' avois épousée dans Valmont. Mon

p19

coeur avoit saisi tout ce qu' il a de bon ;
mais mon esprit et mon coeur avoient
joint, au mérite qui lui est propre, celui
qu' il n' avoit pas encore, et que vous
deviez lui donner. Le ciel a trompé mon
espoir, et j' adore ses desseins sur nous.
Cependant, malgré moi, j' éprouve l' agitation
la plus vive. à la douleur que me cause
votre absence, se joignent des inquiétudes qui me
tourmentent ; et ma peine est d' autant plus
profonde, que je suis forcée de n' en laisser
voir à mon mari que la moindre partie. Quelque
sensible qu' il me croie d' ailleurs à l' évènement
qui nous sépare de vous, il se persuade

p20

que je suis tranquille ; il me prête plus
de force que je n' en ai, et qu' il n' en a
lui-même. J' aide en quelque sorte à le
tromper, pour ne pas aigrir sa douleur,
ou ne pas affliger sa délicatesse ; et je lui
montre au dehors un calme que je ne
puis trouver au dedans de moi. Ah ! S' il

lisoit au fond de mon ame ! ... mais il me sauroit mauvais gré de ma méfiance et de mes craintes. à qui donc les confierai-je ? à qui ouvrirai-je mon coeur ? Ce sera à vous, mon tendre père, à vous que j' aime, et qui m' aimez autant que si vous m' aviez donné le jour ; à vous, qui êtes l' appui de ma foiblesse, pour qui je n' eus jamais rien de caché, et qui aviez reçu le tendre aveu de mes sentimens pour Valmont, bien avant qu' il me fût permis de les lui laisser appercevoir. Eh ! Pourquoi craindrois-je de vous exposer mes alarmes, lorsque votre dernière lettre, témoignage si expressif et si touchant de votre amour, se prête si bien à mes inquiétudes, et m' annonce que déjà vous les partagez ?
Oui, mon père, je vais vous révéler

p21

un secret que j' eusse voulu pouvoir me cacher à moi-même. Valmont... ô ciel ! Valmont n' est déjà plus ce qu' il étoit pour moi. Je ne dis pas qu' il ne m' aime plus ; ah ! Le doute seul me seroit ici plus cruel que la mort ; mais sa tendresse, autrefois si vive et si jalouse par l' effet même de ce caractère ardent et sensible que vous lui connoissez, le contraint et l' embarrasse ; il me fuit presque autant qu' il me cherche ; après quelques mois d' une union si belle, il rougit de paroître m' aimer encore. Ce n' est plus qu' en secret qu' il ose me le dire : s' il a des témoins, il affecte devant eux une sorte d' indifférence, ou s' il me donne en leur présence quelques marques de tendresse, ce ne sont plus que celles que je lui arrache, ou qui lui échappent en dépit de lui.
Le croiriez-vous ? Depuis votre éloignement, bien différent de lui-même, il m' a déjà fait des leçons d' aisance et de liberté, de mode et d' usage ; à moi, dont le coeur ne connoitra jamais d' autre usage que celui de faire voir à tout le monde que je l' aime. ô dieu ! Faudra-t-il

p22

donc que mon amour lui devienne à charge, et serai-je désormais réduite à le cacher ! Non, non, qu' il ne se flatte pas de me faire subir une loi si dure,... ou qu' il s' attende à tout ce qu' il pourra m' en coûter. Ah ! Tout ce qui me rappelle notre union, tout ce qui me parle des noeuds saints que nous avons formés, fait naître en moi des sentimens trop vifs, un plaisir trop pur, pour qu' il me soit possible de le dissimuler. Il ne sait donc pas quelle douceur j' éprouve à porter son nom, et à me souvenir à chaque instant que le ciel m' a fait son épouse.

Mais ce n' est encore ici que la moitié de mon secret. Le reste, que vous même paraissez craindre et prévoir, est ce qui me coûte le plus à vous dire, et ce qui m' afflige davantage. Je rends justice à Valmont ; son coeur est trop bon, trop sensible et trop tendre, pour ne pas avoir préservé son esprit de la contagion des usages et des préjugés du monde, si un ami perfide n' employoit tout son art et tous ses talens à le séduire. Vous connoissez le baron de Lausanne ; mais vous

p23

ne le connoissez pas comme moi : cet homme charmant, l' homme du jour, qui donne le ton à la cour et à la ville, qu' on fête dans tous les cercles, que tout le monde s' arrache, que les femmes elles-mêmes se disputent à l' envi, et dont elles se font gloire d' orner le triomphe ; cet homme, qui sait d' ailleurs, selon les circonstances et quand il le croit nécessaire, prendre toutes les formes, se prêter à tous les sentimens, se plier à tous les caractères ; qui, devant vous, ne paroissoit pas avoir perdu toute religion, avoir abjuré tous principes, s' est démasqué tout entier aux yeux de Valmont, et lui a laissé voir l' incrédulité la plus complète. En ma présence même, il n' en a point fait un mystère ; dernièrement encore, sous prétexte de nous dérober tous deux à l' empire des préjugés, l' impie osa fouler aux pieds les vérités les plus respectables. J' étois indignée ; Valmont ne l' étoit point assez : il écoutoit ; il défendoit, quoique

foiblement, la cause de sa religion et de son dieu ; le moment d' après il sourioit, il paroissoit se faire un jeu de ma

p24

peine ; elle étoit à son comble, et, malgré la loi que mon sexe m' impose, je me crus en droit de rompre le silence. Je le fis trop brusquement peut-être ; mais il est des impiétés contre lesquelles tout réclame, et qu' il n' est pas permis d' écouter de sang froid. Je parlai avec feu sans doute, mais avec assez de raison, pour que Lausane en fût déconcerté, s' il avoit pu l' être. Valmont lui-même se rangeoit de mon parti, et sembloit en être mieux affermi. Mais que son amour-propre tient mal contre le respect humain et la crainte du ridicule ! Le baron avoit trop bien saisi son foible pour ne pas en profiter : il se borna à ce ton d' ironie fine et délicate, dans lequel malheureusement il excelle ; il lança des sarcasmes sur mon époux et sur moi avec assez d' art pour nous ôter le droit de nous en plaindre ; il ridiculisa mon zèle, qu' un peu trop de chaleur avoit accompagné ; il fit paroître plus ridicule encore la complaisance de Valmont pour son épouse, disoit-il, et pour les principes qu' il avoit reçus de sa nourrice et de ses maîtres ; il enfla la liste des esprits-forts,

p25

et lui fit craindre de ne passer jamais que pour un génie foible et borné, asservi à des préventions aveugles, et qui n' avoit pas même la force d' en douter. Il n' en falloit pas tant pour subjuguier le comte ; et je le vis rougir pour la première fois des sentimens dont il s' étoit glorifié jusqu' alors. Depuis ce jour il est servilement attaché au char de son indigne ami ; il se règle sur ses leçons ; il se forme d' après lui ; il est de toutes ses parties, et lui communique tous ses projets. Ce sont malheureusement ceux de l' agrandissement et de l' élévation : car,

hélas ! Que de passions germent dans son
coeur ! Le crédit et la faveur dont le
baron commence à jouir auprès du prince,
le lui font regarder comme un homme
essentiel. La nécessité de se retrouver à
chaque instant, par le concours des mêmes
devoirs qu' ils ont à remplir, fortifie leur
goût l' un pour l' autre ; et je ne puis presque
plus voir Valmont sans avoir Lausanne
pour témoin. Jugez de mon tourment :
Lausanne va perdre mon mari. C' est sûrement
lui qui déjà lui fait regarder comme

p26

une foiblesse la continuité de son amour
pour moi, et comme une singularité bizarre
les témoignages qu' il m' en donne.
D' ailleurs, sans la religion, que deviennent
les moeurs ? Et lorsqu' à peine on
croit en Dieu, lorsqu' on a cessé de lui
être fidèle, comment pourroit-on s' assurer
d' être encore fidèle aux hommes ? Ah !
Valmont n' a jamais médité sérieusement
la religion sainte qu' il professoit ; il la
suivoit par une heureuse habitude ; mais
sans en connoître les fondemens. Maintenant il
lit, il dévore tous les livres que
le baron lui prête, et qui la combattent ;
il saisit toutes les objections que l' on
forme contre elle, sans avoir étudié les
preuves qui l' établissent ; et en voulant
se défendre de ce qu' ils appellent des
préjugés, il va devenir la victime des
préventions les plus funestes.
Je n' apperçois donc plus dans l' avenir
que des points de vue qui m' effraient ;
je tremble pour Valmont, dont le salut
m' est cher, et dont la vertu assuroit le
bonheur ; je tremble pour moi-même au
milieu des dangers auxquels je vais être

p27

exposée, et des assauts que j' aurai à essuyer
de toute part ; je crains tout de
Lausanne, qui m' est suspect par mille
endroits, et dont la conduite et les discours
paroissent, dans bien des instans, couvrir

des desseins cachés que je n' ose approfondir.
Je crains d' avoir à me défendre
tout à la fois et de l' espèce d' intérêt qu' il
me témoigne depuis quelques jours, et
de la haine qu' il m' inspire. Avois-je donc
un coeur fait pour haïr ? Grand dieu ! Qui
voyez mes alarmes, et qui entendez mes
gémissemens et ma priere, préservez-moi
de tous les sentimens qui seroient
pour vous une offense ; guidez ma jeunesse,
écarterez les maux que je prévois ;
et si les égaremens de mon époux doivent
affliger mon coeur, en vous dérochant le
sien, ah ! Que mes peines satisfassent pour
lui ! Prenez ma vie, et rendez-lui la foi.
Et vous, mon père, mon unique ressource
après Dieu, dissipez mes craintes ;
soutenez ma foiblesse, éclairez-moi,
éclairez votre fils ; il conservera toujours
à votre égard le respect et l' amour que
vous avez su lui inspirer, et il ne rougira

p28

pas de céder à vos lumieres : mais pour
moi, daigneroit-il encore m' écouter ; et
me croiroit-il maintenant assez de force
d' esprit, et assez de raison pour vouloir
s' arrêter à en faire paroître avec moi ?
Faites-lui donc entendre le langage de
la vérité ; je ferai ensorte de la lui faire
aimer par ma conduite.

Je ne sais ce qu' il a pu vous écrire ;
mais par les nouvelles idées dont je le
vois rempli, et par la confiance que je
sais qu' il a en vous, je suppose qu' il vous
aura laissé entrevoir sa façon de penser.
Profitez-en, et qu' il ignore, s' il se peut,
ce que je viens de vous marquer ; sa
facilité à s' ouvrir avec vous en souffriroit
malgré lui, et il se trouveroit contraint
et gêné, s' il croyoit qu' un autre l' a
prévenu. D' ailleurs, les inquiétudes que je
me fais à son égard l' offenseroient peut-être :
il m' aime encore assez, pour ne pas
vouloir que je pense qu' il cessera de
m' aimer un jour.

Son ressentiment par rapport à vos
malheurs, est toujours le même ; et ce
qui du moins me soutient dans ma peine,

c' est qu' il vient quelquefois se consoler
avec moi. Vous êtes alors au milieu de
nous ; vous êtes le charme de nos entretiens ;
et je n' y goûte point de plaisir plus
doux que celui de parler de vous. Ah !
Que le ciel qui avoit si bien assorti nos
caractères, ne m' avoit-il destinée à passer
avec vous le reste de mes jours !
éloigné de vos enfans, souvenez-vous toujours
combien ils vous aiment, et ne
soyez jamais indifférent pour la tendre
émilie.

p s. Mademoiselle De Senneville est
maintenant avec moi, comme je me l' étois
promis depuis si long-temps. Cette
aimable enfant m' interesse par ses
sentimens et ses malheurs : elle m' occupe
agréablement, et me distrait souvent de
ma peine pour me rendre sensible à la
sienne.

du marquis à son fils.

tu es trop affecté, cher Valmont, de
mon éloignement et de ma disgrâce ; le
sentiment de mes malheurs te préoccupe,
et grossit à tes yeux l' injustice qu' on m' a
faite. Je loue ta sensibilité, elle est le cri
de la nature, et l' effet de ta tendresse
pour moi. Prends garde cependant qu' elle
ne tienne aussi d' un esprit trop vif, d' une
ame un peu trop haute, et qu' elle ne te
rende injuste toi-même envers ton prince
et ta patrie. Le prince ne peut pas tout
examiner et tout voir ; et si chaque
homme est sujet à des préjugés et des
erreurs, pourquoi voudrais-tu en exempter
les rois ? Plaignons-les, mon fils.
Dans le haut rang où le ciel les a fait
naître, ne pouvant pas tout appercevoir
par eux-mêmes, faut-il être surpris s' ils se
reposent malgré eux sur des courtisans
qui les trompent, et si, avec tant de
raisons de juger mal des hommes, ils confondent

quelquefois l' innocent avec le coupable ?
 Pour le citoyen, que veux-tu qu' il
 fasse, que gémir et se taire ? Que pourroit-il
 faire de plus, sans se rendre infidèle ? Et
 que pourrions-nous en attendre au delà,
 sans commencer à le devenir ? La patrie
 ne nous a-t-elle pas d' ailleurs assez
 payés de nos services, lorsqu' elle a
 daigné les recevoir ? Et crois-tu que nous
 puissions jamais être quittes envers elle ?
 Ce seroit donc toi, Valmont, que,
 d' après tes plaintes, on auroit droit de
 taxer d' injustice ; et, sans m' y arrêter
 davantage, souffre que moi-même un
 instant je me plaigne de toi. Quoi ! C' est
 mon fils qui m' ôte l' unique ressource, et
 la consolation la plus douce, qui puisse
 rester aux malheureux ! Dans ma peine,
 je levois mes regards vers le ciel ; je me
 disois à moi-même : " il y a un dieu
 témoin de mon innocence " ; et j' étois
 consolé. " il y a un dieu qui permet
 l' injustice des hommes, et qui ne la
 fait pas ; qui, par rapport à moi, saura
 bien en tirer les plus grands avantages ;

qui tôt ou tard jugera ma cause ; qui
 confondra les desseins des méchants, et
 me rendra avec usure les fruits de ma
 soumission et de ma patience " . Maintenant
 quel langage veux-tu que je tienne ?
 Et que m' offriras-tu qui puisse me dédommager
 des consolations que tu m' enlèves ?
 Si tout arrive par une fatalité aveugle,
 je n' ai donc plus rien à attendre que du
 hazard ; je cours donc le risque affreux
 d' être à jamais le seul qui saurai que
 j' étois innocent ; rien ne peut donc compenser
 les pertes qu' on a faites une fois ;
 les maux qu' on éprouve ne sont donc, à
 le bien prendre, qu' une source de désolation et
 de regrets ; notre patience est
 vaine, et souvent sans ressource devant
 les hommes, il ne faut en chercher alors
 que dans le désespoir ? C' est à dire
 encore, que si je ne puis me promettre
 aucune justice de leur part, tu condamnes

la vieillesse de ton malheureux père à descendre dans le tombeau, non seulement sans honneur, mais sans espérance ? Désolante doctrine ; est-ce la raison, est-ce la vertu qui t' a fait naître, et à quoi

p33

pourrais-tu être bonne, qu' à rassurer les méchants ? Mais, mon fils, sans prétendre sonder avec toi les abîmes d' une métaphysique trop abstraite, dis-moi cependant (et, quelle que soit la confiance que tu veux bien avoir en moi, je n' en appelle dans cet instant qu' à tes propres lumières), dis-moi sur quel fondement solide tu pourrais croire que la matière et le hazard tout seuls, par une nécessité fatale, aient formé l' univers : car ici par-tout la nature des choses te dément. Ne vois-tu pas que dans ton système de la nécessité toutes choses seroient donc absolument nécessaires ; qu' elles ne

p34

pourroient pas être autrement qu' elles ne sont ; que jamais tu n' aurois pu les concevoir simplement contingentes et possibles ; que le mouvement étant essentiel à la matière, l' idée même du repos seroit contradictoire ; que tout étant nécessaire, et nécessairement ce qu' il est, chaque être ne seroit susceptible ni de plus ni de moins ; que, par une force irrésistible, chaque corps auroit toujours la même quantité de mouvement, et chaque mouvement la même direction ; que la communication des mouvemens et des forces, quoiqu' absurde dans tes

p35

principes, devoit du moins se faire selon des loix nécessaires, et les loix du mouvement ne le sont pas ? écoute comme en parle le savant Léibnitz :

" j' ai découvert que les loix du mouvement, qui se trouvent effectivement dans la nature, et sont vérifiées par les expériences, ne sont pas à la vérité démontrables, comme seroit une proposition géométrique : mais il ne faut pas aussi qu' elles le soient. Elles ne naissent pas entièrement du principe de la nécessité, mais elles naissent du principe de la perfection et de l' ordre ; elles sont un effet du choix et de la sagesse de Dieu. Je puis démontrer ces loix de plusieurs manières ; mais il faut toujours supposer quelque chose qui n' est pas d' une nécessité absolument géométrique : de sorte que ces belles loix sont une preuve merveilleuse d' un être intelligent et libre, contre le système de la nécessité absolue et brute de Straton et de Spinosà. "

p36

mais dis-moi encore, cher Valmont, si c' est la matière, qui, par une nécessité aveugle, a formé l' univers, d' où te sont venus tant d' idées et de sentimens si contraires à leur principe, et dès-lors impossibles dans leur origine ? Comment se trouvent, dans toi et dans tes semblables, ces notions et ces caractères de prudence, de prévoyance, et de choix, qui répugnent dans le système de la fatalité ? Comment une conscience, des remords, une loi morale et des devoirs naturels sentis par tous les hommes ? Comment, sous l' empire de la nécessité absolue, le sentiment intime et l' idée de la liberté ? Que dis-je ! Sorti de la matière, aurois-tu des idées ? Et Locke, qui n' osoit décider si Dieu ne pouvoit pas donner à la matière la propriété de penser, n' a-t-il pas commencé par établir qu' elle étoit incapable de penser par elle même, et qu' elle n' avoit pu se donner ce qu' elle n' avoit pas ? Ainsi dans tes principes que de contradictions, mon fils, avec la nature et les choses telles qu' elles sont ! Mais enfin, si c' est une cause aveugle

p37

qui a formé le monde, pourquoi par-tout de l' intelligence et de la sagesse ? Pourquoi des rapports si évidens entre les êtres qui le composent ? Pourquoi de l' ordre dans les choses, et l' idée, le sentiment de l' ordre dans ton ame, qui presque par-tout le découvre, le saisit et l' admire ? Je ne les mets pas dans les choses ces rapports ; je ne les y suppose pas ; ils y sont indépendamment de mes perceptions et de ma volonté.

ô mon fils ! Contemple le monde que tu habites ; de quelque côté que tu tournes tes regards, dans le tout et dans les parties, quel ordre, quels rapports n' appercevras-tu pas ? Chaque chose est évidemment faite l' une pour l' autre : la terre, les cieux, la mer, les élémens et les saisons, tout se lie, tout s' enchaîne, et concourt à l' harmonie de tous les êtres : et songe que les proportions ne s' étendent pas à ce monde tout seul ; il faut qu' elles embrassent l' immensité de l' univers, et l' assemblage de ces corps célestes dont les distances prodigieuses et l' étonnante grandeur épuisent les calculs des plus

p38

vastes génies. Ces astres qui roulent sur nos têtes, ces globes de lumière qui brillent au firmament, ces mondes semés de toute part avec tant de magnificence et d' éclat, forment un système complet où tous les corps pèsent les uns sur les autres, et s' impriment un mouvement réciproque, où tout se tient, et par des loix générales se prête un secours mutuel, et est soumis à une mutuelle dépendance. Si l' ordre, si la proportion, si les rapports se démentent dans un seul de ces vastes corps, si étroitement liés, si nécessairement enchaînés, le reste du système s' écroule ; et ici, Valmont, les proportions sont immenses, et les rapports sont infinis. Maintenant, mon fils, de l' infiniment grand descends à l' infiniment petit. à l' aide d' un microscope, considère ces animalcules, qui sont des millions de fois plus petits qu' un grain de poussiere ; ils ont leur tête, leur bouche, leurs yeux,

et dans ces yeux leurs fibres, leurs muscles, et leur prunelle ; ils ont leurs veines, leurs nerfs et leurs artères ; ces veines ont leur sang, ces nerfs leurs esprits, ces

p39

esprits animaux ont leurs particules, ces particules ont leurs pores ; et ces pores sont remplis de parcelles, qui, chacune, ont leur figure, et se rompent, se divisent en de moindres parties. De toutes ces parties innombrables, et dont aucun effort d' esprit ne peut nous faire concevoir la petitesse, se forme dans la proportion la plus exacte un être vivant et animé. Cet être a des alimens qui lui sont propres ; il a son chile et ses humeurs ; il a ses fonctions comme les autres corps, la trituration, la circulation du sang, la digestion, la génération, et toutes ces opérations, qui sont autant de merveilles de la nature et de témoignages irrésistibles de l' intelligence, de la sagesse, et de la toute-puissance de son auteur. Si tu veux des objets qui soient plus à ta portée, choisis, mon fils, parmi ceux qui t' environnent, ou, si tu l' aimes mieux, prends au hasard, et examine. L' oiseau qui vole, le poisson qui nage, l' araignée qui file, l' abeille qui a sa police et ses loix, l' insecte industrieux qui pourvoit avec tant d' art à ses besoins et

p40

à ceux de ses petits qui vont éclore, la chenille rampante qui se métamorphose dans le plus léger papillon, la plante qui végète, l' arbuste qui croît à l' aide des sucs qui le nourrissent, la semence que la terre reçoit dans son sein et te rend au centuple, le pepin qui devient pour ton usage arbre, fleurs, et fruits, l' édifice mobile de ton propre corps, dont Galien n' a pu exposer la structure sans s' écrier, dans l' enthousiasme dont il étoit saisi, qu' il avoit chanté le plus bel hymne en l' honneur de la divinité, chaque partie

de la nature, chaque être, examine-le selon les loix les plus sévères ; considère bien sa construction et sa fin ; par-tout, mon fils, par-tout tu trouveras de l'ordre, et tu en seras transporté. Tu verras que, dans la moindre fleur, la plus petite feuille, la moindre plume, l'auteur de toutes choses n'a pas négligé le juste rapport des parties entr'elles : tu verras que l'art est toujours grossier auprès de la nature ; que plus on soumet l'un à la critique, plus il paroît imparfait ; et plus on étudie les ouvrages de l'autre, plus on

p41

tu découvre de beautés et de perfections : tu verras dans tout l'univers un arrangement de causes sans nombre, qui agissent par-tout avec poids et mesure, pour opérer des effets prévus et déterminés ; et saisi d'admiration, tu t'écrieras avec Pope : " l'ordre est la première loi du ciel " . Ne parle donc plus, Valmont, de combinaisons, de jets, de chance et de hasard : dans un nombre infini de jets, opposé à un nombre infini de rapports, où tout démontre l'intelligence et la raison, tu ne trouveras pas même un contre l'infini ; et après toutes tes combinaisons, tu seras forcé d'avouer qu'il est absurde de mettre de l'ordre et de la sagesse dans les effets du hasard. Ainsi, mon fils, l'univers est un livre ouvert à tous les hommes ; et si tous ne savent pas y lire l'existence d'un être suprême, tous au moins en trouvent, malgré eux, le sentiment dans leur coeur. Eh d'où vient-il ce sentiment de la divinité,

p42

si naturel, que, quelque sophisme qu'on invente pour la combattre, un cri sourd et involontaire les dément en dépit de nous-mêmes ; si constant, si universel, que les nations les plus barbares, que les peuples les plus sauvages, dès que leur entendement commence à s'ouvrir, même

en la défigurant, s' accordent tous à la reconnoître ; d' où vient-il, puisqu' enfin il n' y a point d' effets sans cause ; et que ces sentimens, pris dans la nature, ne peuvent avoir que l' auteur même de la nature pour principe ?

D' où te vient encore, cher Valmont, cette idée si grande, si noble, si belle, qui t' élève si fort au dessus de toi-même et de tout ce qui t' environne ; l' idée de l' infini ? Ton esprit tout seul n' a pu l' enfanter ; et j' admire comment il peut la concevoir : rien de fini n' a pu te la donner ; et cependant elle est en toi, et tu la conçois clairement. Elle te présente une réalité pleine et entière, une existence absolue que rien ne divise, que rien ne limite, que rien ne renferme, qui est la même en tout temps, en tout lieu ; ou

p43

plutôt qui n' a rapport ni au lieu, ni au temps, mais qui, dans son immense étendue, les embrasse sans en être formée ni mesurée, et les surpasse infiniment. Tu la distingues cette idée magnifique, positive et réelle, de celle de tout être fini, de tout objet même indéfini, quelque prodigieux qu' il te paroisse : tu la distingues, et tu assignes très-nettement ce qui lui convient ; comme tu exclus avec la plus grande précision tout ce qui ne lui convient pas : tu ne confonds point avec elle cette espèce d' infini, si improprement dit, dont les bornes échappent à l' imagination, sans échapper à la raison. Cette idée qui t' étonne, qui te fait disparaître à tes propres yeux, réponds moi, mon fils, d' où l' as-tu reçue, s' il n' y a point d' être infiniment parfait, de véritable infini qui te l' ait donnée ; puisque l' effet ne peut être plus excellent que sa cause, et qu' il ne peut se trouver dans l' un que ce qui se trouve éminemment dans l' autre ?
ô infini ! ô mon dieu ! Qui vous rendez vous-même présent à mon esprit lorsque je vous conçois, ah ! Que vous ravissez

p44

l' ame qui vous contemple ! Que vous l' ennoblissez
et que vous la satisfaites, lors même que
dans ses hautes et sublimes pensées vous
la forcez d' avouer devant vous sa petitesse
et son néant !

Cher Valmont ! Instruit par les idées
les plus claires de ton entendement et les
plus pures lumières de ta raison,
convaincu par les sentimens de ton coeur,
au milieu de cette harmonie universelle,
de cet accord de tous les autres à publier
leur auteur, serois-tu presque le seul qui
osasses le méconnoître ? Nouveau titan,
en escaladant les cieux, ne craindrois-tu
pas d' être accablé du poids de l' univers ?
Eh, que te reviendrait il d' avoir refusé à
Dieu ton hommage ? Tu n' es point
méchant, et sans avoir joui des malheureux
fruits du crime, tu perdrais les plus
grandes douceurs et les charmes les plus réels
de la vertu. La nature, devenue pour toi
stupide et muette, ne parleroit plus à ton
esprit ni à ton coeur ; elle ne te feroit plus
entendre ce langage si touchant, qui
multiplie les sentimens par la vue des
bienfaits. Dans les sombres méditations

p45

de ta dangereuse philosophie, le monde
ne t' offrirait plus qu' un triste chaos, un
vide affreux, et un silence éternel.
N' ayant plus de principe commun qui la
lie à tous les êtres, ton ame, presque
insensible pour tout autre que pour toi, ne
verroit bientôt plus dans l' univers qu' elle-même :
la sécheresse et la dureté de l' égoïsme
prendroit en toi la place du sentiment ;
et si tu cherches du plaisir, ah !
Mon fils, tu changerois en des plaisirs
faux, et restreints à des bornes trop
étroites, des plaisirs véritables.
ô toi encore, qui as l' ame si droite et des
moeurs si pures, songes-tu bien mon fils,
que tu n' aurois plus en effet aucune règle
des moeurs ! Les notions du juste et de
l' honnête, qui rendent l' homme si
respectable à lui-même, ne seroient plus à
tes yeux, si tu étois conséquent, que des
conventions bizarres qu' un commun intérêt
auroit formées, et que l' intérêt

personnel pourroit anéantir. La vertu, stérile

p46

et sans honneur, ne seroit plus que le fol enthousiasme d' un esprit foible ; le coupable heureux et triomphant auroit raison de se féliciter lui-même ; et le crime ne seroit plus que dans la mal-adresse.

Tu aurois tort de te plaindre, si l' on t' enlevait ton épouse et tes biens ; l' unique droit, pris dans la nature, seroit le droit du plus fort.

Ces conséquences te font horreur, et ton coeur les dément ; mais elles sont justes, Valmont ; et si ton coeur, si ta raison même les désavouent, comprends donc combien il est naturel d' en désavouer le principe.

Je remets à un autre moment à répondre aux difficultés que tu m' opposes ; pour ton propre bonheur je ne tarderai pas à les résoudre.

p47

SUITE LETTRE 4

Le mal moral t' effraie, cher Valmont, et de l' état présent du monde naissent les doutes qui t' affligent. " s' il y a en nous des idées de justice, pourquoi donc si peu d' équité dans les hommes ? Pourquoi l' être suprême qui préside sur eux, s' il est juste lui-même, permet-il que la vertu soit malheureuse quelquefois, et que les méchants prospèrent ? Pourquoi des passions, des erreurs, et des crimes ? Pourquoi... " ? ô mon fils ! Si tu prétends interroger sur tous les points l' être infini qui t' a créé, je l' avoue, tes

p48

pourquoi ne finiront jamais. Demande

donc pourquoi tu n' es pas infini toi-même,
pour pouvoir le comprendre ? Pourquoi un
esprit borné, foible partie d' un tout
immense, ne peut pas en saisir tous les
rapports ? Pourquoi Dieu n' a pas fait de toi
un pur esprit, un ange, et n' en a fait qu' un
homme ? N' est-ce pas assez que par la
voix de tous les êtres il t' apprenne qu' il
existe ; qu' il le crie au fond de ton
coeur ; qu' il se rende sensible dans
toutes ses oeuvres ; que le jour l' annonce
au jour, et que la nuit l' annonce
à la nuit ? N' est-ce pas assez qu' il t' ait
rendu capable de le connoître ; et que te
faut-il de plus pour l' adorer ? L' astre
brillant qui t' éclaire cessera-t-il d' exister pour
toi, parce qu' il se couvre de nuages ?
Mais il faut à Valmont des réponses
plus précises ; et un esprit qui raisonne
avec Dieu ne se contentera pas d' un
langage si humble.
Eh bien ! Mon fils, écoute, et daigne
me répondre à ton tour. Si un dieu intelligent
et sage a formé l' univers, quelle fin
a-t-il pu se proposer qu' une fin digne

p49

de lui ? Et quelle autre fin digne de Dieu,
que Dieu même ? C' est donc pour lui
que Dieu a tout créé ; c' est-à-dire, pour
manifester ses perfections, et recevoir
de sa créature la gloire qui leur est due.
Or est-il une gloire complète, est-il pour
l' être souverainement parfait, pour un
être intelligent et sage, un hommage
réel, si de toute part il est contraint et
forcé, s' il n' est rendu par aucun sentiment
volontaire ? Compose à la gloire du

p50

souverain monarque la plus brillante
cour ; parmi tous les êtres possibles,
imagine un monde formé des créatures les
plus nobles, qui de degré en degré
s' élèvent, pour ainsi parler, jusqu' à l' être
suprême ; fais-les sonder tous les décrets
de sa sagesse, mesurer tous les effets de

sa puissance, le contempler en lui-même, et dans les transports les plus vifs, les ravissemens les plus doux, le louer, le bénir, l'aimer et le servir : qu'est-ce, mon fils, aux yeux du souverain être, que ce monde nouveau, si grand, si parfait et si pur ; qu'est-ce au fond, s'il fut toujours sans choix et sans liberté, qu'un monde automate, mu par des ressorts nécessaires ? Ah ! Moi-même alors je dirois : " nobles et vastes intelligences, esprits célestes, êtres fortunés, gardez vos brillantes prérogatives ; et pour que mon Dieu soit servi, soit aimé comme je conçois qu'il mérite de l'être, quelques momens encore laissez-moi ma liberté " .

Oui, mon fils, tel est le sentiment qui me ravit et m'enchanté ; et je ne me

p51

trouve jamais si heureux et si grand ; Dieu lui-même ne me paroît jamais si véritablement l'être par excellence, que lorsque je m'élève vers lui, et que je lui dis : " mon Dieu je vous aime, je vous adore ; et, foible que je suis, environné d'objets qui vous disputent mes penchans et mes hommages, c'est par choix, et non par contrainte, que je préfère de tout mon coeur de vous adorer et de vous aimer " .

Cette effusion d'un coeur sensible, cet hommage d'un être libre et reconnoissant te paroît-il donc indigne du dieu qui a formé l'univers, et ne convenoit-il pas à sa gloire ?

Mais, Valmont, si la liberté de quelque créature doit nécessairement entrer dans le système du monde pour la gloire du créateur ; si tu supposes avec moi des êtres libres qui puissent rendre à Dieu un hommage volontaire, tu supposes donc aussi qu'ils pourront le lui refuser : qu'ils pourront dès-lors être justes ou injustes, vertueux ou coupables : tu supposes qu'ils pourront faire un mauvais choix, se livrer

p52

à des erreurs, et s' assujettir à des penchans déréglés : tu supposes que Dieu, pour une fin souverainement sage, et sans cesser d' être ce qu' il est, a pu permettre qu' il y eût dans le monde des passions, des erreurs, et des crimes ; qu' il a pu les prévoir, sans être obligé de les empêcher ; qu' il peut les voir sans être obligé à chaque instant de les punir ; qu' il suffit en un mot que, pour lui-même, pour le plus grand bien, pour la perfection du systême total de la création, il ait fallu de la liberté dans l' homme, et que par la suite son bon ou son mauvais usage soit tôt ou tard puni ou récompensé.

Voudrois-tu, mon fils, pour que les hommes ne pussent se tromper, qu' ils fussent sans cesse frappés d' une lumière irrésistible ? Ils ne seroient plus sujets à l' erreur, j' en conviens ; mais ils ne seroient plus libres. Veux-tu, pour qu' ils ne puissent s' égarer, qu' ils n' aient que des affections douces et incapables de déréglement et d' excès ? Ils n' auront point de passions, il est vrai ; mais leur hommage

p53

ne sera pas également méritoire. Veux-tu du moins que, dès qu' un mortel audacieux franchira les bornes prescrites à sa raison, la punition éclate, et suive aussi-tôt le crime ? La vertu triomphera, le vice sera confondu ; mais, contraints, par l' évidence et la promptitude du châtiment, les hommes n' auront plus de liberté ! Ah ! Plutôt, mon fils, admire comment, dans l' ordre actuel des choses, tout est tempéré de manière que l' homme voit assez clair pour pouvoir connoître, par des preuves sensibles, les vérités morales et s' y soumettre, et cependant n' est pas tellement forcé à les recevoir, qu' il ne puisse toujours trouver des difficultés et des prétextes pour s' y refuser. Admire comment ses passions, tout impérieuses qu' elles sont, l' émeuvent, l' agitent, le troublent, mais ne le contraignent pas, et, par le cri du repentir, lui laissent, jusque dans sa défaite, le

sentiment de sa faute et l'aveu tacite du mauvais usage de sa liberté : admire dans l'homme ce choc et ce balancement continuel des passions, des sens, et de la raison :

p54

observe les règles qu'il trouve en lui-même, les impressions dangereuses qui tendent à l'en écarter, les motifs puissans qui l'y ramènent, la voix de la conscience qui le presse, l'espoir ou la crainte de l'avenir qui tour à tour le retiennent ou l'encouragent ; et tu connoîtras l'homme, et la cause en partie des mystères qu'il renferme : tu connoîtras la sagesse des desseins de Dieu sur lui, et tu avoueras que dans ce monde tout est disposé en faveur du mérite et de la liberté.

Maintenant, Valmont, s'il te reste sur la nature, les degrés, et le nombre de nos passions et de nos erreurs, des objections à former, détermine, avant toutes choses, jusqu'à quel point devoient aller dans chaque homme ses lumières, et le terme précis où devoient s'arrêter ses passions, pour être en équilibre avec sa liberté, pour concourir à l'ordre universel, pour former, dans une juste proportion, l'harmonie de ses facultés entr'elles, et avec le bien de la société.

D'ailleurs, mon fils, détermine encore

p55

ce que comporte la nature des choses : prescrites des loix au créateur, et dis-lui ce qu'il pouvoit donner ou refuser à sa créature, ne pouvant pas la rendre aussi parfaite que lui. Car enfin ne vois-tu pas, cher Valmont, que des êtres nécessairement limités seront toujours nécessairement imparfaits, et que ce n'est que dans leur accord entr'eux que tu dois chercher la plus grande perfection qui puisse leur convenir ? Si cependant ces combinaisons immenses se refusent à tes

recherches, ah ! Mon fils, que reste-t-il à faire à ta raison, que d' admirer, adorer, et se taire ? Dans mes principes tu n' auras jamais que des difficultés à combattre ; et dans le malheureux système que tu fais valoir, souviens-toi que tu aurois de toute part des absurdités à dévorer.

être suprême que j' ai le bonheur de connoître, unique auteur de tout ce que je suis ! Vous qui prescrivez aux astres leur cours, et à la mer ses limites, jusque dans les choses que vous soumettez à mes lumières, vous prescrivez des bornes

p56

à ma raison ; et, d' après ce que vous lui faites concevoir, vous exigez son hommage sur les choses même qu' elle ne conçoit pas. Je vous le rends cet hommage, ô mon dieu ! Je m' abaisse, je me confonds et m' anéantis devant vous : c' est le plus légitime usage que je puisse faire de cette raison que vous m' avez donnée. Votre grandeur infinie vous met trop au dessus d' elle, pour qu' elle puisse mesurer sur ses foibles idées toute la sagesse de vos voies ; et vous ne seriez plus ce que vous êtes, si je pouvois entièrement vous comprendre. Pour prix de ma soumission, seigneur, je ne vous demande qu' une grace, c' est d' éclairer mon fils.

p84

LETTRE 5

du marquis à la comtesse.

je ne puis vous exprimer, ma chère fille, toute la part que je prends à vos inquiétudes et à vos peines. Vous craignez en épouse, et moi en père. Vous savez combien le bonheur de mon fils et le vôtre m' intéressent ; et je frémis autant que vous de la funeste atteinte que le baron de Lausanne peut y porter.

L'unique chose qui me rassure, c'est la confiance que Valmont me témoigne. Il ne m'a pas dissimulé ses opinions et ses doutes, et il me fournit par là les moyens d'y répondre. Je ne cesserai de le faire avec tous les ménagemens qu'exigent ses propres intérêts et ceux de la vérité. Son empire est fondé sur la persuasion,

p85

et non sur la contrainte ; elle se prouve cette vérité sainte, et ne se commande pas. Je ne ferois qu'aigrir et révolter mon fils, si je prétendois dominer sur sa raison, au lieu de l'éclairer. Aussi, ma chère émilie, je raisonnerai toujours avec lui, moins en maître, moins en père, qu'en ami ; si cependant il est une amitié plus persuasive et plus tendre que celle d'un père.

Je prévois qu'il ne me dira pas tout : il lui en coutera moins de me parler des égaremens de son esprit que de ceux de son coeur, si celui-ci vient à s'égarer ; mais sur ceux-là du moins puisse-t-il toujours s'ouvrir à moi sans réserve ! En dissipant les uns par une douce lumière, il nous sera plus facile de remédier aux autres. Pour vous, ma fille, ne sortez point du plan que vous vous êtes tracé. N'opposez en toutes circonstances à Valmont que la tendresse d'une épouse, jointe à la douceur et à l'égalité constante d'une ame vraiment chrétienne. Son caractère, naturellement bon, ne tiendra pas long-temps contre les charmes

p86

réels d'une piété solide et contre la sagesse de vos procédés.

Que je vous salue, mon aimable émilie, de votre façon de penser par rapport à votre mari ! Ce ton de simplicité et de franchise, qui convient si bien à des amours légitimes, et sur lequel aujourd'hui on prétend jeter du ridicule, est cependant celui de la raison, de la

nature et du sentiment ; et je vais
moi-même, par un style plus conforme à ma
tendresse et aux épanchemens de mon
coeur, le reprendre avec toi.

Ne crains pas, ma fille, de me rendre
le confident de tes peines, comme j' eusse
desiré l' être uniquement de ton bonheur.

La fausse délicatesse qui te porteroit à me
les dissimuler, seroit aussi funeste à
Valmont, qu' elle te seroit préjudiciable à
toi-même : privée de tout appui, sans
autres lumières que les tiennes, tu en
aurois moins de forces pour soutenir les
épreuves que le ciel te prépare, et à
l' égard de ton mari, moins de secours
pour les mettre à profit. Eh ! Auprès de
qui te seroit-il permis de chercher ici-bas

p87

des consolations et des lumières, si
ce n' est auprès d' un père ? Tu vois, mon
émilie, que je ne prétends pas dissiper
tes craintes par une fausse assurance ;
j' aime mieux y joindre les miennes, et
consulter ensemble la conduite que nous
devons tenir.

Je connois trop bien les sources
honteuses, les funestes progrès, et les suites
malheureuses de l' incrédulité, pour n' en
rien craindre par rapport à mon fils. On
l' appelle force d' esprit ; et elle ne prend
sa source que dans la foiblesse d' une ame
vaine et pusillanime, que subjugue le
respect humain, que domine un fol orgueil,
qui n' a pas assez de ressources en elle-même
pour se faire un mérite indépendant
de la singularité, et sur-tout qui n' a
ni assez de courage pour surmonter des

p88

passions qui l' asservissent, ni assez de
vertu pour suivre constamment une
religion sainte, qui, en les domptant, rend
à l' homme toute son énergie et sa liberté.
On peut être devenu incrédule par principes,
en étayant peu à peu son orgueil
et ses passions, de systèmes plus raisonnés ;

mais ce n' est pas ainsi qu' on l' a été d' abord. J' ai vu bien des mécréans ; et je n' en ai jamais vu qui aient commencé par l' être de bonne foi.

Ce qu' il y a de plus triste, c' est qu' à peine l' incrédulité germe-t-elle dans un coeur, qu' on reçoit avidement tout ce qui la nourrit. On ne s' occupe dès cet instant, que des difficultés frivoles que les passions élèvent contre la religion, que des vains fantômes qu' on se fait à

p89

soi-même pour se croire dispensé de s' y soumettre, que des abus qui souvent la défigurent ; et on ne veut faire aucune attention à toutes les choses qui la démontrent : on entasse sans exactitude, sans discernement, et sans preuve, argument sur argument pour la détruire ; les plus foibles objections prennent à nos yeux toute l' évidence et toute la force des preuves les plus solides ; la mauvaise foi nous prête des armes au défaut de la vérité : comme Lausane, on emploie l' ironie, lorsqu' on se sent pressé par le raisonnement ; de même que l' oiseau auquel on a coupé l' extrémité des ailes, mais qui vole encore de branche en branche pour échapper à la main qui le poursuit, on passe rapidement d' un objet à l' autre, et on épuise tous les subterfuges pour ne pas paroître obligé de se rendre.

Ainsi, chaque jour, la croyance des plus saintes vérités s' affoiblit ; l' incrédulité s' augmente ; elle épuise les imaginations les plus folles, elle adopte les opinions les plus extravagantes, elle se fait

p90

les systèmes les plus absurdes ; elle change tous nos principes, elle altère toutes nos idées, elle corrompt tous nos jugemens, elle infecte nos moeurs : et si quelquefois, lassée elle-même de ses contradictions, elle revient à des principes plus sages,

à une façon de penser plus conséquente ;
ce n' est le plus souvent qu' après nous
avoir fait perdre l' habitude et
le goût de toutes les vertus.

Ils appellent préjugés tout ce que la
religion renferme. Sans doute, parmi
ceux qui la croient, il y en a qui l' ont
reçue sans l' avoir examinée ; mais en ce
sens il y a des préjugés de toute espèce,
et je n' en vois pas de plus réels et de
plus ridicules que ceux de l' incrédulité.
Souvent elle s' élève contre la croyance
de tous les siècles et de toutes les
nations, et se repose sur la foi d' un seul
homme : plus souvent encore elle
repousse les sentimens les plus naturels,
elle rejette ce que dicte à chacun de
nous le sens commun, pour consulter les
vains caprices d' une imagination bizarre,
qu' un caprice plus bizarre encore détruit

p91

le moment d' après ; ou pour n' écouter
que des passions aveugles, qui, en changeant
d' objet, changent à chaque instant
le système qu' elles se sont formé.

Ah ! Si la religion ne s' établit elle-même
dans l' esprit de la plupart des hommes
que sur la foi des préjugés, convenons
du moins qu' elle offre en sa faveur
des préjugés plus légitimes : ne fût elle
appuyée que sur des présomptions ; celles
qui naissent de la sublimité de ses
dogmes, de la sainteté de ses maximes, de
sa liaison nécessaire avec la perfection, la
gloire et le bonheur du genre humain ;
celles qui naissent sur-tout du caractère,
des moeurs, de la conduite de ceux qui
s' arment contre elle, et de l' examen
réfléchi des principes et des suites de leur
incrédulité, seroient plus que suffisantes
à mes yeux, pour garantir une ame droite
et sensée du danger de devenir incrédule,
ou du malheur de l' être sans espoir
de retour.

Par rapport à Valmont, malgré mes
alarmes, et l' exposé malheureusement
trop fidèle que je viens de te faire des

p92

dangereux écarts où l'incrédulité nous entraîne, je ne suis pas sans espérance. Si sa jeunesse et les séductions de Lausanne ont pu l'égarer, je me flatte du moins que ses égarements ne dureront pas assez long-temps pour altérer en lui tous les principes de raison, de droiture, et de mœurs, qui peuvent aider à le ramener. Ne te laisse point abattre ; élève constamment tes regards vers le ciel ; prie pour ton mari, tandis que je travaillerai à dissiper ses doutes ; et sois assurée que tes gémissements et ta douceur feront plus que mon travail et mes efforts.

à l'égard de Lausanne, je conçois ton nouvel embarras, et combien est délicate la conduite que tu dois tenir. Il est l'ami de Valmont ; ami dangereux, ami perfide peut-être, mais que tu es forcée de ménager. évite le, tant que tu pourras le faire avec bienséance ; que ton extrême réserve lui impose ; s'il te voit quelquefois un visage plus ouvert et un air plus enjoué, qu'il s'aperçoive aisément qu'il ne le doit qu'à la présence de ton mari.

p93

Du reste ne l'aigris point contre toi, pour ne pas le rendre encore plus dangereux ; ménage-le, sans te compromettre ; en matière de religion, ne dispute point avec lui ; plains-le et ne le hais pas.

Je ne puis souffrir, chère émilie, ce zèle trompeur, qui, de la haine des opinions fausses et erronées, nous fait passer jusqu'au mépris et à la haine des malheureux qui sont dans l'erreur. Maudit soit à jamais le préjugé qui fait haïr, au nom du dieu de charité, des hommes qu'il nous recommande si fortement d'aimer ! Hélas ! Ne sont-ils pas assez infortunés, les aveugles qu'ils sont, pour mériter la pitié la plus tendre ? Ils trouvent déjà leur châtement au fond de leur cœur : ils gagnent bien moins aux plaisirs qu'ils se permettent, qu'ils ne perdent du côté des lumières et des avantages dont ils se privent : et après tout, puisque ce sont des hommes, puisqu'ils sont nés comme

nous pour la vérité et pour le bonheur,
ne devons nous pas souhaiter ardemment
qu' ils deviennent plus éclairés, s' il se

p94

peut, et plus heureux ? J' avoue que Lausanne
s' oppose à ta propre félicité ; mais
tu sais, ma fille, par quel sentiment il
t' est permis de t' en venger. Conserve ta
belle ame toujours sensible et bienfaisante,
toujours tranquille et exempte de
tout levain d' aigreur et d' inimitié ; et,
jouissant ainsi de toi-même, la paix de
ton coeur te dedommagera abondamment
de celle que les hommes paroïtroient te
refuser.

Tu ne me parles point de ta grossesse,
que déjà tu soupçonnois avant mon départ.

Conserve-toi, ma chère enfant,
pour toi, pour ton mari, et pour les
doux fruits d' une union que le ciel a
pris plaisir à former : conserve-toi pour
un second père qui vit dans toi et dans
Valmont, plus que dans lui-même.

p s. je reçois à l' instant, ma fille,
un nouvel ordre de la cour. J' y suis
encore suspect, quoique si éloigné d' elle ;
ou plutôt mes ennemis sans doute me
croient encore trop près d' eux, et m' envoient
à l' autre extrémité du royaume.

J' apprends aussi qu' ils sont parvenus à

p95

me faire ôter mon gouvernement,
et qu' on l' a donné au fils du duc
de . Je respecte, jusque dans leur
injustice, la volonté de mon souverain ;
et, s' ils me dépouillent de mes dignités
et de mes biens, ils ne pourront pas du
moins me dépouiller de mon attachement
pour lui, ni de ma soumission aux
volontés du ciel. C' est presque l' unique
bien qui me reste, et celui-là sera
toujours en mon pouvoir.

LETTRE 6

du comte de Valmont à son père.

qu' il m' est doux, mon père, de m' instruire
avec vous, et que je sens vivement
tout le prix des lumières que vous
daignez répandre sur moi ! Des vérités, dont
l' entière conviction sera en moi le fruit
de vos soins et de votre amour, pourroient-elles
jamais me devenir importunes ? Continuez
donc à m' éclairer ; pardonnez-moi mes
doutes, en faveur de ma franchise ; et que je vous
doive le précieux avantage de les voir disparaître,
pour faire place à la certitude. Si je
m' égare, vous me ramènerez bientôt ; et
faire sortir votre fils des ombres de
l' erreur, c' est lui donner une seconde fois
la vie. Qui peut d' ailleurs mieux que
vous, faire goûter la raison et contraindre
à l' aimer ? Vous prêtez à ses leçons tout
l' empire de la vertu qui vous les
dicte ; et rien ne me paroît plus
persuasif que la voix du juste qui annonce

un dieu. Mais croiriez-vous, mon père,
que c' est cette même vertu que vous
faites briller, qui combat le plus vivement
en moi les lumières que vous m' offrez ;
qu' elle semble renverser d' une part, ce
que de l' autre elle cherche à établir ; et
que, sans le vouloir, vous me prêtez
les plus fortes armes contre vous ! Je ne
cesse de comparer vos sentimens et vos
malheurs, les mérites et la récompense.
Quoi ! Me disois-je avec plus de feu
encore que je ne l' avois fait jusqu' ici, tant
de grandeur d' ame, et tant d' infortune !
J' étois plongé dans ces tristes idées, qui
pèsent si fort sur le coeur d' un fils ; et
dans ce moment j' apprendis votre nouvelle
disgrace. Quel coup pour mon coeur
et pour ma raison !
Ah ! Vous êtes donc condamné à être
le jouet des évènements et du sort, à
être continuellement dans l' agitation et

le trouble, à éprouver tout ce que la mauvaise fortune a de plus humiliant et de plus pénible ! On vous dépouille de vos honneurs, de vos biens ; et le prix des services et du mérite devient celui

p98

des brigues et de la faveur. Je sais que votre grandeur n' étoit pas dans vos titres ; qu' on ne vous ôtera pas la noblesse de votre origine, ni celle de vos sentimens ; et que vous serez toujours assez grand, puisque vous l' êtes par vous même : je sais que, tant que je n' aurai pas succombé sous les efforts de l' envie, tant qu' il me restera quelques biens, mon père sera toujours assez riche : mais enfin le sort en est-il moins injuste ? Eh, quoi, vous n' étiez donc pas assez malheureux ! On ne vous laisse pas même dans votre patrie une retraite où vous puissiez jouir en paix de quelques douceurs de la société, de quelques agrémens de la nature ; et le plus triste séjour est celui qu' on choisit pour le lieu de votre exil. On vous confine parmi des hommes rustres et sauvages, qui ne peuvent vous être d' aucune ressource, qui n' ont d' humain que la figure, et qui n' ont de commun avec vous que la dure nécessité de vivre ; au milieu des montagnes, des précipices, et des forêts ; dans une terre sèche et aride, où la culture est presque sans fruit et

p99

le travail sans salaire ; dans des lieux qui n' offrent que l' affreuse perspective de hameaux tristement épars, de misérables chaumières, et que l' affligeante image de l' indigence de ceux qui les habitent. Quel contraste dans ce tableau avec les idées d' ordre auxquelles vous voudriez me ramener toujours, et que j' aimerois si fort à me rappeler sans cesse à moi-même ! Mais qu' elles sont bientôt effacées par des objets où règne, hélas ! Un désordre trop réel !

Il y a, dites-vous, un créateur souverainement bon, souverainement sage : et cependant je vois dans ce monde physique, sur cette terre que j' habite, monts sur monts, abîmes sur abîmes ; je vois des irrégularités, des défauts dans la nature ; je vois par-tout des hommes sujets aux besoins, aux douleurs, et à la mort. étoit-ce bien pour eux la peine de naître ? Hé ! Pourquoi des maux dans l' univers ? Ah ! S' il faut qu' il y ait des malheureux, du moins que le ciel en excepte les hommes vertueux ! Qu' il en excepte celui

p101

de tous qui m' est le plus cher ; et, s' il en est besoin, mon père, qu' il prenne, j' y consens, sur le bonheur de ma vie pour en former le vôtre !

LETTRE 7

du marquis de Valmont à son fils.

désabuse-toi, mon fils, et cesse tes murmures et tes plaintes ; je ne suis point malheureux. Tu me crois dans l' agitation et le trouble, et jamais je n' ai si bien joui de moi-même, ni si bien goûté les douceurs de la paix. C' est maintenant que je commence à vivre pour moi.

Séparé d' une foule importune, loin des embarras et des intrigues, loin des esprits faux et des coeurs pervers, mes jours s' écoulent sans chagrin, sans inquiétude, et sans ennui. La nature et mon propre coeur font ici mon unique étude ; et dans cette paisible retraite, vous seuls, mes chers enfans, pouviez manquer à mon bonheur.

Quoiqu' exilé dans ces lieux, mon ame n' y est point captive ; rien ici ne la dégrade ; rien ne l' asservit, et n' y enchaîne sa liberté. J' apprends de jour en jour à me détacher des objets auxquels je tenois

p102

encore ; soumis aux décrets du ciel, je le bénis des leçons qu' il me donne ; je suis content, parce que sa volonté est devenue la mienne, et qu' il ne sauroit plus vouloir que ce que je veux moi-même. Lorsque tu t' aigris de mon infortune, tu connois bien peu, cher Valmont, en quoi consiste le vrai bonheur. Avec un esprit droit et un coeur tranquille, on le trouve par-tout ; mais par-tout mélangé, limité, si ce n' est dans la jouissance du souverain bien lui-même. Le bonheur est de toutes les situations et de tous les lieux ; il ne se forme pas de quelques instans de notre vie, ni même de quelques-uns de nos jours : le coupable triomphant pourroit être heureux ; mais il se forme d' une longue suite de momens, et la vie la plus uniforme dans son cours est aussi la plus fortunée. Il n' est attaché ni aux grandeurs ni aux richesses ; le faux éclat qui les environne ne sert trop souvent qu' à masquer les soins dévorans, la servitude, et l' ennui de ceux qui les possèdent. J' étois grand, j' étois riche, et j' étois moins satisfait. S' il falloit des

p103

biens ou des titres pour parvenir au bonheur, peu d' hommes pourroient y prétendre : cependant la nature y donne à tous un droit égal, à en juger par leurs desirs. Il ne dépend donc pas des jeux de la fortune, des caprices du sort ; et de même que c' est par le coeur qu' on est vraiment noble et vraiment grand, c' est par lui aussi qu' on est vraiment heureux. Peu de passions, peu de besoins (et on en a peu quand on n' a que ceux qu' on ne s' est point donnés), un esprit humble et résigné, un coeur qui s' ouvre aux douceurs du sentiment, et qui se ferme aux tourmens de l' amour-propre, des goûts honnêtes, des travaux utiles, des devoirs bien remplis, une ame où tout s' accorde ; voilà la source du vrai bonheur. C' est alors qu' on goûte des plaisirs bien supérieurs à ceux des sens : mais pour en jouir, il faut pouvoir rentrer en soi-même sans crainte de reproche ; il faut reconnoître un dieu, Valmont, et

ne pas être en guerre avec la raison que
nous tenons de lui.
Tu vois donc que je puis être heureux

p104

ou travailler à le devenir : ici tout
concourt à ma félicité. Ces hommes si
rustiques, si sauvages à tes yeux, et que
tu crois incapables de me fournir aucune
ressource, ne cessent de m' en offrir ;
ils ont besoin de moi, et, tout mes
vassaux qu' ils sont, j' ai encore plus besoin
d' eux. C' est dans la disgrâce, mon fils,
qu' on sent le mieux le prix des hommes.
Ces bonnes gens, qui ne m' avoient jamais
vu, ne savent quelle fête me faire ;
ils s' empressent à l' envi à me donner tous
les secours dont je n' ai pu me passer
jusqu' ici, et dont ils savent si bien se passer
pour eux-mêmes ; ils le font souvent
pour le seul plaisir de m' être utiles ; et
la bonté de leur coeur donne, à leurs
moindres services, un prix que tout le mien
suffit à peine pour payer. De mon côté
je travaille à les rendre heureux, et pour
moi c' est commencer à l' être. à t' entendre,
ces hommes n' ont presque rien de
commun avec moi. Que dis-tu ? Ils ont
de commun l' humanité. Ah ! Fais disparaître
ces différences extérieures que
souvent une sorte de hasard a fait naître,

p105

qui prouvent si rarement en faveur du
mérite ; et tu appercevras toujours entre
un homme et un homme les rapports
les plus vrais. Pour moi, à qui rien
d' humain n' est étranger, et qui respecte
dans chacun de mes semblables ma propre
nature, je puise, dans ceux mêmes
que tu traites avec tant d' indifférence,
et que tu ne regarderois, ce me semble,
qu' avec une sorte de mépris, des plaisirs
qu' un monde poli n' avoit pu me donner.
C' est dans ces hameaux, si éloignés de
la contagion des villes, que je retrouve
la bonhomie et la simplicité des

premiers âges. C' est ici que règnent une gaieté sans fard, et le contentement au sein du travail : ici la santé, la paix, et le simple nécessaire ne laissent point envier le luxe des cours et le tumulte de cités : ici la nature conserve son empire et ses droits, et ne permet point de rougir des noeuds qu' elle a formés ; les noms sacrés de père, d' ami, d' époux, et

p106

de frère, s' y donnent et s' y reçoivent avec toute la naïveté du sentiment qu' ils expriment ; et l' on y fait retentir à chaque instant au fond de mon coeur le cri touchant de l' humanité. ô humanité ! Humanité ! Doux penchant des ames vraiment nobles ! Que malheureux sont ceux qui t' oublient ; qui mettent, à la place des douceurs que tu procures, des larmes de tendresse que tu fais couler, la sécheresse et la dureté que l' orgueil enfante ; et qui, dans leur fausse grandeur, se font gloire de tout, excepté d' être hommes ! Tu conçois, mon fils, qu' en pensant ainsi, il m' en coute peu de me trouver exilé parmi ce peuple, qui habite une terre, le plus ancien héritage de nos aïeux. Je me rapproche de lui avec joie ; et sans crainte il se rapproche de moi. Notre confiance mutuelle produit des scènes d' attendrissement et de bienveillance, que je préfère de beaucoup à toute la pompe des grandeurs et à tous les hommages des courtisans. Le vieillard m' amène son fils, et me fait devant

p107

lui l' éloge de sa soumission et de sa tendresse ; il m' entretient de sa famille, de son champ, de ses troupeaux, du petit bien qu' il possède, ou de celui qu' il espère : quelquefois aussi il me parle de ses besoins et de sa misère ; je partage avec lui sa peine ; je fais en sorte qu' il n' en ait plus ; ou je l' adoucis du moins, si je

ne puis pas entièrement la soulager. Dans d' autres momens il me demande des conseils, et je lui en donne ; j' y ajoûte, s' il se peut, des lumières qui le rendent dans sa simplicité plus sage encore et plus heureux. Ces bonnes gens veulent bien me faire juge des différends qui surviennent au hameau ; et en respectant les droits de chacun d' entre eux, je fais en sorte que tous s' en retournent contents. Souvent moi-même je les rassemble, pour être témoin de leurs jeux : dans des fêtes champêtres, je donne un prix au vainqueur ; j' établis des récompenses bien plus grandes encore pour le travail et pour la vertu ; et quand je n' ai plus rien à leur donner, un seul mot de ma bouche semble leur valoir tous les honneurs

p108

du triomphe. Je lis dans leurs yeux, dans leurs gestes, dans tout leur maintien, combien ils y sont sensibles. Hélas ! Ils daignent me respecter pour moi-même ; ils font plus pour mon bonheur, ils me font goûter, cent fois le jour, la douceur d' être aimé. On dit que les gens de la campagne sont méchants ; oui sans doute, ceux qu' on a rendus tels, en les rendant misérables. Ceux-ci sont naturellement bons ; et quand ils ne le seroient pas, ils le deviendroient, comme tous les autres hommes, dès qu' on les traiteroit avec bonté.

Juge, mon fils, par le plaisir que je prends à te parler d' eux, combien ils contribuent à ma félicité. Cependant ils ne la forment pas toute entière ; et une des choses dont je jouis le plus, c' est le spectacle de la nature. Elle n' est pas dans ces contrées si inculte ni si privée d' attraits que tu la supposes ; et dans les lieux même les plus sauvages, la nature a pour un coeur tranquille des charmes secrets, que toute la richesse de l' art ne peut égaler. Lorsqu' au lever de l' aurore

p109

je me transporte sur nos montagnes ; que
je vois le ciel se teindre peu à peu des
plus vives couleurs ; un globe de feu
paroître, s' élever, et par ses rayons
naissans effacer les ombres des collines
opposées ; les neiges se fondre lentement,
et former des ruisseaux qui coulent près
de moi avec un agréable murmure ; des
fleurs champêtres mêler leurs douces
odeurs à celles des plantes qui croissent
dans les fentes des rochers ; des gouttes
de rosée briller sur ces fleurs, sur les
buissons voisins, et sur les filamens légers
qui voltigent à l' entour ; les tranquilles
zéphyrse jouer entre les feuilles des
foibles arbrisseaux, et en agiter mollement
les branches : lorsque j' entends les
oiseaux, qui, par un tendre gazouillement,
saluent tous ensemble l' astre du
jour, et préludent à de nouveaux concerts :
lorsque je vois des tourbillons de
fumée qui s' élèvent des toits rustiques
des bergers, et annoncent le retour du
travail ; le bûcheron, qui, s' arrachant au
repos, quitte sa chaumière pour s' enfoncer
dans la forêt prochaine ; les laboureurs

p110

qui se répandent dans les campagnes ;
les troupeaux qui sortent à pas
lents des hameaux, et se dispersent sur
le penchant des collines ; toute la nature
qui s' éveille, et, sans perdre encore une
impression de fraîcheur, reprend une
vigueur nouvelle ! Ah ! Quel enchantement
j' éprouve ! Et quel ennemi de la
divinité pourroit résister à un spectacle
si touchant !

Ravi par ces douces images, je me
livre à la méditation la plus profonde ;
mon esprit s' agite, mes pensées se pressent,
une sorte d' enthousiasme élève
mon ame, j' entre dans les conseils du
très-haut, je crois assister au moment
de la création.

Rien n' existoit encore que celui qui
existe par lui-même. Il parle : l' univers
est créé, le chaos se forme et va se
débrouiller à l' instant ; la lumière paroît,
les élèmens sont distingués, les astres

brillent au firmament, la terre reçoit
sa fécondité et sa parure, le monde
s' anime et se peuple de mille êtres divers ;
chaque chose a ses lois ; et le créateur

p111

imprime par-tout des caractères de sa
sagesse et de sa liberté. Cependant la
nature n' a point encore de maître ; elle
n' a point de centre commun qui lie les
différentes parties qui la composent, et
qui les ramène à leur véritable fin : elle a
des richesses, et elles sont inutiles : elle
est faite pour être vue, pour être sentie ;
et elle est aveugle, insensible, et n' a
personne qui puisse admirer ses dons, ni
qui sache les employer ; elle est muette,
et n' a point de ministre et d' interprète
qui puisse, en son nom, rendre gloire
à celui qui la fait exister. Il lui faut un
être qui soit placé entre Dieu et ses
ouvrages, qui réunisse en lui-même l' intelligence
et la matière, qui par son corps
tienne à l' univers, et qui par sa raison
tienne à son auteur. Dieu le forme, cet
être ; l' homme, par son esprit et par son
coeur, est créé à son image ; l' homme
existe pour lui, comme le monde que
j' habite existe pour moi.
Mais parce que tout s' avilit par l' usage ;

p112

et que nous cessons presque d' admirer et
de sentir ce qui cesse d' être nouveau pour
nous ; pour ne pas éprouver cette impression
de l' habitude, qui me rendroit ingrat en me
rendant insensible, je me mets
un instant à la place du premier homme.
(car enfin, à moins d' admettre l' absurde
et inutile chimère d' une succession d' êtres
à l' infini, il faut bien qu' un premier
homme ait existé.) quel spectacle pour
lui ! Lorsqu' il vit pour la première fois
l' astre éclatant qui préside au jour, briller,
s' avancer à pas de géant, s' élever au
plus haut des cieux, descendre à l' autre
hémisphère, et embrasser le monde dans

sa course : lorsqu' il vit les ténébres
bannir insensiblement la lumière pour
l' inviter au repos, et lui ménager, avant son
sommeil, l' admirable coup d' oeil de cette
superbe voûte, où un nouvel astre, et
des étoiles sans nombre semées sur un
champ d' azur, tempèrent par une clarté
douce et paisible les ombres de la nuit ;
lorsqu' il vit le soleil reparoître à son tour
pour colorer, pour embellir sa demeure,
pour échauffer, pour ranimer toute la

p113

nature ; lorsque la terre, couverte
d' arbres, de fruits, de fleurs, et de verdure,
tenta ses goûts et ses désirs pour
satisfaire ses premiers besoins ; que les animaux
appelés devant lui vinrent lui offrir
leur industrie, leurs forces, leur
lait, et leur toison ; qu' une compagne
vertueuse et tendre se présenta pour
charmer sa solitude, et le faire vivre
d' une vie plus douce encore dans un autre
lui-même ; lorsque tout dans l' univers
parut être formé pour lui, et concourir
à sa félicité (rien ne la troublait alors ;
il n' étoit pas encore infidèle) : ah ! Quelle
admiration, quelle surprise ne dut-il pas
éprouver ! Et quels furent dans ces premiers
moments ses ravissements et ses transports !
Saisi moi-même de l' admiration la plus
vive, transporté hors de moi,
je me lève, je m' écrie, je retombe
prosterné, mes yeux se mouillent, mes mains
s' entrelacent, mes paroles se confondent,
et ma langue balbutie mon étonnement
et les expressions de ma reconnoissance,
à celui qui a tout fait et qui m' a tout
donné. Tel fut sans doute l' hommage du

p115

premier homme ; et s' il naquit raisonnable
et sensible, la religion naquit avec lui.
Mais où sont donc, me diras-tu, ces
grands objets d' actions de grâces et de
surprise ? Ils sont bientôt effacés par des
objets tout contraires ; et si le monde

moral doit avoir ses dérangemens et ses désordres, pourquoi faut-il que le monde physique ait les siens ? ... avant que de te répondre, il est juste, cher Valmont, que je satisfasse à un devoir plus pressant qui m' appelle. Il est question de réunir dans ce moment une famille divisée. Les héritiers d' un de nos plus riches laboureurs viennent me confier leurs prétentions diverses et leurs intérêts. Je vais commencer par rapprocher, s' il se peut, leurs coeurs déjà aigris par des plaintes réciproques ; et reprenant ensuite ma lettre, je travaillerai à faire cesser les doutes qui t' agitent.

p116

SUITE LETTRE 7

Chercherois-tu des prétextes, mon fils, pour te dispenser du plus tendre hommage envers l' auteur de tout bien ! Et ne seroit-ce qu' à l' égard de la divinité, que la reconnoissance, ailleurs si douce pour des ames bien nées, seroit un fardeau pour ton coeur ? Cesse de calomnier la nature, Valmont ; et avant d' y trouver des défauts, étudie-la du moins pour apprendre à la connoître.
" pourquoi, par exemple, pourquoi ces montagnes arides, environnées d' abîmes, et qui déparent toute la nature " ? Tu voudrois donc que la nature fût par-tout uniforme ! Eh ! Ne vois-tu pas que tu perdrois dès lors toute la beauté des contrastes et tous les charmes de la variété ? Que feroit-elle, dans son uniformité constante et son exacte régularité, que ressembler à l' art, et, après quelques momens de plaisir, t' ennuyer comme lui ? Ah ! Mieux instruire

p117

de tes goûts que toi-même, elle fait régner, jusque dans sa variété confuse

et son désordre apparent, une harmonie réelle et un ordre caché, dont les secrets rapports se font sentir à notre ame par le plus doux saisissement.

Aujourd' hui encore quel tableau magnifique m' ont laissé voir ses prétendus désordres ! J' étois assis sur le sommet d' une des plus hautes montagnes. Là, respirant un air plus pur, élevé au dessus de toute affection basse et terrestre, dégagé en quelque sorte de la matière, et foulant aux pieds les passions humaines, je goûtois une volupté exempte de soins et de remords, et je contemplois d' un oeil serein le riche et vaste rideau qui s' offroit à ma vue. Tout à coup il s' élève un brouillard épais ; des nuages se forment sous moi ; je les vois se condenser, s' obscurcir, et du milieu de la montagne s' étendre jusque sur les vallons ; des tourbillons rapides, roulant avec eux le soufre, le nitre, et le salpêtre, se heurtent, se choquent et s' embrâsent ; de longs traits de feu sillonnent le fond obscur des

p118

nuages ; le tonnerre gronde, les nues crèvent ; et je vois la foudre remonter, redescendre en serpentant, entr' ouvrir à mes yeux des précipices, frapper les rochers, se briser en éclats, et se perdre dans les abîmes. Parmi ces objets, que Dieu m' a paru grand ! Ah ! Valmont, témoin de ce spectacle, tu l' aurois toi-même adoré comme moi.

L' orage s' est dissipé, mon esprit a repris son premier calme, et une douce rêverie m' a conduit à des réflexions bien dignes de m' occuper. De l' élévation où j' étois, à l' abri des tempêtes, je jetois un regard sur la scène orageuse du monde : je considérois de loin, sans inquiétude et sans trouble, ce choc violent des intérêts et des passions des hommes, ces fortunes mensongères qui creusent si souvent des abîmes sous leurs pas, ces fantômes de bonheur qu' un souffle renverse, ces grandeurs fragiles qu' un coup de foudre réduit en poussière, ce bruit de gloire et de renommée dont le vain son se perd dans les airs, et tout cet éclat

trompeur du monde qui est bientôt effacé

p119

par la nuit des temps ; j' envisageois ce que j' avois perdu, j' évaluois ce qui me reste, et j' étois trop heureux. Car c' est ainsi que la nature, dans son spectacle varié à l' infini, offre par-tout des leçons, quand on la laisse parler et qu' on se plaît à l' entendre. Mais trop plein d' un sentiment qui ne cherche qu' à se répandre, je m' apperçois, cher Valmont, que je m' égare en conversant avec toi : revenons, et pardonne-moi mes écarts.

" pourquoi des montagnes " ? Mais, mon fils, pourquoi des minéraux, des métaux, et des fossiles, si utiles, si nécessaires à l' homme, et qui ne s' engendrent que dans leur sein ? Pourquoi des neiges qui couvrent leur sommet, et qui, par une fonte douce et presque continuelle, entretiennent le cours des rivières et des fleuves ? Pourquoi des fleuves, qui arrosent, qui fertilisent nos champs, et qui prennent leur source au milieu d' elles ? Pourquoi des vents, qui renouvellent, qui purifient l' air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui dispersent au loin les nuages, et dont les

p120

montagnes dirigent en partie le cours, ménagent les effets, et rompent la violence ? Ainsi, par un accord merveilleux, tout concourt au bien général : ainsi, tous les êtres qui composent l' univers tiennent ensemble par des rapports plus ou moins sensibles pour nous, et forment, pour la perfection du tout, une chaîne immense entre les mains du créateur. Romps un seul anneau de cette vaste chaîne, et tu rompras l' harmonie du monde entier. " mais encore, pourquoi des besoins dans l' homme " ? Hé, pourquoi ces beaux noeuds qui nous lient les uns aux autres, qui nous tiennent dans une dépendance réciproque, et qui naissent de nos

besoins ? Pourquoi les douceurs de la société, et ses avantages si précieux pour des esprits raisonnables et des cœurs sensibles ? Pourquoi des vertus sociales, ces belles et nobles vertus que nos besoins mutuels nous donnent lieu d'exercer ? Pourquoi sur-tout les charmes de la bienfaisance, et les mérites d'un cœur reconnoissant ? Pourquoi des besoins,

p121

dis-tu ? Eh pourquoi des plaisirs ? C'est à tes besoins mêmes que tu les dois. Ainsi que la main toute puissante de ton créateur a répandu sur toute la nature un charme secret, elle a attaché à chacun de nos besoins un plaisir nécessaire ; et ces plaisirs sont d'autant plus vrais, que nos besoins sont plus réels. Soit que l'aiguillon de la faim te presse, soit que tes yeux appesantis t'invitent au sommeil, soit que tes membres glacés redemandent une douce chaleur ; tu ne peux satisfaire aux loix que t'impose la nécessité, que par des sentimens agréables.
" mais pourquoi donc de la douleur " ?
ô mon fils ! à ta douleur même reconnois la bonté de celui qui t'a formé. C'est elle, qui, prompte à se répandre sur tous les organes de ton corps, t'avertit des dérangemens qui y surviennent, des dangers qui te menacent, et des précautions

p122

que tu dois prendre ; c'est elle qui écarte loin de toi des maux bien plus grands que ceux que tu ressens, qui t'engage à les prévenir, ou qui te presse de les réparer.
" mais enfin, pourquoi des maux ? Pourquoi les maladies, les revers, l'indigence, et la mort " ? Pourquoi des maux ! Pour la juste punition du crime, et pour le triomphe de la vertu. Ce sont les épreuves qui font le mérite ; ce sont les combats qui mènent à la victoire ; c'est dans la force et dans la grandeur

d' ame que la vertu prend sa source : et
où seroit l' ame forte et généreuse, s' il
n' y avoit rien dans ce monde à supporter
et à souffrir ? Souviens-toi de cette
pensée, vraiment grande, d' un ancien sage :
" le plus beau spectacle pour le ciel
et le plus digne de ses regards, c' est un
juste aux prises avec l' adversité " .
Mais si les calamités donnent un nouveau
lustre à la vertu, elles ne sont pas
moins nécessaires pour le châtement du
vice. Tu demandes pourquoi des maux ?
Eh, pourquoi des coupables ? Et quel est

p123

l' homme qui ne l' ait jamais été ; quel est
l' heureux mortel, si parfaitement innocent,
en qui la souveraine justice n' ait
rien à reprendre ni à punir ? ô mon fils !
Cette triste pensée rappelle à ma mémoire
ces jours d' une ardente et présomptueuse
jeunesse, que je voudrois, au prix de
tout mon sang, retrancher de ma vie ;
ces jours écoulés dans les plaisirs et
perdus dans de folles erreurs. Alors, cher
Valmont... reçois cet aveu, et puisse ce
qu' il a de pénible effacer la honte de mes
premiers désordres ! Alors j' étois devenu
infidèle. Ce n' étoit pas le ton du siècle qui
m' avoit égaré ; il n' étoit pas encore du
bel air d' être incrédule. Je ne pensois
donc pas à accommoder mes sentimens
aux opinions des autres, et je ne me
faisois pas non plus un vain honneur de
soumettre les autres à mes propres idées.
Des passions naissantes avoient seules
obscurci ma foi ; et j' eus bientôt achevé
d' en secouer le joug, pour être coupable
avec moins de remords. Chaque jour
dans un cercle d' amis dangereux que les
mêmes causes avoient égarés, j' élevois

p124

de nouveaux systèmes, que ma raison
elle-même détruisoit à l' instant ; je cherchois
la lumière au sein des ténébres ;
je cherchois la paix, et ne la trouvois

pas : heureux du moins que l' agitation
continue de mon esprit et de mon
coeur, aidée du secours d' en haut, ait
eu la force de me ramener à la vérité !
Mais quoi, j' ai pu oublier ma foi ! J' ai
pu blasphémer la religion sainte que Dieu
m' avoit donnée ! J' ai pu même refuser
tout hommage et toute gloire à l' auteur
de mon être ; et je me plaindrois d' avoir
quelque chose à souffrir ! Ah ! Puisse
bien plutôt la bonté de mon dieu me
ménager, avec la force de les soutenir,
des peines plus réelles que celles que
j' éprouve, pour m' épargner un jour toutes
celles que j' ai méritées !
Eh ! Quand ces premiers égaremens
n' auroient pas souillé ma jeunesse,
n' aurois-je rien à expier pour les jours dont
elle a été suivie ? J' ai pu avoir des vertus
morales, j' ai pu être un honnête homme
selon le monde ; mais qu' il y a loin de
là aux devoirs et aux vertus du christianisme !

p125

Interroge ainsi toutes les consciences,
interroge ton propre coeur ; et
ne dis plus, pourquoi des maux ?
Le dernier de tous les maux, et le pire
aux yeux de bien des hommes, c' est la
mort. Ah ! Elle est un mal sans doute
pour celui qui n' a rien à espérer après
cette vie : elle est un grand mal pour
celui qui ne peut compter ses jours que
par l' abus qu' il en a fait ; pour le méchant
qui a commis le crime avec goût,
avec réflexion, par habitude, et qui ne
s' est point repenti : elle en est un pour
celui dont la vie stérile et sans honneur
n' a contribué en rien à la gloire de son
dieu, au bonheur de ses semblables, et
qui meurt sans avoir vécu. Mais est-elle
donc un mal pour celui à qui elle
promet la jouissance du vrai bonheur ; pour
l' homme vertueux et bienfaisant, qui n' a
pas reçu son ame en vain, dont presque
tous les momens ont été marqués par le
désir, par le soin de bien faire, et
quelques-uns seulement par le regret d' avoir
mal fait ? Est-elle un mal pour le juste,
dont elle termine les combats, et dont

elle couronne la victoire ; pour celui qui, par une bonne vie, a appris à bien mourir ? Ah ! Dès qu' il a fait tout le bien qu' il a pu, dès qu' il s' est repenti du peu de mal qui est échappé à sa faiblesse, il a assez vécu pour lui-même, et la mort est un gain pour lui.

Eh ! Qu' aura donc la mort de si terrible pour moi, quand elle viendra terminer une vie que j' aurai tâché de rendre utile, et dont j' aurai pleuré les fautes et expié les erreurs ? Plein de confiance dans la bonté d' un dieu, qui, tout à la fois mon juge et mon père, m' aura aidé lui-même à satisfaire à sa justice, je mourrai regretté de mes concitoyens qui se souviendront de moi, de mon roi qui me connoîtra mieux, de mes ennemis peut-être qui ne verront plus rien dans leur prétendu rival dont ils puissent être jaloux, et qui avoueront qu' il n' a pas dépendu de lui qu' ils ne fussent plus heureux : je mourrai regretté de vous, mes chers enfans ; de vous, ma plus douce joie et le seul bien que je puisse quitter avec peine. Vous recueillerez mes cendres ; vous mettrez

vos offrandes sur le tombeau qui les renfermera ; vous l' arroserez de vos larmes ; et, pour vous consoler mutuellement, vous vous direz l' un à l' autre :
" il est parvenu au terme après lequel il soupiroit ; ne lui envions point son bonheur : puissions nous seulement, quand le temps en sera venu, le partager avec lui ! Non, nous ne l' avons pas perdu pour toujours ; non, il n' est pas mort tout entier, et c' est maintenant qu' il vit heureux " . Ainsi, Valmont, la vie n' est point un fardeau, lorsqu' elle mène à une bonne mort ; la mort n' est point un mal, lorsqu' elle conduit à une vie meilleure.
J' en ai dit assez pour t' éclairer. Lis sans prévention, sans passion, ce que ma tendresse pour toi m' a dicté ; et tu n' auras pas de peine à être d' accord avec moi. J' ai pris en main la cause de

Dieu même que tu semblois attaquer ;
il n' en a pas couté à mon coeur pour la
défendre ; en couteroit-il au tien pour se
rendre ?
Eh, comment ôserois-tu encore te refuser

p128

à l' auteur de ton être, et censurer
ses ouvrages ? Es-tu donc élevé assez haut
dans la nature, pour la voir toute
entière ? Tu n' apperçois qu' un coin du
tableau ; mais du moins par la sagesse qui
éclate dans ce qui est soumis à tes
lumières, juge de celle qui est cachée dans
les choses mêmes sur lesquelles ta foible
vue ne peut s' étendre. Il est certain que
l' ordre se manifeste jusque dans les
moindres ouvrages du créateur ? Et dès que
nous pouvons en saisir l' ensemble, nous
n' y découvrons qu' harmonie et que
perfection : il n' est pas certain que ce que
tu regardes comme un désordre en soit un.
Que dis-je ? Plus nos découvertes s' augmentent,
plus nous voyons régner la sagesse,
où d' abord nous avions peine à
la reconnoître ; et nous sommes bientôt
forcés de convenir que ce qui nous
paroissoit un mal, est en effet la source des
plus grands biens. Qu' il te suffise donc,
après des épreuves si constantes, d' admirer
ce que tu vois, et d' adorer ce que
tu ne peux comprendre.
Apprends aussi, mon fils, à sentir tout

p129

le prix de la religion. Elle agrandit nos
espérances et nos vûes ; elle répond à nos
plaintes ; elle lève une partie du voile qui
est répandu sur tout ce qui nous environne ;
elle apaise les troubles et les
craintes qui s' élèvent au fond de notre
coeur ; elle adoucit nos peines, épure
nos plaisirs, donne une nouvelle vie à
tous les êtres, nous rend plus chère notre
propre existence, nous rend plus aimables
tous les ouvrages du créateur, et
embellit à nos yeux l' univers : la nature

est morte aux yeux de quiconque n' y voit pas Dieu. Sans la religion, nous oublions tous les biens que Dieu nous a faits, pour ne penser qu' aux maux que la nécessité des choses entraîne : nous ne voyons, de la nature, que ses prétendues imperfections ; des hommes, que leurs vices ; de nous-mêmes, que nos contradictions et nos malheurs : la religion nous réconcilie avec Dieu, les hommes, la nature et nous-mêmes. Sans la religion, nous ne trouvons par-tout qu' obscurité et que ténèbres ; et ce qu' il y a de plus triste encore, nous aimons l' aveuglement où

p130

nous sommes plongés : par ses rayons bienfaisans, tout redevient sensible, tout s' éclaircit et se colore ; le nuage sombre qui nous déroboit la lumière, se replie par degrés ; et la nuit la plus profonde fait place au plus beau jour. C' est la religion enfin qui nous enseigne à tirer parti de toutes les situations de la vie, et qui nous démontre dans la pratique cette vérité, que l' on avoue bien quelquefois, mais que l' on ne goûte point sans elle : *la vertu seule fait le vrai bonheur* .
Adieu, mon fils, je serai trop heureux moi-même, si j' ai pu parvenir à t' en convaincre. Garde ton coeur exempt de tout penchant déréglé, que tes moeurs soient pures, sois toujours vertueux ; et la religion te sera toujours chère ; et tu te souviendras toujours avec plaisir qu' il y a un dieu.

p134

LETTRE 8

de la comtesse de Valmont au marquis.
je doutois presque, mon tendre et respectable père, si je devois me louer des premières ouvertures que je vous avois faites sur les sentimens de mon mari et

sur ses dispositions à mon égard ; mais votre dernière lettre me rassûre, en me confirmant dans l' idée que je m' étois formée de tout le bien qui peut résulter de ma franchise. Une seule chose me retient encore ; c' est la crainte que vous ne soyez affecté trop vivement de ma douleur, et qu' elle n' ajoûte à vos propres déplaisirs : j' aimerois mieux, ce me semble, la renfermer toute entière dans moi-même et en dévorer toute l' amertume, que de vous affliger davantage en cherchant à me consoler avec vous. Cependant, avec toute la tendresse que je vous connois pour vos enfans, qu' y gagneriez-vous, si en voulant porter toute seule le poids de mes maux, je venois à en être accablée ?

p135

Votre sagesse vous donne d' ailleurs bien plus de force que je n' en puis avoir ; elle vous fait envisager plus sûrement les ressources qui peuvent encore soutenir mon espérance ; et elle me rend, par-rapport à Valmont, vos conseils absolument nécessaires. Eh, des conseils ! Où en irai-je chercher ? Ce ne sera pas certainement parmi les femmes de mon âge et de mon rang ; mon secret mourroit plutôt avec moi. Leurs maximes ne sont pas les miennes ; leur conduite ne fait pas l' éloge de leurs principes ; et si une femme, qui n' a plus de mère, veut toujours être sage, ce ne sont point des femmes, telles que je les vois pour la plupart, qu' elle doit consulter.

Je continuerai donc, puisque vous-même me l' ordonnez, à vous faire l' unique confident de mes plus secrètes pensées, et des peines que je ressens. Hélas ! En me faisant contracter des liens qui me sont si chers, à quelle épreuve le ciel me réservoir-il ? Et combien n' ai-je pas besoin de secours, pour faire, des croix qu' il m' envoie, le bon usage qu' il en

p136

attend ? Mon cher comte s'égare de plus en plus, et je ne vois pas le terme où ses égarements peuvent finir. Il ne pense plus seulement d'après Lausanne ; il ne se forme plus des doutes seulement par air, et pour se ménager la liberté de penser et de parler comme les autres : mais il se fraye tout seul des routes inconnues ; il veut enchérir sur ses maîtres ; le baron lui-même, tout inconséquent qu'il me paroît, a peine à le suivre dans ses écarts. Comme il ne se contraint plus devant moi, je le vois cent fois le jour bâtir de nouveaux systèmes, saper l'une après l'autre les vérités les plus communes, accréditer tour à tour les plus grossiers mensonges, et détruire d'une main ce qu'il vient d'édifier de l'autre ; je le vois donner aux opinions les plus contraires, par des sophismes adroits et de séduisantes couleurs, une égale vraisemblance, et forcer, dans son enthousiasme raisonné et ses dangereuses saillies, nos esprits les plus forts à devenir ses admirateurs. Si je pouvois être indifférente aux vérités qu'il attaque ; s'il pouvoit m'être

p137

indifférent lui-même ; si j'étois moins touchée de l'affreux ravage que ses discours peuvent faire sur l'esprit de ceux qui l'environnent (car il ne garde nul ménagement, et toute sa maison commence déjà à penser comme lui) ; je m'amuserois peut-être de la bizarrerie de ses idées, et de l'admiration qu'il sait si bien se concilier parmi ceux qu'il étoit réduit à admirer autrefois : mais je gémiss de tous les maux qu'il fait ; et je suis malheureusement dans l'impuissance de les réparer. La liberté qu'il se donne de tout hazarder et de tout dire, semble lui prêter plus de feu et plus d'esprit encore ; les pensées les plus neuves, parce qu'elles sont aussi les plus hardies, lui naissent en foule, et se produisent au dehors ornées des tours les plus heureux et des expressions les plus brillantes ; il saisit, il enlève, il parle à l'imagination et aux sens ; et je ne puis parler qu'à la raison. Il a d'ailleurs un air triomphant, qui en impose encore davantage :

ce n' est plus ce Valmont si modeste, si
rempli d' une sage défiance sur ses propres

p138

lumières ; c' est Valmont décisif et tranchant,
doutant de tout et prononçant sur tout,
sceptique dans ses opinions, et
dogmatique dans ses discours, s' élevant
sans distinction et sans égards contre
tous les sentimens reçus, et si intolérant
sur ceux qui s' est faits, qu' il se croit en
droit de mépriser quiconque ne pense
pas comme lui.

Ah ! Qui le croiroit ? Combien dans
l' homme tout tient aux idées qu' il se
forme sur la religion ! Et combien le
changement qui s' introduit dans sa façon
de penser à cet égard, change en lui
l' esprit, le caractère, et les moeurs !
ô mon père ! Vous êtes le seul qui
puissiez ramener Valmont à la croyance
des précieuses vérités que maintenant il
se fait gloire de méconnoître. Redoublez
auprès de lui, s' il se peut, vos soins et
votre tendresse ; forcez-le de rendre
hommage à la foi, et il reprendra avec
elle sa raison, ses vertus, et ses charmes
les plus vrais. C' est toujours en lui le
même fonds ; les opinions seules en ont
modifié les effets et altéré les fruits, sans

p139

en dépraver la nature. Rendez Valmont
à son dieu, à lui-même ; et il recouvrera
sans peine tout ce qu' il a perdu.
Mon amour pour lui n' a point souffert
de la légèreté de son esprit ; mais qu' elle
a influé sur son propre coeur ! Il me
donnoit, il n' y a pas encore long-temps,
des marques de sa tendresse, ou du moins
il lui en échappoit malgré lui ; aujourd' hui
j' ai peine à lui en arracher l' expression la plus
légère, et l' ingrat n' a plus à rougir
de paroître m' aimer. Hélas ! Je
suis donc réduite à douter s' il m' aime
encore ! Ce doute si cruel, dont je ne
pouvois soutenir l' idée, devient l' unique

soulagement qui me reste ; je ne crains rien tant que d' en être privée, et pour le conserver plus long-temps, je cherche à me tromper moi-même. Son indifférence semble n' être plus un mystère que pour moi seul ; Lausane la lui a reprochée devant moi. Lausane, que je regarde comme la première cause de mes peines, se montre empressé à les partager ; il épie les momens où il pourra s' attrister avec moi, sans s' arrêter sur Valmont, il insiste

p140

avec complaisance sur ce que l' on doit à ma jeunesse, dit-il, et à mes charmes ; il se rapproche de mes sentimens autant qu' il paroisoit s' en éloigner : mon mari plaisante à son tour ; et ses plaisanteries me déchirent le coeur, autant que les importunités du baron m' affligent, et que ses consolations me sont à charge. Mademoiselle De Senneville entre plus sincèrement dans ma peine : son air triste et ses tendres empressemens semblent me dire qu' elle y est sensible. J' évite cependant, autant qu' il est en moi, de la lui laisser appercevoir ; et je me conduis comme si j' étois toujours également sûr du coeur de mon mari. à quoi serviroient les plaintes et les reproches, qu' à l' aigrir peut-être et à l' éloigner davantage ? Je fais seulement en sorte d' empêcher les impressions que ses discours pourroient faire sur l' esprit encore tendre de ma jeune amie. Ce triste reste d' une famille illustre et alliée depuis si long-temps à la mienne, m' intéresse par trop d' endroits ; ma mère elle-même me l' a trop recommandée en mourant, pour

p141

qu' elle ne soit pas à mes yeux le dépôt le plus précieux, et que je ne lui consacre pas toute mon attention et tous mes soins. Elle ne vous a vu qu' une fois ; c' en étoit assez pour vous concilier tout son respect, et elle me charge de vous

en assurer : elle me dit même qu' elle
disputerait avec moi de tendresse à votre
égard ; mais je défie bien tout autre que
Valmont de vous aimer autant que vous
aime la tendre émilie.

p s. vous me demandez des nouvelles
de mon état : ma grossesse est enfin
déclarée. Hélas ! Cette nouvelle devait-elle
être indifférente pour mon mari ? Et
la joie qu' elle me cause devait-elle être
empoisonnée par tant d' amertume ?

p142

LETTRE 9

de la même.

ah mon père, mon malheur est à
son comble ! Il n' est que trop vrai que le
comte ne m' aime plus ! Il n' est que trop
vrai qu' une autre possède son coeur ! ...
le mien ne lui suffisoit-il pas ? N' étoit-il
pas assez tendre ? Une autre que moi
pourra lui offrir plus d' attraits ; mais
pourra-t-elle bien lui promettre plus de
constance et plus d' amour ? ... est-ce
donc-là ce qu' il m' avoit juré ? Son coeur
n' est-il pas à moi, et peut-il disposer
d' un bien qui ne lui appartient plus ?
Mon père ! Lorsque vous nous avez conduits tous
deux aux pieds des autels, vous y avez entendu ses
sermens, le ciel les a reçus, et vous en étiez le
témoin. à quoi donc s' est-il engagé en me
donnant sa foi ? Qu' a-t-il prétendu me dire ?
Et que prétendois-je exiger de lui, sinon
qu' il m' aimerait toujours ? L' auguste lien
qui nous unit seroit-il si digne de nos

p143

respects, s' il n' étendoit son empire que
sur la moindre partie de nous-mêmes,
et s' il n' enchainoit pas également les
volontés et les coeurs ?
ô ciel ! Valmont ne m' aime plus ! Valmont
en aime une autre ! Il a si promptement
oublié sa foi ! Lausanne, cruel

Lausane, voilà le fruit de tes dogmes
pervers et de tes dangereuses maximes !
Non, mon mari n' étoit pas fait pour être
un jour un volage, un parjure ; et avec
tes pernicious conseils, que lui a-t-il
fallu de temps pour le devenir ?
ô mon père ! Rappelez-lui vous-même
ses engagements et ses promesses. Dites-lui
que s' il ne m' aime pas, il n' a pas
rempli l' étendue de son serment ; que
le ciel a en horreur le noeud qui nous
rassemble ; dites-lui... mais je m' égare.
Que lui diriez-vous dont il n' eût droit
d' être étonné, puisqu' il n' a peut-être
encore avoué son infidélité qu' à lui-même,
et que le hazard tout seul a pu m' en
instruire ?
Pour le surprendre par d' innocentes
caresses, je m' étois glissée dans son appartement ;

p144

son cabinet étoit ouvert, et
je n' avois pas eu de peine à m' y introduire,
sans qu' il pût se douter que j' étois si
près de lui. J' avançois assez doucement pour qu' il
ne lui fût pas possible de m' entendre ;
déjà j' étois prête à m' élancer vers lui,
lorsque des mots entrecoupés m' ont saisie
d' étonnement. Il étoit renversé sur son
fauteuil, les bras croisés, et
dans l' attitude d' un homme qui
rêve profondément. émilie ! S' écrie-t-il
tout-à-coup, en levant les mains vers le
ciel, émilie ! Est-ce là le prix de ton
amour ? ... malheureux que je suis ! ...
eh, qu' est-ce donc que je prétends en
l' aimant ? ... ah ! Falloit-il ouvrir mon
coeur à de si dangereux attraits ! ...
Senneville ! Senneville ! ... à ces mots
il retombe appuyé sur la table qui étoit
devant lui, et se couvrant le visage de
ses mains, il verse un torrent de larmes.
J' étois demeurée immobile ; ses dernières
paroles avoient glacé mon sang dans mes
veines : le moment d' après, tout mon
corps trembloit, et mes genoux chanceloient
sous moi. Je rappellai mes forces

p145

pour me retirer, craignant l' effet que ma présence pouvoit produire sur mon époux dans un pareil moment. Le ciel a favorisé mes intentions ; Valmont ne m' a point entendue : mais à peine étois-je rentrée chez moi, que, cédant à la violence que je m' étois faite, j' ai senti toutes les forces me manquer ; je n' ai eu que le temps de jeter un cri, et j' ai perdu presque à l' instant toute connoissance. Je ne l' ai reprise que long-temps après, quoique l' on fût venu aussi-tôt à mon secours : et en ouvrant les yeux, les premiers objets qui m' ont frappée ont été Valmont et Senneville. Valmont tenoit une de mes mains et me regardoit d' un air si tendre, que, si j' en avois moins entendu, j' aurois cru qu' il m' aimoit encore. Senneville avoit le visage tout baigné de larmes, et faisoit paroître l' émotion la plus vive. Ah ! Sans doute elle n' est point coupable de la passion de mon mari ? Et puisse-t-elle l' ignorer toujours ! Je les fixai tous deux, et je retombai aussi-tôt dans mon premier état. Je n' en suis sortie qu' avec une fièvre violente,

p146

mais qui n' a point eu de durée, et qui a fait place à une situation plus tranquille en apparence, et toujours bien triste en effet. Je me résigne cependant ; je puise dans la religion tous les motifs de consolation qu' elle peut m' offrir : elle me soutient dans bien des instans ; mais souvent aussi la nature frémit, et me livre de terribles combats. Je ne puis soutenir cette idée ; ce n' est plus moi qui captive le coeur de mon mari. Dans l' agitation et le trouble qu' elle excite en moi, je suis près de haïr Valmont, Senneville, et de me haïr moi-même. Valmont ne m' aime plus, et on voit cependant, à l' inquiétude, à la peine que lui a causée mon état, aux nouveaux soins qu' il me donne, qu' il est fâché de ne plus m' aimer. Ah ! S' il savoit que je suis instruite de sa passion, s' il savoit toutes les peines qu' il me fait, il en mourroit de douleur. Son esprit et son coeur

ont pu s' égarer ; mais son coeur conserve encore un fonds de droiture et de bonté capable de le ramener un jour. Il sentira l' injustice qu' il me fait ; et par un redoublement

p147

de tendresse, il cherchera à la réparer. Je porte dans mon sein le précieux gage de notre union ; sans doute le ciel l' y conserve pour la resserrer par de nouveaux noeuds. Valmont ne sera plus seulement un époux ; ce sera un père : son enfant sera le mien ; je le placerai entre mon mari et moi ; et la mère de son fils (car c' est un fils que j' ai demandé au ciel pour Valmont) pourra-t-elle encore lui être indifférente ? Mon fils ne devra point à un autre que moi le lait dont il sera nourri ; il ne deviendra point le fils d' une étrangère ; il ne sortira d' entre mes bras que pour passer dans ceux de son père ; et aux soins que je prendrai du fruit de nos tendres amours, il pourra connoître ce que vaut le coeur d' émilie. Voilà, mon père, les idées qui charment ma douleur : déjà je crois être mère ; déjà je me forme un plan d' éducation pour mes enfans. Daignez vous prêter aux illusions de ma tendresse, et au doux espoir qui me rassure pour l' avenir : daignez vous-même me tracer d' avance le plan que je dois

p148

suivre, si le ciel couronne mes espérances. ô toi ! Valmont ! Aurois-tu pour toujours cessé de m' aimer ? M' aurois-tu condamnée aux larmes et à la douleur pour le reste de ma vie ; et ton coeur se seroit-il voué au crime sans espoir de retour ? Ma chère Senneville, faudra-t-il que je me sépare de toi ? ... eh, sur quels fondemens pourrois-je l' éloigner ? à qui la confierois-je ? Tout le monde sait quels sont mes engagements à son égard ; et quelles conséquences ne pourroit-on pas

tirer de son éloignement ? Valmont le permettra-t-il ? ... moi-même aurai-je assez de force pour l' ordonner ou pour y consentir ? Elle m' est sincèrement attachée ; à la seule idée d' une séparation prochaine, toute ma rivale qu' elle est, ah ! Je sens assez que je la chéris tendrement. Hélas ! Sa faute est dans ses charmes, et non dans son coeur. Que dis-je ? La faute est à moi seule, et je ne dois l' imputer qu' à ma seule imprudence. Je comptois trop sur mes foibles attraits, sur ce qui étoit dû à ma tendresse, et

p149

sur le coeur de mon mari. Quelle situation pour moi ! Placée entre Valmont et Senneville, entre un époux et une amie ; obligée de me défier de tous deux, et les chérissant l' un et l' autre ; ne sachant à quel parti me fixer ; mon père ! Mon unique ressource après Dieu, que j' ai besoin de vos consolations et de vos lumières !

p150

LETTRE 10

réponse aux dernières lettres.

je ressens bien vivement ta peine, ma chère émilie. Ne crains pas cependant de me la laisser voir toute entière : la douleur qui se partage entre deux coeurs bien unis, en est pour tous deux moins difficile à supporter. Peut-être aussi ne sera-ce pas là l' unique consolation que j' aurai à te donner. Les plus vraies sans doute sont celles que nous offre la religion : si dans nos peines elle n' avoit à parler qu' à ces ames de boue, dont toutes les affections sont pour cette vie, dont toutes les espérances se bornent à la terre, elle n' auroit presque rien à leur dire. Mais pour toi, ma chère fille, qui connois des biens plus réels, et qui tends

à un autre séjour, elle te découvre les
vûes adorables de l' être suprême dans
les épreuves qu' il daigne te ménager :
elle te dit qu' en mêlant des amertumes
à tes plaisirs, il prétend t' attacher à lui

p151

plus fortement encore, régler une passion,
qui, légitime dans son principe, pouvoit
devenir dangereuse dans son excès, et
épurer des penchans, qui, quoique bons
et justes en eux-mêmes, ne sont pas
toujours, dans leurs effets, assez dignes de lui.
Les créatures, chère émilie, sont ce
qu' elles doivent être, pour nous ramener
plus sûrement au créateur. Plus parfaites,
elles nous attacheroient trop à
elles-mêmes. Leur bizarrerie, leur
inconstance, sans rompre tous les liens
qui nous unissent à elles, nous font
sortir de cette application trop forte à des
objets qui ne sont pas notre véritable
fin ; et leur imperfection est comme le
cri de la nature, qui nous rappelle sans
cesse à celui pour qui seul nous avons été
créés. Entre donc bien dans les desseins
de Dieu sur toi : après t' avoir suffisamment
instruite, il essuiera les larmes qu' il
aura fait couler ; il te rendra Valmont ;
et plus tes prières pour lui seront
ferventes et pures, plus elles hâteront ton
bonheur, en préparant sa conversion.

p152

Croirois-tu que je suis moins effrayé
de le voir maintenant penser d' après lui-même,
que je ne l' étois d' abord de le voir,
conduit par des guides aveugles,
se borner uniquement à penser d' après
les autres ; et qu' enfin, s' il faut, pour
son malheur, qu' il se livre à la manie
des nouveautés et des systèmes, j' aime
mieux en un sens qu' il les invente que
de les adopter ? Du moins alors il raisonnera,
il discutera ; il voudra paroître conséquent,
et peut-être il le deviendra ; il
cherchera à s' accorder avec lui-même,

et il s'apercevra sans peine que le plus sûr moyen d'y réussir est de revenir au point d'où il est parti. Je crois déjà découvrir en lui toute l'activité d'un esprit qui fermente, qui s'agite, qui s'élance vers la vérité, plus par inquiétude, j'en conviens, que par amour pour elle ; mais qui la cherche cependant, et qui, avec un cœur naturellement droit, est fait pour la trouver.
En attendant que nos espérances se réalisent, use, ma fille, de tous les ménagemens que peut te dicter la prudence,

p153

jointe à la religion et à la tendresse pour ton époux. Il est avantageux qu'il ne te croie pas instruite de sa passion : c'est un frein de plus pour l'arrêter, et un puissant motif pour l'engager à se contraindre. Fais parler plus que jamais en ta faveur tes sentimens, tes soins, et tes vertus, force ton mari à rougir toujours davantage de son infidélité ; et bientôt, vaincu par son propre cœur, il te rendra sur lui l'empire qui t'est dû.
Je voudrais qu'il te fût possible d'éloigner Mademoiselle De Senneville ; mais je conçois assez le peu de prétextes que tu aurois pour le faire, et toutes les raisons qui t'obligent à la retenir. Fais-lui du moins un rempart, de ton amitié pour elle et de son attachement pour toi ; captive-la de manière qu'elle ne se trouve bien qu'où tu seras ; et contracte toi-même l'habitude de n'être jamais sans elle. Empêche, s'il se peut, qu'elle ne s'aperçoive de la passion de ton mari : car, hélas ! L'amitié toute seule est bien foible contre l'amour. Mais sur-tout ne cesse de la prémunir contre les dangereux

p154

sophismes de l'incrédulité, et de nourrir en elle les sentimens de religion, l'unique sauve-garde, ou du moins la plus sûre, de l'honneur et de la vertu.

Sur le reste, ma fille, nous prendrons conseil des circonstances, du temps, et de Dieu même.

Que j' aime, ma chère émilie, à te voir chercher un adoucissement à ta peine, et un fonds de ressources et d' espérances dans les fruits de ton union, ces liens les plus forts de la tendresse de deux époux ! Oui, tendre épouse, et mère plus respectable encore, puisque tu ne peux transmettre à tes enfans qu' un sang pur, et que tu ne peux former en eux qu' un tempérament sain, tu les nourriras, si ton mari y consent : et Valmont auroit-il le coeur assez mal fait pour n' y pas consentir ? Ah ! S' il ne se prêtoit pas à tes justes désirs ; par tes prières, tes caresses, et tes larmes, tu le forcerois bientôt d' y souscrire. Eh quoi ! Ne sont-ce donc pas là les voeux de la nature ? Quoi, le tigre lui-même donne-t-il ses petits à nourrir à celle

p155

dont les entrailles ne les ont pas portés ? ô ma fille ! T' est-il aisé de comprendre cette étrange facilité avec laquelle un père, une mère se séparent de leur enfant, à l' instant même où leur tendresse lui est le plus nécessaire ? Quoi donc ! Se flattent-ils que celle qui vend au fils d' un autre ce qu' elle doit encore au sien, sera plus capable qu' eux de soins et de tendresse ? Quoi ! Ne craignent-ils pas les tristes effets d' une intempérance sourde et cachée, d' un lait qui vient à s' échauffer et à se corrompre, d' un sevrage précipité, d' une première éducation vicieuse, bien plus forte dans les impressions qu' elle nous laisse, bien plus dangereuse dans ses suites, qu' on ne se l' imagine, et mille autres inconvéniens qu' il est plus facile de prévenir, qu' il n' est aisé d' y remédier quand on ne les a pas prévus ?

Pour toi, ma fille, plus prévoyante et plus sage, presque aussi jalouse que la mère de Louis IX, lorsqu' elle craignoit si fort de partager avec une autre la noble prérogative qu' elle tenoit de Dieu

p156

même, tu seras par tous les titres la
mère de ton fils. Tu feras passer la
tendresse dans son coeur avec le lait dont tu

p157

le nourriras, avec les soins que tu donneras
à son enfance ; ses graces naïves,
ses premiers charmes, tels que la nature
les répand sur cet âge, sembleront éclore
en ta faveur ; ses innocentes mains te
presseront mille fois le jour, et ne
donneront des caresses de fils qu' à son père
et à toi ; rien ne pourra lui tenir lieu
d' une mère ; nul plaisir si doux ne pourra
remplacer à tes yeux les caresses d' un fils.
Ton époux lui-même voudra jouir d' un
spectacle si touchant, et sans partager
tes premiers soins, il voudra du moins
être de moitié dans tes plaisirs. Il se
rapprochera de toi, pour être plus près de
son fils ; il se verra avec transport revivre
dans un autre lui même ; il ne pourra
voir l' enfant sans s' attendrir sur la mère ;
son coeur, s' ouvrant à de nouveaux
penchans, à de nouveaux goûts, reprendra
en même temps son premier amour : ses
liens se resserreront ; après quelques
sacrifices faits à la voix du sang et aux
sages dispositions de la nature, il
retrouvera en toi la même épouse, mais parée
de nouveaux attraits : sa foi s' épurera

p158

avec ses moeurs ; et au sein de la sagesse
et de l' innocence, il recouvrera bientôt
son ancienne croyance. ô l' aimable coup-d' oeil,
pour des coeurs bien faits, que
celui d' une famille où règnent ainsi la
religion, la nature, et l' amour !
Mais ce n' est rien encore, chère émilie,
de nourrir tes enfans, si tu ne sais
les élever ; et c' est sur cela même que tu
me demandes des leçons. à moi des leçons !
à moi, qui n' ai pas su, ou qui du

moins n' ai pu élever mon fils, et qui étois contraint de confier à des maîtres un emploi où personne ne peut se flatter de remplacer un père ! Eh bien ! Je ferai du moins pour mes petits enfans ce que je n' ai pu faire pour Valmont ; j' aiderai à former en eux ces années dont dépend le reste de nos jours ; je les formerai de concert avec ton mari et avec toi. En exigeant que je travaille déjà pour tes enfans, qui ne sont pas nés encore, tu me trouves tout rempli de l' espérance qui te soutient, et livré moi-même à la douce illusion qui t' enchante. Se voir revivre et perpétuer dans ses descendans,

p159

qui transmettront d' âge en âge notre nom, notre mémoire, et les vertus dont nous aurons su leur donner l' exemple, est quelque chose de si doux en effet à l' amour de nous-mêmes, qu' on croit aisément jouir d' avance de ce que l' on espère, et qu' on n' a pas de peine à s' en occuper. Je dis plus, nous attendrions trop tard à nous faire des principes sur l' objet qui tous deux nous affecte si vivement, lorsque le moment de les mettre en pratique seroit arrivé. Ce moment, à l' égard des enfans que l' on aime, est le premier moment de leur vie. C' est vraiment ici que tout s' enchaîne, et que la première règle qu' on se propose doit tenir à la dernière.

Tu sais, mon émilie, que dans tous les temps on a parlé d' éducation. Chaque père de famille veut d' ailleurs se faire un plan qui soit à lui ; et, sans s' engager à le suivre, sans même examiner s' il est possible, chacun prétend avoir ici son système. Nous en ferons nous un comme tant d' autres ? Non, ma fille ; sur un objet d' une si grande importance, passons-nous

p160

de la gloire d' inventer, pour nous borner, s' il se peut, à celle de bien choisir.

Les vrais principes en tout genre sont ceux que dicte la nature même des choses, et que saisit le plus universellement le sens commun. Consultons donc tout à la fois et la nature et la raison ; réunissons les vérités les plus simples, les plus faites pour tous, parmi celles que l' une et l' autre sont en droit de nous offrir ; et au lieu de nous livrer à de vaines spéculations, formons-nous dans la pratique un fils, un enfant quel qu' il soit, qui puisse être également l' élève et l' enfant de tous les hommes. Ce que tu auras à former dans le tien, ma fille, c' est un corps sain, un esprit droit, une ame forte, un caractère heureux, et un bon coeur, qui renferme en lui le germe de tous les sentimens que ton fils doit avoir un jour, et de toutes les vertus qu' il doit pratiquer. Voilà jusqu' où peut s' étendre la première éducation que tu auras à lui donner ; et celle-ci est le fondement de toutes les autres.
à l' égard du corps, lorsqu' il est bien

p161

constitué, la nature ne nous donne presque qu' un précepte, et il suffit ; *c' est de permettre qu' elle agisse, qu' elle se développe en liberté, et de la laisser de bonne heure s' accoutumer à tout.* elle est bien plus sûre dans ses opérations, et bien plus éclairée, que tout l' art par lequel nous prétendons la contraindre pour la mieux diriger.

Que servent aux enfans, te disent avec raison nos plus sages instituteurs, ces bandes, ces maillots, ces corps de baleine, et tous ces vêtemens douloureux, qui, sous le vain prétexte de former leur taille, gênent leur respiration, empêchent le sang de circuler dans leurs veines, et les lient en quelque sorte bien plus qu' ils ne les habillent ? à quoi servent-ils, qu' à leur arracher des plaintes et des murmures, et à leur faire verser des larmes ? Non seulement ces innocentes victimes souffrent de nos cruelles inventions ; mais, comme un tendre arbrisseau dont on a lié le tronc et arrêté la séve, ils languissent et ne profitent

que foiblement ; leurs muscles n' acquièrent

p162

point cette agilité, cette force et cette vigueur qui distinguent si heureusement ceux dans lesquels l' art n' a point étouffé la nature ? Si l' on n' a réussi qu' à les empêcher de profiter et de croître, c' étoit bien la peine de les faire souffrir ! Pour toi, ma fille, tu sauveras à tes enfans tout le mal qu' ils pourroient ressentir en vain, pour leur laisser éprouver seulement tout le bien que tu peux leur faire. Tu ne leur donneras que des vêtemens larges et aisés ; et tu les verras avec joie, devenus sains et robustes, te remercier mille fois de les avoir mis en état de servir utilement leur patrie, et de suffire aux devoirs pénibles que souvent elle nous impose. Eh ! Combien parmi nous, manquant de force plutôt que de courage, déjà foibles et usés avant l' âge,

p163

n' ont rempli à cet égard que la moitié de leur carrière, et ont cessé d' être utiles lorsqu' ils commençoient à le devenir ! Ce n' est pas seulement de ces premiers soins, ma fille, que dépendent pour le reste de la vie la force et la santé ; il faut que la suite de l' éducation réponde à ses commencemens, et que, ne perdant point de vue le principe que nous avons établi, tu en déduises cette autre maxime, que Locke donne pour base de la bonne éducation en ce genre ; qui est, *que nous devons traiter nos enfans, comme les gens de la campagne un peu aisés traitent les leurs* : car c' est une règle générale et assurée, ajoute ce philosophe, qui avoit fait de la médecine une étude particulière, qu' on gâte la constitution de la plupart des enfans par trop d' indulgence et de tendresse. ô mères ! Plus tendres en effet et plus généreuses, faites donc, non pas ce qu' une aveugle foiblesse, mais ce qu' un

amour bien réglé vous prescrit. " endurcissez votre enfant, comme le dit Montagne, à la sueur et au froid, au vent,

p164

au soleil, et aux hasards qu' il lui faut mépriser : ôtez-lui toute mollesse et délicatesse au vêtir et au coucher, au manger et au boire ; accoutumez-le à tout ; que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon verd et vigoureux " . Lavez-le, baignez-le à l' eau chaude, à l' eau froide, en le faisant passer par degrés de l' une à l' autre ; préparez-le de bonne heure par la force de la coutume à se mouiller les pieds sans péril, comme par l' usage on se lave les mains sans danger ; qu' il se lève de bon matin, et prenne plutôt sur le soir tout le sommeil dont il a besoin ; que son corps s' exerce en liberté ; qu' il soit rarement assis ; qu' il marche souvent, et sache faire un long trajet ; qu' il coure, qu' il saute, qu' il nage, qu' il danse, qu' il lutte sous vos yeux ; que ses exercices tendent à le rendre non-seulement mieux fait et plus rempli de grâces, mais aussi plus fort et plus agile ; qu' il fasse chaque chose dans son temps ; et sur-tout qu' il ne se forme point d' habitude, que par la suite il puisse se repentir d' avoir contractée.

p165

Si une mère, trop indulgente et trop tendre, élève autrement son fils, crois-moi, chère émilie, ce n' est point lui qu' elle aime, c' est elle-même ; ce n' est point son bien qu' elle fait, c' est sa propre satisfaction qu' elle recherche. Pour de petites douceurs qu' elle lui procure dans son enfance, elle lui prépare mille privations et mille peines dans tout le cours de sa vie ; elle le rend foible, délicat, susceptible des moindres impressions, sensible à l' excès, et incapable de supporter le poids de la fatigue, des maladies, et

des revers. C'est donc à dire que sa tendresse, que sa pitié pour le présent, est une véritable cruauté pour l'avenir.

p166

Je t'ai exposé en peu de mots, ma fille, ce que la nature, ce que la raison te dictent de plus essentiel et de plus simple sur l'éducation physique de tes enfans : mais que seroit-ce après tout qu'un corps sain et robuste sans un esprit droit et sensé ? Et que serviront à l'homme ses forces, s'il ne sait pas en faire un bon usage ?

Ne pense pas, ma chère émilie, que le soin de former la raison de ton fils doive commencer par un autre que par sa mère. L'enfant vient au monde avec une ame comme avec un corps ; cette ame a déjà ses facultés naissantes, de même que le corps a les siennes ; et, des premiers plis qu'on leur laisse prendre, dépendent en grande partie leurs habitudes pour toujours. Sous le vain prétexte

p167

qu'un enfant n'est pas raisonnable, attendras-tu l'âge où il devroit l'être, pour lui apprendre à le devenir ! Ce n'est pas en un instant qu'on se forme à la sagesse ; l'exercice du corps, le développement de ses sens, de ses organes, et de ses forces, ne donneront point à l'ame l'habitude et l'exercice de la raison ; et si, dans la jeunesse, cette ame n'en est encore qu'à son enfance, on ne regagnera point auprès de son élève le temps qu'on aura perdu. Comme la tendre fleur qui est encore dans sa première enveloppe, qu'on arrose pour la faire germer, qui s'élève insensiblement, et qu'on cultive pour la faire croître, qui montre d'abord ses feuilles, qui laisse voir ensuite son bouton, qui ouvre enfin son sein et s'épanouit ; la raison germe dans l'enfant,

croît avec l' âge, se développe en s' exerçant, et, en passant par tous ces degrés, n' acquiert de jour en jour sa vigueur, son éclat et sa beauté, qu' à force de culture. Cultive-la donc dès les premières années, je dirois presque dès les premiers jours de ton fils, en ne lui faisant déjà rien éprouver qui ne soit raisonnable. étudie quelque enfant que ce soit, étudie-le sur les genoux, sur le sein de sa mère ; dans ce qu' on lui accorde ou ce qu' on lui refuse à l' égard de ses premiers jeux et de ses premiers besoins, tu seras étonnée du discernement exquis qu' une sorte d' instinct disons mieux, qu' une raison naissante a su faire entre ce qui lui est accordé ou refusé justement, et ce qui l' est par humeur, par caprice, ou par foiblesse. Plus l' enfant croîtra, plus ses signes deviendront expressifs, et plus l' expérience sera sensible, même à des yeux moins éclairés que les tiens ; tant il est vrai, à en juger par ces premières étincelles de raison, qu' elle est susceptible de soins et de culture dès les premiers instans ; tant il est vrai encore, qu' on ne

sauroit trop ménager dans un enfant les premières impressions. Mais examinons en quoi consistent précisément cette culture et ces soins. Outre l' attention de ne rien faire, par rapport à lui et autour de lui, que de juste et de raisonnable, il faut avoir celle de ne lui rien dire qui ne le soit également. La justesse de l' esprit vient sur-tout de la justesse des idées : si elles sont nettes et précises, les jugemens le seront bientôt. Il faut donc ne laisser entrer dans l' esprit de ton fils, aucune idée fausse, aucune idée obscure et confuse ; mais seulement l' idée des choses qu' il peut concevoir jusqu' à un certain point, qu' il peut distinguer entr' elles, et qui sont à sa portée. De ce nombre seront les idées de ses premières sensations et de ses premiers besoins ; de celles-ci dériveront

insensiblement celles de ses plus tendres affections, et bientôt après, celles de ses premiers devoirs ; à ces dernières, tu joindras successivement et lentement celles des objets dont les rapports seront plus éloignés de lui. Fais bien en sorte, quoique

p170

sans affectation et sans contrainte ; que, de tous les mots qui expriment ces idées, il n' en prononce aucun qu' il n' applique avec la plus grande justesse, aucun qu' il emprunte au hasard.

Sûre de la justesse de ses premières idées, assure-toi de la justesse de leur combinaison et des jugemens que tu lui verras former ; de manière qu' il porte dans ceux-ci la même netteté que tu l' auras accoutumé à porter dans celles-là. Il aura, par exemple, l' idée de *bonté* , non pas encore parfaitement, mais dans un degré suffisant ; il aura l' idée de *maman* ; il rapprochera l' une et l' autre, et dira dans un moment de satisfaction, *elle est bonne, maman* . Examine pourquoi et dans quel sens il l' a dit, afin de donner, s' il est nécessaire, plus de netteté et de précision à son jugement. Il en formera bientôt un autre, et dira, s' il est forcé de l' éprouver, *médecine pas bonne* ; tu découvriras ici aisément la fausseté de son jugement, et tu lui diras, s' il a déjà assez d' idées pour t' entendre : *pas agréable, mon fils, mais bonne ; elle*

p172

te fera un vrai bien, elle te rendra la santé .

Ce que je viens de dire des jugemens, tu l' observeras avec le même soin, par rapport aux raisonnemens, qui se forment d' une suite et d' une comparaison de jugemens, de même que les jugemens se forment d' une suite et d' une comparaison d' idées : c' est-à-dire, que de l' un à l' autre, tu auras soin que la liaison, que la comparaison soit claire, nette et

précise.

En deux mots, ma fille, dans tout ce qui est du ressort de l'entendement humain, des idées claires, de manière qu'on ne se paye point de mots et d'un vain jargon ; des idées clairement liées ou séparées, en sorte qu'on ne risque pas de faire un faux jugement ; des jugemens clairement enchaînés, soit qu'on affirme ou qu'on nie, pour ne pas faire un faux raisonnement : telle est la logique de tous les âges, et le vrai bon sens, qu'on peut avec des soins et de l'attention former dans tous les hommes.

à mesure que la raison de ton fils se développera, tu l'aideras à se remplir de ces principes généraux, de ces maximes évidentes, dont l'application se retrouve à chaque instant, et qui deviennent la base de toutes nos connoissances ; tu l'exerceras à l'attention ; tu auras soin de

p173

le prémunir contre la précipitation dans les jugemens, contre les illusions d'un esprit prévenu ; de le mettre en garde contre les sophismes du coeur, je veux dire contre les inclinations et les goûts, qui sont la source de presque tous les mauvais raisonnemens ; tu lui feras aimer la vérité comme le principe de la sagesse et du bonheur ; tu lui feras comprendre que de ce que l'on désire qu'une chose soit telle qu'on se l'imagine, il ne s'ensuit pas qu'elle le soit en effet, et qu'en s'y laissant tromper, on risque souvent toute sa félicité.

Pour achever de rendre droit l'esprit de ton fils, et perfectionner dans la pratique ce que tes premiers soins n'auront fait qu'ébaucher ; je désirerois que ses premières études fussent celles de quelques parties des mathématiques appliquées à des objets amusans et intéressans pour lui ; car il faut toujours faire en sorte de joindre les expériences, l'agrément, et les images aux leçons qu'on veut lui donner.

Parmi ces leçons on doit faire entrer

p174

celles qui ont rapport au goût, qui me semble être le résultat de la justesse de l'esprit, et de la vivacité du sentiment. La méthode la plus abrégée et la plus sûre pour le former en lui, c'est, après les premières notions de l'ordre, source unique et féconde du vrai beau en tout genre, après l'étude de la nature, l'étude et la comparaison qu'on lui fera faire des meilleurs modèles. Il suffira d'abord de lui faire comparer des choses simples et à sa portée ; peu à peu on lui fera

p175

étendre ses comparaisons et son goût, avec ses connoissances : pour rendre les comparaisons plus sensibles, on emploiera avec ménagement l'art des contrastes, en opposant au vrai beau le très-laid, et en rapprochant par degrés les différences, pour rendre le goût plus fin et plus exquis.

Mais comme un des premiers instrumens qui servent à étendre nos connoissances, c'est le langage ; que son exactitude, sa précision, sa pureté, contribuent beaucoup à la justesse, à la netteté, à la précision de nos idées et de nos jugemens ; et d'un autre côté, comme c'est de la langue du pays où nous naissons, et auquel nous sommes d'abord attachés, que nous tirons ordinairement pour notre instruction et pour nos besoins les plus grandes ressources, je voudrais aussi qu'un des premiers objets sur lesquels tu prisses soin qu'on donnât des principes à ton fils, et qu'on formât son goût, fût sa propre langue. Je voudrais qu'il apprît de bonne heure à en sentir la force, la prosodie, les règles et les finesses. L'exercice

p176

journalier qu'il sera forcé d'en faire, lui rendra, sans contredit, l'application

des principes plus facile, et cette étude plus agréable que celle des langues mortes, ou de quelque autre langue vivante, mais étrangère. Il ne sera donc pas condamné, presque en naissant, à un travail pénible et capable de le dégoûter de l' étude pour toute la vie. Dans toutes les sciences et pour tous les hommes, la marche raisonnée et progressive qu' indique la nature elle-même, est de passer de ce qui est le plus connu à ce qui l' est le moins. N' est-il pas étonnant que, pour l' enfance, et à l' égard de l' étude la plus familière, on suive une marche tout opposée ; et que ce ne soit aujourd' hui, qu' après nous avoir fait parcourir le cercle ennuyeux de langues, toujours barbares pour des oreilles qui n' y sont point accoutumées, qu' on nous ramène à la nôtre ? Cependant les principes généraux sont les mêmes pour toutes, et l' application faite une fois sur notre propre langue, il ne coûteroit presque plus rien de la faire sur les autres : la raison étant plus

p177

formée, elle saisiroit mieux les exceptions et les règles particulières ; et ce qui fait le tourment des plus belles années de notre vie, deviendroit l' amusement d' un âge un peu plus avancé. Sans chercher d' autres exemples, ma fille, tu en portes la preuve dans toi-même. Ton père n' ayant que toi à former, et te voyant déjà ornée, par les soins d' une mère aussi respectable que lui, des vertus de ton sexe et des connoissances qui lui sont propres, ne dédaigna pas de former ton goût, et de joindre en toi les agrémens à la solidité. Il te fit étudier ta langue ; et, soutenue de la lecture de nos meilleurs écrivains, de nos auteurs les plus châtiés dans leur style comme dans leurs pensées, cette étude t' intéressa. à quatorze ans, il te fit étudier la langue que nous ont transmise ces anciens maitres du monde, qui par elle semblent encore perpétuer sur nous leur empire. Tu me l' as dit cent fois, l' étudier et l' apprendre ne fut pour toi qu' un jeu ; et par la manière dont on s' y

étoit pris, pour exciter et pour aider ta

p178

curiosité, on se trouva ensuite forcé de modérer ton ardeur. Eh ! Ma fille, aussi tendre que ton père, et pouvant influencer sur l' esprit de ton mari pour l' éducation de tes enfans, compterois-tu pour peu de chose, d' avoir épargné à ton fils des larmes, de lui avoir fait gagner des années, et de lui avoir sauvé pour toujours le dégoût des sciences et des études. Je n' irai pas plus loin à cet égard, ma chère émilie, afin de ne pas entreprendre sur les droits d' un gouverneur éclairé,

p179

tel que sera sans doute celui de ton fils ; sur les droits de ton mari, s' il consent à se rendre lui-même un jour son instituteur et son guide ; ou afin de ne pas anticiper inutilement sur mon propre ouvrage, s' il veut me permettre de le devenir. Mais te croirai-je dispensée de porter la première dans l' esprit de tes enfans les notions les plus essentielles de la morale et de la religion ? La morale ! Cette science si naturelle à l' homme, qu' elle naît presque avec lui ; cette science des devoirs et des sentimens, tout autrement intéressante que celle du langage ; cette science de la sagesse et du bonheur, qui nous apprend à faire accorder notre véritable bien avec celui des autres, et à ne jamais regarder comme vraiment utile, ce qui n' est pas honnête ; cette science, qui nous offre d' ailleurs des premiers principes si lumineux, si simples et si féconds, *ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu' on vous fit ; faites-leur ce que vous voudriez qui vous fût fait à vous-même ; aimez Dieu ; aimez vos semblables ;*

p180

aimez davantage ce qui a le plus de droit à votre amour ; cette science en un mot, qui est, à proprement parler, l'étude de tous les hommes, leur première, leur seconde, leur dernière étude, celle de toute la vie, celle qui doit régler toutes les autres, en déterminer le choix, en prescrire le but, en faire le mérite, et en montrer la récompense : chère émilie ! Croirois-tu inutile, ou regarderois-tu comme une chose indifférente et étrangère à tes soins, d'en donner les premiers élémens à ton fils, d'en jeter dans son esprit et dans son coeur les premières semences ? Sont-elles donc bien au-delà de ses premiers sentimens et de ses premières idées ? Ne s'annoncent-elles pas presque d'elles-mêmes avec les premières étincelles de sa raison ? Comme elle, ne sont-elles pas susceptibles chaque jour d'accroissement et de culture ? Y aura-t-il un âge plus propre à les faire germer, que celui de la candeur et de l'innocence ? Et attendrons-nous, pour les répandre, que les passions les dissipent au loin, ou les étouffent en naissant ?

p181

Mais, ma fille, pour qu'elles jettent en lui de profondes racines, et qu'elles portent des fruits dans leur temps, il faut qu'elles soient nourries et fécondées par la religion. Sans elle y a-t-il même une vraie morale ? Et les premiers principes de celle-ci ne nous ramènent-ils pas à l'auteur de notre être. " quoi ! La religion ! Est-ce bien à un enfant qu'on doit en parler ? Et ce premier mot *dieu*, est-il un mot qu'il puisse comprendre " ? Tel sera le langage d'un philosophe, depuis que la philosophie est si peu d'accord avec la raison. Mais ce ne sera pas celui d'émilie, chrétienne et raisonnable. Oui, sans doute, Dieu est un objet qu'on peut et qu'on doit proposer à un enfant, si l'enfant peut déjà distinguer l'effet de sa cause ; et si, par le mot *dieu*, on entend une première cause, souverainement bonne, intelligente, et sage, par qui

tout se meut, tout vit, et tout respire.
Ton fils aura vu un tableau mouvant,
une statue, un livre : il aura appris, et
tu l' en auras convaincu sans peine, que

p182

ces choses ne se sont pas faites d' elles-mêmes,
et qu' elles n' existent, ni ne se
perpétuent sans cause : il verra ta pendule, il
regardera tourner l' aiguille des
secondes et celle des minutes ; il verra ta
montre, il la verra indiquer régulièrement
les heures ; tu l' ouvriras devant lui,
et il en examinera les roues, le mouvement,
et les ressorts. Pour peu que tu ménages sa
curiosité, il te demandera bientôt
qui l' a faite, et il te sera facile de lui
en indiquer l' auteur : il la verra s' arrêter ;
il verra le tableau mouvant, ou toute
autre machine, se détraquer, se briser ;
il saura enfin, que nos ouvrages, si parfaits
qu' ils soient, ont besoin d' être entretenus
ou réparés par une main semblable à celle qui les
a formés. Prends-le dans cet instant, ma fille,
et parle à ses yeux, à son esprit, et à son coeur ;
devance avec lui l' aurore, et promets-lui
le plus beau de tous les spectacles. Plus
tu le lui auras fait espérer long-temps,
plus il sera porté à l' admirer. Mène-le,
dans une belle nuit d' été, sur un côteau
riant, d' où la vue s' étende au loin, et soit

p183

bornée par un horizon à souhait pour le
plaisir des yeux : que le ciel soit parsemé
d' étoiles qui brillent et étincellent de tous
leurs feux : que l' astre qui préside à la
nuit, paroissant dans tout son éclat,
réfléchisse sur la surface des ondes son image
tremblante et son globe argenté ; qu' il
répande sur la nature qui sommeille une
douce et paisible lumière ; qu' il achève
tranquillement sa course, et, s' inclinant
vers toi, se perde dans la forêt prochaine ;
que tous les astres pâlisent et s' effacent
par degrés ; qu' un foible crepuscule
devance l' aurore, et fasse voir les plaines,

les fleuves, les bois, et les hameaux teints
d' une couleur grisâtre, où semblent se
confondre le jour qui va paroître, et les
ombres qui fuient ; qu' enfin toute la nature
s' éclaire, que les couleurs se raniment,
que le ciel rougisse, que l' horizon
soit en feu, que le soleil brille et mette
en mouvement toute la nature.

Ton fils n' aura admiré encore que les
ouvrages des hommes ; eh ! Que sont-ils,
au prix de celui-là ? Dès que tu le verras
frappé d' un spectacle si nouveau pour

p184

lui, et tout surpris de ces merveilles,
fais qu' il puisse te dire, comme autrefois
les israélites, en considérant la manne
descendue du ciel : *qu' est-ce que cela ?* et
tu lui répondras : mon fils, c' est l' ouvrage
de celui qui t' a formé : son pouvoir, sa
sagesse, et sa bonté surpassent la bonté,
la sagesse, et le pouvoir des hommes,
autant que ces objets que tu vois
surpassent en grandeur, en utilité, et en
magnificence, ma pendule et ton tableau
mouvant : tes jouets se rompent, se cassent,
et font place à d' autres : ce monde,
toujours conservé, toujours renouvelé,
subsistera aussi long-temps que l' ordonnera
celui qui l' a fait exister. Cet être est
comme ton ame, qui pense, qui raisonne,
et que tu ne vois pas ; ton ame
ne devient sensible que par ses oeuvres,
il ne s' apperçoit de même, et ne devient
sensible que par ses ouvrages. Cet être
est ce que nous nommons *Dieu* , le plus
grand de tous les êtres, et dont tu ne me
vois prononcer le nom qu' avec le plus
profond respect ; celui qui est la cause
de tout ; celui, encore une fois, qui t' a

p185

formé toi-même. Oui, mon fils, je t' ai
porté dans mon sein, mais je ne t' ai pas
fait ; je ne connois pas même toutes les
parties intérieures de ton corps, ni ce
qui entretient dans lui la chaleur et la

vie. Dieu seul, ce grand être, l' auteur
de tout ce que tu vois, t' a tout donné ;
ton existence, le premier de tous ses
dons ; ce soleil, pour qu' il t' éclaire, cette
terre, pour qu' elle te porte et te nourrisse ;
ces eaux, pour qu' elles te désaltèrent ; ces
troupeaux, pour qu' ils te revêtent de
leur toison : et, pour prix de sa bonté,
il demande seulement que tu l' aimes.
Ainsi, et sur un ton plus élevé,
instruisoit ses fils la généreuse mère des
macchabées ; ainsi a-t-elle fait des héros
de ceux qui n' étoient encore que de
tendres enfans. Dieu même l' aidoit sans
doute à se faire entendre, comme l' auteur
de la nature et de la grâce te fera entendre
de ton fils, en lui rendant tous les
jours tes leçons plus sensibles, à mesure
que tu prendras soin de les lui répéter.
Eh ! Ma fille, on te permettroit sans
doute de parler à ton fils, de son père,

p186

s' il étoit loin de lui ; de son roi, qu' il
n' auroit point vu ; de sa patrie, qu' il
n' entreverra que foiblement ; et de former
en lui de bonne heure le coeur d' un fils,
d' un citoyen, d' un françois : ne sera-ce
que son dieu et sa religion que l' on
exigera que tu lui laisses oublier ?
Sur la religion cependant, permets,
chère émilie, que je suspende pour un
temps les avis qui me restent à te donner.
La nécessité où je suis d' éclairer ton mari,
me fournira à ce sujet des réflexions
que sans doute il te communiquera par
la suite, et qui pourront entrer pour
quelque chose dans ton plan d' éducation.
Quoi qu' il en soit, je te promets,
lorsqu' il en sera temps, et que tu
paroîtras le désirer, de revenir avec toi sur
un objet si intéressant.
Nous allons donc passer maintenant à
ce qui concerne les moeurs, quoiqu' ici
tout se tienne, comme je te l' ai déjà fait
observer, et qu' on ne puisse bien éclairer
l' esprit, sans faire prendre à l' ame la
fermeté qu' elle doit avoir, sans plier le
caractère, et sans former le coeur. Réservons

p187

néanmoins pour une autre lettre
ce que j' ai encore à te dire à cet égard.
Celle-ci est déjà assez longue : je suis au
moment de la faire partir, et je ne veux
pas te priver plus long-temps des
consolations qu' elle peut t' offrir.

p199

LETTRE 11

de la comtesse au marquis de Valmont.
vous m' avez fait trouver dans vos dernières
lettres, ô le meilleur de tous les
pères, toute la consolation que j' en
attendois ! C' est sur-tout en me ramenant
aux desseins de Dieu sur moi dans les
peines qu' il m' envoie, que vous m' avez
rendu la force dont j' avois besoin pour
les supporter. Ah ! Qu' on est malheureux
quand on souffre, et qu' on n' est pas éclairé
et soutenu par la religion ! Par-tout elle
est grande, elle est belle, et digne de nos
hommages ; mais c' est dans les afflictions
qu' elle parle le plus fortement à notre
coeur, et qu' on en sent le mieux tout le

p200

prix. Tandis que l' infortuné qui ne la
connoît pas, cherche loin d' elle de vains
soulagemens, qui ne font qu' augmenter
sa sensibilité et qu' aigrir ses douleurs ;
tandis que le faux sage, forcé de
dépouiller en secret cette fermeté dont il se
pare, s' abat et se décourage : l' ame
simple et fidèle, instruite sur les mérites
et les avantages qui accompagnent les
souffrances, se relève, et en tire son
salut et sa gloire : elle y puise d' importantes
leçons ; et, encouragée par les plus
puissans motifs, elle s' y exerce aux plus
grandes vertus. Aussi les souffrances font-elles
le triomphe de la religion.

Depuis que vous m' avez tenu le même langage qu' elle, je me sens plus tranquille. Dans ces momens encore où la nature frémit, où l' amour méprisé se désole et s' irrite, où ma raison s' égare et retombe éperdue, j' ai recours au remède le plus sûr tout à la fois et le plus prompt. Je me jette aux pieds du très-haut ; j' épanche devant lui mon coeur ; je lui dis : " vous êtes juste, seigneur ; vous permettez l' égarement passager d' un

p201

époux que j' idolâtrois peut-être, et sur lequel j' avois trop compté ; ce n' étoit pas assez pour moi de l' aimer, hélas ! Je l' adorois, et vous m' en punissez. Achevez de rectifier, d' épurer un penchant, qui, dans son excès, tendoit à m' éloigner de vous ; mais après cette épreuve, rendez-moi, rendez-vous à vous-même le coeur de mon mari " ! à peine ai-je prié, déjà le calme renaît en moi, et mon ame reprend au même instant une force nouvelle. Mon père ! Pourquoi faut-il qu' il y ait des hommes assez aveugles sur leurs propres intérêts, assez ennemis des nôtres, pour se priver et pour vouloir nous priver avec eux de toute ressource ? Valmont lui-même, en m' affligeant par son inconstance, m' afflige encore plus par les doutes qu' il s' obstine à porter en moi et dans tous ceux qui l' environnent. " à quoi bon, nous dit-il, vous épuiser en des voeux stériles, et fatiguer le ciel par vos cris ? Vils atômes ; le seigneur s' abaissera-t-il jusqu' à daigner vous entendre ? Ou si, du haut

p202

de sa majesté, il prête l' oreille à vos prières, interrompra-t-il pour vous le cours des évènements, et changera-t-il en votre faveur les loix qu' il a dictées ? S' il y a une providence (car maintenant c' est toujours ainsi que parle Valmont),

c' est seulement une providence
universelle, qui se contente de présider
au tout, qui agit par des loix générales,
et qui n' admet d' exceptions pour personne " .
Que ce langage est différent du vôtre !
Quelles désolantes maximes ! Et que je
serois à plaindre, si je pouvois les adopter
un seul moment ! Hélas ! Une pareille
providence, que seroit-elle à mes yeux
que la plus dure fatalité ? Mais heureusement
je ne me sens point née pour une
telle philosophie, et ma foi me met à
l' abri de ces tristes et dangereux systèmes.
Eh quoi donc, est-ce là même le cri de
la nature, et ce que nous dicte la
raison ? Atôme, tant qu' il leur plaira, je puis
dire à Dieu : " vous êtes mon père ; vous
avez gravé en moi votre image ; vous
m' avez liée à vous par les rapports les

p203

plus vrais ; vous m' avez donné un
entendement pour vous connoître, un
coeur pour vous aimer, et qui ne peut
être heureux qu' en vous aimant : comment
vous serois-je indifférente ! Et est-il
quelque distance qui ne puisse être
rapprochée par l' amour " ?
Qu' on suppose l' univers aussi immense
qu' on le voudra, l' homme aussi petit
qu' il sera possible de l' imaginer ; qu' on
le place, cet homme, dans quelque
coin du monde que ce puisse être ; que,
malgré l' harmonie de tous les corps
célestes et l' ordre constant de leur marche
rapide, on envisage autour de lui la
nature stupide et muette ; qu' on le considère
lui seul connoissant, admirant son
créateur, se confiant dans sa bonté, rendant
hommage à ses perfections, s' unissant à lui
par l' amour, appercevant Dieu
dans tout ce qu' il voit, jugeant de sa
grandeur et de son infinité par tout ce
qui échappe à sa foible vue, faisant
servir à sa gloire ce qu' il connoît et ce qu' il
ignore, le louant également des biens
qu' il en reçoit, et des maux qu' il éprouve :

p204

sera-t-il dans tout cet univers matériel et sensible, un objet plus digne de l' attention du souverain être, et des soins de sa providence ?

Dieu est grand, sans doute ; mais dérogera-t-il à sa grandeur, en s' occupant des êtres qu' il a formés ? Sera-t-il moins l' être suprême, en veillant sur moi, qu' il ne l' étoit en me créant ? Eh, depuis quand une bonté constante et sage avilit-elle la majesté ? Ce dieu si grand peut-il ne pas m' entendre ? Et s' il m' entend, peut-il être insensible à mes gémissemens ? Que dis-je ; n' est-ce pas lui qui les forme en moi ? D' où me vient ce

p205

sentiment si prompt, qui, au moindre peril, me fait lever les yeux vers le ciel, et invoquer un être tout puissant qui préside à mes jours : d' où vient-il, si ce n' est de l' auteur même de la nature ? Ce cri, qui s' élève en nous, presque en dépit de nous-mêmes, l' incrédulité ne peut l' étouffer entièrement ; et combien n' est-il pas de momens dans la vie, où elle y revient malgré elle ? Si Dieu n' agit que par des loix absolues et universelles, si tout tient à un destin inévitable et à un enchaînement de causes devenu nécessaire, pourquoi ce concert admirable de tous les hommes, qui, sans aucun pacte entre eux, et par un instinct purement naturel, dans tous les temps, dans tous les lieux, s' accordent à solliciter les secours d' en haut ? Ah ! Mon père, la prière n' est-elle pas un hommage que l' univers entier rend à la vigilance et aux soins particuliers de la providence ?

p206

Il ne faut en effet qu' un peu d' attention sur nous-mêmes, pour reconnoître combien elle veille sur chacun de nous. Aussi le premier châtement de ceux qui la combattent, est, au milieu de leurs

peines, d' oublier qu' elle existe. Que ceux-là donc qui s' imaginent n' en avoir rien reçu, se croient en droit de n' en rien attendre : pour moi je lui dois trop, pour refuser un seul instant de me reposer sur elle. Eh, quel est l' homme dont la vie ne soit un tissu de faits qui déposent en sa faveur ? Dans la société, dans nos familles, en nous-mêmes, par-tout on la retrouve ; et, dans le monde moral comme dans le monde physique, les loix générales n' expliqueront jamais assez bien, ni cet ordre constant que mille causes tendent à détruire, ni la conservation des êtres particuliers.

La providence, disent-ils, se borne à présider au tout ; mais ce tout, quel qu' il soit, n' en fais-je pas partie ? Et que deviendrait l' ensemble, s' il falloit négliger les parties qui le composent ? Des loix générales peuvent-elles suffire aux besoins,

p207

aux voeux, aux passions, et à toute la conduite si peu uniforme, si peu constante, d' un être moral, d' un être intelligent et libre tel que moi. En couteroit-il trop à celui dont l' oeil mesure tous les espaces, dont la main puissante imprime le mouvement à tous les êtres, et le reproduit à chaque instant, de veiller sur moi, comme sur le monde entier ? Et craint-on que ce soin bienfaisant n' excède ses forces, et ne partage son attention.

" mais ce seroit soumettre ses loix à des exceptions, à des variations perpétuelles " . Grands philosophes ! Votre sagesse va donc circonscrire celle de l' être suprême, et régler son pouvoir ! Ses loix assujetties aux vôtres, ne pourront donc renfermer à son gré les exceptions conformes à nos besoins ainsi qu' à sa bonté, et les faire rentrer dans la règle ! Cette volonté unique qui a fait l' univers, et qui le conserve, n' a donc pu embrasser les cas particuliers, et nous ménager des ressources dans nos misères ? ô hommes ! Mesurerez-vous toujours les opérations

et les vues de l' être infini, sur votre impuissance, et sur la foiblesse de vos lumières ? Vous faites de la divinité un dieu sourd, aveugle, indolent ; vous en faites ou un être insensible, ou un être impuissant comme vous ; et vous prétendez encore honorer sa grandeur !

Mon père, disons-le avec vérité, ils éloignent d' eux le plus qu' ils peuvent un dieu, dont la seule idée les importune ; et ils ne le dispensent si volontiers de ses soins, que pour qu' il daigne à son tour les dispenser de leur obéissance. Mais en attendant qu' ils éclaircissent leurs doutes et qu' ils abjurent leurs erreurs, ils ôtent à la vertu son appui le plus solide, au vice son frein le plus puissant, au malheureux sa ressource et sa consolation la plus réelle ; ils ébranlent la foi des peuples, qui repose sur le sentiment universel et les saintes notions de la providence ; ils énervent toute la force des conventions, et ils renversent les fondemens de la société toute entière. Ah ! Que l' évangile, dans sa noble simplicité, m' instruit bien mieux que

tout leur savoir ! Qu' en sortant d' avec eux, j' ouvre ce divin livre avec joie ! Qu' un seul mot de la souveraine sagesse en dit bien plus à ma raison et à mon coeur, que les vains discours de ces sages du monde ! Et qu' il m' est doux d' apprendre d' elle, " qu' elle dirige tous les évènements ; qu' elle fait sortir du mal même, le bien de ceux qui lui sont chers ; qu' elle m' accompagne dans les tribulations ; qu' elle ne souffrira point que je sois tentée au dessus de mes forces ; et qu' un seul cheveu ne peut tomber de ma tête, sans qu' elle le permette " ! Ainsi éclairée de ses précieuses lumières, je la bénis de tous les biens que je tiens d' elle ; je l' adore dans toutes les épreuves qu' elle me fait subir ; et je suis assurée que, tant que je lui serai soumise, elle fera tourner à mon avantage ce

qui y paroissoit le plus contraire.
C' est-là ce qui soutient mon espoir.
Je ne cesse d' ailleurs, en priant pour
moi-même, de prier pour Valmont ; et
comme je sais au nom de qui je prie, et
sur quelles promesses je me fonde, je

p210

suis bien éloignée de désespérer de son
retour. Cependant rien ne me l' annonce
encore. à mon égard il est toujours plus
froid ; vis-à-vis de Senneville, il est
contraint et réservé : mais ses inquiétudes,
ses empressemens le décèlent ; et sa passion
perce à travers le voile dont il la
couvre. Où en est-il sur ce point ? Espère-t-il
la vaincre ? A-t-il resolu d' y céder ?
C' est, malgré l' intérêt que j' y prends, ce
que je ne puis démêler.
Ma bonne amie devient pour moi aussi
difficile à deviner ; elle est elle-même de
jour en jour plus rêveuse, plus retenue,
et moins gaie qu' auparavant. Ce qui me
rassure, c' est qu' elle l' est beaucoup moins
encore avec tout autre qu' avec moi ; Valmont
sur-tout l' embarrasse, et semble
la chagriner. Auroit-elle découvert son
amour ? ... s' apercevrait-elle avec effroi,
qu' elle y devient sensible ? ... ou ne s' en
feroit-elle une peine que par rapport à
moi ? Elle m' aime assez, elle a le coeur
assez bon, pour que je m' arrête à cette
dernière pensée. L' aimable enfant ! Si ma
conjecture est vraie, combien elle doit

p211

souffrir ! Ses complaisances, ses caresses
augmentent à mesure que le comte me
témoigne plus d' indifférence. On diroit
qu' elle veut me rendre, à force de soins
et d' amitié, ce que mon mari m' ôte de
sa tendresse, et me fait perdre de joie et
de douceurs par son inconstance. Elle se
fait violence maintenant, pour me cacher
sa peine ; je me la fais également, pour
lui dérober la mienne ; et je crains bien
que nous ne souffrions doublement du

chagrin que chacune de nous deux cause
à l' autre, sans le vouloir.
Le comte est forcé de suivre le roi
à S G, et de se séparer de nous
pour un peu de temps. Je ne sais quel
effet cette absence produira sur lui, et
j' en attends les suites avec impatience.
Puisque vous avez déjà daigné vous
prêter à celle que je vous ai fait paroître
comme épouse et comme mère, achevez
votre ouvrage ; continuez à flatter ainsi
ma tendresse et ma douleur : parlez-moi
encore de mes enfans, de ces gages précieux
que j' ose attendre du plus fidèle
amour. Puisse celui que je porte dans

p212

mon sein, recueillir le fruit de vos sages
leçons. Après m' avoir appris à former
son corps et son esprit, apprenez-moi
sur-tout à former son coeur. Mon père !
Il vous devra bien plus qu' à moi, puisque
s' il me doit la vie, il vous sera redevable
du bonheur de bien vivre.

p221

LETTRE 12

du marquis de Valmont à la comtesse.
je te félicite, chère émilie, des
ressources que tu puises dans ta foi, et de
la sagesse des réflexions par lesquelles tu
sais te prémunir contre les vains sophismes
de l' irréligion. à ton tour félicite-moi,
ma fille ; j' ai trouvé un ami. J' ai
fait plus, j' ai trouvé un instituteur pour
tes enfans. Je ne te dictois pour eux des
préceptes qu' en tremblant, et je me
défiois encore plus de ceux qu' il me restoit
à te donner. Je craignois toujours que
la pratique, seule épreuve véritablement
sûre d' une éducation raisonnable, ne vînt
à contrarier, dans les choses même les
plus légères, mes réflexions et mes principes ;
et, quoi qu' en puisse dire l' esprit

philosophique, j' eusse mieux aimé, je crois, n' être en ce genre que l' écho des opinions vulgaires, que d' être un homme à paradoxes. Le risque m' eût paru moins grand ; et, sans des motifs bien essentiels,

p222

de deux routes dangereuses, s' il falloit choisir, je choisirois du moins celle qui seroit la plus frayée, et dont je connoitrois le mieux l' issue. Qu' on admire tant qu' on voudra ces génies fiers et transcendans, qui, s' élevant bien au-dessus de la raison commune, prennent pour règle de la vérité le contre-pied de tout ce qu' elle enseigne aux autres hommes ; plus timide et plus foible, je te l' avoue, ma fille, je me croirois plus en sûreté d' être moins sage avec tout le monde, que de l' être seul par opposition à tous les autres.

Je n' aurai point ici de semblable péril à courir : je ne te vais répéter que les leçons de l' expérience. Eh, que celui dont je les tiens me les a rendues douces et persuasives ! écoute mon histoire ; puisse-t-elle, ma chère émilie, t' intéresser comme moi !

Toujours ami de la nature, j' avois choisi un jour serein pour aller seul, en méditant sur ses charmes, m' enfoncer dans la forêt prochaine. Je suivis, pour y arriver, les rives fleuries d' un ruisseau,

p223

qui m' y conduisoit en serpentant. Déjà le gazouillement de ses eaux, la verdure et la fraîcheur qui régnoient sur ses bords, avoient comme enchanté mon esprit et mes sens ; mais, à l' entrée de la forêt, j' éprouvai une émotion plus vive encore, et un sentiment plus profond. Le silence et l' obscurité des bois ; des sapins dont la tige rougeâtre s' élançoit vers le ciel ; des chênes antiques, qui de leur tête altière sembloient toucher les nues ; des troncs d' arbres que la hache avoit respectés,

mais qui, dépouillés de leurs
branches, avoient cédé à l' effort des
temps, et menaçoient la terre de leur
chute ; des routes tortueuses, à travers
des buissons épais que d' autres arbres
plus élevés couvroient de leur ombre,
tous ces objets réunis m' imprimèrent un
saisissement secret, une je ne sais quelle
horreur, qui avoit cependant pour moi
quelque chose d' admirable et de divin.
Il me sembloit, au milieu de ce silence
et dans cette forêt sombre, que la majesté
du très-haut, que le dieu de la
nature parloit d' une voix plus touchante

p224

et plus forte à mon coeur. Je m' assis,
pour me recueillir tout entier, et me
livrer sans réserve à un sentiment si
délicieux. J' en jouissois, lorsque tout-à-coup
le bruit des feuilles dans les buissons
voisins suspendit malgré moi le
cours de mes réflexions, et me força
de tourner la tête. J' aperçus un homme
à-peu-près de mon âge, mais qui n' avoit
rien perdu des graces de la jeunesse et
de la vigueur de l' âge mûr. Sans être
grand, il avoit un port noble ; son
maintien étoit assuré ; la sérénité brilloit sur
son front ; la majesté et la bienfaisance
étoient peintes dans ses regards ; des
cheveux blancs ornoient sa tête. Il tenoit
un livre à demi-fermé entre les mains :
c' étoient les aventures de Télémaque ;
et il sourioit agréablement aux douces
idées que les conseils de la sagesse et
les images de la vertu avoient fait naître
en lui. Il suivoit une route étroite, et
s' avançoit vers moi. Je me levai pour
aller à sa rencontre : il m' aperçut à son
tour, et sa surprise parut égale à la
mienne. Un penchant réciproque nous

p225

portoit l' un vers l' autre : l' abord fut
également facile des deux parts ; et à peine
eut-il parlé, que je le reconnus pour le

comte de Veymur, qui avoit fait sous moi plusieurs campagnes avec toute l' intelligence et la bravoure d' un officier digne des plus grandes récompenses. Il vivoit retiré avec toute sa famille dans un petit bien, où, n' ayant pour société que son frère, sa soeur, sa femme, et ses enfans, il ignoroit ma disgrâce et mon exil, comme j' ignorois sa retraite. Nous eûmes bientôt renouvelé notre ancienne connoissance : il me fit promettre que dès le lendemain j' irois le voir dans ce qu' il appelloit son hermitage. Sa présence avoit fait revivre en moi le desir de la société et le besoin d' un ami, le premier de tous les besoins pour un coeur sensible. Le croirois-tu, ma fille ? Ici, pour la première fois, le temps me parut long jusqu' au moment de mon départ. Je l' avançai le plus qu' il me fut possible, et j' arrivai enfin. Mais quel enchantement pour moi, lorsque je me trouvai au sein d' une famille,

p226

où tout respiroit l' honnêteté, la candeur, l' innocence, et la paix ! Là je vis réunis des moeurs simples et des manières prévenantes, la politesse et la franchise, la décence et les agrémens, le travail et les doux plaisirs, la sagesse et la liberté. Madame De Veymur me reçut avec cet air ouvert et engageant, qui tient un juste milieu entre la politesse froide et réservée dont on use envers de nouvelles connoissances, et cet accueil trop aisé qui ne sied bien qu' avec d' anciens amis. Elle n' étoit plus dans cet âge où l' on plaît par la figure et par les attraits ; mais elle sera long-temps encore dans celui où l' on intéresse par les grâces et les sentimens. Une physionomie heureuse qui porte l' empreinte de la vertu ; un caractère de douceur répandu sur tous ses traits ; quelque chose de vif et d' animé qui le fait ressortir davantage ; ce ton de noblesse et de grandeur, qui, dans sa simplicité même, annonce l' élévation de l' ame plus encore que celle du rang ou de la naissance ; des qualités solides, ornées de ces agrémens dont le

charme est bien plus vrai que celui de la beauté, et subsiste quand elle s' efface ; des connoissances sans un air d' érudition ; de l' expression sans jargon, sans emphase, telle qu' est l' expression de la nature ; de l' esprit sans paroître le savoir, et moins encore d' esprit que de raison ; voilà, ma fille, ce que je remarquai dans Madame De Veymur. Son caractère étoit d' ailleurs parfaitement assorti à celui de son mari ; il tempéroit ce que le caractère de celui-ci auroit eu de trop ardent peut-être sans cet heureux mélange. L' un avoit en sa faveur l' ascendant du sexe, de l' âge, et de l' expérience ; l' autre avoit pour elle cette force secrète, mais victorieuse, de la douceur et de la persuasion. On voyoit bien qui étoit le chef ; mais on ne pouvoit pas dire qui des deux étoit le maître. Rien ne ressentoit la domination et l' empire. L' union des volontés bannissoit la contrainte, et la raison toute seule tenoit lieu de l' autorité. Voici, dit le comte, en me la présentant, celle qui fait le charme de ma vie : puissent ses entretiens et les miens

soulager les ennuis de la vôtre, ou en augmenter les douceurs ! J' ai épousé ma femme par inclination ; mais le respect et l' estime ayant précédé l' amour, ils ont survécu l' un et l' autre à l' ardeur de ses premiers feux, et ont mis à la place un tendre attachement que rien n' est capable d' altérer. Voici mes filles, me dit-il encore ; car le ciel, qui m' avoit accordé un fils, me l' a enlevé presque aussi-tôt : vous verrez dans peu le reste de ma famille. Ses filles m' enchantèrent presque autant que leur mère. La décence et la simplicité de leur parure ; la modestie de leur maintien ; l' ingénuité qui régnoit dans leurs discours, et qui y assaisonna la raison ; leur accord, leur union entre elles ; leur activité, leur empressement à voler au moindre signe, à prévenir les volontés de ceux qui paroisoient en

quelque sorte n' avoir d' autre volonté que la leur ; leur application constante à des soins ou à des travaux faits pour leur âge et pour leur sexe, et qui annonçoient déjà pour l' avenir des mères de famille dignes de remplacer la leur, si malheureusement

p229

elles venoient à la perdre ; quelques talens agréables, destinés à remplir le vide des occupations sérieuses par un délassement honnête, et propres à faire l' amusement de ceux qui les environnoient, en attendant qu' ils devinssent celui d' un mari, à qui seul elles vouloient un jour penser à plaire : tous ces objets excitoient mon admiration et ma surprise.

Les domestiques eux-mêmes, en petit nombre, mais paroissant n' avoir en commun qu' une seule volonté, qui étoit celle de leurs maîtres ; leurs enfans plutôt que leurs serviteurs ; s' aimant, se secourant entre eux comme des frères ; prouvant d' ailleurs, par l' ancienneté de leurs services, la sagesse et la bonté de ceux auxquels ils obéissoient ; dans

p230

toute la maison un fonds d' économie et un air d' abondance ; une police sage et bien entendue, qui ne se contentoit pas de corriger les abus, mais qui avoit pour objet de les prévenir ; un esprit d' ordre, bien plus agréable et plus satisfaisant que celui du luxe et de la profusion ; du goût à la place des modes et de l' ostentation ; non, je ne voyois rien qui ne me donnât la plus haute idée du maître, dont toutes ces choses étoient l' ouvrage. C' est un homme sage, me disois-je, qui préside ici ; il n' a pas besoin de sortir de chez lui pour trouver le bonheur ;

p231

qu' il eût cherché en vain dans un monde étranger.

Son frère, sa soeur qui demeurent avec lui, survinrent à l' instant ; et dans tous les yeux, sur tous les visages, je lisois un air de contentement, et des sentimens de respect et de tendresse, qui servoient à m' en inspirer à moi-même, et qui seuls eussent bien suffi, ce semble, pour faire l' éloge de la vertu du comte, comme ils en font déjà la récompense. Heureux temps, où le monde étoit encore dans son enfance, tels étoient les modèles que vous présentiez à la terre, et qu' elle a trop promptement oubliés ! Tels étoient ces dignes et vertueux patriarches, qu' on ne peut comparer à nos moeurs sans regret, sans indignation, et sans douleur.

Après le dîner, où régna la confiance, accompagnée d' une joie pure et tranquille, je parcourus tout le château ; et un objet, entre tous les autres, fixa mon attention. Dans la chambre du comte, dans le sallon, dans un lieu retiré, où souvent il médite en paix le doux plaisir et

p232

les moyens de bien faire, je retrouvai un même portrait, toujours également frappant, toujours retraçant le plus noble, le plus beau de tous les caractères. C' étoit un portrait de femme. Il n' étoit point celui de Madame De Veymur ; il ressembloit plutôt au comte lui-même. Je l' avois déjà remarqué dans sa tabatière, dans une bague qu' il portoit à son doigt. Cette affectation m' avoit surpris. Je ne pus m' en taire plus long-temps, et je lui laissai appercevoir le sentiment de curiosité dont j' étois rempli. C' est ma mère, me dit-il en soupirant ; j' ai su peindre autrefois, et le plus précieux usage que j' aye pu faire de ce talent, a été de tirer sous toutes les formes et dans toutes les grandeurs, la personne à qui je dois le plus, et dont la mémoire me sera toujours la plus chère. Chaque portrait n' est point la copie de l' autre ; je n' ai peint que d' après

mon coeur : il n' est pas étonnant que chacun d' eux se ressemble si bien. Ce début m' intéressa vivement. Vous lui avez donc des obligations bien particulières ?

p233

-les plus grandes que l' on puisse avoir. Elle m' a élevé : sur le modèle qu' elle m' a tracé, j' ai choisi mon épouse, et j' ai élevé mes enfans : je lui dois le courage qui m' a soutenu ; elle a formé mon caractère ; elle a réglé mon coeur : par combien de titres n' a-t-elle pas été ma mère ? Et puis-je trop lui conserver les sentimens du plus tendre de tous les fils ? ... en achevant ces mots, quelques larmes roulèrent dans ses yeux, et rougirent ses paupières. Je l' embrassai, sans avoir la force d' en dire davantage ; et ce ne fut que quelques instans après, que, rempli du desir de m' instruire en faveur de tes propres enfans, je le pressai de me faire un plus long détail de ce qu' il devoit à une si bonne mère, des soins qu' elle avoit pris de son enfance et de sa jeunesse, et des fruits qu' il en avoit retirés. Pour l' y engager plus fortement, je lui avouai l' usage que j' en voulois faire. Ce que vous exigez, me dit-il, sera presque l' histoire de toute ma vie ; et je ne puis vous satisfaire pleinement, sans qu' il en coute à mon

p234

respect pour la mémoire d' un père que je dois honorer, et à ma tendresse pour un frère, qui me console aujourd' hui autant qu' il a pu m' affliger autrefois. Je sens, d' un autre côté, combien ce que j' ai à vous dire est essentiel au but que vous vous proposez : souffrez donc que, pour accorder mon inclination et mon devoir, je n' insiste que sur ce qui vous est absolument utile à savoir. Ici, ma fille, commencent son histoire et celle de sa première éducation.

Je crois, par l' intérêt que j' y ai pris, et par l' attention que j' y ai donnée, pouvoir te la rendre presque littéralement : au moins puis-je me promettre de ne pas en altérer la substance.

Mon père, me dit M De Veymur, invité par sa propre famille à faire un choix, se décida par convenance et par goût pour Mademoiselle De Cintré. à la noblesse de son origine, elle joignoit toutes les qualités de l' esprit et du coeur : il ne lui manquoit qu' un peu plus de fortune ; mais mon père en avoit assez pour tous deux. Au bout d' un an de

p235

mariage elle accoucha de deux enfans, ma soeur et moi, les seuls qu' elle ait eus. Elle pensa que la nature, les lui ayant donnés en même temps, lui avoit aussi donné assez de forces pour les nourrir. C' est d' ailleurs, disoit-elle à son mari, le lien le plus fort que je puisse former entre eux ; et je suis bien sûre qu' ils ne seront jamais indifférens l' un à l' autre, quand ils auront été nourris du même lait, et qu' ils auront appris à s' aimer sur le sein de leur mère. à ces premiers soins nous devons en effet et la santé presque inaltérable dont nous jouissons, et le tendre attachement qui nous rend inséparables. Persuadée que la dépravation de l' homme, dans ses premières années, est bien plus une pente secrète et une trop grande facilité pour le mal, qu' elle n' est déjà le mal même ; que le sang, que le tempérament tout seuls ne font point nos moeurs, et ne décident point de nos vertus ; qu' il n' y a point de caractère si lent ou si vif, si sensible ou si froid, qui ne soit susceptible de bien ou de mal,

p236

selon l' usage qu' on sait en faire, et le pli qu' on sait lui donner ; qu' il n' y a point en nous de vice dont on ne puisse dire pourquoi et comment il y est

entré ; et qu' enfin les moindres choses influent sur les plus grandes ; elle se fit une loi de ne rien mettre sous nos yeux et de ne rien offrir à nos premiers regards, qui pût nous faire prendre une impression dangereuse. Nos jouets étoient simples ; nos vêtemens, propres, mais sans être recherchés ; nos moindres meubles et nos ustensiles, tout ordinaires : si quelquefois, et toujours en sa présence, nous nous trouvions mêlés avec d' autres enfans, elle vouloit que, sans distinction, sans choix, ils fissent usage des nôtres, et que nous fissions usage des leurs. Habitude heureuse, qui ne répugne point à l' enfance, et qu' elle ne commence à perdre, que lorsqu' on est assez vain ou assez mal adroit pour lui faire envisager, avant le temps, des prérogatives et des différences ! Par-là elle prétendoit déjà, en nous élevant au sein de l' égalité, empêcher de naître les germes

p237

funestes de l' orgueil, de l' envie, de l' esprit d' intérêt et de propriété, de l' amour vil et borné de ce moi, qui se concentre au fond de notre coeur, ramène tout à soi, veut dominer sur tout, et voudroit tout envahir. Elle mettoit à la place les premiers sentimens de l' humanité, et une bienveillance universelle. De tous les soins qui nous concernoient, elle ne laissoit aux autres que ceux qu' elle ne pouvoit prendre elle-même. Quelques domestiques, ceux seulement dont elle ne pouvoit se passer, sembloient nous aider plutôt que nous servir ; ils nous donnoient le nécessaire comme en nous obligeant et par bonté, et avoient ordre de se refuser à nos caprices. Nous en avions peu, parce qu' on ne s' étoit pas mis en peine de les satisfaire ; qu' on n' avoit pas laissé prendre à nos prières l' air d' un commandement ; que nos cris eussent été perdus, s' ils ne nous eussent été arrachés par la douleur ; et que nos pleurs ne paroissent attendrir, qu' autant qu' on nous voyoit souffrir. Ainsi se formoit

en nous une disposition prochaine à la fermeté et à l'égalité d'ame, par le retranchement de tous desirs superflus, ou par l'habitude de les vaincre.

Ce petit nombre de domestiques qui nous environnoient, pleins de vénération pour leur maîtresse, prenoient sans effort le ton de la sagesse et de la raison qu'elle nous inspiroit ; et il n'y en avoit aucun parmi eux, dont elle ne voulût être sûre comme d'elle-même : d'ailleurs sa délicatesse extrême sur l'éducation de ses enfans leur imposoit ; et comme mon père prenoit aussi toutes les impressions que son épouse lui donnoit, ils n'avoient besoin, pour bien faire, que de se conformer à la conduite de leurs maîtres. Sans cesse ma mère les observoit ; sans cesse elle s'observoit elle-même. Elle n'ignoroit pas combien l'oeil de l'enfant est attaché sur ceux qui le gouvernent ; combien, naturellement imitateur, il observe leurs moindres actions, pour agir d'après le modèle qu'on lui présente ; avec quel soin il étudie leurs affections et leur langage, pour se passionner

d'après eux, pour aimer et pour haïr à leur exemple : mais sur-tout elle savoit avec quelle finesse il épie leurs moindres défauts ; avec quelle sagacité, quelle justesse il saisit leur foible, pour s'en faire une excuse à lui-même, ou une dispense de respect et de confiance envers ceux qui le lui laissent appercevoir. Aussi, d'après ces lumières, elle portoit jusqu'au scrupule l'attention qu'elle prenoit à surmonter devant nous ses moindres foiblesses, afin de ne rien perdre sur notre esprit de tout le crédit qu'elle vouloit y conserver. Naturellement vive, elle se contraignoit jusqu'à ne laisser paroître aucun signe d'altération sur son visage, et d'impatience dans ses discours. Elle avoit pour principe, de ne jamais reprendre dans le moment où elle se sentoit trop affectée de ce que

nous avons fait de mal ; et elle aimoit mieux mettre quelque intervalle entre la faute et la réprimande, que de s' exposer, par trop d' empressement, à nous donner lieu de croire qu' elle ne nous reprochoit que par passion ou par

p240

humeur. Nous étions en effet si convaincus que la raison seule s' exprimoit par sa bouche, et que notre véritable intérêt étoit le seul motif qui la faisoit parler, que, bien loin de nous aigrir de ses reproches, nous lui en savions gré, et nous étions les premiers à rougir devant elle de ce qui nous les avoit attirés. Souvent elle nous faisoit faire le reproche

p241

par d' autres que par elle, afin de nous accoutumer à aimer la vérité, de quelque part qu' elle nous vînt ; et elle avoit soin alors de nous faire regarder comme un service important, l' avis qu' on vouloit bien nous donner. Mais autant elle s' intéressoit à ce qu' on nous reprît avec bonté, et à ce que l' on mortifiât nos fantaisies, autant s' opposoit-elle en secret à ce qu' on nous contrariât dans ce qui étoit raisonnable, pour ne pas nous donner l' exemple contagieux des fantaisies des autres, et ne pas altérer le caractère de douceur et de bonté qu' elle vouloit former en nous.

Avant de rien commander, elle observoit attentivement si elle ne pouvoit pas nous le suggérer ; elle se conduisoit de manière que nous paroissions nous y porter comme de nous-mêmes : elle faisoit si bien, que ce qui lui plaisoit, nous plaisoit aussi ; que ce qu' elle vouloit, nous le voulions comme elle ; et que nous faisons sa volonté, en croyant ne faire que la nôtre. Si cependant la chose devoit être pénible, si elle avoit besoin

p242

d' être commandée, elle commençoit par essayer nos forces, pour ne pas compromettre son autorité. Aussi ne fit-elle jamais un commandement inutile ; et lorsqu' enfin elle venoit à donner un ordre, ou à faire une défense, elle ne les révoquoit sous aucun prétexte, tant que les circonstances étoient les mêmes, pour ne pas se montrer foible, ou ne pas paroître déraisonnable.

Mais ce que j' admire le plus, c' est qu' elle avoit établi son empire, et tout le sistême de notre éducation, sur notre respect et notre confiance envers elle, sur notre amour et la crainte extrême que nous avons de lui déplaire, sur une certaine honte du mal et une sorte de respect pour nous-mêmes.

p243

Le respect pour elle, ma mère nous l' avoit inspiré par sa fermeté, par ses vertus, et par le ton qu' elle portoit dans toute sa conduite. La confiance, elle nous l' avoit donnée par la persuasion où elle nous mettoit, qu' elle ne faisoit rien et n' exigeoit rien de nous, qui ne fût pour notre bonheur : par là même, elle nous avoit amenés au point de lui confier nos secrets, de lui exposer nos désirs, de lui révéler nos fautes, et de nous faire convenir intérieurement que nous remportions toujours quelque avantage de notre sincérité. L' amour, elle nous l' avoit imprimé par celui qu' elle nous témoignoit. Notre crainte de lui déplaire venoit de la même source. Eh ! Qu' elle savoit bien en tirer parti ! Un air froid de sa part, une apparence de mécontentement, nous glaçoient ou nous faisoient trembler : s' ils eussent été soutenus, il n' y a rien que nous n' eussions fait pour les vaincre.

La honte du mal, elle l' avoit fait naître de l' idée du mal même. Sans nous faire de longs discours moraux, elle avoit

éveillé dans notre ame un sentiment exquis, et une très-grande délicatesse sur tout ce qui s' offroit à nous sous cette idée, qu' elle nous montrait sans cesse environnée de confusion et d' horreur. Elle nous apprenoit à haïr le péché plus que la mort, elle nous avoit tout dit, quand elle avoit dit, *cela est mal* . D' ailleurs sa maxime n' étoit pas de tolérer un petit mal, ni à plus forte raison, de le permettre, pour en empêcher un plus grand ; sachant trop bien que l' un conduit aisément à l' autre, et que celui qu' on nous permet est ordinairement un foible préservatif contre celui qu' on nous défend. Mais elle nous éclairoit avec bonté sur la nature de ce mal plus léger, qui ne nous eût point effrayés ; elle nous en faisoit sentir les conséquences ; elle nous donnoit des principes fixes et invariables, qui, en nous détournant des moindres fautes, en prèvenoient par la suite de plus considérables, et les prévenoient plus sûrement. Le respect pour nous-mêmes, elle nous y avoit portés par la haute idée qu' elle

nous avoit fait prendre de notre nature, de notre ame, de notre raison, de ce que Dieu avoit fait en nous et pour nous. *être né raisonnable*, disoit-elle quelquefois, et *agir ainsi* ! Souvent elle nous comparoit à nous-mêmes : " je suis contente, mon fils, me disoit-elle un jour ; voilà le point où vous étiez il y a tel temps ; voilà celui où vous êtes arrivé ; vous avez crû de tant de degrés en mérite et en sagesse : je compte que vous serez, dans un an, encore une fois plus grand que vous n' êtes " . Mais sur-tout elle animoit, elle vivifioit toutes ses instructions, par l' esprit de cette religion sainte qu' elle se plaisoit à nous faire connoître ; elle rendoit pratiques toutes les leçons qu' elle nous en donnoit ; elle nous accoutumoit à tirer de ses dogmes les plus grandes leçons

pour les moeurs ; elle nous environnoit sans cesse de la majesté de l' être suprême, et nous faisoit voir Dieu par-tout, plus soigneusement que les nourrices, et la plupart des mères ne font voir par-tout à leurs enfans des spectres et des lutins.

p246

En nous inculquant les vérités du christianisme, elle ne souffroit pas, entre les principes et la conduite, la plus légère contradiction. Elle nous répétoit souvent ces importantes vérités : que, sans la religion, la probité n' est qu' un fantôme ; qu' elle est seulement en proportion avec notre intérêt, et n' attend que l' occasion pour se dédire : que d' un autre côté aussi, avec une religion mal entendue, on a moins de lumières que de préjugés, et qu' il reste alors moins de motifs pour s' éloigner du vice, que d' illusions et de prétextes pour s' en rapprocher. Dans ces sentimens de respect, de confiance, et d' amour, dans la crainte de déplaire, dans les sentimens honnêtes et l' esprit de religion, ma mère trouvoit toujours au besoin les ressources les plus promptes tout à la fois et les plus sages. C' est de là qu' elle faisoit naître les motifs essentiels qui servoient à nous déterminer ; c' est là qu' elle puisoit les châtimens et les récompenses ; c' est de là enfin que se formoit à ses yeux toute la science et tout l' art du gouvernement.

p247

Elle ne négligeoit pas cependant de joindre, à l' idée du devoir, tout ce qui pouvoit le rendre agréable et nous passionner pour lui ; mais jamais elle n' empruntoit, pour y réussir, les ressorts dangereux de la vanité, de l' envie, de la gourmandise, d' une crainte basse et servile, de toutes ces passions funestes, dont on ne corrige l' une qu' en nourrissant l' autre, et qui ne préviennent un petit défaut que pour nous donner un

grand vice.

p248

Elle étoit d' ailleurs très-indulgente sur ce qui ne provenoit que de l' âge, et n' eût puni dans nous que l' entêtement et la mauvaise volonté. Si absolument il falloit punir, elle alloit à la source du mal ; elle l' arrêtoit dans son commencement, pour en empêcher les progrès ; elle punissoit d' abord, pour ne pas avoir un jour à punir avec trop de rigueur. Si un air de mécontentement de sa part, si de la nôtre, le sentiment ne suffisoit pas ; elle nous traitoit alors comme des malades dans l' accès de la fièvre et du délire ; elle nous éloignoit de sa table ; elle nous envoyoit coucher ; elle venoit ensuite nous veiller elle-même, et nous réduisoit à l' ennui de ne pouvoir rien faire, et au déplaisir d' être traités comme quelqu' un qui a perdu la santé ou qui a laissé aliéner sa raison.

Une fois sur-tout elle me punit pour un mensonge ; mais d' une autre manière, proportionnée à la faute que j' avois commise. Je ne sais comment elle avoit pu m' échapper, puisque je n' avois point d' intérêt à mentir, et que l' aveu de mes

p249

fautes m' en assuroit le pardon : elle m' échappa cependant, quelle qu' en fût la cause. C' étoit, aux yeux de ma mère, manquer par l' endroit le plus sensible. Ce vice tient à tout, disoit-elle ; si mon fils l' avoit contracté une fois, avec lui il auroit bientôt tous les vices ; et la même bassesse d' ame qui le porteroit à celui-là, le rendroit aisément capable de tous les autres. Elle voulut donc que tout se réunît, pour m' en faire honte et pour m' en punir. Elle me montra une défiance qu' elle n' avoit jamais eue ; tout le monde, à son exemple, sembloit se défier de moi ; on révoquoit en doute mes sentimens les plus naturels ; on eût

dit que mes expressions les plus fortes ne signifioient plus rien, et que je n' avois plus de langage commun avec personne. Tandis qu' un mot dans la bouche d' un autre avoit, à mes yeux, tout le poids de la vérité et toute la force du serment,

p250

des assurances répétées de ma part ne paroissent encore aux autres qu' un mensonge. Ah ! Que je me trouvai avili dans ce moment ! Je me faisais horreur à moi-même ; et quoique cet état ait bien peu duré, je ne sais si j' aurois eu la force de le supporter plus long-temps. Ce châtement, pris dans la nature même de la chose, me corrigea pour toujours ; et ma mère ne cessa depuis de nous inculquer, avec un soin toujours nouveau, avec un zèle toujours plus ardent, soit pour nos sentimens, soit pour nos discours et pour nos actions, l' amour de la vérité. Nous avons passé nos premières années loin de la contagion des vices, loin des erreurs que ma mère craignoit également ; nous voyions peu d' étrangers et, par son exemple, elle apprenoit à ceux que nous étions forcés de voir, à respecter notre enfance. Enfin l' âge

p251

étoit venu pour moi, où elle avoit besoin d' un appui, sur lequel elle pût se reposer à mon égard de ce qu' elle ne pouvoit pas faire par ses propres soins. Elle devoit toujours être la gouvernante de sa fille ; mais il me falloit un gouverneur, et mon père ne pouvoit pas m' en servir. Elle ne s' étoit pas formé la chimère d' une éducation, selon laquelle je dût vivre presque seul, pour apprendre à vivre un jour en société ; et elle ne vouloit pas s' exposer à tomber sans cesse en contradiction avec elle-même. Il falloit donc quelqu' un qui pût me produire dans le monde, me familiariser avec lui sans danger, m' aider à le connoître sans

m' exposer au risque d' en être séduit,
veiller sur moi, et me guider dans les
exercices convenables à mon sexe, à
mon âge, aux différens devoirs que
j' aurois à remplir. Il lui failloit un homme à
qui elle pût confier le dépôt le plus cher,
celui de son fils, le dépôt le plus sacré,
celui de son autorité : un homme qui
méritât toute son estime, et qui eût
toutes les qualités qu' elle désiroit trouver

p252

un jour dans son élève. Précepteur,
gouverneur, peu lui importoit le nom,
pourvu qu' il eût les talens et les vertus
propres à la fonction qu' il devoit
exercer ; qu' il fût pour moi un guide, un
ami, le supplément d' un père, si toutefois
un père peut se suppléer.
Elle n' ignoroit pas qu' un tel homme
ne se paye point ; mais elle savoit aussi
qu' il y a des hommes, qui, avec beaucoup
de mérite et de sentiment, n' ont
point de fortune, et n' en sont quelquefois
que plus propres à conduire d' autres
hommes ; qu' en partageant avec l' un
d' eux la fortune de son mari, elle
faisoit celle de son fils ; qu' il s' agissoit moins
de se dépouiller pour enrichir un tel
maître, que de mettre en commun avec
lui les agrémens d' une société honnête,
et de l' honorer assez pour qu' il fût digne
lui-même d' honorer son élève. Elle avoit
toujours été indignée de cette bassesse de
sentimens, qui fait qu' un gouverneur
vend ses soins, et que des parens les
achètent ; elle n' étoit pas étonnée que
l' on marchandât si honteusement ce que

p253

l' un ôse bien mettre à prix, et ce que
l' autre croit payer par un salaire.
Mais comment trouver cette ame noble
et désintéressée, la seule qui lui
convînt ? Il ne falloit qu' en avoir une
soi-même ; les belles ames se connoissent et
s' attirent aisément. Ma mère rencontra

dans M D' Orval, un ami tel qu' elle le désiroit. Je ne changeai point de façon de penser et d' agir entre ses mains ; les principes de l' un et de l' autre étoient les mêmes ; leur concert entre eux étoit parfait ; leur autorité n' en faisoit qu' une. Je ne m' apperçus que j' avois un maître de plus, qu' aux nouvelles douceurs que sa société me procuroit, et aux connoissances plus étendues dont il me donnoit

p254

le goût en même temps qu' il me les faisoit acquérir...
ici, mon émilie, je ne te répéterai pas tout ce qu' a fait ce second père pour former l' esprit de son disciple. Sa méthode étoit à peu de chose près, celle que je t' ai exposée dans ma dernière lettre ; et s' il y a quelque différence, elle est si légère, qu' elle ne vaut pas la peine d' être exprimée. Je me bornerai donc la première fois que je t' écrirai, à continuer le récit de M De Veymur, sur ce que fit ce nouveau Mentor pour former entièrement son caractère et ses moeurs.
Aujourd' hui je ne t' en dirai pas davantage, pour ne pas te faire attendre de mes nouvelles plus long-temps. Adieu, ma chère émilie ; puisse la tendresse du père te consoler un peu de ce que le fils semble te dérober de la sienne avec tant d' injustice !

LETTRE 13

p265

de la comtesse de Valmont au marquis.
mon père, que vous m' avez intéressée !
Que vous m' avez fait aimer M De Veymur ! Il m' est devenu cher ; pour vous, qui avez trouvé en lui un ami ; pour lui-même ; pour sa famille, dont il fait le bonheur ; et pour moi, à qui il

offre par son récit un modèle d' éducation,
dont j' espère bien ne m' écarter jamais.
ô vous ! Qui connoissez si bien
mon coeur, vous ne doutez pas de l' impatience
où je suis de vous voir achever
l' histoire de sa vie ! Que ne puis-je
l' entendre de sa bouche ! Que ne puis-je
partager vos doux entretiens ! Que n' a-t-il pu
voir couler les larmes que sa tendresse
filiale et la mémoire de sa respectable
mère m' ont fait verser ! Je me transporte,
du moins en esprit, au milieu de vous ; je
vous rends grâces à tous deux ; j' ose bien
vous embrasser tour à tour, et vous
appeller l' un et l' autre mon père, puisque

p266

tous deux, par vos leçons, vous devenez
les maîtres, les guides, et les pères de
mes enfans. Ne tardez pas plus long-temps
à achever le récit que vous avez
commencé, et ne craignez pas d' en trop
dire. Quels objets sont plus propres à
suspendre le sentiment de ma peine, et
à charmer ma douleur ! Quelle différence
entre les riantes images que vous
m' offrez, entre les sentimens agréables que
vous faites passer dans mon ame, et les
idées tristes et affligeantes que fait naître
en moi tout ce qui m' environne ! Par-tout
je ne rencontre que des sujets d' embarras
et de perplexité. Ah ! Si Dieu ne
me soutenoit ! ... mais j' attends tout de
son secours, lors même que je crains
tout de ma foiblesse.
Dernièrement encore le cruel Lausane
a préparé un nouveau choc à ma
sensibilité. Il sait quel est l' excès de ma
tendresse pour mon mari ; et je ne conçois
pas quel plaisir il peut trouver à
m' affliger davantage, ou quel bien il peut s' en
promettre. Le roi a signé enfin le
contrat de mariage de sa soeur ; et, pour que

p267

le baron pût assister à ses nêces, il lui a
permis de venir passer quelques jours à

Paris. à peine étoit-il arrivé, que, sous prétexte de me donner des nouvelles de Valmont, il a demandé à me voir, et s' est fait annoncer. J' étois seule. Il se jette à mes genoux. Je viens, madame, me dit-il d' une voix entrecoupée, vous rendre, autant qu' il est en moi, le coeur de votre mari, et vous demander ma grâce, ou la mort, si vous me croyez coupable. Dans le trouble où j' étois, je ne pus que lui témoigner mon saisissement et ma surprise, et lui faire signe de se relever. J' obéis, madame, me dit-il encore d' une voix forte et animée : mais daignez m' entendre ; il y va de vos plus chers intérêts. Vous étiez prévenue, et vous m' avez condamné sans me laisser le temps de me justifier. Il est vrai, j' ai hazardé devant vous et devant le comte des propos légers ; je lui ai rendu sa foi suspecte ; cette foi me l' étoit alors, et mes lèvres n' exprimoient que les sentimens de mon coeur ; j' aurois dû les garder pour moi seul, et je ne l' ai pas fait : voilà mon

p268

crime. Ai-je influé beaucoup sur ses opinions ? Je ne le crois pas. Il pensoit tout bas en incrédule, lorsque j' ai parlé hautement devant lui le langage de l' incrédulité. N' importe, j' ai pu lui apprendre à parler comme moi ; et lorsque vos sages leçons ont commencé à éclairer mon entendement et à toucher mon coeur, j' ai vu le sien s' endurcir, et son esprit se fermer de plus en plus à la lumière. Si c' est moi qui lui ai fait prendre le ton de l' irréligion, que d' autres avoient déjà portée dans son ame ; c' en est assez pour me rendre l' objet de votre haine,... si cependant la vraie piété, la vraie foi vous permet de me haïr. Pour laver cette première faute, que voulez-vous que je fasse ? La vie m' est devenue à charge depuis que j' ai pu vous être odieux ; et si vous en ordonnez le sacrifice, ce sera moins me punir, que mettre fin à mon tourment. Mais il est un autre crime que vous me supposez, et dont il faut que je me justifie, quel que soit l' arrêt que vous devez prononcer contre moi. Vous

croyez, et vous ne me l'avez que trop
fait entrevoir, oui, vous croyez que c'est

p269

moi, qui, par mes discours, ai préparé
l'infidélité que vous fait votre mari ; moi !
Qui ai pu être jaloux de son bonheur,
mais qui, bien loin de vouloir troubler
le vôtre, eusse été prêt à vous immoler
ma propre félicité ; moi ! Madame, qui
aux dépens de mon repos, eusse
consenti à vous assurer l'hommage de tous
les coeurs. Ah ! Que vous me connoissez
mal ! Et que ne m'est-il permis de vous tout
dire, pour vous apprendre à me connoître !
Mais au moins je ne vous dissimulerai
pas ce qu'il est essentiel que vous sachiez.
Le comte aimoit déjà Mademoiselle De
Senneville, lorsque des intérêts de famille
l'ont forcé à conclure le mariage que son
père projettoit depuis si long-temps...
à ces mots, je fis un cri d'étonnement
et de douleur. Le baron en parut déconcerté.
Il se remit cependant, et continua
ainsi : j'ai bien prévu que je ferois une
plaie sensible à votre coeur ; et j'aurois
sacrifié ma justification même à votre
tranquillité, s'il n'étoit question de
trouver un remède à vos maux. Souvenez-vous

p270

que, quelque temps avant votre
mariage, Valmont vous accompagna jusqu'au
couvent où étoit Mademoiselle De
Senneville, et la vit pour la première
fois. Depuis ce moment, frappé de ses
charmes, il n'a plus rien vu. La volonté
d'un père qu'il chérissoit, des bienséances
qui lui tenoient lieu d'une sorte de
nécessité, les conseils d'un ami,... qui
vous rendoit plus de justice, l'ont porté
à se contraindre. Peut-être aussi espéroit-il
trouver dans l'union qu'il contractoit
de quoi tempérer sa passion : la ressemblance,
quoiqu'éloignée, qu'il vous trouvoit
avec Mademoiselle De Senneville,
la douceur de votre caractère, une

fortune brillante jointe à la naissance la plus distinguée, tout sembloit lui promettre que ses penchans seroient bientôt d' accord avec son devoir : il se le promettoit à lui-même. Il se faisoit illusion, ainsi qu' à vous, par les marques d' attachement qu' il vous prodiguoit ; il mettoit les expressions à la place du sentiment ; il affectoit pour vous de la tendresse, et n' avoit que de l' estime. Bientôt il s' est

p271

lassé de cette contrainte ; les expressions se sont affoiblies par degrés ; Mademoiselle De Senneville est venue... mais, monsieur, ai-je repris avec feu, pourquoi, vous, l' ami de Valmont, l' avez-vous laissé former une union que son coeur désavouoit ? -parce qu' il m' eût été impossible de l' empêcher ; parce que vous aimiez le jeune comte, et qu' il eût été heureux s' il eût su se vaincre et vous aimer lui-même. -hé, pourquoi donc vous opposiez-vous aux marques de tendresse qu' il me donnoit ? Pourquoi lui faisiez-vous un ridicule de l' amour que dans les premiers temps il paroissoit avoir pour moi ? -parce que la contrainte qu' il y mettoit, et que vous seule n' apperceviez pas, le rendoit en effet ridicule, et ne pouvoit, après tout, que le refroidir encore plus, et vous rendre ensuite plus sensibles les marques de son indifférence : parce que j' étois piqué de lui voir jouer si mal ce qu' il sentoit si foiblement. -mais enfin, pourquoi ne pas m' avertir, lorsque j' ai parlé devant vous de faire venir Mademoiselle De Senneville ?

p272

-parce qu' il n' étoit plus temps de rompre le silence, et que je ne me serois pas attendu à la proposition que vous avez faite à Valmont ; que lui-même, comme vous auriez pu le remarquer, l' a saisie trop vivement pour que

je dusse espérer de le faire changer de sentiment ; que d' ailleurs vous m' auriez cru trop difficilement peut-être, et que je n' avois pas assez mérité votre confiance... eh, maintenant, monsieur, lui dis-je en l' interrompant, la méritez-vous mieux ? Quoi qu' il en soit, est-il temps de profiter d' un pareil avis ? - oui, madame, l' amour du comte a trop éclaté : le prince en est instruit, et plaint votre jeunesse et vos charmes. Il est temps encore d' arracher votre mari à un objet qui fait son tourment, et qui est la cause de toutes vos peines. Sollicitez hautement un ordre pour éloigner Mademoiselle De Senneville, et je me charge d' appuyer auprès du roi une si juste demande. -qui, moi ! Faire retomber tout le poids de mon infortune sur une fille innocente, et qui n' a

p273

d' autre crime que celui d' être aimable ? Ne payer son amitié que de la plus noire trahison ? Lui faire subir la honte d' une retraite forcée, et qui donneroit lieu de penser qu' elle a pu être coupable ? ... -eh, madame, elle l' est assez, puisqu' elle a rendu votre mari infidèle. - est-ce donc sa faute ? Et dois-je l' en punir ? -eh, pourquoi non ? Si elle n' est pas déjà assez criminelle à vos yeux, si elle ne l' est pas aux yeux du public, qui en sait peut être plus que vous, craignez qu' elle ne le devienne. Je vous en ai trop dit, madame ; vous savez maintenant tout l' intérêt que je prends à vos malheurs ; vous me trouverez toujours disposé à en tarir la source, et par la suite du moins vous me rendrez plus de justice. Le baron s' est levé en achevant ces mots, et m' a laissée dans l' agitation la plus violente... hélas ! Je m' étois fait un si beau plan de constance et de résignation ! Ce seul entretien m' a tout fait oublier. La jalousie, le dépit, l' excessive sensibilité d' une ame vive et tendre, la religion elle-même que j' appellois à

p274

mon secours, formoient en moi un conflit
de pensées et de désirs contraires que
j' aurois peine à décrire. La seule idée
d' avoir épousé Valmont sans en être aimée,
d' avoir été si long-temps la dupe des
expressions de sa tendresse et des témoignages
qu' il me donnoit de son amour,
de ne devoir notre union mutuelle qu' à
ma fortune et non à son penchant,
d' avoir reçu sa main et ses sermens, tandis
qu' une autre possédoit son coeur ; cette
idée me faisoit frémir. Il me sembloit
que le ciel même, irrité contre nous,
avoit en horreur le noeud qui nous
assemble ; et je tremblois pour les tristes
fruits d' une alliance contractée sous de si
malheureux auspices. Quelquefois aussi
je ne pouvois me résoudre à révoquer en
doute la sincérité de Valmont ; j' aimois
bien mieux qu' il n' eût cessé de m' aimer
que lorsqu' il a cessé de me le dire. Aux
preuves apparentes qu' on m' avoit données
de son ancien amour pour Senneville,
j' opposois ce combat si récent que
j' ai vu se former en lui, lorsque je l' ai
surpris tout baigné de pleurs, et qu' il

p275

sembloit armer en ma faveur, contre
une passion naissante, tous les droits de
mon amour. Je me flattois qu' il
reviendrait tôt ou tard de ses égaremens ; que
la raison, que ma tendresse, que la bonté
de son coeur, l' emporteroient sur un
amour passager ; que les réflexions qu' il
a pu faire pendant cette courte absence
qui nous sépare, me le ramèneroient
bientôt plus tendre et plus fidèle... mais
au même instant je pensois qu' il reverroit
Senneville ; qu' à son arrivée elle
réveilleroit en lui les mêmes impressions ;
et que peut-être elle se réjouiroit enfin
de son triomphe. Les dernières paroles
de Lausanne redoubloient mes alarmes ;
je croyois la voir, d' intelligence avec le
comte, me tromper par des marques
d' attachement, et, par des dehors de
simplicité et de candeur, abuser de ma
crédulité. Ah ! Je lui supposois un
manège dont elle n' est pas capable, et un

art qu' elle ne connoît pas. Je regrettois dans ce moment de n' avoir pas exigé de Lausanne qu' il s' expliquât davantage, de n' avoir pas tiré de lui plus de lumières,

p276

et de n' avoir pas profité de l' offre qu' il me faisoit d' intéresser pour moi l' autorité du prince. Je ne tardois pas cependant à désavouer un projet si injuste, et je croyois plus vertueux et plus sage de n' employer d' autres armes que la douceur et la patience.

Dans l' état d' incertitude où je suis, flottant sans cesse entre la crainte et l' espérance, que l' absence de Valmont me fait souffrir ! Pourquoi faut-il qu' elle dure encore si long-temps pour moi ! Grand dieu ! Ditez moi, à son retour, ce que vous voulez que je fasse pour le toucher et pour vous plaire.

LETTRE O'

p277

du marquis de Valmont à sa fille.

le dangereux homme que Lausane ! Ne souffre pas, ma fille, que ses avis trompeurs et ses perfides conseils prennent quelque empire sur ton esprit. à travers le masque dont il se couvre, l' espèce de repentir qu' il témoigne, et l' intérêt d' ailleurs trop vif et trop réel qu' il te laisse appercevoir, il est aisé de démêler en lui un caractère faux, dont tu n' as que trop lieu de te défier. Sous de feintes confidences, il cache le dessein qu' il a formé de t' aigrir contre ton mari, de t' ôter le doux espoir de le ramener un jour, de te porter à lui rendre ce retour impossible, en l' aigrissant lui-même contre toi. Qu' il est heureux que la bonté de ton coeur t' ait garantie du piège qu' il te tendoit ! Si tu eusses fait la démarche imprudente qu' il te suggéroit, tout ce

qu' elle a d' odieux retomboit sur toi seule ;
ton mari n' eût pu en accuser un autre ;

p278

Lausane se taisoit, pour recueillir le fruit
de cette intrigue ; et livrée de plus en
plus à ses séductions et à ses promesses,
tu te serois bientôt imaginée qu' il ne te
restoit que lui pour soutien et pour
guide après toutes les suites d' un tel
événement. Benis donc le seigneur, de ce
qu' il t' a inspiré le plus sage parti ; ne
t' écarte point du plan que tu t' es fait ;
retiens ton mari par ta modération et ta
douceur ; ménage Lausane, parce qu' il
est encore à craindre, et que tu ne réussirois
pas pour le moment à en détacher
Valmont. Hélas ! Mon fils est dans un
état d' ivresse et de folie, dont le temps
et des évènements plus heureux auront
seuls la force de le guérir. Attendons-les
de cette providence sur laquelle tu
t' appuies ; et, pourvu que nous ne
mettions pas d' obstacles à ses desseins par
une conduite peu mesurée, ne doutons
pas que, par des voies inconnues, elle
ne sache nous conduire au terme après
lequel nous soupirons.
Je laisse à part ces tristes objets, pour
reprendre, ma chère fille, avec autant

p279

d' empressement que tu m' en témoignes,
le récit de M De Veymur sur l' éducation
qu' on lui a donnée. C' est ainsi qu' il
continua l' entretien que nous avons
commencé, et dont j' ai remis le détail sous
ses yeux, pour être plus sûr de n' en rien
oublier. Jusqu' au moment où ma mère
me donna M D' Orval pour guide et pour
ami, les rapports que j' avois eus avec
les autres hommes, avoient été très-bornés ;
ils commençoient à s' étendre : les
relations de famille devenoient plus
étroites de jour en jour, et plus indispensables ;
j' avois, pour de certaines études,
des compagnons et des maîtres (car on

n' avoit pas imaginé que le mien dût être un homme universel). Je me trouvai donc lié nécessairement avec un plus grand nombre d' hommes ; et dès lors n' étoit-ce pas rappeler par ce même endroit toutes les erreurs et tous les vices ? Rassurez-vous ; on étoit trop attentif à leur fermer tout accès, pour avoir à craindre que je pusse les adopter. Les premières habitudes, les premiers goûts qu' on m' avoit fait prendre, les principes

p280

si honnêtes et si sages qu' on m' avoit inculqués presque en naissant, formoient déjà autour de mon esprit et de mon coeur comme un double rempart, qu' il étoit difficile de forcer. La présence et la conduite de mon guide en étoient un autre bien plus insurmontable encore. Cet ami fidèle ne m' abandonnoit pas un instant ; et il s' étoit tellement attaché à moi, il m' avoit rendu son commerce si doux, que nous nous devenions comme nécessaires l' un à l' autre. Il étoit de toutes mes études, pour les éclairer, pour m' aider à en prendre l' esprit, pour étudier avec moi, en se faisant quelquefois, pour mieux m' instruire, mon disciple ou mon émule. Il étoit de tous mes plaisirs, pour les régler, pour les épurer, pour me les rendre plus agréables encore par l' assaisonnement qu' il y savoit mettre. Il étoit de toutes mes sociétés,

p281

pour m' apprendre à les choisir ; pour en écarter les périls ; pour me distraire adroitement de celles qui ne me convenoient pas ; pour empêcher la trop grande intimité, même avec celles qui me convenoient davantage ; pour me rappeler et me faciliter l' application de mes principes aux sentimens établis dans le monde, aux fausses maximes que l' on y soutenoit devant moi, et aux exemples pernicious que j' étois forcé d' y rencontrer. Il me

garantissoit des préjugés, en me faisant apprécier les objets en eux-mêmes, en me faisant estimer la valeur des choses indépendamment de l'opinion, en m'instruisant à ne mettre, dans la poursuite de ce qu'on appelle des biens, qu'un degré de chaleur proportionné à leur prix ; ce qui en prévenoit la passion, et ce qui souvent même en éteignoit en moi le desir. Il m'enseignoit à distinguer le bonheur, de l'opulence ; le contentement, de la gaieté ; la grandeur, des dignités et des titres ; la vertu, de son masque ; et l'homme, de son habit. Mais ici, pour ne pas me former un esprit caustique et

p282

un caractère méchant, les leçons étoient générales, et leur application n'avoit rien de particulier. à l'égard des vices manifestes, il me faisoit de leur spectacle une école de vertu ; j'en envisageois, avec lui, de sang froid, la nature, et j'en avois horreur ; j'en considérois les effets et les suites, et ils m'inspiroient la honte et la terreur. Un peu plus tôt, ce spectacle m'eût été dangereux ; plus tard, il m'eût été moins utile pour le parti que j'en devois tirer. Cependant on n'oublioit pas de m'apprendre en même temps à séparer toujours l'homme de ses défauts, à respecter sa nature, et à chérir sa personne, à détester ses vices, et à gémir sur ses erreurs. Que vous dirai-je enfin ? Mon guide, mon précepteur, mon ami étoit, sur toutes choses, de mes pratiques de religion et de vertu, pour les diriger, pour me les faire aimer, pour me les persuader par son exemple bien plus que par ses discours.

Nous allions ensemble nous attendrir sur les misères humaines : il pleuroit sur les malheureux, et je pleurois avec lui ;

p283

il les consolait, et je me consolais avec eux. Il employoit pour eux ses soins ou

son crédit, et me rendoit plus souvent
moi-même leur agent ou leur protecteur.
Leur vue m' affligeoit, mais j' aimois
à m' affliger ainsi. Ces larmes
d' attendrissement portoient au fond de mon
coeur je ne sais quoi de doux, que j' eusse
préféré à toute l' agitation des plaisirs
turbulens. " mon ami, mon fils " , me disoit
quelquefois mon guide, " que vous êtes
heureux d' être né sensible ! Et qu' il
vaut bien mieux verser des pleurs de

p284

tendresse et de sentiment, que de rire
avec les heureux du siècle, et d' être
insensible comme eux " ! Nos pleurs

p285

n' étoient jamais stériles à l' égard de ceux
que nous cherchions à consoler ; et
comme nous ne sortions d' auprès d' eux
qu' en les laissant moins affligés, je n' en
sortois jamais sans être plus content.
Croiriez-vous que, par la manière dont
mon gouverneur s' y prenoit, c' étoit une
de mes plus grandes récompenses que
de pouvoir *faire du bien* , et que M D' Orval
m' avoit sévèrement puni, lorsque,
mécontent de moi, il ne m' avoit pas
laissé libre d' en faire avec lui ? Pour que
je pusse satisfaire aisément ce besoin si
doux et cette passion si belle qu' il avoit
excités en moi, il me rendoit sagement
économe dans tous les achats que nous
faisions des choses qui m' étoient nécessaires.
Il m' en offroit ordinairement de
plusieurs qualités différentes. Ceci, me

p286

disoit-il, suffit à vos besoins, à la
bienséance, et n' est point au-dessous de votre
état : ceci lui convient encore, et n' est
point au-dessus ; mais il coûte davantage,
et vous laissera moins de bien à faire. Il

parloit ainsi, et le choix étoit bientôt fait. Il nourrissoit, il augmentoit ma sensibilité, et me rendoit toujours plus instructif le spectacle de l' infortune et de la misère, par les réflexions qu' il me suggéroit. " ces infortunés, me disoit-il un jour, ont pu avoir des ancêtres plus opulens que vos pères " (il m' en montrait quelquefois de semblables, et me formoit au secret, en permettant qu' ils me racontassent leurs malheurs) : " un renversement de fortune, peut-être aussi un manque de conduite, les ont plongés dans l' indigence. Puissiez-vous, puissent vos enfans, ne jamais éprouver le même sort, et ne pas avoir besoin des mêmes secours " .
Telles étoient les leçons que me donnoit mon guide ; mais elles ne suffisoient point à sa sagesse. Il vouloit former en moi une ame forte, inaccessible à la

p287

crainte, et capable de soutenir les revers. Pour y parvenir, independamment des différentes épreuves par lesquelles on avoit eu soin de former par degrés mon enfance, il m' accoutumoit peu à peu à des retranchemens et à des privations sur les choses mêmes que je possédois ; il me rendoit libéral de ce qui m' étoit devenu le plus cher, pour me rendre en même-temps bienfaisant et courageux ; il se passoit, ainsi que moi, de ce que je croyois nous être nécessaire ; il me formoit une espèce de gymnastique pour l' ame comme pour le corps, en m' apprenant à lutter contre les besoins et les desirs. Exposés quelquefois à toutes les injures de l' air, mal couchés, mal vêtus, mal nourris, nous allions passer des mois entiers dans des chaumières, où nous dressions des plans, où nous dessinions des perspectives, où nous passions en revue nos connoissances, et,

p288

toujours, où nous faisons du bien. Rien ne nous décourageoit, rien ne nous rebutoit ; nous ne voulions pas être maitrisés par les obstacles, dès que nous pouvions les vaincre et aux difficultés qui se présentoient, nous ne cédions rien de ce que la constance pouvoit nous donner.

Ce n' étoit pas seulement par rapport aux évènements et aux choses, que mon sage Mentor travailloit à me remplir de force et de courage ; c' étoit sur-tout à l' égard des hommes. Autant il vouloit que je fusse sensible aux reproches de ma conscience et à la crainte du blâme justement mérité, autant m' instruisoit-il à braver le ridicule en faveur du devoir, et à triompher, par le sentiment du véritable honneur, de la lâcheté du respect humain. Sans me perdre de vue, il m' exposoit aux plaisanteries de mes camarades d' exercices, sur le genre de vie que nous menions, sur la régularité de nos moeurs, sur l' esprit de religion qui paroissoit animer notre conduite. Il me mettoit en butte à l' air froid et dédaigneux, à la

p289

morgue fière et méprisante, à l' insultante pitié de ces prétendus sages, qui subjuguent les autres hommes, et les aveuglent, en leur faisant accroire qu' ils sont faits pour les éclairer. Il me laissoit essuyer par intervalles, mais avec plus de ménagemens encore, les agaceries d' un sexe, qui nous captive en se jouant, et nous maitrise en paroissant nous flatter ; les importunités et les prières de ceux que j' aurois voulu obliger, même par reconnoissance ; les espèces de commandemens ou de menaces de parens et de protecteurs, dont je risquois de perdre les bonnes grâces par un refus, et qu' aux dépens des moeurs il eût fallu suivre par-tout où ils m' auroient mené : car je touchois déjà à ma seizième année, et l' on m' offroit de toute part des parties de plaisir où je savois que règne la licence, et des spectacles où les passions entrent par tous les sens. Si je chancelois un moment, " ferme, me disoit mon guide, c' est ici

l' instant des vrais combats et la source
des plus glorieux triomphes " . Lorsque
j' avois vaincu, " viens, mon ami, ajoutoit-il

p290

en m' embrassant, viens recevoir
les éloges de l' amitié, et ces témoignages
plus flatteurs encore que t' offre
ta conscience. Tu as fait ton devoir,
tu as triomphé du monde et de ton
propre coeur : voilà la véritable valeur ;
et puisque tu es fort contre toi-même,
tu le seras sans peine contre les
ennemis de ton roi. ô mon fils ! Continuoit-il
avec chaleur, sois toujours ce que tu
dois être : n' imite pas ces hommes
foibles et pusillanimes, qui n' ont point
de caractère à eux, qui, comme la cire
qu' on pétrit sous les doigts, reçoivent
l' empreinte de tout ce qui les environne,
bons ou mauvais, raisonnables
ou frivoles, selon le ton de la société
où ils se trouvent, et le caractère qu' on
leur fait prendre. Suis tes principes ;
marche d' un pas ferme sur la même
ligne, et que, dans ta manière de penser

p291

et d' agir, chaque instant de ta vie
te trouve d' accord avec toi-même " .
N' imaginez pas cependant qu' il me fit
contracter par là le caractère d' une vertu
rude et farouche ; il vouloit au contraire
que je me pliasse sans effort à tout ce
qui n' étoit point un mal, et qui ne
pouvoit pas le devenir. Ce qu' il y a même
de remarquable, c' est que mon ami,
sans gêne, sans grimace, sans feinte, et
sans l' avoir appris, étoit le plus poli de
tous les hommes. Par le seul esprit de
bienveillance, d' humanité, d' une charité
plus sûre encore, il avoit contracté
jusque dans la retraite, cette aménité,
cette affabilité pleine d' attentions, de
complaisance, et d' égards, dont il
trouvoit la source dans son coeur, et qui le
rendoit mille fois plus aimable que cette

foule de gens si affectueux, si maniérés,
si polis, et si fourbes, dont le monde
est rempli.

p292

Pour achever de me rendre fort, il
falloit m' armer d' avance contre les
passions ; et c' est encore ce que faisoit
M D' Orval. Il avoit d' abord levé à mes yeux
l' équivoque dangereuse que ce mot
renferme. Prises pour des penchans
naturels, pour de simples affections soumises
à la raison, et qui, d' accord avec elle,
ne font que nous conduire plus facilement
au but vers lequel la raison elle-même
nous dirige, les passions, si vous
voulez les appeler ainsi, sont un don
que nous a fait l' auteur de la nature.
Ce sont des vents doux et propices, qui
aident à la manoeuvre, au lieu de la
contraindre, et qui, sous la direction d' un

p293

sage pilote, rendent notre course plus
prompte, et nous ramènent plus sûrement
au port. Ces affections, pour me
servir d' un terme plus exact et plus
precis, donnent de la force à notre ame,
bien loin de lui en ôter ; ce que la raison
froide et languissante n' eût pu faire toute
seule, elle le fait aisément avec elles.
Le plus insensé de tous les projets seroit
donc de vouloir les anéantir : modérez-les
seulement ; que la raison les gouverne ;
que la religion les épure ; et, susceptibles
comme elles le sont des plus grands biens,
vous en tirerez les plus grands avantages.
Mais les passions, prises dans le sens
le plus ordinaire, c' est-à-dire, pour des
affections trop fortes, ardentes, impétueuses,
qui se dérèglent par la trop
grande activité de leur mouvement, ou
par la nature de l' objet vers lequel elles
se portent, intervertissent l' ordre des
choses, ne suivent d' autre loi que les
sens, précipitent et égarent la raison, au
lieu de s' y soumettre : eh, qui n' avouera

qu' elles sont le fléau du monde, et
qu' elles en causent tous les ravages ? Ce

p294

ne sont plus ces vents doux et favorables,
qui, aidés de la rame, pousoient
tranquillement vers le rivage une barque
fragile ; ce sont les aquilons déchainés,
qui vont soulever les flots, exciter les
orages, et troubler tout l' empire des
mers. Voilà cependant ce qu' une fausse
et dangereuse philosophie a bien voulu
confondre ; et, sous prétexte qu' il y a
des penchans naturels et nécessaires à
l' homme, elle a fait indistinctement
l' éloge des passions les plus fougueuses, à
la honte de l' humanité, et au mépris de
la raison.

Mais d' après un si bel éloge, il
faudra donc détruire toutes les notions du
juste et de l' injuste, confondre le bien
avec le mal, et la lumière avec les
ténèbres ? Il faudra renverser toute règle,
justifier tout désordre, louer, diviniser
tout excès, ruiner toutes les vertus, et
sur leurs honteux débris élever l' empire
des passions ? Il faudra, dans le noble
enthousiasme qu' elles inspirent, et n' ayant
plus d' autre frein, d' autres guides
qu' elles-mêmes, passer avec Tullie sur le

p295

corps de son père, pour monter au Capitole ;
mettre le feu aux quatre coins
de Rome, pour amuser la passion de
Néron ; avec celle de Tarquin, déshonorer
Lucrèce ; brûler le temple, comme
érostrate, pour se faire un nom ; et
ravager le monde avec Alexandre ? Mon
guide n' avoit pas encore assez de force
d' esprit pour de si monstrueux systèmes,
ni assez de philosophie pour tant d' égaremens.
C' est en distinguant par-tout avec
soin l' usage d' avec l' abus, le penchant
retenu dans ses justes bornes, d' avec la
passion abandonnée à ses dérèglemens,
et ce que donne la nature d' avec ce qu' y

ajoute la dépravation, qu' il régla mes lumières et sa conduite à mon égard. Il voulut toujours que mes penchans les plus naturels fussent d' accord avec ma raison ; que celle-ci en fût la modératrice et la règle, et jamais l' esclave. C' est pour cela qu' il m' avoit appris, dès les premiers temps, à donner aux objets sensibles une juste valeur, persuadé que le principal moteur de la volonté étoit l' entendement ; que nos idées sur

p296

le prix des choses relatives à notre bonheur, étoient la mesure de nos desirs, et qu' ainsi éclairé sur le prix des richesses, des plaisirs, et des honneurs, si j' avois à me passionner, pour parler un instant le langage ordinaire, ce ne seroit jamais pour de tels biens.

De tous les penchans donnés par la nature, le premier, le plus vrai, le plus constant, celui qui est la source de tous les autres, et qui les renferme tous ; celui qui naît et qui meurt avec nous ; qui est l' ame et la vie de tout être intelligent et sensible ; qui, bien ou mal dirigé, forme nos vertus et nos vices ; c' est l' amour de soi. éclairé sur ses véritables intérêts, il concilie son bonheur avec le bonheur de tous les autres, et ne cherche à nous rendre heureux, qu' en agissant de manière que tous les autres le soient avec nous. Alors, comme tout tend au même but, tout lui prête la main dans l' exécution d' un si noble, d' un si juste dessein : et il est bien difficile qu' il trouve quelque opposition dans sa marche ; ou, s' il en trouve, il est

p297

bien rare que, parmi nos semblables, le plus grand nombre ne lui donne pas les moyens de la vaincre.

Mais cet amour vient-il à se dérégler ?
Ce n' est plus l' amour bienfaisant et équitable de nous-mêmes et des autres ; c' est

l' amour-propre injuste et exclusif ; c' est la vanité ; c' est l' orgueil, principe de tous nos maux, comme il est la source de tous nos crimes. L' amour de soi, sage et bien ordonné, met chacun à sa place dans le vaste tout dont il fait partie, et s' y met lui-même : l' amour-propre, au contraire, se fait le centre de tout ce qui l' environne ; s' arroge des droits et des privilèges ; se compare aux autres, et se préfère ; tourne tout à son profit ; ne connoît de bornes que ses forces, et présume toujours en leur faveur ; lutte contre tous les intérêts, et ne s' aperçoit pas que, dans ce conflit de volontés et de pouvoirs, tous se flattant au même titre d' avoir les mêmes droits que lui, il en résulte une guerre de lui seul contre tous et de tous contre lui, dont il sera nécessairement la victime.

p298

C' est cet amour-propre insensé, qui enfante les vains projets, qui donne le branle à toutes les autres passions ; qui met en jeu tous les ressorts, et s' aide de toutes les injustices, pour parvenir au but qu' il se propose : c' est lui qui trouble, qui divise, pour mieux envahir ; qui sape le trône, et renverse le monarque, pour régner à sa place ; qui brise l' autel et s' attaque au dieu qu' on révère, pour se faire adorer lui-même ; qui bouleversera le monde, pour s' en faire le maître, et finira par s' ensevelir sous ses ruines. Tel est l' amour-propre dans ses excès. Laissez-le germer dans un coeur ; permettez-lui autant de forces que de desirs ; et jugez en effet de ce que deviendra l' univers.

Pour empêcher de naître un tel monstre, ou pour l' étouffer en naissant, vous avez vu toutes les précautions qu' une mère sage avoit prises dès ma plus tendre enfance : mais il falloir, à mesure que j' avançois en âge, les continuer, les redoubler ; et c' est ce que M D' Orval ne cessa jamais de faire. Pour confondre

p299

l'orgueil qui vient de la naissance, des titres, du faste, et des richesses, au flambeau de la raison, il m'avoit éclairé sur tous ces objets, il m'en avoit fait voir le néant et le préjugé, il avoit déchiré à mes yeux le voile dont se couvre leur brillante imposture : en m'apprenant à respecter, à compter les rangs, il m'avoit instruit à peser les mérites, et m'avoit fait paroître l'homme si petit sous l'écorce dont il s'enveloppe, que, par sentiment, par amour-propre peut-être, si mon guide m'en eût laissé susceptible,

p300

j'eusse rougi de me croire grand, ou de chercher à le devenir, par tout ce qui étoit si fort au dessous de moi.
Mais il y a des alimens moins grossiers, dont se nourrit un amour-propre plus délicat et plus subtil ; nos lumières, par exemple, nos talens, nos vertus : et ici, pour prévenir toute vanité, mon sage Mentor m'apprenoit, avant toutes

p301

choses, à m'interdire toute comparaison. Il vouloit bien que j'eusse assez de discernement et de justesse pour sentir, pour apprécier mes forces, afin que je ne courusse pas le risque, presque également à craindre, de rester en deçà, par une fausse modestie, ou d'aller au delà par une folle présomption : mais il ne permettoit pas que je les misse en parallèle avec celle des autres. Mon fils, me disoit-il, sois fidèle à la maxime des anciens sages, *connoissez-vous vous-même* ; mais ne te mesure point avec tes semblables. Où seroit entre eux et toi la mesure commune ? Où prendrois-tu la règle précise du jugement que tu ôserois porter ? Les apparences sont souvent trompeuses ; ce qu'ils te montrent est peut-être d'un bien moindre prix que ce qu'ils te

cachent ; et d' ailleurs, juge dans ta propre cause, si tu veux peser les mérites, qui tiendra pour toi la balance égale, ou qui t' empêchera d' en altérer les poids ? Mon guide faisoit plus encore : il me forçoit à remonter au premier principe de toutes choses ; il me faisoit disparaître tout entier

p302

devant *celui qui est* ; il me faisoit voir tous les talens distribués à son gré, toutes les vertus émanées de lui comme de leur source, et me contraignoit d' avouer que je ne suis rien de moi-même. Cependant, comme il n' est que trop vrai que l' amour-propre renaît de ses cendres ; que, tel que ce géant vaincu par Hercule, en touchant la terre, il tire de nouvelles forces de sa défaite ; et qu' après tout il tourne en sa faveur les foibles armes que la raison nous prête contre lui ; il sentoit l' impuissance où il étoit de donner à ses travaux un fondement solide, et d' en assurer le succès, si, pour suppléer à ce qui leur manquoit, il ne donnoit le reste à faire à l' humilité chrétienne.

Après l' amour-propre, la passion la plus générale et la plus forte, la plus séduisante de toutes et la plus dangereuse, la plus douce en apparence et la plus violente, c' est l' amour. J' entrois dans l' âge où il se fait sentir : quoiqu' élevé par des maîtres si sages, je frémissais déjà à la vue d' un objet trop aimable,

p303

et à l' approche d' un sexe différent. Une main posée sur la mienne me faisoit tressaillir ; un feu secret couloit dans mes veines ; et une rougeur timide, indice trop marqué de mes premiers sentimens, se peignoit sur mon front. Ces impressions n' avoient pour moi rien de fixe encore et de déterminé ; mais elles n' échappoient point à l' oeil observateur d' un ami fidèle. Il s' y étoit attendu,

et voyoit arrivé le moment où il
falloit en tempérer la cause, et en
prévenir les dangereux effets. " mon ami,
mon fils, me dit-il un jour dans des
momens de calme et dans un lieu
champêtre, où depuis quelque temps nous
goûtions en paix les charmes de la
solitude, jusqu' ici j' ai mis, autant que je
l' ai pu, les préceptes en action ; maintenant
je vous dois des leçons plus directes,
pour des cas où il vous faudra par la
suite agir seul et par vous-même. Vous
ne connoissez l' amour que par les idées
imparfaites, et trop vagues peut-être,
que vous en ont données quelques livres
choisis que nous avons lus ensemble,

p304

quelques histoires qui ne le peignoient
que foiblement et en passant, quelques
mots échappés dans le monde, et dont
nos entretiens plus sérieux et plus sages
vous distrayoient au même instant. Le
temps critique arrive, où tout va
concourir à vous le peindre sous des dehors
aimables ; votre coeur, de concert avec
tout ce qui vous environne pour vous
tromper, va vous le peindre plus aimable
encore ; l' amour lui-même va s' offrir
à vous sous mille formes différentes, pour
vous surprendre. Il empruntera les traits
de l' amitié, de l' estime, et du sentiment ;
délicat et pur dans ses commencemens,
timide encore et lent dans ses progrès,
plus sensible ensuite et plus ardent, il se
présentera bientôt à votre esprit, comme
la passion des belles ames, et à votre coeur,
comme le germe du vrai bonheur. étonné
de cette situation toute neuve pour vous,
peut-être vous renfermerez-vous en
vous-même pour la goûter, pour en jouir, pour
en nourrir tout à la fois les douceurs,
les inquiétudes, et les tourmens. Prenez
garde, mon fils ; l' amour est une syrène

p305

enchanteresse : vous êtes perdu, si vous

prêtez l' oreille à sa voix, et mon amitié pour vous, devenue stérile, n' aura plus à répandre que des pleurs.

" je ne prétends pas exagérer, vous le peindre toujours séduisant et trompeur, ou vous en faire toujours un monstre. Il n' est quelquefois qu' un penchant légitime, que donne la nature, qu' avoue la raison, et que, dans une union sainte et permanente la religion consacre ; il est même comme un devoir alors : et pourvu qu' il règne entre deux époux en monarque paisible, et non pas en tyran ; il ôte, au joug que l' hymen leur impose, ce qu' il auroit de trop pesant ; il change pour eux les épines en fleurs, les peines en plaisirs, et leur rend faciles tous les autres devoirs.

" mais pour que vous puissiez vous y livrer un jour sans crainte et sans remords, tenez votre coeur libre pour le choix qu' il doit faire ; et jusque là, tremblez à sa seule approche. Sous de feintes caresses et de fausses douceurs il cache un trait qui déchire, un feu qui

p306

consume, un poison qui dévore ; il traîne à sa suite l' agitation et le trouble, la crainte toujours inquiète et les soupçons jaloux, l' ennui du bien, le dégoût des vertus, l' obscurcissement de toute lumière et de tout principe, le repentir qui naît du crime, et souvent l' infortune, et la honte, plus cruelle encore. Ce n' étoit qu' un sentiment, à l' en croire d' abord ; il sembloit même ne pas tenir aux sens, et n' avoir rien à craindre de leur attrait grossier : il est devenu bientôt une passion honteuse, effrénée, qui ne se rend plus sensible que par ses chutes et ses écarts. à combien d' ames nobles et généreuses il a fait perdre le fruit de plusieurs années de force et de sagesse ! Combien de compagnons d' Ulysse il a honteusement transformés et avilis par les enchantemens de Circé ! Combien d' Hercule il a fait lâchement filer auprès d' Omphale ! De combien de monarques il a fait des esclaves !

" on a vu les plus grandes révolutions

amenées par une si petite cause, les plus terribles évènements préparés par ses influences

p307

secrètes, et des trônes ébranlés,
renversés par l' amour. ô mon fils :
si l' on en excepte l' ambition, l' orgueil,
il n' est point de passion qui exige davantage,
qui commande avec plus d' empire,
à laquelle il faille de plus grandes
victimes et de plus douloureux sacrifices. Si
tu t' en laisses charmer, tu lui sacrifieras
tout, jusqu' à la mère qui t' a nourri,
jusqu' à l' ami qui t' a formé, dès qu' ils seront
un obstacle à tes desirs. Si cependant tu
parviens à l' arracher de ton coeur, quelle
plaie sanglante elle y aura faite ! Et que
la blessure saignera long-temps, avant que
tu ayes pu la guérir !
" mais comment vaincre l' amour ? Demande-moi
plutôt, mon fils, comment
il faut le prévenir. Ainsi que toutes les
autres passions, on peut aisément
l' empêcher de naître : mais comme elles, et
plus qu' elles encore, qu' il est difficile à
vaincre, lorsqu' une fois il est né ! Quoi
qu' il en soit, la réponse est la même pour
l' un et l' autre cas : emploie contre lui les
seules armes que la raison ait pu nous
donner, la vigilance et la fuite. Ame

p308

forte et intrépide, affronte les dangers,
les ridicules, les mépris, les travaux,
et les souffrances, lorsqu' il est question
du devoir ; présente-toi de front ; attaque
à force ouverte ce qui rebute et
épouvante notre foible nature : mais, prudent
et sage, fuis avec soin, lorsqu' il s' agit
des passions qui la flattent.
" le premier objet sur lequel tu dois
veiller, ce sont tes sens. Par eux
s' efforcent d' entrer les images dangereuses des
objets qui t' environnent ; par eux, ces
objets s' empressent à faire impression sur
ton esprit et sur ton coeur. Ne permets

pas que tes oreilles et tes yeux s'ouvrent
sans réserve à ce qui peut te séduire.
Retiens tous tes sens captifs sous le joug de
la raison ; je n' ai pas fait de toi un
athlète vigoureux, pour que tu cèdes à leurs
efforts : que ton ame agisse en reine ;

p309

qu' elle les gouverne et les maîtrise ; sans
quoi ils seront bientôt eux-mêmes ses
rois et ses tyrans. Née pour leur donner
des fers, elle gémit dans l' esclavage,
et secouera ses chaînes sans pouvoir les
rompre. Crains la mollesse, et les maux
qu' elle traîne après elle ; ne néglige pas
les précautions les plus légères ; et dans
un corps chaste, tu porteras toujours une
ame pure. L' amour tient aux sens,
sous quelque forme qu' il se déguise ; et
il faut bien peu connoître le coeur
humain, pour croire à l' amour platonique
entre deux personnes d' un âge nubile et
d' un sexe différent. Une si douce erreur

p310

ne peut être que celle d' une jeunesse sans
expérience, ou d' un sexe trop foible, qui
aime à s' en imposer à lui-même.

" mais l' amour, qui tient aux sens,
tient encore plus à l' imagination, qui
agit sur eux à son tour avec bien plus
de force et d' empire qu' ils n' avoient agi
sur elle.

" mon fils ! Rends-toi attentif à ma
voix. C' est l' amitié, éclairée par la
réflexion et les années, qui t' éclaire
elle-même pour ton bonheur. Le vrai mobile
de toutes les actions humaines, ce qui
enfante ou qui modifie nos amours et
nos haines, nos espérances et nos craintes,
nos aversions et nos goûts ; ce qui
les excite, qui les enflamme, qui les
ralentit et les attiédit à son gré ; ce qui
fait presque toujours les joies et les
misères de la vie ; c' est l' imagination : et
ce qui devient ainsi entre les mains du
sage le principe secret de sa félicité, c' est

le soin qu' il prend de la régler. Si elle s' agite, si elle s' échauffe, elle va tout échauffer, tout embrâser avec elle ; elle formera l' enthousiasme, le fanatisme ;

p311

égarée dans sa route, elle ne se bornera plus à porter en toi une chaleur douce et féconde ; elle roulera dans des tourbillons de flamme, et réduira ton coeur en cendres. L' amant furieux fût toujours resté indifférent et tranquille, si, s' arrêtant à la première pensée, ainsi qu' aux premiers regards, il n' eût pas rappelé sans cesse à son esprit l' objet qui l' avoit frappé, pour l' embellir de tous les charmes que l' imagination pouvoit lui prêter. Empêche donc que la tienne ne s' occupe indiscrètement de ce qui l' aura saisie d' abord. Si, par ton peu de réserve, elle a déjà allumé en toi quelque étincelle de ce feu si prompt à se répandre, arrête ses progrès par l' éloignement et l' absence : si tu ne le peux pas, e égard aux circonstances, arme du moins l' imagination contre elle-même, en lui offrant des images aussi propres à modérer son ardeur, que celles qu' elle s' était faites, étoient propres à l' augmenter. " ce que je t' ai dit de l' amour, souviens-toi que je le dis également de toutes les autres passions. C' est en tout genre

p312

que l' imagination vive et ardente élève à nos yeux comme un fantôme, ce qui n' étoit tout au plus qu' un foible nuage : laisse l' imagination se refroidir, bien loin de souffrir qu' elle t' entraîne ; le fantôme disparaîtra, et elle emportera bientôt le nuage avec elle " . Ainsi m' instruisoit mon guide ; et à la place des passions qui rétrécissent notre coeur, en paroissant le dilater, et resserrent toutes nos affections dans un même objet, il cultivoit chaque jour le sentiment plus heureux et plus doux de

bienveillance pour tous les hommes, que ma mère avoit pris soin de former en moi. Il l' étendoit à mesure qu' il étendoit mes lumières : en m' apprenant la géographie et l' histoire, il m' intéressoit, il m' affectionnoit à tous les peuples, il me rendoit le citoyen de l' univers, mais plus

p313

encore de ma patrie ; bien différent de ces faux sages, qui ne veulent être de toutes les nations que pour ne tenir que le moins qu' ils peuvent à leur propre pays. C' est donc ici qu' il mettoit la plus vive chaleur. Après m' avoir fait connoître ce que je devois à la société en général ; après m' en avoir montré les différens rapports, et m' avoir ouvert le sanctuaire si respectable de cette science, aussi nécessaire qu' elle est malheureusement négligée parmi nous, la science du *droit de la nature et des gens* : il me ramenoit sans cesse à ce que je devois au gouvernement qui m' avoit vu naître, et m' en peignoit en traits de feu tous les avantages. Il m' apprenoit à le chérir, et à lui rendre, par mon respect pour l' autorité qui y préside, par mon obéissance à ses loix,

p314

par mon amour pour tous ses membres, par mon empressement à le servir, le juste tribut des biens que j' en reçois. Il me représentoit l' amour de la patrie comme le sentiment des grandes ames, la vertu des héros, et le principe des grandes actions. Il faisoit plus, il m' animoit par de grands exemples. Il me remettoit devant les yeux ces hommes illustres, ces citoyens généreux, ces sujets fidèles, toujours prêts à se dévouer pour le salut de l' état, le bonheur du peuple, et la gloire de leur prince ; et ne m' inspiroit d' autre ambition que celle de les imiter. C' est sur leur histoire qu' il arrêtoit le plus volontiers mes regards. Moins curieux de détails sanglans de

sièges et de batailles, il cherchoit
par-tout avec moi des traits de patriotisme,
d' humanité, et de bienfaisance. Il
m' avoit fait, à l' exemple d' un ancien sage
instruisant son fils, un recueil de ce que
ces histoires avoient de plus frappant.
Nous tenions ensemble un registre fidèle
de tous les sentimens vraiment nobles,
de toutes les actions vraiment grandes,

p315

de tous les traits dignes de mémoire ; et
en lisant ces traits sublimes, quelle ame
généreuse, dans un saint transport, n' eût
dit avec moi : " oui, je me sens le coeur
assez bien placé pour en faire autant " !
J' interromps pour la seconde fois, ma
chère émilie, ce récit de M De Veymur
si intéressant pour toi. Un autre soin
m' occupe. J' ai reçu depuis ta dernière
lettre, et presque en même-temps, une
lettre de ton mari, en réponse à celles
où je m' efforçois de le rappeler à la
divinité. J' ai lieu de penser, que, comme
il le dit lui-même, elles ont fait quelque
impression sur lui ; mais les conséquences
qu' il seroit forcé d' en tirer, l' effraient
plus que jamais ; et, selon la marche
ordinaire à l' incrédulité, il se montre
disposé maintenant à embrasser le parti
le plus propre à lui procurer une fausse
paix et une aveugle sécurité. Il se jette
dans le septicisme le plus outré, et se fait
un point de sagesse de douter, ou, pour

p316

parler plus vrai, de paroître douter de
tout. Il est essentiel de le tirer du nouvel
abîme, où il se plonge. Daigne le ciel
dissiper, par l' éclat de sa lumière, les lueurs
qui l' égarent et le conduisent par degrés
aux plus épaisses ténèbres !

p327

LETTRE 15

du comte de Valemont à son père.
vous avez tout droit d'attendre de moi
de la sincérité et de la droiture ; je vous
ai promis et je vous dois toute
confiance. Mon père ! Mon tendre et
respectable père, en qui pourrais-je mieux la
placer ? Eh bien, recueillez donc le fruit
de vos travaux et le prix de vos vertus ;
lisez dans le coeur de votre fils. Il va vous
l'ouvrir, ce coeur, et ne vous cachera
rien de tout ce qu'il aura la force de
s'avouer à lui-même. Je me suis arrêté
long-temps sur votre dernière lettre ; j'ai
réfléchi de nouveau sur la première, et, je
vous en fais l'aveu, elles ont presque
trionphé de ma résistance ; elles m'ont
du moins vivement ému et fortement
ébranlé. En vous lisant, je croyais
entendre au dedans de moi une voix secrète
que je m'efforçois vainement d'étouffer,
et qui me parloit comme vous.
Je conçois que l'idée d'un dieu, fortement

p328

imprimée dans notre ame, est la
plus propre à concilier toutes nos
affections, en les ramenant sous la loi du
devoir. Mais ce devoir est tel, que les
passions en frémissent, et murmurent contre
le joug qu'il nous impose : car, hélas !
Quel est l'homme sans passions ? J'avoue
que, s'il y a quelque vérité sensible, ah !
C'est celle de l'existence d'un dieu ; et il
faut n'avoir rien vu, il faut être plus
sauvage que les sauvages mêmes, pour ne
pas remonter, du moins comme eux, de
divinités en divinités, à une première
cause intelligente et sage, de quelque nom
qu'on l'appelle.
Je dirois plus encore. Peut-être seroit-on
fondé à croire que, s'il y a quelque
vérité, Dieu existe : car enfin, sans un
dieu, et dans l'immense chaos des êtres,
sortis, je ne sais d'où ; existans, je ne sais
pourquoi ni comment ; liés, enchainés,
sans rapports réels ; ordonnés en
apparence, et effectivement libres de tout
accord entr'eux ; où existeroit cette

vérité ? Où en seroit, pour un entendement quelconque, le prototype, le modèle ?

p329

Mais ici je retombe sur moi-même, et tout disparaît à mes yeux : y a-t-il quelque vérité ? Ce scepticisme vous étonne ; il va vous paroître une erreur nouvelle ; il vous paroîtra même les renfermer toutes ; et ce sera pour vous, mon père, la matière d' un nouveau zèle. Cependant, parlons vrai ; il me garantit de toute erreur, et n' en suppose aucune. Au milieu de tant d' opinions contraires, qui toutes ont leurs preuves, leurs vraisemblances, et leurs difficultés, le parti le plus sage n' est-il pas de douter ? Un tel doute, ce me semble, a bien ses avantages. On ne tient à aucun sentiment, on n' est d' aucun parti, on édifie, on détruit à son gré, on est d' accord avec tout le monde, on ne l' est avec personne, et cependant la paix subsiste également. On a d' ailleurs bien plus de lumières et bien plus de force pour appercevoir et pour combattre les préjugés, qui font le tourment de la vie. Je ne m' étonne donc pas que le sceptique Montagne ait dit quelque part, que le doute universel est le lit de repos le plus commode pour une tête bien faite.

p330

Mais quoi ! ... voudrais-je un seul moment me contrefaire avec vous ? Cet état de doute, si commode, si doux en apparence, je ne puis le supporter. Quoi qu' il en soit, je l' ai affiché aux yeux du monde, et j' ai peine à m' en dédire. Je ne le sens que trop ; mon orgueil s' y complaît et s' en nourrit. Je vois à mes pieds toutes les opinions humaines, et je les y foule avec dédain : quelquefois j' ai à lutter contre celles qui paroissent les plus évidentes ; je les attaque séparément, et je n' en trouve point à laquelle une imagination féconde ne donne l' air d' un problème. Enhardi par ces premiers

succès, je les combats toutes ensemble,
et je me plais à triompher de cette foible
raison qui s'obstine à les défendre. On
m'applaudit, et je sens que je m'égare ;
on me félicite, et dans ce prétendu
triomphe, moi seul je ne suis pas
content : ma conscience réclame... ah !
Quel honteux aveu je vous fais ! ...
semblable à ces faux braves, qui, ne
pouvant envisager le péril de sang froid, et
sentant manquer leur courage, s'excitent,

p331

s'animent, ferment les yeux, et frappent
de tous côtés sans savoir où portent les
coups, je m'étourdis moi-même : pour
ne pas être foible, je deviens téméraire ;
je renverse tout sans distinction ; je m'ôte
tout ce qui me servoit de soutien ; et,
reprenant ensuite un sens plus rassis, je
frémis de ne voir autour de moi que des
abîmes. Vous concevez l'horreur de cette
situation, que je vous peins avec tant de
franchise. Non, tout hardi que je parois
être, l'état de doute absolu est trop
violent pour mon ame, et n'est point fait
pour moi. Si je réfléchissois moins, s'il
me restoit moins de cette sorte de
droiture que vos discours et vos exemples
m'ont inspirée, je pourrois, comme tant
d'autres, ne rien croire, et vivre en paix.
Mais ce cri sourd, qui s'élève au fond
de mon coeur lorsque je veux y rentrer,
m'inquiète et me trouble. L'abandon de
toute vérité me désole et m'effraie. Il me
semble, dans mon incertitude, que je
ne porte plus sur rien, que je ne suis
environné que d'ombres et de fantômes,
que la scène du monde n'est qu'une illusion

p332

continuelle, que je suis dans un vide
immense et dans une horrible solitude.
Que faire ? Adopterai-je toutes les
extravagances humaines ? Hélas ! Les plus
sages n'en sont pas exempts ; et plus ils
se permettent de raisonner en toute

liberté, plus il semble qu' ils déraisonnent.
Dernièrement encore, dans un repas
agréable, mais que je destinois en secret
à l' instruction autant qu' à l' amusement,
j' avois rassemblé tout ce qu' en genre
d' esprit, de science, et de génie, la cour
et la ville peuvent offrir de plus brillant.
Je m' attendois qu' en mettant aux prises
tant d' hommes rares et sublimes, de ce
choc mutuel des plus beaux esprits, de
cette opposition ou de cette communication
de lumières, naîtroit à mes yeux
la plus vive clarté. Il est vrai que je vis
briller mille étincelles ; j' admirai les
saillies les plus vives, les reparties les plus
ingénieuses ; on passa en revue toutes
nos connoissances, sans toutefois
s' appesantir sur aucune ; on battit en ruine
tous nos vieux préjugés ; on ne laissa
presque rien aux pauvres humains de ce

p333

qu' ils respectent le plus. Mais ce qui
m' amusa davantage, c' est que ces hommes,
la lumière du monde, me laissoient moi-même
dans les plus épaisses ténèbres ; et
que, d' accord tous ensemble pour
détruire, lorsqu' il étoit question d' établir
quelque vérité, ils ne s' accordoient plus
sur rien. Croiriez-vous, par exemple,
que, sur Dieu seul et sur sa nature, il
se forma presque autant de systèmes que
nous étions d' hommes ? On discuta avec
autant de légèreté que de finesse, on
réfuta, on confondit tour à tour les
systèmes divers qu' on venoit d' élever parmi
nous ; j' aidois de toutes mes forces à les
renverser tous ; et de tant d' efforts de
raison, je ne vis sortir que de nouveaux
motifs d' incertitude.

Depuis ce jour, je redeviens plus pyrrhonien
que jamais. S' il y avoit quelque
vérité, elle seroit une, elle seroit universelle,
éternelle, immuable. Mais, au
contraire, rien n' est plus partagé que les
sentimens ; chacun a ses principes, qu' il
se fait à lui-même ; *chacun a sa raison,*
qu' il peint de ses couleurs ; les plus
imbéciles

sont ceux qui n' ont que celle des autres, que cette raison commune, antique assemblage de préjugés bizarres, qu' on se transmet sans examen, et qu' on adopte faute de lumières. Heureusement ces préjugés varient, s' effacent, et font place à d' autres. Chaque pays, chaque siècle a ses opinions à part, comme parmi nous chaque jour a ses modes, et chaque société a ses goûts différens. Le même homme, d' un âge à l' autre, ne se ressemble pas. D' autres humeurs, d' autres passions amènent d' autres vues ; les circonstances modifient nos sentimens, et les accommodent à nos intérêts ; nos jugemens prennent la teinte secrète des penchans qui nous déterminent ; avec des inclinations diverses, on désavoue ce que l' on affirmoit autrefois ; et en changeant, avec le temps, de façon de penser, on n' a fait que changer d' erreur. Telle est en peu de mots, l' histoire de tous les hommes. Parmi eux, rien ne porte sur des principes fixes ; et celui qui a dit, *opinione regina del mondo*, n' a pas, ce semble si mal dit.

Après tout, s' il y a quelque vérité, qu' on me donne donc des yeux pour la voir, et qu' on me dise à quels caractères je pourrai la reconnoître. Ces caractères de vérité, jusqu' où s' étendront-ils ? Prendrai-je pour règle de mes idées ce qui n' est que sentiment ? Me bornerai-je à des vérités géométriques, sur lesquelles on s' accorde davantage, mais qui, pour la plupart, m' importent fort peu ? Serai-je éclairé sur cela seul, et en doute sur tout le reste ? Ce qu' il y a de plus intéressant dans la société, porte sur des faits ; en croirai-je, à cet égard des sens trompeurs ? En croirai-je, de la part des autres hommes, des rapports encore plus infidèles ? Et si l' on s' accorde sur de premiers principes, sur un petit nombre de notions primitives, qui toutes, sous d' autres termes, n' expriment au fond que la même

chose ; est on également d' accord sur ce qui dépend du témoignage des hommes ? Je me trouve donc arrêté à chaque pas ; et par-tout, le plus court, le plus sûr, est encore de douter. Est-il d' ailleurs en mon pouvoir de croire ou de ne pas croire ?

p336

Est-ce ma faute, si la vérité m' échappe ? Serai-je coupable pour n' avoir pas su bien raisonner, pourvu que j' aie pris soin de bien vivre ? Vos sentimens en particulier me touchent ; vos leçons me sont chères ; je voudrois penser comme vous, et je ne le puis.

Heureux ceux qui ont reçu de la nature un esprit plus souple et une raison plus docile ! La mienne, dans l' état où elle est, ne me semble, après tout, qu' un funeste présent. N' ayant ni la force de se déterminer, ni celle de rester incertaine ; connoissant sa propre foiblesse, et s' élevant sans cesse au dessus de ses forces pour retomber plus lourdement ; ne pouvant me rendre tranquille qu' en se taisant, et voulant raisonner toujours ; m' agitant au dedans par de violentes secousses et des inquiétudes continuelles, ne m' a-t-elle donc été donnée que pour faire mon tourment ?

Hélas ! Que je regrette mon ancienne simplicité et mes premiers penchans ! Qu' on va loin lorsqu' on s' abandonne à de premiers doutes ! égaré par des guides

p337

souvent infidèles, par une lueur souvent trompeuse, que l' on prévoit mal ce qu' il doit en coûter un jour !

Mon père, venez au secours de votre fils ; il ne vous a pas encore tout dit ; mais il ne pouvoit pas vous en dire davantage. Eh, qu' il lui a fallu de confiance et de courage, pour s' humilier ainsi devant vous ! Ah ! Sa franchise du moins n' est pas indigne de vos soins. Il peut encore être éclairé, puisqu' il lui reste quelque

desir de l' être. Son état est celui d' un malade peut-être, qui ne voit plus les objets que confusément, et qui soupire après les beaux jours de la convalescence ; mais c' est un malade qui vous est cher, qui vous aime, et que vous seul pouvez guérir.

p338

LETTRE 16

du marquis à son fils.

que ta franchise me plaît et me console ! Qu' elle augmenteroit ma tendresse pour toi, si quelque chose étoit de nature à l' augmenter ! Oui, mon fils, il reste en toi un fonds de droiture, qui s' annonce au milieu même de tes doutes et de tes erreurs ; et c' est aussi sur cela que je fonde tout l' espoir de ta guérison. Tu es malade, il est vrai ; mais que ton coeur m' offre de ressources contre les égaremens passagers de ta raison ! Je plains ton état ; il est fâcheux, il est violent, j' en conviens : cependant il est encore heureux qu' il le soit ; que tu n' ayes point cette fausse sécurité de nos prétendus esprits-forts, qui ne sont tranquilles que parce qu' ils ont pris le triste parti de ne plus compter avec eux-mêmes ; qui ne s' inquiètent pas plus de la justesse de leurs assertions que de celle de leurs doutes ; qui s' embarrassent peu s' ils

p339

éclairent pourvu qu' ils éblouissent ; qui n' ont d' autre logique que celle de leurs passions, et qui, à force de dangereux sophismes et de fausses lumières, ont trop bien réussi à s' aveugler entièrement. Pour toi, mon fils, tu n' es pas fait pour cette sorte d' aveuglement. Tu peux bien t' égarer : hélas ! Quel est le mortel qui ne s' égare pas quelquefois ? Mais tu ne sais pas t' en imposer à toi-même ; tu n' es pas

fait pour en imposer aux autres, du moins
pour vouloir leur en imposer long-temps :
et lors même que tu t' en fais admirer,
lorsque tu les subjuges en leur paroissant
plus entreprenant et plus hardi qu' eux,
ton ame droite et sincère, presque en
dépit de toi, a besoin de verser, dans le
sein d' un ami, le désaveu tacite de ta
force apparente, et l' humiliant secret de
ta foiblesse.

ô mon ami ! Que tu as fait un digne
choix, en prenant pour confident et pour
asyle le coeur d' un père ! Ce n' est point
te dégrader, que de t' humilier ainsi
devant lui ; au contraire, c' est dans ta
sincérité même que tu reprends à ses yeux

p340

ta véritable force, et qu' il fait consister
ton triomphe le plus vrai.
Mais, Valmont, comme tu t' expliques
avec moi sans détour, souffre que je
m' ouvre à toi sans réserve. Je t' aime trop
pour avoir dessein de t' offenser : et si,
sans le vouloir, je ne te ménage pas
assez ; songe que les blessures que nous
fait un ami, qui ne rouvre nos plaies que
pour les guérir, valent bien mieux que
les caresses d' un ennemi qui, ne nous
flatte que pour nous perdre plus
sûrement. Dis-moi donc, trop cher et trop
aimable Valmont, quoique droit et
sincère, l' es-tu cependant assez pour être
content de toi ? Ici, mon bon ami, c' est
plus que jamais à toi-même, à ta franchise,
que j' en appelle ; la source de tes
doutes et de ton incrédulité n' a-t-elle
rien d' équivoque ? Ton esprit ou ton
coeur n' y mêle-t-il aucun intérêt qui
puisse te la rendre suspecte ? La manie
du bel esprit, le desir de briller, de
l' emporter sur les autres hommes, cette
vanité enfin dont tu fais l' aveu, ou
quelque autre passion secrète n' a-t-elle influé

p341

en rien sur ta manière de penser ?

Matérialiste il y a quelques jours, aujourd' hui pyrrhonien, n' as-tu pas juré d' abord, comme tu sembles l' insinuer toi-même, sur la parole de quelque guide infidèle, dont l' autorité seule aura suffi pour t' égarer ? As-tu pesé bien attentivement les preuves dont il s' est servi, et les motifs qui t' ont déterminé ? Car c' est-là ce qui, joint à la droiture, nous rend jusqu' à un certain point les maîtres de croire ou de ne croire pas, et nous conduit à bien raisonner. Hélas ! Quel examen as-tu fait ? Quels motifs, quelles raisons te décident ? Tu as élevé, sans beaucoup de raisonnement et d' étude, un vaste, mais trop frêle édifice, qu' un souffle suffit pour renverser. Tu as argumenté contre le cri de ta conscience, et à chaque instant tu te déments toi-même.

As-tu d' ailleurs, par des gémissemens réitérés et des desirs ardents, appelé à toi la vérité ? Si elle existe, elle mérite bien d' être invoquée ; et, dans le doute, tu ne pouvois rien perdre, tu ne pouvois que gagner à l' implorer. Ah ! C' est la vérité

p342

qui doit décider de ton bonheur ; c' est à elle que sont liés tes intérêts les plus chers ; c' est elle qui peut seule fixer tes incertitudes, qui doit régler ta conduite, qui doit mettre un but à tes actions, et assigner un prix à tes mérites. Il n' appartient qu' à elle de te découvrir ton origine, de t' instruire sur tes devoirs, de t' éclairer sur ta fin ; elle seule peut te rendre vertueux. Que devient en effet la règle des devoirs, la pratique des vertus, sans la connoissance de la vérité ? Et si, en raisonnant mal, on abjure aisément tout principe, si on n' a plus d' autre loi que son caprice ; peut-on encore sans elle se flatter de bien vivre ? C' est la vérité, mon fils, qui fait tout l' homme.

Eh, si la vérité n' est rien ; si elle n' est qu' un mot vide de sens, qu' un nom sans idée, qu' une idée chimérique et qui n' a point d' objet ; cette idée, d' où nous vient-elle ? Et nous, Valmont, qu' est-ce que nous sommes ? Jouets infortunés des fantômes que nous nous formons, livrés à

des illusions continuelles, entraînés par
une force invincible, et dupes d' un
enchantement

p343

qu' aucun secours ne peut détruire ;
nos espérances, nos biens, ne
sont rien eux-mêmes, et nous n' avons
en un sens de réel que nos malheurs.
Mais au contraire, s' il y a une vérité ;
tout revit, tout se ranime, tout reprend
avec elle sa nature et son être ; nous
pouvons encore goûter de vrais plaisirs et
prétendre au bonheur. S' il y a une
vérité ; non-seulement, mon fils, Dieu existe ;
mais elle est Dieu même. Eh bien, cette
vérité, si respectable, si intéressante pour
toi, je te le demande encore ; l' as-tu
forcée, par tes recherches, tes vœux, et tes
prières, à descendre jusqu' à toi ? Ah ! Un
homme qui l' appelleroit ainsi, qui la
chercheroit dans la sincérité de son coeur,
qui, les yeux mouillés de larmes,
éleveroit vers elle les plus tendres regards,
qui, dégagé de tout intérêt bas et
rampant, de tout penchant vil et terrestre,
se montreroit prêt à tout sacrifier pour
elle, et dans un saint enthousiasme lui
diroit : " vérité, dont je révère jusqu' au
nom même, tandis que j' en cherche la
nature ou que j' en étudie l' existence !

p344

Vérité, toujours auguste, quoiqu' enveloppée
d' un voile que je n' ai pu lever
encore ! ô toi que j' ignore, mais que
je desire de connoître ! Charme le plus
doux des ames vraiment belles, et leur
unique objet lors même qu' elles ne
font encore que te soupçonner et
t' entrevoir ; toi qui m' as fait, si je suis
quelque chose, qui m' as fait pour être
heureux, si tu existes toi-même ; vérité
suprême ! Que faut-il entreprendre
pour te trouver ? Parle, et au premier
mot je vole aux extrémités de la terre,
si c' est là seulement que tu habites ; je

m'ensevelis dans la plus profonde retraite, si ce n'est que là que tu dois parler à mon cœur ; je romps tous les liens que mes passions ont formés, s'ils peuvent m'empêcher de courir à ta voix : parle une fois, et quoi qu'il en coûte, tu seras obéie " ! N'en doute pas, Valmont, cet homme seroit bientôt exaucé. Sensible à ce langage, attirée par cette préparation d'un cœur docile, touchée de cet état de perplexité, de desirs, et d'alarmes ; état si triste, mais si

p345

touchant, si capable d'intéresser celui qui est la vérité par essence ; elle viendroit, cette vérité si bonne, si sage, si belle, et qui a tous les attributs de Dieu même ; elle viendroit éclairer cette âme simple, ignorante, et fidèle, cette âme droite qui soupireroit après elle ; ou si, par impossible, elle refusoit de se faire entendre, c'est seulement alors qu'un tel homme seroit excusable, et qu'il pourroit dire que la vérité lui échappe, et que son erreur est invincible. Mais avoue-le, mon ami, ce n'est point là ton état ; ce ne l'a pas été du moins jusqu'ici. Livré à des spéculations frivoles, il ne paroît pas que tu te sois mis beaucoup en peine d'intéresser en ta faveur le dieu de vérité. Bien loin de là, tu accrédités toutes les opinions ; tu es de tous les partis ; tu défends avec chaleur ce que tu crois le moins ; tu donnes un air de vraisemblance aux choses les plus absurdes ; tu joues la vérité plutôt que tu ne la cherches, et tu appelles cela avoir la paix, être d'accord avec tout le monde : mais est-ce donc ainsi qu'on est d'accord avec

p346

soi-même ? Hélas ! Disons mieux : c'est ainsi que tu outrages la vérité de la manière la plus sensible ; tu te fais un pur amusement de tout ce qui la contredit ; tu la combats par-tout indifféremment,

et tu ne sais pas bien si tu es fondé à la combattre ; tu l'attaques... et tu doutes. Ah ! L' état de doute, qui est le plus triste et le plus affligeant pour une ame droite, est aussi l' état le plus critique et qui exige le plus de ménagemens. Tu dois toujours craindre de confondre la vérité avec l' erreur ; de détruire ce qui est vrai en soi et pour les autres, quoiqu' il ne te le paroisse pas encore ; de porter en eux les funestes semences d' un doute mal fondé, qui leur feroit perdre de vue ce qu' il leur est le plus intéressant de croire : tu ne devrois te permettre que des questions modestes et circonspectes, ou qu' un humble silence. Cependant tu ne ménages rien, tu tranches, tu décides, tu renverses... et tu doutes. Tu es pyrrhonien et dogmatique tout à la fois ; tu es le plus dogmatique de tous les hommes. Sincère vis-à-vis de moi seul, tu masques tes perplexités

p347

et tes craintes, tu te masques tout entier vis-à-vis des autres. Toutefois on t' écoute, mon fils, et la vérité elle-même t' entend et te juge d' avance ; elle te juge, et son jugement est au fond de ton coeur. On t' écoute, et tu ne te contrains pas ; tu risques d' induire en erreur tous ceux qui t' environnent ; tu arraches de tous les coeurs le germe précieux des vertus que tu te flattes encore de respecter ; tu rends problématiques tous les devoirs ; et tu brises, sans en être effrayé, la base sur laquelle ils reposent. Non content de résister au cri de la vérité qui te presse, tu t' efforces de l' étouffer dans les autres : eh, mon ami, pour toi le plus grand des malheurs seroit d' avoir réussi ! Qu' aurois-tu donc avancé pour ton bonheur, si tu avois forcé ton épouse, moins éclairée et moins sage, à douter si c' est pour elle une loi d' être fidèle ; si, dans ta maison, ne tenant plus à aucun principe, tout le monde se croyoit en droit d' adopter tour à tour le sentiment le plus commode ? Et voudrois-tu une femme, des enfans,

des domestiques, qui, par système et par gout, s' accoutumassent à penser comme toi ? Ah ! Si tu regrettes pour toi-même ta première simplicité, tes premières moeurs ; laisse du moins aux autres celles qu' ils ont encore.

ô mon bon ami ! Tu n' es donc pas si excusable que tu le croyois d' abord. Eh, qu' est-ce qui pourroit te servir d' excuse ? Les vains raisonnemens sur lesquels tu te fondes ? Sois vrai, mon fils, dans toute l' étendue de ce terme ; et tu en sentiras la foiblesse. La vérité, dis-tu, doit être une, éternelle, immuable : oui, sans doute, elle l' est en elle-même, elle l' est dans son principe ; mais s' ensuit-il que les hommes doivent toujours la voir ainsi ? Et de ce qu' ils sont sujets à l' erreur, de ce qu' ils se trompent quelquefois, faudra-t-il en conclure qu' ils se trompent toujours, et qu' il ne leur reste aucune règle pour ne pas s' égarer ? Déjà, cher Valmont, si, pour te faire sortir de l' état de doute absolu et te contraindre à rendre hommage à la vérité, il ne faut que forcer les premières

difficultés où ton esprit se retranche ; je t' en montrerai parmi nous, de ces vérités de tous les temps, de tous les lieux, et de tous les hommes. Il semble, à t' entendre, qu' on ne s' accorde sur rien ; mais la société toute entière ne porte-t-elle pas nécessairement sur de premiers principes universellement reconnus, sur des principes de sens commun, qu' on rougieroit de contredire sérieusement, et que toi-même tu ne t' avisas jamais de désavouer dans la pratique. De l' un à l' autre pôle, vit-on jamais révoquer en doute ces premières notions, que tu regardes comme identiques, et qui ne le sont en effet que parce que la vérité est une, et que la chaîne des conséquences tient essentiellement à une première vérité, dont Dieu est le terme, et qui les renferme toutes ? Qui douta si le tout

est plus grand que sa partie ; s' il est possible qu' une chose soit et ne soit pas en même temps, soit telle et ne soit pas telle tout à la fois ? Quel homme, tant soit peu raisonnable, mit en problème, s' il existe lorsqu' il pense ? Te faut-il des

p350

vérités morales ? Qui douta, si, posé l' existence d' une première cause souverainement bonne, intelligente, et sage, nous lui devons notre respect, notre obéissance, et notre amour ; si nous devons faire aux autres ce que nous voudrions qui nous fût fait à nous-mêmes ; s' il est juste de payer les bienfaits par la reconnoissance ? Qui, dans la conduite ordinaire de la vie, ne se crut pas libre, et ne s' imputa pas les malheurs qu' il s' est attirés par ses crimes ? Te faut-il des vérités de fait ? Qui osa douter encore de ce que le témoignage constant et unanime de ses sens lui rapporte ; de ce qui lui est confirmé par des témoins oculaires, en assez grand nombre, et de caractères, de passions, d' intérêts assez divers, pour n' avoir pu se tromper de concert sur un fait également sensible pour tous, ou s' accorder à nous tromper ? Qui douta si Rome existe, et si César a vaincu Pompée ? Sur tous ces objets et d' autres semblables, on pourra bien, comme toi, s' étourdir quelquefois et disputer un moment : mais le doute est dans l' expression,

p351

et jamais dans le coeur ; et c' est pour cela qu' on a dit, un peu crument, que le pyrrhonisme est une secte de menteurs. Aussi voit-on ceux qui s' en piquent le plus, lorsqu' il s' agit d' affaires qui leur paroissent un peu sérieuses, raisonner et agir comme les autres hommes. Et pourquoi donc, mon fils, s' ils suivent si constamment les mêmes principes sur de certains objets, se croiroient-ils fondés à les méconnoître sur d' autres ?

Cette différence si bizarre dans
la manière de voir les choses, en
mettra-t-elle dans leur nature ? Si nous étions
sincères ; lorsque nos penchans ou que
nos intérêts changent, le point de vue

p352

changerait-il avec eux ? N' avons-nous pas
au dedans de nous de quoi juger nos
affections mêmes et en redresser
l' illusion ? Et osera-t-on nier que cette règle
subsiste, parce qu' on ne la consulte pas
toujours ?

Mais quelle est cette règle de vérité
qui peut, sans crainte d' erreur, déterminer
nos jugemens ? C' est premièrement
celle à laquelle tu peux le moins résister,
mon fils ; c' est l' évidence. La vérité brille
quelquefois de sa propre lumière ; son
éclat est si vif, l' idée qu' elle fait naître
dans notre esprit, dès qu' elle s' y présente,
est si nette et si distincte, qu' elle
contraint dès lors notre consentement,
et n' a plus besoin d' autre preuve. Tel est
l' effet que produisent les premiers
principes ; tel est celui que produit la
connexion immédiate entre un principe et sa
conséquence. Sans cette première règle,
la vérité n' existeroit point pour nous : eh,
où en serions nous en effet, s' il falloit
sans cesse remonter de preuve en preuve,
de proposition en proposition ; et s' il n' y
en avoit pas quelqu' une, qui, par sa clarté

p353

irrésistible, et sans le secours du
raisonnement, fût sa preuve à elle-même ? Avec
cette règle, au contraire, les lumières
s' étendent de proche en proche, les
connoissances se multiplient ; et plus on la
suit fidèlement, plus les opérations sont
constantes. De-là, mon fils, la certitude
de la science des nombres, de la géométrie,
et des autres sciences qui en dépendent.
Fais faire à Paris, à Pékin, au
Mexique, d' après les mêmes principes,
les mêmes opérations ; et les résultats

seront les mêmes : l' effet sera toujours uniforme, dès que les principes (également bien appliqués) le seront aussi. Tant il est vrai qu' il y a une vérité constante, immuable, et dont les rapports sont indépendans de nos opinions.

L' évidence embrasse les vérités de sentiment, comme celles qui nous sont connues par des idées claires et distinctes, *je pense, j' existe, je souffre, je veux ;* l' éclat est ici le même ; l' acquiescement de notre part est également nécessaire ; et on peut dire de l' évidence d' idée et de

p354

l' évidence de sentiment, que l' une tient étroitement à l' autre.

L' évidence ne se borne pas à des vérités froides et stériles pour les mœurs, à des vérités de calcul et de géométrie, comme tu veux le faire entendre ; mais elle nous conduit aux vérités les plus intéressantes. Eh, que t' ai-je dit, cher Valmont, en te parlant de Dieu, de cette première cause intelligente et sage, que ne soit tiré d' un principe évident ? Tout s' y réduit à cette vérité primitive, que l' effet ne peut être plus excellent que sa cause ; que, si l' effet renferme de l' intelligence et de l' ordre, la cause elle-même doit être intelligente et sage, et d' autant plus sage, que l' ordre est plus constant et renferme des rapports plus étendus.

L' évidence a sous soi d' autres règles ; mais qui toujours participent plus ou moins à sa lumière, et dont elle fixe les différens degrés d' autorité. C' est ainsi que la certitude physique, qui a pour objet tout ce qui est soumis à nos sens, et qui

p355

nous assure de l' existence de ces mêmes objets et de leurs rapports entre eux, porte sur ces conséquences, qui suivent évidemment de l' idée qu' une raison saine nous donne de la divinité, et qui dès

lors deviennent elles-mêmes autant de principes : la première que Dieu, vérité suprême, et source unique de toute vérité, ne sauroit nous tromper ; et la seconde, qu' une longue suite d' apparences, liées à une même cause qui les explique, suppose l' existence de cette cause, sans laquelle Dieu lui-même nous tromperoit à chaque instant.

C' est ainsi encore que la certitude morale, qui a pour objet le témoignage des hommes sur les choses de fait, prise dans son plus haut point, porte sur cet autre principe évident : que dès là que du côté des témoins, combinés avec le fait, d' ailleurs sensible et palpable, et avec ses conséquences, il est clair qu' il ne peut y avoir unité de motifs, mais qu' au contraire il y a diversité de vues, de caractères, de passions, et d' intérêts ; dès là aussi l' unanimité dans les rapports multipliés

p356

qui nous ont été faits, ne peut venir que de la vérité même de la chose. C' est ainsi enfin que la probabilité elle-même, quoique bien au dessous de l' évidence et de la certitude, porte cependant sur cette règle évidente : que dans les choses qui ne sont par elles-mêmes ni évidentes ni certaines, mais qui demandent quelque détermination, le parti le plus sage est de se déterminer par ce qui nous paroît le plus vraisemblable : et c' est encore l' évidence qui assigne dans mille circonstances les différens degrés de vraisemblance.

Tu vois, mon fils, par ce précis des véritables fondemens de nos connoissances, précis tel que le comporte la nature de nos lettres, tu vois que nous ne manquons point de règles de vérité ; et qu' il ne faut que cette raison commune à tous les hommes pour les appercevoir, qu' un peu de bonne foi pour en convenir, et de l' attention jointe à la droiture pour en profiter.

Eh, mon bon ami, d' où pars-tu toi-même pour raisonner avec moi ? Tous

p357

tes raisonnemens ne supposent-ils pas quelques principes avoués de tous deux, quelques notions communes entre nous ? En argumentant contre la vérité en faveur du doute universel, tu ne peux former aucune espèce de raisonnement qui ne prouve contre toi ; et il suffit de tes propres armes pour te vaincre. Mais à quoi m'arrêté-je ? Cette droiture dont tu te glorifies, et dont je reconnois encore dans mon fils le germe précieux, n'est-elle pas le cri de la vérité, dans la bouche même de celui qui l'attaque ? Quel est en effet son ennemi le plus déclaré, qui voulût passer pour faux et pour menteur ? Quel est le sceptique, si entêté dans ses doutes, si opiniâtre à les défendre, qui voulût bien être regardé comme un imposteur qui parle autrement qu'il ne pense ? Quoi, mon fils, y aura-t-il donc une vérité pour les sentimens, pour les moeurs ; et n'y en aura-t-il point pour l'esprit et pour la raison ? Abjure, cher Valmont, ton pyrrhonisme insensé, et tu ne seras plus

p358

si souvent en contradiction avec toi-même ; et c'est seulement alors que ta bouche ne sera plus démentie par ton esprit et par ton coeur : tu seras vrai, et il est aisé de sentir que tu étois fait pour l'être. Tu ne me parles plus d'émilie. Hélas ! La tendre, la vertueuse émilie, comment s'accommode-t-elle de tes systèmes ? Ah ! Mon fils, mon fils, plus à plaindre encore que coupable, et toujours si cher à mon coeur, achève de m'ouvrir le tien, verse dans mon sein un secret qui t'accable. Puisque, de ton aveu, tu ne m'as pas tout dit, soulage-toi ; et prends les conseils d'un ami. Oublie que tu parles à un père : hélas ! Pourquoi l'oublier ! Un vrai père est-il donc si fort à craindre ? Et qui peut mieux que lui, pardonner les foiblesses et excuser les erreurs ?

LETTRE 17

du marquis à la comtesse.

je reviens à toi, ma chère émilie, et je reprends, pour ne plus l' interrompre, le récit de M De Veymur où j' ai été forcé de le laisser.

Tandis que mon guide, continua-t-il, m' exerçoit à toutes les vertus, ma mère de son côté suivoit constamment le plan d' éducation qu' elle s' étoit fait pour ma soeur. Il étoit relatif, quant au fonds, à celui que M D' Orval suivoit par rapport à moi ; mais elle le modifioit dans la forme, et l' accommodoit à la foiblesse du sexe, à ses occupations naturelles, à ses devoirs, au caractère de sa fille, et aux goûts qu' elle vouloit lui faire prendre. Elle ornoit son esprit des connoissances les plus solides, et la formoit sur-tout à la justesse du raisonnement. Elle donnoit à son corps toutes les graces dont il étoit susceptible, et eût craint de confier à tout autre qu' elle-même un

soin si dangereux. Elle lui assuroit une heureuse constitution, par une nourriture saine, des promenades champêtres,

et des exercices modérés. Elle ne négligeoit pas pour elle les talens agréables ; mais elle en tempéroit l' usage, en le réduisant à un amusement honnête et à un délassement passager. Elle lui faisoit aimer l' intérieur de sa maison, par l' habitude des travaux de son sexe et le détail des soins du ménage. Elle vouloit qu' on pût admirer dans Cécile cette femme forte de l' écriture, qui trouve, dans son courage et dans sa propre industrie, toute la

source des avantages qu' elle procure à sa famille. Elle lui inspiroit le goût d' une parure simple et modeste, la seule, qui, en ornant le corps autant qu' il convient, montre la candeur, la beauté de l' ame, et laisse voir un tout parfait. Elle l' attachoit

p366

à ses devoirs, en les lui rendant faciles ; et aux vertus, en les lui faisant paroître aimables : elle lui peignoit toujours la sagesse à côté du bonheur : elle l' accoutumoit à se vaincre dans les petites choses, pour n' être pas vaincue elle-même dans des occasions plus importantes, et savoit lui rendre sensibles les avantages et le plaisir de la victoire. Elle lui apprenoit à dédaigner des hommages frivoles ; à apprécier le vrai mérite, pour être un jour en état de faire un choix, à juger par sa raison, et non par ses yeux ; à fuir le ton du siècle et les airs à la mode ; à mépriser les fades galanteries, la suffisance, et les ridicules d' un petit-maître ; et à rejeter avec horreur les louanges intéressées et les vœux outrageans du libertin. Elle lui faisoit aussi regarder en pitié la légèreté précieuse, le langage apprêté, les termes excessifs pour ne rien dire, la déraison, les agaceries souvent indécentes, les afféteries, les mines, et tout le jeu d' une petite maîtresse. Elle lui donnoit les armes qui conviennent au sexe le plus foible et lui

p367

assûrent l' empire qui lui est propre, celles de la pudeur, de la douceur, et des grâces. Cécile, sans vanité, sans coquetterie, sans empressement pour séduire et pour plaire, n' en plaisoit peut-être que plus sûrement et plus constamment. D' une autre, il est vrai, on eût pu faire plus volontiers sa maîtresse ; mais de Cécile, je n' ai vu personne d' un état et d' un âge sortables au sien, qui n' eût désiré d' en faire son épouse.

Dépouillée de tout bien après la mort de ma mère, elle a refusé mille partis avantageux, pour me tenir lieu de tout ce que j' avois perdu.

Mais je touche à l' évènement le plus triste de ma vie : falloit-il que nous fussions condamnés à perdre si jeunes une si bonne mère ! Pardonnez-moi les larmes que me fait encore verser ce triste souvenir... une maladie cruelle nous l' enleva en peu de jours. Dans ses derniers instans elle nous fit approcher de son lit. " mes chers enfans " , nous dit-elle d' une voix foible et mourante, et en nous arrosant de ses larmes, " vous êtes, après mon époux, le plus grand sacrifice que

p368

je puisse faire au ciel ; je le lui fais, quelque pénible qu' il soit : puisse votre bonheur à tous deux en être le prix ! Je vous ai portés en même temps dans mon sein ; je vous ai nourris du même lait ; je vous ai donné les mêmes preuves de tendresse : aimez-vous constamment, et servez-vous de soutien l' un à l' autre. Je ne vous ai pas toujours conduits par la même route ; vous aviez des caractères différens. L' un trop vif, trop ardent, trop plein de confiance, avoit besoin d' être retenu ; l' autre trop craintive, trop foible, avoit besoin d' être excitée et encouragée : voilà le principe des petites différences que vous avez pu remarquer dans ma conduite. Mais le ciel m' est témoin que je n' aurois pu dire qui des deux j' aimois le plus ; et je crois que, si mon coeur eût été capable de quelque préférence, celui qui eût été le moins tendrement aimé, eût paru l' être davantage. Mon amour pour vous a servi à me corriger de bien des défauts, pour ne pas risquer de vous les faire prendre ;

p369

et je ne desirois que d' être plus

vertueuse, pour vous mieux apprendre à le devenir.

Je m' étois tracé par écrit, avant même que de vous donner le jour, le plan que je devois suivre pour vous rendre heureux ; j' ai été la première à en recueillir les fruits. M D' Orval aura soin de vous le remettre ; il vous servira peut-être un jour à rendre heureux vos enfans. Mes soins pour vous ont été mon plaisir le plus doux ; j' en ai fait mon premier mérite devant Dieu, toute ma gloire devant les hommes ; ils sont maintenant le sujet de ma confiance auprès de mon juge, qui est en même temps mon sauveur et mon père. Respectez toujours celui que Dieu vous a donné sur la terre. Je vous laisse un grand trésor ; c' est la religion, c' est la vertu, et M D' Orval qui vous aidera à les conserver. Adieu, mes enfans, n' oubliez pas devant Dieu combien je vous ai aimés " ... elle nous bénit, et peu d' heures après elle expira. Je n' entreprendrai pas de vous peindre

p370

notre douleur et nos regrets. Jamais mère ne fut tant aimée, et ne fut si digne de l' être. Il y a long-temps qu' elle n' est plus ; mais sa mémoire vivra toujours dans nos coeurs. à peine mon père eut-il donné quelques mois au deuil et à la tristesse que lui causoit son veuvage, qu' il crut ne pouvoir se passer plus long-temps d' une compagne : son choix nous prépara d' autres peines. Sa nouvelle épouse prit sur son esprit le même empire que ma mère, et n' en fit pas le même usage. M D' Orval fut remercié presque aussi-tôt, ou plutôt il fut renvoyé indignement ; et de tous les coups qu' on pouvoit me porter, c' étoit le plus sensible. Heureusement pour moi, encore plus que pour lui, ma mère, toujours prévoyante et sage, peu de temps avant sa mort, s' étoit défait en sa faveur d' un petit bien qui lui étoit resté en propre, et qui étoit le seul héritage de ses pères. C' étoit un foible gage de sa reconnoissance : cependant il fallut le contraindre à l' accepter. Elle y réussit, en lui disant :

" c' est à mes enfans que j' en assûre à

p371

tout évènement l' usufruit le plus précieux, en le remettant entre vos mains ". Je ne sais si ses vûes se portoient tout entières jusques-là ; et je crois que sa prévoyance étoit bien plus pour M D' Orval que pour nous, qui, nés d' un père suffisamment riche, paroissions n' en avoir pas besoin. En tout cas, ses vûes n' ont pas été trompées. Au bout d' un an de mariage, ma belle-mère accoucha d' un fils ; et, dès ce moment, nous ne fûmes plus traités, ma soeur et moi, que comme des étrangers dans la maison de notre père. Je ne vous ferai point le détail de tout ce que nous eûmes à souffrir. L' éducation que nous avions reçue nous soutint dans notre malheur, et nous ne cessions de bénir de concert ceux qui nous l' avoient donnée. Sans elle, que nous eussions été infortunés ! Avec elle, il s' en falloit bien que nous fussions les plus à plaindre. Neuf mois après, mon père eut de sa seconde épouse une fille ; et ma soeur, voyant de jour en jour croître ses maux, fut regardée dès lors comme quelqu' un qui vendroit ses soins, et dont

p372

l' entretien et la nourriture seroient le salaire. Elle n' avoit pas la malheureuse sensibilité de l' amour-propre ; mais elle avoit toute la délicatesse du sentiment, et elle gémissoit encore plus pour mon père que pour elle-même. Pour moi, ne pouvant soutenir la vue de ses peines sans chercher les moyens de les faire cesser quelque jour, trop affligé de tout ce qui m' environnoit, et honteux de l' espèce d' oisiveté dans laquelle je languissois, je sollicitai tant de fois mon entrée dans le service, que je l' obtins, mais sans secours pour m' y soutenir. Du côté de ma mère, il ne me restoit que des parens très éloignés ; du

côté de mon père, il n' y en avoit aucun
que l' on me permît de voir : mon cher
D' Orval, qui, de sa retraite, m' appelloit
depuis long-temps, fut mon unique
ressource. Je volai entre ses bras, et mon
coeur, fermé à la joie depuis la mort de
ma mère, s' y rouvrit dans cet instant pour
la première fois. Douce amitié ! Sentiment
des belles ames, et qu' on ne trouve
que dans les coeurs vertueux ! Après la

p373

religion il n' appartient qu' à toi d' adoucir
nos maux, et de nous faire goûter de
vrais plaisirs ! Mon ami se resserra,
s' épuisa même, en ma faveur ; il avoit
d' autres amis, qu' il intéressa pour moi.
J' entrai dans les mousquetaires : ses
conseils m' y guidèrent, et sa sagesse m' y
suivit encore. Je fus en pied peu de temps
après. être jeune, être mousquetaire,
avoir une figure assez heureuse, point
de bien et de moeurs, devoit paroître
un phénomène un peu étrange. Hélas !
Telle étoit la dépravation du siècle, qu' il
eût paru ridicule, et le caractère
insoutenable, si je n' eusse pris les moyens les
plus propres à le conserver avec
honneur. Fidèle à tous mes exercices ;
officieux et prévenant envers tous mes
camarades ; plein d' égards pour tous, sans
liaison particulière avec qui que ce fût ;
n' ayant, pour aucun d' entre eux, ni
distinction ni préférence ; enjoué par
caractère, mais réservé par prudence ; ne
moralisant point en vain ; ne contrariant
personne ; paroissant aimer l' étude avec
passion, l' aimant en effet, et m' y livrant

p374

en militaire qui veut servir utilement sa
patrie ; n' affectant, dans mes exercices
de religion, ni de me montrer, ni de me
cacher ; voulant bien qu' on crût que
j' avois des principes, et que je n' étois pas
d' humeur à m' en écarter ; du reste,
circonspect dans mes paroles comme dans

ma conduite, et ne me compromettant jamais ; j' étois parvenu à faire dire, *il est dévot*, sans qu' on parût s' en formaliser. Plusieurs ajoutaient, *il est singulier* : car il faut bien être un peu regardé comme tel par la multitude, quand on ne veut pas faire comme elle. Mais tous disoient en même temps : *c' est un homme droit et un bon militaire ; s' il a quelques singularités, il faut les lui passer en faveur de ce qu' il a d' essentiel* . Voilà le jugement le plus favorable auquel je pusse prétendre ; et c' est à mon heureuse éducation et aux soins de mon ami, que j' étois redevable de ce qui me l' avoit procuré. Un parent que j' ignorois entendit parler de moi, et me donna une lieutenance dans son régiment. Quelques actions

p375

heureuses commencèrent à me faire connoître. Je crus alors que je pouvois reparoître dans la maison de mon père, pour rappeler à sa mémoire un fils qu' il sembloit avoir oublié, pour embrasser ma soeur, et pour la tirer d' esclavage. Mais, hélas ! Quel triste coup d' oeil vint s' offrir à moi ! Vous peindrai-je un père, un mari, gouverné chez lui avec empire, confiné dans l' appartement le plus reculé, maudissant le joug qu' on lui imposoit et n' ayant pas la force de s' en délivrer, méprisé de son domestique, peu craint, peu respecté de ses enfans, indifférent aux étrangers et à sa propre famille, n' ayant de consolations que de ma soeur, et osant à peine lui parler ? Vous peindrai-je, hélas ! Cette fille pleine de vertu, portant tout à la fois ses propres maux et ceux de son père ; les portant sans plainte, sans murmure, sans aigreur, sans s' inquiéter vainement à chercher du remède à ce qui ne pouvoit plus en souffrir ? Ma belle-mère, idolâtre de ses enfans, qu' elle aimoit pour elle-même, qu' elle tourmentoit en les aimant,

p376

et qui en revanche lui promettoient déjà toutes les peines qu' ils devoient lui faire un jour ? Des domestiques sans subordination, sans moeurs ? Une maison mal montée, mal servie, mal-aisée avec des richesses réelles, et même, à quelques égards, avec l' air du luxe et de la profusion ? Les enfans,... ah ! Quel contraste avec l' éducation que nous avons reçue ! Et quelles images me reste-t-il encore à vous tracer ! Mon père, dans le peu qu' il osoit leur dire, sans cesse contredit par sa femme : l' un et l' autre n' ayant à leur égard aucune règle fixe, ni entre eux aucun principe qui leur fût commun : les valets devenus les flatteurs à gages, et les premiers corrupteurs de ces innocentes victimes, trop souvent confiées à leurs

p377

soins : les moindres paroles de ces enfans reçues comme des oracles, répétées cent fois devant eux à qui vouloit les entendre, ornées de toutes les fades interprétations d' une gouvernante, et des froides allusions d' un précepteur : une mère n' exigeant d' eux presque rien en genre de devoir, et sur toute autre chose les contrariant, les gênant hors de propos, et exigeant au-delà de leur pouvoir ; toujours aux expédiens pour les faire obéir ; les animant, les excitant, les récompensant ou les punissant par tout ce qui pouvoit intéresser en eux la vanité, la gourmandise, l' amour du luxe et de la parure ; tantôt les grondant, les maltraitant ; le moment d' après, les apaisant, les caressant ; et par tout ce manège leur apprenant tout à la fois, et à se revolter contre les châtimens, et à dédaigner les caresses : cette mère, trop peu sage, ne gagnant auprès d' eux d' un côté, que pour perdre encore plus de l' autre ; ne les portant à céder pour le moment, que de manière à les rendre bien plus opiniâtres et plus volontaires

p378

par la suite ; ne leur ôtant un caprice, que pour satisfaire une fantaisie d' une autre espèce ; et, de caprice en caprice, de fantaisie en fantaisie, les amenant au point de ne plus rien trouver qui pût les satisfaire : des enfans si pleins de leur volonté, qu' on les voyoit tout rouges de colère, se tordre les mains et remplir la maison de leurs cris, parce qu' on ne leur donnoit pas ce qu' il leur étoit impossible d' avoir : dans le fils, de la suffisance ; un babil qui ne signifioit rien, et nulle sorte de mérite pour son âge, un esprit fier et des goûts serviles, un caractère haut et des sentimens bas : dans la fille, déjà les premiers signes de la coquetterie et les premières semences du vice, un langage mignard et affecté, des minauderies dans le maintien comme dans le jargon, des regards de complaisance sur elle-même, une envie démesurée de plaire et de se faire applaudir, le goût le plus vif pour les ajustemens et la parure, l' enivrement des plaisirs, l' amour des romans, celui de la bagatelle, et l' habitude à ne rien faire :

p379

tous deux mutins, grondeurs, impérieux, caustiques, pour ne pas dire méchans ; incapables de se contraindre ; sensibles, mais pour le moment, à tout ce qui les obligeoit ; durs pour tous ceux qui ne leur paroisoient plus bons à rien, ou à qui ils se croyoient en droit de commander : voilà le tableau de la maison de mon père. Ce n' étoit plus sa faute en un sens ; et c' étoit moins encore celle de ses enfans : tout le mal venoit de la manière dont on les avoit élevés. D' après ce triste détail, que la sagesse de vos vues et le vif intérêt que j' y prens m' ont forcé de vous faire, il vous est aisé de comprendre de quelle manière je fus reçu. Mon père n' osa me témoigner sa joie ; ma belle-mère me fit l' accueil le plus froid ; ses deux enfans, quoique si jeunes encore, marquoient assez qu' ils avoient déjà pris à mon égard toutes les impressions qu' on avoit voulu leur

donner ; ils avoient peine à m' appeler leur frère ; et, dans la médiocrité de ma fortune, ainsi que dans la simplicité de mon ajustement (n' ayant rien encore qui me

p380

décorât que mon uniforme, qui n' étoit pas une décoration pour eux,) je paroissois leur faire honte ou pitié. Mais ce qui me consola de tout, je retrouvai ma soeur. Ses sentimens n' avoient point changé ; ses vertus et ses charmes étoient toujours les mêmes. Malgré l' espèce d' abaissement où elle étoit réduite, on la reconnoissoit aisément à la noblesse de sa démarche, à la décence de sa conduite, à la simplicité de ses moeurs, à la douceur et à la bonté de son caractère. Tous ceux qui venoient au logis faisoient en secret des voeux pour elle ; ils étoient même attentifs à la prévenir ; et, par la jalousie que je vis bien que l' on en ressentoit, je pus prévoir qu' on me la confieroit sans peine. J' en avois fait les premières ouvertures, et je touchois à mon départ, lorsqu' une mort subite m' enleva mon père. Le premier soin de son épouse fut de faire ouvrir son testament ; elle savoit assez ce qu' il contenoit. Ma soeur et moi nous étions déshérités. Dans un pays où la coutume tient lieu de loi, et où rien ne limite la volonté du testateur, il avoit

p381

pu ainsi faire passer son bien à sa seconde femme et aux enfans du second lit. Cependant mon père ne fut pleuré, ne fut regretté que de nous seuls. J' embrassai son épouse ; j' embrassai ses enfans ; je fus m' attendrir sur le tombeau de ma mère et je partis avec ma soeur. Nous allâmes nous réfugier chez M D' Orval. Je continuai à servir ; j' acquis de nouveaux grades. C' est à vous, me dit le comte en s' interrompant, que je dus une partie de mon avancement et de ma fortune. Déjà bien des années s' étoient

écoulées sans que je fusse instruit de l'état de ma belle-mère, si ce n'est par des voies indirectes, lorsqu'un jour elle vint avec son fils se jeter entre mes bras, et, en pleurant sur sa fille, me faire souvenir que j'étais leur frère. Hélas ! Je ne l'avais jamais oublié ! Leur dépense avoit en peu de temps absorbé leur revenu ; le jeune homme sur-tout avoit mangé en deux ans l'épargne de plusieurs siècles, et la fortune de nos ancêtres. La jeune personne, livrée de bonne heure à ses penchans, avoit déshonoré sa famille,

p382

et cachoit sa honte dans un couvent, où l'on devoit une année de sa pension. Vous jugez de ma douleur : l'unique chose qui pouvoit la soulager, étoit de devenir la ressource de cette famille désolée. Ma belle-mère, plus heureuse enfin et plus sage, est morte entre mes bras. Mon frère est, après M D' Orval, mon meilleur ami. Son caractère s'est réformé : il avoit éprouvé bien des contradictions et des peines au sein même de ses plaisirs ; parce qu'à chaque pas qu'il faisoit, il trouvoit des concurrens, et qu'avec bien des flatteurs il n'avoit point d'amis ; parce que d'ailleurs un seul obstacle qu'on mettoit à sa volonté, l'irritoit plus et lui causoit plus de chagrin, que ne lui eût donné de joie tout ce que d'un autre côté on eût entrepris pour le satisfaire. Maintenant tout comble ses desirs, parce qu'il n'en forme plus qui ne soient raisonnables. Sa soeur a fait, au sein de la religion, une pénitence proportionnée à ses fautes, et a consommé, dans les exercices de la piété la plus fervente, son sacrifice et sa vie.

p383

M D' Orval, en m'engageant à me marier, m'a aidé à faire un choix. Sa fortune s'est accrue considérablement ; sa santé est ferme et vigoureuse ; et quoiqu'à

près de quatre-vingt-deux ans, il
vient encore, trois mois de l' année,
recevoir ici le tribut de notre reconnaissance,
et goûter les douceurs de la plus
tendre amitié. Mon épouse et ma soeur
n' ont entre elles qu' un coeur et qu' une
ame : de concert avec moi, elles ont
élevé mes filles. Depuis cinq ans, dans ce
petit bien qui me vient de ma femme,
et que j' ai préféré à des domaines plus
considérables, oublié de mes concitoyens
sans les avoir oubliés, dans un âge où il
m' est permis de prendre quelque repos,
je jouïs en paix de tous les charmes de
cette union si belle qui règne dans ma
famille ; plus heureux encore, si vous
daignez souvent les partager avec nous !
M De Veymur finit ainsi l' histoire de
sa vie. Ce qu' elle peut t' offrir d' intéressant
par rapport à l' éducation des enfans
que se promet ton amour pour Valmont,
ne m' a pas permis de t' en dérober le récit.

p384

Chère émilie ! Que de devoirs à remplir
pour des parens, et que de suites
funestes à craindre s' ils ne les remplissent
pas ! à en juger par tout ce que
j' apperçois maintenant autour de moi, qu' ils
sont doux, ces devoirs que la nature nous
impose ! En prenant soin de sa famille,
on substitue des plaisirs vrais et
légitimes, à des plaisirs faux et dangereux ;
on rend sa maison vivante et agréable
pour soi-même ; les occupations honnêtes
prennent la place des choses frivoles, du
désœuvrement, et de l' ennui qui en est
inséparable ; on ne va pas chercher
ailleurs un amusement que l' on trouve bien
mieux chez soi ? Le tracas des enfans,
toujours aimable pour une véritable mère,
lui suffit ; parmi ces douces assurances de
tendresse et de fidélité, elle suffit à son
époux ; et tous deux, resserrant à l' envi
les noeuds qu' ils ont formés, se tiennent
lieu l' un à l' autre du monde entier :
cependant on les estime, on les révère au
dehors : et si, par une éducation sage et
exempte de foiblesse, ils apprennent à leurs
enfans à les respecter, à leur être soumis,

p385

à leur rendre ce culte filial qu' on doit à
ceux qui nous ont donné le jour ; s' ils leur
font aimer par la persuasion et par l' exemple,
les vertus qu' ils leur enseignent ; que
leur manque-t-il au dedans pour être
heureux ?

En te faisant part de ce que j' ai vu chez
M De Veymur, et des détails qu' il a bien
voulu me faire, j' ai rempli mes engagements
à ton égard ; et, quelque longues
que soient mes lettres, comme tu les
liras en épouse et en mère, tu trouveras,
à les relire encore, autant de plaisir, ma
fille, que j' en ai eu à te les écrire.

p394

LETTRE 18

de la comtesse de Valmont au marquis.
le comte est de retour, plus amoureux
mille fois et plus infidèle qu' il ne
l' étoit avant de son départ. Sa passion ne
peut plus se contraindre, et il est aisé de
voir qu' il ne l' a que trop écoutée au
préjudice de sa raison. à son arrivée j' ai
volé au devant de lui, je me suis jetée
dans ses bras... ingrat, et trop cher
Valmont ! Le croiriez-vous, mon père,
il m' a presque repoussée ! Je le pressois
contre mon sein, et il détournait les yeux
sur Senneville, et par des embrassemens
précipités, il se hâtoit de mettre fin à
mes tendres caresses ! Ah ! Que lui ai-je
donc fait, pour lui être devenue si à
charge ? Que lui ai-je fait, que de le trop
aimer ? Et pourquoi faut-il que, de ma
part, une extrême tendresse ait été, pour
mon mari, l' écueil et le tombeau de
l' amour ! Pendant qu' il me donnoit ces
tristes marques de son indifférence,
Mademoiselle

p395

De Senneville se tenoit éloignée,
rougissoit, et baissoit la vue. Le
comte, échappé à mes empressemens,
courut lui faire un reproche de sa trop
grande réserve, et osa bien prétendre
devant moi qu' elle se tînt obligée envers
lui de la promptitude de son retour.
Senneville, toujours plus embarrassée,
répondit par une froide révérence, et se
retira. Je vis le moment où mon mari
alloit s' en prendre à moi de sa retraite.
J' étouffois cependant ; et combien n' eus-je
pas besoin de me rappeler vos
conseils et mes devoirs, pour ne pas éclater !
Depuis ce moment, j' en ai eu mille
occasions semblables : la religion seule m' a
retenue. Eh ! Que deviendrois-je sans elle ?
Livrée à des plaintes continuelles, à
d' éternels murmures, j' aliénerois de plus en
plus le coeur de mon mari. Il ne m' aime
plus ; il commenceroit à me haïr : il
feroit plus, il me mépriseroit ; et, à force de
soumission et de patience, je le contrains
à m' estimer encore. Peut-être se
porteroit-il lui-même à des éclats dangereux,
et je l' oblige à garder au dehors quelques

p396

ménagemens : je rendrois d' ailleurs plus
sensible, aux yeux de ses domestiques,
ce que l' exemple et le bon ordre
m' obligent à leur cacher : je ferois le
tourment de ma pauvre Senneville ; et elle
n' est déjà que trop à plaindre : je n' aurois
donc réussi qu' à faire d' avance un
enfer de ma maison. Ah ! Si elle doit être
le séjour de l' infortune, qu' elle ne le soit
du moins que pour moi !
Cependant, que ma situation est triste !
Jalouse, comme je dois l' être, du coeur
de mon époux, je le vois sans cesse
porter à une autre les soins les plus flatteurs :
mille fois le jour j' éprouve ses rebuts, je
suis témoin de son infidélité ; et il faut
que je m' accoutume en quelque sorte
aux preuves qu' il m' en donne ; il faut
que je vive avec celle qui m' a fait perdre
ce qui m' étoit le plus cher ici bas, que
je l' aime, que je la plaigue, que je veille
sur elle, que je redoute son peu d' expérience

et l' assiduité de Valmont.
Pardonnez à ma foiblesse ces tristes
réflexions et ces détails affligeans. La
nature a ses droits ; je l' éprouve, je le

p397

sens, et je les lui paye peut-être trop en
ce moment. Mais je sais en même temps
à qui je parle, et j' ai besoin de votre
indulgence.

Ce qui m' afflige encore, ce sont les
nouvelles importunités de Lausanne. Les
dernières ouvertures qu' il prétend
m' avoir faites, et dont vous avez si bien
démêlé tout le faux, semblent lui
donner une nouvelle assurance et une sorte
de témérité. Il prend sans cesse sur lui
l' office de consolateur, de confident
même ; et j' ai tant de raisons pour l' en
dispenser ! Cependant Valmont paroît
satisfait de ses empressemens ; je m' en
suis plaint, et il m' en a fait un crime,
en me disant que je ne recevois mal
que ceux que je savois qu' il aimoit le
plus. Le baron me tient devant lui les
propos les plus galans, et Valmont s' en
amuse. Hélas ! Il compte donc bien sur
ma tendresse ou sur ma vertu ? Mais
enfin, puisque je me plains, ne devrait-il
pas avoir égard à mes plaintes et à la
peine que je ressens ? Croiroit-il en être
plus libre, parce qu' il me laisse à
moi-même

p398

toute liberté en apparence ? Ah !
Mon père, qu' un fol amour fait perdre
de sentimens et de délicatesse ! Il en ôte...
autant que le véritable amour en donne.
Quoi ! Mon mari ne me laisseroit-il plus
aucun espoir de retour ? Son coeur ainsi
que sa raison se seroient-ils égarés pour
toujours ?
Lausanne me donne un nouveau conseil,
auquel je n' ose encore me fier ;
d' après ce que vous en pensez vous même,
j' ai peine à en recevoir de lui ; et tout

m' est suspect de sa part. Ce dangereux ami de Valmont, le seul, quoi qu' il en puisse dire, qui, par ses discours, l' ait entraîné dans les abîmes du doute et de l' irréligion, est maintenant le premier à le combattre. Il se ménage entre mon époux et moi ; et, par un langage équivoque et plein d' artifice, il croit flatter ma crédulité, en évitant de se donner un ridicule. Je le devine, et ne suis point sa dupe ; mais toujours prétend-il se procurer par là, dans bien des instans, la facilité d' entrer dans mes sentimens, de revenir auprès de moi sur ce qu' il appelle

p399

ses anciennes opinions, et de gémir en ma présence sur les excès auxquels se porte Valmont. C' est dans un de ces momens, où il sembloit s' ouvrir le plus et me plaindre le plus sincèrement, qu' il m' a proposé de lire les mêmes livres que mon mari. " vous avez assez de lumières et de force d' esprit, me disoit-il en dernier lieu, pour ne pas vous laisser séduire par les sophismes dont ils sont remplis : mais vous en retireriez cet avantage, que vous seriez vous-même à portée de l' éclairer et de le confondre. Vous pourriez le suivre dans tous ses écarts ; instruite d' avance de toutes les objections qu' il est dans le cas de former, vous le forceriez dans tous ses retranchemens ; vous entreriez comme lui dans les moindres détails ; et vous feriez, sur chaque objet, briller à ses yeux la lumière qu' il s' efforceroit en vain de fuir. Eh ! Pourquoi négliger un moyen si facile de le rappeler à la vérité ? Toute autre voie sera toujours lente et trop peu sûre ; celle-ci peut s' offrir à chaque instant. Qui sait si son

p400

changement ne vous est pas réservé ?
Et quand vous n' y réussiriez pas, vous effacerez du moins les impressions

funestes qu' il ne cesse de faire sur tout ce qui l' environne " . Je l' avouerai, mon père, ce discours m' a ébranlée. J' ai bien senti que Lausane avoit dessein de surprendre mon amour propre ; que ce conseil étoit un piège qu' il me tendoit ; et que, si je paroissois l' écouter, il se réservoir le droit de me prêter des livres et de les commenter avec moi. Mais en me promettant d' éviter cet écueil, je me suis dit à moi-même, qu' en effet le comte changeoit si souvent d' opinions, et qu' il avoit recours à tant de petites difficultés, qu' il vous devenoit presque impossible d' y répondre ; que c' étoit bien assez pour vous de le ramener à ce qu' il y a d' essentiel, sans embrasser tous les détails ; et que je pourrois être bonne à quelque chose, si, par les mêmes lectures que lui et des réflexions plus sages que ne le sont les siennes, je me mettois à portée de balancer ses moindres doutes. Nombre de femmes de ma connoissance,

p401

qui d' ailleurs pensent très-bien, conduites par la seule curiosité lisent toutes sortes de livres, et m' assûrent que les plus mauvais n' ont servi jusqu' ici qu' à les confirmer dans la foi ; pourquoi risquerois-je plus qu' elles, en agissant par un meilleur motif ! Ces pensées m' ont presque déterminée. Dites-moi, mon père, est-ce sagesse de ma part ; est-ce présomption ? Mon zèle est-il suffisamment éclairé ? Et l' approuvez-vous ? Parlez, et que votre voix seule me décide. Il ne conviendrait pas que, sur une question si délicate, j' ôsasse prononcer moi-même ; et j' en croirai toujours beaucoup plus vos lumières que les miennes. Je ne saurois assez vous exprimer combien me sont chères celles que vous m' avez données pour l' avenir sur l' éducation de mes enfans. Ah ! Quels modèles vous m' avez offerts ! Et que je desire de leur ressembler.

p s. j' oublois de vous dire que, par rapport aux lectures, ma bonne amie se trouve aussi embarrassée que moi. Valmont, sous prétexte de la former, veut lui faire lire bien des livres, où la

décence

p402

est respectée, mais où les passions sont peintes avec des couleurs d' autant plus séduisantes, qu' elles n' y paroissent que sous les traits du sentiment. Je lui ai fait sentir le danger de cette lecture, et ne l' ai pas entièrement persuadée. Elle a besoin de quelque amusement ; celui-ci est assez de son goût : croyez-vous qu' elle ne coure aucun risque à s' y livrer ?

LETTRE 19

p403

du marquis de Valmont à sa fille.
je sens aussi vivement que toi, ma chère émilie, tout ce que ta situation a de pénible. Eh ! Qui de nous eût pu penser qu' une union, formée sous de si doux auspices, dût être pour toi la source de tant d' amertumes ? Cependant, quelles que soient celles que le ciel te réserve encore, ne te laisse point abattre. Tu me l' as si bien dit, ce n' est pas un destin aveugle et fatal qui règle ta destinée : ce n' est point le hasard, ce terme vide de sens, et qu' on n' a jamais pu définir sans y faire entrer des contradictions et des absurdités ; non, ce n' est point lui qui préside à ton sort. Dieu veille sur toi, ma fille, il sait les épreuves qui conviennent à ta vertu, et ne permettra en ce genre que ce que tes forces pourront porter. Ne sois point au dessous de son attente et de ses desseins sur toi, et ne te rends pas indigne du degré de mérites

p404

auquel il veut t' élever. Ce dieu si bon si puissant, et si sage, t' accompagne dans

la tribulation ; il recueille tes soupirs et tes larmes ; il te tient compte de ta soumission et de ta patience, et en fera tôt ou tard la source de ton bonheur. émilie !

On ne sait rien encore, on ne se connoît pas soi-même, on n' a point de mérites à soi, tant qu' on n' a pas été éprouvé. Courage donc, ma fille ! Tire de ta raison toutes les ressources qu' elle peut t' offrir ; et repose-toi sur Dieu du succès, comme n' ayant pour appui que lui seul.

Parmi tous les expédiens que je puis te proposer, pour garantir ta jeune amie de la contagion de l' amour et la défendre de ses surprises, je n' en vois point de meilleur, dans la position où tu te trouves, que de te rendre, s' il est possible, la confidente des sentimens de son coeur. Son amitié pour toi, son ingénuité et sa candeur, l' embarras qu' elle témoigne en présence de Valmont, et l' espèce de gêne où elle vit avec lui, doivent te faciliter l' exécution de ce projet.

p405

Ce n' est plus le moment de paroître ignorer ce que Valmont sent pour elle, elle le sait trop bien elle-même ; et il importe beaucoup qu' elle ait quelqu' un avec qui elle puisse en parler sans contrainte, à qui elle puisse conter ses inquiétudes et ses peines, et qui, de concert avec elle, lise dans son ame, épie ses dispositions les plus secrètes, et règle ses premiers mouvemens. Du caractère dont tu me l' as dépeinte, sage, timide, sensible et tendre, ayant pour toi l' amitié la plus vive, et partageant tes douleurs, elle ne peut que chercher elle-même à répandre dans le coeur d' une amie le trouble qui l' agite ; et malgré tout ce que la conjoncture a de délicat en apparence, cette amie ne peut être que toi. à l' aide des ouvertures que tu lui feras, tu l' engageras à s' ouvrir aussi ; tu te rendras peu à peu la maîtresse de ses opinions et de ses goûts, puisqu' elle n' aura que toi pour conseil et pour guide ; tu la dirigeras à ton gré ; et, ne

pouvant de toi-même l' éloigner de ta maison, tu l' ameneras insensiblement à

p406

une séparation nécessaire, qui ne peut venir que d' elle. Tu en consulteras avec elle les moyens, tu la lui rendras facile, et tu lui en adouciras la trop grande rigueur.

Voilà, ma fille, pour le moment, le parti le plus sage que tu puisses prendre. En l' embrassant, sois toujours soumise et tranquille, et laisse à Dieu et au temps à faire le reste.

Tu me demandes si Senneville peut lire sans crainte les livres que lui propose Valmont. Tu sens toi-même tout le danger de cette lecture, et tu ne m' interrogues sans doute que pour mieux convaincre ta jeune amie, en donnant à ton sentiment tout le poids des raisons qui en démontrent la vérité. Ces livres dont tu parles, ce sont des romans. Des romans à Senneville ! Des romans choisis

p407

par Valmont ! Ah ! Lorsqu' il s' offre à les prêter, il n' est que trop instruit du risque que l' on court à les lire ; et c' est presque toujours par là que commence la séduction. Valmont ne choisira pas, il est vrai, de ces livres dont la pudeur s' offense ; dont une ame tant soit peu honnête a horreur ; qu' on ne peut rendre de sang froid au séducteur infâme de qui on les a reçus, sans lui laisser croire qu' on en goûte les leçons ; et qui sont tout à la fois l' opprobre de ceux qui les font ou qui les prêtent, et la honte de celles qui les lisent : il se respecte trop lui-même, et le piège seroit trop grossier. Il n' en veut d' ailleurs, comme il aime à s' en flatter, qu' au coeur de Senneville,

p408

et non point à ses moeurs : aussi est-ce, avant toutes choses, ce coeur qu' il faut garder ; et, si décens qu' on les suppose, bientôt les romans le séduisent et l' entraînent. D' abord ils amollissent notre ame, et ils l' énervent ; ils lui ôtent cette rigidité de principes et ce caractère de vigueur et de fermeté, qui accompagnent et qui soutiennent la vertu ; ensuite ils inspirent, à un jeune coeur, une sensibilité vague et incertaine ; ils lui font éprouver des besoins factices, et que sûrement il n' avoit pas ; ils le font soupirer, sans qu' il sache bien après quoi : ce coeur, attendri de plus en plus, languit, et n' aime point encore ; mais il cherche à aimer, et n' attend qu' un objet pour se fixer. Une douce et séduisante rêverie l' attache à des objets imaginaires, dans l' absence d' un objet réel ; l' objet s' annonce, et, sans plus de choix, le coeur se détermine. Enchanté de ce qu' il éprouve, déjà prévenu par les images qu' on lui a tracées de l' amour, il se reproche tout le temps qu' il a passé sans le connoître. L' imagination s' échauffe ; toutes

p409

les passions s' allument ; les sens mêmes acquièrent une activité dangereuse et précoce ; et l' on devient coupable, d' après la lecture de ces livres où l' amour est peint sous les traits de la vertu. Eh, que dis-je la vertu ! Les auteurs de ces sortes d' ouvrages, si tendres et si passionnés, seroient bientôt las d' écrire s' ils n' avoient qu' elle à peindre, ou craindroient qu' on ne se lassât trop tôt de les lire. De là ce mélange qu' ils y mettent, de sentimens faussement héroïques, et de situations vraiment critiques pour les moeurs et pour la sagesse ; de là ces expressions décentes, qui couvrent des idées peu chastes ; ces images vives et rapides, qui dérèglent l' imagination, moins encore par ce qu' elles représentent, que par ce qu' elles laissent à deviner ; ces descriptions naïves, qui font couler lentement le vice dans l' ame et le feu dans les veines. Car on a beau vouloir se flatter sur ce

qu' on éprouve, et se déguiser ce qu' on sent, les livres d' amour, dès qu' ils sont bien faits et qu' on sait les comprendre, causent pour l' ordinaire des émotions

p410

secrètes, où le coeur n' est pas toujours ce qu' il y a en nous de plus vivement affecté. " mais tout le monde, dira-t-on, n' a pas l' imagination si vive et le coeur si tendre ". Eh, quel intérêt ceux là prendroient-ils aux romans ? Qu' ils ne se donnent pas la peine de les lire. Ce n' est pas pour eux qu' on les a faits.

" mais enfin, redira encore Valmont à ta jeune amie, il faut bien se former l' esprit et le goût ; et où se les formera-t-on, si ce n' est dans la lecture des ouvrages qui en renferment le plus " ! Ah ! Senneville ! Senneville ! Voudriez-vous acheter l' un et l' autre aux dépens des moeurs, et souvent aux dépens de la raison ? Qu' est-ce en effet que l' esprit sans jugement et sans conduite ? Et est-ce dans ces sortes de livres qu' on apprend à bien penser et à bien vivre ? Qu' y trouve-t-on sous l' écorce qu' ils présentent, que de pensées fausses, que des maximes qu' il seroit bien dangereux de suivre dans la pratique, et des exemples qu' on se repentiroit toute sa vie d' avoir imités ? Les romans changent presque en tout le

p411

véritable point de vue ; ils apprennent à voir les choses comme on les imagine, et portent bientôt à les croire telles qu' on les désire ; ils aiguisent les traits de l' opinion, ou, s' ils la combattent, ce n' est que quand elle se montre contraire à nos penchans ; ils assûrent l' empire de la mode et de la coutume ; ils embellissent les préjugés ; ils peignent le vice sous des couleurs agréables, qui le déguisent ; ils effacent, par le brillant coloris des fausses vertus, l' éclat des vertus réelles ; et mettent un honneur chimérique à la place du

véritable honneur, qu' ils rendent méprisables. Que dirai-je encore ? Plus ils font entrevoir de délicatesse dans les passions,

p412

plus ils en imposent ; et moins ils peignent le monde tel qu' avec l' âge on apprend à le connoître, et les passions telles qu' elles sont. L' ame toute neuve et sans expérience s' imagine que le premier dont elle reçoit l' hommage, est à coup sûr un amant fidèle, et un héros en vertus et en sentimens.

Par rapport au goût, les romans ne donnent que le goût des choses frivoles ; et ce n' est pas là un de leurs effets les moins pernicioeux. On ne tient plus qu' à l' agréable, et on compte pour rien l' utile et l' honnête ; on ne prise les choses qu' autant qu' elles nous amusent ; les occupations oiseuses et stériles prennent la place des devoirs ; les livres de pur agrément dégoûtent des lectures solides ; la bagatelle toute seule nous attache ; et c' est l' enchantement de la bagatelle qui obscurcit en nous toute lumière, et qui altère l' amour du bien. D' ailleurs, avec de pareils goûts et un coeur ainsi préparé, qui peut dire, à l' égard de ces sortes de lectures, à quel point on croira devoir s' arrêter ? En genre de bagatelles, l' une

p413

mène aisément à l' autre ; la gradation devient insensible, et la raison séduite est bientôt hors d' état d' apprécier les différences. Ah ! Ma fille, que Senneville lise pour s' instruire, en même temps qu' elle lira pour s' amuser. Les meilleurs livres, sont ceux qui réunissent tout à la fois et l' amusement et l' instruction. Ton sexe, comme le nôtre, est fait pour s' éclairer ; et les charmes de la figure reçoivent en lui un nouvel éclat des connoissances qu' il acquiert, et de la délicatesse de son esprit : mais qu' il prenne en conséquence le goût des bonnes choses ; et, pour cesser

d' être un sexe frivole, qu' il renonce à ces ouvrages insipides pour quiconque a une raison droite, et n' a pas des goûts dépravés ; qu' il renonce à ces livres, remplis de pensées ingénieuses et de fausses maximes, de leçons de vertus et d' images du vice, d' une diction pure et d' idées romanesques, d' un langage honnête et correct, mais d' opinions libres et de honteux tableaux de moeurs plus libres encore. Hélas ! Que tous ces ouvrages, si courus, si vantés, qu' on s' arrache, qu' on

p414

dévore, mais qu' enfin on oublie tôt ou tard, paroissent vides de sens, et déplaisent à une ame qui s' est montée à l' unisson de la vertu et de la vérité ! Fatiguée, dégoutée de ces recueils impurs d' erreurs et de mensonges, elle cherche, dans des livres dictés par la sagesse, assaisonnés par le goût et par le sentiment, un plaisir plus noble et des lumières plus vraies. Elle puise à longs traits dans ces sources qui n' offrent qu' esprit et vie ; elle s' y désaltère, elle s' y épure, elle y acquiert de jour en jour plus de force et de courage ; et, mettant toutefois des bornes au desir même de savoir, elle prend garde que l' envie démesurée de lire et d' apprendre ne nuise au premier soin qu' elle doit avoir, qui est celui de bien faire.

Mais je viens à toi, ma fille ; des raisons plus spécieuses, et des prétextes plus séduisants que ceux de ton amie, te portent à lire des livres plus dangereux encore que ceux qui attaquent les moeurs, ces livres qui attaquent et combattent la religion. Le premier dessein de Lausane,

p415

en te les proposant, ne t' a point échappé : certainement il compte pour beaucoup l' occasion qu' il se ménage de les lire avec toi ; mais il se propose encore une fin plus éloignée, que tu ne démêles point

assez. Il espère que peu à peu tes lumières
s' obscurciront ; que tu te laisseras
embarrasser par les difficultés mêmes auxquelles
tu voudras répondre ; que tu oublieras
les preuves, pour ne plus penser qu' à la
force des objections ; que les nuages
s' accumuleront parmi tous les soins que tu
prendras pour les dissiper ; que le doute
succédera à la certitude ; que ta foi ne
tardera pas à s' ébranler ; que tes principes
ne seront plus si fixes ni si invariables ;
et que ta maniere de voir changera sans
que tu t' en apperçoives. Il espère que les
liens qui t' attachent au devoir se relâcheront ;
que tes moeurs s' altéreront ; que
Valmont ne te paroîtra plus seulement
injuste, mais que tu le verras déchu de
tous les droits qu' il a encore à ton amour ;
que tu te croiras quitte d' un engagement
qu' il a violé le premier ; et que celui qui
rendra en apparence le plus de justice à

p416

tes charmes, te paroîtra enfin le plus
aimable... ô mon émilie ! Je m' arrête et
respecte ta vertu. Lausane se trompe :
mais enfin tu t' exposes au péril ; et sur
des objets si importans, un zèle bien
entendu doit toujours commencer par
nous-mêmes. Tu es suffisamment
instruite, j' en conviens ; mais par qui
l' es-tu ? Par un père judicieux et sage, qui
n' a pas prétendu faire de toi une femme
philosophe et savante, pas même en
matière de religion. Il savoit que, sur cet
article, l' esprit raisonneur ne convient à
personne, encore moins aux personnes
de ton sexe ; et il auroit craint de le
nourrir en toi, par des études trop sèches
et des discussions trop abstraites. Il s' est
donc borné à rendre ta foi raisonnable,
en l' éclairant par des motifs qui pussent
suffire à une ame droite, et en la faisant
porter sur des fondemens solides. D' après
ce qu' il t' a appris et les réflexions
sensées qu' il t' a fait faire, d' après celles que
tu as pu faire sans lui, tu en sais assez
pour connoître et pour sentir toute la
beauté de la religion ; pour être vivement

p417

p417

frappée de tous les caractères de divinité qu' elle porte avec elle ; pour découvrir le foible de tant de mauvais raisonnemens, que les passions toutes seules font valoir afin d' obscurcir la vérité. Mais lorsqu' il s' agira de combattre ces systèmes raisonnés, qui quelquefois traînent après eux tout l' appareil des démonstrations, sans cependant en avoir la réalité ; de démêler le vice secret de ces sophismes adroits, qui trompent souvent la raison la mieux exercée ; de répondre à des faits donnés hardiment pour vrais, et dont la discussion demande une critique sévère et des recherches épineuses, à des faits qui d' ailleurs semblent prouver beaucoup plus qu' ils ne prouvent en effet : lorsqu' il sera question de concilier les vérités entre elles ; de sauver les prétendues contradictions qu' on nous oppose, et qu' il est aisé de faire valoir, dans des choses qui par leur nature sont si fort au dessus de la raison : alors, ma fille, pourras-tu bien te flatter d' en savoir assez ? Il faut peu de chose à un coeur bien disposé, pour saisir le vrai dès qu' il se presente ;

p418

et le dieu de vérité a ménagé pour lui des preuves de sentiment, à la force desquelles tout l' art des démonstrations ne peut atteindre : mais pour confondre l' erreur, pour la suivre dans le labyrinthe où elle s' embarrasse et se perd, pour écarter les nuages dont elle s' enveloppe et dont elle couvre la vérité même ; oh, qu' il faut bien plus de travail et de lumières ! La vérité, simple et pure, n' a qu' une route qui conduit à elle ; et l' erreur en a mille. La vérité, sans fard, ne brille que de son propre éclat ; et l' erreur, déguisée sous mille formes différentes, emprunte tout ce qu' il y a de plus faux et de plus attrayant pour séduire. La vérité est mesurée et circonspecte : l' erreur franchit avec audace tout ce qui peut l' arrêter ; elle dévore toutes les absurdités, et les déguise ; elle tranche, elle

coupe le noeud qu' elle ne peut délier ;
elle décide et en impose ; elle éblouit,
elle aveugle, elle triomphe, et rit de son
imposture. Que d' avantages elle a pour
se faire croire, lorsque, sans une étude
profonde et des armes égales, on s' arrête

p419

à disputer contre elle ! Avec le plus court
sophisme, d' un mot, elle va déconcerter
les preuves les plus solides ; et pour
les rétablir dans toute leur force, pour
répondre à une si courte objection, il
faudra des pages entières de nouvelles
preuves et de raisonnemens.

Tu prétends, dis-tu, suivre Valmont
dans tous les détails. Eh ! Ma fille, c' est
précisément dans les détails que
l' incrédule en impose plus sûrement, et qu' il
est comme impossible de le suivre. Ce
n' est pas à l' enchaînement de nos
preuves qu' il ose s' en prendre ; il le respecte
en quelque sorte malgré lui. Mais il
incidente sur une foule de petites difficultés,
qu' il retourne en mille manières ; il va
fouiller dans les temps fabuleux des
anciens peuples ou de quelques nations
étrangères, pour nous mettre en défaut
du côté de la chronologie ; il fait à sa
mode des observations physiques sur le
globe de la terre, pour infirmer l' autorité
des livres de Moïse ; il anatomise la
chevelure des nègres, pour en conclure
qu' ils n' ont pas une même origine que

p420

nous ; il dépouille les voyageurs les moins
accrédités, pour s' étayer de leurs fictions ;
il cite nos écritures et les falsifie, ou leur
donne un sens qu' elles n' ont pas ; il cite
les pères de l' église, et les fait parler : à
tout cela, mon émilie, que répondras-tu ?
Seras-tu en état de lui opposer des
observations plus vraies, des faits plus
certains, de remonter à des sources plus
pures, de confronter les textes, de
mettre en évidence la fausseté des principes

ou des conséquences, et la futilité des objections ? Ne risques-tu pas au contraire d' être la dupe de ses assertions hardies, de lui passer trop légèrement ce qu' il te seroit trop difficile et trop long de vérifier, de te rebuter de la sécheresse et de l' inutilité de tes recherches et de tes discussions, de voir avec frayeur renaître sans cesse des difficultés nouvelles, de languir autour de questions vaines, et dont la solution même ne sera jamais ce qui ramènera Valmont ? Ne risques-tu pas de perdre un temps précieux à raisonner froidement sur ce qui est fait pour être senti avec chaleur, de t' accoutumer

p421

à mettre en problème jusqu' aux vérités qu' il est le plus naturel de croire, et d' ôter à ta foi cette fermeté et cette assurance, qui aident à en recueillir les fruits, et qui en fixent la durée. Tu connois, dis tu, des femmes qui pensent bien, et qui, par la seule envie de tout savoir et de tout lire, se permettent ces sortes de lecture, sans que leur foi en soit altérée, qui prétendent même qu' elle en devient plus ferme encore. Chère émilie ! Je ne dirai pas qu' elles t' en imposent ; mais à coup sûr elles s' en imposent à elles-mêmes. Quoi, la séduction ne peut rien sur elles ? Nulle sorte de difficulté ne les ébranle ? Nulle plaisanterie ne les déconcerte ? L' attrait du style ne leur fait jamais illusion ? Leur coeur ne plaide jamais en secret la cause de l' incrédulité ? Quoi, sans autres ressources qu' un esprit orné par l' usage du monde, sans autre avantage que celui de parler de tout avec facilité sans avoir médité sur rien, elles nourriront chaque jour leur imagination des plus monstrueuses productions du libertinage et de l' impiété ;

p422

et leur imagination, par-tout ailleurs

si prompte à saisir les moindres impressions, n' en sera point troublée ? Quoi, parmi ce reflux continu de pensées contraires à la religion, leur piété sera toujours aussi tendre, leur foi aussi vive, leur charité aussi ardente, que lorsqu' elles s' occupoient uniquement à les cultiver ? Ah ! Qu' elles ont déjà couru de risques, et qu' elles ont fait de pertes, sans s' en apercevoir ! Elles comptent sur leur foi : et cependant elles présument d' elles-mêmes ; non contentes de braver sur ces sortes d' ouvrages la loi du prince qui les défend, elles se jouent de l' anathème que le pontife prononce contre ceux qui les lisent, et elles ne respectent pas même cette loi sacrée et au dessus de toute exception, qui leur dicte de ne pas s' exposer témérairement. Le dirai-je ? Elles soutiennent tranquillement la lecture de ces railleries sacrilèges et de ces blasphèmes impies, que l' incrédule vomit contre la religion sainte qu' elles professent. Hélas ! Tandis que le savant lui-même, tandis que le ministre, appelé par état à les

p423

combattre, frémit d' horreur et n' achève qu' avec peine ; elles passent légèrement par dessus, ou s' y arrêtent et s' en amusent ! Ah ! Sont-ce donc là les caractères de la foi ? Sont-ce là les moyens de l' augmenter et de l' affermir en elles ? Si d' ailleurs, pour se procurer l' avantage inestimable d' une foi éclairée et d' une croyance raisonnable, il falloit tout entendre et tout lire, qui pourroit se flatter de bien croire ? Et l' existence de Dieu même ne sera-t-elle pour moi une vérité constante, que lorsque j' aurai parcouru toutes les impiétés et tous les livres qu' enfante l' athéisme ? ô toi ! Ma chère émilie ! éclairée autant que tu dois l' être sur les preuves de ta religion, borne-toi désormais à la chérir et à la pratiquer. Emploie pour la défendre, les armes qui te sont propres, la prière et l' exemple, bien plus efficaces que les discours. Qu' en voyant ta résignation et ta patience, ton égalité d' ame et ton courage, ta sagesse et ta charité

inaltérable, on puisse dire : oui, c' est le dieu
des vertus, auquel nul autre n' est semblable,

p424

qu' elle sert et qu' elle adore ; c' est
une loi toute divine, que sa conduite
exprime ? La force qui agit en elle est une
force plus qu' humaine, et la raison toute
seule n' est pas capable de tels efforts.
Si toutefois, après avoir satisfait d' une
manière si touchante et si belle à ce que
la religion exige de toi, il te reste du
temps pour ajouter à tes connoissances,
et pour étendre ton esprit et tes lumières ;
choisis ces livres, où l' on ne peut
puiser que des idées justes et des
sentimens honnêtes, où la vérité s' offre sans
mélange d' erreurs, où sans rougir on peut
penser tout haut comme celui qui les a
faits ; de ces livres, où la religion se
présente avec tous ses charmes, où la vertu
se montre ornée de tous ses attraits, où le
talent n' est point avili par l' abus et
reçoit de son objet autant d' éclat qu' il lui
en donne, où l' on trouve, en les lisant,
tout à gagner et rien à perdre. Ah ! Qu' ils
y gagneroient eux-mêmes, tous ces
auteurs célèbres d' ouvrages informes, qui,
en leur donnant de la célébrité, font leur
honte et souvent leur malheur ; si, au

p425

lieu d' affecter le singulier honneur de
penser seuls et de contredire toutes les
idées reçues, ils faisoient consister leur
gloire à mettre les plus grandes, les plus
saintes vérités dans tout leur jour ; si, au
lieu de s' attacher à embellir le vice, en
même temps qu' ils prêtent des armes à
l' erreur, ils employoient leurs talens et
leur génie à nous rendre nos devoirs
agréables et leurs leçons utiles ! Ils
changeroient alors un nom équivoque contre
une gloire solide ; ils exciteroient, sans
contradiction, l' admiration de tous les
hommes et de tous les âges ; et leur génie
s' élèveroit et s' agrandiroit encore avec

les grands objets qu' ils se plairoient à
traiter. Ne sacrifiant point la justesse du
raisonnement au faux brillant de la
singularité, leur esprit en acquerroit une
force et une vigueur nouvelle ; le frivole
avantage de passer pour beaux-esprits et
pour esprits-forts, céderoit à celui d' être
regardés comme de grands hommes ; ils
verroient s' élever en leur faveur ce cri
touchant que forme dans tous les coeurs
la voix de la nature, toujours sensible

p426

par elle-même aux charmes de la vertu ;
ils partageroient le plaisir si pur qu' ils
chercheroient à nous procurer ; les larmes
d' attendrissement qu' ils nous feroient
verser, seroient pour eux l' éloge le plus
flatteur ; on les béniroit comme les
bienfaiteurs du genre humain, dont ils sont le
fléau ; et l' on n' auroit plus à se plaindre
de cette abondance de productions, qui
fait douter aujourd' hui si l' art ingénieux
qui nous les transmet est un bien. ô que
le vrai prête d' avantages en tout genre à
celui qui a de vrais talens, et que le faux
lui en fait perdre ! Combien le même
homme est différent de lui-même, selon
l' usage qu' il en sait faire ! Divin Bossuet,
aimable Fénelon ! Que fussiez-vous
devenus, si vous eussiez abusé des vôtres ! Et
que ne deviendroient pas au contraire,
pour leur propre gloire, ces génies de
nos jours, tantôt si petits, si faux, et
tantôt si sublimes, s' ils faisoient des leurs
le même usage que vous !
Pour nous, ma fille, qui, sans pouvoir
nous élever jusqu' à ces hommes fameux
par leurs talens et par leurs écarts,

p427

risquerions seulement, en voulant les
étudier et les suivre de trop près, d' être
entraînés dans leur chute, ou de nous
égarer sur leurs pas ; bornons nous à suivre
les lumières et les traces de ces vrais
sages, qui n' ont écrit que pour le

bonheur du monde, et n' ont rendu leurs travaux célèbres que par les vertus qu' ils ont fait naître.

Tu le sais, ma chère émilie, presque indépendamment de notre volonté, nos idées se moulent en quelque sorte sur les idées de ceux que nous avons coutume de lire ou d' entendre ; et c' est de nos idées, que dépendent nos sentimens et nos moeurs. Fais donc en sorte de ne lire que des livres vraiment utiles, de ne converser qu' avec des ames honnêtes et vertueuses ; et tu auras toujours en partage le plus riche de tous les trésors, la sagesse et la vertu.

p441

LETTRE 20

du comte de Valmont à son père.

vous me promettez donc, mon père, de tout pardonner. Hélas ! Vous ne savez pas à quoi votre coeur s' engage. Si vous n' avez pas déjà deviné ce que je ne vous dérobois qu' avec peine, et avec une volonté toujours portée à ne vous rien cacher ; si ma dernière lettre ne vous a pas tout dit ; non, vous ne savez rien encore de mes égaremens et de mes malheurs. étois-je donc destiné à être le jouet continuel des illusions de l' esprit et des penchans ! ... je n' ôse achever... votre vertu m' effraie, lors même que votre tendresse me rassure. Ah ! Votre fils n' est plus digne de vous ; il n' est plus digne du choix que vous avez fait pour lui ! Son coeur en a fait un autre ; et, depuis ce moment, son coeur ne cesse de démentir sa raison. Funeste état ! état de délire, dans lequel je ne me connois plus moi-même ! Un poison lent coule dans mes

p442

veines, il me fait sécher et languir. Que dis-je ! Il me dévore, il me brûle à chaque

instant. Je hais mon mal, et ne veux point guérir ; je me fais tous les reproches que vous pourriez me faire ; je me condamne et m'excuse tour à tour ; je cherche mon repos dans des opinions bizarres, et ne l'y trouve pas ; j'enfante des projets, des systèmes, des chimères, des monstres ; et je sens bien que tout tient à mes passions. J'estime, je respecte, je chéris émilie... et j'en aime une autre. émilie, qui a tant de droits sur mon amour ; qui est si engageante et si aimable ; dont le caractère est si égal, si patient, et si doux ; dont les vertus me forcent sans cesse à rougir de mon inconstance ; émilie est malheureuse ! ... et elle étoit si peu faite pour l'être ! Je la plains, je souffre, je me fais violence ; et au milieu de ces combats, mon caractère s'aigrit ; je suis avec elle chagrin et difficile ; je lui en veux, dans bien des instans, de ce qu'elle ne mêle pas, à ses vertus, des défauts qui me rendent plus excusable ; je la voudrois moins parfaite...

p443

cependant il n'est aucune des qualités que j'admire en elle, qui ne me soit chère encore, et je croirois perdre infiniment, si elle pouvoit en perdre quelqu'une. Quelles contradictions, que je ne puis comprendre ! Je deviens ainsi un mystère à moi-même ; et quel remède à de si grands maux ?
Ah ! Pourquoi parler de remèdes !
Non, je ne puis plus en attendre. Vous, mon père, avec tout le pouvoir que vous avez sur moi, vous n'auriez pas la force de m'en faire agréer. Votre main peut essuyer mes larmes ; mais elle ne peut en tarir la source. Je la repousserois, si... malheureux, qu'ai-je dit ! Je ne m'entends plus, je ne me comprends plus.
Mon père, venez au secours de votre fils : tout n'est pas perdu ; ... mais du moins ménagez sa faiblesse. Il n'a pas abjuré tous les sentimens de l'honneur ; il a encore une secrète horreur du crime ; la vertu crie encore au fond de son coeur ; et c'est de là que naissent ses combats, ses bizarreries et ses caprices ; c'est de là

même que naissent ses tourmens : il souffriroit

p444

moins, s' il se faisoit moins de violence... mais que pourrois-je prétendre en ne m' en faisant pas ? Qui, moi ! ... devenir un infâme séducteur ! ... me résoudre à surprendre la bonne foi, la candeur, et à tendre des pièges à l' innocence ! Manquer à toute espèce d' engagement ! Me manquer à moi-même ! Non, je ne m' oublierai pas ainsi ; je ne céderai qu' à la loi du devoir.

Déjà j' ai rendu les armes à la vérité : je l' ai reconnue aux traits que vous m' en avez tracés. J' ai fait plus ; j' ai répandu des larmes brûlantes en sa présence, et j' en ai baigné la lettre que vous m' avez écrite. C' est-là le premier hommage que je lui ai offert. Je lui en ai rendu un second ; je l' ai priée, cette vérité immuable, éternelle, incréée, mon premier principe et mon dieu, je l' ai priée de dissiper toutes mes illusions, d' éclairer mes ténèbres, de faire briller à mes yeux la lumière, et de me donner la force de la suivre. Car, hélas ! Cette lumière, je la redoute encore ; mes passions élèvent sans cesse de nouvelles difficultés, et prétendent

p445

me tenir lieu de règle, après m' avoir ôté le joug insupportable de toute autre loi. Si l' honneur, me disent-elles, n' est qu' un nom ; si la vertu n' est qu' une chimère ; si la loi est un préjugé, fortifié seulement par la coutume et établi par la politique des législateurs ; si tout est égal en soi, et aux yeux de l' être suprême ; à quoi bon te contraindre ? Et pourquoi soumettre, à un joug arbitraire, des penchans que la nature elle-même t' a donnés ? Pourquoi te forger à plaisir des entraves, ou recevoir en aveugle celles que l' opinion t' impose ? Les destins

n' ont-ils pas mêlé d' assez d' amertumes le cours
de la vie, sans que tu te reproches encore
le peu de douceurs qu' elle te présente,
ou que tu les empoisonnes à chaque
instant par des combats et des remords ?
Considère l' heureux et tranquille
hottentot, tel qu' il est sorti des mains du
créateur : l' art ne lui a point appris à
contraindre ses désirs ; son vouloir est sa
règle ; ses inclinations et ses goûts sont
ses guides fidèles ; il les satisfait sans
inquiétude et sans alarmes, et ne connoît

p446

d' autre loi que celle de n' en point avoir.
Dépouille, d' après lui, ce que l' éducation
toute seule a mis en toi de honte et de
frayeur ; n' arme pas une raison impuissante
contre un instinct plus fort ; ne
sois pas le seul être dans le monde qui
résiste aux impulsions de la nature. Eh,
à quoi serviroit ta résistance, qu' à
donner plus de relief au triomphe de tes
passions ? Te seroit-il libre, en effet, de
les vaincre, ou d' en être vaincu ? Soit que
tu leur cèdes ou que tu les surmontes,
n' est-ce pas toujours le plus fort
penchant qui l' emporte ? Et, suspendu entre
le plaisir et le devoir, est-ce bien ton
propre choix qui fait pencher la balance ?
Après tout, la loi est une loi trop injuste
et trop dure, qui condamne des penchans
si doux ; ou les penchans sont trop
violens, et la main qui les a imprimés
trop peu sage, s' il faut que tu les
soumettes à la loi. Et qu' attendrois-tu de

p447

ton obéissance ? Vois dans cette vie même
la destinée du moins égale du vice et de
la vertu : vois la fin du juste et du
méchant. Semblable à ces bulles légères, à
ces globes transparens, qu' un vain souffle
a produits, que l' air enfle et soutient, que
les ombres ou la lumière obscurcissent
ou colorent, mais qu' enfin un souffle
détruit, leur ame, élément délié, mélange

adroit et subtil de principes organiques,
naît, croît avec le corps, avec lui se
fortifie ou s' affoiblit, languit lorsqu' il est
malade, et s' éteint quand il se détruit.
Ainsi, les animaux eux-mêmes, guidés
par un instinct plus sûr que la raison,
fidèles aux loix de la simple nature, moins
esclaves et plus heureux que nous,
naissent, vivent, et meurent, et n' ont avec
nous de différence que l' usage qu' ils ont
su faire de la vie.

Tel est en moi le langage des passions :
et que ce langage est doux ! Que les
raisonnemens qu' elles emploient ont de
force pour persuader ! Je sens trop
cependant que la source en est suspecte, et je
ne m' aveugle point assez pour ne pas

p448

entrevoir le côté foible qu' ils nous
cachent. Non, toute cette vaine philosophie
ne me rassûre, qu' autant que je
prends soin de m' étourdir moi-même ;
elle ne sert qu' à masquer, sous de
spécieux prétextes et des dehors séduisants,
le parti que le coeur nous fait prendre ;
et quand je rentre de bonne foi dans ce
tribunal secret que ma raison élève au
dedans de moi, un seul cri de ma
conscience fait fuir tout le prestige et
l' enchantement de mes passions. Hélas ! Que
n' ai-je assez de force pour me soustraire
à leur empire ! Que n' avois-je assez de
prévoyance et de courage, pour en
repousser les premières atteintes ! Ou que
ne me reste-t-il une ame assez intrépide,
pour s' aveugler à plaisir et se rendre
coupable sans remords ! Tristes et honteux
désirs, à quoi me réduisez-vous ? Quel
spectacle pour un père,... pour un père
tel que le mien !

Vous souhaitiez que je vous ouvrisse
mon coeur ; vous le voyez à découvert ;
et quelle affreuse nudité ! Cependant je
n' ai de ressources que dans la confiance

p449

que je vous ai témoignée ; et vos sentimens tendres et affectueux, votre indulgence pour un fils, ma vénération pour vous, mon attachement et mes propres besoins me l' arrachent, cette confiance, en dépit de moi. Qu' avec vous, mon père, je suis différent de moi-même ! Devant tout autre, mon ame est si fière, ma façon de penser prend un ton si impérieux et si décidé, mon langage est si bien d' accord avec mes penchans ! Avec vous, je redeviens timide et irrésolu ; mon ame s' abaisse, s' humilie, et cède, en frémissant, au secret pouvoir que vous avez sur elle... elle reconnoît en vous un charme vainqueur ; elle y révère le sacré caractère de la vertu, et sent toute l' autorité et tout le poids de la raison. Que n' êtes-vous avec moi pour me soutenir, pour m' éclairer, pour m' arracher à mes penchans, à mon propre coeur ! ... mais maintenant vous ne le pourriez pas. Mes penchans me sont trop chers,... n' entreprenez pas de les vaincre ; je ne suis plus à moi. Le temps seul... ô mon père ! Je vous fais rougir de votre fils.

p450

LETTRE 21

du marquis à son fils.

que ne puis-je faire passer en toi, cher Valmont, tous les sentimens qui m' ont agité en lisant ta lettre ! Que ne peuvent-ils eux-mêmes aller se peindre dans ton ame ! En les éprouvant tous ensemble ou tour à tour, que tu reconnoîtrois bien à cette alternative d' inquiétudes, de désirs, de crainte et d' espérance, d' affliction profonde et de joie secrète, toutes les impressions dont est susceptible le coeur d' un père ! Combien de fois et avec quels mouvemens intérieurs j' ai relu toutes les lignes que tu as tracées ! Comme j' en ai pesé tous les mots ! Comme j' y ai étudié toutes les pensées et toutes les affections qui t' occupent et te partagent presque en même

temps ! Incertain et flottant moi-même,
mes idées se croisoient ; des exclamations
vives, des paroles entrecoupées se
succédoient l' une à l' autre. Tantôt t' adressant

p451

la parole : mon fils, te disois-je, que
ton sort est à plaindre ! ... qu' as-tu fait de
ta raison ? ... tes beaux jours, ces jours
d' innocence et de paix, sont-ils passés
sans retour ? ... eh, que deviendra ton
émilie ? émilie, de toutes les amantes la
plus tendre, et la plus vertueuse de toutes
les épouses... toi-même, que
deviendras-tu ? Où t' entraînent tes passions ?
Quel amas de sophismes dangereux !
Quoi, l' honneur, le devoir ne sont rien ? ...
et c' est Valmont, c' est mon fils, qui parle
ainsi ! ... mais ensuite levant les yeux
vers le ciel : non, seigneur, non,
m' écris-je, il n' est pas né pour de si
monstrueux systèmes ! Voyez l' ingénuité de ses
aveux : voyez sa candeur et sa sincérité,
dans l' image qu' il me trace de ses
combats et de ses foiblesses. Ah ! Il est aussi
peu fait pour le crime, que pour le
mensonge et pour l' erreur. Vous lui
dessillerez les yeux ; vous exaucerez mes vœux.
Est-il une voix plus touchante pour vous
que la voix d' un père, qui vous prie
pour le salut et le bonheur de son fils ?
ô toi ! Mon fils, ne te repens pas de

p452

ton ingénuité : des maux avoués et
connus sont à moitié guéris. Déjà ton coeur
doit se sentir soulagé ; et le mien abonde
en sentimens plus tendres encore. Que tu
me deviens toujours plus cher ! Je
m' honore en secret de ta confiance. Mon ami,
loin d' en rougir, glorifie-toi à ton tour
de me l' avoir donnée. Mais souffre que
pour y répondre dignement, j' achève de
lever le voile épais que tes passions
s' efforcent de mettre au devant de ta raison.
Je n' aurois rien à te dire, cher Valmont,
si réellement tu t' obstinois à

douter de ta liberté. Ah ! J' en conviens, si
l' homme n' est pas libre, la vertu,
l' honneur ne sont qu' un vain nom. Livre-toi,
si tes passions l' exigent, à tout ce que les
hommes mettent au nombre des plus
noirs forfaits ; sois parjure, barbare,
ingrat, et perfide ; sacrifie à tes penchans
l' équité, la droiture, ton repos, ton
bonheur, ton épouse, ton père... ne
respecte ni les noeuds de l' hymen, ni les
droits du plus pur amour, ni la voix de
la raison, ni le cri du sang et de la
nature... et pourquoi les respecterois-tu,

p453

si tout cela n' a de force que ce que lui en
donne le préjugé ? Pourquoi combattre et
lutter en vain ? Pourquoi hésiter même,
si tu es sous l' empire de la nécessité ? ô
bon jeune homme ! Je déchire à regret
ton sensible coeur : mais est-ce donc ma
faute ? Ou n' est-ce pas plutôt celle de ton
déplorable système ?
Eh quoi, pour te livrer en aveugle aux
désirs qui te pressent, voudrais-tu perdre
le glorieux privilège de ta liberté ? Ame
fière et généreuse, par-tout ailleurs le
joug de la servitude te paroît insupportable ;
tu t' indignes, tu frémis de honte
et d' horreur à la seule idée de l' esclavage :
ne veux-tu cesser d' être libre que
pour obéir à tes passions ?
écoute-moi, mon fils, et rends
encore de nouveaux hommages à la vérité
qui t' appelle. Ah ! Sans doute il ne
dépend pas de toi de ne pas désirer d' être
heureux. Fait pour le bonheur, le
penchant qui te porte vers lui, est un
penchant nécessaire ; c' est un don de la
bienfaisante nature ; il te ramène à son
auteur, et te parle assez haut de l' être
souverainement

p454

bon qui te l' a donné. Mais pour être
heureux, il y a des moyens à
choisir ; au dessous du souverain bien, il

y a des biens particuliers, des biens, faux ou réels, vrais ou apparens, qui t' en rapprochent ou qui t' en éloignent : et pour ce choix, ôserois-tu bien dire que tu n' es pas libre ? N' est-il pas en ton pouvoir de peser plus ou moins les motifs, de balancer à ton gré les avantages et les inconvéniens, de suspendre une détermination aveugle et précipitée, d' opposer à la force du penchant le contrepoids des réflexions et des lumières, le crédit et l' autorité de la raison ? Ne t' a-t-on jamais vu sacrifier un plaisir présent et flatteur, à une loi austère et pénible que tu lisois gravée au fond de ton coeur ? D' un autre côté, mon fils, être libre, est-ce donc ne se déterminer jamais, flotter dans une perpétuelle incertitude, balancer continuellement les raisons opposées, sans se décider pour aucune ? Est-ce agir sans vûes, sans causes, c' est-à-dire en un mot, sans intelligence et sans choix ? Et de ce que l' homme agit toujours

p455

pour quelque motif, n' est-ce pas une absurdité d' en conclure qu' il agit toujours nécessairement ? Qu' un bruit imprévu te fasse tressaillir ; ce mouvement est involontaire, nécessaire, par cela même qu' il n' est point réfléchi : mais qu' un danger prévu te menace ; tu penses, tu délibères, tu t' armes de courage, et tu prends, librement et avec choix, le parti qui convient le mieux à ta raison. Eh, qu' est-il besoin de raisonnement, où le sentiment parle et nous convainc ?

p456

Ce sentiment, lié si intimement à notre ame, qui est l' expression de son état, qui est son état même, et qui dès lors porte le caractère de l' évidence et ne peut nous tromper ; ce sentiment irrésistible qui te fait dire, je pense, je veux, je désire d' être heureux ; n' a-t-il pas la même force pour te faire dire, je suis libre ? C' est

d' après ce sentiment intime de ta liberté, que tu t' applaudis des résolutions sages que tu as formées, que tu te sais gré du bien que tu fais ; c' est d' après lui que tu t' accuses, que tu te condamnes quand tu fais mal ; que tu te reproches, et les imprudences que tu laisses échapper, et les fautes que tu commets. Au contraire, les évènements malheureux et inévitables, tu t' en affliges, mais tu ne te les reproches pas. Dans l' accès de la fièvre et du délire, tu peux te porter à des violences, que le moment d' après ta raison désavoue : si les suites en sont funestes ; tu en concevras de la douleur, et non pas des remords. Tu imputes à l' homme sensé les excès auxquels il se livre ; et tu ris des emportemens de celui qui a perdu la raison.

p457

C' est sur le sentiment de la liberté que porte la société toute entière, ses conventions, ses loix, ses promesses, ses menaces, ses châtimens, et ses récompenses. C' est d' après lui qu' on approuve et qu' on blâme, qu' on consulte, qu' on délibère, qu' on avertit, et qu' on exhorte. Sans la liberté dans l' homme, tout seroit illusion autour de nous et dans nous-mêmes. Ah ! Dis donc, si tu l' ôses, que, toujours contraint dans tes volontés, et te croyant toujours le maître, sans cesse occupé de mensonges inévitables, entraîné par une pente naturelle dans une erreur invincible, c' est Dieu qui t' a trompé. Nie, si tu le veux, qu' il y ait des corps ; nie que tu penses, que tu existes, avant de nier que tu sois libre, puisque l' une de ces vérités n' est pas plus sensible que l' autre.

p458

Eh, quel si grand intérêt t' anime à te dépouiller du plus beau de tous les attributs ? C' est cette faculté de vouloir et de choisir, qui fait le moral de tes actions, qui ennoblit tes moindres sentimens et l' usage que tu fais de toutes les

créatures : c' est elle qui te fait mériter d' être heureux ; qui prépare à ton ame des degrés continuels d' accroissement et de perfection ; qui te donne l' empire sur tes pensées, sur tes désirs, sur toute la nature, et sur toi-même ; qui, te dégageant

p459

des entraves d' un monde purement matériel, crée en toi, pour la gloire du très-haut et pour ta propre gloire, un nouvel univers : c' est elle qui te rapproche de la divinité, et te rend en quelque sorte semblable à Dieu même.

" mais si Dieu m' a fait ce que je suis, diras-tu, et si je suis libre, je puis donc lui imputer les crimes que je commets " . Dis mieux, mon fils, tu les lui imputerois à plus juste titre, si tu ne l' étois pas. L' injuste oppresseur, le tyran barbare, l' adulateur perfide, le médisant et le calomniateur pourroient dire dans ton système : ce n' est point moi qui suis coupable ; ne vous en prenez point à moi de mes prétendus excès ; Dieu seul, qui fait tout en moi, Dieu seul en est l' auteur. Eh, falloit-il que pour t' ôter la liberté de mal faire, Dieu te réduisît à l' instinct des brutes, et te privât du pouvoir et de la liberté de faire le bien ? ô mon dieu ! Souverain auteur de mon

p460

être, si je suis digne de vous plaire, si je suis vertueux, je vous rends grâces de ma liberté ; et si je deviens méchant, ôserai-je bien vous reprocher dans vos dons l' abus que j' en aurai fait !

" si Dieu, pourrois-tu dire encore, a prévu mes actions, comment puis-je être libre ? Et comment seroit-il Dieu, s' il ne les a pas prévues " ? Souffre que je te demande à mon tour ; le père, qui connoît et qui voit de loin ce que fait son fils, qui prévoit même ce qu' il fera, empêche-t-il qu' il ne le fasse librement ! As-tu des idées justes de la

manière dont Dieu connoît et prévoit ?
Par où pourras-tu prouver que la certitude
d' un évènement (toujours certain
dès qu' il est arrivé ; également certain à
l' égard de Dieu, avant qu' il arrive ; et
qui cependant, pris en lui-même et dans
l' idée de possibilité pure qu' il emporte
avec lui, pouvoit arriver ou n' arriver
pas) entraîne la nécessité ? Ah !

p462

Laisse plutôt ces vaines subtilités, qui ne
prouveront jamais contre des faits : laisse
à de faux sages ces raisonnemens frivoles,
qui ont si peu de force contre le
sentiment. Reviens à ton propre coeur ; fais le
bien, pratique la vertu, et tu conviendras
sans peine que tu es libre.

" mais la vertu est-elle quelque chose
de réel ? Ou n' est-elle qu' un préjugé ?
Aucune borne ne sépare-t-elle le bien
du mal ? Se confondent-ils dans la
nature ? Et tout est-il égal en soi " ? Mon
ami, si tes passions se taisent en ce
moment, j' en suis sûr, tu rougis de mes
questions, et tu voudrais oublier pour
toujours que c' est toi-même qui les as
faites. Ne crains rien cependant : je ne
tirerai pas avantage de ta faiblesse ; je ne
te forcerai pas à rougir devant moi. Tu
sais combien tu m' es cher : et après avoir
résolu ce triste problème, je te jure de ne
m' en souvenir jamais.

Est-il égal en soi, cher Valmont, que
j' outrage, que je blasphème celui dont
j' ai reçu l' existence ; ou que je reconnoisse
ses perfections, et que je lui rende
hommage des dons qu' il m' a faits ? En soi
est-il égal, que je fasse le bonheur de mon
semblable, ou que je le rende malheureux ;
que je fasse, par ma conduite, mon
bonheur ou mon malheur à moi-même ?

p463

Est-il indifférent, que je procure le plus
grand bien possible pour les autres et
pour moi, ou que j' arme, autant qu' il est

en mon pouvoir, tous les hommes entre eux, que je m'arme contre tous, et que je les arme tous contre moi ? Est-il égal, que par mes soins et par mes largesses, je rende la vie à l'infortuné qui étoit sur le point de la perdre ; que, par un effort de clémence et de générosité, je la conserve à mon plus cruel ennemi qui vouloit me la ravir ; qu'aux dépens de ce que j'ai de plus cher, je prenne la défense du pays qui m'a vu naître : ou bien que je fasse couler un poison lent dans le sang de mes concitoyens ? Que je plonge un poignard dans le sein de mon bienfaiteur ; et que je précipite dans les ombres de la mort celui qui m'a donné le jour ? Est-il égal, que je sois vrai, pieux, juste, bon, doux, sociable, humain, bienfaisant ; ou que je sois fourbe, traître, méchant, hypocrite, inhumain, barbare ; que je sois un monstre dont la nature auroit horreur ? Et ne mets-tu, par exemple, aucune différence entre Titus et Néron ?

p464

Je m'arrête, mon fils, pour laisser parler tout à la fois ton esprit et ton cœur. Eh quoi, des différences fondées sur la nature des choses, sur leurs relations entre elles et leurs rapports les plus vrais, sont-elles donc des illusions et des chimères ? Les effets constans et absolument opposés qui naissent de ces différences pour le bonheur ou pour le malheur des hommes, sont-ils des préjugés ? Et peut-on ne pas ressentir, quand on le voudroit, ces effets si contraires du vice et de la vertu ? Des maximes avouées par la plus pure raison, sont-elles moins vraies, appliquées aux mœurs qu'appliquées aux opinions ? Est-il moins évident que je dois reconnoître ma dépendance de mon créateur, qu'il ne l'est que l'effet dépend de sa cause ? Est-il moins évident que, dans une société à laquelle je me trouve lié par le fait, par mes besoins, par tous les biens que j'en ai reçus, par les facultés que la nature m'a données, et qui est toute composée d'êtres semblables à moi, l'intérêt particulier doit céder à l'intérêt général, qu'il n'est

évident

p465

que le tout est plus grand que sa partie ? Est-il moins évident et moins sensible que je dois faire aux autres le même bien que je voudrais qu'ils me fissent à moi-même, qu'il ne l'est qu'une unité est égale à une unité de même genre et de même espèce ?

Si chaque être doit suivre sa nature, si la mienne est d'être raisonnable, est-il indifférent que j'agisse ou que je n'agisse pas d'après ma raison ? Celui qui me l'a donnée, a-t-il prétendu que je la soumise à des penchans aveugles ? Et ne m'a-t-il éclairé de ce flambeau divin, que pour que je me plongeasse dans les ténèbres ? Ses perfections lui permettent-elles d'être indifférent lui-même à la conformité ou à l'opposition que je puis avoir avec lui ? Est-ce en vain qu'il a

p466

mis en moi, comme une suite nécessaire du développement de la raison, cette idée, ce goût, ce sentiment de l'ordre, qui me découvrent les beautés et les loix du monde physique et du monde moral ? ô mon ami ! Lorsque tu vois briller ce bel ordre dans toutes les choses qui t'environnent ; lorsque tu vois quelque objet que ce soit tendre à la fin qui lui est propre ; que tu remarques une proportion exacte entre les moyens et la fin ; que tu observes un juste rapport des parties entre elles et avec le tout ; que tu vois les fins particulières liées l'une à l'autre, et subordonnées toutes ensemble à la fin générale ; lorsque tout s'enchaîne, que tout se suit, que tout s'accorde, et qu'il résulte de ces accords une douce et touchante harmonie : dis-moi, ame tendre et sensible ! Quelle admiration, quelle joie, quels transports n'éprouves-tu pas ? Ah ! Malheur à l'ame brute et sauvage, malheur au coeur dur et féroce, qui ne

connoît pas les loix de l' ordre et du sentiment ? Non, il ne connoît rien, il ne jouît de rien, il ne sent rien ; enseveli

p467

dans une enveloppe matérielle et grossière, il est comme s' il n' étoit pas, et la vie est pour lui toute semblable à la mort.

Mais, Valmont, n' est-ce donc pas de cette idée de l' ordre, que découlent les idées du juste et de l' injuste, du bien et du mal ? N' est-ce pas d' après elle, que nous disons et que nous avons raison de dire : il est juste qu' un être souverainement parfait soit révééré à proportion de ses attributs, et reçoive un souverain hommage ; il est juste d' aimer davantage ce qui en effet est plus aimable ; il est juste que mon semblable ait les mêmes droits à ma bienveillance, que je prétends avoir à la sienne ; il est juste que la partie de moi-même la plus éclairée, la plus noble, gouverne celle qui a le plus besoin de guide, comme étant la plus aveugle ; il est juste que le bien commun l' emporte sur le bien particulier ; que je préfère un plus grand bien à un moindre, une plus grande partie de ce bien à une plus petite ? Tout cela est juste, et dans l' ordre ; et cet

p468

ordre, exactement suivi, apperçu, senti au fond de mon coeur, me flatte bien plus encore que celui que je remarque dans les objets dont je suis environné. Lorsque j' observe, ne fût ce que d' un coup d' oeil, ce qui se passe en moi, et que je vois la régularité régner dans mes sensations, l' ordre dans mes désirs, l' harmonie dans toutes mes actions ; lorsque je vois que tout est vrai dans mon ame, que tout s' y accorde avec les rapports essentiels des choses : cette contemplation me jette dans un état délicieux, qui triomphe sans peine de tous les déplaisirs

des sens ; et plus cette vue est réfléchie,
plus l' impression qu' elle fait sur moi est
sensible et durable.

Ainsi, mon ami, sous quelque face,
de quelque manière que j' envisage tous
les principes du beau, du juste, de
l' honnête ; dans quelque ordre que je

p469

les reprenne ; ils ont tous leur fondement
dans la raison, dans la nature, et dans
moi-même.

Mais l' auteur de cette nature, la
raison éternelle, le principe immuable
de tout ordre, de toute perfection, et
de toute beauté, a donc voulu que
l' ordre, la raison, l' équité fussent ma
règle ; il l' a voulu, et il ne
pouvoit cesser de le vouloir sans se
contredire, sans se démentir lui-même, et sans
cesser d' être ce qu' il est.

Aussi, mon fils, aussi a-t-il joint les
remords au crime, comme il a uni le
contentement à la vertu. Si tu doutes
qu' il y ait une loi gravée dans tous les
hommes, imprimée dans leur nature ;
interroge ta conscience, et elle te
répondra. Vois si le législateur suprême n' a
pas établi son tribunal au milieu de toi ;
écoute ce jugement, qu' il te force à y
porter toi-même de tes actions ; entends
cette voix secrète, ce cri de ta raison,
qui te condamne ou t' absout. Eh, quel
est l' homme, qui, éprouvant d' ailleurs
tout ce qu' il y a de plus vif dans les

p470

plaisirs des sens, soit vraiment à son aise,
tant qu' il est inquieté, tourmenté par la
vue d' un désordre intérieur ? Quel est
l' homme, qui ne cherche à se justifier
ses propres excès, et qui ne se fasse,
autant qu' il le peut, une vertu, un
honneur à sa mode, pour se consoler de la
perte qu' il a faite de l' honneur véritable ?
Quel est le mortel si dépravé, qui ne
choisisse de faire son propre bien avec

le moindre préjudice du bonheur des autres ? Quel est celui qui ne se reproche du moins un crime infructueux ?

C' étoit donc un crime en soi ! Car l' utilité, les passions ne changent pas la nature des choses, lors même qu' elles la défigurent à nos yeux.

Si ces passions t' aveuglent, si des habitudes vicieuses ont fait taire ta conscience, et étouffé le cri de ta raison ; examine quel est le jugement que tu portes, à l' égard des autres, des actions injustes dont tu es la victime, et que tu excusois dans toi-même. Ah ! C' est alors que, par le sentiment naturel du juste et de l' honnête, tu apprécies avec

p471

une secrète horreur la conduite du méchant qui t' opprime : c' est alors que l' ordre violé crie vengeance par ta voix ; que la raison outragée reprend ses droits et son empire ; que tu t' indignes à la seule idée du coupable qui t' enlève ton honneur ou tes biens ; et que tu honores le juste, dont l' équité te les rend, ou dont la bonté t' en dédommage.

Eh, sans aucun retour sur toi-même, la vertu n' a-t-elle pas, en dépit de toi, des droits sur ton coeur ? Lequel estimes-tu davantage, d' un homme qui, dans ses vûes, ses discours, ses actions, n' envisage que lui, rapporte tout à lui, se fait le centre de tout, et sacrifiera, s' il le faut, l' intérêt, le salut de tout un peuple, à son propre intérêt ; ou d' un homme, qui, en toutes choses, ne cherche, n' envisage que le bien public, que le plus grand bien commun, toujours disposé à s' oublier, à se sacrifier lui-même pour l' intérêt et le bonheur de tous les autres ? à qui aimerois-tu mieux ressembler, de celui, qui, par de noires inventions et de lâches calomnies,

p472

a le plus contribué à me faire perdre

mes dignités, mes titres, mes biens,
la faveur du prince ; ou de ton père lui-même,
qui, content de savoir qu' il n' est
pas coupable, vit en paix ; se repose sur
le témoignage de sa propre conscience ;
quel que soit son ennemi, lui pardonne ;
et, pour toute vengeance, se borne à
désirer qu' il devienne meilleur, et qu' il
soit plus heureux ?

Lorsque tu ouvres les annales du genre
humain, qu' est-ce qui te touche ? Qu' est-ce
qui te remue et t' intéresse, du vice
trionphant, ou de la vertu malheureuse
et persécutée ? Quels sont les grands
traits qui nous frappent, et auxquels
tous les hommes applaudissent ? Quelles
sont les maximes que tous les coeurs
adoptent, et qui, d' un commun
consentement, ravissent notre admiration
et nos suffrages ? Ne sont-ce pas les
traits et les maximes de bienfaisance et
de générosité ? Qu' est-ce encore qui
forme ces scènes si touchantes, dont on
ne peut être témoin, qu' on ne peut
entendre ou lire sans en être attendri ?

p473

Qu' est-ce qui fait couler ces larmes
délicieuses et pures dont notre ame
s' honore, si ce n' est la vertu ? Et d' où naissent
ces proportions si réelles entre elle et nos
ames, entre elle et le méchant lui-même,
si elles ne naissent pas de la nature ?
Des sentimens si soutenus, si invariables,
seront-ils donc arbitraires ?

Le cri de la nature est-il donc aussi un
préjugé ?

" non, ce n' est point la nature, s' il faut
en croire Valmont ; c' est l' éducation ; ce
sera, si l' on veut, la politique des
législateurs, qui auront déterminé en
genre de moeurs nos idées et nos
sentimens " . L' éducation, mon fils ? Et sur
quoi porte-t-elle ? Ou sur des usages
locaux, des coutumes particulières, des
institutions de caprice et de fantaisie ; ou
bien sur des principes adoptés par une
raison universelle : mais ceux-là n' ont
qu' un lieu, n' ont qu' un temps ; ceux-ci
subsistent et se conservent en tout temps,

p474

en tout lieu, par-tout où il y a des hommes qui font usage de leur raison. La politique ? Mais ces sentimens et ces maximes sur le juste et l' honnête, j' en retrouve les premiers principes chez les peuples, qui, séparés par de plus grands intervalles, se sont le moins communiqué leurs idées et leurs moeurs ; mais je ne trouve point de législateur connu, à qui ces principes n' aient été bien antérieurs ; mais ces instituteurs, si prudens et si sages, ont travaillé d' après le même modèle ; et quel étoit-il, sinon la nature des choses, et la raison ? Mais enfin ce qu' ils ont dicté de loix positives et arbitraires, ne subsiste plus ; les loix des hommes passent ; la nature ne passe pas. Et ces loix elles-mêmes, d' où tirent-elles leur autorité et leur pouvoir ? S' il n' y a point de loi naturelle, aucune sorte

p475

de loi n' a de force ; aucune espèce de devoir n' a de réalité ; aucun lien n' a de consistance ; on peut tout se permettre, dès qu' on n' a rien à craindre ; on peut tout braver, dès qu' on est le plus fort. Faire le bien des autres, et sur-tout à son préjudice, sera seulement la loi du plus imbécille ou du plus foible ; rien ne nous est défendu, dès qu' il nous convient ; l' assemblage de tous les crimes ne doit pas nous faire plus d' horreur qu' un seul ; aucun n' existe, et il faut se familiariser avec ce que nous regardons comme les plus horribles forfaits. Si vous admettez un seul crime, si vous exceptez un seul devoir, dites-moi sur quel fondement ? Et d' après cela je raisonnerai comme vous sur tout le reste ; je vous vaincrai par vos propres armes ; et quelle que soit la loi que vous vous croirez en droit de m' imposer, je vous forcerai de convenir que son autorité, si elle en a, prend sa source dans les saintes loix de la nature.
" la nature, ce sont nos penchans " .
Oui, mon fils, ils en font partie, dès

p476

qu' ils sont communs à tous les hommes.
Mais la raison, commune à tous, fait
aussi partie de la nature humaine ; et
dans un être raisonnable et libre, les
penchans ne sont pas un instinct brutal,
qui doit agir seul et par une impulsion
nécessaire.

Tu me ramènes à l' heureux hottentot :
c' est dans les sauvages que tu cherches la
nature de l' homme. Mais d' abord, cher
Valmont, l' hottentot, si heureux à tes
yeux, est-il donc si heureux en effet ?
Son état est négatif pour le bonheur, si
j' ôse parler ainsi. Il ne sent que
foiblement ; il n' existe qu' à demi ; il n' a ni
plaisir ni peine : il a, si tu le veux, des
plaisirs grossiers ; mais c' est le sentiment
de l' ame qui fait le vrai plaisir ; c' est lui
qui donne un prix aux biens qu' on possède ;
et ils ne sont proprement des biens,
que par le prix que la raison y met. Envie,

p477

puisque tu l' ôses, le bonheur de la brute,
et laisse-moi le bonheur de l' homme.
Plus l' homme est sauvage, plus il est
féroce et moins il respecte dans son
semblable sa propre nature ; son état est
un état de guerre et de destruction ; c' est
un état violent. Est-ce bien pour cela
que la nature l' a fait ? Et n' est-ce qu' à ce
prix que tu voudrais du bonheur ? Rends
l' homme plus sauvage encore ; tu verras
croître en proportion sa férocité, sans
cependant détruire tout-à-fait en lui le
sentiment de la conscience et l' instinct moral.
L' hottentot vit en société, tout sauvage
qu' il est. Or toute société porte sur
des loix ; et ces loix, en vertu desquelles
il devient un être sociable, sur quoi
portent-elles ? Va parmi ces peuples dont
tu vantes les plaisirs et la liberté, et tu
verras si dans leurs krulls ils ne se

p478

croient pas obligés à une assistance mutuelle, au dévouement le plus généreux pour la patrie, à des devoirs et à une fidélité réciproques ; tu verras si chacun d' eux n' a pas ses droits, que les autres respectent, et si celui qui les viole n' est pas sensé coupable.

" mais sur le reste, au moins, ils n' ont presque plus de principes naturels dictés par la raison ; et un instinct machinal devient leur unique loi " . J' en conviens ; et c' est-à-dire, mon fils, qu' ils n' ont pas tiré des premiers principes toutes les conséquences qu' ils en devoient tirer ; ou que leur raison, foible et mal dirigée, en a tiré des conséquences fausses et arbitraires : c' est-à-dire aussi, que la nature en eux est inculte ; qu' elle est brute comme eux ; que quant à l' esprit, elle y est, à proprement parler, dans un état d' enfance, et renferme seulement le germe de cette raison propre à l' homme qui a su la cultiver. Mais la nature d' un être se prend-elle de ses commencemens seulement, ou de son développement et de sa perfection ? N' est-il plus de la nature

p479

d' un arbre de porter de bons fruits, parce qu' avant sa culture, ses fruits étoient amers et sauvages ? Ainsi encore à l' égard des fleurs, est-il contre la nature de la rose d' avoir l' éclat et le parfum que nous lui connoissons, parce que dans les champs elle est si différente d' elle-même ? Ou plutôt n' aura-t-on pas raison de dire, qu' il est de sa nature d' être cultivée, au point de devenir, dans son état de perfection, ce qu' elle est en effet dans nos jardins ? L' homme, qui se distingue entre tous les êtres par cette perfectibilité, qui le caractérise, et qui le rend toujours susceptible d' un nouvel accroissement de science et de sagesse, sera-t-il le seul être qui sortira de son état naturel, en développant le germe fécond que la nature a mis en lui ; et, né pour être raisonnable, sera-ce donc en le devenant qu' il cessera d' être homme ?

Deux choses devoient contribuer à le former : la réflexion, parce qu' il n' a pas été assujetti comme les animaux à une suite d' opérations machinales, dirigées par un instinct toujours nécessaire et

p480

toujours le même ; l' instruction, parce que, fait pour la société, c' est d' elle en partie qu' il doit tirer ses lumières. Tu vois, mon fils, combien sont frivoles ces déclamations si rebattues contre la loi naturelle et contre la raison. Deux principes se combattent en nous, qui tous deux veulent avoir l' empire ; la raison, les passions. Lequel des deux est fait pour nous gouverner ? " les passions entraînent, dit un sage, et la raison conduit " . Des passions naissent les vains sophismes : la raison les dissipe. Les passions nous aveuglent : la raison nous éclaire. Les passions n' envisagent que le moment ; elles n' embrassent qu' un seul objet ; elles ne voient, pour ainsi dire, qu' un point de l' espace qu' elles nous font parcourir : la raison s' instruit par l' expérience du passé ; elle perce dans l' avenir ; elle prévoit les suites ; elle compare les biens et les maux ; elle balance les avantages et les inconvénients, et se trompe rarement sur le résultat,

p481

quand l' esprit est droit et le coeur bien préparé. Les passions ont des douceurs ; mais ce sont des douceurs trompeuses, qui nous cachent l' amertume qui en est le châtement et la suite la plus ordinaire : c' est ainsi, comme Hobbes le remarque lui-même, que l' intempérance est naturellement punie par les maladies ; la témérité, par la honte et les désordres ; l' injustice, par les attaques des ennemis qu' elle s' est formés ; l' orgueil, par l' abaissement et la ruine ; la lâcheté, par l' oppression ; la négligence de ceux qui nous gouvernent, par la rebellion ; et la rebellion,

par les meurtres et le carnage : car puisque les peines, ajoute-t-il, sont une suite de la violation des loix, les peines naturelles doivent être une suite de la violation des loix naturelles, et, par conséquent, y être attachées comme leur effet propre, et non comme un effet arbitraire. Ainsi, mon fils, le plaisir d'abord, et ensuite les regrets et la douleur ; voilà l'effet ordinaire du dérèglement des passions.

p482

La raison, au contraire, fait pratiquer des vertus, exige des sacrifices, qui peut-être nous coûtent pour l'instant ; mais elle nous montre à la suite la paix et le bonheur. Cette perspective est trop intéressante, cher Valmont, pour ne pas nous y arrêter plus long-temps. Je sens que, pour répondre à tout, je te dois encore sur cet objet une autre lettre. La loi qui modère nos penchans, te semble une loi trop dure ; tu ne trouves, ni dans cette vie ni dans l'autre, de dédommagement aux douceurs dont elle nous prive. Le stupide animal, conduit par son instinct, content de ses plaisirs, te paroît plus sage et plus heureux que l'homme qui pense et qui raisonne. Tous deux meurent, tous deux retombent dans l'espèce de néant dont la nature les avoit tirés ; le plus heureux, le plus sage en effet, est celui qui a joui davantage et qui a su le moins se contraindre. Tel est en toi le langage du coeur, le langage des passions ; et le coeur séduira-t-il toujours la raison ?

p500

LETTRE 22

du marquis de Valmont à la comtesse.
il est bien juste, ma fille, que, parmi les peines qui nous sont communes, je

te fasse partager toutes mes espérances. Mon fils m' a écrit depuis son retour, il m' a fait l' aveu le plus pénible et que j' ôsois le moins attendre de lui, celui de sa passion. Il me l' a avouée d' un ton à ne pas me laisser douter de sa vivacité. Son fol amour est en effet porté à son comble, et met sa raison dans la crise la plus violente. Mais, mon émilie, quelle différence de cet amour à celui qu' il eut pour toi, et j' ôserois presque dire à celui qu' il a encore ! Il aime Senneville, et il en a honte ; il est étonné de sa défaite. C' est une enfant contre laquelle il n' étoit pas en garde, et qui l' a vaincu, sans même prétendre à la victoire. C' est une enfant, et il n' ôse me la nommer. Il sent bien de quelle nature est son attachement pour elle. Il n' est que l' effet de l' imagination

p501

et du caprice ; il n' est, à ses propres yeux, qu' un délire ; il ne tient qu' aux sens, et participe à leur dérèglement ; il est aveugle, et sans cela, dans la concurrence même d' attraits et de beauté, le choix de Valmont seroit encore pour émilie. Peut-être ne dis-je pas assez, et s' il falloit pour toujours se décider entre l' une et l' autre, je ne sais si, dès ce moment, rendu à son premier penchant, son choix ne seroit pas tout entier pour toi. Il sent tout ce que tu vaux, et le sent vivement ; ta vertu l' humilie, et cependant il seroit fâché que tu pusses en rien perdre ; il croiroit y perdre lui-même. Il t' estime, il te révère ; il fait plus, il te chérit. Il est vrai que ce n' est plus de cet amour ardent et passionné qu' il conçut d' abord ; celui-là tenoit à un goût passager, et pouvoit périr ; il a fait place à un autre, qui périra comme lui : mais le sentiment que Valmont conserve en ta faveur, quoique moins doux à une épouse si tendre, t' honore bien davantage. Il repose sur un fondement plus solide ; lié essentiellement aux qualités de l' esprit et du coeur,

p502

il durera comme elles, et, dans un époux du caractère de Valmont, te le ramènera tôt ou tard plus passionné qu' il ne le fut jamais. Maintenant il souffre tout à la fois et de ses propres maux, et de ceux qu' il te fait souffrir. Il te rend justice ; il se la rend à lui-même ; il gémit de son égarement, et de la peine qu' il te cause. Que sera-ce quand il reviendra de sang froid sur toute sa conduite et sur la tienne ? Si dans son aveuglement il te plaint, si tu lui es chère malgré sa passion ; quel sentiment ne reprendra-t-il pas, lorsque celle-ci se sera usée par le temps, par les réflexions, ou se sera refroidie par l' absence ? Mais le moment n' en est pas encore venu. Valmont ne pourroit endurer pour l' instant un remède trop violent ; il faut le préparer. Pour cet effet, ne néglige pas, ma fille, le conseil que je t' ai donné de te rendre la confidente de Senneville. Il faut que le désir de l' éloignement vienne d' elle, et que de notre côté nous lui rendions par nos conseils cette séparation honnête et facile. J' en sais déjà les moyens,

p503

et mes vûes se portent plus loin encore. M D' Orval, le mentor, l' ami de Veymur, est ici : ce vieillard, le plus respectable de tous les hommes, et encore au dessus, s' il se peut, de l' idée que je m' en étois formée, est devenu aussi mon ami. Près de lui, sans tes malheurs et ceux de mon fils, je goûterois dans la paix les plus doux momens. Il conserve dans un corps sain un esprit mâle et un coeur vraiment grand. L' aimable vieillard ! Dieu semble le récompenser, par cette verte et respectable vieillesse, de la vertu de ses jeunes années. C' est sur lui que portent mes plus chères espérances ; et, d' après les ouvertures qu' il m' a faites, je crois pouvoir compter sur les voies les plus propres à assurer ton bonheur et celui de ta jeune amie. Je t' en dirai davantage lorsqu' il en sera temps ; et je reviens à ton mari. Sans cesse éclairé malgré lui par sa propre

conscience, à chaque nouvel écart ramené par les lumières que la vérité lui présente, se sentant pressé de plus en plus et forcé par elle dans chacun des

p504

retranchemens qu' il lui oppose, il a commencé à l' invoquer. C' est beaucoup ; et sans sa malheureuse passion, ce seroit tout pour lui. Mais cette passion le transporte, au point de lui faire souhaiter qu' il n' y ait ni distinction entre le bien et le mal, ni châtement à craindre, ni récompense à espérer. Il le désire ; il fait tous ses efforts pour se le persuader, et ne peut en venir à bout. Un sentiment naturel du juste et de l' honnête, combat, au dedans de lui, tous les vains raisonnemens par lesquels il cherche à s' étourdir, et le réfute au milieu de son propre coeur. J' aide, autant qu' il est en moi, à ces touches secrètes, et j' attends tout de l' heureux fonds sur lequel je travaille. J' admire comment Valmont parle le langage d' un coeur corrompu, et n' en a pas cependant la dépravation ; comment il voudroit s' armer de force d' esprit, et rougit devant moi de sa foiblesse ; comment il souhaiteroit braver tous les sentimens de la conscience, et en conserve le cri intérieur et tous les remords. Ma fille, un dieu plus puissant

p505

que le crime et que toute la malice des hommes, te garde ton mari. Ne t' y trompe pas : ce n' est pas là la marche ordinaire de l' incrédulité. D' abord, il est vrai, elle est combattue dans une ame par tout ce qui peut nous armer contre elle ; elle ne s' insinue que par degrés ; elle n' attaque pas tout à coup, et la divinité même, et les premiers principes qui fondent la moralité de nos actions. Mais quand une fois elle s' est avancée jusque là, quand elle a franchi toutes les bornes sacrées qui nous séparent des plus grossiers

mensonges : ah ! C' est qu' auparavant elle a été
arracher au fond d' un coeur tous les
germes de vertu qui pouvoient encore faire
obstacle à ses progrès, et qu' elle a
dépravé tout ce restoit de bon dans la
nature de l' homme. Il n' en est pas ainsi
de ses effets dans Valmont. à en juger
par ses raisonnemens, il a fait, dans le
vice et dans l' erreur, tout le chemin
qu' on peut faire ; il saisit au fond les plus
réelles et les plus fortes difficultés ; il
leur prête, au moment où il les expose,
toute l' apparence du libertinage et de

p506

l' impiété, tout le ton de la conviction ;
et, l' instant d' après, à en juger par ses
aveux, il n' est rien moins que convaincu,
et l' on peut assurer qu' avec le langage
du vice il conserve encore le goût de la
vertu. Que Lausanne lui a fait de mal !
Mais que le ciel, sensible à nos vœux
et à tes peines, nous a laissé de moyens
pour le réparer ! Tu vois, ma fille, que,
comme je ne t' ai jamais déguisé mes
craintes, je te confie tout mon espoir.
Qu' il te console et te rassûre. Ah !
Certainement un dieu veille pour nous !

p507

LETTRE 23

du marquis à son fils.

j' en ai appelé à ton coeur, cher Valmont,
à la nature des choses, à la nature
de l' homme, à celle même de l' être suprême,
à sa sagesse éternelle et nécessaire,
à son amour invariable pour l' ordre,
à toutes ses perfections ; et j' ai dû
te forcer de convenir, qu' il y a une
véritable loi naturelle qui oblige tous les
hommes, que les notions du juste et de
l' injuste ne sont point arbitraires, qu' il
y a une distinction réelle entre le vice et
la vertu, et que la raison que le ciel t' a

donnée en partage est aussi la première règle qu' il t' ait donnée pour guide. Mais tu éprouves en toi des penchans que la raison condamne, et tu trouves dès lors cette loi trop dure, et ces penchans trop doux. Les passions t' attirent, la vertu t' effraie ; et, pressé par le désir d' être heureux, tu prends le parti du vice, lors même que tu te sens contraint d' applaudir à la vertu.

p508

Mon fils ! Apprends à la connoître, et tu avoueras que la loi qui t' en fait un devoir, n' est point une loi trop sévère, et ne tend qu' à notre bonheur. Eh, quel est en effet le sacré caractère de cette vertu que tu redoutes si fort ? La bienveillance universelle, l' amour de l' ordre et du bien commun. Mais qu' y a-t-il de plus doux qu' un tel sentiment ? Tout amour bien ordonné est par lui-même un sentiment agréable. Il n' y a de triste et de turbulent, que ce qui tient à la haine, ou que les passions violentes et exclusives, qui, se bornant à un seul objet, nous font oublier, nous font sacrifier tous les autres. Celui qui aime bien, qui aime la gloire de son dieu par dessus tout, qui aime le bonheur de ses semblables, et dans une juste proportion le plus grand bonheur de tous, qui s' aime lui-même comme il faut, ne conçoit que des idées grandes, n' enfante que des projets heureux, n' éprouve que des affections nobles et touchantes, n' est épris que des charmes les plus vrais. Un vil intérêt, un faux point d' honneur,

p509

un vain désir de gloire, ne viennent pas dégrader ses vûes, rétrécir ses goûts, et concentrer tous ses penchans dans la bassesse du moi humain. Son ame sensible et tendre se fait des plaisirs que les méchans ne connoissent pas ; elle se voit dans l' ordre, et elle est satisfaite ; elle

sent avec une joie vive et pure, qu' elle
est ce qu' elle doit être, qu' elle fait ce
qu' elle doit faire, qu' elle a droit à sa
propre estime ; et se rend le témoignage
le plus flatteur, celui de sa conscience,
qui lui tient lieu des éloges de tout
l' univers. Dans l' une et l' autre fortune,
l' homme vertueux jouit en paix de son

p510

dieu, comme il jouit de lui-même ; il
jouit avec transport de toute la nature ;
il jouit sans crainte et sans envie de tout
ce qu' il y a de bon dans les autres, et
s' efforce de le rendre meilleur ; il
supporte, sans aigreur, sans amertume, le
mal qui s' y rencontre et qu' il ne peut y
corriger ; il prête à tout ce qu' il voit le
jour le plus favorable ; il embellit tout
ce qu' il touche ; il fait tout le bien qu' il
peut ; il ne fait point d' infortunés, et ne
permet pas qu' il y en ait, si ce n' est parmi
ceux, qui, en nuisant aux autres, font
eux-mêmes leur infortune. Si, de son
propre choix, il fait couler des larmes,
ce sont des larmes d' attendrissement et
de reconnaissance ; s' il s' élève des cris à
son approche, ce sont des cris d' applaudissement
et de joie. On ne voit autour
de lui que des heureux, dont le bonheur
est son ouvrage ; et au milieu d' eux pourroit-il
ne pas être heureux lui-même ?
ô Valmont ! Aux cieus et sur la terre,
tout sourit à la vertu. Les faveurs toutes
spéciales d' une providence attentive à nos
besoins sont pour elle : à la bienveillance

p511

qu' elle fait naître, se joignent, de la part
des autres hommes, des secours réciproques,
une assistance mutuelle ; l' estime,
la considération, le respect et l' amour
lui assûrent sur tous les coeurs le plus
doux empire.
Il est vrai qu' en frémissant, on baisse
le front devant le riche fastueux et
superbe, devant l' homme puissant, qui

écrase le foible de son autorité ou de son crédit ; mais on les méprise au fond du coeur : la sagesse, sans appareil et sans faste, est révérée, et, pour se faire honorer, n' a besoin que d' elle-même. Le vicieux, dépouillé de cet éclat emprunté qui masquoit sa foiblesse, n' est plus rien en tombant, parce qu' il se trouve réduit à sa propre indigence : le sage, trouvant dans lui sa grandeur et sa noblesse, ne cesse point d' être grand quand la fortune l' abaisse, et n' a rien perdu, puisque sa vertu lui reste. " mais dans toutes les situations de la vie, la vertu a des privations pénibles ; elle ne peut satisfaire tous nos penchans ; elle ne peut se permettre tous

p512

les plaisirs ; pour gourmander nos passions, le devoir est toujours à côté d' elle ; elle ne parle que de renoncemens et de combats ; et quand elle triomphe, c' est presque toujours de notre coeur " .
Oui, mon fils ; mais quel triomphe ! Il est le premier prix de la vertu. Hé, quel est le juste qui se soit repenti d' avoir bien fait ! Les premiers efforts sont pénibles, j' en conviens ; et il falloit qu' ils le fussent, pour être méritoires : les premiers actes de vertu sont difficiles ; mais que l' habitude en est aisée ! Et que ses fruits ont de douceur pour celui qui les recueille ! Eh, quels sont ces plaisirs dont la vertu te prive ! Quelles sont ces passions qu' elle modère, et ces biens qu' elle te fait perdre ? Examine-les avec soin : et tu verras que ce sont des plaisirs, qui, pour l' ordinaire, t' apporteroient plus d' ennui, de regrets, et de douleurs, qu' ils ne t' auroient causé de contentement et

p513

de joie ; que ce sont des passions qui feroient ton malheur, en faisant celui des autres ; que ce sont de faux biens

que suivroient tôt ou tard de véritables
maux. Tu reconnoîtras que c' est la
sagesse, qui, en réglant l' usage de nos
facultés, nous le rend aussi avantageux,
qu' il nous devient par la suite agréable
et facile ; que c' est elle, qui, en
établissant une proportion exacte entre nos
désirs et nos besoins, conserve dans
notre ame la douce paix et l' heureuse
égalité ; que c' est elle, qui, en maintenant

p514

l' ordre dans nos pensées, nos sentimens,
et nos actions, nous procure le
bien inestimable d' être toujours d' accord
avec nous-mêmes ; et qu' ainsi le bonheur
est tout entier dans la vertu.
Mais, me diras-tu, elle n' a donc pas
besoin d' autre récompense qu' elle-même ?
Non, mon fils, elle n' en auroit pas
besoin : disons mieux, une autre récompense
ne lui seroit pas absolument nécessaire
pour satisfaire strictement aux
vûes de l' être suprême, à ses attributs
essenciels de sagesse, de justice, et
d' amour pour le bien ; si pour tous les
hommes les charmes de la vertu étoient plus
sensibles ; s' il n' y avoit pas d' exceptions
aux avantages dont elle est la source ; et
si quelquefois même elle n' exigeoit pas
des sacrifices dont rien ne pourroit lui
tenir lieu dès qu' elle n' auroit plus rien à
se promettre en les faisant. Mais avouons-le,
cher Valmont, à considérer les choses
telles qu' elles sont et sous tous les
rapports, ah ! Que l' être suprême auroit bien
mal pourvu à la sanction de sa loi, aux

p515

intérêts de la vertu, à ceux de sa propre
gloire, à ce qu' il doit aux penchans qu' il
a mis en nous, à ce qu' il se doit à
lui-même ; si, dans l' état présent des choses,
il n' y avoit point d' autre récompense
pour la vertu, que celles qui sont
renfermées dans les bornes étroites de cette vie ;
et si nous n' avions pas d' autre prix à en

attendre, que la douceur qu' on trouve à la pratiquer !

Tu en conviendras sans peine ; l' homme est en général bien moins frappé des charmes extérieurs de la vertu, que des avantages apparens du vice. Ceux-ci parlent à l' imagination et aux sens ; ceux-là n' ont presque pas de prise sur eux, et ne parlent qu' à la raison. Les uns nous pressent, nous sollicitent, et nous offrent

p516

les plaisirs du moment ; les autres se font beaucoup plus sentir par les conséquences et par les suites : et c' est cependant le moment qui nous détermine, à moins que son attrait puissant ne soit balancé par le poids immense de l' avenir. Les charmes de la vertu les plus réels sont ses charmes intérieurs ; et il n' y a que celui qui les a goûtés qui les connoisse, il n' y a même que l' habitude de la vertu qui rende sensibles ses avantages et ses douceurs. Quelle force auroit donc pour le commun des hommes la loi pénible du devoir, si, à l' attrait du vice, le souverain législateur n' avoit opposé que les charmes de la vertu ?

Mais il y a plus encore ; ces charmes si doux n' en sont pas une suite tellement nécessaire, qu' à parler humainement, et seulement pour cette vie, il n' y ait jamais qu' à gagner à la pratiquer. Combien de passions, mon fils, dont l' amorce flatteuse ne promet que des plaisirs, et qui jusqu' au moment de la satiété ne tiennent que trop bien ce qu' elles ont promis ! Combien, qu' on ne peut arracher d' un

p517

coeur trop tendre, sans que le remède qu' on emploie pour le guérir ne lui paraisse plus douloureux que le mal même ! Combien de circonstances, où une vertu moins austère nous eût obtenu, d' une multitude ignorante et frivole, de plus grands éloges peut-être, et eût eu pour

nous tous les charmes de l' illusion !
Combien, où le vicieux triomphe de s' en être
cru lui-même ; où il ne rougit plus de
rien, parce qu' il auroit trop à rougir ;
où, à force de crimes, il est parvenu à
étouffer tous remords ; où il est
tranquille enfin, parce qu' étant au dessus
des loix, il est au dessus des châtimens.
Combien arrive-t-il que la vertu est
elle-même l' instrument et la source de son
infortune, qu' elle traîne à sa suite la
honte et l' indigence, et que l' idée d' un
dieu juste et fidèle est toute la consolation
qui lui reste ! Voilà de ces exceptions
qui ne sont pas si rares qu' on pourroit
le penser, que dis-je ? Qui forment
en un sens le scandale de la plupart des
hommes, et que tuournes toi-même en
objection contre la loi : et de ces
exceptions,

p518

n' y en eût-il qu' une seule, que
devient la loi en effet ? Que devient sa
sanction et le fondement sur lequel elle
s' appuie, si la vertu n' a pas d' autre
récompense qu' elle-même ?
Personne, mon fils, n' est plus persuadé
que moi, qu' à parler en général, la vertu
a déjà son prix ici-bas ; et je te l' ai assez
prouvé, en te développant ses avantages.
Oui, sans doute, dans presque tous les
cas, Dieu, jaloux du bien de ses créatures,
a uni dès cette vie même la vertu
et le bonheur. Mais Dieu, aussi sage que
bon, a voulu que de toutes les situations
de la vie il y en eût quelques-unes du
moins, qui, opposant le mal au bien,
l' infortune à la vertu, fissent voir, au
milieu de l' ordre universel et de la loi
commune, un désordre apparent. Il l' a
voulu, pour laisser une sorte d' équilibre
à la liberté, de l' exercice à la vertu, des
motifs plus purs et de plus nobles espérances
au vrai juste qui la chérit. De ces
situations, tristes à bien des égards, il
m' est permis, je crois, de te citer un
exemple qui t' intéresse. J' ai mérité par

p519

bien des fautes, aux jeux de l' être suprême,
l' état où je me trouve : cependant
je ne l' ai pas mérité par les choses mêmes,
qui, aux jeux des hommes, en ont été
la cause. Au contraire, j' ai servi mon
roi, ma patrie ; je me suis sacrifié à la
vérité. Quelle est donc ma récompense ?
Elle est en vous, me diras-tu maintenant
avec plus de lumières. J' en conviens, je
suis assez heureux, comme je te l' ai marqué
dès les premiers temps de ma disgrâce ;
je le suis assez, dès que sur ce
point je ne suis pas coupable. Mais cette
satisfaction intérieure qu' éprouve une
conscience sans reproche, je pouvois la
ressentir sans perdre tout ce que j' ai perdu
au dehors. à parler exactement, l' effet
propre de l' intérêt que je prenois à la
gloire de mon prince ; l' effet de mon zèle
pour le bien public, de mon amour pour
le vrai, a été de m' enlever, selon le
monde et sous ses yeux, les avantages les
plus brillans. Ils ne sont pas les plus réels,
je le veux ; mais ils sont les plus attrayans :
leur perte a excité tes murmures contre
la providence ; l' honnête citoyen en a

p520

gémi ; mes ennemis en ont tiré avantage
pour leurs complots méchans ; l' homme
frivole en a pris occasion de traiter
hautement ma droiture de simplicité, et mon
zèle de petitesse d' esprit et de scrupule ;
moi-même, sans la religion que je professe,
j' aurois pu dire dans de premiers
momens de foiblesse : " seigneur ! Quel
temps choisissiez-vous pour m' ôter ce
que vous m' aviez donné ? En suis-je
moins digne aujourd' hui, pour avoir
mieux appris à vous connoître ? Et
n' étoit-ce donc qu' au moment où je vous
étois devenu plus fidèle, que vous deviez
attendre à me punir " ?

Ici, cher Valmont, laissons parler un
autre que moi, plus vivement affecté de
ses malheurs ; c' est l' ennemi de César,
qui, vaincu, abandonné des siens, se
considérant en cet état, accompagné de
sa seule vertu, s' écrie : " vertu, que j' ai
suivie pendant tout le cours de ma vie,

et pour laquelle j' ai quitté plaisirs et richesses, tu n' es qu' un vain fantôme sans pouvoir ! Le vice a toujours l' avantage sur toi ; et désormais est-il un

p521

mortel qui doive s' attacher à ton inutile puissance " .

Il avoit tort sans doute. Ce langage outré n' étoit au fond que l' expression de la lâcheté et du désespoir. Brutus, en parlant ainsi, cessoit d' être vertueux ; et l' assassin de César l' a-t-il jamais été ? Mais ramène ce langage à des termes moins excessifs et moins durs ; il sera vrai du moins pour le juste qui souffre, et qui n' a rien à espérer ; pour celui qui ne trouve en lui, hors de lui, aucun contre-poids aux affections sensibles qu' excitent dans tous les hommes les biens extérieurs, et qu' excita dans Brutus l' amour de la liberté ; pour celui qui ne reçoit aucun prix des vertus qu' il a pratiquées, et qui n' apperçoit dans l' avenir aucune compensation des sacrifices qu' il a faits.

Eh, que sera-ce donc, lorsque le sacrifice sera de tout nous-mêmes, de tout l' homme, lorsqu' il s' agira de s' immoler tout entier pour le bien commun, pour le devoir, pour l' intérêt de la vertu ? Ce ne sont point là de ces suppositions gratuites, de ces cas métaphysiques et qui

p522

ne se rencontrent pas. Que fera donc cet homme vertueux ? Forcé de choisir entre la gloire de son dieu et le glaive du persécuteur, entre le salut de sa patrie et le sien, entre l' injustice et la mort qu' on lui prépare ; cessera-t-il d' être juste, parce qu' il faudra cesser de vivre ? Non, généreux mortel, vrai citoyen, vrai juste ; consomme ton sacrifice ; obéis à la loi du premier et du plus grand de tous les maîtres ; meurs, puisque c' est pour toi un devoir de mourir. L' acte le plus héroïque de la vertu, ne sera pas à ton égard

sans dédommagement et sans fruit ; et le législateur suprême, qui te l'ordonnera, saura bien, par une vie meilleure, s'acquitter envers toi de ce qu'il doit à ton obéissance.

Eh, mon fils, puisqu'endurer les tourmens et la mort plutôt que d'être injuste, est vraiment une loi ; puisque cette loi est émanée de Dieu même ; ne doit-il pas à sa propre sagesse, d'y joindre les motifs et la force nécessaires pour la faire accomplir ? Ne doit-il pas à son autorité, de discerner dans tous les cas entre le

p523

juste qui obéit et qui s'immole, et l'homme infidèle qui n'obéit qu'à son propre intérêt ? Ne doit-il pas à son amour pour la vertu, de la rendre heureuse ; à son horreur pour le vice, d'y joindre les châtimens et l'infortune ! Eh quoi, suffira-t-il, pour être vicieux en toute assurance, de s'être fait un front sans pudeur ; de pouvoir tout et de tout ôser sans inquiétude et sans alarmes ; d'avoir trouvé le secret de faire taire sa conscience, pour n'écouter que le langage des passions et du crime ? Quoi, la vertu seule sera-t-elle craintive et timide ? S'effraiera-t-elle sans fondement des plus légères transgressions de la loi ? Sera-t-elle délicate, scrupuleuse, et fidèle, sans la moindre espérance ? Quoi donc, avec un coeur si sensible et si tendre, nous fera-t-elle renouveler à chaque instant le sacrifice de nos passions les plus chères ; immoler au dieu des vertus tous les désirs que ce dieu saint réprouve ; arrêter, réprimer par une vigilance et des efforts continuels, toutes les fougues du tempérament et toutes les

p524

saillies de l'imagination ; tout surmonter et tout souffrir, pour faire le bien, avec tant d'occasions et de facilité peut-être pour faire le mal ; sans que jamais elle

puisse rien attendre de tant d' héroïsme et de fidélité ? Opprimée enfin par le vice, languira-t-elle quelquefois dans l' indigence, dans l' opprobre, et dans les larmes, sans consolation, sans appui, sans autre ressource que celle de se dire à elle-même : ce que je souffre, je ne l' ai point mérité ? Non, non : dis au juste, mon fils, que ses combats ne seront point sans honneur ; que ses travaux ne seront point stériles ; que les larmes qu' il répand ne sont pas sans témoin, et ne demeureront pas sans récompense : dis-lui, que Dieu a mieux pourvu à l' intérêt de sa loi ; et que, si, moins puissant ou moins sage à cet égard que les maîtres de la terre, il n' avoit rien fait pour déterminer efficacement le vrai sage à la suivre et pour le récompenser de l' avoir suivie, il cesseroit d' être Dieu. Aussi, mon fils, écoute les menaces que lui-même a faites au vice, et les promesses

p525

qu' il a faites à la vertu : c' est par la voix de la nature qu' il a daigné les faire. Prends garde à ce cri intérieur, qui se fait entendre à l' injuste, tant qu' il n' a pas entièrement abjuré l' empire de sa raison, et qui lui dit : " tu as péché, tu t' es rendu coupable ; tremble : les hommes ne savent rien de ton crime ; mais tu le sais, et tu te le reproches malgré toi : un oeil plus éclairé que celui des hommes, l' oeil d' un témoin, d' un juge que tu ne peux tromper, que tu ne peux corrompre, cet oeil l' a vu ; et ce juge suprême t' en demandera compte un jour " . Admire au contraire quelle est l' heureuse sécurité du juste. Vois comme il perce sans crainte dans l' avenir ; comme il porte sur l' éternité un regard ferme et assuré ; combien, sur-tout à l' heure de la mort, c' est une ressource consolante

p526

pour lui que le souvenir d' une belle vie.
Eh, qui prouve mieux, mon fils, quel
doit être le partage de la vertu ? L' espoir
de vivre éternellement fut toujours son
plus doux espoir ; et le désir du néant
ne fut jamais que le coupable désir des
coeurs dépravés. Honteuse origine ! Ce
désir naît avec le vice, et s' éteint avec lui.
Pour achever de te convaincre, étudie
quelques momens encore ces penchans,
que l' auteur de la nature a gravés en toi,
comme autant de témoignages non suspects
de la dignité de ton être, et de gages
assurés de ton immortalité. Observe dans
l' homme ce désir du vrai, au sein même
des illusions et du mensonge : ce désir
forcé et involontaire, qui ne peut jamais
lui permettre de se reposer tranquillement
dans l' erreur, pour peu qu' il la
soupçonne ; qui la lui reproche, dès
qu' elle se laisse entrevoir ; et qui n' en
souffre la séduction et l' imposture, qu' autant
qu' elle emprunte pour le surprendre
le masque de la vérité : ce désir inquiet,
illimité, qui se nourrit de recherches et
de découvertes ; qui s' accroît par les
connoissances

p527

et les lumières ; qui s' irrite des
bornes qu' il rencontre, et les recule
autant qu' il est en lui ; qui s' élance au delà
des choses connues, et nous fait imaginer
celles qui ne le sont pas encore ; ce
désir si vaste, et tel en un mot que l' esprit
humain s' agite dans tous les sens
pour le satisfaire, s' élève aux inventions
les plus sublimes, maîtrise par degrés tous
les élémens, se promène dans tous les
mondes possibles, pèse toutes les forces,
mesure toutes les distances, estime toutes
les grandeurs, applique ses démonstrations
et ses calculs à celles mêmes qu' il
ne peut assigner, se joue presque dans
l' infini, et avoue, avec de si grandes vûes
et les regrets les plus amers, que nous
ne savons rien encore au prix de ce qui
nous reste à savoir. Observe en toi-même
ce penchant pour le bonheur, qu' aucun
bien particulier ne peut rassasier ; que tout
amuse un instant, et que rien ne remplit ;

qui se dégoûte de tout ce qu' il possède,
et cherche en vain un objet qui le
fixe ; qui interroge toutes les créatures,
et n' en tire que l' aveu de leur petitesse et

p528

de leur insuffisance ; qui trouve le monde
entier trop étroit pour lui ; et dédaigne,
jusque dans l' ivresse de ses égaremens et
en dépit de nos joies et de nos plaisirs,
le bien qui a des bornes, le contentement
qui s' épuise, et la beauté qui périt.
Interroge ce désir d' être toujours, qui
vit dans tous les hommes ; qui n' est voilé
dans le coeur de l' impie, que par la crainte
d' un avenir, plus redoutable pour lui
que le néant ; qui réunit tous les peuples
dans le sentiment et la croyance de notre
immortalité ; qui a dicté par-tout la religion
des tombeaux, la pompe des funérailles,
et le faste des monumens ; qui
porte toutes nos vûes au delà de cette
étroite carrière que nous parcourons ici-bas,
et nous rend assez grands pour enfanter
la noble espérance des siècles
éternels.

" mais à de si nobles traits, diras-tu :
je reconnois assez les fruits de
l' amour-propre " .

p529

L' amour-propre ! Eh bien,
soit. Que m' importe, après tout, pourvu
qu' il soit ici le même dans tous les hommes ;
que, constant, invariable, universel,
il produise par tout les mêmes effets,
se développe avec la raison, s' appuie de
ses lumières, et soit en moi l' expression
et le cri de la nature ?
ô le digne amour-propre ! ô le noble
orgueil ! Qui élève ainsi l' homme ; qui le
rend un être si grand, dans ses idées,
dans ses penchans, dans ses vues ; et qui
le distingue si fort de l' animal stupide,
qui rumine et qui est content. Le créateur,
qui m' a fait un tel don, avoit besoin
de me le faire, pour m' attacher à la

vertu, dont ses perfections et toutes mes facultés me font une loi : il en avoit besoin, pour me présenter des motifs et me faire envisager une sanction, qui pussent suffire à l'accomplissement de cette loi si belle, et à mon penchant invincible pour la félicité. Dieu m'auroit-il donc trompé ? N'auroit-il voulu que me mettre sans cesse en contradiction avec moi-même, que m'amorcer et me séduire

p530

pour me tenir dans l'ordre, que me rendre le jouet de l'espérance et la dupe des sacrifices que j'aurai faits à la vertu ? Non, non ; tranquillise-toi, mon ame, et sois vertueuse en assurance. Ce n'est point par des illusions, que la divine sagesse nous conduit à son but ; et la démonstration de ton immortalité est complète, dès que la vertu n'est pas une chimère, que tes penchans si nobles sont nécessaires à son triomphe, et qu'il existe un dieu. Ah ! Mon ame ne périra donc pas ! Elle n'est donc pas un élément délié, un composé de principes organiques, une matière légère et subtile, à qui Dieu ait ajouté la pensée, et qui, par la dissolution de

p531

ses parties, doive la perdre au moment de la mort, avec le sentiment et la volonté ! Ou si, comme tu le veux, elle étoit matérielle, cette ame ; celui qui l'a faite sauroit bien la conserver. Le même dieu, qui l'a unie à mon corps, qui par elle le meut, l'anime et le vivifie, auroit bien assez de pouvoir pour l'en séparer sans la détruire, sans désunir les parties dont elle seroit composée, sans lui faire perdre ce que ses penchans lui promettent, et ce que son assujettissement à la loi lui aura acquis de droits à la félicité. Ainsi, mon fils, ton opinion, si avilissante, si peu sage, si peu compatible avec la nature de la pensée et les qualités de la matière, ne prouve rien contre moi.

Mais je veux bien encore, par pitié
pour toi-même, ôter cette foible ressource
à tes passions, et je répondrai dans
peu aux difficultés que tu m' opposes.

p543

LETTRE 24

du marquis de Valmont à son père.
rentre en toi de nouveau, cher Valmont,
observe-y avec plus d' attention
ce combat perpétuel qu' y forment deux
natures si différentes, l' esprit et le corps.
Observe, d' un côté, ces penchans si terrestres,
si bas, si appesantissans pour ton
ame ; ces affections, qui l' énervent quand
elle s' y abandonne, qui la tourmentent
et la dégradent quand elle s' en rend
esclave ; ces désirs et ces mouvemens
secrets, dont elle a honte, quand, au
mépris de tout sentiment et de toute règle,
elle leur obéit, et qu' elle se reproche dès
qu' elle leur a cédé ; ces espèces de liens,
qui la resserrent, qui la contraignent, qui
gênent ses opérations et ses pensées, et
dont elle gémit, dont elle s' indigne, dont
elle sollicite quelquefois, par des vœux
ardens et de généreux transports, l' heureuse
dissolution, qui doit la mettre en
liberté. Considère, d' autre part, ce goût

p544

du beau, de l' ordre, du vrai ; ce sentiment
moral du juste et de l' honnête ; ces
idées, ces notions de l' éternel, de l' infini ;
ces pensées aussi simples que vastes,
productions d' une intelligence pure, qui
ont bien pu naître en toi à l' occasion des
objets sensibles, mais qui ne te représentent
rien qui puisse tomber sous les
sens et qui soit matière. Observe ces
élans sublimes, qui te portent vers la
source féconde et le principe unique de
toute lumière et de toute beauté ; ces
efforts de courage, qui t' élèvent au

dessus des passions et des sens, et te font
reconnoître avec une joie intime que tu
es ton maître, que les affections dérégées
de ton corps ne peuvent rien sur
ton ame tant qu' elle est raisonnable et
libre, et que l' univers entier armé contre
toi est moins fort que ta volonté. Oppose
des effets si contraires, et ôse bien dire
encore qu' il n' y a en toi qu' une substance.
Ah ! Reconnois bien plutôt que, si quelquefois
ton ame est sujette, et si elle dépend
à certains égards des affections et
des besoins du corps, ce n' est que par un

p545

effet nécessaire de l' étroite correspondance
que Dieu a voulu mettre entre ces
deux substances, liées, enchaînées l' une
à l' autre, sans que pour cela elles se
confondent dans leur nature. Il falloit, à
l' entière harmonie des êtres créés, et à
la gloire du créateur, un être, qui,
placé entre l' esprit et la matière, et
réunissant en lui l' un et l' autre, pût rendre à
Dieu, par la raison qui l' éclaire, l' hommage
de ce monde visible dont il jouit
par les sens, et puiser de vrais mérites
dans l' usage qu' il sauroit faire des
créatures : voilà, mon fils, tout le systême de
l' homme, et la fin de sa création : voilà
sans doute la première solution raisonnable,
quoiqu' insuffisante encore, des contradictions
apparentes qui se trouvent en
lui, et que l' idée d' une substance unique
n' y expliquera jamais.

Tu conçois maintenant comment l' ame
unie à la matière, liée aux sens par le seul
vouloir de l' être suprême, se développe
avec ces mêmes organes auxquels elle
répond ; semble croître avec le corps ; avec
lui se fortifie ou s' affoiblit ; languit lorsqu' il

p546

est malade ; et, loin de s' éteindre,
ne fait que briser sa chaîne et rompre ses
liens, quand il se détruit. Tel mon oeil,
couvert d' une taie encore légère, et forcé

de ne voir qu' à travers ce foible nuage, sent sa vue s' augmenter ou s' affaiblir, à proportion que s' affaiblit ou s' augmente cette taie qui le gêne dans ses fonctions : si l' enveloppe s' épaissit davantage, mon oeil ne voit plus rien, et n' a pas perdu cependant la faculté de voir : se déchire-t-elle au contraire ? Mon oeil, toujours le même, reprend toute sa force, et voit en liberté.

Pour répondre à toutes les autres difficultés que tu pourrais former, veux-tu, mon fils, une démonstration complète de la spiritualité, de la simplicité de ton ame ? Dis-moi comment dans un être composé, tel qu' est la matière, pourroit se former ce sentiment individuel de notre existence, qui fait évidemment de chacun de nous une seule personne ; et explique, si tu le peux sans contradiction, comment ce sentiment du *moi* , si unique et si simple, peut résulter de l' assemblage

p547

de plusieurs parties ? Explique, dans une ame composée, la faculté de raisonner : je t' accorde qu' une partie de matière, qu' une portion de cette ame matérielle, puisse avoir une idée ; l' ame, se divisant par parties, une autre partie aura une autre idée qui lui sera propre : mais où se fera la comparaison des deux, pour en tirer une conséquence et en former un raisonnement ? Le sentiment d' une seule idée dans chaque partie ne suffit pas ; il faut qu' une portion simple et indivisible puisse trouver en elle tout à la fois la perception des deux idées différentes, et celle d' une troisième idée qui les lie ou qui les sépare : mais cette portion simple, indivisible, n' est plus un être matériel, destructible par sa nature ; c' est une ame. Si, pour éluder la force de cette démonstration, tu supposes que cette opération, nécessaire à tout raisonnement, se fait en même temps et toute entière dans chacune des parties, dans trois atômes, par exemple, dont mon ame sera composée ; ce ne sera plus alors un seul raisonnement qui se fera en elle,

p548

c' en seront trois ; et je n' ai évidemment la perception que d' un seul. D' ailleurs ta supposition même prouveroit contre toi : tu étends la difficulté, au lieu de la résoudre. Dans ces trois atômes, susceptibles chacun de comparaison et de raisonnement, tu supposes dès lors trois êtres simples et raisonnables ; et ce seront trois ames au lieu d' une.

" mais les animaux ont donc aussi une ame ? Ils donnent quelque indice de raisonnement : leur ame est donc un être indestructible, un être simple ; et cette ame que devient-elle " ? à tout cela, mon fils, la réponse la plus courte est aussi la plus sage : je n' en sais rien. Je n' ai point appris à affaiblir, à éluder ce qui est certain par des notions incertaines, et à combattre les choses évidentes par celles qui sont obscures. à mes jeux, la certitude, l' évidence restent toujours

p549

telles, quelque nuage qui se répande sur ce qui les environne. Les animaux raisonnent-ils ? Ou le raisonnement, qui dans moi m' est évidemment connu par le sentiment intime, n' est-il en eux qu' apparent ? Est-il dans l' animal la production réelle d' une ame qui sent et qui pense ? Ou n' est-il que l' opération mécanique d' un automate ingénieux, qui, construit par l' ouvrier le plus habile, paroît à nos foibles yeux sentir et raisonner comme nous ? C' est ce que je ne m' empresserai point à déterminer : et si l' espèce de charme qui me fait croire que mon chien m' aime et m' entend n' est qu' une illusion, mon coeur du moins la chérit et aime à s' en laisser flatter. Mais que deviendra l' ame de ce chien fidèle ? éprouvera-t-elle dans des animaux de son espèce une sorte de métempsycose ? Sera-t-elle anéantie ? Ou la machine sera-t-elle simplement détruite, comme n' étant en effet que matière ? Même réponse encore, je n' en sais rien. Mais ce que je crois savoir, c' est qu' en supposant même dans

la brute, un esprit, une ame, celle-ci du

p550

moins n' est pas assujettie aux mêmes loix morales que la mienne ; elle n' a pas l' idée d' un législateur suprême ; elle ne paroît formée que pour des fonctions machinales ; elle est toute employée à la conservation et au jeu de la machine ; et ne connoissant pas ce que c' est que vertu proprement dite, elle n' est susceptible ni de mérites ni de récompenses. La sanction de la loi, qui est si nécessaire à mon égard, n' existe donc pas pour elle ; cette ame n' entre donc pas dans le même plan, dans le même système, que moi ; qu' elle survive au corps ou périsse avec lui, peu importe à l' ordre universel, peu m' importe à moi-même ; et dans tous ces cas, quelque supposition que l' on fasse, on ne peut en rien conclure contre moi. ô mon fils ! Laisse la brute, et pense en homme ; n' avilis point ta nature par des comparaisons. Ce n' est point, je crois, te prêter, par un fol orgueil, des titres qui ne t' appartiennent pas, que de te considérer ici-bas, comme le ministre du très-haut et le roi de ce monde qui t' environne. L' animal, resserré dans une sphère

p551

étroite, ne voit qu' autour de lui : ton esprit, par ses connoissances et ses pensées, atteint jusqu' aux extrémités de l' univers. L' animal ne fait servir qu' un petit nombre de choses à son usage, et ne peut étendre ses facultés au delà : tu fais tout servir à tes besoins ou à tes goûts, et tout dans la nature paroît fait pour toi. La brute, assujettie à une marche uniforme, à des opérations invariables, ne peut presque rien perdre ni rien acquérir ; dirigée par un instinct nécessaire, elle en suit les impulsions sans mérite comme sans erreur : ton ame, toujours active, invente, acquiert, change ses coutumes et ses moeurs, se réforme, s' instruit, et paroît

susceptible de développement à l' infini ;
elle délibère, elle résout, elle se détermine,
quelquefois contre ses propres lumières,
et laisse appercevoir des caractères
de noblesse, de grandeur, et de
liberté, jusque dans son orgueil, dans les
bouillans transports de ses passions, dans
leur honteux esclavage, et dans les égaremens
de sa raison. La brute n' a qu' une
fin bornée ; elle n' est faite que pour

p552

des biens particuliers, et s' en contente :
l' homme créé pour le souverain bien,
en possédant tout, en rapportant tout à
lui même, n' est pas encore satisfait, et
n' est entièrement grand et vraiment heureux
qu' autant qu' il rapporte tout à son
dieu. Que les animaux jouissent donc en
paix de leurs plaisirs ; que la génisse, sans
soins, sans soucis pour l' avenir, foule
aux pieds l' herbe naissante ; que près d' elle
le mouton bondisse dans la plaine ; que
l' oiseau vole et chante ses amours ; qu' ils
vivent sans crainte, et intérieurement
sans combats ; qu' ils se livrent sans
scrupule et sans remords à leurs appétits
grossiers : c' est pour cette sorte de félicité
qu' ils sont faits. Mais pour toi, mon fils,
lève les yeux au ciel ; souviens-toi qu' un
autre genre de bonheur t' est destiné,
et que pour y parvenir, il faut le mériter.
Convaincu de ton immortalité, que
son souvenir dirige toutes tes vues, tous
tes projets. Cette vérité une fois établie,
songe que la conséquence qui en résulte
pour toi-même est infinie ; et qu' elle ne
te porte pas à révoquer en doute son

p553

principe. Hélas ! à quoi te serviroit un
jour d' avoir fermé les yeux à la lumière ?
Quand il n' eût été que probable qu' après
cette vie il y en aura une autre, où
tout rentrera dans l' ordre ; que dis-je ?
Quand cette autre vie n' eût été que
possible ; au milieu des hazards effrayans

que cette possibilité toute seule entraîne,
il eût été peu sage de sacrifier des biens
ou de courir des risques éternels, pour
obéir à des passions qui ne peuvent te
donner que des joies d' un moment. Eh,
que dois-tu faire maintenant que, par
l' idée d' un législateur suprême, cette
possibilité se tourne en certitude, et que
de simples présomptions sur l' avenir se
changent en démonstration ?

ô Valmont ! Que tel soit en toi l' heureux
fruit des grandes vérités que je
viens de méditer en ta faveur. Respecte
ta raison, comme l' organe de la divinité,
comme le premier guide qu' elle
t' ait donné, et l' unique fondement de la
véritable grandeur : respecte ton ame,
comme le sanctuaire, comme l' image de

p554

Dieu même : garde ta conscience
exempte de toute illusion, libre de tout
préjugé : et respecte-la alors, comme
l' expression fidèle des volontés de ton
maître, et l' heureux interprète de ses
loix toujours saintes : sois fidèle à
l' honneur ; mais ne le fais pas dépendre des
opinions aveugles d' un monde inconstant
et frivole ; que ce ne soit point cet
honneur changeant et bizarre, aussi mobile
que l' onde agitée, aussi frêle que
les jugemens vains et trompeurs sur
lesquels il est appuyé ; que ce soit cet
honneur réel, constant, invariable, que
l' honnête homme trouve au fond de son
coeur : suis la vertu, comme l' unique
route qui puisse conduire au bonheur :

p555

que ton ame s' ouvre pour toujours à la
bienveillance universelle ; assuré que tu
recevras tôt ou tard le prix de ta fidélité,
et qu' il ne peut y avoir de contradiction
entre les sacrifices qu' exige de toi
l' obéissance à la loi, et ta félicité, entre le
bien commun et ton propre intérêt : agis
constamment d' après des principes si nobles,

si beaux en eux-mêmes, si sûrs, si intéressans dans la pratique ; et que le plus grand bien, mesuré sur les circonstances et sur tes propres forces, serve de règle à ta conduite. Voilà, mon fils, pour tous les hommes, la vraie loi de la raison, et celle que leur impose leur nature.

Maintenant, compare mes maximes avec les tiennes, mon plan de conduite avec celui que tu t' étois formé. Rassemble toutes les vérités que je t' ai exposées, et que tous les hommes agissent d' après elles : quels fruits précieux vont en résulter pour le bonheur de chacun d' eux et pour la félicité commune ! Au contraire, anéantis ces vérités ; suppose tous

p556

les hommes éclairés et conduits par des principes tout opposés ; c' est-à-dire, mon fils, suppose que la vraie sagesse consiste à regarder celle que je viens d' établir comme une déraison et une véritable folie ; qu' il n' y a d' autres principes que la matière, le hazard, ou la nécessité, d' autre loi que les passions, d' autre bonheur que celui de les satisfaire, d' autres titres que celui du plus fort, d' autre frein que la violence, et d' autre vie que celle-ci : quels tristes et pernicieux effets vont suivre de cet affreux système ! Dans cette supposition, quel chaos que le monde ! Quelle anarchie va s' établir sur la ruine de toute autorité ! Quel anéantissement de tous les droits ! Quel renversement de toute justice ! Et quels dangers pour toi-même ! Tous les liens vont être rompus ; toute société va se dissoudre ; et, réduit à un état pire que celui des sauvages mêmes, qui ont du moins un commencement de loi naturelle et de premiers principes de bienveillance pour leurs semblables, tu craindras dans chaque homme un ennemi, et ton ombre

p557

te fera peur. Ah ! Qu' un dieu, ami des hommes, a pourvu sagement à leur intérêt ainsi qu' à sa gloire, en mettant dans leur coeur ce sens moral, cet instinct naturel de droiture et d' équité, qui repousse avec force ces dogmes destructeurs, et qui forme en nous l' heureux germe de toutes les vertus ! En le développant ce germe, j' ai rempli en ta faveur les desseins de ce dieu bienfaisant ; et si la connoissance de la vérité te devient chère, souviens-toi, mon fils, que c' est à lui que tu en dois la plus tendre et la plus vive reconnaissance.

EXPLICATION DES FIGURES

pV

V. Sujet de l' estampe qui doit servir de frontispice au second volume.
La raison, après avoir éclairé un jeune homme de sa lumière, le conduit à la foi, pour qu' il trouve en elle un guide plus sûr et un plus ferme appui. Celle-ci, en le recevant, lui montre une colonne qui lui sert d' emblème. Le faite de cette colonne touche au ciel, et y déploie l' étendard de la croix. Sa base porte sur un roc, dont les fondemens reposent au plus profond de la terre : il est environné d' une mer, dont les vagues en fureur se brisent contre lui et le blanchissent de leur écume. Des reptiles s' attachent au bas de la colonne ; ils la mordent, et semblent vouloir l' entamer et la détruire : quelques-uns, par leur souffle empesté, répandent autour d' elle une sorte de vapeur qui l' obscurcit légèrement, et s' évanouit à l' instant.

pV1

Vi. Sujet de la seconde figure du second volume, page 242.
Ce sujet exprime un acte de bienfaisance. Il peint en même temps le triomphe de

la vertu, par les sacrifices que cet acte fait faire au comte de Valmont, à son épouse, et à la jeune personne amie de la comtesse. Voyez la xxxiiie lettre, et sur-tout la page 242, où M D' Orval, ce vieillard respectable, se dépouille de sa fortune pour en faire la dot de Mademoiselle De Senneville.

Vii. Sujet de la troisième figure du second volume, page 525.

La reine Blanche instruit son fils. Au milieu de la campagne, et environnée de toutes les richesses de la nature, elle lui apprend à remonter jusqu' à leur auteur. Elle lui tient le plus affectueux et le plus doux langage ; elle mêle à ses leçons les plus tendres caresses, et semble lui dire ces belles paroles : mon fils, Dieu sait combien vous

p1

m' êtes cher ; mais j' aimerois mieux vous voir mourir que de vous voir commettre un seul péché mortel.

LETTRE 25

d' émilie au marquis.

ô le père le plus tendre, et le meilleur de tous les amis ! Que je vous reconnois bien aux soins que vous prenez, pour adoucir ma peine et pour trouver un remède à mes maux ! Vous consolez l' amour blessé, vous soulagez même au fond de mon ame l' amour-propre trop

p2

vivement offensé ; tant vous daignez vous prêter à ma foiblesse, pour mieux me rendre ensuite toute la force dont j' ai besoin. Mon coeur s' ouvre tout entier aux espérances que vous lui faites concevoir ; et pour les réaliser plus sûrement, j' ai fait usage, par rapport à ma jeune amie, du conseil que vous m' avez donné.

L' occasion s' en est présentée d' elle-même.
Dernièrement, Valmont ayant affecté
de me marquer en présence de Senneville
toute son indifférence, pour lui donner
sans doute des preuves plus sensibles
de son amour pour elle, cette aimable
enfant parut s' attendrir sur mon sort ; et,
dès que mon mari nous eut laissées seules
dans le petit bois qui termine le jardin
où nous étions descendues, saisissant avec
transport une de mes mains, elle l' arrosa
de ses larmes. Je l' embrassai, et je m' attendris
avec elle.

Après les vives et touchantes expressions
de ce langage muet, mais si facile à comprendre :
Senneville, dis-je à ma bonne
amie, votre coeur est oppressé ; fermé
par la douleur, resserré par la crainte,

p3

il ne demande qu' à s' ouvrir à l' amitié.
Mon amie ! Nous nous sommes tués toutes
deux trop long-temps. Ses larmes recommencèrent
à couler avec plus d' abondance.
Se contraignant pour en suspendre
le cours : que je suis malheureuse, me
répondit-elle, puisque j' ai pu faire votre
tourment ! Vous ne l' ignorez pas, et je
ne suis que trop forcée de me l' avouer à
moi-même. En prononçant ces mots,
ses beaux yeux tout mouillés de pleurs se
levèrent sur moi, et avec une sorte de
honte se rabaissèrent au même instant.
Ma chère amie, repris-je alors, en faisant
tous mes efforts pour la consoler,
moi, qui avois si fort besoin d' être consolée
moi-même ; pourquoi sembles-tu
rougir d' un mal involontaire, et te fais-tu
une peine si grande de ce que nous
n' avons pu ni éviter ni prévoir ? Ah ! Je
serois un monstre, me dit-elle, si j' y étois
moins sensible ; et, quelque involontaire
qu' ait été mon crime, puis-je trop
m' en punir ? Je devois tout faire, tout
entreprendre, pour m' arracher à mon
attachement pour vous, dès que je me

p4

suis apperçue qu' il vous devenoit funeste ;
je devois retourner dans l' asyle dont vous
m' avez tirée, me condamner moi-même
à la plus sombre retraite, et, s' il l' eût
fallu, m' y ensevelir pour toujours. Mais
je vous aimois, j' espérois ; d' un autre
côté, je craignois de faire un éclat ; et
ma timidité ne pouvoit s' accommoder
d' une démarche trop hardie, et qui eût
pu donner lieu à mille interprétations
différentes. J' aurois dû vous consulter du
moins, et à peine osois-je vous parler.
Cependant vos peines se sont accrues,
ainsi que mes souffrances ; mon attachement
augmentoit avec elles, et l' amitié
étoit devenue en moi une véritable passion.
Voilà tous mes torts : car mon coeur
n' en a point d' autres à se reprocher ; et
Valmont eût-il cent fois plus de charmes,
sa conduite à votre égard m' y eût rendue pour
toujours insensible. Jugez-en, ma
bonne amie, par ces deux lettres,
dont la première ne peut maintenant
rien ajouter à vos peines, et dont la
seconde vous instruira encore mieux de
mes dispositions les plus secrètes.

p5

à ces mots, elle tira de son portefeuille
une première lettre, dont l' écriture toute
seule me fit tressaillir ; j' y reconnus
celle de Valmont, et voici ce
que j' y lus.

" trop aimable Senneville ! Est-ce donc
un crime de vous aimer ? Depuis que
vous avez lu dans mes yeux le feu qui
me dévore, depuis qu' un aveu indiscret
a confirmé presque malgré moi, ce
qu' ils avoient osé vous dire, pourquoi
me fuyez-vous ? Pourquoi faites vous
succéder l' indifférence et la contrainte,
à cet air de franchise et à la tendre amitié
qui régnoient entre nous ? Croyez-vous donc
guérir par-là les maux que vous
m' avez faits ? Ou craindriez-vous
de les partager ? Ah ! Ils ne sont à craindre,
ces maux, que pour celui qui est
seul à les ressentir, et non pour deux
coeurs qu' unit un même penchant : ils
ne sont à craindre que pour celui qui

combat un sentiment si doux ; et si j' ai
un reproche à me faire, c' est de n' y
avoir pas cédé plutôt. L' amour est le
charme de la vie ; et vous obstiner à ne

p6

le pas connoître, ce seroit vouloir ne
pas connoître le bonheur. Vivez, Senneville,
vivez pour aimer et pour être
aimée. Si l' amour le plus vif et le plus
constant peut suffire à vos voeux, vos
charmes vous garantissent assez la violence
et la durée du mien. "

après cette lettre, Senneville m' en fit
lire une autre beaucoup trop flatteuse
pour moi : c' étoit une copie de la réponse
qu' elle y avoit faite.

" je ne suis pas assez instruite, monsieur,
des effets du sentiment que vous
voulez m' inspirer, pour en discuter
avec vous les peines et les douceurs ;
et ce n' est point du tout là l' objet de
ma réponse. Ce qui m' affecte uniquement,
c' est votre injustice, c' est la douleur
trop réelle que vous causez à ma
bonne amie. Eh ! Par où donc a-t-elle
mérité votre oubli ou votre indifférence ?
Est-elle moins aimable que lorsque
vous avez commencé à l' aimer ? A-t-elle
perdu de ses droits et de ses charmes les
plus vrais, depuis que vous

p7

vous êtes fait un engagement et un
devoir de l' aimer toujours ? Quand j' en
saurais moins encore sur la honte et
sur les périls d' un attachement illicite,
les malheurs de votre épouse suffiroient
pour m' armer contre la passion même
la plus innocente. Hélas ! Que ses beaux
jours se sont promptement écoulés !
Que votre amour a eu peu de durée !
Et vous osez promettre à une autre un
amour éternel ! Quoi, lorsque la beauté,
l' esprit, le sentiment, les vertus, les
talens et les grâces n' ont pu fixer votre
inconstance, vous ôseriez encore jurer

d' être fidèle ? Ah ! Commencez par l' être
au premier amour que vous aviez formé ;
essuyez les larmes que vous avez
fait répandre ; rendez à la plus digne
épouse un coeur qui lui est dû ; c' est à
ce prix seulement que je vous rendrai à
mon tour la confiance que vous m' aviez
inspirée. Mais si, au contraire,
vous vous obstinez à nous affliger l' une
et l' autre, n' attendez plus de moi que
de l' indignation, du mépris, de la haine,
s' il peut m' être permis de vous haïr ; et

p8

ne soyez pas surpris, s' il n' est rien au
monde que je n' aye la force d' entreprendre
pour m' éloigner de vous " .

Le même jour que M De Valmont reçut
cette lettre, reprit ma jeune amie,
je trouvai, sur des tablettes qu' il laissa
tomber à mes pieds, ce peu de mots
qu' il y avait écrits.

" puisqu' il faut me taire, vous serez
obéie ; mais rien ne pourra désormais
arracher de mon coeur le trait qui le
déchire. Votre éloignement ne ferait
qu' aigrir mes maux et ceux de la comtesse :
restez. Mes yeux seuls vous diront
encore, que ce n' est qu' à vous
que je pouvois sans crainte jurer d' être
fidèle " .

Depuis ce jour, continua Senneville,
le comte ne m' a tenu parole qu' autant
qu' il le falloit pour ménager en un sens
ma délicatesse, et non pas assez pour ne
pas blesser à chaque instant mon amitié
pour vous. Je le fuyois, mais il me
retrouvoit à vos côtés, et ne cessoit d' empoisonner
le plaisir que je goûtois à vous
voir, par l' indifférence qu' il vous témoignoit,

p9

et les marques de préférence qu' il
affectoit de me donner. Autant sa
conduite m' irritoit en secret et me faisoit
souffrir, autant la vôtre m' intéressoit à
votre sort, et vous rendoit chaque jour

plus aimable et plus chère à mon cœur.
Votre présence étoit un besoin pour moi ;
elle m' étoit devenue nécessaire ; ... et je
sens trop bien qu' elle me le sera toujours.
Mon ame semble passer toute entière en
vous seule : je ne vois que vous, je ne
vis en quelque sorte que par vous et
pour vous : mon attachement est porté
à l' excès, je le sais, j' en conviens ; et il
faudra que j' en subisse le trop juste châtement.
Cependant ma tendresse étoit digne
d' excuse : c' est pour la vertu que je m' étois
passionnée en vous aimant. N' importe,
je vous quitterai, j' en mourrai...
car tout mon bonheur tenoit au bonheur
de vous voir. Mais je me sens, par vos
exemples, assez forte pour un tel sacrifice :
trop heureuse, si, en mourant, je puis
vous rendre le repos que je vous ai ravi
sans le vouloir.
Jugez, mon père, de notre surprise à

p10

toutes deux, lorsqu' au moment même
où elle parloit ainsi, nous vîmes tomber
Valmont à nos genoux. Caché derrière
une charmille du labyrinthe, où nous
nous étions enfoncées, il avoit tout entendu.
Non, dit-il, en nous prenant la
main, couple trop aimable et trop malheureux
par ma faute, vous ne serez point
séparées ; non, Senneville, vous ne nous
quitterez pas, ... ou l' on m' arrachera
plutôt la vie. Laissez-moi me vaincre :
déjà, avant que de céder à ma passion,
le ciel m' est témoin combien je l' avois
combattue. Je ne suis pas né pour l' injustice
et pour le crime ; je ne suis pas né
pour faire votre malheur. J' ai pu m' égarer ;
mais de nouvelles lumières brillent à
mes yeux, et dissipent en partie les ténèbres
dans lesquelles j' ai été plongé jusqu' ici :
je respecte la vertu... ah ! Lors
même que je la combattois par mes discours,
chère épouse, chère Senneville, je la
respectois en vous.
Nous étions si saisies, ma bonne amie
et moi, que nous le laissions parler sans
le tirer de la situation pénible où il étoit ;

et il avoit tout dit, que nous paroissions l'écouter encore. Son silence cependant, et la vive émotion, le tremblement, l'agitation qui se faisoient appercevoir en lui, nous arrachèrent à l'espèce de léthargie ou nous étions plongées ; nous nous empressâmes à le relever et à le faire asseoir au milieu de nous. Une scène muette succéda à ses premiers transports. Un air de confusion sembloit se communiquer de l'un à l'autre et se répandre sur nous tous : nos pensées étoient pressées ; nous ne disions rien, pour avoir trop à dire. Enfin le sentiment dont nous étions pénétrés se fit jour, si je puis parler ainsi, et s'exhala par des pleurs. J'avois besoin d'en répandre pour être soulagée ; et si cette situation eût duré plus long-temps, je ne sais si je n'aurois pas eu à craindre pour l'état où je suis et pour l'enfant que je porte dans mon sein. Nos pleurs se confondirent : mon mari me fit les plus tendres caresses. Senneville parut reprendre, en les voyant, sa franchise et sa gaieté : elle voulut, par un enthousiasme digne d'elle, que nous nous promissions

tous trois de n'avoir plus rien de caché l'un pour l'autre, puisqu'aussi-bien nos coeurs étoient à découvert ; et que nous fissions serment de disputer à l'envi, à qui feroit le plus d'efforts pour être vertueux. Nous remontâmes au sallon dans cette heureuse disposition. Depuis ce moment nous sommes plus tranquilles. Mon mari n'a plus cet air froid et glacé qu'il avoit avec moi ; il semble me traiter en amie : mais on voit bien que ses empressemens, sa passion, sont encore pour Senneville. Cependant il les modère ; et ses procédés, plus sages à son égard, et avec moi plus ouverts, laissent régner plus d'aménité et de confiance entre nous. Toujours entre Senneville et Valmont, je serois heureuse, si l'amitié de l'une pouvoit me dédommager de la tendresse de l'autre ; mais,

aux yeux d' une épouse fidèle, quel
coeur peut compenser la perte du coeur de
son époux ! Senneville le sent comme
moi, et souvent s' en afflige : mais elle
tremble de me perdre ; et je ne sais si
j' aurois plus de force, pour permettre son

p13

éloignement et supporter son absence.
Ainsi, le coeur trop plein de sentimens
contraires, nous sommes depuis quelques
jours un peu moins à plaindre qu' auparavant ;
mais, hélas ! Que nous sommes loin
du bonheur !
Ce qui me console le plus, c' est ce
nouveau jour que vous avez fait briller
aux yeux de mon mari. Il paroît qu' en
effet il a acquis plus de droiture. Sa façon
de penser et de s' exprimer est plus exacte
et plus modeste ; il ne donne plus, comme
autrefois, dans les paradoxes les plus singuliers ;
il n' affecte plus le faux honneur
d' être seul de son sentiment ; et on ne l' entend
plus défendre tour à tour les opinions
les plus opposées. Ses raisonnemens ont
quelque chose de plus solide et de mieux
lié ; il semble vouloir être vertueux par
goût et par principes. Je suis convaincue
qu' il se fait une sorte de violence à lui-même ;
et sans le baron de Lausanne, qui
l' obsède sans cesse, je ne doute pas qu' il
ne fût maintenant très-aisé de le ramener
entièrement. Mais ce dangereux ami,
contraint de changer de batterie, et voulant

p14

d' ailleurs se ménager toujours entre
mon mari et moi, donne tant de force
aux principes de raison qu' il voit germer
dans l' esprit et dans le coeur de Valmont,
qu' il l' attache à la raison toute seule, et,
comme je ne le sens que trop, le prémunit
de plus en plus contre l' autorité. Valmont
ne parle plus que bienfaisance, vertu,
équité, loi naturelle ; mais toujours
fort indifférent sur ce qu' il doit à son
Dieu, il n' a pas encore, à proprement

parler, de religion. Il s' est imposé un
joug, mais il se flatte de pouvoir le resserrer
ou l' étendre à son gré ; et je crains
bien que cette loi si belle, qu' il veut suivre,
ne redevienne, à peu de chose près,
celle de ses penchans.

Daigne enfin le dieu de lumières et
de grâces achever par vos soins ce qu' il
a commencé dans mon mari ! C' est déjà
beaucoup pour lui, que de reconnoître
quelque espèce d' obligation et de devoir.
J' ose croire, qu' avec une ame droite et
sincère, un disciple zélé de la loi naturelle
n' auroit plus qu' un pas à faire pour
devenir un chrétien fidèle. La loi que la

p15

simple raison nous prescrit, et celle que
nous offre l' évangile, ont entre elles l' union
la plus intime, et se soutiennent mutuellement :
celle-là conduit à celle-ci ;
ce sont deux soeurs, dont l' une, ce me
semble, rend l' autre plus aimable encore,
en apprenant à la mieux connoître.
C' est ainsi que tout concourt à nourrir
mon espoir. Ce que nous savons tous
trois de nos dispositions mutuelles et de
nos plus secrets sentimens, ne peut maintenant
que tourner au profit de la vertu :
je m' en flatte du moins ; et mon entretien
avec Senneville est pour moi une
source de consolations. J' y découvre de
plus en plus la fausseté de Lausane, et
le peu de fonds que je dois faire sur ce
qu' il a prétendu m' apprendre de l' ancien
amour de Valmont pour ma jeune amie,
et de la contrainte qu' il s' est faite en
m' épousant. Par-là aussi je me trouve
plus portée que jamais à me tenir en
garde contre les pièges et les surprises de
ce faux ami ; car je ne sais par quel pressentiment
j' ai toujours attendu de lui
tous mes malheurs. Fasse le ciel que sa

p16

passion pour moi, et les ménagemens
que je suis forcée d' avoir pour lui, ne

m' en préparent pas de plus funestes encore
pour l' avenir !
Il me reste, en finissant, un conseil à
vous demander ; car c' est toujours à
vous, mon tendre père, que j' ai recours
dans mes doutes. Vous nous avez suffisamment
éclairées, Senneville et moi, sur
la lecture des romans, et des livres
contre la religion ; mais un autre piège
se présente, ce sont les spectacles. Depuis
long-temps mon mari me persécute
pour nous porter à jouir de cette sorte
de délassement, et emploie d' ailleurs les
raisons les plus spécieuses, pour nous
le faire regarder comme innocent. Dernièrement
encore, pour mieux cimenter
notre triple alliance et mettre le sceau à
notre réconciliation, il vouloit, à toute
force, nous y conduire, et mettre ainsi
ses plaisirs en commun avec nous. Heureusement
Senneville a fait jusqu' ici tous
les frais de la résistance ; car vous savez,
mon père, que sur ces objets il est bien
difficile à une épouse de ne pas céder à

p17

un mari, qui presse et qui veut absolument.
Mais Senneville est jeune, et ne
hait point les plaisirs permis. Si Valmont
peut enfin lui persuader que les spectacles
sont de ce nombre, nous sommes perdues ;
et moi-même, je vous l' avoue, je
n' aurois pas la force de m' y refuser, si
je ne les croyois pas absolument défendus.
Cependant il y a tant d' exemples
qui parlent en leur faveur ; leurs partisans
en disent tant de bien, et peignent si souvent
le théâtre comme le temple du goût
et l' école des moeurs, que quelquefois je
suis prête à me rendre. Levez, nous vous
en conjurons, nos scrupules à toutes
deux, ou fournissez-nous pour toujours
des armes contre la tentation. Nous aurons
toutefois assez de force pour temporiser
aussi long-temps qu' il vous plaira ;
et je vous prie, mon père, d' être encore
plus occupé des besoins de mon mari que
des nôtres.

p18

LETTRE 26

du comte de Valmont à son père.

oui, mon père, je dois au dieu de
toute vérité, pour les lumières qu' il me
donne et le nouveau jour qu' il fait briller
à mes yeux, la reconnoissance la plus
vive. Mais vous, qu' il a choisi pour m' éclairer,
et qui le faites avec tant de zèle
et de sagesse, quel amour et quelle reconnoissance
ne vous dois-je pas ? Tendre
père, vos bontés me confondent,
plus encore que le sentiment de mes foiblesses
et la vue de mes erreurs ! Avec
quels ménagemens et quelle douceur
vous combattez, vous détruisez de honteux
sophismes, dont je rougis en effet,
et que mon coeur désavoue ! C' est à ce
coeur que vous parlez ; et pourroit-il ne
pas vous entendre ? Oui, je suis libre ;
et, fussent mes passions ne cesser d' en
murmurer et d' en frémir, je sens, je reconnois
en moi cette faculté si noble,
que j' avois la bassesse de me disputer à

p19

moi-même. Je suis libre ; et j' aurois beau
vouloir m' en imposer encore, peu accoutumé
au crime, susceptible de remords,
je me reprocherois toujours malgré moi
le mal que je fais, et le bien que je ne
fais pas et que je devrois faire. Ah ! Du
moins, si je suis coupable, je n' ajouterai
pas à mes fautes, une faute plus
grande, le désaveu de ma liberté ; ni à
ma honte, une honte éternelle, celle de
ne plus rougir de mes remords et de la
vertu. Puisque je suis libre et susceptible
de bien et de mal, sans doute l' un et
l' autre me sont imputés comme à leur
véritable cause : il y a d' ailleurs entr' eux
une différence réelle ; elle est prise dans
la nature même des choses ; elle est immuable
comme elle ; et cette différence,
je l' apperçois, je la sens au fond de mon
coeur. Un dieu nécessairement ami de
l' ordre, un dieu bon me fait de l' amour

et de la pratique du bien une véritable loi ; il me défend le mal qui lui est opposé : la vertu n' est donc pas un vain nom ; elle ne lui est pas indifférente ; il la récompensera en dieu, et cette récompense

p20

sera éternelle comme lui. Ce que je ne trouve pas ici bas, le bonheur, qui, sous l' empire d' un dieu juste, doit être le prix de la justice, je le trouverai dans le siècle à venir ; ou le malheur, si je l' ai mérité. Importantes vérités, vous ne serez plus effacées de mon souvenir. Le prestige des passions ne sera plus assez fort, pour me porter à vous révoquer en doute. Je ne m' avilirai plus jusqu' à confondre ma nature avec celle de la plante qui végète, de l' animal qui broute ou qui rumine. Capable de bien faire, susceptible des plus grands sentimens, c' est à leur enthousiasme que je vais me livrer tout entier. équité, bienfaisance, amour de l' ordre, amour du bien commun, venez étendre mes vues, régler mes penchans, ennoblir mes affections et mes goûts, exercer toutes mes facultés, vivifier mon esprit et mon coeur, et me donner un nouvel être ! ô vertu ! Ai-je bien pu oublier tes charmes, et répandre des nuages sur ton existence ? Ah ! Mon père, vous m' en peignez si bien les attraits ; vous me la rendez si aimable, si

p21

touchante, et si belle ; j' en retrouve si bien dans vous, dans émilie, dans tout ce qui m' environne, le sacré caractère, que je serois le plus coupable et le plus vil de tous les hommes, si je pouvois encore la méconnoître. Mais cette vertu, dont les premiers principes sont gravés dans tous les coeurs ; cette loi naturelle, que le sentiment nous indique, que la raison nous développe, et qui n' est autre chose que la raison même ; cette loi, commune à tous les

hommes, ne leur suffit-elle pas ? N' est-ce pas assez des lumières qu' elle nous donne ? Et ôseroit-on bien dire, qu' elle ne nous éclaire pas autant qu' elle le doit sur ce qu' elle nous oblige de pratiquer ? N' est-ce pas assez du joug qu' elle nous impose ? Faudra-t-il y ajouter de nouvelles entraves ? Faut-il y joindre des institutions arbitraires, des enseignemens humains, le langage des hommes, devenus les interprètes des volontés divines ? Et, instruit par la nature même, par ma raison, ce guide si sûr quand je sais le consulter, faut-il encore que, pour apprendre à

p22

connoître, à servir, à honorer Dieu comme il doit être honoré, j' emprunte le secours de mes semblables, et que je trouve par-tout des hommes entre Dieu et moi ? Ah ! Qu' ils me laissent du moins cette heureuse liberté que la nature m' a donnée ; qu' ils me laissent croire et suivre en paix ce qu' elle me dicte ; et qu' au nom de ce dieu qu' ils font agir et parler, ils ne se rendent pas les tyrans de mes opinions et de mes pensées ! ô mon père ! Vous connoissant comme je le fais pourrois-je me reprocher ma franchise et ma sincérité ? Pourrois-je craindre de vous paroître trop hardi, en m' exprimant ainsi ? Qui fut moins que vous de caractère à dominer sur les consciences ? Le seul intérêt de la vérité vous touche : vous m' avez aidé à la connoître dans ce qu' elle a d' essentiel ; et sans doute l' hommage que je lui rends vous suffit comme à elle. Sur les opinions particulières qui divisent les nations et les hommes entre eux, pourriez-vous me savoir mauvais gré de mon indifférence ? Et après m' avoir

p23

éclairé sur la loi naturelle, pourriez-vous, sur tout le reste, me faire un crime de ne pas penser comme vous ? La

vérité, la vertu, l' honneur, sont en sûreté à la faveur des principes qui maintenant nous sont communs ; s' ils suffisent pour me rendre juste et bienfaisant, que faut-il de plus : et, sans autre lumière, Socrate, Aristide, Caton, Tite, et Marc-Aurèle, ne l' ont-ils pas été ? Pourrois-je bien ne pas mériter, en partageant leurs vertus ? Craindriez-vous encore pour moi, si j' étois juste comme eux ? Mon père, vous n' êtes point fait pour contraindre, vous n' êtes fait que pour persuader : et quand vous ne me rendriez pas un vrai croyant, un disciple fidèle ; que ne vous devrois-je pas, dès que vous m' auriez rendu vertueux ?

p24

LETTRE 27

du marquis de Valmont à son fils.
je bénis le ciel, il m' a fait retrouver mon fils ! ... mon fils croit à la vertu ! Mais que dis-je, Valmont ? Tu n' as jamais cessé d' y croire ; non, tu n' as jamais été perdu pour ton père. Si ton langage te défiguroit à ses yeux, s' il te rendoit indigne de lui ; ah ! Toujours plein d' indulgence pour toi, il avoit pitié de ta jeunesse ; il séparoit les sentimens de ton coeur, des sophismes de ton esprit et du délire de tes passions : il te retrouvait dans tes combats, dans tes aveux, dans tes remords, et savoit bien que tu vivois encore pour le devoir et pour l' honneur. Qu' il y a de ressources pour une ame dans laquelle le sentiment n' est pas éteint ! Il suffit tôt ou tard pour y ramener la raison.
Enfin tu en reconnois l' empire, et nous sommes d' accord sur l' autorité sainte des loix de la nature. Mais la loi naturelle,

p25

la seule raison, suffit-elle à nos

besoins ? Cher Valmont, si elle te suffit en effet, ne crains pas que je t' impose un nouveau joug, un joug inutile, et une loi arbitraire. Ce n' est pas pour te rendre la vertu plus dure et plus pénible, que je prétends t' éclairer : c' est pour te la rendre plus douce et plus facile ; et je ne veux pour toi de loi, que celle qui peut servir à ton bonheur. Eh ! Que me reviendrait-il de me faire le tyran de tes opinions, et de vouloir dominer sur ta conscience ? Ai-je donc d' autre intérêt, ai-je donc encore d' autre plaisir à attendre sur la terre, que celui de te rendre heureux ? Si cependant tu ne peux l' être, qu' en fixant la légèreté de ton esprit, qu' en augmentant et en assurant tes lumières, qu' en fortifiant et en épurant ton coeur, qu' en t' armant contre des passions, qui t' égareroient de nouveau ou qui feroient ton tourment ; si la seule raison est d' un foible secours pour te procurer de si grands avantages ; s' il est un guide plus sûr encore et plus fidèle que le ciel t' ait donné ; me saurois-tu

p26

mauvais gré de te le faire connoître ? Puisque la vérité, la vertu, sont maintenant de quelque prix à tes yeux, pourrais-tu être indifférent à ce qui te rendroit vraiment sage et solidement vertueux ? Mais sur-tout, mon fils, si par des vues dignes de lui, Dieu a réellement attaché, à une économie bien supérieure à celle de la nature, ton sort pour l' avenir ; ôserois-tu bien te roidir contre sa volonté suprême ? ôserois-tu accuser sa sagesse, le condamner sans l' entendre, mettre de vains raisonnemens à la place des faits, reprocher au ciel les secours plus abondans qu' il accorde à ta foiblesse, ou attribuer aux hommes ce qui te vient de la divinité même, et par un entêtement qui seroit le fruit de la prévention, risquer ton bonheur éternel ? La raison est notre premier guide : eh, mon fils ! Qui l' avouera mieux que moi ? Et ne t' ai-je pas appris le premier à la respecter ? Mais ce guide que je révère,

est-il le seul que nous devons suivre ?
Et de nouvelles lumières, une autorité

p27

plus précise, une règle plus facile, ne seroient-elles pas à désirer ?
Prends-y garde, cher Valmont ; autant il est insensé de trop déprimer la raison, autant l' est-il de se former une trop haute idée de son pouvoir : la méconnoître, ou trop présumer de ses forces, sont deux excès également dangereux. Autrefois, tu te plaisois à la dégrader ; tu ne la regardois que comme un instrument mobile et changeant, que comme une règle incertaine ; tu lui refusois tout crédit : tu te trompois, et tu as été forcé d' en convenir. Aujourd' hui, bien différent de toi-même, tu donnes tout à sa lumière ; et tu te trompes encore.
Ah ! Sans doute, l' autorité, sans la raison, n' a aucun fondement solide ; elle ne porte plus sur rien qui la distingue de l' erreur, et qui lui donne le sacré caractère de la vérité ; elle peut être également l' autorité mensongère du bonze ou du druide, elle peut emprunter tour à tour la voix de la nymphe égérie, et le glaive de Mahomet. Croire sans la raison, et contre la raison même, c' est

p28

le partage des imbécilles, des superstitieux, et des fanatiques ; c' est sous le prétexte imposant de sacrifier son entendement à la divinité pour en recevoir des enseignemens plus sûrs, s' arracher les yeux pour mieux voir. Toutes les règles de vérité que Dieu nous a données, peuvent bien s' éclairer en quelque sorte et s' aider mutuellement : elles ne peuvent jamais se contredire ; à moins qu' on ne veuille mettre Dieu en contradiction avec lui-même. Voilà, mon fils, ma profession de foi sur l' autorité de la raison.
Mais que, dans l' état où sont les

hommes, la raison brille suffisamment de sa propre lumière et se soutienne sans aucun autre appui ; qu' elle soit l' unique maître que nous devons écouter ; qu' elle n' ait besoin que d' être consultée pour nous instruire ; et qu' en nous enseignant, elle nous dise tout ce qu' il nous importe de savoir ; c' est ce que tu ne prouveras jamais, et ce que tu prouverois en vain contre l' expérience de tous les siècles.

p29

Ouvre, mon fils, la grande et étonnante histoire du genre humain ; prends-la où tu voudras ; considère la dans tous les âges ; suis-en les révolutions parmi tous les peuples qui n' ont eu que leur entendement pour guide ; qu' elle fixe ton attention et tes regards sur les contrées nouvellement découvertes ; sur le nouveau monde, comme sur celui qui nous est connu de tous les temps : hélas ! En tous temps, en tous lieux, que t' offrira-t-elle, que l' histoire de nos erreurs ? Dans un coin de ce vaste univers, un seul peuple eut autrefois des notions saines sur la divinité, sur les devoirs de l' homme ; et c' est Dieu même qui l' a instruit. Partout ailleurs, et sur les objets les plus importants, quelle étrange stupidité ! Quel égarement et quelles ténèbres ! Sans vouloir t' éblouir par le vain étalage d' une érudition dont tant d' autres ont fait les frais avant moi, et passant rapidement sur tout le reste, j' insisterai sur un seul article ; parce qu' il est le premier et le plus intéressant aux yeux de la raison ; parce qu' il est d' ailleurs la règle essentielle

p30

des moeurs et le fondement de la loi naturelle ; parce qu' enfin c' est de lui que dépend, en grande partie, ce que nous devons croire et espérer. Cet article, le plus important de tous, c' est l' idée que nous devons nous former de

la divinité.

Ici, Valmont, mesure bien les forces de l'entendement humain, et rougis pour ta foible raison. Quel tableau, à cet égard, que celui du monde entier ! Le vrai Dieu, le Dieu de tous les êtres, ignoré et méconnu ; ce Dieu, unique, indépendant, existant par lui-même, divisé en autant de dieux dépendans et muables, qu'il y avoit aux cieux et sur la terre d'êtres qu'il avoit créés ; les divinités les plus bizarres mises à la place de l'être le plus parfait ; de vils mortels adorés par leurs semblables ; le boeuf, le chien, le chat, et le crocodile, encensés par des prêtres ; le soleil, la terre, les oignons et les plantes, de vains noms, la fortune et la peur, devenus l'objet des hommages d'un aveugle fanatisme ; des peuples de sages prosternés devant des dieux de

p31

bois, de pierre, ou de métal, devant des figures grotesques, dont l'artiste maladroit rioit en les formant, et qu'il adoroit avec tout son peuple après les avoir formées ; nos pères eux-mêmes... ah ! Je frémis à ce triste souvenir ; nos pères à genoux devant de honteux simulacres ; et nous, mon fils, qui y serions encore, sans la foi de nos premiers apôtres ; des superstitions communes aux simples et aux savans ; des poulets consultés de bonne foi par des héros ; le vol des oiseaux faisant trembler les plus fiers courages ; des cultes infâmes, des sacrifices impurs, des dieux parjures, incestueux, adultères, des divinités cruelles et barbares, des victimes humaines ; le vice dans les temples, sur les autels, et dans presque tous les coeurs : voilà, mon fils, voilà l'homme abandonné à lui-même... ô aveuglement ! ô folie ! Dont on oseroit à peine le croire capable, et qu'on seroit tenté de regarder comme une calomnie contre le genre humain, si elle n'étoit attestée par l'expérience de tous les siècles et par l'exemple de toutes les nations !

p32

Grand dieu ! De quelle nuit profonde
as-tu tiré l' univers ! Et dans quels siècles
heureux, sous quelle aimable loi m' as-tu
fait naître !

Je ne t' ai encore montré les égaremens
de la raison, que dans la multitude ; et
ce seroit déjà, mon fils, prouver assez
contre toi, puisqu' enfin c' est le grand
nombre, c' est le commun des hommes,
qui a le plus besoin d' instruction. C' est
lui sur-tout, qui, n' ayant ni la force
d' esprit, ni le temps, ni la volonté,
ni les moyens nécessaires pour faire
une étude raisonnée de la religion et
de la morale, a aussi le besoin le plus
pressant d' être éclairé et fixé par une
autorité.

Mais à l' égard des philosophes et des
sages eux-mêmes, qu' est-ce donc que la
seule lumière naturelle ? Et jusqu' ici a-t-elle
bien pu leur suffire ? Parmi eux, que
d' écoles et de sectes contraires ! Que d' opinions
diverses sur la nature de Dieu,
sur l' origine du monde, sur la destination
de l' homme, et sur les principes de la
morale ! Malgré toutes les recherches des

p33

sages de l' antiquité, Dieu, le vrai Dieu,
leur étoit presque aussi inconnu qu' au
reste des hommes : ils ne l' appercevoient
qu' à travers un voile, qui leur en déroboit
les attributs les plus essentiels ;
et leur cachoit tout l' éclat de sa majesté.
Tantôt ils vouloient qu' un destin aveugle
présidât seul à ses déterminations,
et lui servît de loi : le fatalisme, si
absurde en lui-même, étoit l' opinion la
plus commune. Tantôt ils limitoient le
pouvoir du souverain être, en lui opposant
une seconde divinité, à laquelle
ils attribuoient tous les désordres qu' ils
croyoient appercevoir dans quelques-unes
des parties de ce monde : dans ce système,
aussi absurde qu' impie, un bon et
un mauvais principe, le dieu du bien
et le dieu du mal (et put-il jamais
y avoir un tel dieu ?) partageoient également
l' empire de l' univers. Plusieurs
imaginoient une matière éternelle et

subtile, qui circuloit dans toute la nature,
la modifioit, l' animoit, et trouvoit
dans son propre fonds le mouvement
qu' elle lui donnoit ; comme si le

p34

mouvement, par ses loix et ses changemens
divers, ne supposoit pas dans l' univers
un moteur. Les autres, quoiqu' en
petit nombre, distinguoient, à la
vérité, l' être purement spirituel d' avec
tout ce qui est matière ; et toutefois ils
le considéroient, non pas comme l' auteur
de la nature ; mais comme celui qui
en avoit modéré les forces, qui en avoit
réglé les mouvemens, qui avoit disposé
avec sagesse tous les êtres qui la composent
et qui existoient comme lui de
toute éternité : insensés, qui ne s' appercevoient
pas, qu' en faisant de toutes les
parties de ce grand ouvrage autant d' êtres
éternels et nécessaires, ils en faisoient
autant de divinités ! Tant il est vrai, mon
fils, que toute la sagesse selon le monde
n' est que folie devant Dieu !
Ces sages, tant vantés, n' étoient pas
mieux instruits de ce qui regarde l' homme,
son état actuel, et sa destination.
Varron, le plus savant d' entre les auteurs
païens, compte près de trois cents opinions

p35

différentes sur la seule question du
souverain bien ; ils ne s' accordoient pas
davantage sur la vertu ; ils ne formoient
sur l' immortalité de l' ame que des conjectures :
par-tout ils hésitent, ils chancèlent,
ils se contredisent eux-mêmes ; et
les plus habiles d' entre eux sont ceux qui
confessent le plus hautement leur ignorance.
Socrate reconnoît sans peine qu' il
auroit besoin de lumières plus sûres pour
se conduire, ou de la parole de Dieu
même qui lui servît de guide ; il ne croit
pas qu' on puisse réussir à réformer les
hommes, à moins qu' il ne plaise à Dieu
de nous envoyer quelqu' un qui nous instruise

de sa part : étonnant aveu de notre
foiblesse, dans la bouche d' un tel sage !
Sentiment de nos besoins, qui est le plus
bel effort auquel puisse se porter la sagesse
humaine ! Platon, en nous exposant la
mort de son maître, nous fait part de
ses craintes : après avoir fait à ses amis le
discours le plus sublime sur l' immortalité
de l' ame, Socrate le termine en doutant
si l' ame est immortelle. Platon lui-même,
qui distingue si nettement l' esprit

p36

et la matière, qui reconnoît un créateur
suprême, et qu' on admire par de si beaux
endroits, se dément honteusement, en
faisant partager les honneurs de la divinité
aux astres, à la terre, et aux démons ;
il veut, dans sa république,
qu' on s' enivre aux fêtes de Bacchus ; il
ordonne des combats, où il ôte aux deux
sexes les armes et les vêtemens de la pudeur ;
il semble approuver la communauté des
femmes ; et Philon, le plus grand
de ses admirateurs, s' indigne malgré
lui de ce que tout son banquet se
passe en entretiens d' amour et de volupté
contre nature. Un autre sage, non
moins célèbre, après avoir sévèrement
blâmé toutes les images malhonnêtes, en
excepte celles des dieux qui vouloient
être honorés par ces infamies. Cicéron
ne commence son traité sur la nature
des dieux, qu' en avouant que rien n' est
plus difficile, que rien n' est plus obscur

p37

que cette matière, sur laquelle, dit-il,
les sentimens des hommes les plus éclairés
sont si différens et si partagés. ô raison !
Foible raison ! Jusqu' où donc vont tes
forces ? Et sont-ce bien là les merveilles
enfantées par tes sages ?

p38

Maintenant, Valmont, que les esprits-forts de nos jours s' appuient sur leurs propres lumières ; je leur demanderai s' ils ont plus de force d' esprit que les sages de l' antiquité païenne. Je ferai plus, je les opposerai les uns aux autres, et je leur ferai voir combien ils diffèrent entre eux ; je leur montrerai, en les opposant à eux-mêmes, sur combien d' articles de la loi naturelle ils se contredisent et s' égarent tous les jours ; je ferai plus encore, je leverai le masque qui les couvre, et l' on connoîtra combien, sous une apparence de respect pour la loi naturelle, ils cachent un fonds d' indifférence pour toute loi en général, un esprit de vertige, de système, et le plus souvent

p39

de pyrrhonisme à l' égard de toute vérité. Eh ! Mon fils ! Tu les a entendu parler, tu as lu leurs écrits, tu as pensé avec eux et comme eux ; dis-moi donc, et interroge fidèlement ta conscience et ta mémoire, qu' as-tu entendu dans leurs entretiens, qu' as-tu vu dans leurs ouvrages, que la théologie du matérialisme et la morale des passions ? Au milieu de leurs sublimes et inintelligibles systèmes, que sont-ils en effet, pour la plupart, que des matérialistes déguisés ? Déistes pour la forme, épicuriens pour le fonds ; parlons mieux, et pour ne leur rien imputer que tu puisses désavouer en leur nom, ne sachant eux-mêmes ce qu' ils sont ; dogmatiques aujourd' hui, demain pyrrhoniens ; changeant d' opinion et de langage selon les circonstances et les temps ; n' ayant jamais, d' un ouvrage à l' autre ; ni deux jours de suite, la même philosophie ;

p40

s' enveloppant de grands mots vides de sens, par lesquels ils substituent, à la science simple et modeste, le jargon philosophique ; raisonnant par enthousiasme,

et posant, avec tout le feu du génie et
tout le brillant de l' élocution, des absurdités
en principes ; se donnant pour les

p41

restaurateurs et les guides du genre humain,
et croyant nous faire trouver la
lumière au sein de l' obscurité la plus profonde ;
hélas ! Où est donc, en fait de religion,
la règle précise de ceux qui n' en
ont point d' autre que celle de leur raison ?
Eh, pour les vérités qui concernent les
moeurs, nos nouveaux philosophes sont-ils
plus sages et plus éclairés, que pour
celles qui appartiennent à la religion ?
Quels sont les fondemens sacrés de leur
morale ? Ici, c' est la conformité d' origine,
de penchans, et de loi, dans les brutes et
dans les hommes, qui est l' unique base
de la loi naturelle : là, ce sont les conventions
et les institutions politiques,
qui font tout le mérite et le démérite de
ce qu' on appelle vice et vertu. Pour les
uns, c' est l' utilité publique, c' est le salut
du peuple, par opposition au bien même
de l' humanité toute entière, qui, dans
chaque société, dans chaque état, détermine
ce qui est juste ou injuste, ce qui
est vertueux ou vicieux : parmi les autres,
c' est l' intérêt personnel qui est la source
et la règle de toute justice. Quelques-uns

p42

donnent pour principes des grandes
et belles actions, la sensibilité physique,
l' amour, et la volupté. Tous enfin, favorisant
également le libertinage, le luxe,
l' indépendance, l' orgueil, et toutes les
passions, font tour à tour, ou tout à la
fois peut-être, horreur et pitié.
ô mon fils ! Moins philosophes à bien
des égards, et moins conséquens que les
sages de l' antiquité païenne, il est aisé
de voir, à leurs égaremens monstrueux,
que, nés au sein du christianisme, ils ont
abusé de plus de secours que ceux-là n' en
avoient reçu, et éteint au fond de leur

ame plus de véritables lumières. Ils sont tombés, comme les anciens sages, dans l'aveuglement et les ténèbres ; mais ils sont tombés de plus haut. J'admire souvent dans leur morale, quoique si imparfaite encore, les Socrate, les Platon, les Cicéron, les Sénèque, les Marc-Aurèle, les épictète ; tandis que mon coeur et ma raison se soulèvent contre les maximes indécentes et perverses des faux sages de notre siècle. Eh, quand leurs lumières seroient plus

p43

pures, à qui en appartiendroient le mérite et l'honneur, si ce n'est à la religion sainte qui les a formés ? Les ingrats ! Pour ne pas reconnoître ce qu'ils lui doivent, ils oublient tout ce qu'ils ont emprunté d'elle. Ah ! S'ils daignoient se souvenir du premier rayon qui éclaira leur berceau, des premières leçons qu'on donna à leur enfance ; ils avoueroient que tout ce qu'ils ont appris de plus vrai, ils le tiennent de cette religion qu'ils méprisent ; qu'on leur avoit inculqué la science et la sagesse, avant qu'ils pussent se glorifier d'être sages ; et que personne n'enseigne et ne pratique mieux les devoirs de la loi naturelle que l'humble fidèle éclairé par la lumière de l'évangile.

C'est cette loi évangélique qui détermine le culte qu'on doit à la divinité. Car enfin, si Dieu existe, si nous lui devons un hommage comme à l'auteur de notre être qui nous a créés pour lui ; si nous lui devons un hommage et un culte extérieur, un hommage de l'esprit et du corps, comme à celui qui a formé l'un et l'autre, et qui a mis entre ces deux

p44

substances une correspondance réciproque et un rapport nécessaire ; si nous lui devons un culte public, comme au père commun de tous les hommes, qui les a réunis en société, qui en a fait une même

famille dont il est le chef, qui leur a donné l'usage de toutes les créatures, pour qu'ils en rendissent tous ensemble un même tribut à sa gloire : qui est-ce qui déterminera, par les seules lumières naturelles, ce culte vraiment digne de lui, et le genre de sacrifice, qui, pour l'honorer, pour nous le rendre propice, pour expier nos fautes, peut lui être offert sans déroger à sa majesté ? Admettrons-nous également tous les cultes ? Ils se contredisent entre eux ; ils contredisent, pour la plupart, les attributs essentiels de l'être suprême ; ils sont contraires à la

p45

perfection et au bonheur de l'homme : prétendre qu'ils sont tous également propres à glorifier le souverain être, c'est vouloir que Dieu soit dignement honoré par des absurdités.

C'est encore la loi évangélique, qui, appuyée sur des faits sensibles, offre aux hommes un ministère propre à les instruire, et une autorité suffisante pour s'en faire écouter. Quelle force et quel pouvoir la seule voix des philosophes aura-t-elle sur la multitude ? Quels hommes, s'ils ne tiennent à un ministère public et suffisamment autorisé, seront assez généreux pour se dévouer tout entiers à l'instruction de leurs semblables, et pour leur faire entendre, au péril de leur vie, le langage de la sagesse et de la vérité ? Il falloit à celle-ci, pour interprètes, des âmes fortes ; il lui falloit des héros et des martyrs ; le seul Socrate, parmi les payens, a souffert pour elle ; tous les autres la trahissoient, au lieu de la servir ; non contents de la voiler sous les ombres du mystère, ils l'accommodoient en public aux superstitions payennes. Aussi

p46

prudents et aussi foibles qu'eux, nos sages prétendus ne posent-ils pas également pour principe de se prêter au culte

reçu dans la société dont on est membre ?
La seule religion révélée a pu donner
à la vérité des apôtres dignes d' elle.
Avouons-le donc, mon fils, puisque
les faits nous y contraignent ; la dégradation
du genre humain, l' obscurcissement
de la raison dans la multitude, ses
égarements, ses contradictions, ses limites,
et l' insuffisance de son autorité dans
les sages, tout nous prouve l' extrême
besoin d' un secours plus abondant, d' un
guide plus sûr, d' une lumière plus précise,
et la nécessité d' une révélation. Mais
ici revient la première difficulté que tu
formes contre elle ; et je ne tarderai pas
à la résoudre, ainsi que toutes celles que
m' opposent tes passions.

p57

LETTRE 28

suite de la précédente.

" comment ôseroit-on dire que la
loi naturelle, que la raison, cette loi
commune à tous les hommes, ne nous
éclaire pas autant qu' elle le doit sur
ce qu' elle nous oblige de pratiquer ? Ou
si elle a cessé de nous éclairer à proportion
de nos besoins, quelle qu' en
soit la cause, elle a donc cessé de nous
obliger " .

Telle est, mon fils, la première difficulté
que tu m' opposes en faveur de tes
nouvelles opinions. La réponse est pourtant
facile, quelque spécieuse que soit
l' objection. La loi naturelle n' est pas tellement
obscurcie dans l' état de dépravation
et d' aveuglement où nous naissons,
la raison de l' homme n' est pas tellement
impuissante et stérile, qu' il soit impossible,
à celui qui l' interroge avec un esprit
droit et un coeur pur, d' en obtenir de
foibles lumières, qui le conduisent de

p58

proche en proche à des lumières plus considérables. Elle nous oblige, cette foible raison, à proportion de ce qu' elle nous enseigne, et de ce qu' elle pourroit nous enseigner encore si nous la consultations avec fidélité. Elle va aussi loin qu' elle peut et qu' elle doit aller. Elle va jusqu' à nous faire sentir le besoin que nous avons d' un autre secours ; elle fait avouer, à l' ame simple et vraie, son insuffisance et les ténèbres où elle la laisse plongée ; elle la fait soupirer après un plus grand jour ; elle la conduit aux portes du sanctuaire où l' éternelle vérité réside ; et dès que les gémissemens de cette ame droite et pure sont sincères, le dieu de vérité ne lui manque pas.

" mais pourquoi donc cet autre secours si nécessaire n' est-il pas donné à tous les hommes ? Pourquoi ne sont-ils pas tous éclairés du flambeau de la révélation ? Et pourquoi même, pour la partie de la révélation la plus intéressante, qui est la loi évangélique, ont-ils commencé si tard à l' être " ?

Parce qu' il falloit, mon fils, que les

p59

hommes, abandonnés à eux-mêmes, sentissent leurs besoins, leur misère, et qu' ils eussent le temps de se lasser, pour ainsi parler, de leur propre foiblesse et de la vanité de leurs recherches. Il leur falloit l' expérience de plusieurs siècles, et des peuples les plus policés, comme des nations les plus sauvages. Il falloit que les ténèbres précédassent la lumière, et en fissent comprendre tous les avantages ; que la religion révélée, appuyée sur des faits, eût ses développemens et ses preuves, de même que tout se prépare et se développe dans la nature. Il falloit sans doute, dans les desseins du très-haut, que jamais ici-bas nous ne connoîtrons qu' imparfaitement, que ce flambeau de la foi, semblable à l' astre qui éclaire le monde, n' y jetât pas tout à coup et tout à la fois sa lumière ; qu' il en parcourût successivement les diverses contrées ; qu' il y fécondât les germes de raison, de sagesse, et de vertu, qui n' attendoient

que sa présence pour éclore ou
pour se porter du moins à leur vrai point
de perfection et de maturité ; et que sa

p60

vive clarté, tantôt accordée purement
comme une grâce, tantôt donnée tout
ensemble comme grâce et comme récompense,
quelquefois même soustraite
aux hommes par forme de châtement,
fût distribuée en tous lieux selon les
loix secrètes d' une providence toujours
pleine de sagesse et d' équité.
Eh, mon fils, dans le système du naturaliste,
quelle difficulté peux-tu former
ici contre la révélation, qui ne tourne
en objection contre toi ? Car enfin cette
religion naturelle, te demanderai-je à
mon tour, cette loi de la raison, commune
à tous les hommes, imposée à tous, et
qui dans tes principes leur suffit
à tous également, pourquoi est-elle si
peu connue de la plupart ? Pourquoi
même tant de secours dans les uns pour
en développer les lumières, et tant de
difficultés et d' obstacles dans les autres ?
Concluons donc, et pour la loi naturelle
et pour la loi révélée, que, quoique
toutes deux soient essentiellement
vraies, que toutes deux soient nécessaires,
nous ne serons jugés sur elles qu' à proportion

p61

de ce que nous aurions pu, de
ce que nous aurions dû en connoître ;
et que ceux qui, éclairés par elles,
auront avec la même opiniâtreté fermé
les yeux à leur éclat, seront également
sans excuse.
" mais, ajoutes-tu, pourquoi des
hommes comme moi seront-ils à mon
égard les interprètes des volontés divines ?
Pourquoi faut-il que, pour apprendre
à honorer dignement l' être suprême,
j' emprunte le secours de mes
semblables ? Et trouvai-je donc partout
des hommes entre Dieu et moi " ?

Oui, mon fils ; parce que Dieu, en créant des êtres sociables, a voulu les former au sein de la société, les lier ensemble

p62

autant par les besoins de l' ame que par ceux du corps, les instruire les uns par les autres, et établir entre eux une dépendance mutuelle et une communication réciproque de secours et de lumières.

Eh, quel est l' homme que d' autres hommes n' ayent pas instruit ? Quelles sont les lumières naturelles que dans l' état de société nous n' ayons pas recouvrées, développées, perfectionnées, à l' aide de nos semblables ? Et pourquoi veux-tu que, dans l' économie de la religion révélée, Dieu se soit servi d' autres instrumens, d' autres moyens, que ceux dont il se sert dans le plan de la religion naturelle ?

Des hommes s' offrent à toi pour t' instruire, et se disent les envoyés de Dieu ; mais ils ne te privent pas pour cela de l' exercice de ta raison. Fais-en l' usage le plus naturel, le plus facile, le plus à la portée de l' entendement humain :

p63

examine les faits sensibles et publics qui établissent leur mission : considère attentivement les caractères de la religion qu' ils t' annoncent, caractères simples et vrais ; son ancienneté, son unité, sa perpétuité, sa sainteté ; son rapport à la gloire de Dieu, au bonheur de l' homme, et à la vertu ; car ce sont-là de ces choses de fait et de sentiment, dont tout homme peut juger sans peine ; de ces choses qui ont frappé, éclairé et converti le monde entier : et d' après cela, soumets-toi, si, par la voix de tes semblables, c' est en effet Dieu qui a parlé. Prends-y garde, cher Valmont ; la révélation, une fois prouvée, te prouve, de la manière la plus simple et la plus abrégée, toutes les autres vérités : sans elles il faut se les prouver à soi-même une

à une, si je puis parler ainsi. Quel travail !
Et quel danger de se tromper dans
des choses, où l' erreur est d' une si grande
conséquence, et où cependant elle a toujours
été si commune !
" mais encore, pourquoi un nouveau
joug et de nouvelles entraves ? Et qu' importent
toutes les institutions arbitraires,

p64

si, par les seuls principes de la
loi naturelle, la vertu, l' honneur sont
en sûreté " !
Sur ce peu de mots, que de choses à
répondre, mon fils, s' il falloit ne laisser
rien à dire ! Mais du moins écoute encore
quelques momens. " pourquoi un nouveau joug
et de nouvelles entraves " ?
C' est pour te rendre le joug de la vertu,
de la raison elle-même, plus doux et plus
facile. La loi que le christianisme t' impose
est une loi de grace et d' amour ; sans
elle tout coûte, tout est pénible à la nature ;
rien au contraire ne lui coûte, dès qu' elle
emprunte son secours. Cette aimable loi
nous fortifie, nous soutient, nous
élève au-dessus de la foiblesse humaine.
Elle est à l' homme, ce que sont
à l' oiseau timide les ailes qui l' aident à
voler : si elles sont un fardeau pour lui,
c' est un fardeau bien léger ; avec elles il
fend les airs, il ramperoit sans elles.
" qu' importent des institutions arbitraires " ?
Eh, pourquoi les regardes-tu
comme telles, si la religion qui les
renferme ne l' est pas ? Qu' importent... ?

p65

Ah ! Mon fils, elles importent beaucoup,
si elles ont la force de nous rendre solidement
vertueux.
" mais sans elles, Socrate, Aristide,
Caton, Tite, et Marc-Aurèle ne l' ont-ils
pas été " ? Valmont, je ne prétends
pas calomnier leur vertu : ils en ont eu
sans doute ; mais, bien évaluée, qu' étoit-elle
dans la balance du grand juge, comparée

à celle du simple fidèle ! être juste
et bienfaisant, c' est une partie de l' homme
moral, ce n' est encore que la première
ébauche du chrétien : et dans celui-là
même, comptes-tu pour rien, d' être
chaste, d' honorer le vrai Dieu, d' être
humblement soumis à sa volonté suprême ?
Socrate soupçonné d' être l' amant
d' Alcibiade, accusé, par ses propres
concitoyens, d' être le corrupteur de la
jeunesse d' Athènes sous prétexte de l' instruire ;
ou, pour ne rien donner à des
clameurs publiques, à des soupçons mal
fondés et qu' on doit encore moins se
permettre à l' égard des grands hommes,
Socrate, mourant pour la vérité, et
ordonnant à ses amis de sacrifier pour lui

p66

un coq à Esculape : Caton, cédant sa
femme à Hortensius, après s' être montré
tout disposé à lui céder sa fille ; l' inflexible
Caton, indépendant des dieux, dit-il
en parlant de lui-même, et se donnant
la mort plutôt que d' implorer la clémence
d' un vainqueur : Marc-Aurèle,
(quel nom cependant !) honorant d' un
culte superstitieux les dieux de toutes
les nations, et souffrant, pour complaire
au sénat, qu' on persécutât les
chrétiens ; fermant les yeux sur les crimes
des sénateurs, pour ne pas être obligé de
les punir ; philosophant tranquillement
au fond de son palais, tandis que les gouverneurs
pilloient ses provinces ; faisant
mettre sa femme au nombre des divinités,
après l' avoir laissée pendant sa vie se souiller
par les plus honteuses débauches aux
yeux de tout l' empire ; Marc-Aurèle, par
la plus cruelle indulgence et la plus indigne
foiblesse, remettant une seconde fois
son fils entre les mains des maîtres vicieux
qui l' avoient perdu, et, quoiqu' assez libre dans son
choix, donnant à son peuple Commode
pour empereur : sont-ce donc

p67

là des vertus sans taches ? Et combien de noms célèbres en ce genre te reste-t-il à me citer ? Je te montrerai, moi, une foule d'hommes parfaitement vertueux, par-tout où la religion a fait de vrais disciples, par-tout où le christianisme fut en vigueur.

Cependant, sans les forces qu'il nous donne, tu te flattes de pratiquer la vertu. Ah ! Tu la connois mal, cher Valmont, ou du moins tu ne te connois pas assez toi-même. Autrefois j' ai pensé comme toi. Alors j' avois des amis, avec lesquels j' étois lié de sentimens et de moeurs, si toutefois l' amitié pure peut se trouver encore où ne se trouve pas la religion : hélas ! Je rougis de leurs égaremens, et je n' avois pas moins à rougir des miens. Vérité, vertu, équité, bienfaisance, humanité, moeurs honnêtes, beaux noms qui ne furent jamais si communs, vous êtes dans la bouche de tous les sages, et jamais la chose qu' ils expriment ne fut si rare ! Non, jamais l' idolâtrie elle-même n' enfanta des moeurs plus dépravées, que n' en fait naître parmi nous

p68

l'incrédulité. S' il y a encore des vertus sur la terre, où sont-elles, mon fils, si ce n' est dans les sentimens et dans la conduite du vrai chrétien ? Ton épouse, si tendre et si sage, la fidèle et courageuse émilie, seroit-elle si constamment vertueuse, si elle n' étoit inspirée et soutenue par la religion ? Eh, que peut-on se promettre sans elle, que la présomption la plus vaine et les plus honteuses foiblesses ?

Mon ami, je ne crains pas de l' avouer ; dès que je sonde mon esprit et mon coeur, j' y trouve le besoin de la religion chrétienne : c' est le cri intérieur le plus vif et le plus fort en moi. Sans la religion, chaque circonstance un peu critique, chaque occasion dangereuse, chaque mouvement de passion un peu ardente, prendroient beaucoup trop sur moi : l' idée d' en satisfaire une seule, allumeroit bientôt toutes les autres ; le desir de me satisfaire une fois, feroit naître celui de me satisfaire

toujours ; l' oubli d' un principe me meneroit
insensiblement à l' oubli, à l' abandon
de toute vérité ; mes penchans deviendroient

p69

à mon gré, l' unique loi de la
nature. L' ame meurt, me dirois-je, et
n' est plus rien ; tout est égal ; Dieu même
existe-t-il ? La religion est donc pour moi
l' illusion de la vertu ! ô la belle illusion ?
Et qu' elle est en toutes choses semblable
à la vérité même !

Mais pour te réconcilier plus sûrement
avec le christianisme, il me reste une
observation importante à te faire : tu
t' effraies de son joug, tu regardes ses loix
comme des entraves ; eh, que diras-tu,
si je te force de convenir que la loi naturelle
n' impose pas un moindre frein à tes passions,
un moindre joug à ta foiblesse,
mais avec bien moins de secours
pour le porter ?

De tous les penchans qui nous sollicitent
le plus vivement, et qui contribuent
davantage à rendre la religion chrétienne
odieuse à l' incrédule, le plus commun,
c' est celui qui nous attache aux
plaisirs des sens ; de toutes les loix, celle
qui l' effraie le plus, c' est celle de la
chasteté. L' amour, cette passion si universelle,
mais si dangereuse dans ses suites,

p70

si funeste dans ses dérèglements ; voilà la
divinité chérie, en faveur de laquelle le
naturaliste combat avec tant d' opiniâtreté.
Eh bien, mon fils, analyse sur ce
point la loi naturelle, sur laquelle tu te
fondes, et examine ce qu' elle te permet
et ce qu' elle te défend.

Avant toutes choses, elle met des
bornes à nos penchans, elle y condamne
tout excès, elle en arrête la fougue impétueuse,
elle les soumet à la raison,
et rend à celle-ci l' empire que les sens
voudroient usurper.

Mais envisageons-la dans un plus grand détail. Elle défend à son disciple tout engagement, tout comme ce avec celle qui a donné sa foi. L'adultère est un crime aux yeux de toutes les nations ; il en est un aux yeux du vrai sage ; et la loi naturelle toute seule lui en fait un monstre, qu' il ne peut envisager sans horreur. Cette même loi lui ordonne de respecter les droits d' un père, d' une mère, d' un tuteur, d' une famille entière, sur une fille chérie qu' ils ont élevée pour la vertu, pour l' honneur ; et dont il ne peut corrompre la sagesse, sans abuser de leur confiance, sans tromper indignement leurs soins et leur espoir, sans porter le glaive dans leur coeur, et sans la déshonorer elle-même. Qu' il se mette un moment à leur place, qu' il suppose en danger la vertu de son épouse, l' honneur de sa fille, celui de sa soeur ou de sa pupille ; et, s' il lui reste quelque sentiment

d' équité, qu' il juge et qu' il prononce. La loi naturelle ne lui permet pas non plus de séduire l' innocence d' une fille honnête et sans expérience, qui ne sent pas assez les conséquences de l' engagement qu' on veut lui faire contracter, et qui n' apperçoit pas toutes les suites funestes de la passion qu' on lui inspire. Le véritable honneur exigeroit, au contraire, qu' il l' éclairât, qu' il la retînt lui-même sur le bord de l' abîme, où cette passion l' engage à se précipiter : car enfin est-il juste, de rendre quelqu' un malheureux, de se prêter à son aveuglement, de le faire naître, et de trahir ses véritables intérêts, pour se satisfaire ? Eh, ne sait-on pas d' ailleurs qu' une fille séduite une fois, quelque ignorée que soit cette première chute, devient presque toujours foible, vicieuse, et malheureuse pour toute la vie ? Cette loi rejette, abhorre toute union des deux sexes, toute action quelconque, qui trompe les fins de la nature ; et la nature en pleurs demande vengeance au

ciel, d' un crime qui bientôt dépeupleroit
la terre.

p73

Cette loi de la nature et de la droite
raison ne nous fait pas envisager, avec
moins d' indignation et de honte, tout
commerce fondé sur l' intérêt ; et ici le
sentiment et la raison se soulèvent à la
vue de ces trafics honteux, mis à la place
d' une union légitime.

Que dirai-je enfin ? Elle réprouve toute
union clandestine, toute liaison passagère,
tout engagement irrégulier.

Comme nous sommes faits, non-seulement
pour nous, mais pour la société ;
c' est à la société même à régler les conditions
de cet engagement sacré, qui unit
la moitié de ses membres à l' autre, et sur
lequel reposent, comme sur un fondement
inébranlable, l' ordre et l' intérêt
public, la distinction et la perpétuité des
familles, l' état et l' éducation des enfans,
la sûreté et le repos des particuliers.
Le disciple fidèle de la loi naturelle
suppléera-t-il par l' imagination à ce qu' il
ne peut se permettre du côté des sens ?
Mais le désir, mais la pensée réfléchie
du crime est un crime elle-même, et la
voie qui conduit le plus sûrement à le

p74

commettre. Si celui qui s' occupe volontiers
de l' idée du mal, ne le fait pas, c' est
que le mal, dans la pensée duquel il se
complaît, n' est pas en son pouvoir : ses
moeurs peuvent être encore sans reproche ;
mais son esprit et son coeur sont
déjà coupables.

Que reste-t-il donc au naturaliste,
que les passions agitent, mais que retient
la conscience ? Que lui reste-t-il,
cher Valmont ? La même obligation, qui
est imposée au chrétien, de les réprimer,
sans avoir d' ailleurs les mêmes secours
pour y parvenir. Car enfin, tu en conviendras
un jour avec moi, tout est

moyen, tout est secours dans la religion pour le bien ; tout est préservatif, tout est remède contre le mal : et ces secours, le naturaliste ne les a pas. Ce ne sont donc pas, mon fils, de nouvelles entraves que je te présente. Dans tout ce qui contrarie les penchans d' une nature dépravée, la religion chrétienne ajoûte bien peu de devoirs par elle-même à ceux que la raison t' impose : mais ces devoirs, encore une fois, elle t' aide à les remplir ; ce

p75

joug de la raison, elle t' aide à le porter. Tu parles d' entraves : eh, pour le naturaliste vraiment droit et qui raisonne un peu conséquemment, il se trouve des entraves par-tout ; sans qu' il lui soit possible d' en sortir, à moins qu' il ne renonce à tout commerce avec ses semblables. Dans ses vrais principes, tout culte extérieur, qui ne sera pas celui de la simple nature, qui sera lié essentiellement à des dogmes qu' il regardera comme faux et mensongers, qui supposera des articles de foi qu' il désavoue au fond de son coeur, ne pourra jamais être le sien : y participer avec ses aveugles concitoyens, seroit, dans sa façon de penser, une idolâtrie peut-être, mais toujours une imposture qu' il feroit au genre humain, et une trahison à la divinité. Où ira-t-il donc pour servir son Dieu à sa manière, si, parmi tous les peuples, il n' est point en effet de culte qui lui convienne ? Dans ses principes, le droit que nous nous arrogeons sur la vie des animaux, est-il un droit incontestable ? Et dans le

p76

doute seul, avec quelle espèce d' hommes vivra-t-il en société ? Dans ses principes encore, foible comme le reste des hommes, coupable quelquefois, pourra-t-il, en tout état de crime, faire assez de fond sur la validité et la force de son repentir pour être tranquille ?

Et après avoir outragé le dieu de
la nature, quand et comment se croira-t-il
suffisamment réconcilié ?
Ainsi, de toute part, inquiet, contraint,
embarrassé, ne pouvant faire aucun acte
où intervienne la religion des autres hommes
(et elle intervient presque par-tout),
ne pouvant les satisfaire et les rassurer
sur la sienne, ne sachant comment vivre
au milieu d' eux, et n' osant ni s' asseoir à
leur table, ni participer aux douceurs de
leur société, isolé sur la terre, environné
d' abîmes, glissant à chaque pas, et ne
trouvant pas même où mettre le pied ; lui,
mon fils, ce naturaliste, dont tu me vantes
la liberté, avec des principes et un
fonds de droiture seroit le moins libre
et le plus malheureux de tous les hommes.
Crois-en, cher Valmont, la triste

p77

épreuve que j' en ai faite dans les jours orageux
de mon incrédulité ; matérialiste,
pyrrhonien, naturaliste enfin, et pour
le coup incrédule par système, naturaliste
de bonne foi, hélas ! Je ne savois plus
comment agir d' après mes sentimens au
sein de cette société, pour laquelle cependant
j' étois né. Mille fois je fus prêt à la
quitter ; et cette irrésolution est peut-être
en partie ce qui prépara mon changement.
ô mon ami ! Je n' oublierai jamais que
dans une de ces séances académiques, où
nous autres esprits-forts nous jugions en
dernier ressort les sots jugemens des hommes,
je fis part, en tremblant, à mes
illustres associés, de mes réflexions sur les
doutes inquiétans où nous laisse la loi
naturelle, sur les embarras où sa pratique
toute seule nous jette, sur les devoirs
que cette même loi, prise dans toute sa
rigueur, nous impose, sur la contrainte
où elle nous retient. Sous tous ces rapports,
mes réflexions n' étoient, hélas !
Que trop vraies ; mais elles venoient mal
à propos pour nous. Sans ôser les nier

p78

directement, on les traita de scrupules, on y répondit en pirouettant, et la séance finit par-là.

" mais enfin, pourquoi ne pas tolérer toutes les opinions ? Il n' y auroit plus d' entraves pour personne " . En effet, la solution seroit commode. Ah ! Mon fils, elle ne le seroit qu' en apparence. Songe donc que c' est la religion qui lie tous les hommes ; que son culte extérieur est la base et le noeud de leur société ; qu' en permettre la détermination à chacun en particulier, c' est risquer de ne plus leur laisser rien de commun par la suite, et en ôter bientôt la pratique à tout le monde. Fais d' ailleurs attention, et ne sois pas effrayé de ce principe, il ne va pas jusqu' à autoriser la persécution ; fais attention, mon fils, que la vraie religion est intolérante de sa nature ; que

p79

ce caractère que l' on reproche à la religion chrétienne, est ce qui dépose en sa faveur ; que la vérité est une, indivisible, et ne peut se concilier avec ce qui lui est opposé ; que, si Dieu a parlé, il ne veut que de la soumission à sa parole sainte, et point d' autre culte que celui qu' il a établi, parce que tout autre est indigne de lui ; que, comme je te l' ai fait observer, il ne peut approuver deux cultes contraires, qui dès-lors se trouveront, du moins pour l' un des deux, en contradiction avec ses attributs.

p80

Que veux-tu d' ailleurs que la société te permette ? La façon de penser qui te conviendra le mieux, et la liberté de ne croire que ce que tu voudras ? Ah ! Ce

p81

n' est pas là seulement ce que demande
l' incrédule ; il prendra bien cette liberté
sans qu' on la lui donne : eh, qui pourroit
la lui ôter, si ce n' est celui qui lit au
fond du coeur, et qui, source unique
de toute vérité, jugera d' après elle nos
sentimens et nos opinions ? Ce qu' il prétend,
c' est qu' on le laisse conduire les
autres par ses propres principes, les plier,
selon ses goûts et ses intérêts, à sa façon
de voir et de penser, dogmatiser dans les
cercles, philosopher à son aise dans ses
dangereux écrits, pervertir la foi des simples,
réduire en problèmes les plus importantes
vérités, saper les fondemens de la
morale, sous prétexte de détruire
l' empire des préjugés, et se donner tout
seul pour le sage par excellence et la lumière
du genre humain. Or voilà, mon
fils, ce que, pour le bonheur des hommes,
on ne tolèrera jamais.

p82

Ah ! Une sorte de tolérance fût-elle
nécessaire au repos des états, ce qui, d' après
l' expérience et par le fait même,
souffre bien des difficultés ; non, ce
ne seroient jamais des opinions semblables
à celles de nos sages qu' on tolèreroit
dans quelque société que ce fût, pour
peu qu' il y restât de véritable sagesse.
J' ai trop bonne opinion de la tienne,
cher Valmont, pour croire que tu t' obstines
à rejeter une loi aimable et sainte,
qui peut seule faire ton repos et ton bonheur.
Je ne croirai pas du moins que tu
sois assez esclave des préjugés que tu t' es
formés contre elle, pour refuser d' en ramener
les preuves à un plus sérieux examen.
Je t' en ai dit assez pour te faire desirer
qu' elle soit vraie, et que Dieu lui-même
t' ait donné un pareil guide. J' ai fait
plus : je suis venu au secours de ta foiblesse ;
j' ai levé l' obstacle que tes passions
pouvoient mettre à la religion, en te
prouvant qu' il te suffisoit de ta propre
raison pour les condamner, que la loi
naturelle ne leur étoit pas plus favorable
que la loi évangélique, et qu' elle t' offroit

seulement moins de secours pour les vaincre.
 Déjà tu l' avoues, mon fils, elles font
 ton malheur et celui d' émilie : crains
 qu' elles ne soient aussi la cause principale
 de ton aveuglement ; commence du
 moins à sentir le danger et la honte des
 fers qu' elles te font porter. Ame noble et
 généreuse, ou qui étois faite pour l' être,
 secoue tes chaînes : indigne-toi de ton
 esclavage : lève de nouveau tes regards
 vers le ciel : demande-lui la force que
 tu ne peux avoir de toi-même : cherche-la
 dans l' éloignement et la fuite, s' il en
 est quelques moyens ; puisque c' est moins
 en combattant l' amour, qu' en fuyant
 l' objet qui nous fait aimer, qu' on peut
 triompher des charmes que la passion en
 reçoit pour nous séduire. Apporte, s' il
 se peut, à la recherche de la vérité, une
 ame plus libre et plus dégagée ; et la vérité,
 se prêtant à tes premiers efforts, te
 rendra la paix en te rendant la lumière.

LETTRE 29

du marquis de Valmont à la comtesse.
 je suis enchanté, ma fille, de la naïveté
 qui règne dans le caractère de ta jeune
 amie. Ses sentimens pour toi m' intéressent
 plus que jamais en sa faveur. Son
 amitié, il est vrai, est une passion, comme
 elle le dit elle-même ; mais, dans un coeur
 tel que le sien, cette passion est l' enthousiasme
 de la vertu : elle ne t' aime
 avec tant d' ardeur, que parce qu' elle te
 voit sous des traits qui flattent son amour
 pour le bien ; son penchant fait honneur
 à sa raison. Il est juste qu' elle te soit
 chère ; et tu ne dois que la plaindre de
 l' effet qu' elle a produit sur Valmont.
 Que la surprise qu' il vous a faite à
 toutes deux a donné lieu à une scène bien
 touchante ! Que j' eusse aimé à être le secret
 témoin de vos épanchemens réciproques !

Ils eussent été, à mes yeux, l' expression
la plus vraie de la bonté du coeur,
et le triomphe du sentiment. Pourquoi

p100

faut-il que le tableau qu' ils nous offrent
ne soit plus de ce siècle, et qu' il contraste
si fort avec nos moeurs !

Je ne suis point étonné que les jours
qui ont suivi cette espèce de réunion,
aient été pour vous tous des jours plus
sereins et plus purs : mais prends garde,
ma fille ; c' est un calme trompeur, qui
peut être suivi de bien des orages. Avec
un coeur excellent, vous êtes tous trois
jeunes encore et sans expérience : croyez-en
la mienne ; elle est le fruit des années,
et son langage, dicté seulement par mon
amitié pour vous, n' emprunte rien des
idées sombres d' une triste et craintive
vieillesse. La passion de Valmont est pour
quelque temps resserrée, comprimée au
dedans, par la sagesse et les leçons de
Senneville ; par celles qu' il s' est faites à
lui-même ; par une tendre pitié pour les maux
d' une épouse, qui a si peu mérité
son indifférence ; par les principes d' équité,
de vertu, qui revivent au fond de son
ame, et y font renaître le cri de la conscience
et la voix des remords : mais cette
passion n' est pas éteinte, et la violence

p101

qu' il se fait ne peut pas durer long-temps.
Le feu couve et s' allume sous la cendre,
qui le dérobe à vos yeux ; bientôt il se
fera jour, et se montrera plus ardent
qu' il ne l' a jamais été. Pour l' éteindre
entièrement, il faut éloigner l' objet qui
serviroit de nouveau à l' enflammer. Tant
que Senneville sera au milieu de vous ;
malgré elle, malgré mon fils, les passions,
les dangers, le trouble et les alarmes y
habiteront avec elle. La séparation sera
cruelle pour vous tous ; mais elle est devenue
nécessaire. Ce sera le mal d' un moment ;
sans cela, vous vous exposeriez

tous trois à des maux dont vous ne
verriez pas la fin.

C' est donc à toi, ma fille, quoi qu' il
en coûte à ton attachement pour ta jeune
amie, quelques regrets qu' il puisse lui en
coûter à elle-même ; c' est à toi à la préparer
à un sacrifice, que la raison, que
la religion exigent également. Je sais les
moyens de le faire agréer à Valmont, en
le rendant souverainement avantageux à
Senneville ; et j' ai déjà tout disposé avec
M D' Orval pour un si grand dessein. Cet

p102

ami, bien moins vénérable encore par
son âge que par ses vertus, m' a fait
naître des espérances que je t' ai laissé
entrevoir, mais auxquelles tu n' as pas
fait assez d' attention : il s' apprête à les
réaliser ; et, quelque obscurité que tu
puisses y trouver, souffre que je te la
laisse toute entière, pour te ménager,
quand il en sera temps, le plaisir de la
surprise. Il servira alors à tempérer le
sentiment trop vif que te causera l' éloignement
de Mademoiselle De Senneville, et
à te le rendre moins pénible.

Maintenant, ma chère émilie, je ne
veux plus m' occuper dans cette lettre que
du soin que tu m' imposes de t' éclairer,
ainsi que ton ami, sur un article plus
intéressant que tu ne le crois, celui des
spectacles. Je suis charmé que tu m' ayes
fourni toi-même l' occasion de joindre sur
cette matière quelques réflexions à celles
que je t' ai fait faire sur les lectures.
Souviens-toi que, t' écrivant en père et en
ami, dans les pensées comme dans la manière
de les rendre, ce n' est point à tes yeux
le mérite de la nouveauté que j' ambitionne ;

p103

je n' en veux point d' autre que
celui de t' être utile.

Mais avant tout, dis-moi, ma fille,
est-ce à émilie sage et raisonnable seulement,
ou à émilie chrétienne et sage tout

ensemble, que je vais parler ? Heureusement pour ton père et pour toi, la question n' est pas difficile à résoudre : j' écris à cette sage et fidèle émilie, qui, bien loin de séparer ces deux titres, ne croit pas pouvoir trouver de véritable sagesse ailleurs que dans la religion. Eh bien, je vais donc te parler d' abord le langage du christianisme. Mais je ferai plus, je t' aiderai ensuite à parler aux autres le langage de la seule raison. Comme chrétienne, ma fille, croirois-tu pouvoir allier l' école du monde avec celle de J C, et les maximes du théâtre avec la morale évangélique ? Autant il y a de différence entre la lumière et les ténèbres, autant il y en a entre l' esprit qui règne sur la scène et celui qui éclaire, qui anime le vrai fidèle. Faire mourir en nous tout ce qui tient au monde et à ses folles passions, c' est-à-dire, comme

p104

parle le disciple chéri du plus saint et du plus aimable de tous les maîtres, tout ce qui flatte dans l' homme la concupiscence de la chair, celle des yeux, et l' orgueil de la vie ; voilà l' esprit du christianisme : nourrir dans notre ame l' attachement au monde, et ses penchans déréglés ; voilà, sinon tout l' objet, au moins tout le fruit de nos spectacles. Dans l' évangile, J C dit par-tout, anathème au monde : sur le théâtre, le monde est par-tout ; dans ce qu' on voit, dans ce qu' on entend, et au fond de notre coeur : c' est lui qui sur la scène établit les usages, détermine les bienséances, dicte les sentimens, dirige les affections, et peint de ses couleurs les vices et les vertus : seul il y fixe la règle de nos moeurs ; il y juge en dernier ressort ; et en monarque suprême, il y dicte des loix. Est-ce au pied de la croix, dans l' évangile de Jésus crucifié pour les hommes, que tu prétends te former et t' instruire ? Ou bien est-ce à l' école du monde et des passions ? De ces deux maîtres entièrement opposés, J C et le monde, lequel choisis-tu ? Si c' étoit le

p105

dernier, ma fille ! Que me resteroit-il à te dire ! Je frémirois ; et l' anathème prononcé par ton Dieu retomberoit tout entier sur toi. Eh, de quel front, sous quels prétextes, irois-tu voir au spectacle des intrigues d' amour, d' ambition, de vengeance, ou de haine, qu' avec tout l' art dangereux qui les accompagne tu n' ôserois lire dans les romans ? Y entendre des maximes de galanterie, de faux principes d' honneur, des leçons de plaisirs et de volupté qui t' effraieroient dans des entretiens, et que nulle part, avec de la religion, tu ne pourrais entendre de sang-froid ? Ah ! Quel supplice le spectacle ne seroit-il pas pour une ame, qui y entreroit vraiment chrétienne, qui en sortiroit également fidèle, si une telle ame, forcée d' y entrer, pouvoit y donner quelque attention ?

p106

Mais on peut, me diras-tu, ne choisir que des pièces saintes ; et alors qu' auront-elles d' incompatible avec l' esprit du christianisme ? Presque tout encore, ma chère émilie ; tout ce qui les accompagne du moins, et qui les dépare. Je n' en connois que trois tout au plus, où, pour la morale et les caractères, il n' y ait rien à reprendre ; et dans celles-là même, ce qu' il y a de plus pur se trouve en contraste avec les moeurs de ceux qui les représentent, s' altère en quelque sorte par le jeu des acteurs, et devient nuisible par les idées qu' ils font naître. " de pareils sujets, dit Madame De Sévigné, ne conviennent pas à de tels acteurs. Il faut des personnes innocentes pour chanter les malheurs de Sion, et des ames vertueuses pour en voir avec fruit la représentation " . Au reste, ces pièces si saintes, de quelles autres pièces ne sont-elles pas suivies ? Et

p107

par le gout du spectacle qu' elles inspirent,
à quels autres drames en tout genre
ne conduiront-elles pas ?
D' ailleurs, ma fille, sans autre discussion,
tu es enfant de l' église, et heureusement
née dans son sein : si l' église est
ta mère, elle, qui t' a enfanté à Jésus-Christ ;
si ce nom si tendre n' est point
un vain nom ; s' il exige de toi le même

p108

respect et la même obéissance, que tu
auras droit d' exiger de tes propres enfans ;
son langage sur les spectacles ne doit pas
être pour toi un langage indifférent, et
ton devoir est de consulter ce qu' elle te
dicte sur un objet aussi intéressant. Que
prononce-t-elle à cet égard ? Le même
anathème que Jésus-Christ a prononcé
contre le monde. Dans aucun siècle son
langage n' a varié : dans ses conciles, par
la voix de ses souverains pontifes, par la
bouche de ses docteurs, par la prédication
journalière de ses ministres, par les
liens d' excommunication dans lesquels
elle retient les acteurs, par l' infamie dont
les ont notés les loix des princes animés
du même esprit qu' elle, par la croyance
commune des peuples qu' elle instruit, ne
te dit-elle pas d' une voix assez haute pour
être entendue, que c' est pécher contre
son esprit et ses loix, contre les loix
de la religion toute entière, que d' assister
à ces sortes de spectacles ?
Si leurs défenseurs allèguent pour eux
quelques exemples, s' ils citent quelques
textes ; qui ne sait que ces textes et ces

p109

exemples ne prouvent rien en leur faveur ?
Il y a des spectacles au centre de l' église
romaine, il est vrai : mais la puissance
temporelle toute seule les y tolère ; et
dans le même prince, la puissance ecclésiastique
en restreint la durée, en les bornant
à certain temps de l' année ; en diminue

le danger autant qu' elle le peut ;
les réforme de jour en jour ; et tous les
jours les condamne. Il y a à Rome
des lieux affectés par autorité publique
aux courtisanes, afin de les noter davantage
et de rendre moins communs les
perils de la séduction : de ce que ces lieux
de débauche y sont tolérés par une sorte
de nécessité, ôseroit on bien en conclure
que le libertinage y est permis ?
" des hommes, qui par état devoient
s' interdire les spectacles, y assistent " .
Mais cela prouve seulement qu' ils déshonorent
leur état par leur conduite, et
que leurs moeurs sont en contradiction
avec leurs principes.

p110

" quelques docteurs particuliers ont
laissé échapper des expressions favorables
au théâtre " . Mais comment ? En parlant
des spectacles considérés dans leur
nature, et abstraction faite des abus qui
s' y glissent ; en permettant ceux où la
pudeur et la sagesse chrétienne ne peuvent
rien entendre ni rien appercevoir
qui les alarme ; et en anathématisant,
par des textes formels, tout théâtre,
toute assemblée, qui, comme nos lieux
de spectacles ordinaires, peut donner
atteinte aux bonnes moeurs.

p111

Il ne reste donc, ma chère fille, à
une ame vraiment chrétienne, aucun
appui solide sur lequel elle puisse sonder,
dans les circonstances les plus communes,
le droit et la liberté qu' elle se
donneroit d' y assister : il ne lui est donc
pas plus permis d' y accompagner ou d' y
conduire les autres : par sa seule présence,
elle concourt au mal qui s' y fait ;
elle y sert d' exemple ; elle y tient
lieu d' autorité ; et plus ses moeurs sont
pures, plus sa piété par-tout ailleurs est
édifiante, plus aussi, dans ces lieux dangereux
et profanes, elle devient aux

foibles un sujet de scandale. Eh, quand il ne seroit question que des comédiens tout seuls, compteroit-elle pour rien d' être du nombre de ceux, qui, en assistant à leurs jeux, portent à leur ame le coup mortel qui doit la perdre éternellement ? Y auroit-il des spectacles, s' il n' y avoit point de spectateurs ? Et ce qui se fait pour tout un public, ne se

p112

fait-il pas en particulier pour chacun de ceux qui le composent ?
" mais on ne prétend pas en faire un amusement de tous les jours ; on n' ira au spectacle que de loin en loin, on n' ira même qu' une fois pour satisfaire sa curiosité " .
Eh, ma fille, si le spectacle est défendu à celui qui se fait gloire d' être enfant de l' église, il l' est pour cette fois même que tu voudrois en excepter. Si, pris dans son ensemble, il est mauvais en soi, on ne doit pas se le permettre une seule fois par curiosité : et où en serions-nous pour les moeurs, si, sous ce prétexte, il falloit tout connoître et tout voir ? Qui peut d' ailleurs se répondre que ce qui est attrayant de sa nature, ne fera pas naître en nous le desir de le voir plus souvent ; et pourquoi se donner un desir de plus, pour avoir ensuite tant de peine à le réprimer, ou pour s' exposer au danger d' y succomber encore.
" mais il faut des amusemens, et il est bien permis de se délasser quelquefois " .
Oui, ma fille ; mais pour une ame vraiment chrétienne, il faut des délassemens

p113

conformes à l' esprit du christianisme. Ne crains pas que, censeur austère et réformateur indiscret, sous prétexte de te prêcher la mortification évangélique, j' ôse bien t' interdire tous les plaisirs qui te sont permis : mais encore faut-il qu' ils le soient : encore faut-il qu' ils ne compromettent point la piété et les moeurs ; qu' ils

n' ayent rien de contagieux ; qu' ils n' inspirent point le goût des faux plaisirs, l' amour de la frivolité, et l' esprit de dissipation ; qu' ils ne nous fassent pas trop sortir de nous mêmes, pour nous attacher à de vaines fictions, pour exciter en nous des passions turbulentes, et pour nous livrer à des transports que désavouent presque toujours la vertu et la raison. Eh, ne peut-on pas se délasser sans ces sortes de plaisirs ? Lorsque Saint Louis crut devoir bannir de son royaume les spectacles, ne restoit-il plus de délassemens à ceux qui en avoient besoin ? Mais sur-tout une ame belle et sensible n' a-t-elle pas, au sein de sa famille, dans la société d' amis vertueux comme elle, dans les tendres épanchemens de la confiance,

p114

dans le goût même des lettres et des arts, des plaisirs plus purs qu' elle puisse se permettre ? Hélas ! Si elle est plus belle et plus vertueuse encore, n' a-t-elle pas des spectacles plus intéressans qu' elle puisse se procurer, celui des malheureux qui souffrent et qu' elle va consoler ? N' a-t-elle pas des larmes plus douces à verser, celles de la pitié pour les indigens qu' elle va visiter et soulager ? N' a-t-elle pas un emploi plus noble et plus touchant à faire de ses richesses, en les ménageant pour des oeuvres qui honorent l' humanité et la charité ? Quel spectacle délicieux pour elle, lorsqu' elle voit un vieillard décrépité ranimer à sa vue cette froide et tremblante vieillesse, à laquelle elle vient de servir d' appui ? Une veuve destituée de tout conseil et de toute ressource, lui ouvrir son coeur avec toute la liberté qu' inspire la confiance, et ressentir à son aspect les seuls transports de joie dont elle soit encore susceptible ? Des orphelins abandonnés accourir au devant d' elle, recevoir ses tendres caresses, les lui rendre avec usure, et arroser ses mains de

p115

larmes, arrachées moins encore par le besoin que par la reconnaissance ? Ah ! Ma fille, ce sont-là les plaisirs vraiment dignes de toi !

Quiconque en cherche d' autres au sein du monde et de la vanité, au sein des plaisirs bruyans et tumultueux, des jeux, des cercles, des danses, et du théâtre, s' il se dit encore chrétien, rappelle-le aux fonts sacrés sur lesquels il fut régénéré.

C' est-là qu' on promet en son nom le renoncement au monde et à ses vains amusemens ; le sceau de la religion confirma ces voeux solennels ; ils furent écrits dans le livre de vie. Au grand jour, où ce livre s' ouvrira pour lui, où il sera jugé sur ce qu' il renferme, où l' arbitre de son sort lui retracera ses premiers engagements, ôsera-t-il bien dire, qu' en se permettant ces divertissemens profanes, il n' a point violé ses promesses, et que tout ce qu' il a vu, tout ce qu' il a entendu dans ces assemblées et sur nos théâtres, ne démentoit point en lui l' esprit du christianisme ? Mais nous vivons, ma fille, dans un

p116

siècle où ce langage a passé de mode, et où seulement on fait grâce quelquefois à la seule raison. Hé bien, raisonnons, puisqu' il le faut, chère émilie ; et que, par ta voix touchante et persuasive, la sagesse humaine détrompe ceux que n' aura pu détromper la religion. Et en premier lieu, ma fille, si l' on veut raisonner d' après des principes, mêler l' utile à l' agréable, assaisonner nos plaisirs du sel de la sagesse, et joindre les bienséances à nos amusemens ; s' il est question de moeurs enfin ; on voudra bien sans doute leur sacrifier du moins la comédie italienne, l' opéra, et mille autres spectacles moins honnêtes et plus dangereux encore. Le premier que je viens de nommer est trop rempli d' équivoques, de fades jeux de mots, de lazzis indécens, d' intrigues de valets, de basses représentations des moeurs les plus viles, de

parodies honteuses de la raison même et
du goût, pour en croire l' épigraphe si
connue que Santeuil a faite pour ce
spectacle.

Le théâtre lyrique, encore plus funeste,

p117

n' offre à l' ame que l' ivresse des
vains plaisirs et les charmes de la séduction.
C' est-là que la volupté entre par
tous les sens ; que tous les arts concourent
à l' embellir ; que la poésie ne rime
presque jamais que l' amour et ses douceurs ;
que la musique ne fait entendre
que les accens des passions les plus vives ;
que la danse retrace aux yeux, ou rappelle
à l' esprit, les images qu' un coeur
chaste redoute le plus ; que la peinture
ajoute à l' enchantement par ses décorations
et ses prestiges ; qu' une espèce de
magie nous transporte dans les pays des
fées, à Paphos, à Cythère, et fait éprouver
insensiblement toute la contagion de
l' air impur qu' on y respire. C' est là que
tout nous ramène à cette seule maxime,
à cette unique leçon : *aux attraits du
penchant cédez sans résistance* . C' est là
que l' ame, amollie par degrés, perd toute
sa force et tout son courage ; qu' on languit,
qu' on soupire, qu' un feu secret
s' allume et menace du plus terrible embrâsement ;
que des larmes coulent pour le
vice ; qu' on oublie ses vertus ; et que,

p118

privé de toute réflexion, réduit à la faculté
de sentir, lié par de honteuses chaînes,
mais qui sont pour nous des chaînes
de fleurs, on ne sait plus même s' indigner
de sa foiblesse. Quelle école pour tous les
citoyens et pour tous les âges !

p119

Je ne parlerai point de ces autres spectacles,

qui, plus ou moins, participent à
la nature de celui que je viens de décrire.
Hélas ! Il en est aujourd' hui de tout genre.
Les ris, les jeux naissent en foule sous les
pas de la jeunesse : par-tout et de quelque
côté qu' elle se tourne, on lui tend
des pièges, on amorce sa curiosité par les
coups d' oeil les plus enchanteurs, on
tente ses goûts par les fêtes les plus brillantes,
on trompe son innocence par tous
les attraits de la volupté, on la dégoûte
des devoirs par les plaisirs. Cette grande
ville, que j' ai quitté et que tu habites,
n' offre plus que l' ancienne image des
sybarites ; au milieu d' elle on peut dire,
on peut montrer à chaque instant, où
sont les amusemens, où sont les vices ;
on auroit peine à y dire, où sont les
vertus et les moeurs. Triste fruit de tous
nos spectacles !
Mais passons à celui qui est par excellence
le spectacle de la nation ; et
que d' ailleurs ses apologistes considèrent
comme le spectacle des moeurs et de la
vérité : c' est à défendre celui-ci qu' ils

p120

s' obstinent le plus ; parce qu' il est le seul
qui puisse prêter des armes à quiconque
veut paroître allier les amusemens et la
décence, l' utilité et l' agrément.
Deux genres, dont le dernier se divise
maintenant en bien des espèces différentes,
partagent la scène françoise : la
tragédie, dont les effets sont d' inspirer
la compassion et la terreur ; et la comédie,
qui a pour objet d' amuser par la
peinture des ridicules.
Considérons ces deux genres par ce
qu' ils ont de commun : dans le peu que
nous dirons, tu distingueras sans peine
ce qui est propre à chacun d' eux.
Le but de ce spectacle, comme de
tout autre proprement dit, est d' intéresser,
non pas quelques personnes seulement,
mais tous les hommes en général.
C' est le goût public qu' il veut flatter,
et il ne peut y parvenir qu' en intéressant
les passions. Mais quelles passions ! Celles
que les hommes trouvent le plus universellement
en eux, qui frappent, qui

émeuvent davantage la multitude. Je
veux bien que son second objet soit

p121

d' instruire, mais on ne me niera pas que
son premier but ne soit de plaire ; et
malheureusement je crois pouvoir prouver
que, de la manière dont on est presque
forcé de s' y prendre, ce premier objet
nuit à l' autre, et y substitue pour l' ordinaire
un effet tout opposé.

Quelle est cette multitude à laquelle
on veut plaire, et qu' il s' agit d' intéresser ?
Ce sont des hommes, qui certainement, et
quoi qu' ils en puissent dire,
ne vont au spectacle que pour être
amusés ; et qui, dans la peinture qu' on
y fait des mœurs, ne peuvent être affectés
comme ils desirent de l' être, qu' autant
qu' on aura soin de ne pas y contrarier
jusqu' à un certain point leurs penchans ;
qu' on y ménagera, qu' on y flattera
même leurs passions favorites ; qu' on
y donnera, aux vices qui leur sont les
plus naturels, un vernis d' héroïsme et
de grandeur, qui adoucisse à leurs propres
yeux ce qu' auroient d' odieux des
couleurs trop vraies et des images trop
ressemblantes. Ce sont des hommes, pour
la plupart volages et dissipés, bien plus

p122

susceptibles d' impressions nuisibles et
dangereuses que d' impressions bonnes et
utiles ; des hommes, qu' une morale
exacte, qu' une raison sévère ennuiroit,
rebuteroit, et qui ne peuvent souffrir son
langage qu' autant qu' il est tempéré par
un langage plus doux, et racheté par des
maximes qui s' accommodent mieux à
leurs foiblesses. Ce sont des hommes
qui veulent être remués, agités, vivement
excités : à condition toutefois que
ce ne sera pas, en leur inspirant des remords,
en faisant porter leur terreur et
leur pitié sur leur propre misère ; mais
seulement en les attachant à de vaines

fictions, où l' ombre qu' ils poursuivent puisse leur faire oublier la réalité ; où on les intéresse par le spectacle de passions et de malheurs, qui ne soient ni trop loin d' eux ni trop près, et qu' ils puissent envisager sans un retour douloureux et pénible sur leur propre coeur : à condition encore que, si on veut les forcer à rire de leurs propres foiblesses, ce sera sans ôter à leurs passions les espèces de dédommagemens qui leur importent le

p123

plus, sans faire trop souffrir leur orgueil, si ce n' est peut-être dans la peinture de quelques vices que tout le monde abhorre, et qu' on charge si bien que personne ne peut s' y reconnoître. Voilà, il faut en convenir, les hommes qu' on veut intéresser, qu' on veut amuser ; et pour la réduire aux termes les plus simples et les plus vrais, telle est la poétique de tous nos théâtres.

Quels sont d' autre part ceux qui travaillent pour le spectacle ? En général des hommes, trop peu occupés de choses essentielles et d' études vraiment utiles ; trop livrés aux choses de pur agrément ; trop nourris des pensées, des images, des lectures qui flattent le plus leurs passions ; trop répandus au dehors ; trop avides des louanges qu' on prodigue à des talens futiles, et qu' on ne devrait accorder qu' à un mérite réel ; trop intéressés à se prêter au goût des spectateurs, pour qu' ils ne travaillent pas de la manière la plus propre à se concilier leurs suffrages ; pour qu' ils n' emploient pas toute leur imagination, à séduire l' imagination des

p124

autres hommes au lieu de s' attacher à éclairer leur raison ; pour que leur goût le plus ordinaire, celui qu' ils font le plus sentir dans leurs ouvrages, ne soit pas le goût du vice bien plus que celui de la vertu.

Aussi voyons-nous, dans la plupart
des pièces qu' on représente sur la scène,
de violentes passions ennoblies avec art ;
des sottises héroïques, consacrées par de
vieilles erreurs de fable ou d' histoire ;
de beaux sentimens, qui ne sont, à bien
dire, que des saillies extravagantes d' ambition
et de vengeance ; des fantômes
de vertu, qui en imposent par un vain
coloris de grandeur ; des personnages,
qui, par leur caractère, leur rang, leurs
sentimens, et leurs exploits, réveillent
au fond de l' ame ou flattent ces inclinations
vicieuses, d' où naissent en nous les

p125

révolutions les plus funestes. On y voit
la passion la plus généralement répandue
et la plus à craindre, s' élever sur la
ruine de toutes les vertus, dominer dans
presque tous les coeurs, et fonder les
principaux intérêts ; on y voit les foiblesses
et les crimes qu' elle traîne à sa
suite, déguisés, palliés par le tour ingénieux
d' une morale aussi fausse que séduisante,
justifiés, autorisés par de grands
exemples, présentés du moins sous des
traits qui les font paroître plus dignes de

p126

compassion que de censure et de haine :
on y apprend à nouer les intrigues de
l' amour, à en parler le langage, à en
adopter les prétextes, à en répéter les
excuses. On y voit les autres passions
les plus ardentes et les plus dangereuses,
ces passions qui sont les secrets mobiles
du coeur humain, et qui enfantent tous
nos malheurs, l' orgueil, l' esprit de domination,
le ressentiment des injures,
prendre un air de noblesse et d' élévation,
qui semble les rapprocher de la grandeur
d' ame et du vrai courage. Près d' elles et
à leur lumière, la fourberie est une politique
sage et l' art de gouverner ; l' esprit
de faction, le caractère d' une ame hardie,
faite pour régner sur ses semblables ; le

duel, une loi de l' honneur ; la vengeance,
un devoir ; le suicide, un droit à sa
propre vie, qui n' est ignoré que des

p127

lâches et des foibles. Les grandes fautes
y sont données presque toutes à la destinée,
et les dieux seuls y sont coupables
du crime des hommes. On y accoutume
l' esprit à des horreurs auxquelles il n' auroit
jamais dû penser ; et je suis persuadé
qu' un homme fait à nos spectacles sera
moins étonné, moins frappé d' un grand
crime, qu' une ame neuve, qui n' a jamais
vu que l' image touchante de la vertu ou
l' empreinte légère du ridicule.

On y voit les caractères vicieux, altérés
au gré de l' intérêt qu' on veut répandre
sur eux ; on les voit, rachetant de scène
en scène leurs grands vices par des qualités
brillantes, en devenir moins odieux.

On n' y sait ni qui perd ni qui gagne, du
vice ou de la vertu ; tout y est sacrifié au
jeu des passions. On y voit régner une
enflure continuelle d' idées et de sentimens ;
on y entend, après quelques
maximes vraies, des maximes fausses ;
et chacun adopte, selon son goût et son

p128

génie, celle qui lui convient le mieux.
La religion elle-même n' y est traitée,
sur-tout aujourd' hui, qu' avec indécence ;
les dieux, les autels, les oracles, les
prodiges, les prêtres, n' y paroissent que
pour être la matière d' un indigne parallèle ;
ils n' y sont offerts que pour nous
engager adroitement à confondre avec
de faux cultes le culte véritable, et n' y
sont marqués que du sceau de la haine et
du mépris.

Dans les comédies, le valet apprend
à tromper son maître ; la soubrette, à
servir la passion de sa maîtresse ; le fils de
famille, à se jouer de la confiance de son
père ; la pupille, à surprendre la vigilance
de son tuteur : la femme, à tirer parti de

la crédulité de son mari. Tous y apprennent les expressions, les détours, les ruses

p129

de la galanterie, de la séduction, et les manèges de la coquetterie. Là le plus honnête homme est presque toujours le plus ridicule, et tout l'avantage y est pour le plus fourbe et le plus adroit. Dans les pièces les plus honnêtes, mentir est compté pour rien : dans les plus utiles, dans les pièces de caractère, l'effet qu'on envisage est presque toujours manqué, par la nécessité de charger le caractère principal, pour le faire ressortir et le rendre plus intéressant. Souvent aussi on le revêt, malgré ses foiblesses, de tant d'agrémens, on lui laisse tant de ressources, qu'il est encore le beau rôle, le rôle qu'on voudroit jouer préférablement à ceux qu'on lui oppose. Presque toujours, si le fonds de la pièce est bon, les détails en sont dangereux ; et les leçons

p130

mêmes, qui seroient utiles aux uns, deviennent pernicieuses aux autres, selon les circonstances et les dispositions de ceux qui les reçoivent. Ajoute, ma fille, à tout ce que je viens de dire, les prestiges de la déclamation ; ce langage muet, si éloquent si persuasif, si séduisant, qui, par un geste, parle aux yeux et pénètre le coeur, donne de la vivacité aux passions, de la force au sentiment, et de la véhémence au discours ; qui exprime, dans toute leur énergie, les mouvemens de l'ame que le poëte même n'a rendus que foiblement ; qui fait

p131

illusion sur la fausseté des pensées et des maximes, et fait applaudir au mensonge avec plus de chaleur qu'on

n' applaudiroit à la vérité. Ajoute le charme, l' enchantement du spectacle tout entier, le cercle brillant d' une foule de personnes de l' un et de l' autre sexe, qui étalent à l' envi tous les raffinemens de l' art et de la parure, qui affectent tous les agrémens de la mode et tout l' éclat du luxe, qui vont pour voir et pour être vues, qui dans leurs yeux portent tout le feu des passions qu' on exprime sur la scène. Ajoute les idées que font naître les acteurs, les actrices, malheureusement trop connus pour la plupart par la licence de leurs moeurs ; avilis, quoi qu' on en puisse dire, par un préjugé raisonnable, par une conduite qui sans doute est bien plus le vice de leur état que celui de leur esprit et de leur coeur ; invitant, irritant les passions par leur seule présence ; et ôtant aux sens et à l' imagination le frein puissant, que du moins y met presque toujours l' auguste caractère

p132

de la retenue et de la pudeur qui brille dans les ames honnêtes. Réunis tous ces principes de corruption ; et d' après eux, ma fille, juge des effets que le spectacle doit produire. Quels effets ! On y altère les premières idées de vérité, d' innocence, et de vertu, que l' éducation avoit pu donner. On y renforce les préjugés qu' on avoit puisés dans le commerce du monde. On y échange des manières décentes et naturelles, contre des affectations ridicules. On s' y forme à un esprit romanesque, à un jargon de théâtre, ou bien encore à ce ton de fatuité et d' impertinence, qui rend nos jeunes gens insupportables à leurs propres concitoyens, et en fait pour les étrangers des objets de haine ou

p133

de mépris. On y apprend à dédaigner les moeurs anciennes, à mépriser les occupations

sérieuses, à négliger les devoirs domestiques, à se laisser gagner par la fureur du chant, de la danse, et des vers, et à étouffer l' heureux germe des talens précieux, par des goûts frivoles et des talens futiles. On y substitue l' esprit de dissipation, de luxe, et de galanterie, à l' amour de la retraite, de la simplicité, et de la sagesse. On y contracte l' habitude des pensées fausses et libertines ; on y attise le feu des passions ; on y reçoit les premières impressions de l' amour, ou on les augmente. La force de l' intérêt, la chaleur du sentiment, le feu de l' action, les ornemens de la poésie, tout l' ensemble du spectacle nous émeut et nous transporte. On est tout entier à ce qu' on voit, à ce qu' on sent. On se remplit, on se pénètre à loisir des mêmes vues, des mêmes penchans que font paroître les personnes qu' on nous représente. On se sent attendrir ; on verse des pleurs en dépit de soi ; on oublie tout ; on oublie sa raison et son propre coeur. On est déçu,

p134

on est séduit, sans avoir la force de revenir contre de si douces et de si fortes impressions ; tout fait illusion, et tout concourt à la maintenir.

Les effets du théâtre ne sont pas toujours si sensibles ; mais dans qui ? Dans ceux que rien n' émeut, que rien n' affecte, dont l' esprit lent et paresseux ne saisit les objets qu' à demi, dont la raison l' emporte sur l' imagination et l' amortit : mais ceux-là s' ennuiant au spectacle ; car il n' amorce que ceux qu' il intéresse et qu' il passionne. Pour qui ses effets sont-ils moins sensibles encore ? Pour ceux dont les passions sont déjà accoutumées aux émotions les plus vives ; qui sont blasés sur les plaisirs ; qui ne sentent plus rien, pour avoir trop épuisé toute espèce de sentiment et de volupté ; qui ne s' aperçoivent plus des écarts de leur esprit et de leur coeur par l' habitude qu' ils ont contractée de les laisser s' égarer impunément ; et qui se croient toujours innocens, parce qu' ils ne savent plus distinguer ce qui les rend coupables : pour

ceux, en un mot, qui consentent à tout,

p135

qui s'amusent de tout sans scrupule, et
qui, entraînés par tout ce qui leur paroît
agréable, se livrent à toutes les impressions
qu' ils en reçoivent, sans s' inquiéter
de ce qu' elles peuvent avoir de criminel.
Voilà ceux qui ne sentent pas les effets
et les dangers du spectacle : car, hélas !
Sent-on toute l' impétuosité d' un torrent,
quand on se laisse aller à son cours ? Retranchez
du spectacle tout ce qui en fait
le péril, tout ce que la véritable sagesse y
réprouve ; et bientôt il cessera d' avoir
pour eux les mêmes charmes.
D' ailleurs, ma fille, je conviendrai, si
l' on veut, que le spectacle ne produit pas
ses plus pernicioeux effets tout à coup ;
mais il les prépare : il ne porte pas à nouer
sur le champ des intrigues ; mais il les
amène : il n' occasionne pas sur le champ
des défaites et des chûtes ; mais il met
dans le coeur la disposition secrète, qui
en sera un jour la trop funeste cause.
Eh, dans combien de spectateurs le
théâtre n' opère-t-il pas des effets plus
prompts et plus funestes ? Quelle plus
grande preuve nous faut-il de son influence

p136

sur les moeurs ? C' est à la sortie
de la comédie, de l' opéra, qu' on va
tendre des pièges à la jeunesse ; c' est surtout
aux environs de nos spectacles que
se logent les courtisanes. Elles comptent
donc bien ou sur les effets qu' ils produisent,
ou sur le peu de sagesse de ceux
qui y vont chercher leur délassement et
leurs plaisirs.
à des raisons si pressantes, faut-il
joindre des autorités ? Celle des législateurs,
des anciens sages de la Grèce et
de Rome, qui, presque tous, ont
regardé les spectacles comme la source
de mille désordres ; celle de nos hommes
de cour qui ont le mieux connu le jeu

des passions et le coeur humain, de la

p137

Rochefoucault, De Bussi-Rabutin, du prince De Conti, qui a fait un traité exprès contre les spectacles ; celle d' un magistrat aussi éclairé que l' étoit le chancelier D' Aguesseau, qui a fait sur eux des remarques si intéressantes ; celle enfin de nos génies les plus distingués, de nos poètes eux-mêmes, des Corneille, des Racine, des Quinault, des La Motte, qui se sont repentis d' avoir travaillé pour le théâtre, et qui, après en avoir si bien étudié toute la science, ont été les premiers à en avouer les dangers et la séduction : tant d' autorités en tout genre donneront

p138

sans doute un nouveau poids à la raison. Eh, qui se flattera de mieux savoir que les maîtres de l' art, quels sont les effets qu' il peut produire ?

Quels prétextes, ma fille, restent donc à ses partisans ? Qu' ils dénaturent tant qu' ils voudront nos spectacles, qu' ils les considèrent d' une manière abstraite, tels qu' ils devroient être, tels qu' il seroit à souhaiter qu' ils fussent ; ils ne persuaderont pas, à quiconque a de la sagesse et des moeurs, qu' on peut, sans risque et sans crime, les voir et les fréquenter tels qu' ils sont.

Combien donc se rendent coupables des pères foibles, des mères imprudentes, des gouverneurs et des guides indignes de l' être, qui, en y conduisant leurs enfans ou leurs élèves, leur présentent eux-mêmes la coupe empoisonnée du plaisir et de la volupté ? Hélas ! N' y boiront-ils pas assez tôt sans eux ? Leurs passions ne s' éveilleront-elles pas assez d' elles-mêmes ? Faut-il encore les faire naître d' avance ou les irriter ?

ô toi, ma fille, plus éclairée sur tes

devoirs et mieux disposée à les remplir, mieux instruite des dangers du spectacle, tu n' iras point y chercher pour toi-même un vain délassement ; tu n' y conduiras point Mademoiselle De Senneville, et tu ne courras pas le risque trop réel d' y égarer sa jeunesse ; tu n' y mèneras point un jour tes enfans ; tu n' auras pas été leur mère pour aider à les séduire ! Le théâtre n' est pas l' école des moeurs ; et lors même qu' il semble le devenir à certains égards, les secours qu' il offre à la vertu sont trop insuffisans, et les motifs qu' il lui prête sont trop au-dessous d' elle. S' il est l' école du goût, c' est tout au plus d' un goût frivole, qui amuse l' esprit et qui fait tort à la raison. Tu ne connoîtras de goût pur et solide, de discernement exquis, que celui qui tient à la sagesse ; et tu croiras toujours que l' art de bien penser tient à l' art de bien vivre.

N' oublie pas, ma fille, combien nos idées prennent aisément la teinte de tout ce qui nous environne, et combien à nos premières idées sont liés nos premiers penchans. Fais donc en sorte que

tes enfans, que tous ceux qui dépendront de toi, sur-tout dans un âge encore tendre, ne voyent, n' entendent rien, qui ne puisse leur donner, sans aucun mélange, l' idée du vrai et l' amour du bien. Par rapport à toi, ma chère émilie, si ton mari redouble par la suite ses sollicitations les plus vives en faveur des spectacles, oppose-lui les armes si puissantes que la nature elle-même donne à ton sexe, lorsqu' il veut bien en faire usage : redouble tes complaisances et les marques de ton attachement : fais-lui voir que ton coeur même ne sauroit consentir à être distrait de son amour pour lui, par des amusemens qui insensiblement tendroient à l' altérer ; et qu' il ne s' y refuse si constamment que pour se conserver toujours pur et fidèle.

LETTRE 30

du comte de Valmont au marquis.
dans quel embarras, dans quelle
triste et cruelle perplexité vous me jetez ?
Je commençois à reprendre une sorte
de tranquillité, et vous me l'ôtez. Ah !
Par pitié pour moi, que ne me laissiez-vous
dans mon aveuglement ! Mais que
dis-je ? Et quelle pitié barbare, que celle
qui aideroit à me tromper ! Mon père,
vous voulez mon bonheur plus que je
ne le veux moi-même : et pourquoi faut-il
que je ne me sente pas assez de force
pour y concourir avec vous ? Vous voulez
que je fuie l'objet qui m'est cher,...
que je l'éloigne... moi ! Pour qui un
jour d'absence est encore trop long. ô
ciel ! Qu' en lisant cet avis que vous me
donnez, je me suis repenti de mon indiscretion !
éloigner l'infortunée Senneville,
cette amie de la comtesse, ce dépôt précieux
qui lui a été confié ! Car enfin, c'est
elle que j'aime ; et voilà le reste de mon

secret que je n'avois pas encore ôsé vous
dire tout entier. Mon épouse pourroit-elle
y consentir ? Son attachement égale
presque mon amour, et n'en diffère qu'en
ce qu'il est plus parfait et plus pur : elles
sont devenues nécessaires l'une à l'autre ;
nous nous le sommes en quelque sorte
tous trois, et il n'y a plus entre nous
qu'un esprit et qu'un coeur. Que diroit
le monde lui-même, si Senneville s'éloignoit ?
Et sous quels prétextes pourroit
se faire une séparation, que les bienséances
ont rendue comme impossible ? ...
d'ailleurs ne puis-je pas aimer sans crime ?
Ce que la loi naturelle me défend, n'est
pas d'avoir un coeur sensible. Hélas !
Pourquoi le ciel l'a-t-il fait si tendre,
s'il m'a défendu d'aimer ? ... mais
que dis-je ? Et voudrois-je toujours me

tromper moi-même ? Ce coeur, n' étoit-ce pas à moi de le mieux régler ? à qui devois-je mon amour ? Qui l' a mieux mérité, de Senneville ou d' émilie ? Qui des deux avoit acquis sur lui de plus justes droits ? ... ah ! Le coeur connoît-il de pareilles loix ? Et est-ce bien celle du devoir

p169

et de la reconnaissance, qu' il attend pour se donner ? Cependant la passion ne doit pas être mon guide ; je le sais : c' est à ma raison à la réprimer et à la vaincre. Impuissante raison ! Elle est aussi foible pour triompher de mes penchans, qu' elle l' eût été, sans vous, pour dissiper mes ténèbres. Que ferai-je, mon père ? Combien vous affligez mon ame en l' éclairant ! Et falloit-il que la vérité, au lieu de m' apporter la paix, fût pour moi la source d' un nouveau tourment ? Laissez-moi quelque temps encore emprunter de Senneville même les secours dont j' ai besoin, pour parvenir à m' en séparer. Peut-être l' amitié... insensé que je suis ! Quel beau nom je profane ! C' est bien un sentiment si saint, une affection si tranquille et si chaste, que je puis espérer de mettre à la place d' une flamme adultère ! Car enfin vous m' avez dessillé les yeux : oui, la loi naturelle toute seule, la seule raison suffit pour me condamner ; elle m' impose un joug presque aussi dur que celui auquel je prétends me soustraire. Par-tout, ah ! Par-tout, je retrouve les entraves

p170

que je voulois éviter ? Qu' il s' en faut peu que je ne rétracte tous les aveux que vous m' avez forcé de faire, que je ne reprenne mes premiers doutes, que je ne me replonge pour toujours dans une nuit plus profonde encore ! ... voilà donc à quoi se termineroient cette franchise et cette droiture dont je me suis glorifié devant vous ; à devenir plus coupable et moins digne d' excuse ! Tout en moi réclamerait

contre de nouveaux égaremens.
Vous m'avez trop éclairé, pour que je
puisse douter quand je le voudrois ; et
mes passions me sont devenues trop suspectes,
pour en mettre jamais le murmure
importun à la place de la vérité.
Achevez votre ouvrage ; soyez touché
plus que jamais du trouble que je ressens.
La loi naturelle, dites-vous, n'est pas la
seule que je doive suivre ; et, quelques
argumens qu'on forme en sa faveur, si
Dieu m'en a donné une autre, ce n'est
point à moi à restreindre ses dons. S'il a
parlé, de quelque manière qu'il s'explique,
ce n'est point à moi à refuser de
l'écouter. Par le fait même, la raison de

p171

l'homme est trop bornée ; ses lumières
sont insuffisantes : abandonnée à ses propres
forces, qu'a-t-elle produit, que des
lumières bien imparfaites dans quelques-uns
seulement ; et dans presque tous, que
des égaremens monstrueux ? Que répondre ?
C'est là, j'en conviens, l'histoire de
l'univers ; c'est malheureusement la mienne ;
et que peut, je le répète, ma faible
raison, pour la vertu autant que pour la
vérité ? Cependant, quel autre appui me
donneriez-vous ? Le christianisme. Eh,
quoi, le christianisme avec tous ses mystères !
Ah ! Je ne prétends pas le blasphémer ;
votre exemple, plus que jamais, me
le feroit respecter. Mais enfin, dans ses
principaux dogmes, que d'étranges contradictions
ne renferme-t-il pas ? Quelle
opposition avec la raison, ce premier
guide que vous m'avez appris à consulter !
Quelle foi aveugle n'exige-t-il pas de
moi ? Quels suffrages compte-t-il en sa
faveur ? Quelle philosophie a pu s'en accommoder ?
Et n'est-ce pas au tribunal
de la raison même, des sciences, des arts,
et du génie, qu'il est le plus décrié ? Comment

p172

donc croirai-je trouver en lui cet

appui plus solide, ce guide plus sûr,
que vous m' offrez ?
Ainsi, de quelque côté que je tourne
mes regards, je ne vois rien qui puisse
me satisfaire ; et je suis encore plus mécontent
de moi-même. Toute ma lettre
vous le prouve assez. Je veux le bien ;
j' aime la vertu, que vous m' avez fait connoître ;
mais je ne me sens pas assez de
force pour la pratiquer. Je suis donc à
mes propres yeux une énigme ; je m' examine
et ne me comprends pas : je me fais
honte ; je vous en fais encore plus...
hélas ! Que les passions dégradent ce
même être, qu' élève et qu' ennoblit la
raison !

p173

LETTRE 31

du marquis à son fils.
toujours des combats, mon fils !
Mais ils mènent à la victoire ; ils décèlent
au moins un coeur naturellement vertueux.
Ce coeur est foible encore, il a
peine à se faire violence : cependant il sent
assez qu' il le doit, qu' il le faut ; et il craint
seulement de ne le pouvoir pas. D' un
côté la passion, les illusions qu' elle traîne
à sa suite, et les prétextes dont elle se
couvre ; de l' autre, l' honneur, la raison,
le devoir ; quelle opposition ! Quel contraste !
Et qu' il est dur et pénible de combattre
ainsi, et d' être à chaque instant
combattu par soi-même ! Mais aussi qu' il
est beau, qu' il est glorieux de se vaincre !
Qu' il est doux, qu' il est consolant, de
s' être vaincu ! Mon ami, cette victoire
est digne de toi, et j' ôse bien la promettre
à tes efforts. Celui qui préside à la vertu,
ce dieu, dont maintenant tu révères les
loix et tu reconnois la puissance, après

p174

t' avoir donné la liberté, ne te laissera pas

sans secours et sans forces pour en faire un légitime usage. La paix, que tu cherches en vain dans tes passions, qu' inutilement tu cherchois dans tes erreurs, sera le fruit de ton triomphe ; et par le calme dont tu jouiras, ta conscience te rendra avec usure le prix des sacrifices que tu lui auras faits.

Souffre donc, cher Valmont, que la vérité, pour prendre plus d' empire sur ton ame, achève d' éclairer ta raison. N' élude point, par des excuses frivoles, les loix que le devoir t' impose ; et pour être entièrement d' accord avec lui, commence par être de bonne foi avec toi-même. Alléguer la force de ton penchant, ce seroit, en vil esclave, exagérer la pesanteur de tes chaînes, pour te dispenser de les rompre : envisager comme un obstacle invincible à l' éloignement de Senneville, l' amitié que lui a vouée la tendre et vertueuse émilie, ce seroit la croire, dans son attachement, aussi foible que toi, ou refuser de te montrer, lorsqu' il en sera temps, aussi fort, aussi

p175

généreux qu' elle : enfin, à l' égard du monde et des bienséances, à l' égard de Mademoiselle De Senneville et de ses véritables intérêts, que te restera-t-il à objecter, si, par un de ces événemens heureux, qu' une providence attentive sait si bien nous ménager dans nos besoins et dans nos maux, le monde lui-même prescrit à émilie un sacrifice, qui doit faire le bonheur de celle qui lui est chère ? Mais j' en ai dit assez. Ces amis, que le ciel m' a donnés pour prix de ma disgrâce, et que tu connoîtras dans peu, t' en diront davantage.

Cependant il faut, pour te résoudre à des renoncemens si pénibles, quelque chose de plus sûr encore que le sentiment, et de plus fort que la raison : il te faut, mon ami, le secours de la religion ! ... ce seul mot te révolte ; et la religion, telle que je te la présente, la religion chrétienne, avec tous ses mystères, te paroît une foi trop aveugle, un amas trop absurde de contradictions et d' erreurs :

elle te paroît une invention humaine,
trop peu faite pour être la

p176

croyance des vrais sages, trop décriée
au tribunal de la raison, des sciences,
et du génie, pour que tu puisses seulement
penser à l' adopter.

Quels préjugés tu t' es formés contre la
foi de tes pères ! Travailler à les détruire,
c' est, de tous les moyens que peuvent
me suggérer mon zèle et mon amitié
pour toi, le premier que je doive mettre
en usage pour te réconcilier avec elle.
Déjà je te l' ai dit, Valmont, et je n' ai
point eu de peine à en convenir, une foi
qui ne porteroit sur aucun fondement
solide, une foi évidemment contredite
par la raison, seroit dès-lors indigne d' un
être raisonnable ; elle seroit l' ouvrage de
la séduction, de l' erreur, et le fruit du
préjugé. L' adopter, seroit s' ôter toute
ressource pour discerner le mensonge ; ce
seroit anéantir toute règle de vérité. Mais
je le dis avec autant d' assurance ; c' est
calomnier la religion et la connoître
bien mal, que d' ôser prétendre qu' elle
nous force à la croire sans raison, ou
contre la raison même. Non, mon fils,
non, la simplicité de la foi n' est pas la

p177

crédulité d' une aveugle et stupide ignorance :
c' est la soumission éclairée d' un
esprit humble et sage, qui plie sous
l' autorité de Dieu, dès qu' il est certain
que Dieu a parlé.

La foi, il est vrai, semblable à cette
colonne de feu qui guidoit les israélites
dans le désert, a son côté obscur ; et sa
nature l' exigeoit : mais elle a aussi son
côté lumineux, et où brillent les plus
purs rayons de la vérité.

La foi doit avoir son obscurité. Elle
a été donnée à l' homme, pour l' instruire
sur les objets que, dans l' état présent des
choses, il lui importe le plus de connoître,

mais qui n' ont pour la plupart aucune proportion naturelle avec son entendement ; sur des objets qui n' entrent point par eux-mêmes dans la chaîne de ses idées, et dont il ne peut être instruit que par voie d' autorité et de révélation. Elle lui a été donnée, pour suppléer d' une manière transcendante, si je puis m' exprimer ainsi, à sa foible raison, à cette raison bornée, qui auroit trop à faire, s' il falloit que, de principe en principe,

p178

de raisonnement en raisonnement, elle parvint à la connoissance des secrets que Dieu renferme dans son essence, et que, proportionnellement à nos besoins, lui-même nous a dévoilés. Mais il y a plus encore, elle a été donnée à l' homme, cette foi dont tu méconnois le prix, pour qu' il fit à l' auteur de son être un sacrifice, non de sa raison même, mais du trop de confiance qu' il avoit en elle ; confiance présomptueuse et vaine, punie dans presque tous les hommes, et surtout dans les faux sages, par de si honteux écarts. Sous tous ces rapports, sans doute, la foi devoit être obscure. Mais eu égard aux fondemens sur lesquels elle repose, aux preuves qui en établissent la certitude, aux motifs qui engagent à la recevoir, elle devoit être distinguée de toute invention humaine, de toute croyance vaine et superstitieuse, de tout genre de fanatisme et d' imposture ; et, sous cet autre rapport, il falloit qu' elle portât avec elle son genre de démonstration et sa lumière. Elle l' y porte, mon fils, comme j' espère

p179

te le prouver bientôt : et ce qu' elle craint de notre part, moins d' ailleurs pour elle que pour nous, ce n' est pas l' examen sévère et impartial d' une ame droite, qui ne veut que connoître la vérité, et qui est prête à lui tout sacrifier

dès qu' elle l' aura trouvée ; c' est la froide
et stupide indolence de ces faux disciples,
qui la suivent sans discernement
et sans motifs, qui savent à peine ce
qu' ils croient, et qui s' inquiètent encore
moins du soin de le pratiquer ; c' est le
coup-d' oeil fier et insultant que laissent
tomber sur elle ces esprits orgueilleux,
qui, de la hauteur de leur prétendu génie,
dédaignent sa touchante et noble simplicité ;
ce sont les phantômes qu' élèvent
contre elle ces hommes vains, enflés de
leur savoir, qui ne veulent de lumières
que celles qui leur sont propres, de sentimens
que ceux qui les singularisent, et
de croyance que celle qu' ils se sont faite ;

p180

c' est l' examen critique, mais infidèle, de
ces mécréans de nos jours, que la prévention,
que la passion rendent moins
attentifs à l' enchaînement et à la force
de ses preuves, qu' aux difficultés qu' ils
pourront lui opposer, et aux ridicules
qu' ils peuvent jeter sur elle ; c' est encore
l' examen superficiel de ces esprits
légers et dissipés qu' une brochure amuse,
qu' une plaisanterie contre la religion
fait rire et persuade, que des ouvrages
ingénieux et frivoles fixent pour un
temps, mais que rebutent, à coup sûr
des ouvrages sérieux, des raisonnemens
profonds, et qui ont plutôt fait de ne
rien croire que de travailler efficacement
à s' éclairer et à se convaincre ; ce sont
enfin, parmi ses propres enfans, des
recherches curieuses et vaines, dans lesquelles,
pour vouloir trop scruter la majesté
divine, on est opprimé par sa gloire,
et où l' on met des opinions humaines
à la place des lumières de Dieu même :

p181

voilà, mon fils : voilà ce que la religion
craint pour nous.
Mais si c' est au contraire avec des dispositions
convenables que nous voulons

l' étudier et la méditer ; ah ! Elle nous y invite, bien loin de nous le défendre ; et elle fait, de cette étude, le principe de notre fidélité et la matière de son triomphe.
" mon fils, te dit-elle aujourd' hui par ma voix, dépose tes préjugés dangereux : je ne te demande, pour être crue, que d' être approfondie ; et je n' ai besoin que d' être connue, pour être aimée. Dès que tu m' auras vue telle que je suis, ton unique regret sera de m' avoir outragée, et ton zèle pour ma gloire surpassera la haine qui t' armoit contre moi. Dès que tu commenceras à m' aimer, je ferai ton bonheur. Alors je fixerai ton esprit, et je tranquilliserai ton coeur ; je sanctifierai tes actions ; je réglerai tes penchans ; je diminuerai tes besoins ; je soulagerai tes maux ; en les épurant, j' assurerai et j' éterniserai tes plaisirs " . écoute, cher Valmont, ce langage si doux, ces promesses

p182

si flatteuses, dont j' ai moi-même éprouvé la réalité ; et, avant toutes choses, fais-moi la grâce de penser, que, si je crois la religion chrétienne, ce n' est pas sans fondement et sans preuves.
" cependant la foi a ses mystères ; et ces mystères, dis-tu, sont des contradictions et des absurdités " . La foi a ses mystères ; je t' en ai dit les raisons : et quand je ne les aurois pas dites, elles s' offrent assez d' elles-mêmes. Des mystères ! Eh, Valmont, où l' homme n' en rencontre-t-il pas ! De toute part, la raison, la nature ont les leurs.
La métaphysique a ses profondeurs et ses abîmes ; la physique a ses phénomènes inexplicables ; parmi les insectes, elle a ses polypes ; la matière, comme on se plaît à le croire et comme on prétend le démontrer, a sa divisibilité à l' infini : la géométrie a ses lignes asymptotes, qui s' approcheront toujours, et, quoique prolongées à l' infini, ne se couperont jamais : la connoissance de Dieu par la seule raison, parmi bien d' autres difficultés, nous laisse à concilier, dans ses

p183

attributs, la nécessité d' être et la liberté :
l' homme tout seul, sans le secours de la
révélation, est à lui-même le plus grand
des mystères... et tu ne permettras pas
qu' une religion, qui, bien au-dessus des
lumières et des loix de la nature, nous
découvre ce qu' il y a de plus profond,
de plus caché, dans la divinité, renferme
rien d' obscur et de mystérieux !
Mortel audacieux ! Si le vol hardi de ton
orgueilleuse raison doit trouver quelque
part des limites, ne sera-ce pas du moins
au bord de l' infini ?
" la foi a ses mystères, et ses mystères

p184

sont contraires à la raison " . Dis mieux,
cher Valmont ; ils sont au-dessus de notre
raison, de la raison humaine ; mais ils ne
sont pas contre elle : et, quoi qu' en ait
dit un sophiste ingénieux, la différence
de l' un à l' autre est immense.
Sans remonter jusqu' à des propositions
géométriques, si certaines pour un géomètre,
si conformes à ses lumières, et
cependant si fort au-dessus de l' entendement
rude et grossier d' un villageois et
d' un simple artisan ; combien d' autres vérités,
sensibles pour un homme dont la
raison est exercée, et qui cessent de l' être
pour celui dont la raison est sans exercice
et sans culture ? Ce que l' homme ne peut
comprendre, le crois-tu incompréhensible
à un ange, à Dieu même ? Croirois-tu faux
tout ce qui surpasse ta foible
intelligence, et ôserois-tu bien faire
de ta raison la mesure des possibles ?

p185

Qu' est-ce donc aux yeux de la droite
raison, qu' une absurdité, qu' une contradiction ?
C' est ce qui présente l' être et le
non-être dans un même objet et sous
le même rapport, ce qui renferme tout

à la fois et sous le même point de vue
l'affirmation et la négation. Or les mystères,
qui au premier coup d'oeil effraient
l'imagination bien plus que la raison,
considérés de près, n'offrent rien de semblable.
La manière d'être, le *comment*
y est inconcevable ; mais, dans l'exacte
vérité, rien n'y est absolument incompatible.
La trinité, par exemple, offre des
ternes obscurs à certains égards, mais
elle ne renferme point d'idées contradictoires.
On ne nous dit pas que ce qui est
un est aussi *triple* au même égard et dans
le même sens ; que *trois* choses d'une certaine
espèce ne font qu'*une* seule chose de
la même espèce ; ce qui seroit absurde : on
ne présente point à ma foi un dieu et
trois dieux, mais seulement trois personnes
en Dieu, qui ne font qu'un même
dieu. La trinité affecte les personnes,

p186

et non la substance : dans celle-ci point
de bornes, point de division, point de
partage ; le chrétien n'adore qu'un seul
être tout-puissant, éternel, immense,
infini ; et ses attributs sont communs,
sont tout entiers à chaque personne, dans
l'unité et la simplicité parfaite d'une même
essence. Eh, comment expliquer cette
fécondité divine ; cette union de trois
personnes en une seule substance ; toute
l'énergie de ce mot *personnes*, employé
pour exprimer, dit s Augustin, ce
qui, à dire vrai, est au-dessus de toute
expression ? Je n'en ais rien ; et de là naît
le mystère que la foi me propose : mais
il me suffit, que, quant aux idées qu'il
renferme, on ne puisse y démontrer rien
d'absurde.
De même aussi dans l'incarnation, la
foi nous offre, non un dieu, qui, en se
faisant homme, ait altéré en lui cette nature
divine, qui, par son essence, est inaltérable ;

p187

mais un dieu, qui, sans cesser

d' être tout ce qu' il est par lui-même, a daigné s' unir à la nature humaine. Les variations, les abaissemens, les souffrances ne tombent dans le verbe fait chair que sur l' humanité ; et en Jésus-Christ, par l' union des deux natures, les mérites sont d' un dieu, les souffrances sont d' un homme. Cette union est étonnante, l' idée en est incompréhensible ; mais elle n' est pas contradictoire.

Dans l' eucharistie, c' est le même corps immolé sur la croix, qui est au ciel et sur la terre ; mais, suivant les physiciens éclairés et des philosophes profonds, il n' est pas nécessaire que ce soit par-tout la même quantité numérique de matière, et en total les mêmes particules, pour que ce soit par-tout le même homme, et, à proprement parler, le même corps.

Je ne vois donc en tout ceci que des effets dignes de leur cause, d' une cause

p188

souverainement féconde au dedans et au dehors, souverainement puissante, souverainement bonne. Je vois avec admiration, avec transport, dans la divinité, une charité immense, qui, de même que tous les autres attributs, participe à son infinité : et bien loin que ma foi soit ébranlée par ces mystères ; dans le dieu des chrétiens, à tant d' amour pour les hommes, je reconnois mon Dieu.

Dans le péché originel, ce mystère le plus incompréhensible de tous, et sans lequel toutefois nous sommes encore plus incompréhensibles à nous-mêmes, les enfans ont contracté la tache de leur premier père ; mais c' est comme des ruisseaux infectés dans leur source. Ils sont dégradés, il est vrai ; ils naissent enfans de colère : mais dans leur dégradation, Dieu leur laisse plus qu' ils n' avoient droit de prétendre, et leur rend, par la rédemption en Jésus-Christ, bien au-delà de ce qu' ils pouvoient espérer. Peut-être même te forcerai-je de convenir un jour, que, sans le péché du premier homme, Jésus-Christ, si je

p189

puis parler ainsi, eût manqué à l' univers.
Dans tous ces mystères, je vois donc
des choses obscures ; je n' en vois point,
que la droite raison, que la saine philosophie
puisse nommer absurdes, puisqu' il
n' en est point qui soient renfermées dans
le principe de contradiction.
En effet, cher Valmont, les choses
absurdes en elles-mêmes, celles qui sont

p190

opposées à des propositions évidentes,
aux premières notions du sens commun,
sont absurdes pour tous les hommes. Fais
croire à une petite portion du genre humain
que la partie est plus grande que le
tout, que la même chose peut-être et ne
pas être tout à la fois, que deux unités
font trois ! Et cependant une partie du
genre humain croit nos mystères ; les plus
grands hommes les ont crus ; ils ont fait
plus, ils ont travaillé à défendre sur ce
point et à justifier leur croyance.

p191

Eh quoi ! N' auroient-ils pu y voir,
après tant de réflexions, ce que l' incrédulité
nous donne pour des contradictions
si palpables ? Quoi ! Ils ont si bien
relevé toutes les absurdités que renferment,
dans leur développement et leurs
conséquences, les systèmes de nos prétendus
esprits-forts ; et avec tout leur
génie, ils n' auroient pu saisir celles qui
dans la religion se seroient présentées
d' elles-mêmes !
" mais encore, me diras-tu sans doute,
ne pourroit-on pas séparer la religion,
de ses dogmes et de leur obscurité " ?
Séparer la religion de ses dogmes ! Eh,
si c' est Dieu qui les y a unis, comment
veux-tu les en séparer ? Ce sont les dogmes
qui forment essentiellement l' esprit
du christianisme : ils ne nous offrent

point des spéculations inutiles et frivoles :
ce sont eux qui fondent toute la morale
évangélique, qui après nous avoir fait
connoître toute la bonté, tout l' amour

p192

de Dieu envers les hommes, servent de
plus puissans motifs à la reconnoissance et
à l' amour de l' homme envers son dieu,
de plus ferme appui à son courage, de
soutien à son espérance, et de principe à
ses mérites : ce sont eux, qui en l' unissant
plus intimement à l' auteur de son
être, le lient plus étroitement à ses frères ;
qui deviennent, pour le vrai fidèle, la source
des joies et des consolations les
plus pures ; qui sont la base de ses vertus
les plus sublimes ; qui le rendent capable
des efforts les plus héroïques et de la
constance la plus parfaite : ce sont eux
qui font, de la religion chrétienne, le
corps de doctrine le plus suivi, le système
le mieux lié dans toutes ses parties,
l' ensemble le plus un, le plus complet,
et l' ouvrage le plus digne de la divinité.
Séparer la religion de ses dogmes ! ô mon
fils, ce seroit donc l' anéantir ! Laisse, aux
inventions de nos faux sages, le triste
privilège de pouvoir être altérées, modifiées,
réformées, au gré de leur caprice : laisse
à des hommes vains, leurs systèmes si
peu liés, si décousus, si mal assortis ;

p193

ces systèmes, où l' erreur se contredit à
chaque instant, et qui se démentent par
tant d' endroits. Le plan de doctrine que
la religion nous présente, ne peut perdre
un de ses articles de foi, sans nous laisser
voir le majestueux édifice qu' elle élève,
chanceler, s' écrouler, et se renverser tout
entier sur lui-même.
Aussi, mon fils, c' est avec ses dogmes
et ses mystères, que l' univers a reçu la
religion chrétienne. Tu demandes quels
suffrages elle peut compter en sa faveur ?
Demande plutôt, cher Valmont, dans

presque tous les siècles qui ont été éclairés
de sa lumière, chez tous les peuples
où elle a été portée, parmi tous les grands
hommes qui ont brillé dans le monde par
leur génie et leurs talens, et qui l' ont si
scrupuleusement examinée, si soigneusement
discutée ; demande quels suffrages
elle ne compte pas.

L' église ne faisoit que de naître, le
christianisme étoit encore à son berceau ;
et déjà ses apologies, répandues de toute
part, étoient l' ouvrage des philosophes
les plus vertueux et les plus éclairés. Tu

p194

compterois bien plutôt le petit nombre de
ceux, qui, au tribunal de la raison et de
la philosophie, ont prétendu combattre
la religion et la détruire, les Celse, les
Julien, les Porphyre, que la foule de
ceux, qui, à ce même tribunal, l' ont
si glorieusement défendue et l' ont fait
trionpher. Parcours, dans ces premiers
temps, les ouvrages des Justin, des Arnobe,
des Lactance, des Tertullien, des
Origène : parcours ceux de tous les saints
docteurs que l' église reconnoît pour ses
pères, et qui dans leurs écrits, malgré
les incorrections et les défauts de leur
siècle, sont encore, à tant d' égards et à
si juste titre, l' admiration du nôtre ; les
Irénee, les Cyprien, les Athanase, les
Hilaire, les Basile, les Cyrille, les
Grégoire De Nazianze, les Ambroise, les
Jérôme, les Augustin, les Chrysostôme :
vois tant de génies divers, de tant de
nations différentes, sous tant d' époques
remarquables, se soumettre au joug de la
foi : souviens-toi que c' étoient des hommes
de lettres, des savans, des orateurs,
des sages, imbus pour la plupart de préjugés

p195

tout contraires, nourris dans les
idées et les maximes d' une orgueilleuse
philosophie ; et qui, par le caractère de
leur esprit, par le genre de leurs études,

par l' intérêt le plus pressant, par la résistance
des passions opposées, par la crainte
des dangers et la honte de croire, étoient
portés à l' examen le plus sévère : souviens-toi,
qu' après la prédication de J C et
de ses apôtres, le christianisme a commencé
par tant d' hommes illustres, qui
n' étoient rien moins que chrétiens avant
qu' il fût question pour eux de le devenir :
et demande encore quelle sorte d' examen
et quels suffrages la religion compte en
sa faveur.

Mais peut-être, Valmont, tous ces
siècles n' étoient-ils pas assez éclairés pour
toi. Tu ne trouveras, sans doute, de vraie
lumière que dans le siècle de Bayle, de
Spinosa, et dans des temps plus modernes
encore, où, par air, par goût, par défaut
de moeurs, par prévention, on se rallie
de toute part sous les drapeaux de l' irrégion.
Eh bien, mon fils, choisis ce qu' il
te plaira d' appeler, par préférence à tout

p196

autre, le siècle des grands hommes ; choisis
celui d' un de nos plus grands monarques,
le siècle de Louis XIV, plus grand
peut-être à nos yeux que le siècle d' Auguste,
s' il avoit pour lui la même antiquité :
dans cette époque si remarquable,
et parmi toutes les nations éclairées ;
compte, pèse, discute les autorités, puisque
c' est aussi à l' autorité que tu en appelles ;
et voyons qui l' emportera, de la
religion ou de l' incredulité.
à cette petite poignée d' hommes, qui
dans le dix-septième siècle ont levé l' étendard
de l' impiété, qui pour la plupart
ont été célèbres seulement par leur liberté
de penser, et qui tous se sont tant de fois
démentis, contredits eux-mêmes ; oppose,
sans distinction de secte et de ce

p197

qu' a pu mêler à la croyance générale l' esprit
particulier, oppose les Descartes,
les Leibnitz, les Newton, ces trois hommes,

l' éternel honneur de l' esprit humain,
qui s' élèvent si fort au-dessus
de la sphère commune, qui dominent
avec tant d' éclat dans l' empire des sciences,
et partagent entre eux les respects de
tous les philosophes modernes qui se
rangent à leur suite ; oppose les Mallebranche,
les Bernouilli, les Wolf,
les Wollaston, les Cumberland,
les Le Clerc, les Grotius, les
Clarck, les Abbadie, les Derham, les
Nieuwentyt, les Bacon, les Adisson,
les Pascal, les Arnauld, les
Nicole, les Bossuet, les Fénélon, qui ne
se sont pas contentés d' être chrétiens ou
de le paroître, mais qui tous ont si bien
prouvé leur croyance : quels noms ! (et je
te fais grâce des autres ;) quels hommes je
t' ai cités, mon fils ! Et que tu te trouveras
petit auprès d' eux, toi et les partisans de
tes erreurs ! Oppose des sages, que l' incrédule
ignorant ou de mauvaise foi ôse
citer pour lui ; des sages, quelquefois

p198

trop hardis dans leurs systèmes, peu mesurés
dans leurs expressions, emportés
par la fougue du génie au delà des bornes
que la religion lui prescrit, peut-être aussi
séduits par un vain desir de gloire ; (car
hélas ! Que de gloire a terni le trop grand
desir de l' accroître !) mais toutefois, au
milieu même de leurs écarts, retenant
dans leur coeur et dans leurs écrits la
religion, que par quelques endroits ils
sembloient abandonner. Tels ont été, par
rapport au christianisme, un Locke,
un Pope, un Hobbes peut-être, avec
tous ses faux principes, et tant d' autres
dans le même genre : car c' est un grand
et dangereux abus, mon fils, que de crier
trop aisément à l' incrédulité, et de vouloir
compter malgré eux, parmi les ennemis
de la religion, des hommes d' un
certain nom, qui, jusque dans leurs vains
systèmes, l' ont chérie ou du moins l' ont
respectée.

à ces philosophes, à ces sages, ajoute
les pères de notre belle littérature, les
Corneille, les Racine, les Despréaux,
un Lamotte, un Rousseau, un La Fontaine,

p199

qui a déploré si amèrement
les dérèglements de son imagination et les
honteuses licences qu' il avoit permises à
sa plume.

C' étoit là le siècle des grandes choses,
le siècle des grands hommes, et c' étoit
aussi le siècle de la foi : et de nos jours,
où tout devient si étroit, si petit, si stérile,
si ce n' est peut-être en genre de futilité,
on se fera gloire d' être incrédule ! Hélas !
Lorsque nous nous piquons de mieux voir
que ceux qui nous ont précédés, lorsque
nous nous flattons de donner le ton à ceux
qui viendront après nous, qu' est-ce donc
qui fonde nos prétentions ? Où sont nos
inventions ? Quelles sont nos découvertes,
comparées à celles de ces hommes
rares et sublimes qui nous ont éclairés ?
Dans le dernier siècle, on a vu briller de
toute part l' étincelle du génie ; on a vu,
si je puis m' exprimer ainsi, les esprits
s' échauffer, s' enflammer, produire à
l' envi des chefs-d' oeuvre, et faire jaillir
en tous lieux l' éclat et la lumière. Aujourd' hui,
plus occupés du désir de paroître
profonds, que du soin de le devenir ;

p200

mettant par-tout l' affiche de la science,
sans y mettre la science même ;
portant jusque dans l' éloquence de grands
mots bizarrement placés, froids, monotones,

p201

tristement et follement raisonneurs ;
nous ne savons, à le bien prendre,
ni raisonner ni sentir : ou si, quelquefois
encore, nous montrons de l' esprit, du
feu, du sentiment, et de la chaleur ; c' est
tout au plus dans les délires, qui sont le
fruit de l' irréligion et de la dépravation
des moeurs. Nous vantons, il est vrai,
nos productions ; nous nous donnons
pour des sages ; nous appellons notre

siècle, le siècle de la philosophie :
pauvres philosophes ! C' est la montagne
en travail : et qu' enfante-t-elle ?
ô mon fils ! Je m' imagine quelquefois
voir ces génies fameux des derniers siècles,
ces hommes vraiment grands, à qui
l' orgueil philosophique est forcé de rendre
hommage, renaître de leurs cendres
et reparoître au milieu de nous. Je crois
les entendre élever la voix dans nos plus
célèbres académies, s' adresser à leurs

p202

disciples, et leur dire : " reconnoissez-vous
vos instituteurs et vos maîtres,
vos guides et vos modèles ? Est-ce donc
leur gloire que vous prétendez flétrir,
en flétrissant la religion, qu' ils ont si
sincèrement honorée, qu' ils ont défendue
si constamment ? Quoi, n' étions-nous
donc des esprits foibles et de petits
génies, que lorsque nous combattions
pour elle ? Quoi, l' attachement qu' elle
nous inspiroit, le respect dont elle nous
pénétrait, les éloges qu' elle nous dictoit
en sa faveur, n' étoient-ils donc
qu' un vain préjugé ? Et lorsque nous
détruisions avec tant de soin toutes les
erreurs, lorsqu' en tout genre nous renversions
avec tant de force et de courage
les autels élevés à la crédulité,
lorsque nous cherchions avec tant de
zèle et de succès la vérité ; ne nous
étions-nous mépris que sur l' objet que
nous discussions avec le plus d' attention,
et qui nous intéressoit le plus ?
Eh, qui êtes-vous pour traiter notre
croyance de superstition, de fanatisme,
et d' imbécillité ; lorsque nous vous

p203

assûrons d' un commun accord, qu' elle
avoit à nos yeux tout le poids de l' examen
et toute l' autorité de la raison ?
Qui êtes-vous et de quel droit vous
donnez-vous pour nos censeurs et nos
juges ; vous, que, sous aucun titre, nous

n' eussions admis pour nos égaux, et que notre unique étonnement peut être est de voir assis maintenant à la même place que nous " ?

Cette apostrophe, un peu vive, mais si bien fondée, ce semble, n' est point ici, cher Valmont, une déclamation outrée, qui n' excepte rien, qui ne trouve de génie, de connoissances, et de talens que dans ceux qui pensent comme nous. Il en est sans doute qui, avec un grand nom justement mérité, soit faute d' examen, soit par d' autres causes que je ne prétends pas approfondir, ont pu s' égarer. Mais ceux-là seront-ils les seuls qui doivent faire autorité pour toi ? Mais parmi eux en est-il beaucoup, dont l' incrédulité soit absolument décidée, et qui lors même qu' ils font les forts contre Dieu et contre son Christ, ne mentent

p204

pas à leur propre coeur ? Mais combien de témoignages favorables à la religion n' ont-ils pas laissé échapper ? Que d' aveux, qui valent mieux peut-être que des éloges ! Que de conversions, même éclatantes, et qui déposent en faveur de la foi qu' ils avoient abandonnée ! Que de variations, qui prouvent assez, qu' en genre de doctrine on ne sait plus à quoi s' en tenir ou qu' on ne tient plus à rien, lorsqu' on ne tient pas de toutes ses forces à la révélation ! Le fidèle sage et vertueux ne change point de croyance ; l' incrédule, jusqu' à ce qu' il soit redevenu chrétien, en change à chaque instant. Mais dans ces esprits si forts, quelle différence du langage qu' ils ont tenu pendant la vie, à celui qu' ils tiennent à la mort ! D' ailleurs qui est-ce qui fait nombre parmi les incrédules, et le plus de bruit peut-être ? Ne sont-ce pas ces esprits légers, superficiels, qui, incapables de penser par eux-mêmes, se font l' écho des autres et ne répètent que ce qu' ils ont entendu dire ? Qui plaisantent, parce

p205

qu' il leur couteroit trop d' approfondir et de raisonner ? Et qu' à leur tour le sifflet tout seul épouvante et réduit au silence ? Ne sont-ce pas ces petits-maîtres, ces agréables de nos jours, semblables aux soldats de Pompée, poudrés, musqués, peu faits pour la guerre, et cependant hardis à défier au combat, s' avançant fièrement, faisant briller leurs armes, mais qu' il suffit de frapper au visage pour les déconcerter et les mettre en fuite ? Ne sont-ce pas ces hommes singuliers, qu' on a peine à définir, qui refusent de passer pour chrétiens, parce que trop de gens le sont encore ; et qui, voulant marcher seuls, n' attendroient qu' un renversement total d' idées et de sentimens pour se rendre les hérauts du christianisme ? Ne sont-ce pas sur-tout ces hommes aussi libertins de moeurs que de croyance, ces jeunes gens déjà perdus de débauches à

p206

vingt ans, et qui mettent par-tout, dans leurs écrits comme dans leurs propos, le poison de l' impureté et tous les excès de la licence à côté de l' irréligion ? Eh, mon ami, en considérant la marche ordinaire de la plupart des incrédules, ce n' est pas leur nombre qui m' étonne : c' est au contraire qu' il y en ait si peu. Avec un coeur dépravé, il est si commode de ne rien croire ! Mais enfin, malgré la dépravation du siècle et la manie de l' *esprit-fort* , la religion ne trouve-t-elle pas aujourd' hui même, parmi les hommes les plus célèbres, des défenseurs ou des disciples ? Elle n' est donc pas si décriée que tu le disois au tribunal de la science, du génie et de la philosophie ; et depuis qu' elle s' est fait connoître, elle ne l' a jamais été. Malgré ton mépris apparent pour les suffrages et les opinions des hommes, tu me rappelois à l' autorité, Valmont ; et je t' ai répondu par des autorités.

Mais faut-il répondre à tout ? Est-il vrai encore, par exemple, que les arts soient opposés au christianisme ? Et ne peut-on en même-temps embrasser l' un et cultiver

les autres avec succès ? De quels arts parles-tu ? De l' éloquence ? De la peinture ? De la sculpture ? De l' architecture ? De la poésie ? De la musique ? Mais dans les genres les plus nobles, je t' ai déjà cité les plus grands noms. Hommes illustres par vos talents, orateurs sublimes, poètes célèbres, artistes fameux ! C' est à vos ouvrages que j' en appelle ; qu' ils répondent pour moi. Ah ! Mon fils, que de chefs-d' oeuvre en tout genre la religion n' a-t-elle pas enfantés ! L' éloquence des Chrysostômes, des Bossuet, des Fénelon, des Bourdaloue, des Massillon, en s' exerçant sur des objets consacrés par la religion, a-t-elle dégénéré de celle des Cicéron, des Démosthène ? Nos morceaux chrétiens des Raphaël, des Michel-Ange, des Bernin, répandus sur-tout à Rome et dans toute l' Italie, dont ils font l' ornement, n' égalent-ils pas ceux qui nous restent des peintres et des sculpteurs les plus renommés de l' antiquité païenne ? L' église de s Pierre de Rome, celle de s Paul de Londres, seroient-elles indignes de figurer pour l' architecture à côté du panthéon ?

Les plus belles pièces de Corneille et de Racine, ne sont-elles pas leurs tragédies saintes ? Et nos plus belles odes ne sont-elles pas des odes sacrées ? La musique a-t-elle rien perdu dans nos temples de sa noblesse et de son harmonie ? Et celle qui, dans les compositions de nos plus grands maîtres, inspire des sentiments profonds de crainte, de respect, et d' amour pour la divinité, ne vaut-elle pas bien celle qui, sur des rimes impures et par des sons dangereux, nous invite aux plaisirs ?

C' est trop m' arrêter peut-être à réfuter des objections frivoles : mais rien n' est à mépriser pour moi de ce qui peut détruire dans Valmont des préjugés, qui, quoique légers en eux-mêmes, l' empêcheroient de prêter l' oreille à ma voix sur des choses plus essentielles. Dépose toute prévention,

mon fils, et tu m' entendras volontiers te prouver la religion chrétienne.

p237

LETTRE 32

de la comtesse de Valmont au marquis.

ils partent ! Ils emmènent Senneville !
Ils m' enlèvent ce que j' ai de plus cher
après vous, après mon mari... ils nous
laissent tous deux dans l' admiration, le
saisissement, les larmes, et un mélange
inconcevable de joie et de douleur, de
contentement et de regrets. Quelle famille
que celle de M De Veymur ! Mais
sur-tout quel ami que M D' Orval ! Quel
ami, quel ange tutélaire le ciel nous a
donné ! Il déchire notre coeur par l' endroit
le plus sensible ; il nous arrache le
plus grand de tous les sacrifices, et nous
force encore à le bénir.

ô vous, mon père, qui avez préparé
tous ces évènements, quelles actions de
grâces vous rendrons-nous ? Que rendrons-nous
au ciel, qui le premier nous
les a ménagés ? Et que ne lui devons-nous
pas pour tout le bien qu' il nous fait !
Cependant Senneville est déjà loin de

p238

nous : vous la verrez presque en même
temps que vous recevrez la lettre que
je vous écris... pour moi je ne la reverrai
de long-temps... que dis-je ! Peut-être
ne la reverrai-je plus. En nous quittant,
elle étoit comme nous partagée
entre mille mouvemens divers. Sa tendre
amitié pour moi combattoit le plaisir
qu' elle ressent d' aller s' établir près de
vous ; de suivre une famille respectable,
qui va être la sienne ; un homme tel que
M D' Orval, qui devient, à bien des titres,
son père et son ami ; un époux, ou du
moins un homme aimable, qui dans peu
va le devenir, et pour qui son penchant

sera bientôt d' accord avec son devoir...
ah, comme ses yeux mouillés de pleurs
se portoient tour à tour sur Madame De
Veymur et sur moi ! Comme elle me tenoit
étroitement serrée dans ses bras !
Comme ses larmes brûlantes se confondoient
avec les miennes ! Enfin M D' Orval
nous a séparées ; il a fait céder la tendresse
à la raison et au devoir.
Mon père ! Que la vertu a de force et
d' empire ! Et quels prodiges n' opère-t-elle

p239

pas ! Celle de M D' Orval a triomphé de
ma jeune amie, de moi, de mon mari ;
et que bien peu d' instans ont suffi à son
triomphe ! Deux mots de votre part nous
avoient annoncé son arrivée. Il s' est présenté
avec Madame De Veymur et le chevalier.
Nous n' étions que nous trois, le
comte, Senneville, et moi. Après quelques
momens d' un entretien, déjà bien
intéressant, puisqu' il rouloit sur vous,
M D' Orval, paroissant entrer dans la
peine que je lui témoignois sur votre
éloignement, me fit sentir d' abord que
dans les évènements les plus fâcheux le
ciel avoit ses desseins, toujours plus
admirables à nos yeux, à mesure qu' ils se
laissoient plus aisément pénétrer. La disgrâce
de m le marquis, me dit-il ensuite,
sembloit être pour lui, ainsi que
pour vous, madame, le coup le plus funeste ;
cependant le ciel s' est déjà suffisamment

p240

justifié par rapport à lui : dans
sa retraite il a trouvé le repos, le bonheur,
après lequel il soupiroit depuis si
long-temps. Une famille respectable par
mille endroits, ajouta-t-il en se tournant
du côté de Madame De Veymur et
du chevalier, sembloit attendre sa présence
pour voir combler sa félicité. Il
s' est formé entre elle et M De Valmont
la société la plus douce : un lien plus
intime doit la resserrer et être le gage de sa

durée : ce gage précieux, nous sommes venus de si loin pour l'obtenir. M votre père le demande avec instance ; m le chevalier l'espère, et tremble de se le voir refuser... oui, mademoiselle, dit à l'instant le chevalier avec la plus vive émotion, et en portant un oeil inquiet sur Senneville, un mot de votre part va assurer la consolation de m le marquis, mon bonheur, et celui de toute ma famille, ou changer la joie que nous cause le plus doux espoir en une douleur mortelle. Déjà le récit de vos vertus m'avoit enflammé ; je vous vois, et je sens trop bien que je ne puis plus vivre heureux,

p241

si vous ne me permettez de vivre pour vous. Senneville déconcertée rougit, baissa les yeux, puis me jeta un regard tendre, qui, sans donner aucun espoir, ne tenoit rien cependant de la rigueur du refus. J'étois, aussi bien qu'elle, dans le trouble le plus grand. Mon mari, pâle, tremblant, et dont l'agitation violente ne put m'échapper, prit la parole, et dit d'une voix entrecoupée : votre alliance, monsieur, honore Mademoiselle De Senneville ; elle nous honore : mais Mademoiselle De Senneville n'a point de fortune ; je sais que vous n'en avez pas une à lui offrir ; et vous ne voudriez point la condamner à une vie peu aisée, qui par la suite pourroit faire son malheur et le vôtre. Tout est prévu, reprit aussi-tôt M D'Orval. Ma fortune a commencé par la famille de M De Veymur, qui maintenant se trouve assez riche pour lui et pour ses enfans ; les évènements les plus favorables l'ont portée bien au delà de mes espérances. Mon unique objet étoit d'en faire hommage à cette même famille, à qui je la dois dans son principe ;

p242

c'est combler ses vœux et les miens, que d'en faire part à m le chevalier dans

les circonstances heureuses que le ciel
a fait naître ; qu' elle soit son bien, et la
dot de Mademoiselle De Senneville ; cette
fortune n' est plus à moi. à ces mots un
transport d' admiration nous saisit. Mon
mari, plus interdit que jamais, bégaya
ainsi que moi quelques mots de reconnoissance.
Son visage s' étoit animé par
degrés ; des larmes rouloient dans ses yeux ;
c' étoit le moment du combat
entre la vertu et l' amour : l' exemple de
M D' Orval, ce trait héroïque de sentiment
l' emporta dans son coeur. Si Mademoiselle
De Senneville y consent, dit-il, et elle
doit y consentir, vous nous aurez
fait faire, monsieur, à ma femme
et à moi, par le consentement que nous
y donnons nous-mêmes, le sacrifice le
plus pénible. Senneville se leva à l' instant,
et se jettant dans mes bras : ô ma
bonne amie ! Me dit-elle en me baignant
de pleurs, qu' il m' en coûtera de me séparer
de vous ! Mais, reprit-elle d' un ton
plus bas, je le dois en effet ; et serois-je

p243

ici la moins généreuse ? Oui, monsieur,
dit-elle ensuite à M D' Orval d' une voix
plus haute et plus ferme, je me croirois
ingrate envers vous, envers madame et
toute la famille de M De Veymur, envers
m le marquis lui-même, qui nous
procure l' avantage de vous connoître,
si je ne répondois à tant de grandeur
d' ame que par un refus ; et je sens trop
bien, que consentir à l' union que vous
m' offrez, est l' unique moyen qui me reste
de m' acquitter envers vous. La force avec
laquelle mon amie prononça ces paroles,
dont je pénétois assez les motifs les plus
secrets, sembla nous en donner à nous-mêmes.
Une douce confiance et une sorte
de contentement et de gaieté vinrent se
placer au milieu de nous. Depuis ce moment,
et dans le peu de jours que nous
avons passés ensemble, les sentimens
d' estime et d' affection réciproque se sont
accrus à mesure que nous nous sommes
connus davantage. Senneville elle-même
m' a paru s' attacher, autant par goût que
par raison, à celui que le ciel lui avoit

destiné pour époux. Ce digne élève de

p244

M De Veymur, et l' heureux fruit de sa tendresse et de ses vertus, n' a pas craint de nous faire part de ses anciens égaremens, de son retour, et de ce qu' il devoit à son généreux frère. Le sentiment qu' il mettoit dans ce noble aveu de ses fautes nous attendrissoit, autant que nous étions touchés des vives expressions de sa reconnoissance. Son âge, quoiqu' un peu mûr pour Senneville, ne lui a point déplu ; elle le préfère, dit-elle, pour un tel choix, à celui où les passions font sentir toute leur violence, et où le caractère n' est pas encore formé.

à l' égard de Madame De Veymur, je ne puis vous exprimer jusqu' à quel point ses manières douces et insinuantes, son caractère de bonté, ses sentimens nobles et purs, son esprit toujours égal, son aimable franchise, lui ont concilié notre respect et notre amour. Ma bonne amie n' aura pas de peine à se consoler de ma perte, par ce trésor bien plus réel qu' elle vient d' acquérir : elle aura aussi en elle une amie : elle aura de plus, du côté des lumières et de l' expérience, un guide

p245

fidèle ; du côté de l' âge et des sentimens, la plus tendre et la plus respectable de toutes les mères.

Mais ce qui va vous surprendre bien agréablement, c' est que, parmi ces évènemens si inattendus, avant même que de perdre Senneville, j' ai retrouvé dans Valmont un époux. En peu de jours, et par un changement qu' avoit accéléré peut-être la perte de tout autre espoir, sa tendresse pour moi s' est ranimée avec plus de force que jamais ; ses yeux ne se sont plus portés sur Senneville ; ses regards, ses soins ont été tout entiers pour moi. Il sembloit vouloir, par son repentir et son amour, me dédommager de ce qu' il m' avoit

fait perdre ; et son retour est si sincère,
que souvent j' ai peine à contenir
toute la joie que j' en ressens.
Cependant ce qui en tempère l' ivresse,
et qui la mêle d' une sorte d' amertume,
c' est la crainte de l' avenir ; c' est le départ
de Senneville. Je viens de remettre entre
les mains de Madame De Veymur ce dépôt
si cher ; M D' Orval et le chevalier
l' accompagnent, vous allez la recevoir.

p246

Les accords de son mariage se sont faits
sous nos yeux ; et il est bien juste que sous
les vôtres elle contracte cette union, qui
va faire son bonheur, c' est à vous qu' elle
le devra ; c' est à vous que je dois le retour
de mon mari... mais permettez-moi de
pleurer encore Senneville. Son amitié
pour moi étoit si tendre ! Ses sentimens
étoient si purs ! Elle partageoit si bien tous
les miens ! Son ame étoit si naïve et si
belle ! Quelle compagne j' ai perdue ! ...
ah ! Du moins puisse le coeur de Valmont
me rester toujours !
Mais quelle est mon inquiétude ? Hélas !
Je crains encore ; je crains de nouvelles
peines. Suis-je trop ingénieuse à m' alarmer ?
Mes craintes sont-elles sans fondement ?
La fougue de la jeunesse, l' indiscretion
de l' âge, l' impétuosité du caractère,
le peu d' expérience, les faux amis,
le manque de principes, et l' irréligion,
tout m' épouvante dans Valmont ; et si
j' ajoutois foi aux pressentimens, du sein
de mon bonheur actuel je croirois toucher
au plus grand des malheurs. L' amour
même que mon mari me témoigne

p247

reprend un caractère de jalousie qui m' effraie ;
et, le croiriez-vous ? Lausane en
devient l' objet. Il l' observe quelquefois
d' un oeil sombre ; le moment d' après il
sourit aux agaceries qu' il me fait : mais
son regard est inquiet, et son rire est forcé.
Lausane s' en apperçoit, s' en amuse, et

par un raffinement de méchanceté se fait un jeu d'irriter ses inquiétudes et ses craintes. Il semble triompher et reprendre à son tour l'ascendant que mon mari paroissoit avoir pris sur lui ; il redouble ses empressemens ; il met, dans les soins qu'il me rend, plus d'affectation qu'il n'en mit jamais. Tout ce manège me déconcerte ; et je ne puis ou n'ose en profiter, pour mettre fin à des assiduités qui me sont à charge, et que je redoute bien davantage depuis que j'y démêle encore plus de vanité que de passion. Le plus court parti seroit de porter Valmont à rompre entièrement avec lui : mais une rupture entre eux feroit un éclat réel, et dans les circonstances présentes cet éclat devient dangereux. Les nouvelles grâces que le roi vient de faire à Lausanne, prouvent assez

p248

qu'il est dans la plus haute faveur, et me forcent encore à le ménager. Toutefois le comte devoit-il m'estimer assez peu pour être jaloux ? Mais que dis-je ? Peut-on demander aux passions l'équité, le coup d'oeil, et le sang froid de la raison ? Je viens de vous tracer mes plaisirs, mes peines, mes perplexités, et mes craintes : soyez toujours mon guide et celui de mon mari. Daignez me parler de ma jeune amie : ah ! Que je l'eusse accompagnée avec joie, si mon devoir, si ma grossesse même, déjà avancée quoiqu'elle le paroisse si peu, ne m'eussent arrêtée malgré moi ! Soutenez-moi par vos lettres ; tranquillisez-moi, dirigez-moi par les sages conseils qu'elles renferment. Daignez aussi m'en écrire une que je puisse montrer à Valmont. Il s'agit d'un objet important sur lequel j'aurai paru vous consulter. Valmont, autant par un effet de son amour pour moi, que par un goût naturel pour l'éclat et la magnificence, veut m'engager à des dépenses qui seroient considérables, et que je crois peu nécessaires. Le luxe qui règne à la

p249

cour, et qui gagne même tous les états,
force, il est vrai, les femmes de mon rang
à donner beaucoup plus à l' extérieur, que
je ne voudrais y donner par goût et par
sentiment : mais, quelle que soit la mode,
quelque chose même qu' exige la bienséance,
il est, je crois, une certaine mesure
au delà de laquelle la raison, d' accord
avec la religion, n' apperçoit que
vanité et qu' abus. Mon mari n' en connoît
guère dans ce genre : il trouve toujours,
jusques dans le bien général, de spécieux
prétextes pour porter le luxe aussi loin
qu' il peut aller, et ne met à le satisfaire
d' autres bornes que l' impuissance. Je
voudrais le persuader, le ramener, mais
non pas le heurter de front et paroître
vouloir le réformer. Vos leçons à cet
égard lui seront plus utiles que les miennes,
et me serviront pour tous les temps
de règle à moi-même.

p250

LETTRE 33

du comte de Valmont à son père.

j' ai vu des ames vraiment belles... j' ai
vu une famille, qui mérite tout mon respect...
un vieillard ! ... est-ce un homme ?

Est-ce un dieu, sous la forme d' un mortel ?

Quel saisissement j' ai éprouvé à son
aspect ! Quels sentimens ses discours
impriment ! De quels efforts ne rend-il pas
capable celui qui le voit et qui l' entend !

Ah ! Mon père, de grands exemples sont
venus à l' appui de vos leçons, et la vertu
me devient plus chère qu' elle ne me l' a
jamais été.

êtes-vous content de nous ? Mademoiselle
De Senneville s' éloigne et sacrifie les
douceurs de l' amitié aux loix de l' amitié
même : comme elle, Madame De Valmont
en sacrifie les liaisons et les charmes
à l' amour conjugal ; et à cet amour, j' immole
une passion qui étoit si vive, et qui
me rendoit si criminel. Qu' il a fallu peu
de jours pour opérer en moi une si étrange

p251

révolution ; et que la société des hommes vertueux produit d' heureux changemens dans un coeur qui étoit fait pour le devenir ! Enfin le voile est tombé, et je retrouve émilie avec tous les attraits de la constance et de la vertu.

Peut-être aussi un dieu propice a aidé à son triomphe ; le dirai-je ? Ce dieu de vérité que j' implore a semblé disposer mon coeur et le rendre plus docile. Depuis votre dernière lettre, pénétré d' un respect plus sincère pour la religion chrétienne et la jugeant plus digne de ma raison, afin de me mieux préparer à l' étudier et à la connoître je méditois ce sacrifice, dont peu de temps auparavant la seule idée me faisoit frémir, et dont l' exécution me sembloit impossible. Je me disois à moi-même : " dissipons tout le prestige des passions qui m' enchantent ; levons tous les obstacles qu' elles peuvent apporter à la connoissance de la vérité ; cherchons-là sans opposition, sans prévention ; offrons, aux soins d' un père tendre, un esprit libre et un coeur maître de soi. Si la religion est vraie, si c' est

p252

moi qui suis dans l' erreur, j' aurai moins de peine à en convenir ; et si je suis fondé dans mon incrédulité, j' aurai du moins l' avantage de ne plus en suspecter la cause " . C' est dans ces momens que M D' Orval est survenu ; et sa présence, m' élevant au-dessus de moi-même, m' a donné une force que je ne me connoissois pas.

Poursuivez donc, mon père, l' ouvrage que vous avez si heureusement commencé. Souffrez seulement que ma circonspection augmente à mesure que la vérité me devient plus chère, et qu' il est question pour moi d' une détermination plus précise sur des objets si importans. Je vous promets de ne point opposer à des preuves solides des difficultés minutieuses, des doutes mal fondés, et de vains sophismes : mais aussi je ne veux me

rendre qu' à la seule raison ; et si les
autorités les plus respectables sont pour vous,
ne trouvez pas mauvais que, déterminé
comme je le suis à ne jurer sur la parole
d' aucun maître, je ne cède point à
l' autorité.

p253

LETTRE 34

*du marquis au comte et à la comtesse
de Valmont.*

partagez ma joie, mes chers enfans,
comme je partage la vôtre ; mettons en
commun les doux sentimens qu' éprouvent nos
ames, pour les rendre plus doux
encore. Vous vous aimez, vous êtes heureux ;
tout est heureux autour de moi ;
que manqueroit-il à mon bonheur ? Jugez
par la lettre de nos deux époux,
des ravissemens de leurs coeurs. Jamais,
pour le caractère et la façon de penser,
pour les agrémens de l' esprit et les qualités
de l' ame, non jamais on ne vit d' union
mieux assortie, comme on en voit
peu qui ayent été faites sous de meilleurs
auspices. Cette heureuse alliance vous
rend la paix et l' amour mutuel ; elle fait
ici l' enchantement de toute une famille ;

p254

elle me fait éprouver à moi-même un
contentement que j' ai peine à bien rendre.
Ah ! Je ne croyois pas qu' éloigné de
vous, mon coeur fût encore susceptible
d' impressions si vives et de si agréables
transports. C' est d' hier que ces époux
sont unis. M De Veymur et toute sa famille
se sont réunis chez moi à l' arrivée
de Madame De Veymur et de Mademoiselle
De Senneville. Cette aimable enfant,
que vous m' avez rendue si chère, et qui
me l' eût été sans vous, m' a fait en votre
nom les plus tendres caresses : son attachement
pour les amis qu' elle vient de quitter,

ne contribue pas peu à la lier
plus fortement aux amis qu' elle retrouve.
Monsieur et Madame De Veymur, M
D' Orval, son mari, ses soeurs, tout ce
qui l' environne l' intéresse, l' affecte vivement ;
et cependant elle veut bien, dans
de certains momens, me donner comme
des marques de préférence, dont ils ne
sont point jaloux et dont il seroit difficile
que je ne fusse pas flatté. Elle a choisi,
avec son mari, mon château pour son
domicile, et veut, dit-elle, partager

p255

mon exil aussi long-temps qu' il pourra
durer. Vous concevez, mes chers enfans,
combien ma retraite me devient de jour
en jour plus aimable : elle est mon louvre ;
l' amitié, la confiance se réunissent
pour m' y former une sorte d' empire ; et
c' est sur des coeurs que j' ai la douceur de
régner. Cet empire n' est pas tel cependant,
que je ne veuille bien en faire hommage
à M D' Orval. Il est le patriarche, il
est le père de toute la famille. Ses sages
conseils vont cimenter dans nos deux
époux la durée de l' amour, de l' innocence,
et du bonheur.

Je ne saurois me refuser à la douce
satisfaction de vous répéter, sinon dans
les mêmes termes, du moins quant au
fond, les leçons touchantes qu' il leur a
données. " vos ames sont trop honnêtes
et trop belles, leur disoit-il à l' instant
même qui a précédé la célébration de
leur mariage, pour que j' insiste sur la
fidélité que vous devez l' un et l' autre à
l' engagement que vous allez contracter.
C' est d' ailleurs au ministre de nos autels
à vous faire bien comprendre toute la

p256

sainteté et toute l' importance du noeud
sacré qui va vous unir. Il vous dira à quel
point de grandeur et de dignité la religion
élève ce lien, cette convention,
déjà si respectable par les seules loix de

la nature, mais que, par-tout où s' introduit
la dépravation des moeurs, la religion
seule a encore la force de faire
respecter. Il vous montrera la société
toute entière reposant tranquillement sur
la foi d' une convention si sainte, et l' oubli
des devoirs qu' elle impose entraînant
après lui tous les maux et l' oubli de tous
les autres devoirs. Il vous montrera
un dieu, le défenseur des droits de la
nature et de la religion, également
intéressé à venger l' une et l' autre par les

p257

châtiments terribles, réservés tôt ou tard
à ceux qui les auront violés. Il vous exposera
ces grandes vérités, qu' heureusement
votre coeur vous aura dites avant
lui. Mais il y a des choses bien intéressantes
encore pour votre bonheur, que peut-être
il ne vous dira pas. Il y en a même que
sa sagesse ou que la dignité de son ministère
ne lui permettroit pas de vous dire
aisément, et que mon amitié, plus libre
sans être moins circonspecte, ne me permet
pas de vous taire. Mon âge, mon
zèle, votre amitié pour moi, ennobliront
à vos yeux des détails qui paroïtroient
minutieux peut-être à tout autre que vous " .
" pour assurer votre bonheur mutuel,
vous vous devez avant toutes choses une
indulgence réciproque. Doués tous deux
d' un esprit juste, d' une humeur douce et
prévenante, d' un caractère sensible et
tendre, d' un coeur excellent, tous deux
enjoués, tous deux aimables, vous vous
conveniez l' un à l' autre, et vous avez en
vous de grandes ressources pour vous
plaire toujours également. Cependant
vous avez tous deux des défauts ; puisque

p258

telle est la condition humaine, qu' il n' est
personne qui en soit parfaitement exempt.
De quelque oeil que vous vous voyiez
maintenant, il viendra un jour, où, le
charme de l' enchantement faisant place à

la réflexion, vous vous verrez tels que vous êtes ; et faits pour vivre ensemble, ce jour ne peut pas être loin. Vous vous verrez donc avec des taches et des imperfections. Vous y attendre, est le plus sûr moyen de n' en être pas surpris, et de ne pas trouver dans votre union un mécompte, qui déjà pourroit en altérer la douceur. Vos défauts une fois connus, il faut réciproquement les supporter. Cette loi, qui est celle de toute société, l' est encore plus d' une société indissoluble de sa nature, et où il est d' autant plus nécessaire de savoir tirer parti de sa situation, qu' il n' est pas raisonnable, qu' il est toujours peu honnête de penser à la changer. La persuasion intime de cette vérité, rendue sensible par l' expérience, que tous les hommes ont leurs défauts, que nous avons les nôtres, est ce qu' il y a de plus propre à nous rendre indulgens. Supporter

p259

les autres pour mériter qu' ils nous supportent, c' est le cri de l' équité, c' est la loi de la nature, et celle que nous impose l' intérêt de notre propre bonheur. La raison vous en fait une règle de prudence ; la religion vous en fait un devoir ; la raison, la religion, et l' amour vous en feront un plaisir. Il faut donc que sur chaque objet le moins affecté de vous deux, et, pour le moment, le plus sage cède en quelque sorte à l' autre ; que celui-là n' irrite point, par une résistance déplacée, par une opposition trop sensible et faite à contre-temps, la vivacité de celui-ci ; qu' il n' entreprenne pas d' arrêter un torrent furieux, mais qu' il se contente d' en détourner le cours. Le langage de la raison est trop foible quand la passion s' explique, et ne sert souvent qu' à l' enflammer. Aidez-là par de sages ménagemens et beaucoup de douceur, à perdre insensiblement de sa force ; et la raison reprendra bientôt son empire ; et celui d' entre vous qui aura été vaincu par un procédé si noble, n' aspirera qu' à vaincre à son tour " .

" à cette règle de conduite, ajoutez-en une autre, qui rendra l' usage de la première plus rare, et qui en rendra même le besoin moins nécessaire. Faites-vous une loi de vous montrer toujours l' un à l' autre sous des dehors aimables, comme s' il étoit question de vous plaire pour la première fois. Trop de contrainte, il est vrai, rendroit votre union moins douce ; mais trop de négligence détruiroit le bonheur. Une familiarité mal entendue nuit à l' estime ; trop d' aisance nuit à l' amour. On perd aisément un coeur dont on se croit trop sûr, il faut au moins autant de soins pour le conserver, qu' on en a pris pour l' acquérir. Une jeune femme, déjà tendrement chérie, n' a pas besoin sans doute de beaucoup de parure pour être belle aux yeux de son mari ; mais pour ne pas cesser de l' être un jour, elle a besoin d' une certaine attention sur elle-même d' une sorte d' étude sur les goûts de celui à qui elle veut plaire, d' un soin exact à se parer en sa faveur de tous les ornemens d' une belle et noble simplicité et

de tous les charmes de la décence. De son côté un époux qui veut être aimé, doit se montrer toujours aimable. Qu' il n' exige rien, s' il est possible, par autorité ; qu' il ne fasse rien par humeur, qu' il persuade ce qu' il desire ; qu' il fasse naître des dispositions plus conformes à ses volontés, quand on les contrarie ; qu' il remette à des temps plus favorables ce qu' on lui refuse avec trop d' opiniâtreté, et qu' il ménage un sexe foible, mais naturellement bon dès qu' il nous trouve indulgens. Le respect, la soumission, l' amour, sont au nombre de ses principaux devoirs ; mais c' est l' exposer à y manquer, que de les exiger en maître. Une épouse est une compagne, une amie, et non pas une esclave ; et vivre toujours avec elle comme un amant fidèle, est le plus sûr moyen d' être toujours heureux

époux " .

" il faut donc aussi qu' il procure à cette

p262

compagne qui lui est chère, des amusemens et des plaisirs ; mais, et c' est la troisième règle ; il faut qu' il sache les bien choisir. Une vie trop uniforme, une retraite continuelle, des occupations trop pénibles et trop peu variées, pourroient dans une jeune femme, produire enfin la lassitude et l' ennui. C' est en l' arrachant quelquefois aux travaux et aux soins domestiques, qu' on les lui fait retrouver avec plus d' agrément. Cependant il y a un milieu à prendre pour elle entre une vie trop sérieuse et des plaisirs trop dissipans. Si au milieu de la cour, si dans le tumulte des villes, vous la livrez à des amusemens de toute espèce, à des sociétés brillantes et frivoles, à l' enchantement des spectacles, aux bals, aux jeux, aux ris, et aux fêtes les plus galantes ; elle y prendra bientôt l' esprit d' un monde dangereux et futile, l' amour du luxe et de la mollesse, le ton du jour, les airs à la mode, le sentiment et le jeu des passions ; elle y prendra le desir insatiable de voir et d' être vue, la fureur des vains amusemens, le mépris de ses devoirs,

p263

l' éloignement pour sa maison, et au moins l' indifférence pour son mari et pour ses enfans. Vous serez étonné d' une révolution si étrange ; elle s' en étonnera elle-même dans quelques momens : et cependant liée, entraînée par ses goûts dépravés, elle ne se sentira plus assez de forces pour chercher dans l' accomplissement de ses premiers devoirs le sentiment de son premier bonheur. Pour flatter sa curiosité ; pour la satisfaire et vous satisfaire vous-même, vous l' aurez promenée d' objets en objets, de cercle en cercle, de plaisirs en plaisirs ; et vous y aurez laissé évanouir sa tendresse et

corrompre ses moeurs. Faites lui donc des amusemens dignes d' elle, et qui la lient plus étroitement à vous, au lieu de contribuer à l' en séparer. Composez-lui des sociétés également dignes de tous deux, où l' on aime à vous voir ensemble, où elle ne se plaise jamais mieux qu' avec vous ; qu' elle quitte sans humeur, qu' elle retrouve sans empressement, qu' elle ne préfère point à sa propre maison. Faites ensorte que sa famille soi pour elle le

p264

spectacle le plus touchant, que son époux soit toujours sa société la plus douce, que son séjour ordinaire ne cesse point de lui paroître aimable. Réunissez-y en sa faveur ce que les amusemens permis ont de plus touchant et de plus vrai, ce que les vertus ont de plus attrayant et de plus solide, ce qu' il y a de moins futile dans les arts et les talens " .

" ce n' est pas assez du choix de vos plaisirs, il faut encore en prévenir l' abus. Il ne se glisse que trop souvent dans l' usage de ceux qui sont les plus légitimes, de ceux mêmes qui naissent de l' union si douce et si sainte que vous allez contracter. Pour ne pas les dégrader, ennoblissez-en le principe, respectez-en la fin, sachez vous y respecter vous-même. En les rendant plus purs, vous les rendrez plus constans ; en en retranchant les excès, vous en bannirez les dégoûts ; en les couvrant du voile de la sagesse, vous n' émousserez pas la délicatesse si naturelle aux ames bien nées ; vous augmenterez dans le coeur d' une épouse toujours chaste l' aimable sentiment de la pudeur, bien loin

p265

de l' affoiblir ; vous nourrirez en elle des pensées toujours honnêtes ; vous lui laisserez au besoin des armes toujours prêtes contre les égaremens du coeur et les dangers de la séduction ; et vous mettrez pour vous-même, à la place des honteux délires

d' une passion dérégulée, les délices du sentiment " .

" pleins d' amour l' un pour l' autre, tendrement attachés à tout ce qui peut naître d' une union si belle, vous ne craignez pas d' en voir multiplier les fruits, sous les auspices d' une providence, qui, en vous les donnant, se réserve, pour prix de votre confiance, de les faire servir

p266

à votre bonheur. Vous ne ferez point injure à la société, qui, devenue le garant de l' alliance que vous formez au milieu d' elle, vous redemande, dans d' autres vous-mêmes, le prix de ce qu' elle a fait pour vous. Vous n' outragerez point la religion, l' amour, et la nature ; outrage le plus grand de tous, et, à la honte de notre siècle, de tous peut-être le plus commun. Vous ne risquerez pas de manquer un jour d' héritiers de votre nom et de vos vertus, par la crainte d' en trop avoir. Vous serez vraiment heureux, et toujours dignes de l' être " .

M D' Orval se tut à ces mots. De si sages conseils convenoient dans sa bouche ; ils y acquéroient, par son âge, par son caractère plus vénérable encore, par toutes les circonstances, une force que nul autre n' auroit pu leur donner : et j' ôse bien assurer que ceux auxquels il les adressoit ne les oublieront jamais.

Chaque jour je serai témoin des fruits qu' ils porteront pour la félicité de tous deux. Puissiez-vous bientôt en être témoins vous-mêmes ! Puissent les obstacles

p267

qui vous retiennent être levés à la satisfaction de tous, et vous permettre de jouir quelque temps, au milieu de nous, de toutes les douceurs de la paix et de tous les charmes de l' amitié !

Je vous ai fait part, mes chers enfans, de ce qui excite les transports de ma joie : comme la source vous en est commune,

je n' ai pas voulu vous séparer
dans ma lettre. Dans les suivantes, je ne
tarderai pas à m' entretenir avec chacun
de vous de ce qui fait en particulier le
sujet de votre juste impatience. Adieu,
mes enfans : aimez-moi ; aimez vous toujours ;
un amour si légitime et si doux,
s' il est bien réglé, peut vous sauver bien
des dangers et vous consoler de bien des
peines.

p270

LETTRE 35

du marquis de Valmont à son fils.

je m' empresse, mon fils, à m' acquitter
envers toi. J' ai contracté à ta naissance
une dette, (et qu' elle est douce à mon
coeur !) celle de t' éclairer et de te rendre
heureux. Que n' ai-je été assez libre, ou
du moins que n' ai-je été assez fidèle pour
y satisfaire plus promptement ! Et quelle
obligation si importante pouvoit ne pas
s' allier avec celle-là ?

Tu ajoutes encore au devoir que la
nature et la religion m' imposent, en me
ménageant les moyens de le bien remplir.
Cher Valmont, que le sacrifice que tu
viens de faire a de prix à mes yeux ! Que
tes dispositions m' encouragent ! Et que la
préparation secrète de ton ame y donne
un accès facile au dieu de vérité ! C' est
lui, n' en doute pas, qui, t' inspirant des
vues si droites et suppléant à ta foiblesse,
s' est ouvert dans ton coeur une route si
belle. Puisses-tu, mon fils, toujours

p271

docile à sa voix, répondre jusqu' à la fin
à ses desseins sur toi !
Tu me promets donc qu' en traitant
avec toi des preuves de la religion, je
n' aurai point à insister vainement sur ces
objections futiles, que la mauvaise foi
enfante, que les passions accréditent,

que l'ignorance répète, et que tant soit peu de lumières, avec plus de bonne foi, suffisent pour détruire ? Tu me promets que tu ne joueras point sur les mots ; que tu ne t'amuseras point à incider follement sur les faits ; que tu ne t'arrêteras point à des difficultés qui ne portent que sur de faux exposés ; que tu ne combattras pas des certitudes par des conjectures, et ce qui est avéré par ce qui est incertain ; que, te bornant à constater les preuves, tu ne chercheras point à les infirmer par des suppositions ? Que de circuits tu t'épargnes ! Et que d'ennuyeuses redites tu m'épargnes à moi-même ! Il est un nombre infini de ces objections frivoles, que cent fois on s'est plu à répéter, qu'on a pulvérisées cent fois, et que tous les jours encore on

p272

ressasse, on reproduit impunément. Nous amuser à les discuter de nouveau, ce seroit consumer en propos inutiles un temps qu'on peut mieux employer, et fatiguer ton attention par des détails, auxquels, pour un esprit vrai et sagement critique, le fond même des preuves répond suffisamment.

p273

Tout tient, mon fils, à l'idée que nous devons nous former de la religion

p275

chrétienne. A-t-elle des caractères vraiment divins, ou ne s'annonce-t-elle que comme une invention, une production toute humaine ? Est-elle marquée au sceau de la vérité ou à celui du mensonge ? C'est à quoi se réduit l'importante question que je me propose d'examiner avec toi.
Si ce sont les hommes qui ont inventé

la religion chrétienne ; c' est dans
la suite des siècles qu' on doit en fixer
l' époque, elle doit être l' ouvrage du
temps. Si elle est le fruit de l' imposture,
des circonstances, et du hazard ; l' assemblage
de ses parties ne doit pas former
un système parfaitement lié, un tout
complet ; et, comme l' erreur, elle doit
se démentir par quelque endroit. Si elle
n' est appuyée que sur l' illusion et le
mensonge ; elle ne doit pas soutenir de
grandes et longues épreuves, elle doit se

p276

détruire d' elle même, s' affaiblir et périr
en vieillissant. Que dirai-je de plus ? Si elle
est uniquement produite par la raison humaine ;
foible comme elle, insuffisante
comme elle, elle ne doit pourvoir,
comme il faut, ni à la gloire de Dieu,
ni au bonheur de l' homme.
Mais si c' est Dieu qui s' est révélé aux
hommes, si le christianisme est son
ouvrage ; quel contraste et quel tableau
bien différent ! La religion, au lieu d' être
jetée comme au hazard parmi les hommes
et dans la suite des siècles, au lieu
de former comme un oeuvre à part,
doit être liée en quelque sorte aux premiers
jours du monde, commencer
avec les ouvrages de Dieu, et entrer
dans le plan de la création : ses parties,
au lieu d' être, divisées, décousues, sans
suite et sans rapport entre elles, doivent
être enchaînées l' une à l' autre, se
supposer mutuellement, tendre vers un
même centre, et avoir le rapport le
plus parfait : l' oeuvre qu' elle nous présente
doit être ferme, inébranlable ; il
doit être à l' épreuve de toutes les discussions,

p277

triumpher de tous les obstacles,
surmonter toutes les résistances, se
développer, se perpétuer de génération en
génération, et assurer de plus en plus sa
consistance par sa durée : enfin cette religion,

dans ses rapports avec Dieu, avec l'homme, et dans le lien sacré qu'elle forme entre eux, doit, par la justesse de ses proportions, procurer abondamment la gloire de l'un et suffire aux besoins de l'autre.

Ainsi, l'ancienneté, l'unité, la perpétuité, l'excellence, c'est-à-dire, la perfection éminente, l'éminente sainteté de la religion révélée, formeront ses principaux caractères. Chacun d'eux se retrouvera en quelque sorte dans l'autre ; on pourra remonter, redescendre de l'un à l'autre sur la même ligne et avec la même assurance ; ils seront liés entre eux d'une manière presque indivisible, et se prêteront l'un à l'autre une force nouvelle : ainsi la religion nous offrira-t-elle comme un édifice majestueux, dont le sommet touche au ciel, dont les fondemens reposent au plus profond de la

p278

terre, dont toutes les parties, étroitement unies, ont, entre elles et avec le tout qu'elles composent, le plus juste rapport : ainsi encore la religion nous fournira-t-elle des preuves qui seront à la portée de tous. Par ses trois premiers caractères elle se prouvera à l'esprit : et c'est le genre de démonstration qui convient à ceux qui sont capables de discussion et de recherches. Par le dernier elle se prouvera au cœur : et c'est le genre de preuves qui convient aux âmes droites et simples ; à celles, qui, jugeant plus par sentiment que par raisonnement, plus par le cœur que par l'esprit, ont besoin d'une voie plus abrégée, et non moins sûre, pour discerner la vérité.

D'après ces réflexions, commençons, cher Valmont, l'examen des caractères de la religion chrétienne : et voyons si elle a ceux que nous venons d'assigner, ou si elle en est dépourvue ; si elle porte la triste empreinte des inventions humaines, ou si elle est scellée du sceau respectable de la divinité.

Cette lettre va te paroître un peu

sérieuse peut-être : mais, mon fils, ce n' est pas maintenant le plaisir tout seul, c' est la vérité que tu cherches ; la vérité, qui doit ensuite te mener au bonheur ! Eh, quelle que soit la route qui nous conduit à elle, ne mérite-t-elle pas bien les soins qu' on prend pour la trouver ?

Si je ne m' arrête pas à l' examen des autres religions, du moins de celles qui sont étrangères à la religion de J C ; c' est, mon fils, qu' il est évident, pour peu de notions qu' on en ait, qu' elles n' ont aucun des caractères d' une révélation divine, pris dans toute l' étendue que nous leur avons donnée. Il n' en est pas une seule, qui ait une antiquité égale à celle du monde, et dont on n' entrevoie l' origine informe et grossière dans des temps bien moins reculés ; pas une, dont toutes les parties liées entre elles forment un système complet de faits et de doctrine, et prennent un caractère d' unité ; pas une qui se perpétue toujours la même, toujours uniforme et invariable, dans une société chargée d' en conserver

le dépôt ; pas une enfin, qui, par sa perfection éminente, pourvoie suffisamment à la gloire de Dieu et aux besoins de l' homme.

C' est donc sur la religion chrétienne que va se porter toute notre étude ; et pour nous instruire à fond de ce qui la concerne, j' interroge le chrétien lui-même. Que me répond-il ? ô mon fils !

Quel premier sujet d' étonnement ! Il me renvoie avant toutes choses à un peuple ennemi, dispersé par toute la terre, par-tout tranger, proscrit, errant, objet de la haine et de la malédiction de tous les peuples, en butte à tous les ouvrages, à toutes les révolutions, à tous les revers ; et cependant toujours subsistant sans confusion, sans mélange ; toujours distingué des autres nations, sans avoir de chef, sans pouvoir former un corps de nation

lui-même ; et parmi tant de causes de variation, de destruction, retenant toujours de sa religion ce que sa situation présente lui permet d' en retenir et d' en observer. " considère ce peuple, me dit le chrétien fidèle, ce peuple étrange,

p281

si digne de toute ton attention. C' est lui, tout mon ennemi qu' il est, qui t' offrira les titres de mon origine ; c' est sur lui que je suis fondé ; je ne fais qu' accomplir en moi les promesses qui lui ont été faites pour moi ; la loi que je professe n' est que le développement et la perfection de celle qui lui a été donnée ; ses livres sont les miens ; et ma religion ne forme avec la sienne qu' un tout parfait " .
Surpris de ce peu de mots, où j' entrevois déjà l' heureux mélange de tous les caractères d' une révélation divine, je m' arrête à ce peuple auquel on me renvoie, et il offre à mes recherches les objets les plus intéressans. En datant, par la filiation la plus constante et la mieux suivie, non pas seulement de la

p282

vocation d' Abraham, mais des premières époques de son origine, il est, si je l' en crois, le plus ancien de tous les peuples connus ; les livres qui contiennent son histoire, sa religion, et ses loix, sont les plus anciens de tous les livres qui nous restent ; les faits qu' ils nous exposent comme étant l' histoire de ses pères, sont en même temps les premiers évènements de la grande histoire de l' univers. Ce peuple, gouverné autrefois par la divinité même, se regardoit comme le peuple de Dieu ; et s' il n' est que l' ébauche du peuple chrétien, quels premiers traits, mon fils, pour le tableau de la religion !
Le juif, répandu parmi toutes les nations, et pris dans le sens que nous venons d' exposer, se dit le plus ancien

de tous les peuples qui existent maintenant sur la terre. Discute sans partialité, cher Valmont, une assertion si hardie ; emprunte les lumières des critiques les plus judicieux, des savans les plus éclairés ; et de concert avec eux, balance les prétentions des autres peuples. Dans des contrées nouvellement découvertes,

p283

des peuples moitié policés, moitié sauvages, ne nous vanteront pas sans doute leur antiquité, rien ne prouveroit en leur faveur : disons mieux, leur population si peu nombreuse relativement à ces vastes contrées qu' ils occupent, leurs connoissances si étroites encore et si bornées, leurs moeurs, leur police, leurs loix si imparfaites eu égard au temps qu' ils auroient mis à les perfectionner, prouvent assez leur nouveauté. Dans l' Asie, un peuple plus savant, plus policé, paroît, il est vrai, se glorifier avec assez de fondement de l' antiquité la plus reculée. Les annales de la Chine placent l' invention des sciences et des arts parmi les chinois, près de 3000 ans avant Jésus-Christ. Des observations astronomiques viennent à l' appui de ces calculs, et semblent en garantir l' exactitude. Cependant ces annales elles-mêmes nous apprennent que, loin de remonter jusqu' à l' origine des faits par une tradition constante, sur des lignes fermes et sûres, elles ne portent

p284

que sur des bruits confus, elles ne portent sur rien. Les supputations d' éclipses, quand bien même elles seroient justes, et il s' en faut qu' elles le soient, ne prouvent pas davantage en faveur des annalistes chinois ; puisqu' il est démontré qu' on peut calculer les éclipses passées jusqu' à la création du monde, comme on calculeroit pour tous les siècles futurs celles qui doivent

arriver. On peut dire la même chose de leur cycle solaire et de toutes leurs supputations chronologiques. Elles sont d' ailleurs si confuses, si embarrassées, et mêlées de tant de faits évidemment faux et ridicules, qu' il est aisé de sentir, sur-tout pour les siècles un peu reculés, le peu de fonds qu' on doit faire sur leur authenticité.

Aux Indes enfin, et par toute la terre, je ne vois que des peuples entés sur des peuples ; je vois les nations, autrefois les plus célèbres, mêlées et confondues ; je vois d' anciennes religions défigurées et remplies de nouvelles superstitions. Parmi les juifs, rien de semblable :

p285

c' est toujours le même peuple, et, pour ainsi parler, la même famille ; ce sont toujours entre eux la même langue, les mêmes usages, la même religion ; ce sont toujours, pour le fond, les mêmes idées et les mêmes espérances : ils remontent, d' âge en âge, de génération en génération, à leurs patriarches ; et par eux, à travers un petit nombre d' hommes distingués par la pureté de leur culte, à travers un petit nombre de détails et de faits qui se répondent exactement, ils remontent aux premiers pères du genre humain. Ils laissent ainsi bien loin derrière eux les assyriens, les chaldéens et leur véritable fondation sous Nemrod, les

p286

égyptiens et leurs dynasties confuses, les grecs et leur obscure mythologie. L' époque de leur antiquité, prise dans toute son étendue, n' est plus celle de quatre à cinq mille ans, c' est celle de la création. Les fondemens de leur histoire se trouvent dans des livres qu' ils nous donnent également pour les plus anciens livres du monde, et sont soutenus par une tradition constante et par les plus anciens monumens.

Il n' est point d' annales, point de livres dans l' univers, auxquels on puisse donner, avec une égale certitude, la même antiquité. On parle ailleurs de quelques anciens manuscrits ; mais il s' en faut bien, ni qu' ils aient été aussi authentiques, aussi publics, ni que de siècle en siècle on nous ramène, comme pour l' histoire du peuple juif, à ceux qui les ont écrits.

p287

J' examine ces livres que le chrétien révère, qu' un peuple, son plus grand ennemi, me présente, et qu' il semble n' avoir conservés que pour lui. J' y vois renfermés les droits, les titres, les intérêts de toute la nation juive et de tout le monde chrétien. Ce ne sont point de ces volumes mystérieux, que quelques pontifes conservent dans le secret ; ils ont

p288

toujours été exposés aux yeux du monde entier. Je les vois soumis à l' attention et à la critique de tous les esprits, de tous les peuples, de tous les âges : et dans le petit nombre d' hommes qui ont révoqué en doute leur authenticité, qui ont hasardé de la combattre, je ne vois qu' une critique foible et insuffisante ; que de petites difficultés, qu' ils n' eussent pas osé faire contre d' autres livres que ceux-là ; que des citations de contradictions apparentes, et qu' avec plus de lumières et d' équité on concilie aisément ; qu' une ignorance réelle ou affectée des anciennes coutumes, des anciens usages ; que bien de l' humeur, pour le dire en un mot, et des efforts impuissans. Ces livres existoient certainement avant Jésus-Christ. C' est des mains mêmes des juifs que le chrétien les a reçus ; c' est à ces livres qu' il en appelloit contre eux dès les premiers temps ; et le juif qui en conserve le dépôt ne les eût pas reçus de la main du chrétien. Ces livres, ou

du moins les livres de Moïse, existoient
du temps de Ptolomée Philadelphie,

p289

300 ans avant l' établissement du christianisme :
puisque c' est sous ce prince et
par ses ordres que s' en fit cette traduction
célèbre d' hébreu en grec, qu' on
nomme la version des septante ; version
authentique, l' ouvrage des plus savans
juifs, et qui suppose non-seulement
l' original préexistant, mais l' aveu de
toute la nation.

Ils existoient, ces livres, plus de 500
ans avant Jésus-Christ : puisqu' alors les
samaritains, entièrement divisés d' avec
les juifs, avoient retenu le pentateuque
avec la même vénération qu' ils avoient
pour son auteur : ces deux peuples,
toujours opposés, toujours ennemis, ne
s' accordent que sur l' origine et sur
l' ancienneté de ce livre. Encore aujourd' hui
une secte de samaritains, toujours connus
sous le même nom, le conserve

p290

religieusement avec les anciens caractères
hébreux ; et une secte si foible semble
ne durer si long-temps, que pour rendre
témoignage à l' antiquité des livres de
Moïse et à leur intégrité.

De l' an 536 avant l' ère chrétienne, où
fut commencé par Zorobabel, le rétablissement
du temple, à l' occasion duquel
éclata davantage l' inimitié des juifs et des
samaritains, on peut remonter évidemment, pour
l' authenticité du pentateuque, près de
150 ans plus haut, c' est-à-dire,
un peu moins de 700 ans avant
Jésus-Christ ; car c' est alors que les
cuthéens, peuple d' Asie, furent envoyés
pour habiter Samarie, et qu' ayant
obtenu d' Asaraddon un prêtre israélite,
ils reçurent de lui les livres de Moïse,
que les dix tribus révoltées avoient
retenus dans leur schisme, et firent du
culte du dieu d' Israël un mélange bizarre

et sacrilège avec le culte des idoles.

De cette dernière époque, on est encore forcé de remonter près de trois siècles au delà ; je veux dire, à la séparation

p291

des dix tribus, environ 439 ans avant le rétablissement du temple, et près de mille ans avant Jésus-Christ. En effet, le schisme qui sépara dès-lors, sous Roboam fils de Salomon, les deux portions d' Israël, ne permettoit pas à l' une des deux de recevoir de l' autre l' invention, la supposition du pentateuque : que dis-je ? Il ne permettoit pas même de l' altérer ; et Esdras, étant de beaucoup postérieur à la séparation des juifs, et même, en tant qu' écrivain, à la première époque du rétablissement du temple, étant d' ailleurs l' ennemi le plus déclaré des samaritains, ne peut jamais être soupçonné avec fondement, ni d' avoir composé, ni d' avoir altéré les livres de Moïse, également reçus, également connus et révévés par les deux nations. De la date précise du schisme d' Israël, pour remonter jusqu' à Moïse, il ne reste plus qu' environ 500 ans. Mais dans

p292

cet intervalle, tout nous confirme l' authenticité des livres qui nous ont été transmis sous son nom.

Elle se prouve, cette authenticité, par la nature de ces livres, qui intéressent tout un peuple dans les objets les plus essentiels ; qui lui imposent un joug,

p293

insupportable de la part de tout autre qu' un législateur tel que Moïse ; qui peignent les juifs avec un caractère d' aveuglement, d' ingratitude, de révolte,

si déshonorant pour toute la nation.

Elle se prouve, en second lieu, par le concert des douze tribus à les adopter ; concert qui ne se dément jamais, malgré leurs querelles particulières, leurs vues souvent contraires, leurs passions et celles de leurs chefs, leurs intérêts différens, leurs prérogatives, leurs possessions, leurs droits respectifs, fondés sur le pentateuque. Quelle combinaison à faire en faveur des livres de Moïse, et quelles lignes traditionnelles nous sont offertes pour en démontrer l'authenticité !

Elle se prouve, en troisième lieu, par l'ordre fixe et immuable, qui, avant les époques que nous avons citées, se trouve établi pour le sacerdoce dans une seule famille, pour les fonctions lévitiqes dans une seule tribu ; par l'existence des loix, des cérémonies, des fêtes, des

p294

monumens, dont la date ne pouvoit être prise que de celle du législateur même, qui remontoient en effet jusqu'à lui, qui supposoient, et son existence, et l'authenticité de ses livres, et celle des faits qu'il y rapporte.

Ainsi, l'arche, la manne, la verge d'Aaron, le serpent d'airain, les tables de l'alliance, le rit de l'agneau paschal et les azymes, la loi des prémices et le rachat des premiers nés la consécration des prêtres, les cérémonies des sacrifices, la fête de la pentecôte et celle des tabernacles, les généalogies des familles, l'habitation des tribus de Ruben et de Gad et de la demi-tribu de Manassé au delà du Jourdain, la division de la terre de Chanaan, les asiles, et les autres établissemens qui prenoient leur origine dans les premiers temps de la république ; tout seroit à rappeler les évènements remarquables consignés dans le pentateuque, à en confirmer l'histoire, et à lui concilier la plus grande autorité.
Ici les faits, les monumens, et les

livres, tout se suit avec tant de justesse et de précision, tout s'accorde si bien qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître, que la loi écrite et les usages établis ont nécessairement et la même source et la même antiquité.

Elle se prouve encore, cette ancienneté des annales du peuple juif, par le concert merveilleux des autres livres de l'écriture. L'histoire des rois est liée à celle des juges ; celle des juges, à celle de Josué ; et celle-ci, à tous les faits que contient le pentateuque, ainsi qu'à Moïse, auquel toute la bible me rappelle. Les écrits des prophètes, ceux de Salomon, les psaumes de David, les livres que nous venons de citer, il faut, en remontant de siècle en siècle, tout regarder comme supposé ; il faut aller soi-même de supposition en supposition, d'absurdité en absurdité, avant que de se croire autorisé à douter seulement de l'authenticité des livres de Moïse.

Elle se prouve enfin, par tous les caractères d'ancienneté qu'ils portent en eux-mêmes. On y voit le plus naïvement

et le plus fidèlement décrites les mœurs des premiers temps ; on n'y remarque en ce genre, pour les premiers âges, rien qui se ressente des siècles plus récents ; on n'y aperçoit aucune loi, aucune coutume, qui se soit introduite depuis Moïse : toutes les coutumes et toutes les loix y sont parfaitement conformes au plan général du législateur, aux circonstances dans lesquelles il se trouvoit, aux desseins qu'il se proposoit : le style, le contexte de l'ouvrage, tout y est de la plus haute antiquité.

Les mêmes combinaisons, les mêmes preuves, plus que suffisantes pour fonder une évidence morale équivalente à toute autre sorte d'évidence, par l'impossibilité absolue de la réunion et du concours de toutes ces choses en faveur du mensonge ; ces preuves, dis-je, et ces combinaisons

se retrouvent par rapport à l' intégrité du pentateuque, comme par rapport à son authenticité.

Le respect des juifs pour ces livres, suffisoit seul, pour empêcher, ou pour rendre du moins inutile, la témérité de

p297

ceux qui eussent prétendu les détruire, ou qui, dans les points tant soit peu importants, eussent seulement prétendu les altérer. Ces livres étoient entre les mains de tous ; on en donnoit un exemplaire aux princes et aux pontifes aussi-tôt après leur inauguration ; on en faisoit tous les sept ans, à la fête des tabernacles, des lectures publiques ; ils étoient pour tous les juifs le fondement de leur croyance, la règle de leurs moeurs, l' unique objet de leur étude ; ils étoient pour eux en quelque sorte les seuls livres ; ils les portoient par-tout, et en rendoient ainsi la perte ou l' altération impossible.

Qu' oppose-t-on, mon fils, à des preuves si convaincantes ? Rien de suivi, rien de solide ; on incidente sur de petites difficultés, qui, par leur foiblesse même, ne font que prêter un nouvel éclat à la vérité.

Quelques endroits ajoutés au texte, comme la mort et la sépulture de Moïse rapportées dans le dernier chapitre du deutéronome, et qui d' ailleurs eussent pu être prévues, écrites, et rapportées

p298

par lui-même ; quelques changemens faits par des copistes sur des noms de villes et dans des choses peu essentielles ; quelques variantes, qui, par le peu d' importance des objets et des mots sur lesquels elles tombent, confirment davantage le concert admirable des différens textes sur le fonds même de la narration ; quelques endroits obscurs et difficiles, qui naissent du peu de connoissance des arts et des usages propres à

ces premiers temps ; des calculs qu' on
oppose à des faits, et qui, peu exacts et
peu vrais, sont démentis par les hommes
les plus éclairés ; Moïse se donnant à
lui-même quelques éloges, d' ailleurs nécessaires,
et suivis dans d' autres endroits de
l' humble aveu de ses fautes ; cet écrivain
parlant toujours de lui en termes indirects,
comme ont parlé d' eux-mêmes
César dans ses commentaires, Xenophon
dans sa retraite des dix mille, Josèphe
dans ses livres de la guerre des juifs,
Procopé dans son histoire ; la prétendue
perte des livres de Moïse avant le prêtre
Helcias, qui, dit-on, les ressuscita ; l' oubli

p299

prétendu de ces livres au temps de la
captivité, de ces livres dont Helcias retrouva
l' original sacré, mais dont les
copies étoient entre les mains de tout le
peuple, de ces livres cités et rappelés sans
cesse aux juifs captifs par leurs prophètes,
aux juifs qui en faisoient leur unique consolation
dans leur exil, et qui en observoient si
scrupuleusement la loi ; mille
autres traits d' une critique aussi peu juste,
aussi mal fondée ; voilà ce qui fait triompher
l' incrédule : vain triomphe, dont il
est seul à s' applaudir, et dont tous les
jours, sur les bancs de nos écoles, on rit
à plus juste titre que lui.
Mais, pourquoi donc, mon fils, des
objections si peu solides deviennent-elles
à ses yeux des argumens sans réplique ?
Ah ! Pourquoi ? C' est qu' il est de son intérêt
le plus pressant d' infirmer nos preuves
sur l' autorité des premiers livres sacrés ;
c' est qu' il conçoit sans peine que leur
ancienneté, leur authenticité, donnent
déjà à la religion un fondement inébranlable.
Et en effet, si c' est Moïse qui a
écrit ces livres, on ne peut plus douter

p300

de la vérité des faits qu' ils contiennent.
Car prends-y garde, cher Valmont, c' est

dès-lors un auteur contemporain qui
parle à sa nation ; qui lui parle de faits,
qui se sont passés et qui se passent encore
sous ses yeux : c' est un écrivain qui
ne peut la tromper, qui ne peut se tromper
lui-même sur la nature et la vérité
de ces faits, dès que ce sont, pour elle
comme pour lui, des faits publics, sensibles,
et permanens. Ainsi, par exemple,
la sortie de l' égypte au milieu de
tant de prodiges, dont l' égypte seule est
la victime, dont tout l' art de ses magiciens
ne peut la défendre, et auxquels
même toute la puissance des démons est
forcée de rendre hommage : le passage de
la mer Rouge, non pas en côtoyant ses
bords, non pas sur la vase de ses flots
retirés, mais au milieu de son lit et à
travers ses flots divisés : le mont Sinaï
tout en feu : la voix retentissante du
très-haut : des flammes des éclairs,
et des foudres, qu' on expliqueroit bien
mal par des feux d' artifice, par la poudre
à canon, que l' on ne connoissoit point

p301

alors et qu' il est absurde de supposer :
la terre entr' ouverte sous les pieds de
Dathan, de Coré, et d' Abiron : le rocher
frappé par la verge de Moïse, et offrant
tout à coup une source d' eau vive à un
peuple, toujours prompt à se répandre en
murmures, toujours prêt à se révolter :
mieux que tout cela encore, les prodiges
du désert, d' autant moins susceptibles
d' illusion, qu' ils étoient pour tous les
juifs, qu' ils se renouveloient tous les
jours, qu' ils ont duré quarante ans ; tels
que la manne, qui leur a servi si longtemps
de nourriture ; leurs vêtemens,
qui se sont conservés pendant tant d' années ;
cette nuée, qui n' a cessé de les
couvrir ; et cette colonne de feu, qui
régloit leur marche : ce sont là sans doute
de ces faits, qu' on ne peut raconter à une
nation comme s' étant passés sous ses yeux
et avec les circonstances les plus frappantes,
si elle n' en a rien vu ; qu' on ne
peut lui faire croire comme les ayant vus,
s' ils ne sont pas vrais ; et qui ne peuvent
être vrais, sans prouver la mission de

celui qui les a opérés au nom même du

p302

dieu tout-puissant, du dieu de vérité.
Mais ces faits ne sont pas les seuls que racontent les livres de Moïse. Ces livres d' un peuple si ancien, et qui sont eux-mêmes de la plus haute antiquité, nous exposent les premiers faits, les premiers évènements de la grande histoire de l' univers. Ils me rappellent à un dieu qui a tout fait ; et ils me donnent, de sa puissance, de sa sainteté, de sa sagesse, les idées les plus nobles et les plus dignes de lui. Le dieu des hébreux n' a rien de commun avec les divinités que le reste du monde adoroit. C' est l' être existant par lui-même ; c' est un dieu unique dans sa substance, infini, parfait dans tous ses attributs. Il existoit, et rien n' existoit encore : à sa voix le monde sort du néant ; il dit que la lumière se fasse, et elle est faite ; il appelle les astres, et ils commencent leur course ; il orne les cieux ; il embellit la terre ; il la rend féconde ; il la peuple d' animaux divers ; et donne à l' univers un maître, un ministre à sa gloire, un interprète à la nature, en créant l' homme

p303

à son image. S' il met plusieurs jours à achever le grand ouvrage de la création, c' est pour nous apprendre qu' il fait tout, non par une impétuosité aveugle et nécessaire, mais librement, sans contrainte, comme il le veut, et au moment où il le veut.

L' univers est créé, le monde a pris sa forme ; et en sortant des mains du créateur, tout est parfait. L' homme reçoit l' hommage de tous les êtres pour le rapporter à son dieu : un précepte léger lui est imposé, pour lui faire sentir que, si tous les êtres lui sont soumis, il est assujetti, aussi bien qu' eux, à l' empire de l' être suprême, et lui doit, comme sa créature, le tribut de sa soumission et de

sa dépendance. Ce précepte, il l' a violé :
tout change de face ; la nature n' a plus
pour lui les mêmes charmes ; il y retrouve
par-tout les funestes suites de son péché :
il les trouve dans lui-même ; son entendement
se remplit de ténèbres, son coeur
s' incline vers la terre, ses sens se révoltent ;
la postérité d' un père coupable perd
en lui ses privilèges et ses droits...

p304

tristes et étonnantes vérités ! Mais que
je trouve gravées sur la face de la nature
entière ; que je trouve imprimées dans
tout mon être, dans ce mélange de grandeur
et de bassesse, de lumières et de
ténèbres, de force et de foiblesse, qui
nous fait si souvent chercher l' homme
dans l' homme même, et qui dans lui
annonce à l' univers un roi, mais un roi
dégradé. Ah ! Du moins à la faveur de
ces clartés précieuses et nécessaires à
l' homme, je ne suis plus un mystère à
moi-même : la nature n' est plus une
énigme, dont l' obscurité me fasse perdre
de vue le dieu qui m' a créé : je connois
maintenant la source des contradictions
qui me désolent, j' ai la clef de tout le
système de l' humanité, j' ai celle de l' état
actuel des êtres qui m' environnent, et
l' univers entier s' explique à mes yeux.
Mais Dieu tourne mes regards vers un
objet plus consolant. Adam a péché ; et
déjà, dans une semence bénite qui naîtra
de la femme, il lui fait entrevoir un
libérateur : par lui, l' homme pécheur
rentrera en grâce avec son dieu ; par

p305

lui, il honorera la divinité comme elle
doit être honorée, et lui offrira un culte
digne de lui plaire.
Cependant la postérité d' Adam se multiplie,
et le péché s' étend et se multiplie
avec elle. Une famille plus sainte est
séparée de la contagion universelle. Les
crimes des enfans des hommes, répandus

sur toute la terre, crient vengeance au seigneur ; sa justice éclate par un déluge universel. Sa bonté conserve le juste et sa famille : Sem, Cham, et Japhet, dont les noms se sont conservés parmi les anciens peuples, deviennent les chefs des nations.

Après le déluge, la constitution de l'univers se trouve affoiblie ; la vie humaine décroît insensiblement ; la confusion des langues s'introduit parmi les hommes ; les premiers peuples se forment ; et les premières conquêtes annoncent au genre humain de nouveaux crimes et de nouveaux malheurs.

Voilà les commencemens du monde, tels que l'histoire de Moïse nous les représente : commencemens heureux, dit

p306

M Bossuet, pleins ensuite de maux infinis ; par rapport à Dieu, qui fait tout, toujours admirables ; tels enfin que nous apprenons, en les repassant dans notre esprit, à considérer l'univers et le genre humain toujours sous la main du créateur, tiré du néant par sa seule parole, conservé par sa bonté, gouverné par sa sagesse, puni par sa justice, délivré par sa miséricorde, et toujours assujetti à sa puissance.

Moïse, à ne l'envisager que comme historien, avoit sur ces premiers temps des mémoires assez sûrs pour nous garantir la fidélité de son récit. La longue vie des patriarches, en simplifiant les générations, rapprochoit de cet écrivain les traditions les plus communes et les plus vraies, les monumens les plus authentiques, et par un très-petit nombre d'hommes le faisoit toucher à la naissance du monde et à la création. Tu le sais, mon fils ; ce n'est pas le nombre des années, c'est la multiplicité des générations, qui rend les choses obscures ; et dans l'exacte vérité, notre ignorance, sur

p307

les temps qui nous ont précédés, ne vient que du peu de temps que nous vivons avec nos aïeux. Si Moïse n'avoit donc voulu que faire illusion à ses contemporains et leur en imposer ; il se seroit bien gardé de faire vivre si long-temps des témoins, dont la mémoire, encore récente, n'eût servi qu'à rendre sensible l'erreur de ses dates et à déposer contre lui ; il se seroit mis en sûreté, en éloignant l'origine du monde, et en multipliant les générations : mais bien loin de là, il parle des choses arrivées dans les premiers siècles, comme de choses constantes, dont il restoit encore un souvenir presque universel et des monumens remarquables. Et en effet, parmi toutes les fables dont sont remplies les histoires des plus anciens peuples, on entrevoit aisément les faits les plus éloignés et les plus mémorables dont parle Moïse. L'oeuvre des six jours attestée par l'historien du peuple de Dieu, l'est en même temps par l'ordre de la semaine, cette coutume si arbitraire et cependant si constamment observée

p308

chez presque toutes les nations. Presque toutes ont eu l'idée de la création du monde, d'abord informe, ce qu'elles ont appelé chaos ; et ensuite réduit à l'ordre que nous voyons. Elles ont toutes, ou presque toutes, fait sortir l'homme de la terre, et ensuite d'un premier homme. L'état d'innocence leur a été connu sous le nom de l'âge d'or, suivi bientôt après d'un autre siècle, où les misères ont été la punition du crime. La longue vie des premiers hommes se retrouvoit dans leurs plus anciennes traditions. Celle du déluge s'est conservée par-tout ; et l'arche même où se sauvèrent les restes du genre humain, a été de tout temps célèbre en Orient. Que dirai-je de plus ? La fable des géans, qui entassoient montagnes sur montagnes pour escalader le ciel, est l'histoire défigurée de la tour de babel, que les hommes

entreprirent d' élever jusqu' aux nues,
et qui fut suivie de leur dispersion. Après
ce fait, nous ne voyons plus rien de
généralement reçu chez tous les peuples,
parce que la diversité du langage coupa
la communication qu' ils avoient eue jusqu' alors.
Mais on retrouve encore, dans
l' origine et la formation des premières
sociétés, des premiers états, dans la
position que Moïse a donnée aux premiers
peuples de la terre, dans leurs noms
et ceux de leurs fondateurs, de nouvelles
preuves de son exactitude : ici, comme
sur tout le reste, les critiques les plus
éclairés et les plus savans sont pour lui.
Enfin dans les traditions particulières,
dans la mythologie des païens et l' explication
de leurs fables, on démêle avec un
peu d' attention presque tous les autres
faits de Moïse, quoique défigurés par la
superstition.
Eh d' ailleurs, cher Valmont, indépendamment
de l' histoire et de la tradition,
la raison même et toute la nature
déposent en faveur de cet historien. Trois
principaux articles de son histoire, la

création du monde et du premier homme,
la chute de l' homme, et le déluge,
une fois prouvés, garantissent, amènent,
et prouvent suffisamment tous les autres
faits qu' il nous raconte.
La création du monde, incompréhensible
à notre imagination, est sensible à la
raison. Le monde n' est point éternel, incréé,
existant par lui-même ; les attributs
de l' éternité, de la nécessité, ne conviennent
point à la matière ; elle porte au contraire
tous les attributs d' un être dépendant,
et dans son existence, et dans sa manière
d' exister : la matière, le monde,
toutes les parties du monde ont donc aussi
été créées : il y a donc eu aussi un premier
homme. Eh, comment un premier
homme n' auroit-il pas été créé ? Supposeras-tu,
mon fils, une succession d' hommes
à l' infini ? Elle répugne ; puisque dans

toute la précision du terme elle supposerait
une suite d' effets, sans aucune cause suffisante
de cette suite infinie : dans cette progression

p311

tout seroit effet, et rien ne seroit
cause proprement dite. Supposeras-tu un
premier homme, formé du limon de la
terre et de la rencontre de molécules
organiques ? Tu mets des mots à la place des
choses ; tu expliques un fait, par l' hypothèse
la plus insuffisante comme la plus
obscurc ; tu donnes, à un ouvrage admirable
et rempli d' intelligence, la cause la plus
aveugle ; tu donnes à l' esprit la matière
pour principe. La raison toute seule nous
rappelle donc à la création du monde, à
la création du premier homme.

Mais dans quel temps le monde, le
premier homme ont-ils été créés ? Est-ce
dans des temps fort anciens ? L' affaissement
continuel des montagnes, qui se
prouve par mille expériences et qui cependant
n' a produit encore que des effets
peu sensibles, l' état du monde civil et

p312

du monde moral, la moitié de la terre
presque encore déserte ou peu habitée,
les progrès si bornés de l' esprit humain,
la nouveauté même des sciences
et des arts, à considérer le nombre de
siècles que nous avons parcourus, démontrent
une origine, dont l' époque ne
peut être plus ancienne que celle que
Moïse donne à la terre et à ses premiers
habitans.

Mais encore, de quelle manière a été
créé celui qui l' a habitée le premier ? Ici,
mon fils, imagine, si tu le peux, soit pour
l' âge, le temps de la vie, le point de
force et de maturité auquel il a dû sortir
des mains du créateur, soit pour les
lumières et les secours nécessaires qu' il
a dû trouver en lui-même et autour de
lui en ouvrant les yeux à la lumière, soit
pour l' état du monde entier, et l' ordre

qui a dû régner dans toute la nature à la création de l' homme innocent et juste, imagine quelque chose de plus raisonnable, de plus satisfaisant, et qui réponde mieux à toutes les difficultés, que le récit de Moïse.

p313

à l' égard du second article de son histoire, qui est la chute de l' homme et sa dégradation, un sentiment intime, auquel je te rappelois, il n' y a qu' un instant, semble nous l' annoncer malgré nous. Le fond de misère et de corruption que l' homme découvre en lui, lorsqu' il veut être de bonne foi avec lui-même ; cet empire des sens, auquel il cède et dont il a honte ; cette nudité, qu' il couvre et dont il rougit ; cette grandeur, qui est démentie par tant de bassesse ; cette pente au mal, qui est démontrée par la corruption universelle

p314

et par la comparaison du mal avec le bien ; ces contradictions perpétuelles, qu' il trouve dans le fond de son être ; ces deux hommes, si je puis parler ainsi, qu' il porte dans un seul ; cette révolte de toute la nature contre lui, lors même qu' il paroît fait pour être le maître et le roi de toute la nature ; que de preuves de sa dégradation et de sa chute !

Le troisième article essentiel du récit de Moïse, est le déluge. On y trouve des difficultés dans la quantité d' eau nécessaire pour inonder la terre : mais, sans nous arrêter à la manière dont s' est fait le déluge, et à laquelle Moïse n' a pas prétendu, sans doute, que des causes purement naturelles dussent suffire ; sans ôser déterminer les effets que produisit la main du tout-puissant, lorsqu' elle inclina l' axe du monde, lorsqu' elle ouvrit les cataractes du ciel, et qu' elle épancha de cette urne immense cette

vaste quantité d' eau, auparavant invisible
et suspendue, ou continuellement
atténuée dans l' atmosphère du globe

p315

terrestre, lorsqu' enfin elle rompit le réservoir
du grand abîme, et fit sortir la
mer de son lit pour en répandre les eaux
sur toute la terre habitable ; du moins
pouvons-nous dire avec assurance, que le
déluge nous est garanti par l' histoire de
tous les peuples. La tradition, non d' un
déluge seulement local, mais du déluge
universel, est répandue par tout, malgré
la distance des lieux et la diversité des
moeurs et du langage. Les chinois
même, à travers toutes leurs fables, en
ont laissé subsister la mémoire dans leurs
livres ; comme on y retrouve aussi, dans
le règne qu' on prête à leurs premiers empereurs,
la longue vie des premiers hommes.
Jusque dans le nouveau monde,

p316

un événement, si prodigieux et si différent
de toute autre révolution, a laissé
parmi les nations les traces les plus profondes.
à la tradition et à l' histoire
se joignent, en faveur du déluge, les
plus saines observations de la physique,
malgré toutes les explications contraires
qu' on a voulu donner des monumens
qu' elle nous en offre de toute part. Un
déluge particulier n' explique point ces
coquillages, ces poissons de mer pétrifiés,
ces plantes étrangères empreintes
sur des pierres, médailles toujours subsistantes
du déluge universel, dispersées sur tout le
globe de la terre, et qui, des contrées les plus
éloignées, ont été transportées sur les plus hautes
montagnes, sur le penchant des collines, et
dans le fond des vallées. La terre sortie
du sein des eaux, la mer se creusant un
lit au milieu d' elle et formant des montagnes,
cet antique système, en flattant
notre curiosité par une foule de suppositions
ingénieuses, n' explique, d' une

manière satisfaisante pour la raison, ni l'état du globe terrestre, ni la formation

p317

de l'homme, ni son état actuel. à quoi serviroit d'ailleurs d'élever des montagnes, de creuser des bassins, par le seul mouvement des eaux ? On retrouveroit toujours la même quantité d'eau, la même quantité de terre ; celle-ci seroit donc toujours couverte d'eau comme dans l'origine du monde, et le niveau de la mer n'auroit pas baissé d'une ligne. De quelque côté qu'on se tourne, il est donc plus naturel, plus raisonnable, d'en revenir au récit de Moïse. Il ne nous offre pas, il est vrai, des systèmes hardis, mais sans fondement, des hypothèses brillantes que l'imagination seule a enfantées ; les faits qu'il nous présente sont, je le répète, les faits les plus conformes à la raison ; ils sont exprimés dans un style simple, mais grand

p318

dans sa simplicité ; et ce que je remarque dans toute l'écriture, c'est cette élévation, jointe à une onction douce et tendre qui ne se trouve qu'en elle. Eh, mon fils, si Moïse n'eût été qu'un inventeur, où eût-il pris, dans les anciens temps, toutes ces idées nettes et précises sur les objets les plus intéressans ; tout ce tissu de faits si bien liés ; tous ces détails immenses et si suivis ; tous ces calculs si difficiles, si nombreux, et au fond si justes et si vrais ; toutes ces notions si grandes, si lumineuses, si sublimes sur la nature de Dieu, de l'être existant par lui-même, *je suis celui qui est* ; sur les caractères de sa puissance, *il dit que la lumière se fasse, et elle a été faite* ; sur tous ses attributs de sainteté, d'amour pour l'ordre et pour le bien, qui éclatent de toute part dans les livres de cet homme si hautement inspiré ? Où eût-il pris tous ces rapports avec l'histoire des

autres peuples et la fondation des premiers empires ; tous ces détails de géographie, de chronologie, disons-le même, d'histoire naturelle, que les plus profondes

p319

recherches et les plus savantes discussions n'ont pu encore parvenir à démentir d'une manière solide et raisonnable, mais qu'au contraire elles confirment plus fortement de jour en jour ? Où eût-il pris les promesses si importantes faites à Abraham, si bien vérifiées dans toutes leurs parties, et si hautement attestées par la séparation et par la conservation des deux familles d'Isaac et d'Ismaël depuis plus de 3500 ans ? Où cet écrivain eût-il pris la naïveté de

p320

ses récits, et tous les caractères de vérité qui les accompagnent ? C'en est assez, sans doute, pour te forcer de reconnoître l'authenticité, comme l'intégrité de nos premiers livres sacrés. C'est assez de tout ce que nous venons de dire, pour te faire avouer que la religion chrétienne, en la considérant, comme nous le ferons bien-tôt, dans sa liaison nécessaire avec l'ancien testament, renferme déjà le premier caractère de vérité que nous avons assigné. En effet, le plus ancien de tous les peuples, à dater du moins des époques de sa première origine, me présente un livre, qui a pour lui des preuves manifestes de la plus haute antiquité, et qui renferme les faits les plus anciens ; ce peuple, ce livre, et ces faits éclatans me ramènent à la plus ancienne religion ; et cette religion, selon le langage du peuple chrétien, ne fait qu'un corps avec la sienne. à ce premier titre, mon fils, qu'elle doit déjà te paroître respectable ! Mais pour lui confirmer ce titre et lui assurer ton respect, examinons si la liaison de l'ancienne

alliance avec la nouvelle, de la religion des hébreux avec celle des disciples de Jésus-Christ, est telle que le chrétien le prétend ; si elle donne au christianisme le caractère de l' unité, le caractère de la perpétuité ; après quoi nous finirons par l' examen de son excellence ou de sa sainteté : et si elle réunit ces trois caractères au premier, ô mon fils ! Que lui manquera-t-il pour être à tes yeux une religion toute divine, et pour mériter de ta part le plus humble et le plus fidèle hommage ? Mais souffre, Valmont, que, me partageant entre toi et émilie, je m' interrompe en sa faveur. Je lui dois une réponse, et je m' empresse à la lui faire. Nos deux époux t' écrivent, ainsi qu' à leur tendre amie, par le même courrier que moi.

LETTRE 36

du marquis à la comtesse de Valmont.

tu veux, ma chère émilie, que je règle ton goût, tes sentimens, ta conduite, sur l' usage des grands biens que tu possèdes ; et tu penses que le comte lui-même me saura gré de mes conseils sur un objet si délicat et si important. Le rang que ton mari tient à la cour, ses richesses et les tiennes, la juste nécessité où il est de s' en faire honneur, l' espèce de rivalité de faste et d' éclat qui règne parmi les courtisans et dans tous les états, les bienséances, en un mot, et le ton du siècle ; que dis-je ? L' intérêt, le bien réel de la société, n' autorisent-ils pas de ta part, n' exigent-ils pas même une habitude de luxe et de somptuosité, des dépenses peut-être exorbitantes, mais qui, parce qu' elles sont aujourd' hui si communes, te deviennent en quelque sorte nécessaires ? Sans doute, ma fille, il est des bienséances

p406

d' état, qu' on doit se faire un scrupule de violer. L' amour de l' ordre, le premier de tous les sentimens pour une ame bien née, la première de toutes les loix pour un esprit juste et bien fait, met chaque homme à sa place, fait garder à chacun sa dignité et son rang, conserve le vrai rapport des états et des choses, et porte par-tout la décence des coutumes, des sentimens, et des moeurs. Ce qui, dans une condition plus obscure, seroit une vanité ridicule et une affectation insupportable, devient noblesse, convenance, et dignité dans un rang plus élevé ; ce qui, habituellement, ou dans des occasions moins importantes, seroit folie et prodigalité, devient, dans d' autres momens, dans des circonstances plus essentielles et des occasions d' éclat, magnificence, grandeur d' ame, et générosité. Mais cette sorte de convenance, dans l' usage des richesses, n' est point le luxe sur la nature duquel tu desires si vivement d' être éclairée. Ici, mon émilie, je me trouve arrêté dès la première notion

p407

que je voudrois t' en donner. Qu' est-ce que ce luxe, que tu dois te permettre ou te défendre, suivant l' idée vraie que tu auras su t' en former ; le luxe, dont on a dit tant de mal autrefois, et dont on dit tant de bien aujourd' hui ? En faire l' éloge, en célébrer les avantages ; c' est philosophie, c' est sagesse parmi ses plus illustres partisans et dans ce siècle éclairé : en dégrader la nature avec les sages de l' antiquité, en détailler avec eux les inconvéniens, en réprover comme le législateur des chrétiens les principes et les effets ; c' est dans les uns, si l' on en croit les philosophes de nos jours, le langage de déclamateurs insensés, de froids moralistes, qui ont censuré le luxe avec plus de morosité que de lumières ; c' est, dans les autres, l' aveuglement du fanatisme et de la superstition. Eh, qu' est-ce donc encore une fois que

le luxe, envisagé par de si grands hommes sous des points de vue si différens ? Pour fixer nos idées par rapport à lui, n' en changeons pas, s' il se peut, la notion la plus commune, et commençons par fixer

p408

le sens du terme qui sert à l' exprimer : peut-être ne dira-t-on plus que le luxe n' est qu' un mot sans idée précise, que le luxe n' est qu' un vain nom. Chaque chose a sa mesure : la nature a la sienne, qui est celle de nos besoins ; la société a celle de l' état et du rang ; la fortune a la sienne également, ce sont nos facultés. Passer cette mesure, c' est désordre, c' est abus. Cela posé, dans sa signification la plus générale, la plus universellement reçue, qu' entend-on par le luxe ? Est-il l' usage simplement honnête et raisonnable, ou est-il l' abus des richesses ? A-t-on voulu dire seulement que celui qui s' y livre ne fait qu' user de son industrie et de son opulence, de manière à se procurer un bien-être plus réel ? Ou veut-on faire entendre par-là qu' il en use, plus pour l' ostentation que pour la décence, plus pour les excès de la mollesse que pour une utilité réelle, plus pour des goûts frivoles que pour des agréments et une convenance honnêtes et pour une juste nécessité ? Si j' interroge à cet égard, non l' esprit de système, mais l' opinion commune,

p409

qui seule a droit de fixer le sens des termes, la question sera bientôt décidée ; et de l' idée générale nous verrons sortir, ce me semble, cette notion exacte et précise : le luxe est l' usage des richesses pour l' ostentation et la vanité, ou pour la recherche d' une excessive commodité. C' est là en effet ce que nous offrent tous les états, toutes les conditions, lorsqu' on dit que le luxe y règne ; et l' abus

p410

est censé d' autant plus grand, que cette ostentation est plus marquée, que cette recherche des aises et des commodités est plus excessive, relativement au rang que nous tenons dans la société, à nos vrais besoins et à nos facultés.

Mais cet usage des richesses, ainsi entendu, cet abus qu' on en fait, peut-il être un bien ? L' est-il par rapport au particulier ?

L' est-il du moins par rapport au corps entier dont nous sommes membres ?

La question, ainsi réduite à ses justes termes, ne souffre plus, je crois, de si grandes difficultés.

Regarderai-je comme un bien pour toi, ma fille, comme un bien pour chacun de nous, une ostentation de richesses, qui, par une suite nécessaire, par une filiation inséparable du luxe, engendre et nourrit chaque jour l' insatiable cupidité, la dureté, l' orgueil, la jalousie, l' envie de paroître toujours davantage ; et qui par-là même fait sacrifier un bien-être réel à un éclat vain et chimérique, la douce et honnête liberté à une brillante et honteuse servitude, le repos de l' esprit

p411

et du coeur aux inquiétudes et aux tourmens de la vanité, les expressions touchantes de l' humanité et le cri de la nature à la soif de l' or et au desir de primer ? Envisagerons-nous comme un bien un air de faste et d' opulence, qui, avec l' apparence des richesses, en ôte bientôt la réalité ; qui fait contracter de jour en jour de nouvelles dettes, sans fournir en proportion des ressources, à moins qu' elles n' avilissent ; qui fait céder une gloire solide et une vraie dignité à une décoration de théâtre et à un masque de grandeur ; qui porte la désolation et la ruine dans une famille, sous prétexte d' en rehausser l' éclat et d' en faire valoir la noblesse ; qui est cause que les liens les plus sacrés se relâchent, que les parens les plus proches paroissent étrangers les uns aux autres, qu' à moins d' une naissance

illustre on rougit de porter le nom de ses pères, que les mariages sont mal assortis et deviennent tous les jours plus difficiles ? Que dirai-je de plus ? Faudra-t-il considérer comme un bien, une recherche de commodités excessives, qui, par la

p412

nature même des choses et par un enchaînement facile à saisir, augmente les besoins, rétrécit l' esprit, dégrade le goût, énerve le courage, corrompt les mœurs : et dès lors multiplie les maux par les jouissances, et le mal-aise par les desirs ; rend l' existence plus pénible en paroissant la rendre plus douce ; force toujours à se croire plus malheureux et plus indigent de ce qu' on n' a pas, qu' heureux et riche de ce que l' on a ; nous étourdit et nous enivre dans l' abondance, et nous laisse sans force et sans ressource dans les revers ; immole les vertus à l' aisance et l' honneur à la volupté ?
ô ma fille ! Il est donc vrai : si la multiplicité

p413

des besoins enfante le contentement et la paix ; si l' apparence du bonheur vaut mieux que le bonheur même ; si un éclat fastueux, qui rapetisse nos idées et avilit nos sentimens, fait la grandeur ; si c' est un bien qu' un raffinement de mollesse et de volupté, qu' un surcroît de plaisirs qu' on achète aux dépens des vertus et des mœurs ; que dis-je ? Si la différence entre la vertu et le vice est une chimère ; le luxe n' est qu' un nom, le luxe n' est point un mal. Mais peut-il en être un à l' égard du particulier qui s' y livre, et être un bien pour la société toute entière ? Les membres peuvent-ils être mal sains et le corps en santé ? Est-ce un bien pour l' état, que les distinctions soient pour les richesses, et non pour le mérite ; que la honte ne soit plus dans les actions basses et viles,

p414

mais dans l' indigence ; qu' à force de vouloir se distinguer par un vain éclat, on ne distingue plus personne, et que tous les rangs soient confondus ? Est-ce un bien, que l' esprit et le goût des petites choses gagnent tous les ordres de citoyens ; que le faste étouffe l' honneur ; que, par la trop grande ardeur de jouir, avec du crédit et de l' opulence tout soit sensé permis, que la timide innocence, pauvre et dénuée de secours, soit mise à l' enchère, soit vendue par des parens avides ou indigens, et soit sollicitée, soit achetée par le riche voluptueux ? Est-ce un bien, que la jeunesse du village apprenne à jouer la comédie chez son seigneur, s' ennuye de son travail, déteste sa pauvreté libre et tranquille, abandonne son hameau, et fasse bon marché de son honneur pour acheter des fontanges ? Est-ce un bien pour l' état, que l' artisan soit à

p415

la merci du moindre caprice, du moindre dérangement dans les modes, et meure de faim, tandis qu' une autre classe d' artisans se nourrit et s' enrichit de son désastre ? Est-ce un bien, que, pour satisfaire la vanité, que, par une habitude de délicatesse, ou qu' enfin, par le danger d' une misère plus grande, on craigne de multiplier le nombre de ses enfans ; que les villes se dépeuplent sourdement, moins encore par la quantité d' hommes que le libertinage fait périr, que par ceux que le luxe empêche de naître ? Est-ce un bien, que les campagnes soient désertes, parce que le bon homme sera foulé ; parce que nous prendrons sur son nécessaire pour fournir à notre superflu ; parce qu' il paroîtra plus doux au fils du villageois ruiné et avili d' étaler la riche et brillante livrée d' un roturier parvenu, que de tracer sans fruit et sans honneur le sillon pénible et vraiment honorable qu' avoient tracé ses pères ; parce qu' enfin un petit nombre d' hommes avides, pour contenter leur faste et leur cupidité,

acheteront presque seuls le produit de

p416

nos champs, exporteront au loin nos
moissons, dépouilleront l' état de ce que
la nature libérale prodiguait également
à tous, feront naître la disette au milieu
de l' abondance, et porteront la misère
et la mort où les bénédictions du
ciel sembloient porter la fécondité, la
vie et le bonheur ? Est-ce encore un bien,
qu' au sein de la mollesse les forces diminuent,
les tempéramens s' affoiblissent,
les constitutions changent, et n' offrent
plus dans la paix que de lâches et honteux
sybarites, et dans la guerre que des
hommes énervés, sous des chefs peut-être
encore pleins de valeur ? Est-ce
un bien, que, dans la dépravation générale, le
luxue de l' esprit suive celui des
moeurs et déprave le goût comme les sentimens ;
que l' esprit de patriotisme s' altère ;
que l' intérêt particulier succède à
l' amour du bien commun, qu' on ramène tout à soi, et
rien à l' état dont on fait
partie ; qu' on en trahisse la gloire ;
qu' on se joue du sort de ses concitoyens ;
et que, chez des peuples corrompus par le
faste et l' amour des richesses, on ait vendu

p417

quelquefois les armées, les villes, les provinces,
et sa patrie, à prix d' argent ? Que
sais-je enfin ; est-ce un bien, que les besoins
croissant avec l' industrie et le commerce,
ils consomment, ils absorbent
tous les fruits de l' une et tous les produits
de l' autre ; qu' ils épuisent l' état en paroissant
le faire fleurir ; et qu' après lui avoir
donné un air de santé qui couvre une
maladie réelle, ils le laissent obéré, languissant,
affoibli, sans argent, sans crédit, et sans
ressources ? Car voilà, ma
fille, tous les effets du luxe.
Pour éluder toutes ces vérités et mettre
le luxe à couvert de ces justes reproches,
on a dit, et c' est le tour le plus

ingénieux qu' on ait pu donner à sa défense ;
" que le luxe ne faisoit qu' accompagner
tous ces effets, mais qu' il n' en
étoit pas la cause ; que cette cause de
tant de maux étoit seulement dans les
moeurs " . Mais si des maux si grands,
des moeurs si dépravées, sont presque
toujours à côté du luxe, que penser d' un
luxe qu' accompagne pour l' ordinaire un
si triste cortège ? Mais ces maux ne tiennent-ils

p418

pas évidemment au luxe, comme
une suite naturelle et nécessaire, comme
l' effet tient à son principe ? Et ne sont-ils
pas à son égard des enfans légitimes,
que ne peut désavouer leur père ? Mais
s' il est vrai que les moeurs influent sur le
luxe et sur ses suites, avec quelle force
prodigieuse, quelle rapide et funeste influence,
le luxe ne réagit-il pas sur les
moeurs ? On cite des exemples de quelques nations
où le luxe n' a pas toujours
eu de si tristes effets. Mais dans l' histoire
des faits, comme dans l' histoire naturelle,
des exemples particuliers prouvent
bien peu contre des choses généralement
reconnues ; ou parce que ces faits sont
équivoques, ou parce que les circonstances
sont différentes, que l' application
des exemples n' est pas juste, et que
les conséquences sont au moins incertaines.
Hé ! Que prouvent en effet quelques
inductions particulières contre l' autorité
de tous les législateurs ; contre celle de
tous les historiens et de tous les philosophes,
qui se sont montrés les observateurs
les plus sages et les plus fidèles ;

p419

contre la commune expérience de tous
les siècles ?
On a dit " que le luxe n' étoit dangereux
que pour de petits états, et qu' il
enrichissoit les grands " . Mais ce que
je t' ai montré, ma fille, des effets du

p420

luxe, est propre également à tous ; et je ne sais si, dans la comparaison, le principe contraire à celui que l' on veut établir ne seroit pas le moins opposé à la vérité : quoi qu' il en soit, tous les grands royaumes, si l' on en croit l' histoire, se sont perdus par le luxe.

" le luxe, a-t-on dit encore, excite l' industrie, anime les arts, fait circuler les espèces, peuple les villes, et fait vivre une foule d' artisans " . Mais s' il excite l' industrie aux dépens des moeurs ; s' il anime les arts dans les choses frivoles et en dégradant le goût des artistes ; s' il épuise tôt ou tard les espèces qu' il fait circuler ; s' il dévaste les campagnes pour peupler les villes,

p421

que bientôt il dépeuple à leur tour ; s' il fait des artisans inutiles et des valets, aux dépens de la classe nécessaire des laboureurs ; et si, de ces artisans, il en fait mourir de faim par le trop grand nombre, plus qu' il n' en nourrit ; s' il ruine la noblesse, pour la mettre de niveau avec les modes et les caprices de ceux qui se sont enrichis par la finance ; s' il multiplie les faillites, après avoir donné à un faste arrogant le pain des créanciers ; si, pour augmenter la fortune de quelques citoyens, il engendre dans l' esprit du grand nombre le goût et l' habitude des malversations et des crimes ; s' il a mille autres inconvéniens, qu' il seroit trop long de détailler : alors, pour un état quelconque, le luxe est-il un gain ? Ah ! Je l' avouerai sans peine, le luxe donne pour quelques momens un air de force et de puissance, tandis que sourdement

p422

il mine, et qu' avec le temps il détruit.
Cet air de vigueur qu' il prête ressemble

à l' embonpoint d' un corps qu' engraisent
des humeurs superflues, et qui
manque de la chaleur nécessaire. Signe
apparent de la vie et de la santé, il porte
en lui le germe de la mort. Ce seront,
si l' on veut, les richesses de l' agio,
avec lesquelles l' état est bouleversé et le
particulier se retrouve plus pauvre qu' il
n' étoit auparavant.

" ce qui est luxe pour les uns, a-t-on
dit enfin, ne l' est pas pour les autres ;
ce qui est luxe pour nous, cessera de
l' être pour nos neveux : d' où il suit que
le luxe n' est nulle part, ou qu' il est
par-tout " . Quelle conséquence !
Et ne s' ensuit-il pas au contraire qu' il y a
donc en effet pour bien des personnes
un luxe, qui, à raison de l' état, des facultés,
des vrais besoins de circonstance
et de bienséance, peut, dans des cas particuliers,
ne l' être pas pour un petit nombre
d' autres ; qu' il y a des choses, qui,
pendant un temps, sont de luxe à l' égard
de presque tout le monde ; qu' avec elles

p423

les besoins factices de presque tous augmentent ;
et qu' avec elles en proportion
le citoyen s' appauvrit ?
Concluons donc, ma fille, et qu' il y
a un luxe réel, et que rien n' est plus à
desirer que le retranchement du luxe,
dont la nature est de croître toujours jusqu' au
bouleversement de toutes les conditions
et de la société toute entière. Mais
à qui appartient-il de le retrancher ? à
ceux qui ont l' empire sur l' opinion et sur
les modes, qui ont le pouvoir de changer
les moeurs, à qui il appartient de donner
l' exemple,... aux grands, pour le
dire en un mot : et comme ceux-ci dominent
sur l' esprit du peuple, c' est le souverain
qui domine sur eux. C' est en attachant
la honte au faste, les distinctions
aux services réels, et l' honneur à la vertu,
que le luxe tombe, que les moeurs
se réforment, et que l' état lui-même reprend
son ancienne vigueur.
Jusqu' ici, ma chère émilie, je ne t' ai

p424

parlé que le langage de la raison ; mais seroit-ce bien à toi que je négligerois de parler celui de l' évangile et du sentiment ?

Le riche condamné par ton divin maître, ce riche voluptueux, fastueux, et superbe (car l' orgueil, le faste, et la volupté vont ensemble), étoit en même temps dur et impitoyable. C' est-là encore l' effet du luxe. Il resserre le coeur ; et, lorsqu' il est question de subvenir aux besoins du pauvre, il ne trouve jamais de superflu. Cependant c' est sur cela même qu' au tribunal du juste juge, du dieu des chrétiens, nous serons le plus sévèrement repris et condamnés. " retirez-vous de moi, dira-t-il au réprouvé : j' ai eu faim, et vous ne m' avez pas donné à manger ; j' ai eu soif, et vous ne m' avez pas donné à boire ; j' ai été sans logement, et vous ne m' en avez pas procuré ; j' ai été sans habit, et vous ne m' avez pas revêtu ; j' ai été malade et en prison, et vous ne m' avez point visité : car je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez manqué de

p425

rendre ces soins au plus petit d' entre mes membres, vous avez manqué de me les rendre à moi-même " . L' insensé ! Il a refusé de placer dans le ciel les biens qu' il possédoit sur la terre ; et pour de vains plaisirs qui passent comme l' ombre, pour un faux éclat d' un moment, il s' est préparé des regrets éternels. Tu as des richesses : eh, ma fille, avec un coeur tel que le tien, serois-tu donc embarrassée sur l' usage qu' on en peut faire ? N' y a-t-il pas des malheureux ?

p426

De tous les traits de ressemblance avec l' être suprême, le plus flatteur pour

l' homme est d' être bienfaisant. Mais le luxe empêche presque toujours de le devenir autant qu' on devroit l' être ; il absorbe tout le patrimoine des pauvres.

Pour toi, ma fille, je t' ai toujours connue trop sensible à leurs peines, pour croire aisément que tu pusses consentir à donner au faste ou à la mollesse ce que tu dois à leur indigence. Eh, n' est-ce pas toi que j' ai vue tant de fois, n' ayant que Dieu pour témoin et ton père pour guide, porter dans les réduits les plus obscurs la consolation et l' abondance ; changer en larmes de reconnoissance et de joie, les larmes amères de l' opprobre et de la douleur ; forcer le malade, qui maudissoit sa misère, de rétracter ses murmures

p427

et de lever encore vers le ciel ses mains tremblantes pour le bénir ; rendre à la mère languissante et désolée la santé et son fils, qui, faute de secours, expiroit sur son sein ; arracher à une infâme prison un chef de famille, qui, sans reproche devant Dieu, n' avoit à rougir devant les hommes que d' une dette qu' il n' avoit pu s' empêcher de contracter ; rendre leur état et la vie à des familles honnêtes, qui préféroient la mort à la honte et à la mendicité ; les leur rendre, en respectant leur secret, en respectant leur malheur ? Car enfin quel respect ne doit-on pas aux malheureux !

ô ma chère émilie ! Comment y a-t-il des riches qui ne connoissent pas le plaisir si touchant et si pur, de faire renaître dans des coeurs sensibles la joie et le bonheur ? Comment ne se regardent-ils pas comme chargés par état de tous les indigens qu' ils peuvent secourir ? Ah !

p428

Voulons-nous qu' il n' y ait point de malheureux parmi nous ? Eh, qui auroit l' ame assez mal faite pour ne le pas vouloir ? Que chaque famille aisée adopte

une famille pauvre ; que celle qui l' est
davantage en adopte plusieurs ; qu' au
lieu de se livrer aux dépenses somptueuses,
à celles qui ont pour objet des choses vaines et
futiles, elle se dépouille, en
faveur de cette famille qu' elle aura
adoptée, d' une partie de son superflu ;
qu' elle l' aide de ses conseils et de sa
protection ; qu' elle lui ménage des ressources
par son crédit ; qu' elle agisse et fasse
des démarches en sa faveur : elle jouira
de la douce satisfaction de voir une famille
entière ressuscitée par ses soins ; elle
fournira, à l' artisan qui en est le chef,

p429

des instrumens pour son travail ; elle sauvera
du danger l' innocence de tendres
enfans, qui se seroient perdus par la
misère ; elle favorisera la naissance et
l' accroissement de leurs foibles talens. Et
qu' on ne s' effraye pas de ce qu' il en coûteroit
pour une si belle oeuvre : non seulement
on est bien payé, au fond de sa
conscience, du bien que l' on fait dans
une pareille adoption, par l' extrême plaisir
qu' on éprouve en le faisant ; mais
cette adoption se maintient à moins de
frais qu' on ne pourroit le croire : lorsqu' on
se charge d' une famille où tous les
membres travaillent, il faut peu de chose
pour rendre leur travail suffisant à leur
entretien ; et il en reste encore assez à des
ames bienfaisantes, pour porter ailleurs
et étendre plus loin leur libéralité.
Que le riche fasse plus encore ; qu' il
fasse oublier la source souvent impure
de ses richesses et de son opulence, en
élevant des monumens au bien commun ;
car c' est ici qu' on ne sauroit mettre trop
de grandeur et d' éclat : qu' il fasse construire
ou qu' il prenne soin d' orner des

p430

édifices publics ; qu' il répare et embellisse
nos routes ; qu' il relève nos temples ;
qu' il donne de la majesté au culte ; qu' il

dote des vierges ; qu' il favorise les mariages bien assortis ; qu' il enrichisse sa patrie. Eh, ma chère émilie, toutes ces dépenses ne valent-elles pas bien celles du luxe ? Et les doux fruits qu' on en retire, par l' estime de ses concitoyens, par sa propre estime, ne valent-ils pas bien ses plaisirs ? ô ma fille ! Pour penser ainsi, tu n' as jamais eu besoin que de ta piété et de ton propre coeur ; et qu' heureux sont ceux dont toute la philosophie n' est que la religion et le sentiment !

p450

LETTRE 37

de la comtesse au marquis de Valmont.
votre morale, mon tendre et respectable père, vos principes sur le luxe et sur l' emploi des richesses, sont l' unique morale et les seuls principes que puisse adopter mon coeur, et qui soient de nature à contenter ma raison. Mon père me les avoit inspirés dès l' âge le plus tendre, et je n' ai pas été surprise de les voir confirmés d' une manière si sensible par un second père tel que vous. Je suis seulement fâchée que vous mettiez sur mon compte, aux yeux de mon mari, les oeuvres de charité et de bienfaisance, que dans les premiers temps de mon mariage vous m' aidiez vous-même à faire, et que je n' eusse jamais entreprises avec tant de zèle et de facilité, si vous ne m' eussiez servi de guide et de modèle. Le comte a paru frappé, mais en bien, de ce petit mystère que votre lettre lui a révélé, et que je tenois toujours secret

p451

avec d' autant moins de scrupule, que je ne prends ces sortes de libéralités que sur la portion de biens qui m' a été spécialement réservée. J' ai lieu de penser qu' à l' avenir il n' exigera plus de moi de dépenses

excessives, mais celles seulement qui conviennent à mon rang, et que je ne pourrais me dispenser de faire, sans manquer à mon mari, à mon état, et à moi-même. Il est maintenant le premier à retrancher, dans ces jours de calamités, un superflu, qui semble pris sur la misère publique, et qui insulte aux malheureux. Son coeur, naturellement bon, devient par vos leçons de plus en plus sensible ; mais son esprit, trop jeune encore, son caractère impétueux, ne lui permettent pas toute la raison que je voudrais trouver en lui. Il n' y a, je le sens, que la religion qui puisse le former avant l' âge : car tel est son chef-d' oeuvre ; elle supplée à l' expérience même, et donne à la jeunesse une sagesse prématurée. Valmont ne fait que pressentir les vérités auxquelles vous le conduisez par degrés ; il ne fait qu' entrevoir ce jour si pur, qui par vos

p452

soins ne tardera pas à l' éclairer. En attendant que ce vif éclat de lumière étonne, frappe son ame, et opère son changement, qu' il me reste de choses à craindre et à souffrir ! Sa jalousie s' accroît et produit en lui une autre espèce d' aveuglement, presque aussi funeste que le premier. Tout l' aigrit, tout lui fait ombrage ; et les inquiétudes, les soupçons qu' il me laisse entrevoir, en blessant ma délicatesse et mon amour pour lui, font tout à la fois mon supplice et son propre tourment. N' ayant plus la force de soutenir, ni l' idée des peines qu' il endure, ni l' injustice qu' il me fait, trop sensible peut-être, et trop foible pour ce nouveau genre d' épreuve, je crus devoir un jour m' expliquer avec lui. Je tenois une de ses mains que j' arrosois de mes pleurs : cher Valmont, lui dis-je à travers mille sanglots, quel regard sombre et farouche lancez-vous sur moi ! Vous m' aimez, et dans votre amour vous semblez me haïr : de quoi vous plaignez-vous ? Quel sacrifice exigez-vous de moi, que je ne sois prête à vous faire avec plus d' empressement que

vous ne paroîtrez les desirer ? Voulez-vous que je me condamne à une entière retraite ? Elle me sera douce avec vous : mon état actuel entraîne mille incommodités qui peuvent me servir d'excuses. Voulez-vous permettre du moins qu'à l'égard de Lausane... à ce mot, mon mari pâlit, frémit ; et son trouble trahissoit malgré lui ses dispositions les plus secrètes.

-non, madame, je ne permets et n'exige rien de ridicule et d'insensé : Lausane sera toujours mon ami ; et, par bien des motifs, il seroit le dernier que je voulusse éloigner.

-quel ami ! M'écrai-je à l'instant... à peine eus-je prononcé ces mots, que j'en sentis toutes les conséquences, par l'altération plus grande encore que je remarquai dans Valmont, et par tout ce que j'avois à craindre de sa vivacité.

-quoi, madame, reprit-il avec chaleur, le baron vous auroit-il manqué ? -on ne manque à une femme telle que moi, lui dis-je à l'instant, qu'autant qu'elle le veut bien : et vous me connoissez. Mais, sans me manquer précisément, le baron m'aime, ou feint de m'aimer ; vous en

avez fait un jeu ; c'est vous qui m'avez forcée de recevoir ses visites trop assidues ; elles m'ont toujours été à charge ; et vous devriez me savoir gré de la contrainte que je me suis imposée. Je n'estime point assez Lausane pour en faire un ami ; il me convient encore moins sous un autre titre, et je n'ai jamais ambitionné que le coeur de mon mari. Cependant, cher Valmont, votre air sombre et inquiet à son approche, semble me punir de mon trop de soumission à vos volontés. -moi, madame, me croyez-vous jaloux ? -je ne sais ; mais je n'y ai donné lieu du moins, ni par mes sentimens, ni par ma conduite. Ce qu'il y a de vrai, c'est que maintenant vous passez pour tel ; que Lausane en plaisante tout le premier ; que ses assiduités me font peine ; que son caractère vain m'effraie ; et que vous me

rendriez le plus grand de tous les services,
si, sans me compromettre, vous me faisiez
la grâce de m' en délivrer. -cela
peut être, repartit mon mari avec un sang
froid dont je fus glacée, mais ce seroit
trop montrer ce caractère jaloux dont

p455

vous semblez m' accuser. Soyez tranquille,
madame, soyez contente, et
jouissez avec confiance de l' effet de vos
charmes ; il est bien juste que l' univers
soit à vos pieds. -moi contente ? Repris-je
fondant en larmes ; moi tranquille,
quand vous ne le serez pas ! Eh ! Puis-je
donc me faire un bonheur qui ne soit pas
le vôtre ? Laissons à des coeurs ambitieux
toutes les dignités, toutes les faveurs de la
cour ; le mien n' est que tendre et sensible,
et met tout son bonheur à vous aimer et
à être aimé de vous. Venez, cher Valmont,
venez partager l' exil de notre respectable
père. Venez, au sein de la plus auguste
famille, jouir en paix de leur
exemple, de leurs lumières, et de leurs
vertus. Il me reste encore assez de temps,
j' espère, pour prévenir, eu égard à ma
situation, les accidens d' un voyage trop
précipité. -et que diroit on d' une pareille
démarche ? -on dira, cher époux,
que je vous aime plus que tous les honneurs,
plus que tout autre bien, plus
que le monde entier. On dira, que nous
avons été chercher plus loin le repos, qui

p456

ne se trouve point ici, et que, sous les
yeux d' un père tel que le vôtre, nous nous
suffisons pour être heureux... eh, que
nous importe ce que l' on dira, si nous
sommes heureux en effet ? -ainsi, je
me rendrai le jouet et la fable de tout ce
qui m' environne ; j' oublierai ce que je
dois à mon prince, ce que je me dois à
moi-même : et sur quoi fondé ? Sur ce que
vous me croyez jaloux. Non, madame,
tout me répond de votre coeur. Voyez

Lausane ; et qu' il triomphe à son aise
d' un fol espoir, que sans doute vous ne
lui avez pas donné. à ces mots, mon
mari me laissa presque à ses pieds, tremblante
comme une criminelle qu' on accuse et qui
se justifie, désolée et prévoyant
dans l' avenir des maux plus
grands encore. ô mon Dieu ! Soyez mon
appui, détournez les malheurs que je
crains ; et si vous les permettez par un
juste jugement, donnez-moi la force de
les souffrir.

p457

LETTRE 38

du comte de Valmont au marquis.

je vous l' avouerai, mon père, les caractères
que vous attachez à la véritable
religion sont ceux qui m' ont toujours
paru les plus frappans et les plus nécessaires,
si d' ailleurs on y en ajoute un, que
je voudrois que vous n' eussiez pas omis ;
je veux dire l' universalité. J' ai toujours
cru que ces caractères ne pouvoient convenir
qu' à la religion naturelle ; et c' est
ce qui m' a donné le plus de respect pour
elle, et le plus d' éloignement pour toute
religion révélée. Cependant l' application
que vous en faites à la religion chrétienne,
et que vous justifiez si bien par
rapport à son ancienneté, confirme plus
que jamais les doutes que vous m' avez
inspirés en faveur de cette religion que
vous m' annoncez. J' admire avec vous ces
antiques et respectables monumens, qui
en font remonter l' origine aux premiers
jours du monde : j' admire ce récit de

p458

Moïse, qui est si bien d' accord avec les
vraies notions que nous devons avoir de
la divinité, avec la nature des choses,
et avec l' état des premiers peuples et des
premières sociétés. Dans l' histoire du

peuple juif, tout s' arrange avec netteté
et avec ordre, tous les faits naissent les
uns des autres et se prouvent mutuellement ;
ce qu' on rencontre difficilement,
ou, pour mieux dire, ce qu' on ne rencontre
point dans les fabuleuses annales
de ces peuples qui se vantent de la plus
haute antiquité. D' après le plan que vous
m' avez tracé, et le développement que
vous en avez fait sur ce premier article,
je crois entrevoir aussi qu' il ne vous sera
pas difficile de prouver l' unité de la religion
et sa perpétuité. J' attends ces preuves
avec impatience, et celles encore qui
doivent constater à mes yeux sa perfection
ou sa sainteté.
Mais j' en reviens, mon tendre père,
à l' universalité. Sous l' empire d' un dieu,
bon, d' un dieu juste, du père commun
du genre humain, la vraie religion, ce
semble, doit être pour tous les hommes ;

p459

elle doit être pour tous les lieux comme
pour tous les siècles : et certainement
vous ne prouverez jamais qu' il en soit
ainsi du christianisme. Le croiriez-vous,
ô le plus respectable de tous les amis et
de tous les pères ! Vous m' avez déjà
tellement réconcilié avec lui, que je
voudrais qu' il fût aussi démontré, aussi vrai,
qu' il vous le paroît à vous-même ; et je
commence à regretter de ne pas lui trouver
tous les caractères de vérité que je
puis y désirer. Je sens que lui seul me
satisferoit, me consoleroit ; car enfin on
ne peut être heureux ici-bas : la légèreté
des créatures, le peu de fond qu' on doit
faire sur elles, les sources d' ennui,
d' inquiétude, que nous trouvons au-dedans
de nous-mêmes, l' incertitude où nous
flottons sans cesse sur ce qui intéresse le
plus la raison et le sentiment, tout nous
fait souhaiter un point d' appui qui serve
à nous fixer, à nous soulager, à nous
tranquilliser ; et où le trouverons-nous,
si ce n' est dans une religion telle que
vous me la dépeignez ?
Oserai-je bien une seconde fois vous

p460

ouvrir mon coeur, et vous le montrer plus agité et plus foible qu' il ne le fut jamais ? Vous avouerais-je, hélas ! Ce que je n' ôse m' avouer à moi-même ? Je n' aime plus, je ne puis plus aimer qu' émilie ; mais je doute qu' émilie m' aime encore... je doute... qu' elle m' ait jamais bien aimé. En effet, lorsqu' elle a si bien connu mon amour pour sa jeune amie, elle n' a point éclaté en reproches ; elle n' a point perdu son repos et sa tranquillité ; un autre penchant paroît avoir détourné son attention et rempli son coeur. Elle aura cru peut-être qu' elle étoit quitte de tout amour envers moi, puisque j' avois pu cesser de l' aimer... mais quels soupçons injurieux à sa vertu ! Hélas ! émilie auroit donc tous les vices ! Elle seroit donc fautive, dissimulée, perfide ; car elle me jure si tendrement qu' elle m' aime, et qu' elle n' a jamais aimé que moi ! Ah ! Falloit-il ne retrouver au fond de mon coeur mes premiers sentimens pour elle, que pour en faire la source de mes plus vives alarmes et du plus cruel tourment ? Aidez-moi, mon père, à dissiper ces

p461

vains fantômes d' une imagination égarée, qui vont me rendre ridicule aux yeux du monde, et qui déjà me rendent insupportable à moi-même. Quelle confiance vous m' avez inspirée, puisque j' en ai assez pour vous avouer tant de foiblesse !

p462

LETTRE 39

du marquis à son fils.

tu crois à la vertu, cher Valmont, et tu cesserois de croire à celle d' émilie !

Tu lui fais un reproche de ce qui est en elle un mérite. Elle n' a point, dis-tu, éclaté en plaintes et en murmures, quand elle a su ta passion pour son amie. Eh, mon fils, ses plaintes t' eussent-elles ramené plus sûrement, que ne l' eussent pu faire sa patience et sa douceur ? " elle n' a rien perdu de son repos et de sa tranquillité " . Ah ! Il est vrai, elle étoit tranquille par raison, par religion, autant qu' une épouse tendre et chrétienne peut l' être. Mais elle étoit sensible ; et que n' as-tu pu lire dans son coeur tout ce qu' il renfermoit d' amour et de tourmens ! Que ne peux-tu y lire maintenant ce que tes soupçons et tes craintes y portent d' amertume, et ce qu' ils ont d' affligeant pour sa délicatesse ! Trop heureux époux ! Tu ne connois pas encore

p463

émilie ; et il faut être vertueux comme elle pour la bien apprécier. Bannis, cher Valmont, ces idées sombres et jalouses, qui sont indignes de tous deux : quitte ce caractère odieux, qui n' est pas fait pour toi. Je passe à des amours mal fondés, à des ames communes, ces inquiétudes avilissantes qui décèlent assez la bassesse de leur origine ; mais je ne puis les souffrir dans mon fils, et moins encore dans l' époux de la sage et fidèle émilie. Permets donc que, sans m' arrêter plus long-temps à combattre des monstres et des chimères, je te ramène à nos entretiens sur la religion ; cette religion si bien faite pour le coeur de l' homme, et, comme tu l' avoues toi-même, si propre à lui servir d' appui. Tu conviens que rien ne déposeroit plus fortement en sa faveur que les caractères de vérité que je prétends lui donner. Mais il en est un, aussi marqué, aussi essentiel selon toi, et que je n' ai pu omettre sans prouver contre elle ; c' est l' universalité. J' ai déjà répondu d' avance à cette difficulté : il

p464

est vrai, cher Valmont, je ne puis, dans le sens rigoureux que tes expressions renferment, prêter à la révélation ce caractère auquel tu donnes tant de force et de crédit. Mais prends garde que, pris aussi strictement que tu l' entends, il entre si peu dans les preuves essentielles de la véritable religion, qu' on ne peut pas même l' attribuer à la religion naturelle, que cependant tu reconnois maintenant pour vraie. Tu sentiras, après un examen réfléchi, qu' on ne peut faire valoir, même à l' égard de celle-ci, que la disposition et l' aptitude, si je puis parler ainsi, que nous avons tous à y parvenir. Il est constant que la loi naturelle est faite pour tous les hommes, que tous les hommes sont propres à la connoître et à la pratiquer. Mais dans le fait, il n' est pas vrai que tant de nations idolâtres, que tant de peuples sauvages, la connoissent et la pratiquent dans ce qu' elle a de plus nécessaire et de plus important ; je veux dire, la connoissance de l' être suprême et de nos devoirs envers lui. Il en est de même de la religion chrétienne

p465

quant à l' universalité : avec cette différence, qui est toute en sa faveur, et qui montre combien elle supplée avantageusement à la seule raison ; c' est que tel peuple a souvent des notions, quoique imparfaites, de certains points de la loi naturelle, et manque de bien des lumières sur d' autres ; au lieu que par-tout où la vraie foi porte son flambeau (et aujourd' hui elle le porte presque en tous lieux), elle nous éclaire sans distinction sur tous nos devoirs, et nous fournit les plus sûrs moyens de les accomplir. Ainsi, mon fils, à la rigueur elle n' est pas répandue universellement, j' en conviens ; elle n' a pas toujours, elle n' a pas même encore porté sa clarté chez tous les peuples : mais elle est faite pour les éclairer tous ; et, comme je te l' ai déjà fait observer, elle n' attend, pour leur prêter sa lumière, que des coeurs droits qui soient dignes d' elle. Il suffit d' ailleurs, pour qu' elle

soit le don le plus précieux que le ciel
ait daigné nous faire, qu' elle puisse, sans

p466

distinction, sans acception de juifs ni de
gentils, être le prix de nos vœux ; que
tous les hommes puissent s' y disposer en
quelque sorte et l' obtenir ; et qu' un dieu
juste et puissant, maître des conditions,
maître absolu des événemens et des
moyens, fécond en ressources, vainqueur
de tous les obstacles que peuvent y
apporter la distance des lieux et la
diversité des climats, ne la refuse à personne :
il suffit que les nations les plus éloignées
la reçoivent, chacune dans son
temps, ou comme grâce ou comme
récompense.

Revenons donc, cher Valmont, aux
seuls caractères que j' ai établis, et dont
on ne peut contester la nécessité. La religion
chrétienne a pour elle l' ancienneté ;
je crois te l' avoir démontré. A-t-elle
également l' unité, la perpétuité, la perfection
ou la sainteté ?

Elle est parfaitement une, si elle se
rapporte toute entière à un unique terme,
si ses parties sont liées par un centre
commun. Or, tel est son caractère : elle
a pour centre, pour point d' appui, pour

p467

unique fin, Jésus-Christ, médiateur des
hommes.

Faire de Jésus-Christ le fondement de
son culte, l' objet de ses promesses, le but
de ses oracles, le consommateur de notre
foi, le soutien de nos espérances,
l' attente des nations, le modèle des vrais
justes dans l' ancienne comme dans la
nouvelle loi, le point de réunion de l' un
et de l' autre testament ; en un mot, glorifier
Dieu par Jésus-Christ, sanctifier les
hommes en Jésus-Christ, et par ce double
objet rapporter tout à Jésus-Christ ; voilà,
mon fils, ce qui lie, ce qui assortit toutes
les parties de la religion révélée, et ce

qui en fait le chef-d'oeuvre de l'unité.
Développons ce second caractère, qui lui
est propre, et qui, plus que tout autre,
est digne de nos réflexions.
Dieu laisse entrevoir à Adam, après sa
chute, " une semence qui naîtra de la
femme, et qui écrasera la tête du serpent
qui les a séduits " ; c'est-à-dire,
qui domptera son orgueil, qui renversera

p468

son empire, mais contre laquelle aussi
cet ennemi du genre humain tournera
toutes ses ruses et tous ses efforts. Cette
promesse faite à l'homme dès l'enfance
du monde, et qui commence en quelque
sorte l'histoire de la révélation, s'éclaircit,
se reproduit de jour en jour d'une
manière plus sensible, et à raison de ses
développemens, ainsi que de la longue
attente qu'elle fait naître, devient, pour
notre sainte et auguste religion, la base
sur laquelle elle repose.

p469

Dans le plan admirable que cette religion
nous trace et l'heureux ensemble
qu'elle nous présente, il falloit à l'être
suprême, outragé par la désobéissance de
sa créature, un réparateur digne de lui,
une réparation proportionnée à la majesté
de celui qui étoit offensé et à la
grandeur de l'offense : il falloit à l'homme,
déchu de son premier état, un médiateur
auprès du très-haut, une victime pure
et sainte qui pût l'honorer, un nouveau
pontife qui n'eût rien à expier pour lui-même.
La nature, dégradée dans son
chef, n'offroit rien qui suffît à de si grands
objets, et qui fût capable de remplir
l'intervalle entre Dieu et l'homme : et
toutefois Dieu, admirable et fécond dans
sa nature et dans ses desseins, laisse
entrevoir au monde encore naissant un
libérateur. En lui, se concilieront la

p470

justice et la miséricorde : en lui, le mal du péché sera abondamment réparé : en lui, et par ses abaissemens et ses souffrances, Dieu sera honoré comme il doit l' être ; le genre humain triomphera de son plus dangereux ennemi ; un nouveau règne commencera pour ne finir jamais, et ce règne sera celui de la justice et de la vérité. Voilà ce qu' annonce de loin la promesse, et ce que Dieu se réserve de développer avec plus d' étendue et de lumière, à mesure que les temps où elle doit s' accomplir seront plus proches. Cette promesse est renouvelée d' âge en âge, et son effet doit s' étendre sur toutes les nations. Pour que le souvenir s' en conserve parmi les hommes, Dieu se sépare une famille, à laquelle il la rappelle sans cesse. Il la rappelle à Abraham, à Isaac, à Jacob, dans la semence desquels il fait voir, un jour, tous les peuples bénis. Jacob, au lit de la mort, annonçant

p471

à ses enfans ce qui doit arriver à leur postérité, prédit en ces termes, près de dix-sept siècles avant Jésus-Christ, la prééminence que doit conserver la tribu de Juda sur toutes les autres tribus jusqu' à la venue du messie, et le temps où le messie doit naître : " le sceptre ne sortira point de Juda, et le gouvernement ne sortira point de ses descendans, jusqu' à ce que vienne celui qui doit être envoyé ; et il sera l' attente des nations " . Des enfans d' Abraham, des douze fils de Jacob, Dieu fait naître un peuple, qu' il rend le dépositaire de cette même

p472

promesse qu' il a faite à ses pères. Ce peuple est pour lui l' objet d' une providence

toute spéciale. Il le conduit, il le gouverne, il lui impose des lois, il lui prescrit des cérémonies sans nombre : ce ne sont point des cérémonies vaines ; leur but est d'empêcher qu'il ne se confonde avec les autres peuples, et n'oublie par ce mélange le messie qui doit être l'unique objet de son attente. Il fait éclater en lui la force de son bras ; il le récompense, lorsqu'il lui est fidèle ; il le châtie sans le perdre de vue, lorsqu'il porte son hommage aux dieux des gentils. Sa sagesse semble ne disposer les évènements et ne régler la destinée des autres nations, que pour ce peuple choisi ; et ce peuple lui-même n'est fait que pour le messie. Tout en lui m'y ramène ; l'agneau pascal, le serpent d'airain, les différentes sortes de victimes qu'offroit le souverain pontife, mille autres objets divers me donnent déjà quelque idée de l'objet qu'ils représentoient : les justes m'en retracent l'image dans eux-mêmes par des rapports sensibles.

p473

Cependant Dieu s'explique de jour en jour avec plus de clarté. " les prophètes m'annoncent un dieu donné, un dieu avec nous. Il est dans le sein de son père avant tous les siècles " ; le seigneur en fera, dans le temps, un homme-dieu, le rédempteur des hommes. " le juste descendra du ciel comme une rosée. La terre produira son germe, dit Isaïe, et ce sera le sauveur, avec lequel on verra naître la justice. Mon serviteur, a dit encore le très-haut, sera rempli d'intelligence ; il sera grand, élevé ; il montera au plus haut comble de gloire... " . Mais quel mélange surprenant de gloire et d'opprobre ! Le prophète continue ; " et tout à coup il me le fait envisager sous une forme méprisable aux yeux des hommes " . Ici, mon fils, écoutons parler les prophètes eux-mêmes. Arrêtons-nous aux

p474

textes les plus précis, à ceux qui nous dispensent le plus de toute discussion, et qui, sans nous forcer à de longs calculs de chronologie, démontrent de la manière la plus sensible l'unité de la religion, et son rapport à Jésus-Christ, à un messie, tel que le chrétien le reconnoît et l'adore.

Mais sur-tout souviens-toi, cher Valmont, que ces prédictions éclatantes ont servi de preuves à la religion dès les premiers siècles, dès les premiers jours du christianisme ; que dès lors on les opposoit aux juifs ; que ces juifs charnels ont bien cherché, quoiqu' en vain, à en éluder l'application, aveuglés comme ils l'étoient par les fausses idées d' un règne temporel, d' une Jérusalem toute terrestre ; mais que jamais ils n' en ont contesté l'authenticité ; que c' est d' eux que le chrétien les a reçues ; qu' elles ont donc nécessairement précédé Jésus-Christ, qui en effet se les est tant de fois appliquées à lui-même ; et qu' ainsi, c' est de nos plus grands ennemis que nous tirons les preuves les plus frappantes de la religion

p475

chrétienne. Après cela, mon fils, oppose nous, si tu l'ôses, ces oracles incertains ou équivoques des dieux du paganisme, ces fausses imitations que l'esprit de mensonge a faites des inspirations saintes du dieu de vérité.

Avant de reprendre Isaïe, entends le roi prophète révéler comme lui, dans son divin langage, le plus grand des mystères et toute la gloire du messie.

" le seigneur a dit à mon seigneur, asseyez-vous à ma droite..., vous posséderez l'empire au jour de votre puissance, et au milieu de l'éclat qui environnera vos saints. Je vous ai engendré avant l'étoile du jour. Le seigneur l'a juré, et son serment demeurera immuable, que vous êtes le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech " .

Ailleurs ce saint roi voit le messie dans les opprobres et les souffrances, et le peint sous des traits auxquels il est

difficile de le méconnoître.
" ô mon dieu, mon dieu ! S' écrie-t-il,

p476

jetez sur moi vos regards : pourquoi
m' avez-vous abandonné ? ... je suis
un ver de terre, et non un homme ;
je suis l' opprobre des hommes et le
rebut du peuple. Ceux qui me voyoient
se sont moqués de moi : ils en parloient
avec outrage, et ils m' insultoient en
remuant la tête. Il a espéré au seigneur,
disoient-ils ; que le seigneur le délivre,
qu' il le sauve, s' il est vrai qu' il l' aime...
ils ont percé mes mains et mes pieds ;
ils ont compté mes os ; ils se sont
appliqués à me regarder et à me considérer ;
ils ont partagé entre eux mes
habits, et ils ont jeté ma robe au sort :
mais pour vous, seigneur, n' éloignez
point votre assistance de moi... je
ferai connoître votre saint nom à mes
frères... vous qui craignez le seigneur,
louez-le, glorifiez-le, parce qu' il n' a
point détourné de moi son visage...
la terre dans toute son étendue se
souviendra de ces choses, et se convertira
au seigneur, et tous les peuples des
différentes nations seront dans l' adoration
en sa présence... mon ame vivra

p477

pour lui, et ma race le servira ; la
postérité qui doit venir sera déclarée
appartenir au seigneur ; et les cieux
annonceront sa justice au nouveau peuple
qui doit naître " .
Isaïe s' explique plus clairement encore :
et si David, parce qu' il parle en son
propre nom, parce qu' il semble parler
comme étant chargé de ses péchés, et que
Jésus-Christ n' étoit chargé que des péchés
des autres hommes, laisse par-là quelque
ressource à celui qui veut bien encore
s' aveugler ; Isaïe n' en laisse aucune.
" réjouissez-vous, dit-il, déserts de
Jérusalem ; le seigneur a fait éclater la

force de son bras aux yeux de toutes
les nations, et toutes les régions de
la terre verront le sauveur que notre
Dieu doit nous envoyer... il s' élévera
devant le seigneur, comme un arbrisseau
et comme un rejeton qui sort
d' une terre sèche : il est sans beauté,
sans éclat ; nous l' avons vu, et il n' avoit
rien qui attirât les regards, et nous

p478

l' avons méconnu. Il nous a paru un
objet de mépris, le dernier des hommes,
un homme de douleurs, qui sait
ce que c' est que de souffrir. Son visage
étoit comme caché. Il paroissoit méprisable,
et nous ne l' avons pas reconnu.
Il a pris véritablement nos langueurs
sur lui, et il s' est chargé lui-même des
peines qui n' étoient dûes qu' à nous.
Nous l' avons considéré comme un lépreux,
comme un homme frappé de
Dieu et humilié ; cependant il a été
percé de plaies pour nos iniquités ; ses
blessures sont l' ouvrage de nos crimes.
Le châtement qui devoit nous procurer
la paix, est tombé sur lui, et nous avons
été guéris par ses meurtrissures. Nous
nous étions tous égarés comme des
brebis errantes, chacun s' étoit détourné
pour suivre sa propre voie ; et Dieu
l' a chargé seul de l' iniquité de tous. Il
a été offert, parce que lui-même l' a
voulu, et il n' a point ouvert la bouche.
Tel qu' une brebis qui se laisse
conduire à la boucherie, tel qu' un
agneau qui se taît tandis qu' on le dépouille

p479

de sa laine, il sera livré à la
mort sans former la moindre plainte.
C' est au milieu des douleurs qu' il a fini
ses jours, ayant été condamné par des
juges. Qui racontera sa génération ? Il
a été retranché de la terre des vivans.
Je l' ai frappé à cause des crimes de mon
peuple. Il donnera les impies pour le

prix de sa sépulture, et les riches pour la récompense de sa mort, parce qu' il n' a point commis d' iniquité, et que le mensonge n' a jamais été dans sa bouche : mais le seigneur l' a voulu briser dans son infirmité. S' il livre son ame pour le péché, il verra sa race durer long-temps, et la volonté de Dieu s' exécutera heureusement par sa conduite. Il verra le fruit de ce que son ame aura souffert, et il en sera rassasié. Comme mon serviteur est juste, il justifiera par sa doctrine un grand nombre d' hommes, et il portera sur lui leurs iniquités : c' est pourquoi je lui donnerai pour partage une grande multitude de personnes ; et il distribuera les dépouilles des forts, parce qu' il a livré

p480

son ame à la mort, qu' il a été mis au nombre des scélérats, qu' il a porté les péchés de plusieurs, et qu' il a prié pour les violateurs de la loi.

Réjouissez-vous, stérile qui n' enfantiez pas, chantez des cantiques de louanges, et poussez des cris de joie..., votre postérité aura les nations pour héritage..., et le saint d' Israël, qui vous rachetera, s' appellera le dieu de la terre " .

Avouons-le, mon fils, les divines écritures n' eussent-elle que cette prophétie à nous offrir sur Jésus-Christ, les paroles en sont si claires et si précises, qu' elle suffiroit seule pour fixer tous nos doutes. Mais suivons ensemble le fil d' une tradition si belle, et écoute maintenant parler Daniel.

" exaucez-nous, seigneur ; seigneur, appeaisez votre colère, jetez les yeux sur nous, et agissez : ne différez plus, mon dieu, pour l' amour de vous-même ; parce que cette ville et ce

p481

peuple sont à vous, et ont la gloire de

porter votre nom.

Lorsque je parlois encore et que je priois, et que je confessois mes péchés et les péchés d' Israël mon peuple, et que dans un profond abaissement j' offrois mes vœux en la présence de mon dieu pour sa montagne sainte..., Gabriel, que j' avois vu au commencement de la vision, vola tout d' un coup vers moi, et me toucha au temps du sacrifice du soir. Il m' instruisit, et me dit : Daniel, je suis venu maintenant pour vous donner l' intelligence. Dès que vous avez commencé votre prière, j' ai reçu cet ordre, et je suis venu pour vous découvrir toutes choses, parce que vous êtes un homme de désirs ; soyez donc attentif à ce que je vais vous dire, et comprenez cette vision. Dieu a abrégé et fixé le temps à soixante et dix semaines en faveur de votre peuple et de votre ville sainte, afin que ses prévarications soient abolies ; que le péché trouve sa fin ; que l' iniquité soit effacée ; que la justice éternelle

p482

vienne sur la terre ; que les visions et les prophéties soient accomplies ; et que le saint des saints soit oint de l' huile sacrée. Sachez donc ceci, et gravez le dans votre esprit. Depuis l' ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu' au Christ chef de mon peuple, il y aura sept semaines et soixante et deux semaines ; et les places et les murailles de la ville seront bâties de nouveau dans des temps fâcheux et difficiles : et après soixante et deux semaines, le Christ sera mis à mort ; et le peuple qui doit le renoncer ne sera point son peuple. Un peuple, avec son chef qui doit venir, détruira la ville et le sanctuaire : elle finira par une ruine entière, et la désolation qui lui a été prédite arrivera après la fin de la guerre. Il confirmera son alliance avec plusieurs dans une semaine, et à la moitié de la semaine les hosties, les sacrifices seront abolis. L' abomination de la désolation sera dans le temple, et

la désolation durera jusqu' à la consommation
et jusqu' à la fin " .

p483

Si, après une prédiction aussi remarquable,
tu desires, cher Valmont, supputer
les années et les soixante et dix
semaines d' année, dont parle Daniel en
se servant d' un langage déjà employé
avant lui par le législateur des juifs ;
si tu veux fixer les dates et considérer
la justesse de leur rapport avec les temps
prédits par le prophète ; ouvre notre
savant Bossuet, consulte les plus éclairés
de tous nos chronologistes, et tes
desirs seront bientôt satisfaits. Mais je
te l' ai déjà dit, prenant la voie la plus
simple, je mets à part toute discussion,
pour m' arrêter uniquement à celui qui
est l' objet de ces prophéties, et te montrer
comment tout l' ancien testament
se rapportoit essentiellement au Christ,
au messie, à toutes les idées que la loi

p484

évangélique nous en a données ; et comment
cet admirable concert de l' un et
l' autre testament fait de la religion
chrétienne un tout parfait.

C' est sous ce grand rapport, que
tu dois considérer tout ce qu' annoncent
à cet égard les autres prophètes. Continuons
donc à nous instruire dans leurs
divins livres.

" et vous Bethléem " (dit le prophète
Michée, environ 700 ans avant Jésus-Christ),
" vous êtes petite entre les villes
de Juda ; mais c' est de vous que sortira
celui qui doit régner dans Israël, dont
la génération est dès le commencement
et dès l' éternité " .

" parlez à Zorobabel " (dit le seigneur
au prophète Aggée, dans le temps
de la construction du second temple),
" parlez à tous ceux qui sont restés du
peuple, et leur dites : qui est celui
d' entre vous qui ait vu cette maison

dans sa première gloire, et en quel état la voyez-vous maintenant ? Ne paroît-elle

p485

point à vos yeux comme n' étant pas, au prix de ce qu' elle a été ? Mais voici ce que dit le seigneur des armées : encore un peu de temps, et j' ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l' univers ; j' ébranlerai tous les peuples ; et le désiré des nations viendra ; et je remplirai de gloire cette maison, dit le seigneur des armées... la gloire de cette dernière maison sera encore plus grande que la première, et je donnerai la paix en ce lieu " . " fille de Sion, soyez comblée de joie (s' écrie le seigneur par la voix de Zacharie) ; fille de Jérusalem, poussez des cris d' allégresse. Voici votre roi qui vient à vous, ce roi juste qui est le sauveur ; il est pauvre, et il est monté sur une ânesse et sur le poulain de l' ânesse... ; il annoncera la paix aux nations, et sa puissance s' étendra depuis une mer jusqu' à l' autre " .

p486

" je vais envoyer mon ange, qui me préparera la voie, dit enfin le seigneur par la bouche de Malachie, et aussitôt le dominateur que vous cherchez, et l' ange de l' alliance, si désiré de vous, viendra dans son temple ; le voici qui vient, dit le seigneur " . C' en est assez, mon fils ; et sans nous arrêter ici à tout ce qui est prédit dans les divines écritures sur la vocation des gentils, sur l' établissement de l' église, sur la réprobation des juifs, dis-moi, es-tu content de cette chaîne de tradition que nous venons de parcourir, et qui rappelle si constamment l' ancienne promesse et le grand objet sur lequel portoit toute la religion ?

Faudra-t-il ajouter encore, à ces prédictions sur des faits éloignés, les prophéties que Dieu dictoit à Isaïe, à Daniel, à Jérémie, à ézéchiël, sur des évènements plus prochains ; c' est-à-dire, sur l' état temporel des juifs avant Jésus-Christ, et sur le sort des empires qui ont précédé son avènement ? Faut-il te faire observer comment, par ces vives et éclatantes lumières, il rendoit son peuple attentif à la voix de ses prophètes ; et comment, par les choses mêmes qui se vérifioient sous ses yeux, il lui apprenoit à regarder comme également certaines celles qui lui étoient prédites sur le messie pour toute la suite des temps ? Faut-il te montrer comment, dans des décrets de l' éternel, tout étoit lié en quelque sorte à l' histoire de son peuple, et tenoit par des noeuds secrets à la venue de son fils ? Lis toi-même dans les livres des prophètes, de ces hommes pleins de zèle pour la gloire du vrai dieu, pleins d' amour pour leurs concitoyens et pour leur patrie, remplis du plus noble désintéressement pour eux-mêmes, et en butte aux

plus cruelles persécutions sans en être ébranlés ; lis dans leurs livres ce qu' il seroit trop long de t' exposer ici, et ne dis pas qu' au moins ces autres prophéties dont je parle sont supposées. Elles sont liées trop étroitement à toute l' histoire du peuple de Dieu, et à celle des grands hommes, sous le nom desquels il les a reçues, pour pouvoir jamais être considérées comme telles ; la vénération de ce peuple pour les livres qui les renferment et pour ceux qui les ont écrits, étoit trop universellement répandue et trop bien établie, pour qu' on ait pu les y insérer après coup ; disons mieux, pour qu' elle ait eu d' autres causes que ces prophéties elles-mêmes et leur accomplissement. Enfin leur liaison nécessaire avec celles que, malgré tout intérêt contraire, les juifs nous ont conservées sur le messie, et

qui se sont vérifiées dans le Christ que nous adorons, en constate trop bien l'authenticité, pour qu'on puisse raisonnablement les révoquer en doute : car ici, comme sur tout le reste, cher Valmont, tout se soutient réciproquement, et par

p489

des moyens vraiment dignes de Dieu. Lis donc, et tu verras la continuité et l'étendue de l'esprit prophétique sous l'ancienne loi : et tu admireras ces étonnantes prédictions, si précises et si détaillées, sur le châtement des juifs et leur captivité ; sur leur rétablissement après 70 ans révolus ; sur les peuples qui devoient servir entre les mains du tout-puissant, ou de vengeurs pour les punir, ou de sauveurs pour les délivrer ; sur Babylone, sur la Syrie, sur l'égypte, sur les mèdes, les perses, et Cyrus lui-même, que le seigneur appelle par son nom au secours de son peuple ; sur la succession des quatre grands empires, et leurs révolutions ; sur Alexandre, et la division de ses vastes états ; sur l'empire romain ; et enfin sur l'empire du Christ, cet autre royaume d'une nature bien différente, qui ne sera point détruit, mais qui subsistera éternellement. Ainsi, Dieu dirigeoit toutes choses selon le plan unique qu'il s'étoit formé par rapport à son Christ ; ainsi, l'univers en paix sous Auguste et réuni presque

p490

tout entier sous un seul maître, n'étoit dans les desseins du très-haut, qu'une préparation prochaine à la prédication de l'évangile et à l'établissement du règne d'un dieu fait homme, de ce règne, qui, bien opposé aux idées des juifs grossiers et terrestres, devoit s'élever sur la ruine de nos passions, et non pas les flatter ; ainsi encore, dans l'histoire de la religion, les juifs, les peuples, les différens âges, tout est pour le messie : c'est le

centre auquel tout retentit ; et par le péché du premier homme je suis conduit à un point fixe, le libérateur attendu par les juifs, et reçu par les chrétiens comme l'unique fondement de nos espérances, comme le médiateur qui a pu seul rendre à Dieu sa gloire et aux hommes le salut. Le monde, qui, selon la pensée de l'apôtre, a été créé en Jésus-Christ, en tant qu'il est le verbe de Dieu, l'image de sa

p491

substance, la splendeur de sa gloire, se trouve dignement réparé en Jésus-Christ. Change maintenant le plan de la religion chrétienne ; imagine, pour expliquer les prophéties, un messie tel que le juif se le figuroit, tel qu'il se le figure encore aujourd'hui, un monarque temporel, un roi conquérant : dès lors toute l'unité disparaît ; toutes les prophéties se démentent ; elles n'offrent plus qu'une ressemblance éloignée et contredite par mille endroits : on ne sait plus au vrai pourquoi un peuple choisi, pourquoi un messie : on ne sait plus ce que signifient dans les prophètes tous ces beaux traits qui conduisent naturellement à l'idée d'un roi, dont l'empire doit être fondé uniquement sur la destruction du péché, et dont le règne doit être celui de la paix, de la justice, et de la vérité : le tableau

p492

de ses souffrances n'a plus rien de réel : on ne voit plus de satisfaction pour les péchés des hommes, plus de victime, plus de sacrifice, tel que les prophètes l'ont annoncé : tandis que tout s'explique avec précision ; tout se lie, les faits, les dogmes, nos mystères, notre morale, nos sacrements, nos rites, nos solemnités ; tout se suit et s'accorde dans la religion chrétienne. Ô religion parfaitement une, que vous êtes belle dans votre ensemble, et que cette unité manifeste avec éclat l'ouvrage

de la divinité ! Non, la nature entière,
par l' harmonie qui règne, ne publie pas
plus hautement l' existence d' un dieu, que
la religion chrétienne n' atteste par son
accord parfait l' oeuvre du très-haut : et
si, en comparant les merveilles de l' univers
et le beau spectacle que m' offre la
religion, j' apperçois quelques ombres à
ce dernier tableau ; dois-je en être surpris ?

p493

Dieu, pour nous laisser toujours
également libres en nous éclairant sans
nous contraindre, en a répandu jusque
sur le premier.

Je t' ai donc exposé, cher Valmont, la
preuve de la religion, je ne dis pas la plus
sensible ; ce caractère est réservé, ce me
semble, à la sainteté de ses dogmes et de
sa morale : mais je dis la plus grande, la
plus belle à des yeux éclairés, puisque
l' unité des proportions et des rapports
innombrables que la religion renferme
ne la rend pas moins admirable, que ne
l' est dans l' ordre de la nature, le monde
matériel et visible, par l' accord de ses
parties entre elles, et leur rapport commun
à la gloire du très-haut et au bien
général de tous les êtres.

Rappelle-toi cette pensée du célèbre
Bacon, que, si l' on considère les ouvrages
de la nature séparés et sans liaison, on
pourra encore se laisser aller à quelque

p494

doute ; mais que, si on les envisage réunis
et dans leur ensemble, ils formeront aux
yeux du sage la démonstration la plus
complète ; et applique cette juste et belle
réflexion à la preuve sublime que nous
offre l' unité de la religion. Si nous ne
prenions d' elle que différens traits épars et
différens genres de preuves qui nous attestent
sa divinité, peut être y auroit-il lieu
encore à des difficultés, quoique plus
apparentes que solides ; mais qu' opposer de
raisonnable à ce grand tout, à cet ensemble

parfait qu' elle nous présente ?
Prends-y garde, mon fils ; toujours et
nécessairement l' erreur se dément par
quelque endroit. Elle se dément d' autant
plus aisément, qu' elle se forme par une
plus longue succession d' années, et qu' elle
embrasse une plus longue suite de faits :
dès lors toutes les parties de son ouvrage
sont décousues, comme dans la mythologie
des païens ou dans les rêveries de
Mahomet, quelques efforts qu' on fasse
après coup pour les réunir et les accorder ;
par-tout l' accord est interrompu, la chaîne
se rompt comme d' elle-même, tout est

p495

sans ordre et sans suite. Tant il est vrai
que l' unité est le caractère, qu' il est le
plus difficile, qu' il est le plus impossible
aux hommes de contrefaire, et par
conséquent le caractère le plus essentiel et
le plus distinctif de la vérité ?
Que dois-tu donc penser de cette religion,
qui, dans une suite de quatre
mille ans à compter seulement jusqu' à
Jésus-Christ, dans une chaîne d' évènements
qui renferme l' histoire de tout un
peuple, et en partie celle de tous les
autres peuples qui ont eu avec lui quelque
rapport, est parfaitement une et ne
se dément par aucun endroit ?
Mais comme, dans la religion chrétienne,
tout se prête un mutuel appui ;
que sera-ce encore, lorsque tu retrouveras à
chaque instant cette unité admirable
dans sa perpétuité ? Je m' arrête,
cher Valmont, et te laisse tout le temps
de peser à loisir les réflexions que je
viens de faire, avant de passer à cet
autre caractère que la véritable religion
doit nous offrir.

p508

LETTRE 40

*de la jeune Madame De Veymur (autrefois
Mademoiselle De Senneville) à la
comtesse de Valmont.*

depuis la dernière lettre que je
vous ai écrite, ma chère bonne amie,
j' attends avec impatience de vos nouvelles ;
et, au gré de mes desirs, que vous
êtes lente à m' en donner ! Vous le savez :
mes sentimens, tout partagés qu' ils sont,
n' ont rien perdu de leur vivacité ; mes
nouveaux engagemens n' ont pu les modérer ;
et dans mon coeur, toujours tendre
et sensible à l' excès, l' amour n' a rien pris
sur l' amitié. Il m' en coûte donc bien de
vous voir m' oublier si long-temps, d' être
toujours si loin de vous ; et mon desir le
plus ardent seroit de pouvoir jouir en ce

p509

lieu tout à la fois et de mon époux et de
mon amie. Mais puisque pour le moment
tant de contentement ne peut m' être
donné, je vais m' en consoler, comme
je l' ai fait jusqu' ici, en écrivant à l' une
et en lui parlant de l' autre. Oui, ma
chère émilie, sans risquer de vous
ennuyer et de vous déplaire, je vais encore
vous entretenir de mon mari. Eh, quel
plus doux entretien pour deux coeurs qui
en sentimens se ressemblent si bien !
M De Veymur me devient toujours
plus cher, par la confiance qu' il me
témoigne, et à cause des dangers dont je
sens de plus en plus que cette union m' a
préservée. ô ma bonne amie ! En nous
parlant de ses égaremens, il ne nous
avoit rien dit en comparaison de ce qu' il
lui restoit à nous dire, et quelles leçons
pour notre sexe, que le tableau des galanteries
d' un jeune homme, lorsqu' il se
les rappelle dans un âge où il s' en repent
et s' accuse lui-même !
Je plains peu celles qui parmi nous

p510

veulent bien être séduites, qui appellent
les dangers au lieu de les éloigner, qui

préparent en quelque sorte les pièges où
elles doivent se laisser surprendre, et
creusent sous leurs pas les abîmes où elles
ne tardent pas à se précipiter. Légères,
volages, follement enjouées, pleines de
confiance dans leurs forces comme dans
leurs attraits, déjà cependant à demi
vaincues lorsqu' on commence à les attaquer,
aiguillant par le desir de plaire et
par la vanité les traits qu' on leur lance,
elles méritoient bien de succomber, et

p511

ne doivent s' en prendre qu' à elles des
fruits amers du coupable engagement
qu' elles ont contracté. Que des transports
indiscrets, que des mesures mal
concertées, les décèlent à des yeux
clairvoyans ; que leur conduite éclate et les
couvre d' infamie ; que le libertin qui
les a séduites soit le premier à trahir leur
foiblesse, pour la faire mieux servir à son
triomphe ; que du moins las de se
contraindre, dégoûté de sa conquête par le
peu qu' elle lui a coûté et parce qu' elle
n' a plus rien de nouveau à lui offrir, il
l' abandonne indignement et porte ailleurs
les mêmes hommages et la même
inconstance ; que ces tristes victimes de
l' orgueil, de l' amour, et du plaisir,
éprouvent toutes les fureurs de la jalousie,
l' humiliant retour des rebuts et du
mépris, toute l' horreur du repentir, ou

p512

ne se consolent de leur honte, que par
de nouveaux égaremens et une honte
plus grande encore : tout cela, ma bonne
amie, n' a rien à quoi elles n' aient pu
s' attendre, et qui doivent nous étonner.
Mais que des ames tendres et naïves,
honnêtes et pleines de délicatesse,
incapables de vouloir jamais, ni qu' on leur
manque, ni se manquer à elles-mêmes,
soient cependant la dupe du sentiment,
de l' estime, et de la confiance ; se voient
jouées par l' artifice et l' imposture ; soient

trahies par leur candeur même ; et, sans
avoir conçu aucun soupçon du péril
auquel trop de confiance expose, apprennent
par leur chute et leurs malheurs que des
plus petites précautions dépend
l'unique sûreté des vertus les plus
pures : voilà ce qu' on ne peut trop
plaindre, et ce qui ne peut trop servir à nous
éclairer.

Ah, ma chère amie ! Heureuses celles
que des circonstances favorables, autant
que leur sagesse, ont mises à l' abri des
dangers ! Car enfin quels secrets ressorts
ne fait pas jouer le vice pour triompher

p513

de la vertu ? Que d' affreux mystères en ce
genre M De Veymur m' a révélés ! Et
que, sans l' horreur qu' il conçoit maintenant
de l' art odieux qu' il a mis en oeuvre,
je serois tentée de le haïr ! Mais je
serois bien injuste : car enfin quelles
fautes n' efface pas le repentir, lorsqu' il est
sincère ? Celui dont il est pénétré ne peut
que lui assurer mon estime ; je dois le
juger par ce qu' il est aujourd' hui, et non
par ce qu' il fut autrefois ; et si la pitié
pour toutes celles qu' il a séduites plaide
encore contre lui, ah ! Il mérite du moins
d' être absous par ses remords. Par-tout il
les porte avec lui ; c' est dans mon sein
qu' il les dépose ; et j' ai seule, en en recevant
le triste aveu, pu trouver le secret
de charmer sa douleur. Si je vous en fais
part, ce n' est pas sans qu' il le sache et
qu' il le permette : vous êtes pour lui
comme une autre moi-même ; et en nous
dévoilant à toutes deux ses torts, il en
sera plus tranquille, s' il trouve sa grâce
au fond de notre coeur. ô hommes !
Hommes dangereux et perfides ! Devrions-nous
vous pardonner si aisément

p514

les maux que vous nous faites ! Car enfin
ma bonne amie, la cause de tout notre
sexue n' est-elle pas la nôtre ? Ah ! Du moins

avertissons nos semblables des périls
qu'elles courent, apprenons à l'innocence
à se mettre en garde contre la séduction,
et félicitons-nous nous-mêmes
d'avoir échappé à des écueils, marqués
par de si tristes naufrages.

Ici, ma chère émilie, que n'aurois-je
pas à vous raconter de tous les moyens
qu'on emploie pour nous perdre, et des
degrés presque insensibles par lesquels on
prépare notre chute ? Avec quel art on
joue le sentiment ! Quel respect on semble
avoir pour nous ! Quels soins on
prend d'étudier nos goûts pour s'y
conformer ! Quelle attention secrète à
prévenir nos volontés, à flatter nos desirs !
Quelle honnêteté dans toute la conduite !
Quelle décence dans les propos ! Quelle
imitation adroite et trompeuse des vertus
qui nous sont chères ! Quels ménagemens
pour s'attirer notre confiance et
nous forcer à agréer celle qu'on nous
témoigne ! Mais ensuite quel abus de

p515

cette confiance même ! Quels secrets
simulés, pour nous en arracher de plus réels !
Quelle assiduité et quels artifices, pour se
rendre nécessaire ! L'est-on devenu ? On
se permet alors des entretiens plus tendres ;
on nous engage à des lectures plus
séduisantes ; on nous amollit par des
spectacles et par les fêtes les plus
galantes ; on hazarde enfin des aveux plus
directs ; on y fait succéder le langage
expressif des passions les plus vives, de la
jalousie, de la crainte, et du désespoir ;
on réitère les sermens d'être fidèle : mais
dirai-je tout, ma bonne amie, à la honte
des séducteurs ? ô ciel ! Quelles intrigues
et quelles honteuses manoeuvres ! Des
lettres supposées ; des domestiques séduits
et pervertis ; de fausses démarches, dans
lesquelles on nous engage sans nous en
laisser appercevoir les suites ; des
occasions funestes amenées et préparées de
loin par le vice qui s'agite et qui veille,
tandis que l'innocence repose sans soupçons
et sans crainte ; des persécutions suscitées
avec adresse au sein d'une famille,
pour nous faire tomber entre les bras de

p516

celui même qui les a fait naître ; les trames les plus noires, ourdies dans le plus profond silence... ô comble d' horreur ! Les mystères d' iniquité se consomment ; et une malheureuse victime de tant de noirceurs a cessé d' être sage, avant que son coeur, encore ennemi du vice, ait cru pouvoir jamais abjurer la sagesse. Tel est le terme fatal, où de petites précautions négligées ont conduit tant d' ames honnêtes, qui, par éducation, par naissance, par sentiment, ne sembloient nées que pour la vertu.

Quels moyens donc de parer à de si grands malheurs ? Les voici, me dit encore mon mari, et ce sont les seuls vraiment à l' épreuve de tout genre de séduction : s' inquiéter peu du soin de plaire, et uniquement de celui de se faire honorer ; veiller sur les plus légères impressions de son esprit et de son coeur, et commencer par faire un pacte avec son imagination, pour ne lui permettre jamais de s' égarer sur les objets qui peuvent servir à l' enflammer ; avoir une

p517

amie respectable, et l' amie la plus sûre est une mère vraiment digne d' en servir, si l' on a le bonheur de la posséder ; lui ouvrir son coeur sans réserve, ou, à son défaut, à toute autre amie qui soit assez tendre, assez sage pour pouvoir la remplacer ; se défier de quiconque nous flatte, de tout ce qui tend à amollir notre ame et à affaiblir nos principes ; se mettre en garde contre toute espèce de liaison trop intime, de rapport trop étroit avec des personnes d' un autre sexe ; et se souvenir que l' habitude vient enfin jusqu' à nous rendre aimables ceux qui d' abord nous étoient les plus indifférens : c' est ainsi qu' on garde son propre coeur ; qu' on vit heureuse, tranquille, maîtresse

de soi même ; qu' on est toujours respectable,
toujours respectée ; et qu' on jouit
au dedans de soi de ce témoignage si
flatteur et si doux, qu' en effet on mérite
de l' être.

Tels sont, ma bonne amie, les sages
conseils d' un homme qui a si bien
connu le monde, nos dangers, nos foiblesses,
et nos ressources. Puissions nous

p518

n' avoir jamais besoin de nous rappeler
ses leçons pour nous-mêmes ! Puissent-elles
dans notre bouche devenir utiles
à celles, qui, moins attentives et moins
instruites, en auroient plus besoin que
nous.

p519

LETTRE 41

de la comtesse au marquis.

un évènement bien triste, qui fait
l' entretien de toute la cour et la fable
des courtisans, en ne donnant que trop
à penser à mon mari sur le compte de
Lausane, ne laisse plus de bornes à ses
soupçons jaloux, et ne me permet guères
d' en mettre à mes allarmes.

Une femme du plus haut rang, dont
j' aime mieux que vous appreniez le nom
par un autre que par moi, vient de donner
l' exemple et la preuve des funestes
suites qu' entraînent l' oubli des vrais
principes et le manque de religion. Cette
femme, autrefois l' objet de l' estime
publique par son attachement à ses devoirs
et la pureté de sa foi, a été forcée par
son mari de recevoir chez elle le comte
de , ami intime du baron, et philosophe
comme lui. Elle n' avoit d' autre
enfant qu' une fille très-jeune encore,
qui, marchant sur ses traces, se faisoit

distinguer déjà par ses vertus, autant que par ses agrémens et sa beauté. Le comte ne tarda pas à s' insinuer dans leur esprit, en déguisant avec art le venin subtil de ses dangereux systèmes. Il affecta devant elles toute la délicatesse du sentiment ; il leur parla le langage de la vertu la plus pure ; sans se donner pour un homme qu' animoit l' esprit de la religion, il les dispoit à croire que sans elle on pouvoit avoir, dans le degré le plus éminent, toutes les qualités qui font l' honnête homme selon le monde, et qu' on les avoit même d' autant plus sûrement qu' elle ne prenoient alors aucune teinte de foiblesse et de superstition. Il maîtrisa ainsi par degrés leur estime et leur confiance. Il fit plus ; en leur prodiguant les éloges les plus flatteurs, en leur marquant à chacune en particulier les égards et les soins les plus empressés, il leur inspira des sentimens plus tendres dont elles n' avoient pas encore appris à se défier. Trop éclairé sur ses premiers succès, il ne crut pas pouvoir mieux assurer son triomphe, qu' en s' attachant à corrompre

entièrement leur esprit, pour réussir plus facilement à pervertir leurs moeurs : il y parvint. Il commença par leur faire naître des doutes ; il leur prêta des livres qui renfermoient tout le poison de l' incrédulité ; il leur inspira la vanité du bel esprit, et le goût des recherches curieuses ; il leur parla le jargon de la métaphysique et des sciences les plus abstraites ; il leur dévoila avec moins de ménagement sa façon de penser, et les fit passer en peu de temps, de l' estime et de l' attachement pour sa personne, à l' estime et à la croyance de ses opinions. Le mari s' aperçut trop tard du dérangement que cette nouvelle philosophie causoit dans sa maison. Il voyoit les occupations essentielles absolument négligées, pour de dangereuses spéculations et de vaines subtilités ; les devoirs de la

religion omis ; les bienséances méprisées ;
ses avis fort mal reçus ; une sorte
de pédantisme à la place d' une sage et
heureuse simplicité : les domestiques devenus
raisonneurs, à l' exemple de leurs
maîtresses ; une académie de faux savans

p522

et de faux sages, tenant chez lui des
séances réglées ; et ses plus anciens amis,
victimes des grands airs, de la suffisance,
et du mépris, forcés de se retirer. Il voulut
remédier au mal que lui-même avoit
occasionné, et pria d' éloigner le comte ;
mais il n' étoit plus temps. La mère et la
fille jetèrent les hauts cris ; on menaça,
on fulmina ; on traita le bonhomme d' esprit
foible, superstitieux, et tyrannique,
d' homme dur et sauvage, avec lequel il
étoit impossible de vivre ; on parla de
se séparer. Le pauvre mari fut obligé de
prendre patience et de plier. Le comte,
plus en crédit que jamais, se ménagea
avec une adresse toujours nouvelle entre
la mère et la jeune personne, qui toutes
deux se croyoient l' unique objet de ses
soins et de son amour. Il obtint bientôt
sur la dernière une victoire facile, qui
malheureusement eut des suites. La mère,
outrée de se voir jouée elle-même si
indignement, désolée d' avoir porté par
son trop de confiance le déshonneur
dans sa famille, dévorée par la jalousie,
et livrée au plus furieux désespoir, a fait

p523

un éclat qui a perdu sa fille, et a fini par
se tuer d' un coup de poignard.
Valmont ne fait que parler devant moi
d' une si horrible catastrophe, et je ne
sais trop quelle conséquence il prétend
en tirer par rapport à moi. Faut-il donc
qu' il m' assimile à des femmes peu sages,
qui ont perdu de vue le précieux flambeau
de la foi, pour se plonger dans les
sombres et épaisses ténèbres de l' irrégion !
Quoi qu' il en soit, ses moindres

entretiens avec moi couvrent toujours quelque reproche, ou renferment au moins de secrètes leçons. Son ame est ouverte à toutes les impressions désavantageuses qu' on veut lui faire prendre.

Mon père ! Ai-je raison de trembler ?

J' ai toujours recours à vous, pour charmer mes ennuis, et pour me consoler comme mère de ce que je souffre comme épouse. Vous vous souvenez, sans doute, de la promesse que vous m' avez faite, de me donner encore quelques avis sur l' éducation de mes enfans par rapport à la religion. J' en sens plus que jamais

p524

la nécessité : et c' est ici le moment de me tenir parole, non seulement pour les fruits qu' ils en retireront un jour, mais pour faire diversion à mes peines, par les objets les plus intéressans que vous puissiez m' offrir dans l' espèce d' accablement où je suis.

p525

LETTRE 42

du marquis à émilie.

tes craintes, ma chère fille, m' en inspirent de très-vives à moi-même. Ne parle pas toutefois de te laisser abattre et décourager, toi, que j' ai toujours vue si pleine de confiance dans le seigneur, et si résignée. Tu le sais, mon émilie, jamais il n' abandonne le juste qui espère en lui ; il fait servir les plus grands maux au vrai bien de ceux qui l' aiment ; et des humiliations, des peines qu' il leur envoie, naissent, chacun dans son temps, le mérite et le bonheur. Il te chérit, ma fille, puisqu' il t' éprouve, et que c' est par les croix, que, sur les traces de son divin fils, il nous conduit plus sûrement à partager avec lui son royaume et sa gloire. Il ne permettra pas d' ailleurs que tu sois

tentée au-dessus de tes forces ; tu peux te
reposer sur lui de l' issue du combat,
comme des fruits de la victoire.
Revenons, ma chère émilie, à la

p526

promesse que je t' ai faite, et que tu me
rappelles. Je respecte trop tes vues et tes
motifs, pour balancer un seul moment à
la remplir. Il s' agit de former un jour
tes enfans à la religion, en même temps
que tu travailleras à les rendre raisonnables :
et c' est sur cela même que j' avois
commencé autrefois à te donner quelques
avis.

" la religion ! Diront encore ici nos
prétendus sages ; mais si c' est la vôtre,
si c' est la religion du chrétien, quelle
prise donne-t-elle à la raison " ? Quelle
prise ? Celle que peut y donner une
autorité raisonnable et nécessaire. Ce n' est
point avec toi, mon émilie, que j' ai dû
discuter la nature et la force de cette
autorité ; c' est avec Valmont, puisque
c' est lui qui ôsoit la méconnoître. Pour
toi, ma fille, lorsque les mécréans de
nos jours voudront tourner tes instructions
et ta méthode en ridicule, il te suffira
de leur répondre : " instituteurs du
genre humain ! Je respecte vos rares
connoissances ; mais avant que de vouloir
m' aider à élever mon fils, accordez-vous

p527

du moins sur les grandes vérités
que vous êtes venus apprendre aux
hommes. Offrez-leur quelque chose
de précis : car l' état d' incertitude, sur
ce qu' il leur importe le plus de savoir,
n' est pas l' état de la nature ; chez tous
les peuples elle le rejette avec horreur.
édifiez donc une fois, et ne vous bornez
pas toujours à détruire ; mais édifiez
de manière que je sache à quoi m' en
tenir. Si vous ne pouvez pas vous
accorder entre vous ; si ce que l' un
rejette, l' autre l' adopte, ah ! Du moins

accordez-vous avec vous-mêmes, et ne me rendez pas, ainsi que mon fils, le malheureux jouet de vos variations perpétuelles et de vos étonnantes contradictions ; ne m' exposez pas à ne rien croire, pour vous avoir crus trop légèrement. S' il est encore quelques vérités que vous ayez retenues, je sais où vous les avez puisées : sans aller jusqu' à vous, je n' ai qu' à remonter à la source ; je les y trouverai dans toute leur pureté, et je n' aurai pas à craindre, qu' au milieu des longs circuits

p528

que vous leur faites faire, elles ayent été corrompues ou empoisonnées sur la route. Si vous avez aussi des mystères à m' offrir (et que d' étranges mystères vos interprétations sur la nature ne renferment elles pas !), je préfère à ceux que je ne croirois que d' après vous, ceux dont je puis dire sur quel fondement raisonnable je les crois. Le monde entier n' est pas fait pour se prêter à vos admirables systèmes, qu' on ne peut comprendre ; mais il est fait pour recevoir une tradition pure, appuyée sur des faits éclatans qui ne permettent pas de la confondre avec la voix de l' imposture " .
Consultons-la donc, ma fille, cette tradition éclairée, puisqu' il en est une qui nous a transmis le dépôt précieux des grandes et importantes vérités, d' une manière bien plus facile et bien plus sûre que le raisonnement n' eût pû faire. Eh, cette tradition est elle-même si raisonnable ! J' ai besoin d' une autorité : ce ne sera pas celle de nos faux sages que je prendrai pour guide, nous venons d' en

p529

dire les raisons ; mais ce sera celle du christianisme. Il faut bien achever de montrer Dieu aux hommes par la religion révélée, puisqu' on ne l' a jusqu' ici

bien connu que par elle ; et que de toutes les religions qui ont prétendu nous instruire, il n' y a que celle que je professe qui m' offre des lumières, un culte, et des vertus dignes de lui.

D' après ce petit nombre de réflexions, tu instruiras d' abord ton fils, comme le premier homme, sortant des mains de son créateur, a dû instruire le sien, ou comme les enfans de celui-ci ont instruit leurs enfans. Qu' ont-ils dû leur dire ? Sans s' arrêter beaucoup à philosopher avec eux (et le monde n' eût pas été si pur dans ce bel âge, si déjà il y eût eu des philosophes), ils leur disoient sans doute :

p530

" mes enfans, tout ce bel univers n' a pas toujours été, et vous êtes environnés de toute part des preuves éclatantes de sa nouveauté. Il n' y a pas toujours eu des hommes ; c' est par notre père que le genre humain a commencé, et, presque sous ses yeux que le monde a été créé " . Ils leur racontoient ensuite, en termes simples et vrais, l' histoire magnifique de la création ; et ils ne s' attendoient sûrement pas, que, parmi leurs descendans, il viendrait un jour des sages qui démentiraient leurs aïeux, pour faire honneur de la conformation du monde au concours fortuit des atômes.

" mes enfans, reprenoient-ils, le monde a été plus parfait que vous ne le voyez ; l' ordre tout seul s' y laissoit appercevoir : et s' il s' y rencontre

p531

aujourd' hui des désordres apparens, si l' homme n' y jouit pas d' une félicité plus pure, ce n' est pas la faute de son auteur " . Ils leur exposoient, en même temps, le premier précepte imposé à l' homme pour éprouver son obéissance.

" créé libre, l' homme pouvoit obéir ; il le devoit, et ne l' a pas fait. Pour le punir, la nature à changé pour lui ;

elle a changé pour nous. Gardons-nous d'accuser d'injustice l'être suprême, duquel nous tenons l'existence et tous les biens dont nous jouissons. Il ne nous devoit pas des dons plus grands que ceux qu'il nous a faits ; et les biens dont nous sommes privés ne doivent pas nous rendre ingrats pour tous ceux qui nous restent. Admirons au contraire son extrême bonté ; il saura tirer le bien du mal même. Il ne nous a pas dévoilé tous ses secrets ; mais il nous en a dit assez pour nous faire attendre un réparateur, qui lui rendra plus de gloire que la faute de notre père, que celles de tous les hommes, ne peuvent lui en ôter ; et qui rendra aux

p532

hommes eux-mêmes, s'ils s'empressent à le mériter, un bonheur plus grand que celui qu'ils ont perdu. C'est la grande promesse ; il la renouvellera souvent à notre postérité. Puisse-t-elle se transmettre d'âge en âge, toujours également pure, et toujours plus claire à mesure qu'elle approchera de son accomplissement ! Puissions-nous en profiter d'avance ! Et puissent ceux qui la verront accomplie, en profiter comme nous " !

Imite ce langage, ma fille. Le livre le plus ancien que nous ayons, c'est celui du législateur des hébreux, ce sont les divines écritures : je crois en avoir prouvé à ton mari l'authenticité, mieux que je ne pourrais lui prouver celle des titres qui constatent notre ancienne noblesse, mieux qu'il ne prouveroit lui-même celle des livres qu'il regarde comme les plus authentiques. La tradition la plus soutenue, la plus constante, et je puis dire la plus étendue, vient à l'appui des faits que ces saints livres renferment. Non seulement la chaîne de

p533

cette tradition est la plus belle que l'oeil savant et critique puisse observer ; mais les faits mêmes, quoique transmis dans des temps différens, et par différens auteurs, ont un enchaînement merveilleux et qu'on ne peut trop admirer. Par-tout c'est l'histoire de Dieu, de ses attributs, de sa providence, de ses promesses ; c'est en général l'histoire des grandes actions, des grandes vertus, et celle de la plus sainte religion.

Prends du moins, chère émilie, l'abrégé de nos livres sacrés ; racontes-en les principaux traits à ton fils ; par ces narrations, aussi intéressantes qu'instructives, suis avec lui le fil des principaux évènements ; par le charme de tes récits, élève son esprit aux plus sublimes vérités : et en travaillant à l'éclairer d'une manière solide sur sa religion, tu le rempliras déjà de l'enthousiasme sacré des plus hautes vertus. à mesure que ses connoissances s'étendront, que sa raison se fortifiera ; fais-lui sur-tout envisager, d'un oeil ferme et sûr, l'étonnant rapport des deux testamens et

p534

l'unité parfaite du plan de la religion. Au milieu de ces grands objets, avec lesquels cependant peut se familiariser un âge encore tendre, il est des notions plus

p535

déliçates, plus difficiles à saisir ; ce sont celles des mystères. Ici, ma fille, que ton oeil ne se trouble pas. Abaisse tes regards par respect, élève-les ensuite avec assurance ; contemple ce qu'il t'est permis d'apercevoir, et montre à ton fils ce qu'il peut voir lui-même. Qu'il ait du mot de *mystère* une idée claire et précise, comme d'une vérité qui ne se dévoile qu'en partie, et attire notre croyance sur ce qu'elle a de plus caché, par sa liaison avec des choses plus connues qui nous en garantissent la

certitude. Indépendamment de la religion,
la nature toute seule ne cesse de nous en
offrir, et nous force de croire ce qu' ils
ont d' obscur, par ce qu' elle nous y
montre de certain.

à l' égard du mystère lui-même, rends-lui
sensible ce qui peut en quelque sorte
le devenir. Sa nature, comme nous venons
de le dire, est de ne pas être compris
tout entier, mais de se faire voir cependant
sous un jour qui le spécifie et
le distingue suffisamment. En lui parlant
du réparateur, du messie, tu te verras

p536

conduite au mystère de l' adorable trinité.
Un seul dieu en trois personnes,
une nature divine plus féconde encore
au dedans qu' au dehors ; quelle étonnante
vérité ! Mais fais remarquer d' abord
à ton fils, que ce mystère ne renferme
rien qui se contredise. Un jour
viendra où je lui montrerai, comme je
l' ai montré à Valmont, que jusqu' ici
les hommes les plus éclairés ne l' ont pas
jugé contradictoire ; qu' ils l' ont cru,
qu' ils l' ont adoré ; et qu' ils n' ont pu,
même en l' y cherchant, y trouver de
contradiction.

Il y a ici dans les mots quelque obscurité,
j' en conviens ; mais elle tient à
la nature de la chose : elle ne fait point
exception à la règle de n' admettre, dans
l' ordre naturel, que des idées claires ;
puisqu' elle est sur un objet, qui est au dessus
de la raison sans lui être opposé : et où
la notion précise de l' un des termes nous
manque, fondés comme nous le sommes
sur l' autorité de Dieu même, la

p537

croyance de l' objet, suffisamment distinct
sous de certains rapports, plus confus
sous d' autres, ne nous manquera pas.
écoute ensuite comme parle sur ce
mystère notre célèbre Bossuet ; ainsi
pourras-tu avec le temps te faire entendre de

ton fils.

" Dieu, en se contemplant lui-même, engendre éternellement son verbe, qui est l' expression parfaite de sa vérité, son image, son fils unique, le plus pur éclat de sa lumière, et l' empreinte de sa substance. Dieu et son verbe, en se contemplant mutuellement, s' unissent par l' amour, et produisent l' esprit saint, l' éternelle union de l' un et de l' autre " .

Mais, parce que l' homme est formé à l' image de Dieu même, c' est aussi dans

p538

l' homme, et en considérant les richesses qu' il porte au fond de sa nature, que tu trouveras, à la portée de ton élève, une espèce d' image de cet adorable mystère. Je contemple la vérité, je me contemple moi-même ; et je sens naître en moi la pensée, ce germe de mon esprit, cette parole intérieure, ce verbe, qui est le fils de mon intelligence, la plus pure lumière de mon ame, et l' image de sa substance. La fécondité de mon esprit ne se termine pas à ce verbe que je fais naître en moi. J' aime, et cette parole intérieure, et l' esprit où elle naît ; et en les aimant, je sens en moi quelque chose qui ne m' est pas moins précieux que mon esprit et ma pensée, je veux dire, cet amour qui est le fruit de l' un et de l' autre, qui les unit, qui s' unit à eux et ne fait avec eux qu' une même vie. Ces trois choses, et l' intelligence qui m' est propre, et la pensée que j' en ai, et l' amour que cette contemplation fait naître, se supposent mutuellement, se répondent l' une à l' autre, ont entre elles une nature commune, et ne forment à

p539

elles trois qu' une même substance. Ainsi, autant qu' il peut y avoir de rapport entre Dieu et l' homme, ainsi, et d' une manière bien plus excellente et plus relevée,

subsiste la trinité que nous adorons.
Mais nous-mêmes, qui sommes l' image
de la trinité, nous-mêmes, à un
autre égard, nous sommes encore l' image
de l' incarnation, de cet autre mystère
que tu dois exposer à ton fils, ce mystère
également profond, mais qu' on ne doit
pas nier parce qu' on ne peut le comprendre.
Eh quoi donc, nos esprits-forts
feront tant les difficiles, lorsqu' il
sera question d' en croire sur nos dogmes
une autorité, qu' ils devraient apprendre
à connoître pour la mieux respecter ; et
ils le seront si peu, lorsqu' il s' agira de
nous proposer comme des vérités leurs
inventions et leurs systèmes ? Quoi,
philosophes peu sages et incompréhensibles
à eux-mêmes, ils feront quelquefois de
leur dieu l' ame de la nature, et ils voudront
que la nature en soit le corps ; ils
feront de tous les êtres une seule substance,
ils mêleront tout, ils confondront

p540

tout, ils changeront les notions
les plus communes, ils brouilleront
toutes les idées ; et il leur sera impossible
de croire, sous prétexte qu' ils ne le
conçoivent pas, que par un amour infini
la nature divine a daigné s' unir à la
nature humaine, sans altérer, sans confondre
ces deux natures, sans ôter à la
première aucun de ses attributs, et sans
l' assujettir à aucune des imperfections de
la seconde ! Pour nous, ma fille, moins
entêtés des chimères d' une orgueilleuse
philosophie, et plus dociles à la voix
du seigneur, rentrons encore en nous-mêmes,
et admirons-y cette union inconcevable,
et cependant si sensible pour
nous, de deux natures opposées, l' esprit
et la matière, l' ame et le corps. Quel
étonnant prodige les rassemble dans un
même être et en fait une même personne ?
Quel lien inconcevable les unit ?
Le spinosiste tranchera le noeud qu' il ne
peut délier : mais que le vrai sage, qui
ne sauroit confondre deux substances si
différentes en nature et en propriétés,
lève à nos yeux le mystère ; et nous lui

p541

rendrons sensible celui de l' incarnation.
Admirons, s' il faut nous élever plus haut
encore, cette idée si positive de l' infini,
reçue dans un esprit fini et limité ; et ici,
ma fille, la comparaison est d' autant plus
juste, que cette idée admirable ne contracte
rien des imperfections et des défauts
de l' esprit qui la reçoit, et le surpasse
infiniment.

Ce que je te dis sur les mystères, relativement
à l' instruction de tes enfans,
c' est à toi à leur en ménager le développement
selon la portée de leur entendement
et ses progrès ; faisant toujours
ensorte que les idées claires accompagnent
et soutiennent ce qui, par la nature
du mystère, doit rester nécessairement
obscur. Mais sur tout applique toi
à leur faire tirer des conséquences
pratiques de ces grandes notions, qui n' ont
pas été données aux hommes pour n' être
à leur égard que des dogmes purement
spéculatifs : car c' est-là le grand défaut
des enseignemens sur les vérités de la
foi, et celui, qui fait de la plupart des
chrétiens, des hommes qui ont une

p542

science à part pour la religion et une
autre pour les moeurs. Fais donc concevoir
à ton fils, envers l' être suprême,
tout le respect que la profondeur des
mystères cachés dans la nature divine
doit lui inspirer ; tout l' amour que doit
exciter en lui la charité immense d' un
dieu, auteur de la grâce et de la nature,
source de tout don, et qui s' est donné
lui-même ; toute l' obéissance et la fidélité
que doivent y faire naître les attributs
de la divinité, son pouvoir, sa bonté,
sa sagesse ; tous les fruits qu' il doit
retirer des grands exemples de l' homme-dieu ;
toute la charité pour les hommes
que doit porter au fond de son coeur le
souvenir d' un dieu, qui, en leur faveur,
s' est fait homme lui-même, et qui n' a
point connu d' exceptions ni de bornes
dans son amour.

Rends tes instructions aimables ; écarte loin d' elles l' ennui qui les feroit paroître insipides, et le dégoût qui les rendroit infructueuses. Excite dans ton élève le desir de les entendre, en piquant sa curiosité par une sage réserve, en les lui

p543

faisant considérer moins comme une leçon que comme une récompense, et en ne lui laissant pas même appercevoir, s' il se peut, l' intention que tu auras de l' instruire. Diffère les plutôt que de les donner à contre-temps, c' est-à-dire, comme de vains sons, qui n' étant pas compris ne se répètent qu' avec peine, et qu' on n' a fait entrer dans l' esprit que par la contrainte. Imprime-les par tes caresses ; elles ne sont dangereuses, que quand elles ressemblent dans une mère à un acte de foiblesse et de dépendance, mais non pas quand elles ne ressemblent qu' à la tendresse et à l' amour. Souviens-toi de celles que la reine Blanche prodiguoit à son fils, lorsqu' en le prenant sur ses genoux, elle lui disoit : *mon fils, Dieu m' est témoin combien vous m' êtes cher ; mais j' aimerois mieux vous voir mourir que de vous voir commettre un seul péché mortel* . C' est ainsi qu' elle lui a fait aimer ses leçons ; c' est ainsi qu' elle-même s' est rendue aimable à ses yeux et respectable pour toujours ; c' est ainsi encore, qu' en en faisant un grand saint, elle en a

p544

fait un grand roi. Emploie donc, à son exemple, cet innocent artifice d' une mère tendre, qui frotte de miel les bords du vase qu' elle présente à son fils, et par cette amorce lui fait boire la liqueur salutaire qu' il renferme.

EXPLICATION DES FIGURES

pV

Viii. Sujet de la première figure du troisième volume, page 108.
cette estampe représente le baron de Lausanne, au moment où il vient d'expirer. on voit encore sur son visage les traces du désespoir. Le comte de Valmont est aux pieds de son lit dans l'attitude du saisissement et de la douleur. des domestiques, frappés d'un tel spectacle, reculent pénétrés d'horreur et d'effroi.

ix. Sujet de la seconde figure du troisième volume, page 110.
la comtesse de Valmont, presque à l'article de la mort, console son époux, le fortifie par son exemple, et s'attache à lui faire puiser dans la religion ces

pV1

motifs de résignation qu'on ne trouve qu'en elle.

x. Sujet de la troisième figure du troisième volume, page 272.
dans le moment qui précède son sacre, un jeune prince, déjà les délices de la nation avant que d'en être le monarque, prête serment entre les mains de la religion, et se consacre tout entier au bonheur de son peuple. La France, par un engagement réciproque, jure de l'aimer toujours, et de lui être toujours fidèle. se dévouer au bonheur de ses sujets, est l'abrégé des devoirs de la royauté, et le précis du serment de nos rois. Louis Xvi en sentoît toute l'énergie, et déjà il le prononçoit, en quelque sorte, au fond de son coeur, lorsque, dans le premier conseil qu'il tint à choisir après la mort de son aïeul, il dit ces belles paroles : mon désir le plus grand est de rendre mon peuple heureux.

p1

LETTRE 43

du comte de Valmont à son père.

non, mon père, ne me parlez plus
de religion, de vérité, de vertu : je ne
veux plus rien entendre. Mon coeur,
flétri par la douleur et l' opprobre, se
refuse à toutes vos leçons ; et, dans l' état
où je suis, tout secours me devient inutile.
Il n' y a plus rien de sûr, rien de
vrai... émilie m' a trompé. émilie !

p2

Quelle honte ! Quel oubli d' elle-même !
ô noirceur ! ô trahison ! ô comble d' horreur ! ...
oui, Lausane... le perfide
Lausane triomphe par-tout de sa conquête ;
et le feroit-il, si, par la sagesse
de sa conduite, émilie l' eût toujours
forcé à la respecter ! Ah ! Puisqu' il m' enlève
mon épouse, l' honneur... qu' il
m' arrache donc la vie, ou qu' il se prépare
à me donner la sienne.
à l' égard d' émilie... mais hélas ! Je
voudrais pouvoir douter encore, malgré
les rapports qu' on m' a faits. Je voudrais,
malgré l' évidence, pouvoir conserver
d' elle la même idée que vous. Ah !
Quand je vous ai exposé mes soupçons,
vous ne m' avez point écouté ; trop prévenu
en sa faveur, vous m' avez condamné
sans ménagement : en lisant votre
lettre, je me trouvois avili à mes propres
ieux. Mes soupçons se vérifient cependant...
ils se vérifient ! ... peut-être
me trompé-je encore. On croit trop aisément,
me direz-vous, ce que l' on craint
vivement : et où sont en effet ces preuves
si constantes, ces justes fondemens

p3

de l' accusation la plus odieuse, la plus
injuste ; si émilie est toujours ce qu' elle
nous a paru, l' ame la plus belle et la
plus vertueuse ? Quoi, de simples délations
pourront flétrir la plus pure vertu ! ...

ô mon père, je crois vous entendre me parler ainsi, et par toutes ces réflexions, j' aime tour à tour à me flatter et à me tourmenter moi-même. Il est des instans, où, rapprochant toutes les circonstances, toutes les preuves, je crois tout : et alors toutes les passions me dévorent ; je ne respire que haine, que vengeance, que fureur ; la rage, l' enfer est dans mon coeur. Il en est d' autres, où, plus tranquille (et je le deviens en m' entretenant avec vous), je m' accuse de trop de précipitation et d' emportement ; je me condamne ; j' ai honte des transports qui m' agitent, des passions qui m' aveuglent, du délire où je suis ; je suspends toute résolution ; et je crains autant de faire éclater des soupçons mal fondés, que j' appréhende d' être trop facile à les rejeter. Ainsi, toujours balancé par des sentimens contraires, je ne sais à quoi

p4

m' arrêter... ah ! Du moins puissé-je être assez sage pour attendre des lumières plus sûres encore ! Mais aussi, une fois convaincu,... si Lausanne, si émilie sont coupables, ah ! C' est dans leur sang... mon père ! Soyez touché du triste état de votre malheureux fils. N' insultez point à sa douleur : répandez sur des plaies trop vives pour un coeur sensible, ce baume salutaire que vos lettres y ont fait couler jusqu' ici. J' espère que jusqu' à votre réponse j' aurai bien la force de contenir mes craintes et mes transports. Quoi que j' aye pu vous dire dans l' ivresse de ma passion et l' égarement de mon esprit, ne cessez de me donner des conseils, qui me deviennent plus que jamais nécessaires ; et parlez-moi toujours de cette religion, dont les caractères sont en effet si frappans, dont le dernier sur-tout me remplit d' étonnement, et que je commence si vivement à admirer malgré moi, quoique si peu disposé encore à la suivre.

p5

LETTRE 44

du marquis à son fils.

mon fils, ô mon fils, que ne suis-je
près de toi ! Que ta situation présente me
rend mon exil douloureux et pénible !
Cher Valmont ! Je voudrais si bien être
à portée de calmer tes craintes ; et rien
ne peut suspendre les miennes. Ta lettre
me fait trembler. Ce n' est point le défaut
de réserve et de sagesse dans émilie que
je crains ; c' est toi, c' est ta vivacité, ce
sont les dispositions où je te vois. Cher
ami, crois-en un père, qu' un long usage
du monde a instruit, et qu' aucune passion
ne transporte : crois-en un ami tel
que moi, et qui, sans risquer de se tromper,
se fait garant de la sagesse de ton
épouse. Il y a des femmes vertueuses,
Valmont, quoi qu' en disent le libertinage
et la frivolité ; et la tienne est certainement
de ce nombre. Je l' ai toujours
suivie dans ses démarches depuis sa plus
tendre enfance ; dans ses lettres, depuis

p6

que je suis loin de vous : l' hypocrisie n' a
point cette marche constante et uniforme,
cette simplicité noble et pure, qui
font le caractère d' émilie ; non, la fausse
vertu ne se contrefait point ainsi. Ah ! Si
tu savois toutes les alarmes que ta liaison
avec le baron lui a causées dès le temps
de mon départ ; toutes les préventions,
d' ailleurs si bien fondées, qu' elle a toujours
eues contre lui ; toute la violence
qu' elle s' est faite pour le recevoir et pour
t' obéir ; tous les secrets pressentimens
dont elle me faisoit part, et qui ne se
vérifient que trop bien ; tout ce qu' elle
mettoit de circonspection dans ses discours
et dans sa conduite : mon ami ! Tu
la respecterois autant que tu la chéris.
Au nom de sa tendresse et de son amour
pour toi, au nom de toute la mienne,
modère les saillies d' une passion trop ardente,
et qui ne voit plus, qui n' entend

plus que ce qui sert à multiplier et à
grossir les fantômes qu' elle se fait. N' accable
point une épouse délicate et sensible,
par l' idée désolante de tes inquiétudes
et de tes soupçons ; ménage son

p7

état et les momens critiques dont elle est
proche. Sur-tout prends du temps pour
te mieux instruire ; ne te fie point à des
espions envieux et mercenaires, qui s' embarrassent
peu des conséquences, pourvu
qu' ils te perdent, ou qu' ils te fassent
payer chèrement leurs prétendus services
et leur noire trahison.

Lausanne peut être coupable de légèreté,
de présomption, de forfanterie même,
puisque tel est son caractère ; mais
non pas au point où tu le crois : et, quelque
coupable qu' il puisse être, as-tu droit
de l' en punir ? Est-ce à toi qu' appartient
la vengeance ? Faut-il te répéter, dans
l' ivresse des transports qui t' agitent, ce
que j' avois autrefois moins de peine à te
faire entendre de sang froid ? Que la vie
d' un autre homme, non plus que la
tienne, n' est point à toi ; que tu ne la
lui as non plus donnée, que tu ne te l' es
donnée à toi-même ; qu' il faut étouffer
la voix de l' humanité et le cri de la nature,
méconnoître tous les droits de
l' être suprême, et commencer par défier
sa justice et son pouvoir, renverser toutes

p8

les loix, rompre tous les liens de la société
qui nous rassemble et nous protège,
fouler aux pieds toute autorité, détruire
toute espèce de subordination, et s' arroger
des titres qui n' appartiennent qu' à
la puissance publique, pour ôser se faire
l' arbitre et le vengeur d' une offense particulière.
Prétendre d' ailleurs en laver
l' affront dans le sang de celui qui nous
l' a faite, quel horrible préjugé ! Quel fantôme
d' honneur, auquel on sacrifie, plus
en furieux qu' en vrai brave, tous les

biens et l' honneur véritable ! Eh, mon
ami, le véritable honneur consiste à être,
à ses propres ieux, sans reproche et constamment
vertueux ; et peut-il y avoir
quelque vertu réelle, sans la soumission
aux loix de Dieu et de son pays ? Ah !
Sois brave, cher Valmont, mais en faveur
de ta patrie, comme je me flatte
de l' avoir été ; et ne méprise point des
conseils que quarante ans d' un courage
suffisamment éprouvé m' ont acquis le
droit de te donner.
Cependant, en voulant te venger de
propos indiscrets, que peut-être on n' a

p9

pas tenus, si tu pérís ; ô mon fils ! Je frémis.
Dans quel état iras-tu te présenter
à ton créateur, à ton juge, et lui rendre
une vie qu' il t' ordonnoit de conserver,
dès qu' il ne te la demandoit pas ?
Quelle catastrophe pour émilie, pour
le fruit de ses entrailles, pour ton père !
Si c' est ton semblable qui périt par ta
main ; tout souillé de son sang, cruel homicide,
quels remords tu te prépares !
Quelle image sanglante va te suivre en
tous lieux ! Quelle autre source d' amertume
pour ton épouse, pour tes enfans,
et pour moi ! Quel renversement de toute
espérance ! Succombant sous le crédit
d' une famille puissante et en faveur, dépouillé,
banni, flétri peut-être, quelle
honte réelle pour sauver une honte imaginaire !
Quelle perte de toutes les espérances
et de tous les biens, pour un honneur,
pour un bien qu' on ne songe point
à t' enlever, ou qui cesse d' être un bien
digne de si grands sacrifices, s' il n' est
fondé que sur l' opinion ! Ah ! S' il
étoit question de sacrifier à la vertu, à
l' état, au bien commun ; je te tiendrais

p10

un autre langage, et je t' aurois déjà offert
mon exil pour exemple et pour leçon.
Mon fils, pèse toutes ces réflexions, si

tu es en état de les faire. Tranquillise-moi,
je t' en conjure, en me renvoyant
au plus tôt l' exprès que je fais partir.
Dans peu tu recevras la lettre que tu désires,
et que j' ai déjà préparée sur la suite
des caractères de la religion chrétienne.
Je n' ai pas la force de l' achever dans cet
instant, et je ne veux d' ailleurs mettre
aucun délai à celle-ci. Tu commences à
admirer, dis-tu, la religion malgré toi :
ne t' expose donc pas à te repentir un
jour de l' avoir si indignement violée. En
enfreindre les loix les plus sacrées, quelle
disposition seroit-ce pour la recevoir ; ou
quelle source de regrets ne seroit-ce pas
après l' avoir reçue ! Adieu mon ami ; je
vais compter les jours, les momens ; et
qu' ils seront longs et amers pour moi !

p18

LETTRE 45

du même.

tu as été frappé, mon fils, des premiers
caractères que je t' ai fait appercevoir
dans la religion chrétienne, et
sur-tout de son unité. Joignons-y maintenant
sa perpétuité ; et admire plus que
jamais comment ce magnifique ouvrage,
que la main des hommes n' eût pu faire,
est continué de siècle en siècle par la
même puissance toute divine qui l' a commencé.
Reprenons, à la venue de Jésus-Christ,
l' ensemble surprenant que cet oeuvre
admirable nous présente. Ici la suite des
faits parle assez d' elle-même ; et la religion
se trouveroit démontrée par elle,
indépendamment des livres du nouveau
testament, qui continuent pour les premiers
temps le récit de ses merveilles.
Mais pour ne te laisser rien à désirer sur
ce qui peut aider et confirmer ta croyance,
discutons un moment l' authenticité

p19

de ces livres, avant de développer les principaux faits qu' ils renferment. Je pourrais d' abord, cher Valmont, appliquer aux auteurs sacrés toutes les règles de discussion, qu' on emploie avec tant de confiance dans les jugemens que l' on porte des auteurs profanes ; et te faire observer les différens rapports qu' ont nos livres, à ceux dont ils portent les noms, aux temps où ils les ont écrits, aux lieux, aux personnes, aux usages, au gouvernement civil, à l' état de la religion, aux affaires publiques dont ils parlent : car tu n' ignores pas sans doute qu' il est impossible, moralement parlant, qu' un imposteur ne se trouve en défaut sur quelques-unes de ces circonstances. Mais il ne s' agit pas ici de faire un traité sur la religion. Il ne s' agit pas d' entrer de nouveau dans des détails, sur lesquels les chrétiens eux-mêmes ont porté cent fois le flambeau de la plus sévère critique. Pour terminer plus sûrement et en peu de mots toute contestation, considère cette chaîne de témoins, qui, d' âge en âge depuis la naissance du christianisme, déposent en faveur des

p20

livres du nouveau testament, les attribuent aux apôtres et à leurs premiers disciples, et souvent même emploient dans leurs écrits les faits et les maximes les plus essentielles de ces livres, dont ils empruntent jusqu' aux expressions. Si tu prétends pouvoir en nier l' authenticité, ôse donc prétendre également que les noms et les écrits de s Polycarpe, de s Ignace, disciples des apôtres, que ceux de s Justin, de s Clément, de s Irénée, qui ont été instruits par ces premiers disciples, qu' après eux les noms et les écrits d' Origène, d' Eusèbe, de s Jérôme, qui ont examiné si scrupuleusement dans les premiers siècles cette partie des divines écritures, sont des noms et des écrits supposés. Ici, comme par-tout ailleurs, tout se soutient dans la religion ; et la tradition la plus ancienne, la moins interrompue, la plus universelle, la plus constante, vient à l' appui

de nos livres sacrés et des premiers monumens.
Considère ensuite l' intérêt qu' avoient
les premiers chrétiens de tout état et de
tout rang, avec tant de préjugés et de

p21

passions contraires, de ne pas recevoir,
sur de simples présomptions, ce qui doit
servir de fondement à leur foi, ce
qui doit être la règle de leur conduite,
et ce qui les obligeoit à sacrifier ce qu' ils
avoient de plus cher et à voler au martyre.
Ce n' est pas au reste dans un siècle
d' ignorance, mon fils, ce n' est point pour
des peuples grossiers et des hommes sans
lettres, qu' ont été faits les écrits des
apôtres : c' est vers le siècle d' Auguste
qu' ils ont paru ; c' est à Rome, c' est à la
Grèce, c' est à ce qu' il y avoit de plus policé
et de plus sage, qu' ils ont été adressés.
Interroge d' ailleurs, s' il le faut, les
ennemis même de la religion, juifs,
païens, hérétiques, tous ceux qui, dans
ces premiers siècles, ont attaqué par toutes
sortes de moyens les vérités contenues
dans nos livres : et dis-moi s' ils
ont osé nier ou révoquer en doute, que
la plus grande et la principale partie de
ces livres fût des auteurs auxquels nous
les attribuons ; si du moins Marcion et
Manès, les seuls qui aient eu assez d' ignorance
et de témérité pour le faire,

p22

ont pu, lors même qu' on les en a défiés,
apporter en preuve, contre les écrits des
apôtres, le plus léger indice de fausseté,
et donner un fondement tant soit peu
raisonnable à leur opinion ?
Dis-moi enfin s' il y a aucun livre
dans le monde entier, qui ait, autant que
nos livres sacrés, excité l' attention de
tous les hommes, l' intérêt des partis les
plus opposés, les recherches profondes
des savans de tous les siècles, sans qu' on
ait pu en affaiblir l' autorité ?
Dans quel temps en effet ces livres

auront-ils été supposés ? Lève, si tu le peux, toutes les contradictions que cette supposition renferme ; fixe une époque où elle ait été possible. Ce ne sera pas pendant la vie des apôtres : auroit-on reçu des livres que les apôtres eux-mêmes eussent démentis ? Ce ne sera pas aussi-tôt après leur mort : comment faire passer alors de fausses pièces sous leur nom ? Comment faire recevoir tant de fausses épîtres à tant d'églises à qui elles n'eussent pas été adressées du vivant des apôtres ? Comment les faire adopter sans

p23

opposition, dans un temps où il y avoit encore un si grand nombre de leurs disciples et de personnes qui avoient conversé avec eux ? Sera-ce donc vers le second siècle ? Mais nous voyons dès lors ces livres cités par les auteurs contemporains ; révérencés comme sacrés ; traduits dans plusieurs langues ; reçus unanimement, du moins quant aux parties les plus essentielles du nouveau testament ; lus dans toutes les églises, qui en conservoient, au rapport de Tertullien, les exemplaires, tandis qu'elles rejetoient avec soin toutes les nouvelles productions, en leur opposant leur seul caractère de nouveauté.

Et ne dis pas, mon fils, que ces livres ont pu être altérés par la suite : les mêmes preuves qui nous démontrent qu'ils n'ont pas été supposés, nous assurent aussi de leur intégrité. Sous les yeux de tant d'hommes, dont les intérêts étoient si différens, des écrits si publics, si chers à tous les chrétiens, si discutés par les hérétiques, les juifs et les païens, pouvoient-ils souffrir la moindre altération, sans qu'il s'élevât de toutes les extrémités

p24

du monde mille voix pour réclamer, et sans qu'on prît soin de les confronter avec les exemplaires authentiques ? " Marcion

prétend, disoit Tertullien, que l' évangile dont je me sers est corrompu ; qui sera notre juge ? Ce seront les anciennes églises, qui ont reçu les évangiles de la main des apôtres : allons les consulter ; et celui dont l' évangile se trouvera conforme à ces exemplaires, ne se sera point trompé, puisque la vérité doit être plus ancienne que le mensonge " . Si, après d' aussi fortes preuves, il peut encore te rester quelque doute, je t' offre un dernier moyen de conviction. Confronte les variantes, compare les diverses leçons, je dis même de tous les siècles, comme l' ont fait dans le siècle dernier les plus savans critiques ; et vois s' il en résulte, au préjudice de nos livres, une seule différence essentielle dans tout ce qui a rapport à l' histoire, à la doctrine, et aux moeurs. Il est donc vrai, cher Valmont, aux preuves positives que nous apportons de l' authenticité des livres du nouveau

p25

testament, on ne peut opposer et l' on n' oppose tous les jours que des doutes, que les passions élèvent et fomentent, mais que la raison désavoue. Laisse, mon fils, laisse l' incrédule s' aveugler lui-même, sans vouloir imiter son aveuglement ; et une fois convaincu de l' authenticité de nos livres, assuré que le témoignage qu' ils renferment est parvenu jusqu' à nous dans toute son intégrité, permets que je m' arrête quelques momens à te faire observer combien ce témoignage est digne de foi, combien il est incontestable. Il l' est sans doute, si ceux qui l' ont rendu ne se sont pas trompés, et si d' ailleurs ils n' ont ni voulu ni pu nous tromper. Mais en premier lieu, qu' ils ne se soient pas trompés, c' est ce qui est évident par la nature même de leur déposition : tous ou presque tous sont des témoins oculaires ; nous ne rapportons, te disent-ils, que ce que nous avons vu, que ce que nous avons entendu, que ce qui s' est passé constamment au milieu de nous. C' est ce qui l' est encore par la nature

p26

des faits qu' ils racontent ; puisque ce sont de ces sortes de faits, qui, par leur continuité et par leur certitude au jugement de tous les sens, ne sont pas susceptibles d' illusion.

Mais au moins n' ont-ils pas voulu nous tromper ? Pour apprécier cette question, examine bien, mon fils, ce projet qu' on leur suppose d' en imposer à l' univers, par un assemblage de faits, aussi difficiles à inventer, à combiner, à faire cadrer si juste et avec les livres de l' ancien testament et avec de certains faits principaux, qui ne dépendoient pas d' eux, qu' ils n' étoient les maîtres ni de faire naître, ni d' empêcher, ni de supprimer, ni d' altérer, et qui dès-lors devoient entrer nécessairement, et malgré eux, dans l' unité du plan qu' on veut bien leur prêter. Un seul homme, pour un petit nombre de faits qu' il invente, a tant de peine à faire accorder la vérité avec le mensonge : eh, que sera-ce donc lorsqu' il sera question de plusieurs hommes écrivant comme les apôtres en différentes circonstances et à diverses reprises ;

p27

lorsqu' il s' agira d' un grand nombre de faits compliqués ; et sur-tout lorsqu' il sera question de faits liés à beaucoup d' autres, qui ont précédé, qui ont dû suivre, et qui n' eussent pu que se trouver en contradiction les uns avec les autres, dès qu' ils n' eussent été liés entre eux que par l' imposture ? Non, on n' imagine point, on n' invente point comme les apôtres ; et sur des objets, aussi étendus dans leurs combinaisons et leurs rapports, la fiction ne fut jamais si bien d' accord avec la vérité.

Au reste, mon fils, juge de ce prétendu projet de nous en imposer, conçu par les apôtres après la mort ignominieuse de leur maître ; juges-en par l' éducation

simple et grossière qu' ils avoient
reçue, et par l' état abject où ils vivoient
presque tous avant leur apostolat ; par
ce ton d' ingénuité, de candeur, d' intégrité,
qui brille dans leur personne comme
dans leurs écrits, et ne s' y dément jamais ;
par ce caractère de droiture qui
règne dans leurs moeurs, moeurs douces
et simples, chastes et pures, exemptes

p28

de tout levain d' intérêt, d' ambition, et
de révolte ; par toute leur vie, humble,
pauvre, laborieuse, mortifiée, et telle
en un mot que leurs plus grands adversaires
ont été forcés de la respecter.
Eh ! Mon fils, quel motif eût porté les
apôtres à vouloir nous tromper, quand
bien même ils eussent été de caractère
à l' entreprendre ? Les humiliations, les
souffrances, et la croix de Jésus-Christ
avoient-elles donc par elles-mêmes tant
d' attraits pour eux ? Et pouvoient-ils attendre
autre chose de toutes les passions,
de tous les intérêts, et de tous les hommes,
conjurés à la fois contre leur maître
et contre ceux qui oseroient encore
après sa mort en paroître les disciples ?
Mais enfin, supposons-les intéressés à
nous tromper, et de caractère à vouloir
le faire. L' eussent-ils pu ? Ici, mon fils,
combine, selon les loix les plus rigoureuses,
les plus propres à faire naître la
certitude en genre de faits, je dis même
l' évidence en genre de preuves et de raisonnement ;
combine tout à la fois leur
nombre, la diversité de leurs caractères,

p29

les différentes épreuves par lesquelles ils
ont passé : et dis-moi comment le secret
eût pu demeurer impénétrable au milieu
de douze apôtres, de soixante et douze
disciples, d' un si grand nombre de témoins
qui publioient hautement ce qu' ils
disoient avoir vu, entendu, touché à tant
de reprises et si constamment, et que

cependant, soit dans la multiplication de cinq pains pour servir à la nourriture de cinq mille hommes, soit dans la guérison subite d'aveugles de naissance connus pour tels de la synagogue, soit dans la résurrection de plusieurs morts et celle de Jésus-Christ même, accompagnées de circonstances qui les ont rendues publiques, ni aucun d'entre eux ni personne d'entre les juifs n'eût jamais ni touché, ni vu, ni entendu ? Eh ! Oseroit-on seulement avancer faussement de pareils faits ; lorsque c'est au témoignage de tant d'hommes et de presque tout un peuple qu'on en appelle ? Dis-moi ce qui pouvoit unir, d'une manière si étroite et par des liens si durables, des hommes qui n'eussent eu

p30

d'autres liens réciproques que la fourberie et le mensonge ; et comment le complot n'eût pas été découvert au milieu de tant de caractères différens, toujours prêts à se diviser entre eux par l'effet des intérêts opposés qui changent selon les temps, des passions diverses, d'un mécontentement, d'une jalousie, d'un désir de primer sur tous les autres ? Dis-moi enfin comment ni les promesses, ni les menaces, ni les reproches de leur conscience, ni les sentimens de compassion pour ceux qui devenoient les malheureuses victimes de la foi qu'ils leur annonçoient, ni les fatigues et les peines continuelles, ni la crainte des tourmens, ni l'horreur de la mort, n'ont jamais pu modérer leur ardeur, ralentir leur course, leur arracher l'aveu de leur égarement, ou varier leur déposition ? On souffre, on meurt pour un sentiment que l'on croit vrai ; et en genre de croyance, l'erreur a ses martyrs comme la vérité : mais est-il dans la nature de courir, de contrée en contrée, aux peines, aux tourmens, à la mort, et de les soutenir avec une fermeté

p31

toujours égale, pour attester un fait que
l' on sait être faux ? Car voilà, cher Valmont,
ce qu' il importe sur-tout de bien
considérer ; voilà ce qui rend invincible
la preuve que nous empruntons de ces
premiers martyrs, et ce qui les met hors
de toute comparaison avec ceux que par-tout
ailleurs il plaît à l' incrédule de nous
opposer : c' est que, bien différens des
enthousiastes de toutes les sectes, les martyrs
du christianisme naissant sont des
martyrs de fait, et non pas d' opinion.
C' en est assez sans doute, mon fils,
pour démontrer la certitude de tout ce
que les livres du nouveau testament
nous enseignent sur la suite de la religion.
Mais je te l' ai dit, et tu seras forcé
d' en convenir, je n' aurois pas même eu
besoin de nos livres pour te convaincre ;
et la suite des évènements, leur enchaînement
nécessaire entre eux et avec ceux
dont nous sommes aujourd' hui les témoins,
cette correspondance mutuelle
qui est telle, qu' ils se prêtent l' un à l' autre
le plus ferme appui ; en un mot, la
perpétuité de la religion chrétienne,

p32

formeroit seule en sa faveur la démonstration
la plus complete. Reprenons-les,
ces évènements si bien enchaînés, si bien
liés ; et qu' ils parlent d' eux-mêmes.
Déjà les quatre grands empires, prédits
par Daniel comme devant amener
après eux l' empire éternel du christ, se
sont succédés l' un à l' autre, et le dernier
a triomphé de ceux qui l' ont précédé.
Déjà la prophétie de Jacob touche à son
terme, et aux ieux de la nation étonnée
le sceptre s' échappe des mains de
Juda pour passer dans celles d' un étranger.
Le second temple ne subsiste que
pour recevoir celui qui doit en faire tout
l' ornement. Les juifs sont dans l' attente
universelle du messie ; et le bruit de leurs
espérances s' est répandu parmi les gentils.
L' avènement de ce messie tant désiré
a été différé assez long-temps, pour

nous rendre sensibles les misères de l'homme abandonné à lui-même : enfin le messie paroît. Toutes les prophéties s'accomplissent en sa personne, tous les caractères du messie se retrouvent en J. C. Comme verbe, coéternel à son père ; comme verbe fait chair, naissant d'une vierge ; il est le rejeton de Jessé ; il est le fils de David ; il sort de la tribu de Juda ; il naît à Bethléem ; il y reçoit le nom de Jésus, ce beau nom de sauveur, qui présageoit tout à la fois et la gloire qu'il alloit rendre à Dieu par la réparation du péché, et le salut qu'il alloit rendre aux hommes. Une étoile brillante l'annonce ; les bergers et les rois l'adorent ; et, ce qu'un auteur célèbre entre les auteurs païens nous a garanti, ce qui confirme de la manière la plus solennelle tout le récit des auteurs sacrés, Hérode, instruit de sa naissance, immole à sa jalouse fureur une foule d'innocentes victimes, et, par ses inquiétudes et ses craintes, rend ainsi malgré lui le témoignage le plus sensible à l'attente des juifs et à la venue du messie.

Jésus-Christ se soustrait à sa poursuite. De retour dans sa patrie, à peine le temps où il doit se manifester aux hommes est-il arrivé, que Jean-Baptiste, si digne d'admiration par l'austérité de sa vie, par la pureté de ses moeurs, par les effets de son zèle, par la force de ses paroles, et que les plus sages d'entre les juifs, cherchant par-tout le messie, eussent pris sans peine pour le messie lui-même, se dépouille en sa faveur de sa propre gloire, s'anéantit en sa présence, et le fait reconnoître à ses disciples pour l'agneau de Dieu qui vient effacer les péchés du monde.

Le sauveur enseigne aux hommes la doctrine la plus pure, et leur propose d'une manière simple les vérités les plus sublimes. Il ouvre à ses disciples, sans appareil et sans faste, les trésors de la

plus haute sagesse ; il leur révèle les plus profonds mystères, sans en paroître étonné ; il développe les idées les plus neuves et la morale la plus parfaite, comme des idées qui lui sont naturelles et qui coulent de source ; il nous fait aspirer à une

p35

nouvelle béatitude ; il rappelle notre ame à son origine et à sa fin, et la fait rentrer dans tous ses droits. Il tempère l' élévation de ses pensées et la hauteur de ses maximes, par la naïveté des images qu' il emploie et l' onction secrète qui accompagne ses discours. Tout est grand, tout est aimable dans sa personne ; il y réunit au souverain degré la douceur et l' autorité. Il donne les exemples les plus rares des vertus qu' il commande et de la perfection qu' il conseille ; et ce qu' il y a en lui de plus admirable encore, son ame noble sait allier la plus haute élévation avec l' humilité la plus vraie. Son caractère est ferme et généreux ; son coeur est tendre et bienfaisant ; sa vie est pauvre et frugale ; ses manières sont simples et affables ; ses moeurs sont irréprochables. Il ne se montre parmi les hommes, que pour les éclairer et pour leur faire du bien. Sociable, humain, populaire, mais sans familiarité et sans bassesse, il se met à la portée de tous, et s' en fait respecter. Il converse, il se plaît avec les enfans ; il accueille et prévient les pécheurs ; il ne

p36

se rebute point de la grossièreté de ses disciples ; il est bon, il est indulgent pour les foibles, et ne fait paroître de la sévérité qu' envers les hypocrites. Il verse des larmes sur la mort de Lazare, qu' il aimoit tendrement ; il s' intéresse, de la manière la plus vive, à la douleur d' une mère qui vient de perdre son fils ; il fait grâce à la femme adultère, et ne lui demande pour toute reconnoissance que de cesser d' être infidèle. Dans l' entretien le

plus intéressant, il instruit, il convertit la samaritaine, et annonce un culte nouveau, l'adoration en esprit et en vérité. Il voit avec une sorte de transport couler les pleurs de Magdelaine ; il se plaît à briser le coeur du publicain. Par-tout il envisage la gloire de son père ; par-tout il maintient, il assure l'accomplissement des devoirs et l'ordre de la société. Il nous apprend que son royaume n'est pas de ce monde, et rend lui-même à César le tribut qui lui est dû par ses sujets. Son règne est celui de la vérité ; et en lui rendant témoignage devant Pilate, c'est à elle qu'il se sacrifie. Opprimé, calomnié,

p37

couvert d'opprobre, mourant dans les supplices, il fait avouer à son juge son innocence, et fait voir sur la terre la vertu malheureuse, persécutée, mais toujours également ferme, sans tache, et se suffisant à elle-même. Sa passion, sa mort sont encore quelque chose de plus grand que sa vie ; et le disciple célèbre du plus sage des philosophes, en voulant peindre le juste avec tout l'héroïsme de la vertu, a peint une vertu plus qu'humaine et le fils de Dieu sans le savoir.

Les merveilles les plus éclatantes viennent à l'appui de la sainteté de ses moeurs ; ajoutent un nouveau poids à l'excellence de sa doctrine ; et avec elle, avec le concours de tous les siècles qui ont préparé sa venue, de tous les genres de prophéties qui l'ont annoncée, elles démontrent la divinité de sa mission.

En vain m'arrêtero-je ici à dissertier froidement sur la nature et la possibilité des miracles. Il est des faits qui, bien avérés, tranchent toute difficulté, et parlent bien plus haut que de stériles et vains raisonnemens. Tels sont les faits et les

p38

miracles qui ont un rapport direct à Jésus-Christ : faits sensibles et palpables ;

faits publics et permanens ; faits réitérés et perpétués par-tout où l' établissement de la religion chrétienne et la gloire de son auteur l' ont nécessairement exigé ; faits et miracles avoués par ceux mêmes qui avoient l' intérêt le plus pressant à les nier ; avoués par les juifs, qui, au lieu de les démentir, les ont confirmés, en les attribuant à je ne sais quelle vertu secrète qui se trouvoit dans le saint nom de Dieu, ce nom inconnu et ineffable que Jésus-Christ, disoient-ils, avoit découvert, on ne sait comment, dans le sanctuaire ; avoués et reconnus, du moins en partie, par les païens, Hiéroclès, Julien, Celse, Porphyre, et une infinité d' autres, qui, moins prévenus, n' ont pu résister à la force des preuves qui les constatoient, et, de païens, sont devenus chrétiens ; avoués et confirmés par les hérésiarques, du temps même des apôtres, les judaïsans, les nicolaïtes, les cérinthiens, les gnostiques, les valentiniens, les basilidiens, etc. Qui, attaquant

p39

tout, confondant tout, disputant sur tout, n' ont jamais contesté aux vrais disciples de Jésus-Christ les miracles qu' ils lui attribuoient, ni osé taxer d' imposture ceux qu' ils opéroient en son nom : faits merveilleux, évidemment au dessus des forces de la nature, tous bienfaisans, tous utiles aux hommes, ou pour guérir les maux du corps, ou pour dissiper les maladies de l' ame, ses préjugés, et ses erreurs : faits et prodiges bien différens, par leur authenticité, de ceux que l' incrédule ose mettre en parallèle avec eux, bien différens par leur caractère

p40

et leur publicité, de ces prestiges et de ces oeuvres de ténèbres par lesquels s' accréditent, dans les esprits foibles, les superstitions, les schismes, et tant d' opinions aussi contraires à la vérité que

dangereuses pour les mœurs.

p41

Exposons-les donc en peu de mots, ces faits et ces miracles, dont tout nous garantit la certitude, dont tout confirme la réalité. Maître de la nature, d' un mot Jésus-Christ calme les tempêtes ; il prescrit des loix aux élémens ; il multiplie cinq pains, et en nourrit cinq mille hommes ; il ouvre les yeux des aveugles de naissance ; il délie la langue des muets ; il rend l' ouïe aux sourds ; il guérit les malades par sa seule parole ; il chasse les démons, et les force de rendre hommage à sa divinité ; la nature, la mort, l' enfer obéissent à sa voix. Il ressuscite le fils de la veuve de Naïm, dont le peuple accompagnoit la pompe funèbre ; la fille du chef de la synagogue, dont une troupe de juifs pleuroit la perte ; Lazare, enseveli depuis plusieurs jours. Il annonce sa mort et sa résurrection ; il prédit, ce que nous voyons accompli de la manière la plus frappante, la prédication de l' évangile, l' établissement de l' église, l' indéfectibilité de sa foi, sa visibilité, sa perpétuité, le châtement des juifs, et la destruction de Jérusalem. Il est livré

p42

à ses ennemis, parce qu' il l' a bien voulu. Judas l' a trahi : mais la honte et le désespoir suivent de près son crime ; il en reporte aux juifs le salaire ; et le champ acheté de cet argent même pour la sépulture des étrangers, est un monument destiné à instruire toute la terre de sa perfidie et de ses remords. Après avoir enduré, de la manière la plus héroïque et avec le plus noble courage, les opprobres les plus humilians, Jésus-Christ meurt pour la réparation du péché, pour le salut des hommes : et la nature se trouble et se déconcerte quand il expire ; par des prodiges qu' attestent des auteurs païens, elle reconnoît son maître.

Il meurt sur la croix ; et, selon la promesse qu' il en a faite à ses apôtres, cette croix devient l' instrument et le signe le plus éclatant de son triomphe. Peu de jours après sa mort, il met le comble aux témoignages de sa puissance et de sa divinité par sa résurrection. Indépendamment des précautions que ses ennemis avoient prises, pour empêcher que ses apôtres ne pussent enlever son

p43

corps ; indépendamment des circonstances publiques, dont ce fait a dès-lors été revêtu, et d' après lesquelles on eût pu aisément convaincre les apôtres d' imposture, s' ils eussent voulu nous tromper ; ce fait est confirmé par toutes ses suites, et la force des preuves va toujours en croissant.

Des disciples, autrefois si timides, publient hautement le triomphe de leur maître ; et dans quel moment ? Dans celui où tout paroît désespéré, et où ils n' ont à attendre d' un pareil témoignage que des affronts, des persécutions, des supplices, et la mort. Mais encore, ces hommes qui vont opérer au nom de Jésus-Christ d' aussi grands prodiges que ceux qu' il a opérés lui-même ; ces hommes qui vont éclairer le monde, le convertir à la foi, réformer ses moeurs, et changer la face de l' univers, que sont-ils ? Des hommes sans nom, sans fortune, sans crédit, et sans science ; des hommes de la lie du peuple : disons-le en un mot, et ne sois point choqué, cher Valmont, de la vérité de l' expression, tels que seroient

p44

parmi nous des bateliers de la Loire et de pauvres pêcheurs, tels sont ceux qui, dans toutes les langues, vont rendre témoignage à Jésus crucifié. Eh, que d' obstacles s' opposent à leur mission et à l' établissement de l' évangile ! Obstacles pris des vérités mêmes qu' il

falloit prêcher, vérités difficiles à croire,
plus difficiles encore à pratiquer : obstacles
de la part du peuple juif, dans ses
superstitions et ses préjugés sur la grandeur
temporelle du messie : obstacles du
côté des païens, dans leur religion, leurs
loix, leur politique, puisque le culte des
faux dieux, les aruspices, les augures,
les loix, les sacrifices étoient liés étroitement
à l' administration des affaires civiles ;
dans la vanité des empereurs, devenus
les dieux de la terre ; dans l' orgueilleuse
sagesse des philosophes, qui
s' en croyoient la lumière ; dans la corruption
du monde entier, dont le christianisme
renversoit toutes les idées et attaquoit
tous les vices : obstacles de la part
des apôtres eux-mêmes, que je t' ai fait
voir dénués de tous talens extérieurs et

p45

de tout secours humain. Et malgré tant
de difficultés, insurmontables à tous nos
sages ensemble, quand ils n' entreprendroient
que la conversion d' une seule
cité, d' un seul hameau ; insurmontables
pour tout autre que pour un dieu ; le
témoignage des apôtres est reçu. Jésus
est reconnu par tout l' univers pour le fils
du très-haut ; la croix triomphe ; les
moeurs des premiers fidèles se font admirer
de leurs plus grands ennemis ;
peuples, philosophes, empereurs, sénateurs,
guerriers, tous cèdent enfin ; l' univers
est chrétien.

p46

Les oracles se taisent ; les idoles
sont brisées ; Rome, cette capitale du
monde, devient une Rome nouvelle, et
acquiert pour la gloire de la religion un
nouvel empire. Toutes les prophéties sur
la conversion des gentils sont accomplies.
L' église prend tous les caractères
que son divin chef lui a assignés : posée
sur des fondemens que rien ne peut
ébranler, victorieuse de tant d' ennemis

qui n' ont cessé de la combattre, elle subsiste malgré les efforts continuels de l' hérésie, de la fausse politique, et de l' incrédulité : elle subsiste plus qu' aucun empire, et près de dix-huit siècles d' orages et de tempêtes n' ont pu la renverser :

p47

chaque jour elle répare ses pertes ; chaque jour elle étend ou renouvelle ses conquêtes, et vérifie en elle, de la manière la plus sensible, les prédictions et les promesses de son divin époux. Les juifs forment de leur côté une preuve également complète et toujours subsistante de la divinité de Jésus-Christ. Dès les premiers temps ils ont vu s' accomplir en eux cette terrible malédiction qu' ils avoient prononcée contre eux-mêmes, lorsqu' au tribunal de Pilate, ils avoient osé s' écrier, en maudissant le christ : *que son sang retombe sur nous et sur nos enfans* . Ils ont vu, comme le christ le leur avoit prédit, renverser, détruire de fond en comble, et sans qu' il en restât pierre sur pierre, les murs de Jérusalem, et son temple fameux, que Julien s' efforça en vain de rebâtir. Ils ont vu s' exécuter en eux avec plus de rigueur et moins de ressources que jamais, les menaces de leurs prophètes, et ont été dispersés parmi les nations. Depuis plus de dix-sept cents ans, toujours au même état où les vengeances du

p48

seigneur et les conseils de sa providence les ont réduits, toujours sans chefs, sans patrie, sans temple, sans prêtres, sans sacrifice, errant de peuple en peuple, conservant par-tout une existence si précaire et continuée cependant depuis si long-temps sans mélange et sans interruption, ils portent dans toutes les parties du monde la preuve manifeste de leur crime, et démontrent la divinité de ce Jésus qu' ils osent blasphémer.

ô mon fils ! Que la lumière brille enfin
pour toi ; que le voile qui t' en déroboit
l' éclat se déchire : tombe aux pieds de celui
que tu as trop long-temps méconnu,
et adore avec moi Jésus-Christ ; ce Jésus,
devenu le centre unique de l' un et de
l' autre testament, le point de réunion de
toutes les parties de la religion, la liaison
essentielle du véritable israélite et du
chrétien fidèle ; ce Jésus, qui, attendu
ou donné, a été dans tous les temps la
consolation et l' espérance des enfans de
Dieu, et nous montre ainsi la religion la
plus digne de notre admiration par son
ancienneté, son unité, sa perpétuité.

p49

Eh ! Quoi donc, le Dieu saint auroit-il
pu laisser prendre à l' erreur des caractères
si parfaitement semblables à la vérité ? Et
ne puis-je pas dire à juste titre, après tant
de merveilles, que, si ce que je crois
maintenant pouvoit être une erreur, ce
seroit Dieu même qui m' auroit trompé ?
Prends-y garde, Valmont, je n' ai fait que
tracer rapidement, qu' ébaucher en quelque
sorte une suite d' évènements, qui s' amènent
et se supposent les uns les autres,
dont chacun en particulier, développé
dans toute son étendue, formeroit une
preuve suffisante et complète, mais qui,
pris ensemble, sont au dessus de toute
difficulté et de toute objection.
Quelle satisfaction pour le vrai fidèle,
de repasser ainsi d' un coup-d' oeil toute la
suite de la religion et tous les fondemens
de sa foi ? Au milieu de tous les
assauts qu' on livre à sa croyance, quelle
consolation pour lui de voir, comment
et avec quelle évidence, des preuves que
nous avons sous les yeux, je veux dire,
de l' état actuel des juifs, de l' église, et
de la religion, on remonte de siècle en

p50

siècle, par une liste de noms connus,
par une succession non interrompue de

pontifes dans l' église romaine, aux premiers jours du christianisme ; comment encore, par une autre suite de pontifes également constante, on remonte jusqu' à Aaron, jusqu' à Moïse, et de Moïse, par un petit nombre de patriarches, aux premiers jours du monde ! ô la belle autorité que celle que nous offre la véritable religion ! La plus belle, la plus grande qui soit sur la terre, et qu' aucune secte, aucun peuple ne peuvent imiter. J' ai satisfait à ton empressement, cher Valmont, en te retraçant le troisième caractère de la religion chrétienne : ne tarde pas à satisfaire le mien sur ce qui concerne ta situation actuelle et tes plus secrètes dispositions.

p81

LETTRE 46

du comte de Valmont à son père.

ô mon père ! Mon père, tout est perdu pour moi. Lausanne... émilie... quelle fureur ! ... à quelle extrémité me suis-je porté ! Lausanne est dangereusement blessé ; émilie est mourante ; ... son enfant vit... hélas ! Sous quels auspices il est né ! Fils infortuné ! La mort lui eût mieux valu que la vie. Et moi, malheureux père ! Malheureux époux ! Si émilie meurt, moi qui en serai la cause, il ne me reste plus qu' à mourir.

p82

LETTRE 47

du marquis à son fils.

mon cher fils ! Ne te laisse point abattre, ne t' abandonne point à un lâche désespoir. Ne te resteroit-il donc pas assez de force pour supporter la vie, au moins pour ton fils, pour un père

qui ne vit que pour toi seul, peut-être,
encore pour émilie ? Et si elle meurt...
quelle plus juste peine le ciel pourroit-il
t' imposer dans sa clémence, que celle
de lui survivre ?

Mesdames De Veymur, accompagnées
du plus jeune des deux frères, arriveront
presque aussi-tôt que Bazin, qui te
porte ma lettre. Ils volent en amis généreux
à ton secours et à celui d' émilie.

Il ne reste avec moi que le comte, dans
le sein duquel je répands ma trop vive
douleur. Dans ces momens si difficiles,
si pénibles pour moi, il est mon soutien ;
et Dieu par dessus tout. ô mon
fils ! Il y a une religion ; il y a un Dieu

p83

juste, arbitre de notre sort ; il y a une
autre vie que celle-ci, pour satisfaire à
sa justice. ô Dieu souverainement équitable,
mais Dieu clément et bon, ayez
pitié de moi,... ayez pitié de mon fils !

p87

LETTRE 48

du comte de Valmont au marquis.
émilie est toujours au même état.
Lausane est mort. Sa famille, instruite de
ce que l' on avoit tenu secret jusqu' alors,
concerte les mesures qu' elle doit prendre
pour me perdre, sans se compromettre.
Je suis caché dans la maison de Mesdames
De Veymur, qui sont ici sous des
noms empruntés. M De Veymur ne me
quitte pas un seul moment : et sa présence,
ainsi que votre dernière lettre,
me soutient contre moi-même. Sa femme
est sans cesse au chevet du lit de sa chère
émilie, à qui sa vue semble apporter un
foible soulagement. Dans les momens où

p88

cette chère épouse a l' esprit plus libre,
la piété fait toute sa force. Quelle piété,
grand Dieu ! Quels tableaux j' ai vus ! Et
dans leur contraste, quels argumens en
faveur de la religion ! Encore deux jours,
et je vous instruirai de tout. Mais l' état
d' émilie, je vous l' avoue, m' inquiète et
m' agite trop pour me laisser la force de
vous en dire davantage. Que n' ai-je suivi
vos sages conseils ! ô Dieu ! Que ne les
ai-je suivis !

p89

LETTRE 49

du même.

émilie étoit hier à l' extrêmité. Depuis
long-temps elle sentoit son état, malgré
la pitié barbare, disoit-elle à ses femmes,
qui nous portoit à le lui cacher.
Elle désiroit, dès les premiers jours de
sa maladie, de recevoir les derniers sacremens ;
elle les a reçus enfin, et ils
ont produit sur elle un effet tout contraire
à celui que j' en appréhendois. Ils
l' ont rendue plus calme ; ils l' ont en quelque
sorte rappelée à la vie, et un rayon
d' espérance luit encore pour moi. Son
fils, qu' elle a redemandé avec les plus
vives instances, est sous ses ieux ; et plût
au ciel qu' il n' y eût pas plus à craindre
pour sa mère que pour lui ! Ma situation
étant aujourd' hui plus tranquille,
j' en profite pour vous raconter plus au
long mes égaremens et mes malheurs.
Vous aviez pressenti les excès auxquels
mon caractère impétueux, mes passions

p90

vives et ardentes pouvoient me porter ; je
n' ai que trop justifié toutes vos craintes.
Des amis indiscrets me rapportoient
sans cesse des propos ou des démarches
de Lausane, qui enflammoient ma jalousie,

et réalisoient à mes ieux les chimères
que je m' étois formées. Des émissaires,
que j' avois placés en tous lieux sur ses
pas, empoisonnoient encore ses discours
légers, et aggravoyent chaque jour mes
soupçons. Il se faisoit un jeu de ma crédulité :
et voulant la faire servir à d' affreux
projets, que lui-même m' a dévoilés,
croyant d' ailleurs qu' avec le crédit et
l' autorité dont il jouïssoit, je n' ôserois
jamais faire avec lui d' une prétendue galanterie
une affaire sérieuse, il mit enfin,
par la plus abominable invention, le
comble à ses noirceurs. Il montra à ceux
dont j' avois fait mes confidens, un portrait
d' émilie, accompagné d' une lettre
qui paroissoit écrite de sa main, et dans
laquelle, après un préambule assez naturel
sur les soins qu' elle avoit toujours apportés
à déguiser à mes ieux son attachement
pour lui, elle lui recommandoit

p91

de nouveau de s' observer devant moi avec
plus d' attention, et lui envoyoit un gage
de sa tendresse tel qu' il le désiroit.
De tous mes amis, celui dont je me
défiois le moins fut mis en oeuvre par
le baron, pour me faire donner plus sûrement
dans le piège qu' il me tendoit. Sur
son récit, je n' eus pas de peine à croire
émilie coupable ; cependant je me possédai
assez, pour exiger de cet ami perfide
qu' il me fît voir au moins la lettre,
qui étoit le plus sûr garant de l' infidélité
d' émilie. Il me promit d' employer tous
ses soins pour la dérober à Lausanne, et
dès le lendemain il me la remit. Jugez de
ma fureur, lorsque je crus y reconnoître
l' écriture d' une épouse, qui sembloit me
manquer et se manquer à elle-même si
indignement. N' écoutant plus dans cet
instant que la passion qui me transportoit,
je courus à son appartement. " malheureuse,
lui dis-je en l' abordant, laisse
tomber le masque de ta fausse vertu ; lis,
et sois confondue " . Elle lut, et me rendant
la lettre ; " c' est mon écriture, dit-elle ;
on l' a contrefaite, de manière à m' y

tromper moi-même ; mais ce ne sont,
 cher époux, ni mon style, ni mes sentimens " .
 Le sang froid avec lequel elle
 prononça ces mots, au lieu de m' éclairer,
 ne fit que redoubler l' horreur dont je me
 sentoais pénétré, et m' animer encore plus
 à la vengeance. Je la quittai, en ôsant bien
 l' accuser de s' être fait un front qui ne
 savoit plus rougir ; et je courus chercher
 Lausane. " suivez moi, lui dis-je, lâche et
 infâme séducteur " . Oh, pour lâche et
 infâme, c' est trop, me répondit-il ; et il me
 suivit à l' instant. Dans la route, et pendant
 que je me faisois mener avec lui dans
 un lieu écarté ; " expliquons-nous, me dit-il,
 et que de petites intrigues d' amour,
 sans dessein et sans conséquence, ne séparent
 pas à jamais deux amis, qui depuis
 tant de temps ont vécu l' un pour
 l' autre : il m' en couteroit trop de vous
 ôter la vie, et vous vous perdez si vous
 attendez à la mienne " . Je regardai
 comme un manque de courage ce qui n' étoit
 en lui que le fruit d' une réflexion plus
 mûre, occasionnée par mon emportement ;
 et je ne daignai y répondre que

par le plus profond silence et le plus parfait
 mépris. Descendus de carrosse au parc
 de Vincennes, et nous enfonçant aussi-tôt
 dans le plus épais du bois, point de quartier,
 m' écriai-je dans le transport qui
 m' agitoit : et fondant sur le baron sans
 aucun ménagement, j' en reçus une légère
 blessure ; mais après le combat le
 plus opiniâtre, je l' étendis presque mort
 à mes pieds. " j' implore votre secours,
 me dit-il en tombant ; accordez-le moi,
 par pitié pour vous-même, et plus encore
 pour votre fidèle et trop malheureuse
 épouse " . Il ne put en dire davantage.
 Je courus faire avancer la voiture
 qui nous avoit amenés, et nos valets
 de chambre, que nous avions eu la précaution
 d' y faire monter avec nous. Ils
 m' aidèrent à relever le baron, qui ordonna
 au sien un silence qu' il n' a pas gardé ;

et on le reconduisit à son hôtel.
Pour moi, vivement frappé du peu de
mots qui lui étoient échappés, je me
hâtai de rejoindre émilie. Hélas ! Je craignois
de la revoir presque autant que je
le désirois ; et dans quel état, grand dieu !

p94

La trouvai-je à mon retour ! Un accouchement
subit, mais violent, causé par
la trop juste frayeur qu'avoit produite en
elle mon départ précipité, la mettoit à
deux doigts de la mort. Elle venoit d'être
délivrée ; mais il lui restoit des convulsions
affreuses et un transport qui
aliénoit entièrement sa raison. Malgré
la quantité de sang qu'elle avoit perdu,
l'ardeur de la fièvre lui donnoit une
force qu'on avoit peine à contenir ; et
tandis que ses femmes étoient en pleurs
aux pieds de son lit, ses domestiques ne
pouvoient, que difficilement, la retenir
au milieu des secousses vives et continuelles
qu'elle éprouvoit dans tous ses
membres. Je la pris moi-même entre mes
bras, et à chaque instant elle étoit prête
à m'échapper. On crut qu'elle alloit passer ;
on vouloit me faire retirer : mais je
n'écoulois rien, je ne savois ni ce qu'on
me disoit ni ce que je faisais ; toute mon
attention se bornoit à contenir émilie,
que j'embrassois étroitement, et avec
laquelle je ne pensois plus qu'à mourir.
Cependant son agitation se calma peu

p95

à peu, quelques secours appliqués à propos
lui rendirent même l'usage de la
raison ; mais elle se trouva aussi foible
alors, qu'elle étoit forte et violente quelques
instans auparavant. Elle tourna vers
moi des regards languissans, me tendit
une main défaillante, et ne put proférer
que ce peu de mots : " cher époux,
je vous aime toujours " . Une léthargie
profonde succéda aussi-tôt à cet état de
langueur et d'accablement : on la fit revenir

à force de soins ; et moi, immobile
et stupide, je tenois sa main pressée
entre les miennes, et ne pouvois pleurer.
Après un assez long temps passé dans
cet état, ses yeux se rouvrirent, et se
portèrent encore plus tendrement sur
moi : " je ne puis, dit-elle, cher
époux, soutenir la situation où je vous
vois " . Elle retomba dans son évanouissement.
On prit ce moment pour m' arracher
d' auprès d' elle ; on me fit passer dans la
chambre voisine, où étoit mon fils : je
m' assis près de lui ; et l' émotion que
me causa sa vue, rappelant mes esprits

p96

presque égarés, me fit enfin verser des
larmes. à l' instant où je me sentois le
plus soulagé, et où je retrouvois quelque
force dans mes maux, on vint me
dire qu' émilie étoit mieux, mais qu' elle
avoit besoin de repos, et qu' un inconnu
me demandoit : c' étoit un homme que
m' envoyoit Lausanne, pour me dire qu' il
étoit très-mal, et qu' il désiroit me parler ;
j' y courus. On avoit jugé sa blessure
mortelle : " vous m' ôtez peut-être la
vie, me dit-il après avoir fait retirer
ceux qui l' environnoient ; mais je l' ai
mérité. La comtesse est innocente, et
la lettre que j' ai supposée étoit destinée
à me rendre coupable envers vous avec
plus de succès que je ne l' avois été jusqu' ici.
J' étois assez convaincu que vous
la lui montreriez ; mais je pensois aussi
que, du caractère dont je vous connois,
et après des marques aussi sûres
en apparence de son infidélité, nulle
explication de sa part ne pourroit vous
empêcher de rompre avec elle. Ne
croyant pas d' ailleurs, qu' avec les vues
d' agrandissement et d' élévation dont

p97

vous m' avez fait part, vous voulussiez
vous mesurer avec moi, ni vous
exposer à tout perdre pour une

femme infidèle, je fondois sur votre rupture mes plus douces espérances. L'habitude qu'on a fait prendre à la comtesse, de se promener chaque jour pour se conserver en santé, m'avoit fait concevoir le dessein de profiter d'une de ses promenades pour l'enlever. J'avois gagné pour cet effet son cocher, son coureur, la roche (trois de ses gens que je vous avois donnés) ; et tout le reste étoit arrangé. Si au contraire, vous preniez le parti de l'éloigner et de vous séparer, j'avois résolu de forcer sa retraite, si je ne pouvois réussir à l'enlever sur la route. Cet enlèvement, disois-je, de quelque manière qu'il se fasse, ne sera point sur mon compte : après l'éclat de la rupture, on dira hautement que la comtesse s'est jetée dans mes bras, qu'elle est venue déposer entre mes mains le fruit de nos amours, que son mari a été pris pour dupe, et, quoi qu'il

p98

puisse en arriver du côté de la comtesse, ma passion sera satisfaite, ou du moins ma vanité ".
Quel monstre ! M'écrai-je à l'instant. Quoi ! Et vous ne respectiez pas même l'état d'émilie ! ... et maintenant elle se meurt ! ... " j'étois un monstre, j'en conviens, me répondit Lausane ; mais je devois, à sa justification, à votre repos et au mien, ce récit, hélas ! Si pénible et si humiliant pour moi. J'ai tout fait pour séduire la comtesse, et j'avoue que le triomphe auquel j'aspirois intéressoit en moi autant l'orgueil que l'amour. Par de fausses délations, j'ai fait éloigner votre père, dont la présence et les conseils m'auroient embarrassé ; je vous ai rendu incrédule comme moi, pour vous rendre moins cher à émilie, moins scrupuleux, moins délicat, et moins fidèle ; je vous ai inspiré les passions et les préjugés les plus favorables à mes vues : j'ai voulu employer auprès de la comtesse les mêmes ressources ; mais je l'ai toujours trouvée armée par sa sagesse contre toute espèce de séduction.

Je vous ai fait, sans vous haïr,
 tout le mal que j' ai pu ; et j' en suis la
 première victime. Il y a un Dieu juste,
 Valmont ; je le reconnois trop tard, et
 je ne me sens pas encore la force de
 le confesser hautement... il y a un
 Dieu " . Lausane se tut à ces mots.
 Une sueur froide couloit de son front ;
 l' agitation la plus violente se peignoit
 dans ses yeux et dans tous ses traits. En
 le voyant dans cet état, la pitié succéda
 au fond de mon coeur à tous les sentimens
 de fureur et de haine. J' appelai,
 pour lui faire donner du secours ; et me
 penchant vers lui, je vous pardonne,
 lui dis-je assez bas pour ne pas être
 entendu ; mais puisqu' il y a un Dieu, pensez
 sérieusement à vous réconcilier avec
 lui. " je vous attends demain, me répondit-il ;
 et pour la seconde fois,
 ayez pitié de moi " . Je lui serrai la
 main avec un mélange inexprimable
 d' humanité, de compassion, de mépris,
 et d' horreur.
 Je me hâtai de rejoindre ma chère
 émilie, l' esprit rongé d' inquiétudes, et

le coeur plus rempli que jamais d' estime
 pour elle, de respect, et d' amour. On ne
 me permit de la voir qu' un moment. Sa
 situation étoit toujours la même : elle l' étoit
 à mon réveil ; si toutefois j' ai fermé
 l' oeil de toute cette nuit, la plus orageuse
 de ma vie. J' entrai chez émilie ; je la
 vis un moment sans en être aperçu ;
 j' embrassai mon fils, et je courus chez
 Lausane. Personne ne se défioit encore
 de ce qui s' étoit passé entre nous ; et les
 raisonnemens que formoit le public,
 toujours mal instruit sur ces sortes d' affaires,
 s' arrêtoient sur tout autre que sur
 moi. Dès que je parus, on nous laissa
 seuls, comme il l' avoit ordonné.
 " venez, me dit-il, venez jouïr du
 plaisir de la vengeance... le ciel vous
 a bien vengé. Venez voir un malheureux,
 déchiré par ses remords, combattu

par mille sentimens contraires,
ne sachant ni ce qu' il doit croire ni ce
qu' il peut espérer, ne voyant, de quelque
côté que se portent ses réflexions,
que des sujets de crainte et rien sur quoi
il puisse s' appuyer. Accablante situation !

p101

ô galiléen ! Tu as vaincu " . -mais
s' il a vaincu, lui dis-je en frémissant,
comme Julien, vous blasphémez :
si la religion chrétienne est vraie, comme
je commence à le croire, elle vous offre
un Dieu sauveur, des moyens de réconciliation.
-quoi ! Cette religion que
j' ai toujours méconnue, déshonorée,
outragée... elle seroit la ressource d' impies,
de scélérats tels que moi ! Hélas,
quelquefois, lorsque je la blasphémois,
mon coeur démentoit mes lèvres. Aujourd' hui
il me suffiroit de dire, *je me repens*,
pour me la rendre favorable ! Porte
tes ressources à d' autres que moi ; offre-les
à émilie, qui n' en a pas besoin : pour
moi je ne me repens que d' avoir pu te

p102

paraître si foible. Eh, quel rôle veux-tu
me faire jouer ? J' irois demander un prêtre,
me confesser ! -eh, vous l' avez
bien fait vis-à-vis de moi en me rendant
le confident de vos crimes ! -oui,
mais c' est entre nous. Dès l' instant où je
me suis senti frappé, je n' ai pu porter
tout le poids de mes remords. Depuis
ce moment fatal, les réflexions n' ont fait
qu' ensanglanter la plaie qui est au fond
de mon coeur ; il me falloit quelqu' un à
qui je pusse m' ouvrir sans contrainte, et
je ne pouvois le faire plus utilement qu' à
l' époux d' émilie. Cependant personne ne
sait quel est le sujet de notre entretien, et
au contraire tout le public sauroit bien-tôt...
-eh, monsieur, qu' importe le
public dans des momens si précieux, et
où, peut-être dans peu, il n' y aura plus à
vos yeux d' autre juge de vos actions que

Dieu même ? -qu' importe ! ... eh quoi,
m' as-tu donc condamné à la mort ? N' y
a-t-il plus d' espérance pour moi ? Va, fais
du moins prier pour un malheureux, qui
n' a pas la force de prier pour lui-même.
Fais dire des messes pour sa guérison ; les

p103

plus vaillans de nos coryphées en ont
bien fait autant... son visage enflammé
m' annonçoit assez qu' il étoit temps de
finir, si je ne voulois pas aigrir son mal
et augmenter le transport qui l' agitoit. Il
n' étoit presque plus à lui. Je le quittai,
en l' invitant à prendre du repos, et à ne
se permettre que des réflexions capables
de le tranquilliser et de le consoler.
Pendant plusieurs jours, je me partageai
ainsi entre lui et la comtesse. L' état
d' émilie demandoit les plus grands ménagemens,
et sembloit empirer de jour
en jour. Celui du baron étoit entièrement
désespéré. La gangrène s' étoit mise à sa
blessure ; elle avoit gagné les parties les
plus nobles ; et on n' avoit pas craint de
lui annoncer que le mal étoit sans remède,
et qu' il n' avoit plus que quelques
heures à vivre. Grand dieu ! Quelle nouvelle
pour lui ! En quelle situation l' ai-je
vu dans ces derniers momens ; et où
trouverai-je des couleurs assez fortes pour
bien rendre cet affreux tableau ? " il faut
donc mourir, me dit-il dès qu' il m' aperçut ;
et où irai-je ? ô néant que j' implore,

p104

sois mon Dieu ! Viens par pitié
dévorer tout mon être ! Viens, je n' ai de
ressource qu' en toi seul : je te rends ce
que tu m' as donné... hélas ! Je t' implore
en vain. Tu ne pouvois me rien donner ;
tu ne peux me rien ôter. Dieu cruel !
Dieu impitoyable ! S' il en existe quelqu' un ;
ô toi qui t' es joué de mon être,
qui t' es joué de mon sort, que vas-tu
faire de moi ? ... " ô mon ami ! Lui
dis-je en l' interrompant, que faites-vous ?

Quel fantôme hideux vous êtes !
Vous formé, pour vous tourmenter ? Il
y a un Dieu bon, un Dieu clément...
même pour des coupables tels que nous.
Ah ! Maintenant j' aime à m' en flatter :
oui, Lausanne, il y a un Dieu sauveur.
-qu' il fasse donc des miracles ;
qu' il me fasse croire ; qu' il me fasse espérer ;
qu' il change en un moment mon

p105

esprit et mon coeur ; qu' il me donne la
force d' avouer que je me suis trompé,
que je l' ai bien voulu, que mon incrédulité
étoit plus l' ouvrage de mes passions
que de ma raison, qu' elle n' étoit souvent
qu' un masque dont je couvrois ma
foiblesse, qu' elle étoit un état de doute
bien plus que d' assurance et de tranquillité.
-cette force dont tu as besoin, ô
mon ami ! Demandons-la ensemble. Le
temps presse ; j' ai amené avec moi un
ministre charitable...

" oui, s' est écrié en entrant un de nos
esprits forts, ami intime de Lausanne et
l' un de ses disciples d' impiété, il fera
beau voir mon maître, *extrémonctioné*
par tous les sens, mourir entre les bras
d' un prêtre ! Eh quoi, baron, as-tu
peur de l' enfer " ? -il est permis, lui
répliquai-je, de trembler à moins ; et je
ne conseille pas à notre ami d' être fort, en
dépit de sa conscience et contre Dieu
même. -oh sa conscience ! C' est celle
d' un malade ; et toi qui te portes bien, ce
qui m' étonne est de te trouver aussi foible
que lui. Va, baron, dit-il en se retirant

p106

et en pirouettant, va dans l' autre monde,
muni de passeports qui ne sont bons
que pour les sots ; et fais dire à ceux qui
s' apprêtoient à vanter ton courage, que
tu n' y étois déjà plus avant même d' être
mort.
Voilà donc, dis-je à Lausanne, qui paroissoit
atterré par ces froides plaisanteries

si fort hors de saison, voilà toutes
les consolations et toutes les ressources
que nous laissent dans ces derniers instans
nos compagnons d'incrédulité. Cher
baron, permets que je te présente, dans
le ministre de la religion, un ami plus
fidèle et des ressources plus réelles. -non,
s'écria-t-il avec violence, qu'il se
garde bien d'entrer ; qu'il sorte de ma
maison ; à quoi m'exposes-tu ? Me voilà
donc, grâce à tes soins, la fable et la
risée de tous les sages ! -eh, mon ami,
c'est bien de tout cela que tu dois t'inquiéter
maintenant. Laisse ces faux sages
faire les braves, tant qu'ils se croient
loin du danger ; mais pour toi, songe à
ce que tu risques ; prends du moins le plus
certain. -hélas ! Je risque tout, me

p107

répondit-il avec un air et d'un ton de voix
que je n'oublierai jamais, je risque tout :
n'importe ; il est trop tard, et le sort
en est jeté... Dieu ! Dieu ! Qui te venges
déjà si cruellement, tu mets le désespoir
et l'enfer dans mon cœur ! Je
te défie de me faire souffrir davantage...
je perds tout... tout s'évanouit à mes
ieux et fond sous moi... quel abîme ! ...
ô rage ! ô désespoir ! ô infortuné que je
suis ! ... va, retire-toi, funeste auteur
de ma mort ; ... qu'on sache, dit-il en
élevant la voix, que c'est toi qui es mon
meurtrier, mon bourreau ; que ta conscience
te le dise à toi-même à chaque
instant de ta vie, qu'elle te rende aussi
malheureux que moi. Reçois ce fatal
adieu et mes derniers vœux ; que ton
émilie, que le fruit de ses entrailles...
à ces derniers mots, la rage le suffoqua.
J'appelai du secours... il n'était
plus. J'avois saisi heureusement un papier
qui sortoit de dessous son chevet, et
qui me parut, à la première inspection,
un plan contre la religion, et en faveur
de l'incrédulité, que je vous communiquerai

p108

par la suite. Je me jetai machinalement à genoux aux pieds de son lit, les yeux fixés sur cet infortuné... quel spectacle hideux que celui de son cadavre ! ... les efforts violens qu' il venoit de faire en rendant les derniers soupirs, avoient défiguré ses traits. Ses yeux fixes et hagards ne respiroient que la haine, la vengeance, et la fureur ; ses mains étoient tordues sur sa tête ; son front étoit pâle et menaçant ; ses lèvres étoient enflées et livides ; sa bouche ouverte sembloit vomir encore l' impiété et le blasphème... ses domestiques ne purent le voir, sans détourner les yeux et sans frémir... après quelques instans de saisissement et de méditation profonde, la terreur dans l' ame, la conscience bourrelée, oppressée

p109

par les remords, je m' arrachai de ce lieu sinistre et précipitai mes pas vers émilie. Quel contraste ! Toute sa maison étoit en pleurs ; tout retentissoit du récit de ses oeuvres et de l' éloge qu' on faisoit de ses vertus ; on entendoit de toute part des gémissemens et des regrets ; et quoiqu' on se contraignît en ma présence, je ne lisois sur tous les visages que des signes sensibles de la plus vive inquiétude et de la douleur la plus amère. Lorsque je l' abordai, elle étoit un peu moins foible, et jouissoit de toute la liberté de son esprit et de tout le calme de sa raison. Approchez, cher Valmont, me dit-elle dès qu' elle m' apperçut ; je me sens assez forte pour partager vos peines et vous aider à les porter. Mon bon ami, il n' y a que la religion qui puisse nous les faire soutenir dignement. Cherchez en elle des lumières et des secours, qu' elle seule peut nous donner. Qu' il m' est doux de mourir dans son sein, si Dieu veut que je meure ! Elle ne me laisse regretter sur la terre que vous, notre respectable père, et mon fils... mais quelle consolation

p110

n' emporterai-je pas au tombeau,
si je puis penser que je laisse, à ce tendre
gage de notre amour, un père, instruit
par ses malheurs et guidé par la religion !
-vivez, chère épouse, m' écriai-je
fondant en larmes ; vivez pour me la
faire suivre, pour me la faire aimer,
pour que j' achève de la connoître et de
l' adorer. -ma vie n' est point à moi, me
répondit-elle, elle est à celui qui me l' a
donnée ; je la lui rends, dès qu' il lui plaît
de la reprendre : trop heureuse, si le sacrifice
que je lui en fais, uni à celui de
mon rédempteur, peut expier nos fautes
et nous le rendre propice à tous deux ! ...
je m' appuie, reprit-elle après quelques
momens de silence, sur ses miséricordes,
bien plus que sur l' innocence de ma vie
et la pureté de mes intentions. Je vous
ai toujours aimé, cher époux ; mais ai-je
bien aimé mon Dieu autant que je le
devois ? Je l' ai désiré du moins de tout
mon coeur ; et de tout mon coeur je veux
mourir dans son amour... que la mort,
pour une ame chrétienne, perd bien de
son amertume ! Elle nous ôte moins

p111

qu' elle ne nous donne ; et dans cette séparation
dont elle nous menace, ô mon
ami ! Je suis moins à plaindre que vous...
c' est vous, cher Valmont, qui devez
maintenant vous armer de force, pour
soutenir le fardeau de la vie, et pour
acquitter les dettes qu' elle vous fait contracter :
c' est vous qui devez vivre, pour
consoler votre père, pour former à la
religion et à la vertu l' enfant que le ciel
vous a donné, et pour édifier par votre
retour vos vrais amis, que vos erreurs
ont affligés. Me le promettez-vous ? -
ô ma vie ! Mon tout ! Lui dis-je en me
jetant à ses genoux, demande à ton Dieu
de vivre encore, pour achever son triomphe
sur mon esprit et sur mon coeur : il
t' exaucera ; et en vivant pour toi, je
commencerai à vivre pour lui. Mes erreurs
ne tiennent plus à rien ; trop de
choses les combattent et les détruisent.
Je te promets tout ce que tu voudras ; car

en te promettant, je sens que je ne risque plus rien. -lève-toi... je ne crains donc plus de mourir. ô mon Dieu ! Que votre volonté soit faite, et que votre saint nom

p112

soit béni. -émilie, je t' en conjure, demande-lui de vivre. -oui, je le lui demande, si c' est pour sa gloire et pour notre salut à tous deux. -mon émilie ! Me pardones-tu ? -ah ! Si je te pardonne, moi qui t' aime si tendrement ! Va, mon coeur a toujours excusé les foiblesses du tien ; et ce n' est qu' à Lausanne que j' ai besoin de pardonner : hélas ! Je sépare, autant qu' il est en moi, ses vices de sa personne ; et il m' est cher encore, malgré les maux qu' il nous a faits. Mais, dis-moi, qu' est-il devenu ? ... tu te troubles, Valmont ; tu gardes le silence. -ma tendre amie, sois tranquille ; je satisferai dans peu à tes questions, et tu admireras alors plus que jamais les secrets desseins d' un Dieu qui veille sur nous. Lausanne t' a pleinement justifiée à mes yeux, si tu as pu jamais avoir besoin de l' être. -le ciel daigne avoir pitié de lui ! ... cher Valmont, laisse-moi me recueillir pour l' action que je médite ; demain je recevrai les derniers sacrements. Ne t' inquiète pas, mon bon ami ; ils sont tout à la fois et la consolation la plus douce et le remède le plus sûr dans l' état où je suis.

p113

Je respectai, quoiqu' à regret, la loi que sa piété m' imposait ; et je me retirai en gémissant. On m' annonça, quelques heures après, M De Veymur. Son abord étoit inquiet et embarrassé. Fuyez, me dit-il, dès qu' il put me parler sans témoins. à l' instant même de la mort de Lausanne, l' un de ses valets de chambre, qui vous a accompagné au parc de Vincennes, a raconté tout haut les circonstances de votre affaire, et nous venons de les apprendre en arrivant... la famille

du baron, qui perd toutes ses espérances,
est désolée, et fait contre vous les plus
terribles menaces. Le public est instruit,
et le roi lui-même ne tardera pas à l' être.
Fuyez ; dérobez-vous à des poursuites
dont vous auriez tout à craindre dans
ces premiers momens. Conservez-vous
pour émilie, et venez chez Mesdames
De Veymur, qui sont ici avec moi sous
un nom emprunté : elles ont choisi exprès
un logement commode et retiré,
et ne veulent se présenter à votre épouse
qu' après qu' elles vous auront mis à l' abri

p114

de tout danger. La nuit favorise heureusement
votre retraite ; suivez-moi : nous
nous chargeons de tranquilliser émilie.
Je le suivis avec d' autant plus d' empressement,
que je brûlois du désir de
voir sa belle-soeur et son épouse, et de
leur témoigner ma vive reconnoissance
de tant de zèle et de fatigues. L' entrevue
fut aussi touchante qu' elle pouvoit l' être,
malgré tous mes torts. Les motifs qu' elles
me proposèrent, pour me faire accepter
l' asile qu' elles m' offroient, étoient assez
pressans pour me déterminer. Je restai,
tandis qu' elles coururent s' emparer de
ma chère et tendre amie, et colorer à
ses ieux mon absence de prétextes propres
à la calmer.
Ce qu' il y avoit de plus difficile à
arranger, étoit la cérémonie du lendemain.
On ne vouloit pas faire penser à
la comtesse que j' avois des affaires sérieuses,
et que je courrois des risques assez
grands pour que je ne pusse pas assister,
comme elle le désiroit ardemment, à la
grande action qu' elle méditoit. On lui
dit que la décence même ne permettoit

p115

pas que je me montrasse dans des momens
si critiques ; qu' un tel spectacle ne
pouvoit d' ailleurs que faire sur moi l' impression
la plus vive ; et que du moins,

pour en dérober l' effet à ses propres yeux,
il étoit convenable que je me retirasse
dans la garde-robe qui étoit au pied de
son lit, où la porte seulement entr' ouverte
me laisseroit toute liberté de voir
et d' entendre sans être vu. Cette précaution
ne lui parut point étrange. Lorsque
le soir de ce jour si précieux pour elle
fut arrivé, je revins le visage caché dans
un manteau ; et, accompagné de M De
Veymur, je rentrai sans bruit par la porte
du jardin. Nous montâmes chez émilie
par un escalier dérobé. Je la vis un instant,
après qu' on eut fait retirer tous
ceux qui l' environnoient. Elle étoit beaucoup
plus mal que le jour précédent : elle
crut me dire un éternel adieu ; elle me
le dit avec tendresse, avec courage. Je
l' interrompis par mes sanglots, je la
baignois de mes larmes, je ne faisais paroître
que ma douleur et ma foiblesse. Elle
me ranima, elle me rendit des forces

p116

par l' héroïsme de ses sentimens et de sa
piété ; elle me recommanda de nouveau
les intérêts de mon ame et ceux de mon
fils. Je la serrai encore une fois entre
mes bras, et m' enfonçai dans le cabinet
qui m' étoit destiné.
On ne tarda pas à s' assembler. Le moment
que je craignois le plus, et qu' émilie
désiroit le plus vivement, arriva enfin :
elle vit entrer son sauveur et son
Dieu. Quel spectacle de religion ! Et de
quels sentimens il a pénétré mon coeur !
On fit à mon épouse une exhortation
courte et pathétique, sur l' amour d' un
Dieu pour elle, sur les faveurs dont il
l' avoit comblée depuis l' instant de sa
naissance jusqu' à ces derniers momens :
on l' engagea à répondre à tant d' amour
et à de si grands bienfaits, par la plus
vive reconnoissance, la résignation la
plus entière, et le détachement le plus
parfait. " oui, monsieur, dit-elle
avec fermeté au ministre qui l' exhortoit,
je bénis sa tendresse, et lui rends
les plus vives actions de grâces des
témoignages qu' il n' a cessé de m' en

p117

donner. Je meurs à tout, puisqu' il l' ordonne,
avec l' unique désir d' être éternellement
à lui. ô mon Dieu ! Recevez
l' offrande de tout ce que vous savez
que j' ai de plus cher, et daignez vous
le consacrer uniquement. Soyez ma
force et mon soutien, comme j' espère
que vous allez être pour moi un gage
d' immortalité " ! On fit l' onction sainte
sur tous ses sens, et elle entra dans le
plus profond recueillement. On lui présenta
le crucifix, et elle jeta sur lui le
regard le plus tendre. " voilà, dit-elle
en le pressant amoureusement de ses
lèvres, voilà l' image sacrée de celui
à qui je dois mon salut, de celui qui
m' a soutenue dans toutes les afflictions,
et qui a fait mon unique espérance
tous les jours de ma vie " . On lui fit
plusieurs questions, auxquelles elle répondit
d' une manière si touchante, que
tous les assistans fondoient en larmes. On
lui présenta son Dieu ; elle l' adora, elle
le reçut, et parut comblée de joie et
remplie des consolations les plus douces.
" c' est à présent, dit-elle, que je vous

p118

prie, seigneur, de recevoir mon ame,
et que je meurs en paix " .
Pendant cette scène si attendrissante,
ce qui m' a le plus frappé, c' est la sérénité
qui brilloit sur son front. Nulle altération
ne se faisoit voir dans ses traits ;
un feu pur et céleste éclatoit dans ses
yeux ; un tendre coloris animoit son visage,
et ajoutoit encore un nouveau
charme à ses attraits ; sa voix douce et
persuasive, mais ferme et assurée, portoit
dans le coeur une onction secrète et
je ne sais quoi de divin ; la dignité et les
grâces accompagnoient ses moindres gestes :
tout en elle respiroit la grandeur
d' ame et le vrai courage que donnent le
témoignage d' une bonne conscience et la
solide piété. à l' éclat dont elle brilloit,
on l' eût moins prise pour une foible mortelle,
que pour un ange descendu parmi

nous sous une forme humaine ; elle paroissoit bien moins s' assujettir à la mort, qu' en triompher. Ah ! Mon père, que la mort du juste est donc précieuse ; et qu' il est doux de mourir ainsi dans le seigneur ! Plaise au ciel cependant qu' il n' ait eu

p119

dessein que de nous présenter dans émilie cette image, sans la réaliser ! Plaise au ciel qu' elle me soit rendue, pour m' apprendre à vivre comme elle !

Après ce qui venoit de se passer sous mes yeux, et qui, malgré le courage que cet exemple m' inspiroit, m' avoit ému au point d' être près cent fois d' éclater ; je ne pensai plus qu' à me dérober en secret, et par la même route par laquelle j' étois venu. L' impression qui restoit en moi ne me permettoit pas de me montrer de nouveau à émilie, ni de troubler la joie si douce que répandoit en elle l' action qu' elle venoit de faire.

Je vous écris le lendemain de cette scène, si intéressante pour elle et pour moi, c' est-à-dire, plus tôt que je ne l' avois pensé : et vous recevrez peut-être ma dernière lettre en même temps que celle-ci. Mon épouse est beaucoup mieux, et n' est cependant pas hors de danger. Pour empêcher qu' elle ne s' inquiète trop vivement de ce qu' elle ne me voit plus, on lui a seulement appris que j' avois eu, il y a quelques jours, une affaire avec le

p120

baron ; qu' il avoit été blessé ; que, comme le bruit commençoit à se répandre que j' étois l' auteur de sa blessure, on avoit cru plus prudent de m' engager à me cacher chez Mesdames De Veymur ; et que c' est pour cela même, que, lorsqu' elle avoit été administrée, on m' avoit fourni auprès d' elle un prétexte, pour ne me montrer à ses yeux que de la manière la plus secrète. Ce qu' il y a de vrai, c' est que les suites

de cette affaire deviennent très-inquiétantes pour moi. Le roi, informé de la mort de Lausane, me menace, dit-on, des plus terribles effets de sa colère ; je viens d'apprendre cependant que la famille du baron, pour ne pas risquer de voir retomber sur lui-même la tache du duel et les suites que selon les loix il devrait avoir, faisoit passer auprès du prince cette affaire pour une rencontre. Mais en même temps elle me peint à cet égard des plus noires couleurs, et met tout en oeuvre pour me perdre. Si quelque chose peut me soutenir et me consoler au milieu de l'affreuse perspective

p121

qui s'ouvre devant moi, ce ne peut être que la religion, à laquelle vous me rappelez, et qu'émilie elle-même me prêche par ses exemples avec tant d'énergie. Vous voyez, mon père, les dispositions où je suis. Consommez votre ouvrage, et en me peignant la sainteté du christianisme, achevez de contraindre mon esprit à le croire, et mon coeur à l'aimer.

p124

LETTRE 50

du marquis.

que te dirai-je, mon cher fils, et que répondre aux tristes détails que ta lettre renferme ? La mort de Lausane, l'état d'émilie, ta fortune renversée, tes jours menacés peut-être par une famille accréditée, qui ne respire que la vengeance, ta conscience en proie aux remords ; quels fruits d'une année de délire, d'un moment de fureur ! Et quel remède à tant de maux ? Le même qui les eût prévenus, Valmont... la religion. Lausane, en te la faisant perdre, avoit-il prévu ce qu'il lui en coûteroit un jour à lui-même ? J'admire comment, avec autant

et plus d' esprit que lui, mais moins d' expérience
et de connoissance des hommes,
tu te laissois aller d' aveuglement en aveuglement
au gré de ce faux ami ! Ah !
C' est que la simplicité d' une ame, droite
encore, est aisément la dupe de ruses
et de noirceurs qu' elle ne sait pas même

p125

soupçonner ; c' est qu' heureusement ton
coeur n' étoit pas encore dépravé ; et que
Lausane au contraire étoit devenu méchant
par goût, par habitude, et par
réflexion. Aussi, mon fils, quel discernement
le juste juge a daigné faire entre
vous deux ! Lausane, frappé par la main
même de celui qu' il avoit séduit, meurt
dans la rage et le désespoir ; tu vis, cher
Valmont, pour mettre à profit sa mort
par la sagesse et le repentir. Justice,
miséricorde de mon Dieu, je vous adore,
jusque dans les maux que vous nous envoyez !
Ah, mon fils ! Laisse-moi oublier le baron
et son spectacle d' horreur, pour ne
plus penser qu' à toi et à émilie. émilie !
Quelle leçon tu nous donnes ! Quels charmes
tu répands sur la religion et sur la
vertu ! Et que le tableau du juste, aux prises
avec la mort, est encore plus touchant
et plus persuasif que l' image de sa vie !
Tandis que l' impie, dans ses derniers momens,
n' a pour toute ressource que l' idée
du néant, le désire et l' appelle sans oser
l' espérer, se voit comme suspendu entre

p126

ce néant trop peu sûr et un avenir terrible,
si le néant n' est qu' une chimère ;
tandis qu' il mesure d' un oeil mal assuré
le terme de sa carrière, qu' il essaie en
frémissant l' affreuse destinée qui l' attend,
et se plonge en désespéré dans l' abîme
qu' il s' est ouvert ; l' ame juste et fidèle ne
sent alors que la fin de ses combats et de
ses peines, n' aspire qu' à être réunie à la
divinité, et n' entrevoit dans un avenir
éternel que la perspective des récompenses

et du bonheur. Eh ! Quel est à cet instant
le vrai chrétien, qui se repente de
l' avoir été ?

ô qu' il est insensé, cher Valmont,
celui qui préfère, aux espérances que la
religion nous donne et aux avantages
mêmes qu' ici bas elle nous procure, les
plaisirs du moment, le stupide sommeil,
les songes inquiétans, et le triste réveil
de l' incrédulité ! Ne balance donc plus à
déposer tes doutes, à fixer ton choix ; et
que la sainteté, l' excellence de la religion
chrétienne, ce dernier caractère qu' il me
reste à te tracer, de concert avec tous les
autres, triomphe à jamais de ton esprit et

p127

de ton coeur. Qu' elle est belle, qu' elle est
sainte, cette religion, si digne du Dieu
qui nous la donne, et si utile à l' homme
qui la reçoit ! Qu' elle est belle, dans les
idées qu' elle nous retrace de la divinité,
et dans le culte qu' elle lui rend ! Que de
sainteté, que d' excellence elle renferme
dans les règles, les motifs, les encouragemens,
les secours qu' elle offre à l' homme
pour la vertu ; dans ce qu' elle fait
tout à la fois pour sa perfection et pour
son bonheur !

Laissons les peuples, les philosophes,
les sages, s' égarer dans les plus folles opinions
et les plus monstrueux systèmes

p128

sur l' auteur de la nature. Laissons l' imbécille
incrédulité renverser, dans ceux qui
s' y livrent, toutes les notions du sens
commun ; substituer, aux plus pures lumières
de la raison, les délires d' une imagination
follement exaltée ; attribuer, au
hasard, à la nécessité, à un concours
fortuit des élémens de la matière, les
ouvrages les plus réguliers ; contrarier à
chaque instant l' univers et notre propre
coeur ; nous vanter les combinaisons,
les forces, l' énergie de la nature, sans
pouvoir la définir ; faire revivre, en faveur

du matérialisme, toutes les qualités occultes de l' ancienne philosophie ; anéantir toute idée d' ordre et d' intelligence, plutôt que de reconnoître un Dieu. Laissons-la, plus timide quelquefois et plus circonspecte, imaginer un être suprême, spectateur oisif des révolutions d' un monde qu' il a formé ; jouïssant de lui-même dans sa tranquille indolence, sans s' intéresser aux ouvrages de ses mains ; abandonnant au caprice du sort les rênes de l' univers ; sourd à nos vœux ; indifférent à notre culte et à nos hommages ; insensible au bien comme au mal, au vice comme à la vertu ; car telle est l' idole de l' incrédule, quand il lui plaît de s' en faire une.

Pour nous, mon fils, consultons la religion, pour nous faire une idée juste de l' être suprême. *il est...* et de son existence nécessaire, coulent à nos yeux tous ses autres attributs. éternel, il a précédé tous les temps, tous les êtres ; et dans sa durée simple et constante, il

les renferme tous. Immense, il donne des bornes à tout et n' en souffre aucune. Indépendant, rien ne l' assujettit, rien ne le contraint ; il donne des loix à tout ce qui existe, et n' en reçoit que de lui-même. Infini, source unique de tout bien, seul bien digne de nos désirs, il possède dans le plus haut degré tout ce qui, en genre de perfection, ne se trouve que partagé et limité dans les êtres qu' il a formés. Il est la charité par essence. Il est le Dieu saint, infiniment saint ; et son amour pour l' ordre est invariable comme son existence. Il est la souveraine sagesse, il la possède de toute éternité ; c' est par elle qu' il a réglé avant tous les temps tout ce qui existe par son pouvoir. Unique auteur de tout ce qui respire, ses soins s' étendent sur les plus petites parties de ses ouvrages, comme sur celles que nous

admirons le plus ; il les gouverne, il les dirige librement et sans effort, avec autant de bonté et de facilité qu' il en a mis à les créer. Seul suffisant à lui-même, il trouve en lui son bonheur ; et c' est pour nous en faire part, qu' il nous prévient, qu' il nous aime, et qu' il nous invite à l' aimer. S' il exige que nous lui rendions le tribut de nos louanges ; c' est pour notre propre intérêt autant que pour sa gloire. S' il veut que nous répandions devant lui notre coeur ; c' est pour y porter la consolation, la paix, la force, et l' espérance. S' il nous encourage, s' il nous excite à la vertu ; c' est pour imprimer dans notre ame les traits les plus augustes de sa divinité, et pour couronner en nous ses dons, en couronnant nos mérites. Tel est, mon fils, le Dieu des chrétiens ; et quels droits n' a-t-il pas à nos hommages ? Mais quels hommages la religion nous apprend-elle à lui rendre ? Le culte et l' adoration en esprit et en vérité ; l' hommage de notre entendement, our la soumission aux dogmes qu' il nous a révélés ;

l' hommage de notre coeur, par l' amour ; le culte extérieur que lui doivent les facultés du corps qu' il nous a données ; le culte sensible et public que lui doit la société toute entière, dont nous sommes membres ; le culte et l' hommage de toutes les créatures, que nous devons faire servir à l' honorer. Ainsi, la religion chrétienne consacre à Dieu tout notre être ; et par lui tout l' univers : ainsi nous le fait-elle envisager en toutes choses comme principe et comme fin, et nous enseigne-t-elle à rapporter tout à sa gloire. Doctrine pure et sublime, où tout est animé, vivifié, consacré par l' amour ! Doctrine propre au christianisme ; car enfin où trouver ailleurs le précepte et la pratique de l' amour divin ? Le naturaliste de nos jours, formé dès son enfance

par les leçons et les exemples qu' il puise
au milieu de nous, ôsera bien dire qu' il
aime Dieu ; mais est-ce dans la sincérité
de son coeur qu' il parle ainsi ? Cette expression
d' amour n' est-elle pas dans sa
bouche un jargon vide de sens ? Où sont

p133

de sa part les sentimens, les hommages,
les tendres effusions, les gémissemens
ineffables, et, plus que tout, l' exacte
fidélité d' un coeur qui aime ? Idolâtre de
toute beauté qui périt, où sont ses transports
pour cette beauté sans tache et sans
ombre qui ne périt pas ? Toi-même,
cher Valmont, depuis que tu reconnois
un être suprême, quels hommages lui
as-tu adressés ? Quels voeux ardens as-tu
fait monter jusqu' à lui ? Quel tribut de
louanges, de soumission, et d' amour lui
as-tu rendu ? Interroge tous les incrédules
de bonne foi ; et qu' ils te disent s' ils
ont, à l' égard de la divinité, plus d' obéissance
et de zèle, plus de reconnaissance
et plus d' amour que toi.

La religion chrétienne ne se borne
pas à faire honorer Dieu par sa créature.
Elle avoue sans peine, que le tribut de
gloire que peuvent lui rendre tous les
êtres créés ne suffit pas à sa grandeur.
Mais qu' elle supplée dignement à leur
insuffisance ! Ici reparoît son unité constante,
et le rapport de ses dogmes et
de ses mystères avec son culte et sa morale.

p134

Le verbe incarné vient unir à ses
abaissemens nos adorations, nos voeux,
et nos hommages, pour les présenter à
l' être suprême, et les rendre dignes de
lui être offerts. En lui, l' univers s' agrandit,
s' ennoblit, et reçoit un éclat, une
majesté, qu' il ne peut avoir par lui-même.
En lui, la création devient le chef-d' oeuvre
de la divinité ; c' est un tout, dont
l' homme-Dieu fait partie. En lui et
par lui, se trouve comblée la distance qui

est entre le fini et l' infini : les extrémités
se rapprochent et se touchent dans
un centre commun : ce n' est plus l' homme
seul, si éloigné de Dieu par sa nature,
qui lui rend gloire au nom de tous les
êtres créés ; c' est l' homme, c' est l' univers,
qui adore en Jésus-Christ. En lui encore,
la plus noble victime, dont toutes celles
de l' ancienne loi n' étoient que l' ombre et
la figure, est offerte pour le péché ; par
ses mérites, tout crime, quelque grand
qu' il soit, peut être expié, réparé ; le
sacrifice le plus auguste est perpétué sur la
terre, et, selon l' expression de s Léon,
la croix est l' autel du monde ; le repentir

p135

de l' homme, sa satisfaction, si incertaine,
si équivoque dans tout autre principe que
ceux du christianisme, porte sur des mérites
suffisans, sur un fondement solide ;
et le scandale du juif et de l' infidèle devient
l' ouvrage le plus sublime de la sagesse
du très haut et le plus sensible
témoignage de sa bonté. ô mon fils ! Quel
plan ! Quelle admirable économie que celle
de la religion ! Et quelle gloire elle rend
à la divinité !
Mais son excellence et sa sainteté paroissent
également dans ce qu' elle fait
pour la perfection et pour le bonheur de
l' homme.
Les vains systèmes de l' incrédulité font
briller l' imagination, il est vrai, mais aux
dépens de la raison. Ils font sacrifier la
justesse de l' esprit à la singularité, et les
notions les plus vraies à la fausse gloire de
ne pas penser comme les autres hommes.
Ils émoussent, ils dégradent le sentiment,
ils dessèchent, ils flétrissent le coeur, et
le concentrent tout entier dans la bassesse
du moi humain. Ils dénaturent, ils avilissent
la vertu ; ils en effacent l' auguste

p136

caractère et en étouffent le germe dans
nos ames, en ne lui donnant pour mesure

et pour base que la sensibilité physique
et l' intérêt personnel. Ils rompent
les liens de la société, en s' élevant contre
toute autorité, en détruisant toute
subordination, en ramenant tout à une
égalité chimérique. Ils ôtent à l' homme
toute sa grandeur et le rabaissent jusqu' à
la condition des brutes ; ils le privent de
toutes les ressources et de tous les
motifs qui peuvent le porter au bien ;
ils réveillent toutes ses passions ; ils troublent
son repos ; ils le laissent sans appui,
sans consolation dans ses peines, et sans
espoir dans ses malheurs. ô prétendus
sages ! Qui vous donnez pour nos instituteurs
et pour nos maîtres, vous êtes donc
les ennemis, les tyrans du genre humain,
bien loin d' en être les bienfaiteurs ; et
si l' un des caractères de la vérité est d' être
utile, vous ne nous offrez donc dans vos
rares et sublimes inventions qu' un amas
d' impostures !
Il n' en est pas ainsi de votre loi sainte,
ô mon Dieu ! Elle ne ressemble pas aux

p137

rêves de l' impie, et ce ne sont pas des
fables qu' elle nous raconte. Et d' abord,
cher Valmont, en éclairant l' homme sur
ce qu' il lui importe le plus de savoir,
sur son origine, sa destination, sa fin,
ses devoirs, et ses espérances ; la religion
chrétienne fixe ses idées, les rend nettes
et précises, assure la justesse de ses vues ;
et donne à son esprit, en l' assujettissant
à la simple raison, toute la droiture
dont il peut être susceptible : c' est
la remarque importante et vraie que tu
seras maintenant à portée de faire. Un
homme que l' impiété égare peut avoir
l' esprit brillant, et avec d' autant plus de
facilité qu' il se permet tout et ne respecte
rien ; il peut même avoir un génie vaste
et profond, qui embrasse les connoissances
les plus étendues, et s' exerce avec
succès sur les sciences les plus abstraites :
mais presque toujours, sur les objets qu' il
lui est le plus intéressant de bien saisir et
de bien voir, il a l' esprit faux et bizarre,

p138

et une manière de penser louche et incertaine.
Revient-il à la foi du chrétien
humble et docile ? Ses idées sont plus
exactes et plus claires, ses principes sont
plus constans, ses lumières s' épurent,
sa raison s' affermit ; et celui-là même,
qui n' étoit souvent qu' un esprit dangereux
et frivole, devient, par la religion,
un esprit droit et vrai, et un
homme essentiel.

p139

Le croiras-tu, Valmont ? Cent fois, en
observant cette classe nombreuse d' incroyables,
imitateurs futiles de quelques génies
célèbres dont par vanité ils empruntent
la manie, j' osai les comparer avec
nos bonnes femmes de village instruites
par leur curé ; et je trouvois dans celles-ci
mille fois plus de notions justes, plus
de vraies lumières en choses utiles et nécessaires,
plus de jugement et de raison,
que dans tous ces jolis diseurs de riens,
que l' incrédulité a infectés de son poison.
Oui, mon fils, le catéchisme du simple
fidèle lui donne infiniment plus de vraie
sagesse, que n' en peut donner la moderne
philosophie ; et quel triomphe pour la
religion !
Mais ce qui en relève encore plus l' excellence,
c' est son influence sur le coeur
de l' homme, par le caractère de bienveillance

p140

qu' elle nous fait prendre et les
vertus qu' elle nous inspire. Eh, en effet,
quoi de plus divin que sa morale !
Quoi de plus sublime que cette charité
qui en est l' ame ! Aimer les hommes
comme soi-même ; les aimer en Dieu
et pour Dieu, sans exception, sans réserve ;
aimer jusqu' à nos ennemis ; oublier
les injures ; pardonner les offenses ;
vaincre le mal par le bien ; être dans la

joie avec ceux qui y sont, pleurer avec
ceux qui pleurent, se faire tout à tous,
pour les gagner tous à l' amour du souverain
bien ; éclairer ceux qui sont dans
les ténèbres ; reprendre en secret et ramener
avec douceur ceux qui s' égarent ;
ne point juger témérairement, pour
n' être pas jugés nous-mêmes ; consoler
les affligés ; assister de tout son pouvoir

p141

les malheureux ; ne se considérer dans
l' usage de ses talents et de ses richesses
que comme le dispensateur des dons de
Dieu et l' économe de sa providence ;
remplir, avec amour et par principe de
conscience, tous les devoirs que notre
condition nous impose ; respecter Dieu
dans nos maîtres, et son autorité dans
ceux qu' il a établis pour nous gouverner ;
ne point chercher son propre intérêt,
mais le sacrifier à l' intérêt général :
voilà, mon fils, ce que la religion nous
prescrit à l' égard des hommes, à l' égard
de la société toute entière ; et ce que
le chrétien qui l' est en vérité, réalise

p142

tous les jours par sa conduite. Bon,
sensible, compatissant, affable, généreux,
miséricordieux et clément, citoyen
zélé, sujet fidèle, ami constant, digne
époux, bon père, fils tendre, respectueux
et soumis, maître soigneux et
vigilant, plein de charité à l' égard de
tous ; il prévient tous les besoins, il
accomplit toutes les loix, il satisfait à
toutes les bienséances, il se prête à tous
les désirs honnêtes, il se livre à toutes
les bonnes oeuvres, il fait tous les genres
de bien qui sont en son pouvoir : lié par
sa religion à tous les hommes, il volera
pour eux jusqu' aux extrémités du monde ;
et, nouvel apôtre, il portera, s' il le
peut, la vérité, la justice, et la paix
dans tous les coeurs. Donnez-moi,

dans toutes les conditions, dans toute société, dans toute espèce de gouvernement, des citoyens animés de l' esprit du christianisme ; donnez-moi un peuple, un monde de chrétiens fidèles ; et la terre sera le séjour de l' innocence et du bonheur.

La religion chrétienne, cher Valmont, n' est pas moins digne de notre admiration et de nos hommages dans les vertus qu' elle nous inspire à l' égard de nous-mêmes. Elle oppose, au fol amour de soi, le renoncement à notre volonté propre et une sainte haine de nos penchans déréglés ; à notre orgueil, la connoissance de notre misère et les sentimens d' une humilité profonde ; à la cupidité, l' esprit de détachement et l' amour de la pauvreté ; à la mollesse, la mortification et la pénitence ; à un penchant trop vif pour tous les biens sensibles, le désir et la recherche des biens spirituels et célestes ; aux saillies de notre humeur, la douceur et la patience. Elle veut que nous usions de tous les biens avec actions de grâces, avec modération, et avec

sagesse ; que nous soyons chastes et purs ; que nous nous défendions jusqu' à la pensée du mal ; que nous en évitions jusqu' à l' ombre ; que nous veillions sur tous nos sens ; que nous mettions un frein à nos lèvres ; que nous ne nous permettions jamais les plaintes et les murmures ; que nous soyons résignés et tranquilles au sein des souffrances ; que nous considérions les adversités et les croix comme un bien, et la mort comme le terme de notre délivrance. ô la belle philosophie, que celle de la religion !
Avec des sentimens si nobles et si purs, le vrai chrétien vit heureux autant qu' on peut l' être ici-bas. La paix du coeur et l' onction du divin amour le dédommagent

des plaisirs dont il se prive. S' il n' a pas des joies bruyantes et frivoles ; il en est récompensé par des joies plus pures et plus constantes. S' il se refuse à d' infâmes voluptés ; il s' en épargne pour toujours les tristes suites, les inquiétudes, et les remords. S' il combat ses passions injustes et dérégées ; il recueille au dedans de lui le fruit de ces combats et le prix de sa victoire. La route tracée par nos faux sages pour nous conduire au bonheur, est plus séduisante, il est vrai : céder à ses penchans pour ne pas ressentir la peine qu' il en coute à les vaincre, se faire une sagesse de la volupté, se faire une vertu de l' amour, paroît sans doute quelque chose de plus doux à la nature. Mais si cette route est facile, si l' accès en est riant ; que l' issue en est funeste ! Et que les fruits d' une semblable sagesse sont amers ! Elle enfante la discorde et la haine, les égaremens et les fureurs de l' ivresse, la satiété et l' ennui, le dégoût de la vie, le désir du néant, et toutes les horreurs du désespoir.
ô mon fils ! Qu' elle est différente en

elle-même et dans ses effets, la morale de l' évangile et la sagesse de son auteur ! Arrêtons-nous encore un moment à la considérer sous tous les rapports. Quelle suite et quelle liaison dans tout ce que le fils de Dieu nous enseigne ! Et cependant quelle nouveauté dans ses maximes, et en même temps quelle sublimité ! Jésus-Christ veut que nous soyons parfaits comme notre père céleste est parfait ; et rend ainsi à l' homme toute sa grandeur, en le rapprochant de la divinité dont il doit être l' image. Cet homme-Dieu nous apprend que son royaume n' est pas de ce monde ; il nous ouvre la plus noble carrière ; il nous rend citoyens d' une nouvelle patrie ; et nous fait aspirer à la plus pure béatitude. Il nous fait regarder comme un mal tout ce qui nous en éloigne, et comme des biens réels tout

ce qui peut nous y conduire. Il dit anathème au monde, à ce monde en qui règnent la concupiscence de la chair, celle des ieux, et l'orgueil de la vie. C'est à tout cela que Jésus-Christ dit anathème, parce que c'est tout cela qui fait la

p147

dépravation de l'homme corrompu par le péché.

De là ses maximes : malheur aux riches, c'est-à-dire, à ceux qui se font un mérite et un bonheur de l'être ! Malheur à ceux qui mettent toute leur joie et leur consolation dans ce monde ! Heureux au contraire ceux qui sont pauvres d'esprit et détachés, ceux qui ont faim et soif de la justice, ceux qui souffrent pour elle, ceux qui sont doux et pacifiques ! Soyez, nous dit-il encore, comme de petits enfans par l'humilité ; portez votre croix, faites-vous violence pour le ciel, renoncez-vous vous-mêmes. Quelle morale ! Et qui l'a appris à Jésus-Christ ? Est-ce la doctrine de l'homme ? Elle effraie les sens, elle étonne l'imagination ; et cependant, depuis la pente de l'homme au péché, elle est fondée en

p148

raison : elle est esprit et vie ; elle forme un composé admirable ; et fait des sages dans la pratique, sans avoir besoin de les faire passer par de vaines spéculations. De là encore cette unité de plan, de vues, de sagesse plus qu'humaine, qui se trouve dans les auteurs sacrés du nouveau testament. Quelque grossiers qu'ils aient été par leur état, leur naissance, et leur éducation ; tous s'accordent dans un genre de connoissances et de lumières sur lesquelles Dieu seul a pu les réunir et les éclairer, je veux dire, ce discernement de l'homme spirituel et de l'homme charnel, de l'homme céleste et de l'homme terrestre, de la vie intérieure et de la vie animale et sensuelle.

Les secrets principes de l' une et de l' autre,
les opérations merveilleuses de la
grâce et de l' esprit de Dieu dans nos ames,
ses effets, ses consolations, ses joies,
ses ressources, les vertus qu' il inspire, si
opposées à toutes les idées du monde et
si supérieures à celles d' une vaine philosophie,
sont développés dans leurs écrits
avec une précision admirable et digne

p149

des disciples d' un si grand maître, avec un
ton de sentiment et d' onction qui nous
touche et nous affecte en dépit de nous-mêmes,
mais qui ne peut être bien apprécié
que par des ames vraiment droites
et pures.

Le plan de législation et de sagesse
offert à l' homme par Jésus-Christ et ses
disciples, n' a pas eu besoin de passer par
ces degrés d' accroissement et de perfection
lents et insensibles, qui se trouvent
dans toute législation purement humaine,
dans tous les ouvrages des hommes : il
a eu dès le premier instant toute l' excellence
qu' il devoit avoir. Il est d' ailleurs
soutenu de tout ce qui peut nous aider
à le remplir : un Dieu présent à chacun
de nous, et attentif à nos moindres actions :
un Dieu qui veille en faveur du
juste ; qui permet pour sa sanctification et
pour son bonheur les maux qu' il éprouve ;
qui règle seul sa destinée, et fait de toutes
les créatures les instrumens et les
ministres de sa volonté : un Dieu juge et
témoin, qui discutera à la face de l' univers
nos pensées, nos intentions, nos désirs ;

p150

et qui rendra à chacun selon ses
oeuvres : un Dieu qui récompensera d' une
gloire infinie, d' un bonheur éternel, le
juste qui aura vécu pour lui ; mais qui,
dans la même proportion, punissant par
des peines infinies, par des peines éternelles,
l' infraction de ses loix, offre à
l' homme, toujours prêt à les violer, le

contrepoids le plus propre à l' arrêter : un Dieu qui donne tout à la fois la leçon et l' exemple ; qui, dans l' union ineffable de la nature divine avec la nature humaine, s' abaisse jusqu' à l' homme, pour élever l' homme jusqu' à lui ; qui se met à notre portée, et n' exige de nous rien de si pénible, que sa vie et sa mort ne nous ayent rendu facile : un Dieu qui nous presse à chaque instant par les témoignages éclatans de son amour ; et qui, s' ils ne sont pas des monstres, force les plus grands pécheurs au repentir, et les coeurs les plus durs à la reconnoissance : un Dieu qui nous prévient, qui nous aide, qui nous soutient par sa grâce ; qui nous offre des sacremens, par lesquels il nous rappelle fortement à lui, en même temps qu' il

p151

nous rappelle à nous-mêmes : quelles ressources pour le chrétien ! Quels moyens, quels motifs pour fuir le vice ! Et quels encouragemens à la vertu ! Dans les principes et les systèmes de l' incrédulité, tout est lié pour le mal, tout favorise le dérèglement de nos passions ; dans la religion chrétienne, tout nous aide à les réprimer. Que substituera l' incrédule à des secours si puissans ? Les loix ? Elles n' ont de prise que sur les foibles, et restent sans force contre le crédit et l' autorité ; elles n' étendent leur empire que sur l' extérieur de nos actions, et n' en règlent ni les principes ni les motifs ; elles n' envisagent que les conséquences qui les suivent, et ne pouvant rien sur le coeur, elles ne remontent point à la vraie cause dont elles émanent. Le respect humain ? Il a les mêmes inconvéniens ; et si quelquefois il empêche de paroître vicieux, presque jamais il n' empêchera de l' être. L' honneur ? Il est souvent le fruit des préjugés ; et, selon les opinions reçues, il parlera quelquefois aussi hautement contre la vertu, qu' il auroit dû parler pour elle. L' éducation ?

p152

Ses impressions s'effacent quand la religion ne les soutient pas ; eh, que sera l'éducation elle-même, si elle n'est pas réglée par la religion ! Un sentiment intérieur du juste et de l'honnête ? Ah ! S'il nous suffit dans des circonstances où la victoire est plus facile, où l'on n'est que foiblement combattu ; tiendra-t-il, au milieu des tentations les plus vives, contre la contagion de l'exemple et la violence des passions ? La philosophie ? Elle s'accommode, elle se prête à tous nos

p153

penchans ; elle resserre ou relâche ses principes, au gré des vues et des intérêts du moment ; elle a toujours en réserve, pour chaque occasion différente, quelque nouveau système ; tout au plus elle ne dompte une passion que par une autre, et ne corrige un vice qu'en mettant à la place un autre vice plus dangereux encore et plus subtil. Non, il n'y a que la religion qui offre à l'homme une règle invariable, un moyen toujours prompt, un secours toujours présent, et un contrepoids à sa faiblesse indépendant de ses passions : elle seule fait intérieurement et constamment, sur lui, l'effet que produit au dehors et par intervalle, sur le vicieux lui-même, la présence d'un ami qu'il estime et qu'il révère ; elle le rend attentif, elle le retient, elle l'excite, elle le transforme en un autre homme.

" mais le joug de la religion est trop pénible, sa morale est trop austère, la contrainte qu'elle impose est trop grande, et ses devoirs sont trop rigoureux " .
Oui, mon fils, son joug est pénible à qui n'en veut point d'autre que celui des passions,

p154

de l'indépendance, et du caprice.
Mais le vrai sage, qui sent qu'il est fait pour être conduit par la raison, s'estime heureux de trouver, dans la religion

chrétienne, un frein pour le vice et des secours pour la vertu, que sa raison trop foible ne sauroit lui donner. Mais le chrétien fidèle rencontre, dans ce joug et cette contrainte, des dédommagemens et des douceurs, qui valent bien mieux, pour sa félicité, que tous les prétendus agrémens qui accompagnent le libertinage de l' esprit et les déréglemens du coeur ; cent fois le jour il bénit la loi qui l' asservit : par elle, il n' étouffe pas les penchans de la nature, comme on l' en accuse ; il les rend légitimes : il ne s' abandonne pas, sur tout ce qui l' environne, à une indifférence aveugle et stupide : il fait mieux ; il règle sa sensibilité, il modère ses désirs, il tempère ce qu' ils

p155

ont de trop ardent ; et jouissant de lui-même au sein de la règle et du bonheur, dans son assujettissement et sa contrainte, il trouve la paix et la liberté. Mais enfin les devoirs que l' évangile nous impose, l' austérité de la morale qu' il nous prêche, ont une proportion exacte et nécessaire avec nos penchans et nos foiblesses ; puisque ce n' est qu' en suivant la loi évangélique dans toute sa rigueur que nous cessons d' être si foibles, si coupables, et si malheureux.

Que reste-t-il donc à objecter contre l' excellence de la religion chrétienne ? Eh, mon fils ! Que n' objecte pas la haine en dépit de la raison ? On oppose à la religion, les moeurs de la plupart de ses enfans et d' un trop grand nombre de ses ministres ; comme si des enfans qu' elle désavoue, et des moeurs qu' elle réprouve, prenoient sur la sainteté de sa foi et sur la pureté de sa doctrine ; comme si des ministres infidèles et parjures dégradoient, jusque dans leur essence, la vérité, la beauté de ses enseignemens, et la dignité du ministère qu' elle leur confie,

p156

par cela seul qu' ils se dégradent eux-mêmes.
Mais il y a bien plus, et s' il faut en
croire nos incroyants, le christianisme a
traîné à sa suite les persécutions, les
guerres, le despotisme, et la servitude.
Les persécutions, disent-ils ? Hélas ! Tous
les hommes sont naturellement persécuteurs,
j' en conviens ; parce que naturellement
presque tous les hommes sont méchants.
Mais qui a été plus persécuté que
les chrétiens, par ceux qui ne l' étoient
pas ? Qui se montreroit plus persécuteur
que nos philosophes, s' ils étoient les
maîtres ? Quel esprit répugne davantage
à la persécution et à la violence, par
sa nature même, que l' esprit du christianisme ?
Et n' est-ce pas uniquement
quand on l' oublie, qu' on cesse d' être indulgent,
et qu' on devient impitoyable ?
Les guerres, disent-ils encore ? Mais nées
avec la dépravation du genre humain,
elles ont presque toujours eu la même
cause, dans tous les âges du monde,
l' ambition ; et ce n' est que pour leur
donner un prétexte, que leurs chefs,

p157

parmi les chrétiens mêmes, en ont fait
des guerres de religion. Le despotisme ?
La servitude ? Mais où les princes ont-ils
été plus despotes, où les peuples ont-ils
été plus esclaves, que dans les siècles
et dans les contrées où le christianisme
ne florissait pas ? Aujourd' hui encore,
que les ennemis de la religion comparent
l' Europe chrétienne à l' Afrique,
à l' Asie ; et qu' ils nous disent, où l' humanité,
les loix, les sciences, et les arts
régneront avec le plus d' empire, et où se
trouve la liberté. Ah ! C' est le christianisme,
au contraire, qui, par une morale
simple et majestueuse, uniforme et générale,
a le plus contribué à détruire la
tyrannie, à adoucir les mœurs, à humaniser
les princes, à civiliser les peuples les
plus barbares, à abolir l' esclavage,
à diminuer les horreurs de la guerre, à
affaiblir l' esprit de conquête, à rendre la
paix plus constante et plus sûre, et à lier
toutes les nations par un droit des gens plus
humain, plus moral, et mieux entendu.

Le christianisme a fait tout le bien
qu' il pouvoit faire malgré nos passions ;

p158

et s' il leur a quelquefois servi de voile
et de prétexte, est-il juste de confondre
la chose avec l' abus qu' on en fait, et les
vices de l' humanité avec la religion même
qui les condamne ? Mettons plus de parité,
cher Valmont, et plus d' équité dans
nos raisonnemens. Pour décider entre le
christianisme et l' irréligion, entre le vrai
fidèle et l' esprit-fort de nos jours, opposons
à celui-là, agissant d' après ses principes,
un de nos sages, agissant d' après les
leurs ; et voyons à qui des deux, dans
le commerce de la vie civile, pour les
intérêts et les devoirs de la société, on
aimeroit le mieux avoir affaire : opposons

p159

ensuite à une multitude de chrétiens,
se réglant sur les loix de l' évangile,
un peuple d' incrédules, vivant
selon les loix arbitraires de nos réformateurs ;
et observons de quel côté seroient
l' ordre, la justice, et la paix. Faisons
plus encore ; donnons à ces instituteurs
modernes l' empire sur leurs semblables ;
mettons les à la tête d' une société, qu' ils
accoutument insensiblement à leurs systèmes :
je veux pour un moment que
libres, indépendans, sans aucun frein
au dehors qui les réprime, ils puissent
conserver quelque apparence de sagesse
dans leur conduite et leur législation ; je
veux que le pressentiment des suites et
des conséquences, la vanité, la crainte
de se trouver en contradiction avec eux-mêmes,
l' amour de leurs propres inventions

p160

les soutiennent : mais leurs opinions,
telles qu' elles sont répandues dans

leurs ouvrages, une fois reçues ; les choses
établies sur le pied qu' ils désirent ;
comment se comporteront les sages qui
leur auront succédé ? Et les peuples formés
par de tels maîtres, que deviendront-ils ?
ô mon fils ! Il résulteroit bientôt,
des principes moraux de ces prétendus
sages, le même effet pour le monde civil
et moral, qui eût résulté de leurs principes
physiques pour le monde matériel
et sensible. Le hazard, le mouvement,
la matière, n' eussent produit que de la
confusion et du chaos : leur manière de
penser sur Dieu, sur son existence, ses
attributs, son indifférence à l' égard de
nos actions, sur la matérialité de l' ame
et la nécessité de ses déterminations, sur
l' égalité des conditions, sur la vertu, sur
le plaisir, sur le bonheur, que produiroit-elle,
que désordre et qu' anarchie ?
Avouons-le donc, cher Valmont, tout
milite en faveur de la religion chrétienne ;
et tout nous offre, au contraire,
les plus fortes armes contre ceux qui la

p161

combattent. Leur acharnement même
contre la religion de Jésus-Christ,
préférentiellement à toute autre ; leur haine,
leur mépris, et leur satire à l' égard de
tous ceux qui ont brillé par les vertus
qu' elle fait naître ; leur esprit de parti ;
leur accord mutuel à ne donner aujourd' hui
du génie, du mérite, de la raison,
et de la sagesse, qu' à eux et à leurs partisans ;
leur éloignement pour toute saine
doctrine, pour tout ce qui tend à épurer
les moeurs ; le ton d' indépendance et le
caractère licencieux qui règnent dans leurs
écrits ; entre eux leurs guerres sourdes et
malignes, leurs basses jalousies, leurs
haines réciproques, et leurs plaintes
amères ; que de titres de réclamation
contre la qualité de sages qu' ils se donnent
et la philosophie dont ils se parent !
Ah ! Que bien plus vraie est la philosophie
du christianisme ! Aussi, mon fils,
sa sainteté parle-t-elle à tous les coeurs
dès qu' ils ne sont pas entièrement dépravés.
Cette preuve de sentiment est
celle que Dieu a faite pour tous les

hommes, de même qu' indépendamment

p162

de toute discussion, il rend sensible à tous l' existence d' une première cause intelligente et sage, par le spectacle de l' univers.

La foi des simples n' est donc pas sans fondement et sans preuves. L' accord merveilleux qui se rencontre entre la religion chrétienne, et de certains principes naturels qu' elle réveille, qu' elle reproduit, et qu' elle développe au fond de nos ames, avertit assez l' homme rustique et grossier, que ce n' est qu' en elle que se trouvent la vérité et le bonheur, qu' elle seule peut suppléer à son ignorance et suffire à ses besoins, et qu' elle est pour nous tous le don le plus précieux de la divinité. C' est en ce sens, mieux qu' en tout autre, qu' on a pu dire que toute ame est naturellement chrétienne. Aussi est-ce la sainteté du christianisme qui a soumis presque tous les peuples à son empire ; et si elle a été la source la plus ordinaire des combats qu' on lui a livrés, elle a été aussi la cause presque universelle de ses triomphes.

Pour toi, cher Valmont, à qui ce témoignage que la religion se rend à elle-même

p163

ne suffisoit pas, repasse dans ton esprit tous les caractères qui lui sont propres ; son ancienneté, son unité, sa perpétuité, sa sainteté : admire en elle l' enchaînement des faits, des dogmes, et de la morale : et une fois convaincu de l' existence d' un Dieu, dis-moi, si dans le christianisme tout seul il a pu laisser prendre à l' erreur des caractères de vérité, que l' erreur ne sauroit avoir, et que par-tout ailleurs elle n' eut jamais. Sur-tout, souviens-toi que c' est, non d' un fait particulier, d' une preuve isolée, d' un oracle, d' un prodige, du seul établissement de la religion, que j' ai tiré la certitude de sa divinité ; mais de la réunion et de

l' accord de toutes ses parties. En vain donc
prétendrais-tu incidenter sur quelques
articles moins essentiels, sur quelques objets
pris à part ; c' est de son ensemble
qu' elle tire sa force invincible, et c' est
à son ensemble qu' il faut répondre.
ô mon ami ! Si dans le détail, la religion
chrétienne, comme la loi naturelle,
a ses difficultés ; je t' en ai dit la
raison : il falloit que, comme elle, susceptible

p164

de contradiction pour les ames
peu droites et peu sincères, elle laissât
toujours l' homme sous l' empire du mérite
et de la liberté.
Mais ce ne sera plus toi, mon fils, qui
oseras la contredire. Cet amas de lumières,
si j' ôse m' exprimer ainsi, qui maintenant
brille à tes yeux, va rendre pour
toujours ta raison docile ; et je n' attends
plus de toi que l' entière assurance de ta
soumission et de ta fidélité. Eh, que gagnerois-tu
à rester incrédule ? Rien, pour
cette vie, que de faux plaisirs peut-être,
et des tourmens réels ; et à coup sûr tu
perdrois tout à l' égard de l' autre. Si cependant
les illusions qu' on se fait pouvoient
changer la nature des choses ; si
elles pouvoient empêcher la vérité d' être
ce qu' elle est ; si du moins elles pouvoient
modifier, au gré de nos désirs,
notre situation pour l' avenir : je te dirois,
" eh bien, fais-toi illusion, puisque
tu le veux ; laisse la réalité pour des
chimères ; et puisqu' enfin les suites en
seront à peu près semblables, prends des
fantômes de bonheur et de sagesse pour

p165

la sagesse et pour le bonheur même " .
Mais en dépit de nos passions, les choses
resteront éternellement ce qu' elles sont ;
tôt ou tard la vérité se montrera à nous
telle qu' elle est : et quel regret n' éprouvera
pas celui qui s' y sera refusé parce qu' il
l' aura bien voulu, quand cet aveuglement

volontaire l' aura rendu malheureux pour
toujours ? Ah ! Qu' il n' en soit pas ainsi
de toi ! Puisse bien plutôt la religion, en
rectifiant tes idées, en réglant tes penchans,
en épurant tes moeurs, assurer
ton éternelle félicité ! Puisse-t-elle ici-bas
te sanctifier dans les épreuves que te
prépare la justice de Dieu, ainsi que sa
clémence !
Hâte-toi de me répondre par le même
courier que je t' envoie, et tire-moi de
l' état d' incertitude et de perplexité, le
plus terrible de tous pour un père qui
t' aime aussi tendrement que moi.

p185

LETTRE 51

du comte de Valmont au marquis.
mon père, mon tendre et respectable
père, jouissez de votre triomphe et
du retour de votre fils. Le voile est déchiré,
la vérité brille à mes yeux de tout
son éclat, je suis chrétien ; et c' est,
après Dieu, à vos lumières, à vos soins,
à vos tendres ménagemens, que je le dois.
Je suis chrétien, et je me fais gloire de
l' être ; je rougis seulement de ne l' avoir
pas toujours été. Quel tableau que celui
de la religion chrétienne ! Et quels secours
elle offre à la vertu ! Ah ! Maintenant,
trop convaincu de mes besoins et
de ma foiblesse, si ma foi pouvoit chanceler
encore, cette seule pensée me soutiendrait,
me fixeroit pour toujours :
qu' ai-je été sans la religion ? Que serois-je
devenu, si j' avois continué à vivre sans
elle ? Mais par elle au contraire, quelles
ressources et quels motifs me sont offerts
pour être vertueux ! Dieu des vertus !

p186

Que j' apprendis à connoître et que j' adore
dans la plénitude de mon coeur pour la
première fois, comment le christianisme

ne seroit-il pas votre ouvrage ? Lui seul nous enseigne à vous aimer, à vous adorer, à vous servir, comme vous méritez qu' on vous serve, qu' on vous adore, et qu' on vous aime ; et lui seul nous aide à le faire.

Honteux égaremens de ma raison, où me conduisiez-vous ? Passions aveugles, tristes délires d' une ardente jeunesse, quel abîme vous creusiez sous mes pas ? Votre main sage et bienfaisante le comble pour toujours : mon père ! Quelles expressions pourroient suffire à ma reconnoissance ? Je me tais, pour avoir trop à vous dire ; et toute la force du langage humain me paroît impuissante pour bien rendre tout ce que je sens. Ah ! Du moins que voulez-vous que je fasse ? Ordonnez. Pour expier mes fautes, rien ne me paroîtra trop pénible. Faudra-t-il que, sans plainte et sans murmure, je me voye enlever mes dignités et mes biens ? Que, loin de mon roi et de ma patrie, j' aille traîner dans des

p187

régions inconnues une vie sans gloire et sans honneur ? Car c' est de tout cela que je suis menacé : j' obéirai aux volontés du ciel... j' obéirai... car enfin que n' ai-je pas mérité ? Mais ma chère émilie... ah ! Me restera-t-elle dans ma disgrâce ? Grand Dieu ! Par cet endroit du moins épargnez ma foiblesse. émilie est encore en danger : son état nous laisse toujours flottans entre la crainte et l' espérance. Tantôt, me dit M De Veymur, elle reprend des forces et semble rappelée à la vie ; tantôt, dans des momens de langueur et de foiblesse, elle semble toucher de nouveau aux portes du tombeau. Je ne puis hasarder de la voir, tant le péril où je suis devient pressant par les continuelles recherches que l' on fait de moi. Elle s' en afflige, sans se laisser abattre, et s' estime trop heureuse, dit-elle, puisque j' ai abjuré mes erreurs. Hélas ! Si elle vit, si le ciel me la rend, avec elle, avec vous, avec mon fils, je ne serai plus à plaindre... mais que dis-je ? Ne me sera-t-il pas toujours bien triste et bien douloureux de faire partager ma

situation à émilie ? De quel rang je l' aurai
fait tomber ! à quel état d' infortune
et d' opprobre mes fautes l' auront condamnée !
Quel avenir pour elle et pour
mes enfans ! Ah ! Je frémis ; toutes les
plaies de mon coeur, que je croyois fermées,
se rouvrent à ces tristes réflexions.
Ce foible coeur saigne encore : il s' émeut,
il s' agite, et j' entends gronder, au dedans
de lui, le sang, la nature, et l' amour.
Religion sainte ! Soyez mon appui. Que
la grâce de mon Dieu, si puissante et si
douce, achève sa victoire ! Et vous, mon
père, s' il vous reste quelques lumières à
me donner, je les attends de votre zèle ;
tout m' est précieux de votre part, toute
vérité qui tient à la religion me devient
chère ; daignez donc affermir ma foi et
soutenir mon courage.

LETTRE 52

du marquis de Valmont au comte.

ô mon fils, je te retrouve enfin avec
les mêmes sentimens, avec la même
foi que tu reçus dans tes premières années,
mais plus éclairée, plus pure, et
plus solidement établie ! Quelles actions
de grâces ne dois-je pas à mon Dieu, qui
a daigné t' instruire par ma voix, et mieux
encore par tous les évènements dont tu
as été le triste témoin ? Quelles larmes
j' ai versées en lisant ta lettre ! Et qu' elles
ont soulagé mon coeur ! Non ; une pluie
douce et féconde, qui tombe sur la
plante altérée, ne lui rend pas plus de
fraîcheur, plus de vigueur nouvelle, que
l' assurance de ton entier changement n' a
rendu de force et de vie à mon ame abattue
et presque flétrie par la douleur.
Eh, qu' importent tes pertes, si j' en excepte
celle d' émilie, puisque tu revis
pour la vertu et pour la religion ? N' exceptons
rien cependant, cher Valmont ;

et que le premier usage de ta foi, soit de te soumettre sans réserve à la volonté toujours sage d' un Dieu qui t' a tout donné. S' il veut te reprendre ses dons, s' il veut couronner les mérites d' une épouse qui t' est chère, console-toi de ta peine par l' idée de son bonheur. S' il veut effacer tes égaremens par les pleurs qu' il te fait répandre, t' aider à expier tes fautes par les peines qu' il t' envoie, et t' unir plus intimement à lui par les sacrifices que peut-être il va exiger de toi ; ah ! Mon ami, ne t' oppose point à ses vûes de miséricorde et de clémence ; bénis-le, bénis toujours son saint nom. Peut-être aussi n' attend-il de nous, comme autrefois d' Abraham, ce père des croyans, que la préparation de notre coeur. à tout évènement, ne cessons de lui dire, ainsi que ta digne épouse : " que votre volonté soit faite, ô mon Dieu ! Et que votre saint nom soit béni " ! Cette résignation si parfaite et si pure, le seul remède à nos maux, le seul qui puisse en adoucir le sentiment et nous les rendre utiles et méritoires, n' empêche

pas cependant que tu ne mettes en usage tous les instrumens qu' il plaira à la providence de t' offrir, pour demeurer dans l' état où elle t' a placé. Ce n' est pas le rang qui fait le bonheur, j' en conviens ; mais tu le dois à ta famille, à tes enfans, si par des moyens honnêtes tu peux le leur conserver. Fais donc parler et agir tes amis, en supposant que l' infortune t' en laisse encore ; et sur le succès de leurs démarches, soit soumis et tranquille. Tu me demandes de nouvelles lumières, si j' en ai à te donner. Oui, mon fils. Pour confirmer ta foi, il faut la fixer par une soumission entière à la même autorité qui t' en a transmis le dépôt sacré. Tu t' en souviens, cher Valmont ; quand

j' ai voulu te faire sentir le besoin d' une révélation, j' ai insisté sur le besoin essentiel d' une autorité. C' est, avons-nous dit, la voie d' instruction la plus propre à tous les hommes, peu susceptibles par eux-mêmes et par la multitude des soins qui les occupent, de discussions épineuses et de longs raisonnemens sur les vérités, que cependant il leur importe le

p192

plus de bien connoître. Cette autorité doit être émanée de Dieu même. Celle des philosophes, des sages, quand ils eussent été plus éclairés qu' ils ne l' étoient en effet, n' eût jamais eu assez de force et de pouvoir pour se faire entendre des autres hommes ; elle ne pouvoit leur suffire ; et par l' expérience même de tous les peuples et de tous les âges, elle ne leur suffisoit pas. Cette autorité nous a été donnée de la manière la plus parfaite en Jésus-Christ, à qui seul toute la religion révélée nous ramène comme à un centre d' unité. Jésus-Christ, la sagesse du père et la plus pure émanation de sa lumière, nous a appris, par lui-même et par ses apôtres, tout ce qu' il étoit nécessaire à l' homme de savoir. Il a mis dans tout leur jour les vérités purement naturelles, presque étouffées dans tous les hommes par les passions et les préjugés ; il y en a ajouté d' autres, auxquelles toutes les forces de l' entendement humain ne pouvoient atteindre, et que tout au plus un petit nombre de sages avoient soupçonnées.

p193

Mais il falloit conserver aux hommes ces vérités précieuses ; et ce ne pouvoit être qu' en perpétuant parmi nous, dans une société divinement inspirée, la même autorité qui nous les avoit enseignées. La raison toute seule ne pouvoit les fixer, puisque les unes lui échappoient si aisément, et que les autres étoient si fort au dessus d' elle.

Cette autorité divine et permanente, qui entroit si nécessairement dans le plan de la révélation, devoit par sa nature même être visible, sensible, et animée ; de manière qu' on pût tout à la fois et l' entendre et la distinguer de toute autorité humaine et précaire, qui ôseroit entreprendre d' usurper ses droits.

p194

Voilà, mon cher fils, ce que Jésus-Christ devoit à sa sagesse, pour compléter en faveur des hommes l' admirable économie de la religion révélée, et ce que dans sa bonté il a daigné leur laisser. " toute puissance, dit le sauveur du monde à ses apôtres, m' a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du père, et du fils, et du saint-esprit, et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées ; et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu' à la consommation des siècles " .

p195

Ainsi, mon fils, Jésus-Christ, par ces paroles, établit sur un premier fondement, qui est lui-même, et sur le fondement visible de ses apôtres, une église, une société légitime de pasteurs, qui doit leur succéder dans toute la durée des siècles, pour enseigner toutes les nations, et avec laquelle, par l' assistance de son esprit, de sa sagesse, et de son pouvoir, il sera tous les jours jusqu' à la fin du monde.

Chef invisible de cette église, il lui a donné sur la terre un chef visible, pour ramener tout à l' unité ; et ce chef, c' est celui à qui il a dit, et, dans sa personne, à tous ceux, qui, dans le même rang, viendront après lui : " vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église,

p196

et les portes de l' enfer ne prévaudront pas contre elle " .

Je ne suis pas fait pour les discussions théologiques, cher Valmont ; et sans beaucoup de théologie, je trouve tout dans ces deux textes de l' évangile, rapprochés des courtes réflexions que je t' ai fait faire. Avec ces seules armes je puis confondre toutes les sectes qui ne sont pas la véritable église de Jésus-Christ. Quelle est, leur dirai-je, l' autorité suffisante que vous m' offrez ? Est-ce celle de l' écriture sainte ? Toute seule, elle ne suffit pas, elle ne s' explique point d' elle-même ; vous la prenez, selon vos vues, en bien des sens différens. Vous savez combien de sens contraires souffre parmi vous ce seul texte de l' évangile, *ceci est mon corps* . Qui en fixera pour moi le sens véritable ? Il falloit donc à l' écriture sainte

p197

un interprète infaillible, vivant, et animé ; et Jésus-Christ me l' a donné. Ne dites pas au reste, que je fais ici un cercle vicieux. Quand je raisonne d' après les livres saints contre l' incrédule, je les considère d' une manière tout humaine, et selon les règles de critique les plus ordinaires. Quand je raisonne contre vous, qui admettez les divines écritures, je commence par établir, par la seule raison, la nécessité d' une autorité visible, d' un tribunal toujours subsistant ; après quoi je me sers, pour achever de vous convaincre, de ces livres mêmes que vous reconnoissez pour divins, et dont les passages les plus formels déposent en

p199

faveur de ce tribunal que vous ôsez méconnoître. Sera-ce l' esprit particulier de chacun de vous que je prendrai pour guide ? Quelle autorité ! Quel droit a-t-elle pour me

soumettre ? Et que peut-elle m' offrir,
que des contradictions ? Sera-ce du moins
l' onction secrète, l' esprit intérieur, qui
éclaire les vrais fidèles et les élus de Dieu ?
Quelle source d' illusion et de fanatisme !
Et qu' a de visible pour tous les hommes
une pareille autorité ? Sera-ce votre corps
de société ? Je ne vois rien, qui, dans
sa visibilité, le distingue suffisamment
de tout autre. D' ailleurs où est sa succession

p200

non interrompue, en remontant
jusqu' aux apôtres ? On peut fixer
depuis eux, dans des temps plus ou
moins récents, l' époque où vous avez commencé ;

p201

et dès lors, comme toutes les
autres sectes, on vous verra finir. Où
est votre unité, et quel rapport avez-vous
à un chef visible, au successeur de
saint Pierre, qui vous condamne avec
toute son église, et dont vous vous
séparez ? M' offrirez-vous pour dernière
ressource l' autorité des chefs du corps
politique ? Mais il n' est donc plus question
d' une religion donnée aux hommes
par Dieu même ? Il ne s' agit donc plus
que d' inventions tout humaines, qui
pourront en effet être modifiées, interprétées
par la même législation qui les
aura établies ? Car enfin, où l' autorité
divine manque, il faut bien que le législateur
humain supplée et soit le chef de
la religion. Mais quelle religion ! Quelle

p202

croyance ! Et qui peut en être la dupe ?
Quoi ! Je me suis attaché à la révélation,
parce que la lumière naturelle ne
me suffisoit pas ; eh, comment la révélation
me suffira-t-elle, si, par rapport à
ses dogmes, je ne sais plus ni quel guide

suivre pour en fixer le sens, ni quel parti prendre entre les sectes qui divisent le christianisme ?

p203

Ah ! Que Jésus-Christ a bien mieux pourvu aux intérêts de sa gloire, à ceux de sa religion, et à nos vrais besoins !

p204

Je trouve, dans l' église catholique et romaine, tout ce qui m' est nécessaire et tout ce qui m' a été promis. J' y trouve une autorité suffisamment répandue parmi tous les peuples, pour attirer toute leur attention ; une autorité, qui, par son étendue, par sa hiérarchie, par ses usages et sa discipline, par la publicité et l' universalité de ses enseignemens, devient éminemment visible au dessus de toutes les sectes qui s' élèvent contre elle. Je la vois garder, au milieu de ces sectes et malgré elles, le beau nom de catholique ; ce nom que, pour la distinguer de toute autre église, elles sont elles-mêmes forcées de lui laisser.

p205

Je la vois conserver dans ses principaux sièges les titres de la succession légitime de ses pasteurs depuis les apôtres, et rentrer ainsi dans le caractère de perpétuité, essentiel à la véritable religion. Je la vois tenir à un centre d' unité, à un chef, qui, uni à la pluralité visible des autres pontifes, soit assemblés dans des conciles auxquels il préside, soit dispersés parmi les nations, forme un tribunal toujours subsistant, et auquel tous les jours, selon la promesse, je puis avoir recours pour distinguer la vérité de l' erreur. Je la vois, inaliénable avec toutes les sectes, qui toutes se rallient contre elle, retrancher tout ce qui

s'oppose à son unité ; rejeter sans ménagement
tout ce qui altère sa doctrine ;
conserver sans variation tous les
dogmes si bien liés de la religion chrétienne,
tout son ensemble merveilleux,
tous les moyens et les secours de salut
qu'elle renferme ; et par une tradition
soutenue dans ses différens sièges, attestée
par ses conciles et les ouvrages de
ses saints docteurs, me faire remonter,

p206

de siècle en siècle, jusqu'aux premiers
disciples des disciples du seigneur et
jusqu'à la doctrine des apôtres. Que
dirai-je enfin ? Je la vois, soutenant tous
les efforts de tant d'ennemis conjurés
pour la détruire, maintenir constamment
son glorieux empire, tandis que
tout tombe autour d'elle ; envoyer seule
des ministres de l'évangile dans toutes
les parties du monde, pour les éclairer
des lumières de la foi ; regagner avec
avantage dans de nouvelles contrées ce
que dans d'autres l'esprit de schisme et
d'erreur lui fait perdre ; et confirmer de
plus en plus cette parole de son divin
maître, que les portes de l'enfer ne prévaudront
pas contre elle.

Quel admirable spectacle, et quelle
source de reconnaissance pour l'âme vraiment
fidèle ! Tranquille dans la simplicité
de sa croyance, elle peut se reposer
à l'ombre d'une autorité infaillible, et
qui, par la promesse, devient celle de
Dieu même. La voie la plus facile, la
plus courte, et tout à la fois la plus sûre,
lui est toujours ouverte, pour résoudre

p207

toutes les difficultés qu'on lui oppose. Si
par des raisonnemens captieux on cherche
à lui rendre suspect quelque article de
sa foi ; si son imagination effrayée dispute
en secret, et veut ramener à l'examen
ce qu'elle doit croire : elle n'a besoin,
pour s'éclairer, pour se calmer et se

fixer, que de faire attention à l' enseignement public de l' église catholique et romaine, à ce que nous apprennent ses solennités, ses rites, ses prières, ses catéchismes, ses prédications, ses instructions journalières, et à la croyance générale des peuples qu' elle renferme dans son sein. Si l' orgueil, si l' esprit d' indépendance, si l' amour de la nouveauté élèvent des contestations, font naître des incertitudes et des doutes, partagent les novateurs en autant d' opinions différentes que l' aveugle présomption enfante de partisans à l' erreur : elle regarde où est l' autorité visible, le corps des pasteurs, et son chef ; et ne craignant plus de flotter au gré des opinions, elle demeure ferme et inébranlable. Si, à l' égard des vérités les

p208

plus importantes, elle voit des génies ardens, tous ces hommes de secte et de parti, combattre avec chaleur pour les excès contraires ; elle est assurée de rencontrer, dans l' autorité qui la guide, ce juste milieu, qui, également éloigné des extrêmes, est le point précis où s' arrête

p209

la vérité. C' est ainsi que, dans les disputes interminables sur la grâce et la liberté, l' église catholique seule n' a jamais rien donné à un de ces dogmes qui ait pu détruire la croyance de l' autre. Non seulement le chrétien soumis a dans l' église catholique un guide sûr et fidèle ; mais il y trouve encore une mère tendre, qui, depuis le moment de sa naissance jusqu' à celui de sa mort, répare toutes ses foiblesses et pourvoit à tous ses besoins. Il ne perd rien, dans son sein, des sacremens institués par le rédempteur des hommes, et de tous les moyens de salut les plus propres à affermir sa foi, à nourrir sa piété, et à lui faciliter la pratique des vertus. Aussi ne se

borne-t-il pas à lui être soumis ; son attachement pour elle et son zèle pour sa gloire égalent son obéissance : ses intérêts sont les siens ; il est offensé lui-même de tout ce qui la blesse et qui l' offense ; dans ses douleurs elle ne sent rien qu' il ne ressente avec elle : il adresse au ciel en sa faveur les gémissemens les plus tendres, les voeux les plus ardens. S' il est dans un rang élevé,

p210

il maintient son autorité par son crédit et son pouvoir : dans toute condition, il édifie, par la pureté de ses moeurs, ceux qui ne craindroient pas de faire retomber sur elle l' opprobre de ses enfans. Il ne permet pas qu' on l' attaque impunément en sa présence. Il donne à tous ceux qui l' environnent l' exemple du plus grand respect pour son culte, ses loix, ses ministres, et d' une fermeté inébranlable

p211

à ne point se départir de ses jugemens et de ses préceptes. Il ne regarde pas comme des choses indifférentes en matière de foi, tout ce que son chef et ses pasteurs ne regardent pas comme tel ; et ne croit pas que l' esprit de neutralité et d' indécision puisse être permis, dès que sa voix s' est fait entendre. Que ses ennemis, aveuglés par la haine, crient donc, tant qu' il leur plaira, à la crédulité, à la superstition, au fanatisme ; qu' ils exagèrent des scandales qui sont au milieu d' elle, et dont elle gémit ; qu' ils concluent, de la corruption des moeurs dans quelques-uns de ses membres, à l' altération presque entière dans la foi de ses chefs ; qu' ils distillent avec art le poison de la calomnie ; qu' ils prétextent le renversement de la discipline, l' abus de l' autorité ; qu' ils en appellent aux anciens temps ; qu' ils se montent sur un ton de réforme, afin de parer au dehors, par l' extérieur de la piété, ce que l' esprit de révolte se permet de souiller au dedans ;

qu' ils fassent parler les divines
écritures au gré de leurs systèmes, ou

p212

s' étayent de l' autorité de quelque ancien
docteur, pour mieux cacher leurs hérésies
sous son nom ; qu' ils relèvent par
leurs discours et par leurs écrits l' autorité
de chaque docteur hérétique, et
fassent même valoir en son honneur des
prodiges marqués au coin de l' imbécillité
et du mensonge : le fidèle n' en sera
point ébranlé : les attaques de l' erreur,
comme celles de l' impiété, ne le verront
point lâche, foible, et chancelant ; elles
ne le verront point indifférent et insensible ;
mais aussi elles ne le rendront pas
dur et impitoyable.

Le véritable enfant de l' église, et qui
l' est moins encore de nom que de sentiment,
rempli de son esprit, pénétré de
la charité qui l' anime, envisage d' un oeil
de compassion et de tendresse ceux qui se
trompent et qui s' égarent ; il les plaint,
il gémit sur eux ; il emploie, pour les
ramener, les armes de la persuasion et de
la douceur. Il ne voile point les passions
et la haine, du vain prétexte des intérêts
de la religion et de la vérité. S' il ne peut
parvenir à toucher et à convaincre, il ne

p213

se croit pas dispensé d' aimer et de chérir.
En arrêtant, autant qu' il est en lui, les
progrès de l' erreur, il voit toujours avec
transport, dans ceux mêmes qui s' y livrent,
des hommes et des frères.

Non, mon fils, non ; ce n' est point
la foi de l' église qui enfante des dissensions,
des troubles, et tout ce que le
fanatisme a de cruautés et d' horreurs :
ce sont, je te l' ai dit, l' intérêt, l' ambition,
l' esprit de révolte et d' indépendance,
qui, pour favoriser leurs projets
sacrilèges et leurs honteuses manoeuvres,
se jouent de la crédulité des peuples et
de la vie des hommes. Ce n' est point

cette foi pure de l' église de Jésus-Christ
qui ébranle et qui sape les trônes, et
qui en même temps renverse et brise les
autels : ouvre nos annales et celles des
peuples voisins, et examine quels systèmes
et quelles causes, sous le nom et
le masque imposant de la religion, ont
produit les révolutions, dévasté les états,
et flétri la personne et la dignité du monarque.
Ce n' est point la foi de l' église
qui arme, contre l' autorité, des sujets rebelles :

p214

si, dans des circonstances rares,
des ministres peu instruits ou trop prévenus
ont cru pouvoir se faire, d' après la
religion même, des droits que la religion
et l' église n' avouent pas ; si, abusant
de la foiblesse des uns et de la simplicité
des autres, ils ont prétendu disposer
des royaumes et des empires ; cette
même foi, dont l' église nous conservoit
le dépôt, réclamoit contre eux : elle leur
disoit assez hautement, pour qu' ils dussent
l' entendre, que le royaume de Jésus-Christ
et de ses ministres n' est pas
de ce monde ; qu' en rendant à Dieu ce
qui est à Dieu, rien ne les dispense de
rendre à César ce qui est à César ; que
chaque autorité a ses bornes ; que l' une,
toute spirituelle, est uniquement établie
pour les choses du ciel, comme l' autre,

p215

purement temporelle, ne l' a été que pour
les choses de la terre ; que toutes deux,
indépendantes et soumises tour à tour,
ont leurs droits séparés ; qu' elles sont
faites pour se soutenir mutuellement,
et pour tendre d' un commun accord,
quoique par des routes différentes, au
même but, le bonheur des peuples ; et
que c' est de cette heureuse harmonie que
dépendent et la sûreté des princes, et la
fidélité des sujets.
Voilà ce que la foi de l' église nous
apprend ; et c' est d' après elle, cher Valmont,

que je me propose depuis long-temps
de ranimer ou d' affermir en toi
tous les sentimens de soumission, de respect,
et d' amour, que tu dois à l' autorité
qui nous gouverne. Ainsi deviendras-tu
en même tems, et dans la même
proportion, un chrétien docile, un
catholique zélé, un citoyen humain et
compatissant, et un sujet fidèle.

p246

LETTRE 53

du comte.

depuis ma dernière lettre, et les
nouvelles plus favorables que je vous ai
données sur l' état d' émilie, nos espérances
se soutiennent, sans cependant
nous ôter encore toute inquiétude pour
l' avenir. Les foiblesses ne sont plus si
fréquentes ; mais il reste une fièvre lente
et obstinée, qui annonce au moins que
l' entière guérison n' est pas aussi prochaine
que nous l' avons pensé. Si je connoissois
moins le courage et la piété de ma chère
émilie, je craindrois pour elle la plus
funeste rechute, lorsqu' elle viendra enfin
à apprendre tous mes malheurs. Sur cet
autre objet il ne me reste aucun espoir.
Je ne trouve point d' amis, parce que je
n' ai pas su les choisir, et que d' ailleurs,
comme vous ne l' avez que trop éprouvé

p247

vous-même, il ne reste point à la cour
d' amis fidèles à celui qui est tombé dans
la disgrâce. La mienne me laisse tout à
craindre ; et pourrai-je bien chérir encore
l' autorité qui m' accable ? C' est l' effort
le plus héroïque de la religion. Elle me
le commande, cet effort : ô mon père !
Aidez-moi à lui obéir. Si émilie n' a plus
à partager que le sort d' un proscrit, si
tous les jours de sa vie elle doit me
reprocher le malheur de ses enfans et

sa propre infortune ; que me resteroit-il
à désirer... que la mort ?
Mais non ; je dois vivre, pour la consoler,
puisqu' elle daigne m' aimer encore.
Je dois vivre, pour vous offrir chaque
jour l' hommage d' un coeur reconnoissant ;
pour mettre à profit vos soins et vos
lumières, pour réparer mes offenses envers
un Dieu clément et bon, que j' ai
méconnu, que j' ai si indignement blasphémé...
cependant si émilie m' étoit
enlevée ; si le ciel dans sa colère... ah !
Je ne puis soutenir cette idée ; et comment
en soutiendrais-je la réalité ? Que
seroit pour moi le fardeau de la vie ?

p248

Aurois-je jamais assez de courage pour
survivre à l' épouse la plus tendrement
aimée, à qui moi-même je l' aurai ravie ?
ô mon père ! Pour tant de force quelle
ressource trouverois-je en moi ? Hélas ! Je
ne le sens que trop ; ma force est nulle ;
ma foiblesse est extrême. Je n' ai plus
même ce feu, cette impétuosité de caractère
et de sentiment, qui auroit pu
me servir pour la vertu, comme elle
m' a tant de fois servi pour le vice. Je
m' observe, et ne me reconnois plus :
je languis, je m' abats, et me décourage ;
je succombe à la seule appréhension de
maux qui ne seront peut-être point. Ah !
Ce n' est pas ainsi qu' émilie a supporté
les siens. Que ces ames, si fières avant que
l' adversité les éprouve, sont lâches quand
la religion ne les soutient pas ! C' est en
elle, mon père, que vous me ferez retrouver
le vrai courage dont j' ai besoin.
Déjà elle éclaire ma raison ; mais elle ne
parle encore que foiblement à mon coeur.
Dans de premiers momens, je me croyois
capable des plus grands sacrifices ; et retombant
avec plus de réflexion sur moi-même,

p249

je n' en vois point, dont je ne
frémisse et dont en secret je ne murmure.

Grand dieu ! Qu' une fausse démarche
entraîne d' amertumes, et qu' elle prépare
de sujets de repentir !
On m' interrompt... c' est une foiblesse
qui vient de prendre à émilie... on
craint, dit-on... j' y vole, au risque de
tout ce qui peut m' arriver. ô Dieu !
Dieu ! Que vais-je devenir ! ...
toujours des terreurs nouvelles ! Cette
foiblesse a duré long-temps, très-long-temps.
Depuis plusieurs jours elle n' en
éprouvoit plus de semblables ; et il n' en
faudroit qu' une de cette nature, pour la
faire périr. J' ai tout risqué dans l' état où
elle étoit. Malgré les précautions que j' ai
prises, on m' a apperçu sortant de chez
elle ; et ce n' est que par un nombre infini
de détours, que j' ai pu échapper à
ceux qui me suivoient. Les horreurs de
la plus obscure prison m' effraient moins,
que l' idée de ne la plus revoir, d' en être
séparé pour toujours. Maintenant que
l' on saura que je suis encore en France,
à Paris, qu' il sera aisé de découvrir ma

p250

retraite ! Et toutefois il ne me seroit plus
possible de fuir, quand je pourrois m' y
résoudre. Qu' ils fassent donc de moi ce
qu' ils voudront ; qu' un coup d' autorité
me plonge dans l' abîme du malheur ;
que cette même autorité, que vous voulez
que je chérisse, que je respecte, me
forge pour toujours des fers... ô ma
patrie ! Ingrate patrie ! J' aurois pu te servir
encore... comme mon père, qui t' a si
bien servie. Va, tu n' es pas digne de
mes regrets. Tu peux me priver de la
lumière du jour et de la liberté... mais
mon émilie, mais mon père, qui vit
encore en moi, mon fils, que deviendront-ils ?
Ah ! Que l' autorité des hommes est
dure, et que son joug est pesant ! Qu' elle
est sujette à l' erreur ! Car enfin c' est Lausanne
qui a fait tout le mal ; et c' est moi
qui en serai puni.
Hélas ! Qu' il est, par rapport à la religion,
une autorité bien plus sûre que
vous m' avez fait connoître ! J' en sens
toute la nécessité. Elle seule peut fixer
mes doutes ; elle mérite seule d' être l' arbitre

p251

de ma croyance, le juge de ma
foi : et elle le sera. Elle fera du moins
la tranquillité de mon esprit ; si mon
ame, agitée par tant d'endroits, ne peut
sur tout le reste être tranquille. Incapable
qu' elle est de me tromper, cette
église à laquelle vous me rappelez, je
marcherai d' un pas ferme à sa lumière ;
et si par impossible elle me trompoit,
qu' aurois-je à redouter au tribunal du
souverain juge ? Et ne serois-je pas en
droit de lui dire : " il me falloit un guide,
ô mon Dieu ! Trop incertain, trop
irrésolu par moi-même ; trop environné
de mille sectes diverses, qui
prétendent toutes à la vérité, et qui
n' ont pour règle que l' opinion sous le
beau nom de l' évangile ; il me falloit
une règle plus sûre, un tribunal plus
digne de ma soumission et de ma
confiance. Vous me l' aviez promis,
vous me l' avez donné. Et pouvois-je
craindre qu' il m' égarât ? Et ne seroit-ce
pas vous, ô mon Dieu, qui m' auriez
égaré " ?
Non, non ; Dieu ne se contredit pas

p252

lui-même ; ses promesses sont inviolables ;
c' est sur elles que je me repose : et pour
l' entière conversion de mon coeur, ô mon
père, je me repose sur vos prières et sur
votre tendresse pour moi.

p253

LETTRE 54

du marquis à son fils.
malheureux jeune homme, que
tu mérites de pitié ! Aux maux que tu

éprouves, tu ajoutes le sentiment plus
douloureux encore de ceux que tu crains ;
et il semble que, pour te mieux punir
d' avance, tu te plaises, par une prévoyance
inutile, à faire ton propre tourment.
Si émilie te reste, comme je ne
cesse de le demander au ciel, que peux-tu
perdre ? Une telle épouse, ton père,
ton fils, dans quelque lieu que ce soit,
si tu y conserves ta liberté, si tu y sers
le seigneur, ne pourront-ils pas, pour
ton repos, te tenir lieu de l' univers ?
Toujours des préjugés, Valmont ! Plus de
rang à la cour et de superbe esclavage ;
plus de considération et de crédit ; plus
d' opulence, quoique, dans un royaume
où les fautes sont personnelles, ce qui
reste à émilie puisse si bien vous suffire à
tous deux ; plus de nom et de titres dans

p254

les lieux où il te sera permis d' exister ;
et tu en conclus sans doute, plus de paix
et de félicité. ô mon ami ! N' apprendras-tu
jamais à mépriser des ombres, des
fantômes qui t' abusent, et à évaluer les
douceurs de la religion et du sentiment ?
Va, ton émilie, toute infortunée qu' elle
a été jusqu' ici, se connoît mieux que toi
en bonheur. Ne crains pas qu' elle te reproche
de lui avoir fait perdre des titres,
des honneurs dont elle fait si peu de cas.
Ton retour à Dieu, ton amour pour elle,
l' honnête nécessaire pour sa famille, voilà
les seuls biens qu' elle ambitionne : et si
elle doit vivre, voilà seulement ce qui
peut la faire vivre heureuse, autant qu' on
peut l' être ici bas.
Je l' avoue cependant, son dernier état
de langueur et de foiblesse m' effraie. Son
ame sensible et tendre a éprouvé des impressions
trop subites et trop vives,
pour que sa santé et ses forces ne s' en
ressentent pas encore long-temps. Daigne
le ciel réparer un tel épuisement ! Mais,
mon fils, s' il en a arrêté le décret, s' il
faut qu' émilie te soit enlevée, ce n' est

p255

point par ta mort que tu expierais tes
fautes envers elle : c' est par une vie meilleure ;
c' est en pratiquant les vertus dont
elle t' aura laissé l' exemple ; c' est en donnant
à ce gage précieux qui te restera de
son amour, l' éducation qu' elle-même eût
voulu lui donner. Eh, où trouver des
forces, me dis-tu, pour vivre encore
après l' avoir perdue ? Où trouver des forces ? ...
dans l' excès même de ton amour
pour une si digne épouse : il te fait un
devoir de l' imiter dans sa résignation et
son courage ; il te fait un devoir de la vie,
puisqu' elle te laisse un fils après elle. Et
plus que tout, ne te reste-t-il pas, cher
Valmont, un Dieu outragé à glorifier et
à bénir ?

Tu ne trouves en toi qu' une extrême
foiblesse. Ah ! Tu ne connois pas encore
les ressorts puissans de l' amour et de la
religion : c' est sur-tout dans celle-ci que
tu trouveras des ressources ; et l' élévation
qu' elle te donnera, si tu t' abandonnes
à ses impressions, ne te permettra
plus de ramper dans l' abatement et la
douleur. Dieu lui-même te soutiendra ;

p256

la croix de l' homme-Dieu sera ta force ;
et ton ame, aujourd' hui lâche et pusillanime,
devenue vraiment chrétienne,
cessera bientôt d' être foible. Mon ami !
Tu te défies de tes forces, tu as raison ;
elles t' ont toujours manqué jusqu' ici,
parce que tu n' avois en effet que les
tiennes : mais que ne peut la vraie foi
dans celui qui tire sa force du seigneur ?
Une seule chose me feroit frémir ; ce
seroit la perte de ta liberté dans la situation
où je te vois. éclairé sur la vérité
du christianisme, mais pas encore assez
pénétré de ses saintes maximes, tu serois
bien mal préparé pour une telle adversité.
Ton caractère, toujours bouillant,
et qui ne te paroît éteint en quelque sorte
que par l' excès même du sentiment qui
t' absorbe tout entier, ne reprendroit dans
un état si critique toute son activité, que
pour la tourner contre toi ; et son feu,
attifé avec plus de violence que jamais,

t' auroit consumé avant que tu eusses pu penser à l' éteindre. Mon fils ! Mon cher fils ! C' est moins encore pour ta liberté que pour ton ame, que je crains ; mais

p257

puisque la perte de l' une pourroit être si funeste à l' autre, redouble tes soins et tes précautions. Je t' en conjure, dérobe-toi mieux que tu ne l' as fait à toute recherche, et ne t' expose plus à tout perdre par de nouvelles imprudences. Tu t' aigris contre l' autorité ; toi qui en as violé tous les droits, et qui n' as pu t' armer contre Lausane, sans commencer par t' armer contre elle. ô mon fils ! Avant que de te plaindre de l' abus que tu prétends qu' on en veut faire pour t' accabler, que ne commençois-tu du moins par lui rendre ce que tu lui dois ? Mais que dis-je, cher Valmont ? Quelque innocent que je voulusse bien te supposer, lorsqu' en effet tu t' es montré si coupable ; est-ce au sujet à demander compte à son prince de l' usage qu' il fait de son pouvoir ? Je sais trop ce qu' une vaine et dangereuse philosophie invente de systèmes, pour favoriser tes plaintes et tes murmures : je sais ce que signifient, dans l' esprit de nos sages et dans les conséquences qu' ils en tirent, ces conventions expresses ou tacites entre le peuple et le monarque ; et ils

p258

ne l' énoncent aujourd' hui que trop clairement. Mais je sais aussi ce que leur oppose une religion sainte, qui vaut mieux que toute leur prétendue sagesse ; je sais ce que nous dicte contre eux la raison même, lorsqu' on la consulte sans passion. Puisses-tu désormais, également soumis à l' une et à l' autre, ne plus en contredire les maximes et ne plus en parler que le langage ! Comme, aux jeux du chrétien fidèle, ce n' est point le hasard qui distribue les rangs, qui distingue les conditions, qui

gouverne les sociétés et les hommes, qui établit l'ordre et qui le maintient dans l'univers ; ce n'est pas lui non plus, ce n'est point un aveugle choix, qui fait nos chefs et nos maîtres ; c'est une disposition secrète de la providence d'un être suprême, qui, arbitre de nos destinées, veille sur les nations, et nomme, dans sa clémence ou dans sa colère, ceux qui

p259

doivent régner sur elles. Souverain dispensateur de toute autorité, toute puissance, dit l'apôtre, vient de lui seul. C'est donc à Dieu que résiste en effet celui qui résiste au légitime pouvoir ; et le prince dût-il, hélas ! En abuser, ce n'est point au citoyen à s'en plaindre ni au sujet à l'en punir. Alors, que le monarque tremble sur son trône, tandis que le peuple souffre et lui reste soumis ; il a un juge, qui l'a lui-même soumis à la loi, et qui s'en est déclaré le vengeur : il a un juge au ciel ; mais il seroit trop dangereux qu'il en eût sur la terre.

Aussi, mon fils, quelle a toujours été la conduite des vrais disciples de Jésus-Christ, à l'égard des chefs qu'il a plu au ciel de leur donner ? Dans les beaux jours du christianisme, dans ces siècles où des chrétiens sans nombre remplissoient déjà les provinces de l'empire romain, la capitale, le sénat, le palais des empereurs, et par-tout étoient

p260

persécutés ; que savoient-ils ? Obéir. Et s'ils ne le pouvoient sans manquer à Dieu même, que savoient-ils encore ? Bénir, souffrir, et mourir.

Tel est l'esprit de l'évangile ; et la raison la plus pure vient à l'appui de ces saintes maximes. Que seroit-ce en effet qu'un état, où chaque particulier se croiroit en droit de juger l'autorité ; où le peuple même, au gré de ses passions et de ses caprices, au gré de l'intérêt et de

l' ambition de quelques-uns de ses membres,
au gré de la séduction et de l' imposture,
se croiroit autorisé à changer ses
chefs et ses loix, à briser le sceptre dans
les mains de celui à qui il appartient de
le porter, à réclamer en sa faveur un
pacte primordial, qui, pour de tels excès
du moins, n' a jamais existé !
Quels pactes, au reste, quelles conventions
ont prétendu faire, dans l' origine
des sociétés et des empires, les pères
avec leurs enfans ; les conquérans avec
des ennemis vaincus et asservis par les
loix de la guerre ; des soldats heureux,
des héros de l' ancien temps avec ces

p261

mêmes hommes qui imploroient leur appui
et qui couronnoient leur valeur ; des
hommes vertueux, reconnus pour rois
dans de premiers transports d' admiration,
de reconnoissance, et avec une confiance
qui ne permettoit pas même de pressentir
les abus du pouvoir ? Eh, quand on les
auroit prévus, ne devoit-on pas prévoir
en même temps les dangers du soulèvement
et tous les maux qu' entraîne la
rebellion ?
ô mon fils ! Parmi les tyrans mêmes,
qui ont usurpé des droits que la constitution
de l' état ne leur donnoit pas, quels
princes ont plus fait gémir l' humanité
que les Caligula, les Néron, les Domitien ?
Et cependant qu' on oppose aux
grands maux qu' ils ont faits, ceux que
les romains se sont faits à eux-mêmes
toutes les fois qu' ils se sont livrés à la
fureur des partis, qu' ils ont ensanglanté
l' empire par des guerres civiles, et qu' ils
se sont élevés contre leurs chefs sous le
spécieux prétexte de reprendre leur liberté.
Sans remonter à d' anciennes histoires,

p262

considère près de nous ce peuple, roi
et sujet tout à la fois, dont l' état actuel
offre le préjugé le plus favorable à nos

libres penseurs. Ils n' envisagent en lui que la situation du moment ; mais qu' ils remontent un peu plus haut, et qu' ils observent ce qu' elle lui a couté. Qu' ils voyent par combien de calamités et de hazards il a passé, avant que de parvenir à son nouveau système de gouvernement : je dis plus encore ; qu' ils examinent de sang froid et sans partialité combien sa situation, maintenant si libre, si tranquille en apparence, est en effet incertaine et précaire. Eh, ne cache-t-elle pas, sous de flatteuses apparences, plus de servitude réelle que de vraie liberté, plus d' illusion que de bonheur ? Chez ce peuple, tout fermente ; tout y décèle un levain secret de jalousie et d' aigreur ;

p263

chaque espèce d' autorité contraire y fait effort, pour étendre sa domination et diminuer sa dépendance ; et de ce choc continuel d' intérêts opposés, que peut-il résulter par la suite que de nouveaux malheurs ? Hélas ! Aussi inconstant, aussi facile à s' irriter que l' onde qui l' environne, le fier républicain, l' indocile sujet y murmure toujours ; et ce bruit sourd, semblable au long mugissement des vagues agitées, n' annonce pour l' avenir que des tempêtes.

Qu' ils aient trouvé cependant cette balance de pouvoirs et ce juste milieu, que les choses humaines comportent si peu, ou qu' elles conservent avec tant de peine et perdent si promptement ; qu' ils soient heureux enfin, autant que je les y convie et que mon coeur le désire : après tout, voudrions-nous pour nous-mêmes d' une félicité, qui leur a tant couté et que nos aïeux auroient payée si cher ? Quel tableau pour des coeurs sensibles, que celui de tout un royaume en proie à ses propres fureurs ! Toutes les lumières de la raison éteintes, tous les

p264

sentimens de la nature étouffés par l' esprit
de parti ; des fleuves de sang qui coulent
de toute part ; le fils armé contre son
père ; le citoyen devenu soldat pour égorger
ses concitoyens et ses frères ; l' affreux
pillage, l' incendie, le massacre dans les
campagnes, et toute la licence des camps
au milieu des villes ; le fanatisme et l' hypocrisie
immolant des victimes à la politique,
à la tyrannie, ou à l' indépendance :
tels sont dans presque toute révolte
contre l' autorité, les malheurs publics ;
et sous les plus mauvais règnes, tous les
maux qu' on peut éprouver, quand les
sujets sont soumis, ne sont guère, en
comparaison, que des maux particuliers.
Mais, mon fils, qu' avons-nous affaire
de semblables images, pour nourrir dans
le coeur d' un françois l' amour de son
prince et de sa patrie ? Quand on aime,
n' est-on pas toujours soumis et fidèle ? Et
cet amour n' est-il pas héréditaire parmi
nous, comme l' est le trône parmi les
enfans de nos rois ? Ah ! Ce sentiment,
il est vrai, se transmettoit autrefois de
race en race : et c' est lui qui forma nos

p265

héros, les Montigny, les Eustache
De S Pierre, les Du Guesclin, les
Clisson, les Bayard, les Rosny, les Crillon,
les Montmorency, les Fabert,
les Luxembourg, les Turenne ; ces hommes
que j' atteste, l' honneur du nom françois,
et qui confondirent toujours au
fond de leur coeur le prince avec la nation.
C' étoit encore le sentiment de nos
aïeux : et pourquoi faut-il qu' une malheureuse
philosophie vienne l' éteindre
dans leurs enfans ? Lorsque mon père se
plaisoit à former mes premières années,
avec quelle effusion et quel tendre saisissement
il me faisoit bégayer les noms sacrés
de mon Dieu, de mon père, et de mon
roi ! Avec quel attendrissement j' apprenois
à les répéter avec lui ! Et à mesure que je
croissois en âge, que tout ce qui concernoit
nos princes et leur auguste famille,
me paroissoit intéresser la France et
m' intéressoit moi-même ! être né sous
l' empire de nos rois, étoit une des choses

p266

dont chaque jour de ma vie je rendois
grâce au ciel ; et tous mes concitoyens
pensaient alors comme moi. C' est ce
noble enthousiasme, répandu dans tous
les esprits et dans tous les coeurs, qui y
faisoit circuler, en même temps que le
sang dans nos veines, la valeur, l' honneur,
le patriotisme, et qui soutenoit
la dignité du nom françois. On nous
montrait nos rois comme nos chefs,
comme nos pères ; toujours à notre tête,
pour nous conduire dans les sentiers de
la gloire ; toujours les premiers dans les
dangers, au milieu des hazards, pour les
partager avec nous ; honorant la nation
jusque dans leur défaite, et par la captivité
même que quelques-uns d' eux ont
éprouvée en combattant pour sa défense ;
au sein de la paix, veillant sur
nos intérêts, essentiellement inséparables

p267

des leurs ; adoucissant nos maux ; gémissant
sur ceux qu' ils n' avoient pu empêcher,
et s' appliquant à les réparer ; généreux,
magnifiques ; les plus aimables
des princes, les plus aimans, les plus
dignes d' être aimés, et, dans l' auguste
maison qui nous gouverne, faisant toujours
chérir en eux le coeur des borbons.
Remplis de telles images, les françois
étoient invincibles ; ou s' ils étoient malheureux,...
l' honneur leur restoit.
Aujourd' hui tous ces grands sentimens
sont absorbés par un esprit particulier,
par un intérêt bas et sordide, par des
principes républicains, par un anglicisme
plus destructeur pour nous que
le fer et la mort. Hélas ! Ne valions-nous
pas assez par nous-mêmes ? Et falloit-il

p268

nous dénaturer par une ridicule imitation ?
Eh, mon fils, dans quel temps le prince,
la patrie, eussent-ils dû nous être plus
chers que dans le siècle où nous vivons ?
Si quelquefois nous y sommes exercés
par des épreuves du moment, inévitables
pour tout empire ; au moins a-t-on
fait disparaître toutes les causes de nos
anciennes révolutions et de nos plus
grands malheurs : nous ne connoissons
plus ces démembrements si funestes, et
ces partages entre les enfans de nos rois ;
les grands fiefs, et la tyrannie des seigneurs,
ces hauts-justiciers qui redoutoient
les frais de la justice qu' ils devoient
à leurs vassaux ; l' énorme et dangereuse
puissance des grands ; cette valeur
mal entendue des chefs, qui nous a
fait éprouver tant de défaites ; cette rivalité
entre plusieurs commandans, qui
nous a dérobé tant de victoires ; ces conquêtes
éloignées, qui nous faisoient perdre
de vue notre propre pays ; le conflit
des autorités ; les divisions de secte
et de parti, et les entreprises des sectaires,

p269

formant comme une république à
part au sein de la monarchie : nous n' avons
plus d' ennemis dans le coeur du
royaume et sur nos frontières ; tout enfin
parmi nous est rappelé à l' unité.
Unité précieuse, qui rend aux yeux des
vrais sages notre genre de gouvernement
si respectable, et qui fait de nos rois
l' image de Dieu sur la terre ! Les françois
sont, tous, les membres d' une même famille ;
ils sont un peuple de frères, sous
l' autorité d' un père commun. C' est cette
autorité sainte qui les unit entre eux, en
les unissant à leur chef ; et dans cette
union si belle, leur amour pour la patrie
s' identifie avec celui qu' ils ont pour le
monarque.
élevés eux-mêmes dans ces maximes,
nos princes, après avoir obéi comme
nous avec respect, avec tendresse, apprennent
à régner un jour sur nous dans
le même esprit que leur père. Leur pouvoir
transmis par droit de succession, sans
altération, sans partage, les invite à le

transmettre avec les mêmes avantages à leurs enfans. Les intérêts de leur propre

p270

sang leur deviennent communs avec les nôtres ; assurés de l' héritage qu' ils lui laissent, et par leurs droits et par notre amour, ils ne sont point tentés, comme les despotes et les tyrans, d' en cimenter la durée par la violence ; et leur empire se perpétue sans effort, comme il s' est établi sans contrainte. Aussi, mon fils, à bien peu de règnes près, ne comptons-nous dans nos fastes que de bons rois.

Eh, quelle douce récompense ne trouvent-ils pas à leur amour pour nous, dans ce cri du françois, si vif, si répété, quand il voit son prince et qu' il sait qu' il en est chéri ! Dans ce cri public, quel motif d' encouragement pour eux, à nous aimer toujours davantage et à nous rendre toujours plus heureux ! Quelle leçon au contraire, quand ce cri s' affoiblit ! Parmi des peuples esclaves, on a vu des empereurs se déguiser pour savoir ce qu' on pensoit d' eux : ici, le prince n' a qu' à se montrer.

Jours brillans et fortunés, jours d' enchantement et de gloire, que ceux où nos rois, échappés à des périls qui avoient

p271

fait la consternation et la douleur de leurs enfans, ont vu tous les coeurs voler au devant d' eux ; des fleurs semées sur leur passage ; des arcs de triomphe disposés pour les recevoir ; le père soulever son fils pour lui faire voir son prince ; le fils sourire au monarque et lui tendre les bras ; les citoyens pétillans de joie et d' amour, s' asseoir à la même table sans se connoître, se provoquer les uns les autres, se porter tour à tour une santé qui leur est devenue si chère, et joindre à de si doux transports toute l' ivresse du sentiment ; tout un peuple, au milieu des cris d' allégresse, nommer son roi le bien-aimé

et les délices de la nation ! Ah ! De
si beaux jours pour les princes ne promettent-ils
pas à leurs sujets des siècles
de bonheur ? Et qui a éprouvé le plaisir
d' être aimé ainsi, pourroit-il être sensible
à d' autres plaisirs ?
C' est ainsi, cher Valmont, que nous
avons toujours fait à nos rois une loi
de nous rendre heureux : loi touchante,
que leur coeur se plaît à remplir, et
qui leur ouvre à eux-mêmes une source

p272

de jouissance et de félicité pour tous les
instans : loi sainte, qu' ils s' imposent
à eux-mêmes aux pieds des autels, lorsqu' au
jour de leur couronnement, ils y
forment ces engagements sacrés, qui lient
le prince à ses sujets et les sujets à leur
prince, et qui, en nous garantissant son
zèle pour notre bonheur, lui sont garans
de notre fidélité et de notre amour. Eh !
Pourquoi une nouvelle philosophie et
de nouvelles moeurs nous feroient-elles
perdre de si grands avantages et de si
précieuses ressources ? Pourquoi, en attaquant
tout à la fois la religion et l' autorité,
le sacerdoce et l' empire, Dieu
et nos rois, les philosophes de nos
jours osent-ils bien se glorifier de briser
dans nos mains un talisman d' imbécillité,
et se félicitent-ils encore de faire
le bonheur du genre humain ? Quel bonheur
que celui qui naîtroit de l' anarchie !
ô mon fils ! Soyons toujours ce qu' ont
été nos aïeux. Que notre patriotisme renferme
toujours l' amour de nos rois.
Tel est le patriotisme françois. Que tel

p273

soit toujours le tien ! Si tu n' avois pas le
coeur des Valmont, ton père te désavoueroit.
Eh, que ne peux-tu mettre la main
sur le mien ! Que ne peux-tu sentir, au
moment où je t' écris, cette flamme dont
il brule... tout exilé que je suis !
Si des disgraces semblables à la mienne,

ou plus grandes encore, doivent bientôt
accroître tes chagrins ; ne te laisse point
aller en esclave aux plaintes et aux murmures.
Fils bien né, sujet fidèle, ame noble
et généreuse, chéris toujours ta mère,
ta patrie, qui t' a porté dans son sein ; chéris
ton prince, comme ton maître et ton
père, de quelque indignation qu' il s' arme
contre toi. Respecte, honore l' autorité qui
t' a, si long-temps, si hautement, favorisé,
protégé ; honore-la, lors même qu' elle
t' est contraire, et par ton exemple apprends
aux autres à l' honorer. Des temps
plus heureux pour toi renaîtront peut-être,
où tu pourras lui être utile.
Sois soumis aux loix de la religion,
et tu le seras toujours à celles de l' état
et du prince. Le vrai chrétien ne peut
être qu' un sujet fidèle.

p298

LETTRE 55

du comte à son père.

quelle alternative de biens et de
maux, de joie et de douleur ! émilie est
rendue à la vie ; je ne tremblerai plus
pour ses jours. Son entier rétablissement
pourra être long encore ; mais du moins
il est assuré, et son état présent ne nous
laisse plus de rechute à craindre. émilie
revit... est-ce bien pour moi ? Hélas ! J' ai
tout perdu... émilie est tout, et je ne
suis plus rien. Le roi a prononcé mon
entière disgrâce. Le comte de me
remplace à la cour ; ma compagnie des
gardes est donnée ; mes pensions me sont
ôtées ; et nulle sorte de traitement ne me
dédommage de ce qu' on m' enlève. Ma
femme, il est vrai, regagne pour elle-même
une partie de ce que je perds ; et,
le dirai-je ? C' est ce qui met le comble à
mon malheur.
La reine, trop instruite de ce qu' elle a
souffert, remplie d' estime pour sa vertu,

p299

veut la retenir auprès d' elle, et lui réserve
la place de dame d' honneur, vacante
par la mort de la duchesse de ;
tandis que, sans paroître maintenant en
vouloir à ma liberté (ce qui n' a rien de
bien sûr encore), on parle de m' exiler à
soixante lieues de la capitale. C' est donc
aussi émilie qu' on m' enlève, et pourra-t-elle
bien y consentir ? On lui laisse ignorer
tous ces arrangemens, par ménagement
pour sa convalescence. ô mon père !
Elle y souscrita. La difficulté qu' elle trouvera
à s' en défendre, l' intérêt de son enfant,
le mien, dira-t-elle, une espèce
de charme qui attache aux grandeurs, le
souvenir peut-être des peines que je lui
ai causées, la crainte de celles que je
pourrais lui causer par la suite ; ah ! Tout
m' assure qu' elle va se séparer de moi,
m' oublier pour toujours. Non, elle ne
voudra point s' associer à mon infortune,
végéter dans un coin du royaume, s' ensevelir
dans une province, n' être plus
rien ainsi que moi, ne tenir plus à rien...
qu' à moi seul. Quel amour (et j' en
mérite si peu de sa part), ô Dieu ! Quel

p300

amour seroit capable de tels sacrifices ?
D' ailleurs pourroit-elle les faire quand
elle le voudroit ? N' aura-t-elle pas à se
couvrir du prétexte de l' autorité, de la
nécessité ? ô émilie, émilie ! Que
deviendrai-je loin de toi ? Dans un âge si
tendre, avec tant de charmes, sans appui,
sans guide, toi-même que deviendras-tu
dans un séjour si fatal à l' innocence ? Hélas !
Où m' emporte encore ma jalouse
passion ? Vertu pure et sainte ! ôserai-je
bien sans cesse t' outrager par mes craintes,
et n' apprendrai-je jamais à honorer
ta force et ton pouvoir ?
Cependant plus émilie a de vertu,
plus elle mérite tout mon amour, et
plus j' aurai à souffrir de me voir éloigné
d' elle. Ses exemples, qui me deviennent
maintenant si nécessaires, pour soutenir
ma foi, pour fortifier ma religion, pour
achever mon changement, seront perdus
pour moi. Je ne l' aurai point avec moi,

pour adoucir mes peines, pour me consoler
de tous les biens dont on me
prive, pour amortir mes passions. Car
enfin je sens trop bien, mon père, que,

p301

malgré la sagesse de vos réflexions, malgré
les lumières que vous m'avez données,
je tiens de toute mon ame à ce
monde enchanteur, que je suis forcé de
quitter. J'en sens le vide, et toutefois
il m'attache, il me captive ; tout indigne
qu'il est de mes regrets, je ne m'en sépare
qu'avec la plus vive douleur ; l'ambition
me dévore, et toutes les passions sont
dans mon coeur. Changez-le, ce coeur,
ô mon dieu ! Donnez-m'en un autre qui
vous aime ! Dissipez tous les vains fantômes
que je me suis formés, et apprenez-moi
à ne chercher qu'en vous seul
le contentement et le repos !
Aidez, mon tendre père, à cette touche
puissante de la grace par de nouvelles
lumières. Faites-moi trouver cette paix,
après laquelle je soupire ; désabusez-moi
des chimères qui m'ont séduit ; déchirez
le bandeau qui voile encore à mes yeux
les vrais biens. Que je vous doive, après
Dieu, mon entière conversion ! Et je vous
devrai tout mon bonheur.

p302

LETTRE 56

du marquis à son fils.

émilie nous est rendue ! Pour une
telle faveur, ô mon dieu ! Quelle reconnaissance
pourra nous acquitter envers
vous ? Mon fils, mon cher fils ! Tu
ne sens pas encore le prix de ce que le
ciel fait pour toi ; tu le sentiras plus vivement
un jour ; et puisse ce jour ne
pas être loin ! Rappelé à Dieu, à toi-même,
oui, tu sentiras que le ciel te
laisse tout en te laissant émilie. Tu l'apprécieras

alors bien mieux que tu ne l' as
fait jusqu' ici ; tu sauras tout ce qu' elle
vaut. C' est au sein de l' infortune qu' on
apprend à connoître les hommes. Mais...
en avois-tu besoin pour connoître émilie ?
Je ne m' inquiète point de ce qu' elle
fera ; je ne veux pas même savoir ce que
je ferois, si j' étois à sa place ; elle consultera
son coeur, et d' après lui elle ne
peut que bien faire. Cher Valmont, si
désormais tu n' es pas heureux, c' est que

p303

tu ne voudras pas l' être ; c' est que tu mettras
toujours des chimères à la place de la
vérité ; c' est que tu conserveras des passions,
qui ne peuvent faire que le tourment
des autres et ton propre supplice.
Tu désires que je t' arme contre toi-même.
Aurai-je donc recours en ta faveur
aux leçons de la philosophie ? Me répandrai-je,
comme les anciens sages, en longs
discours moraux, qui laissent l' homme
un peu mieux instruit de ses devoirs,
mais aussi foible pour les remplir qu' il
l' étoit auparavant ? Te parlerai-je le langage
de ce stoïcien célèbre, qui, dans
sa disgrâce, déclamoit si éloquemment
contre les vanités du monde, et tenoit
si fort au monde et à ses vanités ? Non,
mon fils ; il s' agit pour toi de plus grandes
leçons, d' objets plus importans, et de
motifs plus solides : c' est en chrétien que
je vais te parler.
Tu me permets de travailler à ta conversion
plus efficacement que je ne l' ai
fait jusqu' ici. Mon ami ! Par combien de
gémissemens et de larmes je n' ai cessé de
la demander au seigneur ! C' est de lui

p304

que je l' attends : car, hélas ! Que peuvent
les hommes pour un si grand ouvrage ?
Unis tes gémissemens aux miens, tes instances
à mes prières ; demande, presse,
conjure, n' épargne rien pour obtenir.
Ton repos ici-bas... que dis-je ? Ton salut

en dépend.

Ton salut... oui, mon fils : éclairé
maintenant par la religion, ouvre à tes
idées et à tes penchans une plus vaste
carrière ; élance-toi dans l' éternité, sondes-en
les abîmes, et médite profondément
tout ce que renferme ce mot, ce
seul mot, si peu senti par la plupart des
chrétiens... le salut éternel.

Une éternité de bonheur, du bonheur
le plus vrai, d' un bonheur immense,
infini, immuable comme Dieu même, à
acquérir, à posséder un jour ; une éternité
de malheurs à craindre : telle est l' alternative
que la foi te présente. D' après elle,
pèse bien la force de ces paroles de ton
divin maître ; elles valent tous les livres,
et disent tout à qui sait les comprendre :
" que sert à l' homme de gagner le monde
entier, s' il vient à perdre son ame ? Et

p305

que donnera-t-il en échange pour elle " ?
ô mon fils ! Tu tiens de toutes les forces
de ton ame à ce monde qui t' a charmé.
Eh ! Quand tous ses biens te seroient donnés,
quand il accumuleroit en ta faveur
toutes les richesses et tous les honneurs ;
que te serviroit d' en avoir jouï, si, par
un attachement indigne de toi, ils te conduisoient
à ta perte ? Et qui te dédommageroit
en effet de ce que tu aurois perdu ?
Au contraire, nu, dépouillé, banni,
flétri, abandonné de toutes les créatures,
mais détaché de tout pour ne tenir qu' à
Dieu seul ; après des maux qui finiront
tôt ou tard, qu' aurois-tu à regretter,
lorsque, dans la possession de Dieu même,
tous les vrais biens te seroient offerts
et assurés pour toujours ? Ah ! Mon
ami, que c' est bien ici que tu dois comprendre
toute la force de cette autre
parole du sauveur : " il n' y a après tout
qu' une seule chose de nécessaire " . Non,
il n' est pas nécessaire que tu conserves,
quelque temps encore, quelques jours,
quelques momens peut-être, ces biens
fragiles qui irritent tes désirs ; mais il

p306

est nécessaire... que dans l' éternité tu sois heureux.
Eh ! Considère, pour cette vie même, ce que sont ces biens après lesquels tu soupîres. Prends, pour les mieux voir, un oeil plus religieux et plus sage. Emprunte le secours de l' expérience, et puise-la dans toi et dans tes semblables. Valmont ! Ces biens font-ils le bonheur ? Toujours tu te trompes, en le cherchant où il n' est pas. Le bonheur du vrai sage sur la terre est dans la paix, et ce ne sont pas ces faux biens qui nous la donnent. Hélas ! De quelles inquiétudes ils sont la source ! Quel vide ils laissent dans l' ame, quand on les possède ! Quels regrets, quelle amertume, quand on vient à les perdre ! Veux-tu en bien connoître la vanité ? Interroge un monarque sur son trône ; et qu' il te dise, si, parmi ses sujets, il est un homme qui éprouve plus que lui la satiété et l' ennui qu' elle entraîne

p307

après elle : interroge le plus renommé d' entre les rois, et le plus heureux en apparence, celui qui savoit le mieux jouïr, ce semble, et qui avoit le plus réuni, épuisé toutes les espèces de jouïssances, celles de la gloire, des richesses, des sciences, des arts et des plaisirs ; et entends-le, après la brillante énumération qu' il en fait, s' écrier : " vanité des vanités, tout n' est que vanité " ! Hé, pourquoi tout ici-bas n' est-il que vanité ? Ah ! C' est que notre coeur est trop vaste pour de si petits objets, et qu' ils n' ont pas été faits pour le remplir : c' est que Dieu, qui l' a formé, ce coeur, ne l' a formé que pour lui ; et qu' en imprimant dans nous le désir nécessaire du bonheur, il a voulu que nous ne pussions trouver le bonheur qu' en lui seul.
Mais, pour te mieux détromper, va puiser au pâle flambeau de la mort de nouvelles clartés. Descends en esprit

p308

sous les voûtes sacrées qui couvrent les
tombeaux de nos rois. Parcours en frémissant

p309

ces sombres demeures ; cherches-y
le pompeux cortège qui accompagnoit
autrefois ces maîtres de la terre. à la sombre
lueur d' une lampe sépulcrale, admire
les tristes monumens de leur grandeur
passée ; ou plutôt, saisi d' une religieuse
frayeur, et parmi ce silence profond,
vois toute leur grandeur anéantie
et leur majesté réduite en poussière !
Fais mieux encore ; que ton ame se
porte toute entière au lieu que j' habite.
Dans cette même terre, l' antique héritage
de tes aïeux, assieds-toi vivant,
parmi ces ombres, au milieu desquelles
tu reposeras après la mort : évoque-les ;
et qu' elles te répondent. " mon fils, te
diront-elles, ne crains pas que tes regards
curieux profanent cet asile, l' école
de la sagesse. Instruis-toi par notre
exemple ; fouille dans ces cercueils,

p310

ramasse une poignée de ces cendres ;
voilà tout ce qui reste ici-bas de tes
ancêtres, de ces hommes qui t' ont précédé
dans la brillante carrière des honneurs
et des pompes mondaines, et
qui pour la plupart en ont jouï plus
sûrement et plus long-temps que toi.
Au moment où nous y pensions le
moins, lorsque nous nous endormions
avec une douce et folle sécurité au sein
de la gloire et des plaisirs, tout à coup
la mort a terminé pour nous le songe de
la vie. Nous nous sommes éveillés...
et quel triste réveil ! Lis ces inscriptions
fastueuses, ces épitaphes chargées
de noms et de titres ; en t' apprenant
que nous avons été, elles te diront plus
fortement encore que nous ne sommes
plus, et que tout ce qui passe *n' est*
que vanité . Parmi ces inscriptions, un

jour... bientôt, on lira la tienne ; et si
l' on n' a pu y joindre à de vains éloges
celui d' une vertu constante et d' une
piété solide, qu' annoncera-t-elle au
monde ? Qu' il y a sur la terre un foible
mortel de moins ; et qu' il y a de

p311

plus dans les enfers... un réprouvé " .
ô mon fils ! Qu' elles sont donc utiles
et frappantes, les leçons que nous offre
la mort ! Elle instruit les voluptueux, les
coupables adorateurs d' une beauté fragile,
par le spectacle d' un cadavre en
proie à la pourriture et aux vers : elle
instruit le riche par le spectacle de la
nudité qu' elle entraîne : elle instruit le
superbe, l' homme élevé en dignité et
fier de sa prétendue grandeur, par les
humiliations et le néant auquel elle nous
réduit : tôt ou tard elle nous instruit
tous malgré nous, lorsqu' elle nous dépouille,

p312

lorsqu' elle nous frappe : et l' unique
moyen de lui arracher alors son aiguillon,
de lui dérober son triomphe ;
c' est de la forcer par nos oeuvres à nous
rendre, dans le ciel, bien plus qu' elle ne
peut nous ôter sur la terre.
Il viendra pour toi, cher Valmont, ce
moment fatal, où, touchant aux portes
du trépas, tu pèseras, dans une juste balance,
toutes les choses humaines ; où,
voyant la figure trompeuse de ce monde
s' évanouïr, tous les biens sensibles fondre
sous toi, et ne te laisser d' autre fruit
de ton attachement pour eux que le repentir,
tu reconnoîtras qu' il n' y a de réel,
que le bien qu' on a fait, et dont on peut
attendre en paix la récompense dans le
siècle à venir.

p313

Mais quel autre moment, quand on ne l' a pas prévu, quand on ne s' y est pas préparé, quand, par une bonne vie, on n' a pas appris à bien mourir ; quel moment que celui qui nous aura fait passer du temps à l' éternité, des prestiges et de l' enchantement du monde à la lumière de Dieu même ! ô lumière vive et pure ! Qui dissipera tout le charme de nos passions, toutes les illusions de notre orgueil, tous les préjugés de l' exemple et de la coutume, et qui ne laissera appercevoir à l' homme coupable que la loi et la vérité ! Sorti de ce séjour du crime, suspendu entre le ciel et la

p314

terre, entre le ciel et l' enfer ; parmi tous ces globes immenses qui révèlent la puissance et la gloire d' un Dieu créateur ; ne voyant la terre que comme un point ; seul avec son juge, sans appui, sans défense, n' ayant pour se justifier que ses oeuvres ; jugé déjà par sa propre conscience ; jugé par la règle immuable de l' ordre, du vrai, du juste, et de l' honnête ; se comparant malgré lui à la source ineffable de toute beauté, au modèle de toute perfection dont il doit être l' image ; jusque-là avili, dégradé par de honteux penchans, par des pensées basses et terrestres, par des actions indignes de l' homme ; réduit à sa propre valeur : conçois, si tu le peux, sa surprise, son trouble, et son désespoir. Cependant une scène bien plus terrible encore s' ouvre à mes yeux, et porte dans mon ame l' épouvante et l' horreur. La foi, toujours plus digne de nos respects à mesure qu' on s' en pénètre davantage, me découvre, dans l' avenir, le plus grand, le plus majestueux, et le plus effrayant de tous les spectacles. Elle me

p315

transporte à la fin des temps, au dernier des jours ; jour solennel, pour lequel

tous les autres ont été faits ; jour
mémorable à jamais, auquel acheveront
de se développer toutes les merveilles
du très-haut, tout le plan de sa sagesse,
toute l' économie de sa religion, tous les
ouvrages de la nature et de la grâce ; jour
de manifestation et de gloire pour Dieu
et pour ses élus, de confusion et de
douleur pour les hommes injustes et pervers.
Quels tableaux il offre à ma pensée !
Quelles images bien propres à m' élever
au dessus de moi-même ! La mort d' une
aîle rapide parcourant l' univers, détruisant,
dévorant tous les êtres, pour en
faire hommage à l' unique auteur de la
vie ; le désordre, la confusion dans tous
les élémens ; le soleil égaré de sa route ;
les mondes errans dans l' espace, se heurtant,
se brisant dans leur course ; la terre
enflammée, les montagnes qui s' écroulent,
les abîmes entr' ouverts ; des monceaux
de cendre, à la place des couronnes,
des trônes et des empires ; au son

p316

aigu de la trompette, les tombeaux rendant
leur proie ; et les hommes tous confondus,
tous peuple et sujets, tous égaux...
disons mieux, distingués seulement par
leurs vertus ou leurs vices, par la forme
brillante ou hideuse de leur résurrection ;
les hommes, dans l' attente du juste juge,
témoins de ces grands changemens :
quelle révolution ! Quel spectacle !
Alors le juge paroîtra. Le fils du très-haut,
son verbe, la splendeur de sa
gloire, annoncé par ses anges, environné
d' un tourbillon de feux, porté sur
les nuées et les tempêtes, viendra interroger
à haute voix les ouvrages de ses
mains. Sa croix, le scandale du juif et
de l' impie, la consolation du vrai fidèle,
le discernement des élus et des réprouvés,
l' étendard de sa croix brillera dans
les airs, et fera le plus bel ornement de
son triomphe.
" approchez, s' écriera-t-il, esprits audacieux
et superbes ; vous, les ennemis
de mon pouvoir, de ma bonté, de
ma sagesse, et de tous mes attributs ;
vous, les ennemis de mon père et les

p317

miens ; approchez, et soyez juges entre vous et moi ". Ici, mon fils, que l' orgueil de l' esprit humain sera abaissé ! Que les voies de Dieu paroîtront grandes, et ses oeuvres admirables ! Que ses secrets dévoilés le justifieront dignement, et confondront nos plaintes et nos murmures ! Que les argumens entassés de nos prétendus esprits-forts, opposés à tout l' ensemble de la création, paroîtront petits et misérables !

Dieu ainsi jugé et justifié par ses ouvrages, quel sera à son tour le jugement de l' homme rebelle à son Dieu ! Que les sources honteuses de l' incrédulité de nos faux sages, mises dans tout leur jour, les couvriront d' opprobre ! Que les héros du monde, paroissant à leur rang, laisseront appercevoir en eux d' indignité et de bassesse, quand le masque tombera ! Que les grands évènements, rapprochés de leurs causes, inspireront d' horreur et de pitié ! Que les ressorts si vantés de la politique et ses profondes noirceurs, donnés autrefois pour des traits de génie, mais éclairés alors des rayons de la divine sagesse,

p318

causeront d' indignation et de mépris ! Que de conquérans homicides gémiront sur leurs lauriers teints de sang, lorsqu' ils entendront des voix lamentables leur reprocher leurs combats et leurs victoires, comme les plus criantes injustices et les plus énormes forfaits ! Que de chefs de secte et de parti frémiront des ravages que leur orgueil a entraînés, et du sang que leurs longues disputes ont fait répandre ! Que d' hommes à talens rougiront de l' abus qu' ils en ont fait ! Que de vertus fausses dans leur principe et leurs motifs, seront remises au rang des vices ! Que de coeurs doubles et hypocrites, sous les dehors affectés d' une morale sévère, ne laisseront

voir au grand jour que la plus honteuse
nudité ! Que d' injustes projets, que
de désirs effrénés, que d' actions odieuses,
ensevelies dans l' ombre et le silence,
se reproduiront à la face de l' univers,
pour l' éternelle infamie de ceux qui s' y
seront livrés !

Mais aussi, que la vertu simple et
modeste, que le vrai mérite obscur et

p319

ignoré, que les combats intérieurs livrés
à la chair et au monde sous les yeux de
Dieu seul, que le juste méprisé, calomnié,
persécuté, reparoîtront avec honneur
et recevront de gloire et d' éloges
de ceux qui sur la terre les ont déshonorés !
ô Valmont ! Dans ce jour quels seront
les objets de ton ambition et de tes désirs ?
Quelle place voudrais-tu tenir alors ?
Quel rang voudrais-tu occuper ? Entends
cet arrêt définitif, ce mot irrévocable qui
conclut tout, qui finit tout ! " venez, les
bien aimés de mon père, entrez en
possession du royaume qui vous est
préparé ; et vous, maudits, allez au
feu éternel qui vous est réservé " .
Un feu éternel ! Ici la passion, le libertinage,
l' impiété se récrient. Pour des
fautes d' un moment, une éternité de supplices !
Oui, impies ! Voilà le frein le plus
puissant, et le seul suffisant sans doute,
que la religion ait pu mettre au vice,
et que vous voudriez lui ôter. Mais qui
croirai-je davantage, d' un Dieu, qui
nous menace pour nous rendre vertueux

p320

et nous sauver ; ou de vous, qui cherchez
à nous rassurer, il est vrai, mais
pour nous rendre plus vicieux encore et
pour nous perdre ? Que croirai-je le plus,
des textes formels d' un évangile si divinement
annoncé, si clairement interprété
par la tradition et par l' église,
cette autorité la plus respectable de toutes
et la plus sainte ; ou de vos raisonnemens

captieux, dont l'incertitude toute
seule suffiroit pour nous désespérer ? Des
récompenses éternelles et sans bornes ne
vous étonneroient pas ; et des tourmens
sans fin vous paroissent une absurdité :
cependant c'est la même équité qui doit
distribuer les uns et les autres ; et si la
vertu peut bien mériter à l'homme une
éternité de bonheur, pourquoi le crime,
par une égale proportion, n'auroit-il pas
la force de le rendre digne d'un éternel
châtiment ? Ah ! Vous ne connoissez pas
ce que c'est qu'un Dieu vivement outragé
par une volonté rebelle, et qui l'est avec
lumière et avec choix ; ce que c'est
qu'une majesté suprême offensée, bravée

p321

dans ses loix les plus précises et ses plus
saints commandemens ; ce que c'est
qu'une bonté infinie méconnue, méprisée
par l'être le plus redevable envers son
créateur : vous ne savez pas quel est le
prix du sang d'un Dieu fait homme, de
ce sang adorable, profané par l'infidélité
constante de ces mêmes hommes
qu'il est venu racheter.
Oui, mon fils, il y a un enfer ; et
les hommes, si ardens à la poursuite des
objets qui les flattent, sont faits de manière
que la crainte des maux à venir,
quelque terribles qu'ils dussent être, mise
en balance avec l'appât d'un plaisir présent,
les toucheroit peu, dès que ces
maux ne devoient pas durer toujours.
Il y a un enfer : que celui-là tremble,
cher Valmont, qui l'a tant de fois mérité,
et qui continue chaque jour de sa
vie à le mériter encore. Ses feux matériels
et sensibles, allumés par la juste
colère d'un Dieu, puniront par les douleurs
les plus vives un corps impur et
souillé, comme le repentir le plus amer
tourmentera par les plus accablans reproches

p322

l'ame infidèle. Il y a un enfer,

des feux, et des démons ; c' est-à-dire,
des esprits rebelles, qui, les premiers,
se sont révoltés contre la majesté du très-haut ;
qui, dégradés par leur orgueil et
rendus malheureux par leur faute, ont
porté envie à notre sort, et ont voulu
nous associer à leur malheur ; qui, triomphant
de notre infidélité, sont devenus
les ministres des jugemens de Dieu à
l' égard de l' homme coupable, et lui feront
porter sans cesse, par des inventions

p323

dignes d' eux, la peine de sa désobéissance.
Dans l' affreux séjour qu' habitent ces esprits
de ténèbres, les réprouvés, liés
les uns aux autres par une chaîne de calamités
et d' infortunes, n' appercevront
de toute part que des objets de consternation
et d' horreur ; n' entendront que
des imprécations et des blasphêmes ; ne
verront couler que des pleurs ; ne pousseront
que des gémissemens et des cris ;
se reprocheront tour à tour les occasions,
les exemples, les moyens de séduction,
les lâches condescendances, les folles
amours, toutes les passions qui les ont
mutuellement égarés ; se reprocheront à
eux-mêmes, l' abus des lumières et des
grâces, l' oubli des devoirs, leur perte
volontaire, leur éternité de contentement
et de gloire sacrifiée à une satisfaction
d' un moment ; se demanderont
en vain quand l' éternité finira ; souleveront
leurs chaînes brûlantes pour étancher
leur soif, pour rafraîchir leur ardeur,
pour s' élancer dans le sein de la
félicité suprême, tandis qu' une main vengeresse
les repoussera à chaque instant

p324

pour les tenir plongés dans l' abîme du
désespoir.
Ah ! Mon fils, il y a un enfer : et tu
as joué tant de fois l' auguste vérité ; tu
as tourné en dérision la loi sainte de ton
Dieu ; tu as blasphémé ce que tu ne

connoissois pas ; tu as brûlé d' une flamme
adultère ; tu t' es rendu homicide ; tu as
dévoué ton semblable à l' anathême, tu
t' y es dévoué toi-même ; et tu vis ! ...
et la patience du très-haut ne s' est point
lassée ! Et tu peux encore, par le
repentir et la pénitence, t' épargner le
triste sort qui t' étoit réservé ! Et sensible
à ton état, frémissant sur tes dangers,
l' ame tendre et compatissante d' un père
a volé toute entière au devant de tes malheurs !
Et ton Dieu, cher ami, te rappelant

p325

par ma voix, te sollicitant, te
pressant, t' éclairant par de grands exemples,
te ménageant des revers, t' offrant
par-tout des motifs de conversion, veut
bien t' ouvrir le sein de sa miséricorde,
te tend les bras, te montre encore la
perspective du bonheur, te fait envisager
le ciel comme le terme de tes travaux,
et te promet dans cet heureux
séjour une récompense digne de lui !
Quelle récompense ! La jouissance de toutes
ses perfections, la connoissance de
toutes les vérités dont il est la source,
le développement de toutes ses merveilles,
la société de ces esprits immortels
qui brillent de son éclat et brûlent de
ses feux, l' enivrement de son amour,
des torrens d' une sainte volupté, une
touchante et céleste harmonie, une paix
ineffable, un royaume stable, une couronne
immortelle, une béatitude enfin
que l' apôtre n' a pu rendre qu' en disant,
que " l' oeil n' a rien vu, que l' oreille n' a
rien entendu, que l' esprit ne peut concevoir,
et que le coeur ne peut sentir
ici-bas rien qui approche de ce que

p326

Dieu a préparé à ceux qui l' aiment " .
ô bonté ! ô clémence d' un Dieu, si
long-temps, si indignement outragé ! Et
qui, pour te pardonner, pour te rendre
heureux, ne te demande que le sentiment

d' un coeur contrit et humilié. Ah !
Pourrais-tu bien, cher Valmont, ne pas
être sensible à sa tendresse ? Rappelle-toi
tout ce qu' il a fait en ta faveur ; l' être
qu' il t' a donné, les facultés dont il t' a
orné, les biens dont il t' a fait jouir, les
momens, les années qu' il a daigné te
laisser, lorsqu' en te les ôtant il te perdoit
pour toujours : rappelle-toi le bienfait de
la rédemption, tout ce qui l' a précédé,
annoncé, préparé pendant tant de siècles,
et toutes les grâces qui en ont été
l' heureux fruit : considère Jésus-Christ
devenu victime pour tes péchés : et si tu
as le coeur tant soit peu susceptible de
sentiment, ôse encore être ingrat, et demeurer
infidèle.

Mais peut-être, c' est la grandeur même
de tes fautes qui retient dans cet instant
l' effusion de ta reconnoissance, et qui,
par le découragement et l' abattement où

p327

elle te jette, empêche ton retour. Ah !
Tes crimes, fussent-ils plus grands encore,
n' égalent jamais la miséricorde
de ton Dieu et les mérites de son fils.
Que l' impie se fasse du Dieu des chrétiens
un fantôme odieux, pour se dispenser
de l' adorer ; qu' il le peigne, aux
autres et à lui-même, vindicatif, jaloux,
cruel, inexorable, lorsqu' il n' est que
juste, et que sa jalousie, sa colère, et
ses vengeances ne sont en lui que l' amour
de l' ordre et la souveraine équité ;
qu' il ne le voye que comme un Dieu
terrible, et qu' il oublie sa miséricorde
et sa bonté : tu ne dois pas en être surpris ;
c' est ainsi que la passion peint tout
de ses propres couleurs. Mais, formé
maintenant à l' école de la vérité, consulte
la religion, ouvre nos livres sacrés :
et tu y retrouveras par-tout le vrai
Dieu, ennemi du péché, et ne punissant
qu' à regret le pécheur ; le menaçant en
père, pour ne pas le frapper en juge,
ne voulant pas la mort de l' impie, mais
qu' il se convertisse et qu' il vive : tu l' entendras
nous dire, qu' autant sa majesté

est grande, autant est grande sa clémence ;
 et que dans l' exercice qu' il en fait, elle
 est encore bien au dessus de toutes ses
 oeuvres : tu l' entendras rappeler son peuple
 par les paroles les plus tendres, par
 les motifs les plus touchans ; et lui faire
 sentir qu' en abandonnant son créateur,
 son bienfaiteur, le principe de tout bien,
 il s' est mépris, il a changé une source
 d' eaux vives, de joies pures et inaltérables,
 contre les eaux bourbeuses d' une
 cîteerne entr' ouverte, contre de faux plaisirs
 et d' infâmes voluptés : plus que tout
 encore, tu entendras ton divin maître
 te dire, qu' il est venu, non pour que les
 pécheurs périssent, mais pour qu' ils ayent
 la vie ; non pour juger le monde, mais
 pour le sauver : tu le verras, sous la forme
 du bon pasteur, courir après la brebis égarée,
 et à travers les ronces et les épines
 la ramener au sein du troupeau : tu le
 verras, dans les paraboles les plus consolantes
 et par les plus vives images, te tracer
 en traits de feu, et la honte de tes
 égaremens, et la facilité du retour : il
 t' offrira à toi-même sous la forme de

l' enfant prodigue ; et te montrera les sentimens
 d' un père, qui, du plus loin qu' il
 apperçoit son fils, court au devant de
 lui, se penche sur son cou, le serre entre
 ses bras, le couvre de baisers, et le
 comble de ses faveurs.
 Aimable peinture ! Tableau fidèle, où
 sont exprimés avec tant de grâces et d' énergie
 les douceurs et les charmes de la
 conversion ! Oui mon fils, crois-en ma
 propre expérience, rien n' est si doux que
 le moment du retour. La pénitence n' est
 dure et pénible, que pour un coeur foiblement
 touché et qui ne la fait qu' à demi :
 mais lorsque le coeur est bien pénétré,
 lorsqu' il s' ouvre tout entier au repentir
 et à l' amour ; ah ! Que les larmes
 que ce repentir fait répandre sont douces ;
 et que l' onction qui les accompagne,
 que la touche secrète de la grâce qui

élève l' ame et la ravit, lui laissent peu
regretter les faux biens qu' elle sacrifie ?

p330

Fais-en toi-même l' épreuve, mon fils ; et
tu béniras mille fois l' heureux moment
qui t' aura rendu à ton Dieu ; et au sein
du détachement qu' il inspire, tu reconnoitras
qu' on est plus heureux à son service,
par les privations mêmes que le
devoir exige, que ne le sont les mondains
par leurs liaisons frivoles, par leurs
jouissances et leurs plaisirs.

p349

LETTRE 57

d' émilie au marquis.

un nouveau jour luit donc pour moi !
Non seulement le ciel me ramène des
ombres de la mort, des portes du trépas ;
non seulement, mon père, je puis encore
vous écrire, vous exprimer mes tendres
sentimens, apprendre de vous à faire un
saint usage de la vie, de la santé que Dieu
a daigné me rendre, et que je crois devoir
à vos vœux et à vos prières ; mais
votre fils, votre cher fils est tout entier
à la religion, à la vérité, à la vertu.
Votre dernière lettre vient d' achever,
pour sa conversion et son bonheur, ce
que les précédentes n' avoient fait qu' ébaucher.
Quels détails j' ai à vous faire !
Et que vous allez partager vivement toute
la joie que je ressens !
Je sortois à peine de l' état de foiblesse
qui accompagne les beaux jours de la
convalescence, lorsque des circonstances
imprévues m' ont appris toutes les pertes

p350

que faisoit mon mari, et le rang dont

la reine vouloit m' honorer. Valmont risquant toujours d' être arrêté et ne pouvant me voir que difficilement, je me sentis assez de forces pour me faire conduire à l' instant chez Madame De Veymur, où j' eus avec lui l' entretien le plus intéressant. Dès qu' il me vit, il se jeta à mes genoux, et ce ne fut qu' en le menaçant de prendre la même posture que lui, que je parvins à le faire relever. Il me témoigna, comme il l' avoit déjà fait tant de fois, les plus tendres regrets des maux qu' il m' avoit causés, mais en même temps les plus grandes inquiétudes sur son sort et sur ce que j' allois devenir. Ses craintes jalouses perçoient de nouveau à travers la vive expression de ses sentimens et de ses alarmes. " nous allons être séparés, me disoit-il ; la faveur vous retient à la cour, et elle m' abandonne. Au moment où mon coeur vous rend toute la justice qui vous est due, où j' allois réparer tous mes torts par la plus constante fidélité, vous m' êtes ravie ; et lorsqu' une fois on aura prononcé mon

p351

exil, peut-être, hélas ! Vous m' oublierez pour toujours " . Cher époux, répondis-je à Valmont, est-ce donc ainsi que vous me rendez justice ? Est-ce en outrageant ma tendresse, que vous prétendez me prouver la vôtre ? Ignorez-vous que vous faites le charme de ma vie, et qu' elle ne peut m' être agréable sans vous ? " eh, que puis-je, s' écria-t-il avec l' accent de la douleur la plus amère, que puis-je maintenant pour votre bonheur, moi, qui n' en connoissois plus d' autre que celui de vous rendre heureuse ? Que me reste-t-il à vous offrir ? Quel bien est encore en ma puissance " ? -votre coeur, cher Valmont. De tous les biens, il est le seul que je désire que vous me conserviez ; et si j' en crois le mien, non, nous ne serons pas séparés. -ah ! Il le faut, madame, reprit-il vivement, il le faut, et on vous y contraindra. Vous le devez d' ailleurs à votre fils, vous vous le devez à vous-même ; et pourquoi vous associeriez-vous

à mes malheurs ? Vous les avez si
peu mérités ! -ô mon ami ! Qu' appelles-tu

p352

des malheurs ? Tu me connoîtras donc
toujours bien peu ! Quoi ! Ne plus te
voir, décoré de titres fastueux, ramper
dans la foule des courtisans, encenser la
fortune et ses caprices, courir après des
ombres, idolâtrer un monde qui t' a perdu ;
quoi ! Te posséder en assurance au
sein du calme et de la sagesse ; voilà ce
que tu nommes des malheurs ! Eh, Valmont,
ne t' ai-je donc jamais aimé pour
toi-même ? T' ai-je paru dans aucun temps
si fort éblouïe de la brillante chimère des
richesses et des honneurs ? Est-ce donc,
lorsqu' ayant vu au printemps de mes années
la mort de si près, j' ai puisé à son école
de nouvelles lumières ; lorsque ses menaces
et tout son appareil m' ont si bien instruite
sur le néant et l' instabilité des choses humaines ;
lorsque mon ame a repris de nouvelles
forces, pour résister à leurs dangereux
attraits, que je serai portée davantage
à les regretter ? Va, mon ami, ce que je demande
au ciel pour le contentement de
tous deux, c' est que tu ne les regrettes
pas plus que moi. -chère émilie, me
répondit Valmont avec transport, ne cesseras-tu

p353

de me faire rougir de moi-même ? ...
mais enfin, l' autorité ? -l' autorité,
mon ami, je la crois trop équitable
pour me contraindre ; et repose-toi,
sur ma tendresse, des moyens que
j' emploierai pour la fléchir. -fais donc
ce que tu voudras, me dit mon mari.
Tendre émilie, dispose de toi, de moi,
de tout mon être ; car je ne veux plus
vivre que pour toi. -pour Dieu par-dessus
tout, cher Valmont ; pour Dieu,
qui t' a fait et qui peut seul te rendre
heureux. -eh bien, ma bonne amie,
tu m' apprendras à vivre pour lui ; et
pourrois-je ne pas l' aimer, quand tu me

le rends si aimable ?

Je laissai mon mari ainsi préparé à la démarche que j'allois faire, sans lui rien dire de trop précis ; et dès le lendemain je courus me jeter aux pieds de la reine. Je lui rendis les plus vives actions de grâces de l'intérêt qu'elle avoit daigné prendre à ma situation, et de la haute faveur qu'elle vouloit bien me faire ; mais je la conjurai de ne pas me forcer d'accepter ses dons, quelque prix

p354

qu'ils eussent à mes yeux par mon respect et mon attachement pour elle. Quoi ! Vous refusez le roi, me dit-elle ; et lorsqu'à ma demande, il vous laisse à la cour et près de moi, vous me refusez moi-même ! ô madame ! Lui répondis-je, pénétrée de ses bontés, je vous l'avouerai dans la sincérité de mon cœur ; de toutes les faveurs de la cour et de tout ce qu'elle a de plus attrayant, je ne regrette que la douceur que j'aurois éprouvée à vivre près de vous, à me former sous vos yeux et par vos exemples, et à vous prouver par mes soins tout mon zèle et toute ma reconnaissance. Mais M De Valmont... eh bien, reprit la reine, M De Valmont... il est on ne peut pas plus coupable ; c'est lui qui a fait tous vos maux ; il ne pourroit que vous rendre plus malheureuse encore : et c'est pour vous soustraire à de nouveaux chagrins, que je vous retiens auprès de moi. -ah ! Madame, il m'est cher ; il est toujours mon mari ; et son sort doit être le mien. On vous l'a peint d'ailleurs sous de trop noires couleurs : son esprit est naturellement droit, son cœur

p355

est bon ; il m'aime, et on l'avoit égaré. -on l'avoit égaré... et qui ? Le meilleur de ses amis, Lausane, qui vous rendoit tant de justice, qui pensoit si bien de vous, et que l'indigne jalousie du comte nous a si malheureusement ravi ? Ah ! Quelle

que soit la funeste rencontre qui l' a rendu
si criminel, le roi ne lui pardonnera jamais.
-il est cependant, repris-je en
versant quelques larmes, bien digne de
pardon. -vous prétendriez le justifier !
-non, madame ; en se livrant tout
entier à un emportement qu' il devoit réprimer,
et en se rendant son propre vengeur,
il a manqué aux loix, au prince, à
la religion ; et peut-on dès lors ne pas
être coupable ? Mais il est jeune, vif, et
sensible ; et sa sensibilité a été mise à de
trop rudes épreuves... j' en dis trop peut-être ;
et je risquerois de devenir coupable
comme lui. -parlez, me dit la reine,
je l' exige, et vous l' ordonne.
Après toute la résistance qu' il m' étoit
possible de faire, je me vis contrainte
d' obéir, et d' entrer dans tous les détails
de la conduite du baron envers moi, envers

p356

mon mari. Je la repris depuis votre
exil, et je finis par les aveux que Lausane
avoit faits au comte avant de mourir,
et que la jeune Madame De Veymur,
instruite par Valmont, m' avoit rapportés.
La reine fut frappée du plus grand étonnement
au récit de tant de noirceurs, et
ne put se refuser aux preuves que je lui
en donnois. Qu' ai-je entendu ! Me dit-elle ;
et qui n' eût été la dupe de tant de ruses
et de duplicité ! Ma plus grande peine,
continua-t-elle du ton le plus affectueux
et le plus tendre, est maintenant, en partageant
vos malheurs, de ne pouvoir les
terminer. Dans ce moment sur-tout, le
roi ne voudroit rien entendre ; il ne
cesse de regretter le baron, qu' il aimoit,
et qui avoit surpris avec tant d' art sa
confiance et sa religion. Il est outré contre
votre mari ; et ce n' est que parce qu' on l' a
assuré qu' on ne savoit ce qu' il étoit devenu,
et qu' on le croyoit passé dans les
pays étrangers, qu' il s' est contenté de le
dépouiller de ce qu' il possédoit à la cour.
Aujourd' hui, comptant vous y retenir,
et par une suite de cette bonté que vous

p357

lui connoissez, il est déterminé, non plus comme auparavant, à faire enfermer le comte s' il venoit à reparoître, mais à le tenir exilé au loin et pour toujours. Tout ce que je puis donc vous promettre, est d' obtenir pour vous la permission d' aller le joindre, et de vous réunir tous deux au marquis de Valmont, que j' ai toujours regretté comme mon meilleur ami. Des momens plus favorables renaîtront un jour, où je pourrai plaider votre cause avec avantage ; et si le roi vous rappelle à la cour, avec la façon de penser que je vous connois, je croirai y avoir gagné plus que vous. Elle me dit adieu, en m' embrassant, et les yeux mouillés de pleurs. Sa bonté fit couler les miens, malgré la joie que je ressentois de toutes les bonnes nouvelles que j' allois porter à mon mari.

Je le trouvai méditant sur votre dernière lettre, qu' il venoit de recevoir. C' en est fait, me dit-il du plus loin qu' il m' apperçut ; ton mari ne vit plus pour le monde : le monde n' est plus rien pour

p358

lui. Ses faux biens ne méritoient pas de captiver mon coeur ; ils ne seront plus l' objet de mes regrets. Dieu est tout, ma chère émilie, et mon unique douleur est d' avoir pu l' offenser. Puisse-t-il du moins agréer mon repentir et le reste de mes jours ! émilie, que Dieu est bon ! Et que je suis coupable ! Eh bien, mon ami, lui répondis-je en le serrant entre mes bras, mon cher ami, puisque tu le reconnois, Dieu te pardonne : il ne rejette point un coeur contrit et humilié. Ah ! Qu' il achève, s' écria-t-il, de briser le mien ! Pourrai-je jamais expier, par trop de gémissemens et de larmes, les outrages que je lui ai faits ! Pourrai-je expier... ô Dieu ! Quel triste souvenir vient augmenter ma peine ! Quelle affreuse image me suit par-tout ! Cruel homicide ! à quel excès je me suis porté ! Lausane ! Cher Lausane ! Aux dépens de mes jours, que ne puis-je te rendre la

vie ! ... j' ai écarté de Valmont, autant qu' il étoit en moi, ce souvenir douloureux qui l' accable, qui m' accable moi-même ; et pour le rendre plus calme, en le ramenant

p359

à des idées moins tristes, qui le préparassent insensiblement à tout ce que j' avois d' heureux à lui annoncer, je lui parlai le langage de la tendresse. émilie, me dit-il en m' interrompant, comment peux-tu m' aimer encore, tout indigne que je suis ? Mériterai-je jamais le pardon que tu m' accordes ? Et quels que soient à l' avenir mes sentimens et mes moeurs, m' acquitteront-ils envers mon père, le plus tendre, le meilleur de tous les pères, de ce qu' il a fait pour moi ? ô que je me repens de n' avoir pas toujours cru ses sages conseils, de n' avoir pas toujours pensé comme lui ! -mon bon ami, permets nous d' oublier tes égaremens, pour ne plus voir que ton repentir. Viens en recueillir les fruits dans les bras de ton père et dans les miens : nous allons tous être réunis. Et à l' instant je lui ai fait part de l' entretien que je venois d' avoir avec la reine, de la liberté qu' elle me laissoit, et de ses bontés pour nous. ô Dieu ! S' écria-t-il à la fin de mon récit, et en levant les yeux et les mains vers le ciel ; Dieu bon ! Dieu infiniment

p360

bon ! Est-ce donc ainsi que vous me punissez ? Ah ! émilie, mon coeur ne peut suffire à ma reconnaissance envers le seigneur, et à ce que je dois à ton amour. Quoi ! Valmont te tiendra lieu de tout, ma tendre amie ! Ah ! Je suis trop heureux ! Allons, me dit-il en se levant avec transport, allons faire part à la jeune Veymur, à sa belle-soeur, à son mari, du sort qui nous attend ; allons leur apprendre que nous ne ferons plus avec eux qu' une même maison, qu' une même famille ; allons mettre en commun, avec des amis

si chers et si fidèles, nos sentimens, nos joies, et notre félicité.

Vous jugez, mon père, de l' impression que fit sur eux une si douce nouvelle. Ma chère Veymur, ma chère Senneville, car c' est le nom que j' aime encore à lui donner, tomba presque pâmée entre mes bras, nos larmes se confondirent ; et ce moment fut pour nous le prélude des momens plus délicieux encore que nous nous promettons près de vous. Ah ! Mon père, est-il ici-bas des plaisirs plus vrais, que ceux qui naissent de la religion et du sentiment ?

p361

Nous attendons, avec impatience, l' effet des promesses de la reine et le moment de notre départ ; mais jusque-là nous pouvons encore recevoir une de vos lettres. Nous profitons du temps qui nous reste pour mettre ordre à nos affaires ; Valmont, tout occupé de celle de son salut, abandonne les autres à Peycour, dont il est sûr comme de lui-même, et s' est remis avec la plus juste confiance entre les mains de son curé, qui lui fait faire une confession générale, en pleurant de joie sur son retour. Je vous écris pour nous deux, puisqu' il a bien voulu se reposer sur moi de ces détails, et vous prie en son nom, ainsi qu' au mien, de mettre le comble à vos soins, en nous traçant par écrit les caractères d' une piété solide, et ce qu' il faut faire pour l' acquérir et pour y persévérer. Nous joindrons cette lettre à toutes les autres ; elles seront notre code de religion et de morale ; nous les relirons sans cesse ; et elles auront toujours, pour vos enfans, un mérite que tout autre qu' un père ne pourroit leur donner.

p362

LETTRE 58

du marquis.

mes enfans ! Mes chers enfans ! En qui
je vis, je respire ; la consolation, le charme
de mes dernières années, ô mes enfans !
Peut-on éprouver les transports que
vous me causez, et ne pas mourir de saisissement
et de plaisir ? Digne épouse ! Ma
fille ! Hâte-toi de venir recueillir sur le
sein de ton père les larmes de joie que tu
lui fais verser. Mon cher fils ! Précipite
avec elle ton départ, pour jouir de mes
embrassemens, et me faire jouir des tiens.
Doux embrassemens ! Vives étreintes !
Pourrez-vous suffire à ma tendresse ?
Laisse, mon bon ami, laisse ce monde,
si peu digne d' être regretté ; et viens puiser
dans la retraite toutes les forces dont
tu auras besoin un jour, pour le braver
avec tous ses usages, avec tous ses dangers ;
disons mieux... pour lui être utile.
Viens faire ici l' essai de la sagesse, du
contentement, et du bonheur. Que tu

p363

vas me payer avec usure les inquiétudes
que tu m' a données ! Tu es donc à Dieu
sans partage ; tu lui offres après tes fautes
le sacrifice du repentir et de l' amour ;
pourroit-il ne pas l' agréer !
ô mon fils ! Tu me fais demander par
émilie des avis propres à régler et à nourrir
en toi la piété. Eh, que suis-je pour
t' instruire sur des objets si relevés ? Un
vieil enfant, qui ne peut que bégayer
avec toi les premiers élémens d' une pareille
science. N' importe, mon propre
guide, mon pasteur va m' aider dans un si
grand ouvrage ; et par la suite il achevera,
en conversant avec toi, ce que le tien
aura si heureusement commencé. Que ces
anges de paix, ces dignes consolateurs
des hommes, leur refuge dans leurs
peines, leur soutien dans leurs foiblesses,
leur ressource après leurs égaremens, leurs
guides et leurs amis fidèles dans les situations
les plus critiques de la vie, remplissent
à notre égard un précieux ministère !
Et quand ils le remplissent dignement,
ah ! Qu' ils méritent bien notre confiance et
nos hommages ! Celui que, dans sa clémence,

le ciel nous a donné, à moi et à toutes les bonnes gens de nos hameaux, est leur père et le mien. Il sera le tien, mon fils ; et je lui verrai sans peine partager avec moi ce titre si flatteur et si doux. Son ame tendre et sensible s' ouvre à tous les genres de misères ; et sa charité ingénieuse trouve, pour toutes, les remèdes nécessaires. Le meilleur des princes se plaignoit d' avoir perdu un jour ; mon pasteur se reprocheroit d' avoir passé une heure, et moins encore, sans avoir fait du bien. Si tu savois, cher Valmont, combien il a pris part à ma peine, comme il s' est intéressé à ton retour vers Dieu, combien il m' a fourni de lumières pour te ramener et t' éclairer ; non, tu ne croirois jamais pouvoir assez lui marquer de tendresse et de reconnoissance. ô que j' ai béni le seigneur, du choix qu' il m' a fait faire, quand je l' ai nommé pour mon curé ! Et que l' on connoît mal les avantages dont on se prive, et les comptes dont on reste chargé, lorsqu' on abandonne ce choix à la faveur ou au hasard ! Soutenu, guidé par ses leçons, je vais

donc, mon fils, répondre à tes désirs. Je vais m' entretenir avec toi de l' objet le plus intéressant dont l' homme puisse s' occuper, du seul objet qui offre à l' ame un aliment digne d' elle. Oui, mon fils, c' est pour la piété, la solide piété, que l' homme est fait ; et c' est faute d' en analyser le sentiment et d' en connoître l' excellence, qu' on ôse dans un certain monde en ridiculiser jusqu' au nom même. Eh, qu' est-ce que la piété, sinon le culte de la reconnoissance et de l' amour envers le plus aimable de tous les êtres et le plus bienfaisant ? Pour quelle plus noble fin l' homme a-t-il été placé sur la terre, que pour servir de ministre et d' interprète à toute la nature, et en célébrer le créateur ? Qui jouït plus que lui de tous les trésors qu' elle renferme ? Qui en saisit mieux

tous les rapports ? Qui en goûte mieux
tous les charmes ? Et quel être ici-bas
rendra ce tribut de gloire à l' être suprême,
si, au nom de toutes les créatures,
l' homme ne le glorifie pas ? Quoi !
Notre coeur est capable d' aimer ; et il lui

p366

sera permis d' être indifférent pour l' auteur
de son existence, pour celui qui
nous a faits tout ce que nous sommes,
et qui nous a tout donné ? Quoi ! La reconnaissance
sera la première vertu des
belles ames, le lien qui attache le plus
sûrement au devoir par le sentiment, le
caractère essentiel des coeurs bien nés ;
et ce n' est qu' envers Dieu, le premier
et le plus grand de tous les bienfaiteurs,
qu' il nous sera permis d' être ingrats ?
Quoi ! Nous sommes portés à louer, à
bénir, à honorer la bonté, l' équité, la
sagesse, et tout ce qui porte un caractère
d' ordre, de beauté, de perfection dans
nos semblables ; et nous ne le bénirons
pas dans l' être souverainement parfait
qui en est la source ? Ah ! Notre coeur
nous en puniroit. Eh, comment arrive-t-il
en effet, qu' à parler en général, tout
retour sur soi, toute vûe, tout sentiment
d' intérêt, d' ambition, d' orgueil, d' envie,
de passion dérégulée, ait quelque chose
de turbulent, d' inquiétant, de fatigant
pour notre ame ; et que les retours vers
Dieu, de confiance, de résignation, d' offrande,

p367

de louange, et d' amour, ayent
quelque chose de tranquillisant, de doux,
et de consolant, qui la mette comme
dans son centre ? Non, ce n' est qu' en
aimant bien Dieu, que l' on peut dire
avec vérité que l' aliment, la vie, le
bonheur d' un être intelligent, c' est l' amour.
Mais dans quelle mesure doit-on l' aimer ?
Ah ! Il n' y en a point d' autre, disoit
une ame pieuse et tendre, que de l' aimer
sans mesure. N' est-ce donc pas ainsi que

lui-même nous a aimés ? Et le chrétien, qui ne voit plus seulement dans son Dieu le Dieu de la nature, mais l' auteur de la grâce ; mais un Dieu qui s' est montré assez grand, assez rempli d' amour, assez bon, pour consentir que son verbe s' unît à la nature humaine ; pour s' immoler dans la personne de son fils au salut des hommes ; pour se choisir en lui une victime digne de sa justice, et propre à servir d' instrument à sa miséricorde ; le chrétien qui n' aimerait pas un tel Dieu de tout son coeur, de toute son ame, de toutes ses forces, ne seroit-il pas le plus

p368

dénaturé de tous les êtres ? Ne seroit-il pas un monstre ? Mais si c' est ainsi qu' on l' aime, on est pieux, on est dévot, on lui est consacré, dévoué tout entier. C' est donc à dire que ses intérêts deviennent les nôtres ; que sa gloire seule nous touche et nous émeut, qu' on le retrouve par-tout et dans tous ses ouvrages, qu' on jouït avec transport de ses dons par cela même qu' ils nous viennent de lui, qu' on lui est soumis dans les épreuves qu' il nous envoie, qu' on observe avec soin ses préceptes ; qu' on est zélé pour son culte,

p369

qu' on cherche à étendre son nom, qu' on va au devant de ce qui peut lui plaire, qu' on écoute et qu' on suit avec joie ses inspirations et ses conseils, qu' on n' a en toutes choses d' autre volonté que la sienne.

Eh, quels sentimens sont plus propres à honorer Dieu, et plus dignes de l' homme ? Qu' est-ce qui peut mieux élever l' ame et la rendre vraiment sublime ? Ah ! Mon fils, si Dieu existe, si avec toutes nos facultés nous sommes son ouvrage : la piété droite et sincère, bien loin d' être une superstition, un ridicule, ou une foiblesse, est le premier de tous les devoirs ; et sa divine flamme est, après

Dieu, ce qu' il y a de plus grand au ciel
et sur la terre.

Malheur, mon fils, malheur à ces ames
foibles et pusillanimes, que le nom seul
de la piété effraie, que le moindre obstacle
arrête, que le plus léger sacrifice épouvante !
Malheur à ces demi-chrétiens,
dont la religion est une routine, dont
le culte est une cérémonie, qui honorent
du bout des lèvres celui qui n' est dignement

p370

honoré que par le coeur ! Malheur
à ces hommes qui croient d' une manière
et qui agissent de l' autre ; qui démentent
leur croyance par leur conduite ; qui
font blasphémer leur foi par leurs oeuvres ;
qui tiennent au monde, au temps,
à la terre, lorsqu' ils font profession d' avoir
Jésus-Christ pour chef et pour modèle,
l' éternité pour fin, le ciel pour patrie ;
et qui font ainsi, de l' évangile du
salut, la matière de leur jugement et de
leur condamnation ! Malheur, malheur
enfin à ces chrétiens de nom, retenus ou
excités seulement par la crainte ; presque
toujours en deçà de la loi, pour ne pas
risquer de faire plus qu' elle ne commande ;
raisonnant, équivoquant sur le précepte,
pour se dispenser de l' accomplir ;
mesurant, compassant leur plus ou moins
de fidélité sur le seul danger de se perdre ;
esclaves sous l' empire d' un maître, et
jamais enfans bien nés sous la douce loi
d' un père ! Hélas ! Ils traînent le joug du
seigneur, qu' ils n' ont pas la force de
porter ; leurs pratiques mortes et stériles,
parce qu' elles ne sont pas vivifiées par

p371

l' amour, forment autour d' eux un cercle
laborieux et pénible, qu' ils se fatiguent
vainement à parcourir : n' appartenant, à
proprement parler, ni à Dieu ni au
monde, ils sont un objet d' horreur pour
l' un et la fable de l' autre ; ils ne goûtent
ni les douceurs de la religion, ni les

plaisirs de la vie, et sont également malheureux
par les choses qu' ils se permettent
et par celles qu' ils se refusent.
ô que bien plus sage est l' ame pieuse
et fidèle ! Sa ferveur la soutient et l' anime ;
rien ne la gêne, rien ne l' asservit,
rien ne lui paroît difficile ; elle fait les
plus grandes choses, et les trouve encore
trop petites ; elle avance toujours, et ne
se lasse jamais ; elle court de vertus en
vertus ; et les pratiques de piété, embrassées
avec joie, bien loin de lui paroître
un fardeau pesant, ont pour elle
toute la douceur du joug aimable de Jésus-Christ.

p372

ô mon fils ! Suis donc la noble carrière
qui s' ouvre à tes désirs. Enflamme-toi
pour l' objet qui mérite le mieux de t' enflammer :
et ne ressemble pas à ces adorateurs
sacrilèges de la divinité, qui profanent
les beaux noms d' amour et de
charité ; qui ôsent dire, j' aime... j' aime
Dieu de tout mon coeur, et qui l' oublient
à chaque instant, ou ne s' en souviennent
que pour chercher des prétextes
à leur révolte, que pour le méconnoître
ou pour l' outrager.
Mais que doit t' inspirer envers lui une
piété sincère ? Je te l' ai dit, cher Valmont,
par-dessus tout, elle doit te conduire à
la recherche de ses intérêts et de sa gloire.
Il faut que cette gloire de ton Dieu soit
le mobile et la règle de toutes tes actions,
comme elle a été par rapport à lui-même
la fin de toutes ses oeuvres. Glorifier
Dieu, le glorifier au nom de Jésus-Christ,

p373

c' est la source des mérites de
l' homme et du chrétien, le grand secret
de la religion, et ce qui peut seul rendre
tes moindres actions dignes d' une récompense
éternelle. Eh, qu' y a-t-il de plus
capable de les sanctifier et de les ennoblir,
qu' une pareille fin ? Elle renferme
éminemment la poursuite constante du

plus grand bien que tu puisses faire,
et le meilleur usage de toutes tes facultés :
elle rectifiera par elle-même tes jugemens
et ta conduite, si tu te souviens que la
gloire de ton Dieu ne peut se procurer
dignement que par le soin que tu prendras
de te perfectionner de jour en jour,
et par le plus grand bonheur possible que
tu t'efforceras d'apporter à tes semblables :
elle te fera sortir des vûes fausses,

p374

étroites et bornées, qu'inspirent l'orgueil
et les passions ; des vûes serviles et
destructives de l'ambition ; des vûes sombres
et louches d'une politique purement humaine ;
des vûes misérables et sordides
d'un intérêt personnel et momentané ;
pour te faire enfanter les desseins les plus
vastes et les plus généreux ; pour t'attacher
à un plan fixe d'ordre, d'équité, et
de bienfaisance ; pour t'élever jusqu'aux
sacrifices les plus magnanimes, lorsque
l'intérêt de la vérité et le bien commun
l'exigeront : elle donnera à ton ame un
ressort vraiment durable, un courage
qui ne s'épuisera jamais : elle portera son
élan sublime jusqu'à la divinité, et l'armera
toute entière, cette ame, des forces
du tout-puissant ; elle lui assurera à
elle-même une gloire immortelle et une
véritable grandeur. Oui, Valmont, si tu
aimes la gloire ; si ce feu sacré, ce
désir inquiet des belles ames te dévore :
cherches-en du moins une, qui soit vraie
et qui ne puisse périr ; et c'est dans le zèle
pour la gloire de Dieu qu'elle se trouve.
Soutenu par un si beau motif, guidé par

p375

une fin si pure, tu joindras, à ce premier
principe d'une vraie et solide piété,
la soumission pleine de confiance qu'il
entraîne, la conformité à la volonté du
très-haut. Heureuse soumission ! Aimable
conformité ! Qui fait le caractère essentiel
du vrai juste, et son bonheur dès

cette vie même. C' est cette conformité
qui place la pratique des devoirs bien
avant celle des oeuvres de simple conseil
et de surrogation, qui, parmi les différentes
obligations de la vie civile, donne
le premier rang à celles que notre état
nous impose ; qui tient tout dans l' ordre,
ramène tout au vrai, saisit en toutes
choses le juste milieu, et retranche également
les abus de la superstition et les
excès de la singularité. C' est elle qui
nous met à l' abri du trouble dans les évènements
contraires, des craintes et des
inquiétudes pour l' avenir, des plaintes et
des murmures sur le présent, ces espèces
de blasphèmes contre la providence, ces
désaveux tacites de l' équité, de la sagesse,
et de la bonté du tout-puissant. C' est

p376

elle qui nous fait goûter les fruits de la
patience ; qui, en nous soumettant aux
loix du plus grand de tous les maîtres,
nous fait reposer en paix dans le sein du
meilleur de tous les pères ; qui ne permet
pas que nous trouvions du mécompte
dans notre attente, de l' erreur dans nos
désirs ; et qui, dans toute circonstance,
nous laisse toujours également satisfaits.
C' est elle encore, c' est cette conformité
sainte, qui, ne se bornant pas à
nous prescrire l' accomplissement des devoirs
les plus essentiels, nous rend fidèles
dans les choses mêmes les plus légères.
Que dis-je ! Elle ne nous permet pas de
distinguer, pour la direction de notre
propre conduite, entre les petites fautes
et les grandes. Rien n' est petit pour une

p377

ame chrétienne, rien n' est léger de ce
qui peut offenser son père, son ami, son
Dieu. Ne se laisser jamais aller à la moindre
faute avec réflexion, c' est la première
loi d' un amour délicat et tendre : et pour
qui, ô mon Dieu ! Sera toute la délicatesse
du sentiment, si elle n' est pas pour

vous ? C' est d' ailleurs, cher Valmont,
cette attention scrupuleuse à ne se rien
permettre de ce que l' amour nous défend,
qui nous met le plus sûrement à l' abri
des rechutes, et qui nous conduit par
degrés aux plus hautes vertus. Car c' est
un oracle du sauveur, que " celui qui
est fidèle dans les petites choses le sera
aussi dans les grandes ; et que celui au
contraire qui est infidèle dans les unes,
le deviendra également dans les autres " .
celui qui craint Dieu, dit
l' écriture, *ne néglige rien* : à plus forte
raison celui qui l' aime.

p378

ô toi ! Mon fils, pourrais-tu maintenant
ne pas sentir le prix d' une vie entière
passée dans cette fidélité constante ?
Pourrais-tu du moins ne pas en commencer
l' époque à ces instans de lumières,

p379

où le Dieu des miséricordes se montre à
toi avec tous ses charmes ; à ces momens
de grâces et de réconciliation, où il te
fait si heureusement rentrer sous son
empire ? ô la belle vie ! Qu' on peut terminer
en se disant à soi-même : " depuis
que j' ai appris à connoître mon
Dieu et à goûter combien il est doux,
j' ai eu des foiblesses, j' ai fait des fautes,
mais elles m' ont échappé ; et avant que
de les faire, et en les faisant, je ne les
voyois pas ; et si je les avois entrevues,
si je les avois seulement soupçonnées,
ô mon Dieu ! Mon coeur me rend ce consolant
témoignage que je ne les aurois
pas faites " . L' heureuse mort ! Où Dieu
achève de tout perfectionner par le sacrifice
entier de nous-mêmes, de tout purifier
par ce dernier trait de sa justice,
de tout pardonner par sa clémence ; et
où l' on peut ainsi remettre tranquillement
son ame entre les mains de son
créateur.
Mais elle suppose, cette mort si précieuse,

que l' on a tout fait de son côté,
pour satisfaire, selon ses forces, à sa

p380

gloire outragée. Jusqu' ici, cher Valmont,
tu as contracté des dettes envers le seigneur ;
et c' est à la pénitence à les acquitter.
Un homme-Dieu victime pour
tes péchés, en donnant du mérite à ton
repentir, du prix à la réparation de tes
offenses, ne t' a pas en effet dispensé de
les réparer. Membre de cet auguste chef,
il faut que tu accomplisses en toi ce qui
manque, non de sa part, mais de la
tienne, à ses souffrances. Les saintes
rigueurs de la pénitence, si décriées par
la fausse sagesse et la prudence de la
chair, sont consacrées au tribunal de la
raison même ; elles le sont par la voix
de la conscience et le cri de la nature.
Oui, tous les hommes, dans tous les
lieux et dans tous les temps, par un instinct
naturel, ont respecté les droits de
la justice divine, violés par le péché,
et le soin qu' on prend d' y satisfaire.
Par-tout, ce soin de venger sur soi la
divinité offensée par nos crimes se concilie,
en dépit de nous, la vénération la

p381

plus profonde ; et la pénitence a tellement
paru une loi du zèle et de l' amour,
que nul peuple dans sa religion n' a fait
des saints de ceux qui ne s' étoient pas
montrés pénitents.
Je n' ignore pas cependant combien ici
les abus sont communs, et les excès fréquens.
Je sais distinguer la démoniaque
et cruelle folie du bonze et du fakir,
l' hypocrite vanité du derviche, l' affectation
et les dehors de la réforme, de
l' humble et sage austérité d' une pénitence
vraiment religieuse, chrétienne, et raisonnable.
Je sais quelles sont les bornes
qu' a posées la religion ; mais en respectant
ces bornes, en respectant une
santé, des forces, une vie, qui ne sont

point à nous, je sais aussi combien
sont saintes les rigueurs de la pénitence,
combien elles sont justes et nécessaires.

p382

De plus, mon fils, la mortification chrétienne
donne à l' ame une force et une
vigueur, que sans elle il est comme impossible
d' acquérir. Quiconque se croiroit
en droit de se satisfaire dans toutes les
choses innocentes et permises, risqueroit
aisément d' être trop foible dans des occasions
importantes, pour pouvoir se refuser
aux choses mêmes qui lui seroient
défendues. Tel est l' oracle du sage : " si
vous accordez à votre ame tout ce que
les sens lui demandent, elle vous rendra
bientôt la joie de votre ennemi " .

Telle est aussi la maxime de l' apôtre :
" mortifiez vos membres... portant sans
cesse dans notre corps la mortification
de Jésus-Christ, pour que sa vie soit
manifestée en nous " .

Mais, mon fils, la vraie piété, en

p383

nous rendant sévères pour nous-mêmes,
nous rend bons, indulgens, charitables
pour les autres. Loin d' elle cette rigidité
excessive, cette vertu sauvage, cette dureté
de caractère, qui déshonore, qui
fait blasphémer la dévotion. Loin d' elle
cet orgueil pharisaïque, cette complaisance
secrète, qui fait dire au faux juste
réprouvé par Jésus-Christ : " je ne suis
pas comme le reste des hommes " . Loin
d' elle ces vivacités d' humeur et de tempérament,
si contraires à l' esprit de l' évangile ;
ces sensibilités d' un amour propre
toujours exigeant, toujours inquiet,
que tout offense, que tout irrite, et
que rien ne calme et ne fléchit ; cet
esprit pointilleux et jaloux, implacable
dans ses haines et dans ses vengeances ;
cet esprit caustique et mordant, toujours

p384

prompt à juger, à censurer, et à reprendre ; cette inflexibilité dans la conduite, cet entêtement dans les opinions, d' où naît si souvent le mépris des plus légitimes et des plus saintes autorités. Loin d' elle une vie oiseuse et stérile, si hautement condamnée par notre divin maître ; l' unique occupation de nous-mêmes ; une sorte d' apathie, d' insensibilité pour tout autre intérêt que les nôtres ; une stupide et barbare indifférence pour les besoins des malheureux... qui ne pensent pas comme nous. Ce sont-là, mon fils, les tristes caractères de cette fausse dévotion qui décrédite la véritable. On ôse la confondre, ainsi que les vaines

p385

formules sur lesquelles elle s' appuie, avec un sentiment, qui est le plus beau don du ciel, l' objet des complaisances du très-haut, l' esprit de la religion, et la gloire de l' humanité. On traite la piété comme on traiterait dans le monde un honnête homme, qui, par accident ou par contrainte, se trouveroit mêlé, confondu avec une troupe de scélérats. Cependant la piété en pleurs réclame ses droits et ceux de la divinité qu' on outrage ; elle gémit, elle parle pour ses enfans, elle nous les montre moins répandus, moins exposés aux regards des hommes, que ne le sont ceux d' après lesquels on la juge et on la condamne, mais livrés en secret et sans faste à la pratique des plus aimables comme des plus hautes vertus. La charité la plus compatissante et la plus tendre est l' ame de leurs sentimens et de leurs actions : ils voient tous les hommes comme des frères ; ils voient en eux, Dieu même qui les a créés à son image, et le fils de Dieu qui les a rachetés de son sang. Ils supportent leurs foiblesses et leurs erreurs ; ils pardonnent

p386

leur injustice ; ils volent à leur secours, les soulagent sans acception du rang ou de la personne, et s'immolent à leurs besoins. Ils se considèrent comme redevables à ceux qu'ils obligent. Ils ne s'arrogent aucune sorte d'empire ; ils mettent la persuasion à la place de la violence et de l'autorité. Ils sont affables, sans chercher à le paroître. Par de continuel efforts sur eux-mêmes, ils commandent à leurs passions et à leur coeur. Ils acquièrent un caractère heureux, une humeur égale, une douceur constante. Ils sont humbles et petits à leurs propres jeux ; mais ils sont grands aux jeux du vrai sage, et plus grands encore aux jeux du seigneur.

Aimable douceur ! Précieuse humilité ! Charité sainte ! C'est vous en effet qui formez les caractères distinctifs de la vraie piété. Et que ces caractères sont augustes ! Qu'ils méritent bien nos hommages ! La douceur acquise par l'habitude, est le charme le plus vrai ; elle est à la vertu ce que le poli est au diamant, elle en relève la beauté et lui donne tout son éclat.

p387

L'humilité, qui la fait naître et qui l'accompagne, source des vrais mérites et la base essentielle sur laquelle ils reposent, est le sel de la sagesse et l'héroïsme de la vertu. Elle apprécie l'homme ce qu'il vaut par lui-même ; elle le rappelle à son origine, lui montre son néant, et lui fait sentir son impuissance et sa misère ; elle l'élève ensuite jusqu'à son créateur, et lui apprend à chercher en lui sa force et sa grandeur. L'ame humble, petite et foible de son fonds, devient grande et forte par celui sur lequel elle s'appuie. Sans présomption, comme sans pusillanimité et sans bassesse, elle croit ne rien pouvoir par sa propre énergie, et peut tout par son Dieu. Elle emprunte de lui une lumière vive et sûre, une grâce puissante et victorieuse, qui l'élève au dessus de toutes les pompeuses chimères de l'orgueil et de la vanité ; on ne la voit point ramper devant la faveur ; elle ne

suit point en esclave le char brillant de

p388

la fortune ; elle ne se laisse point éblouir
par le faux éclat des grandeurs humaines ;
la vérité et la justice forment son plus
riche apanage. Ses plus belles victoires
sont celles qu' elle nous fait remporter sur
nous-mêmes : de tous les triomphes, le
plus vrai comme le plus difficile, c' est
celui de l' humilité sur l' amour-propre.
Cette vertu, si digne de nos voeux et de
nos efforts, contribue essentiellement au
bonheur de l' homme, même ici bas. Elle
nous délivre des tourmens presque continuels
qu' éprouve un coeur vain et superbe ;
elle nous rend les abaissemens,

p389

les contradictions, moins sensibles ; elle
nous les épargne souvent : car l' humilité
nous sauve bien des humiliations. La
paix est le fruit de ses combats et le prix
de sa victoire. " apprenez de moi, dit
le fils de Dieu, fait homme pour nous
servir de modèle, que je suis doux et
humble de coeur, et vous trouverez le
repos de vos ames " .

p391

Si ces caractères de la vraie piété, tels
que nous les retracent la religion chrétienne
et l' exemple des vrais justes, ne
se trouvent pas dans tous ceux qui font
profession d' être dévots ; ô mon fils !
Qu' on s' en prenne à eux seuls, et non
à cette piété qui les désavoue, qui les
reprend, les condamne, et les réforme
autant qu' il est en elle. ôtez à ces ames,
pieuses à quelques égards, mais trop peu
éclairées dans leur piété et trop imparfaites,
ôtez-leur ce sentiment de religion
qui les retient ; et vous reconnoîtrez alors
ce qu' est l' homme abandonné au feu de

ses passions et à l' impétuosité de son caractère : il étoit vif encore malgré sa dévotion, et vous le verrez emporté et

p392

furieux ; il étoit sensible et pointilleux, et vous le verrez fier et arrogant ; il étoit rigide et sévère, et vous le verrez cruel et dénaturé. Monde injuste et bizarre ! Vous lui eussiez pardonné ses vices, s' il eût été sans loi, sans frein, sans religion comme vous ; et parce qu' il s' efforce de devenir pieux et fidèle, vous ne daignerez pas même excuser ses foiblesses !

p393

Laissons, mon ami, laissons le monde invectiver contre la piété ; et en travaillant à la former en nous, mettons tous nos soins à la rendre solide et exempte de reproche. Mais que faut-il faire pour l' acquérir et pour y persévérer ? En deux mots J C nous l' a dit : " veillez et priez " . Ah ! Sans doute Dieu connoît nos maux, il voit nos misères ; et pour les soulager, il n' a pas besoin de nos prières : mais pour nous dispenser de les faire, est-il, mon fils, un plus foible argument ? Dieu veut être prié, sollicité, pressé ; parce qu' il ne veut pas que nous oublions notre dépendance ; que nous perdions de vue l' hommage que nous lui devons et les droits

p394

qu' il a sur nous. Dieu se doit à lui même l' aveu que nous lui faisons de notre impuissance, le tribut de nos louanges ; et c' est justice en lui de l' exiger. Il nous assure un remède puissant contre notre foiblesse, par le sentiment qu' il veut que nous en conservions ; et il est de notre intérêt que l' expression continuelle de ce sentiment, si nécessaire à l' homme, soit pour nous un devoir. Prions donc sans

p395

nous lasser jamais. Tout est promis à la prière, lorsqu' elle est le gémissement d' un coeur qui sent ses besoins, qu' elle est animée par la foi, et qu' elle est soutenue de la persévérance.

Eh, quoi de plus doux que ces tendres gémissemens, ces entretiens affectueux, ces soupirs enflammés, par lesquels l' ame s' élance vers son Dieu ; lui expose ses désirs ; lui peint son amour ; le loue de ses perfections ; lui rend grâces de ses bienfaits ; lui parle des peines qu' elle ressent, des maux qu' elle éprouve, des dangers qu' elle craint, des tentations qui l' affligent ; implore son secours ; se console, se délasse en sa présence ; s' oublie, se perd délicieusement en lui ; et reprend dans son sein une vigueur nouvelle ?
Mais en priant, veillons constamment, et combattons avec courage. Le grand

p396

ouvrage de notre sanctification suppose l' heureux concours de deux causes qui y sont également nécessaires, Dieu et l' homme : de Dieu, par sa grâce ; et de l' homme, par sa vigilance et ses efforts. Ces deux moyens essentiels, la vigilance et la prière, renferment tous les autres : -le recueillement et la retraite, autant qu' elle est compatible avec notre état et les obligations que nous avons à remplir : douce retraite ! Qui nous fait jouir en paix de nous-mêmes ; qui nous rappelle à Dieu, à nos devoirs, à la vérité ; qui nous aide à revenir de sang froid sur les fausses opinions du monde ; sur ses entretiens contagieux et funestes, où chaque idée que l' on reçoit est un préjugé, où chaque principe que l' on adopte est une source d' erreurs : -la fuite des occasions qui peuvent nous porter au mal ; car celui qui aime le péril, dit l' écriture,

p398

y périra : -le choix des livres,
des conversations, des sociétés, qui
décide presque infailliblement nos sentiments
et nos mœurs, et qui souvent
même nous fait perdre en un jour le
fruit de bien des années : -le sentiment
de la présence de Dieu, qui
nous met en garde contre les saillies des
passions ; qui nous soutient dans les maux
de la vie et nous les rend plus faciles à
supporter ; qui nous fait jouir des vrais
biens avec sagesse et avec reconnaissance :
-l'heureux choix d'un guide éclairé, qui
veille avec nous sur nous-mêmes ; qui
voit sans prévention, sans illusion, ce
que l'aveuglement de l'amour-propre
pourroit nous dérober ; qui joint, à nos
foibles lumières, celles que l'expérience
lui donne et les grâces attachées à son
ministère : -la fréquentation des sacrements,

p399

qui, par l'épreuve qui les précède,
les dispositions qui les accompagnent,
les secours abondans qu'ils nous procurent,
les faveurs et les dons qu'ils renferment,
entretiennent notre vigilance, soutiennent
notre exactitude, augmentent
notre ferveur, deviennent pour nous le
sanctuaire de la sagesse et l'école de la
vertu : -les actes contraires aux tentations
qui nous assiègent, ces pratiques
de renoncement et d'abnégation, qui
donnent de la vigueur à notre âme, affoiblissent
la violence de nos penchans,
déracinent nos vices, nous préparent des
armes pour le combat, et sont déjà comme
des présages de la victoire : -le règlement
général de notre conduite, qui met de la
justesse dans nos vûes, de l'ordre dans
nos actions, de la fermeté et de la constance
dans nos résolutions : -les occupations
journalières, le travail assidu,

p400

le bon emploi du temps, si opposé à celui

qu' en font tous les jours ces agréables de
l' un et de l' autre sexe, pour qui la vie
n' est qu' un cercle ennuyeux de toilette,
de visites, de promenades, de spectacles,
de jeu, de repas, de lit encore plus que
de sommeil, de soins minutieux et frivoles,
d' occupations stériles, d' importantes
bagatelles ; eh, quelle vie pour un être
pensant ! -l' accomplissement de tous les
devoirs de religion, et en particulier de
ceux d' un paroissien zélé ; devoirs si ignorés,
et si nécessaires cependant, puisqu' ils
contribuent essentiellement à l' édification
publique, qu' ils nous réunissent beaucoup
mieux que tout autre exercice dans
l' adoration commune et l' observance d' un
même culte, qu' ils nous assûrent des instructions
aussi simples que solides,
qu' ils influent efficacement sur les moeurs

p401

par le bon exemple, et que d' ailleurs
ils nous sont prescrits par l' église :
-l' offrande assidue de ce sacrifice adorable,
par lequel se perpétue sur nos
autels celui de la croix ; de ce sacrifice
dont l' homme-Dieu est tout à la fois le
premier prêtre et la victime, et qui dès
lors, par sa nature même, est, aux yeux
du souverain être et du chrétien fidèle,
l' acte le plus excellent de la religion :
-enfin toutes les pratiques de piété,
propres à la nourrir dans notre ame et
à l' accroître ; telles que sont l' examen de
prévoyance pour la journée, dans la
prière du matin ; l' examen de conscience
le soir ; les saintes lectures ; les aspirations
fréquentes vers le ciel ; la visite des malades ;
le soulagement des malheureux ;
les aumônes abondantes, par lesquelles
nous prêtons à usure au seigneur ; l' empressement

p402

à établir le règne de Dieu dans
les ames, en éclairant ceux qui sont dans
les ténèbres, en soutenant ceux qui sont
foibles, en dérochant à la séduction ceux

qui sont en danger de se perdre, en ramenant
ceux qui s'égarent : telles que sont
encore les témoignages de confiance envers
les amis de Dieu ; les marques de
compassion, d'intérêt pour l'église souffrante ;
ces effets vraiment respectables
de l'union si belle, qui lie dans l'église
catholique l'ame vraiment chrétienne à
tous les êtres intelligens et sensibles, destinés
à procurer la gloire du très-haut ;
qui la lie à la terre, au ciel, à tout l'univers,
par une chaîne d'amour, dont le terme
est Dieu même : pratiques saintes et
sublimes ! Que l'irréligion du siècle traite
de petitesse et de minutie ; qui le sont en
effet, si on en prend mal l'esprit et si on
les sépare du culte essentiel de la vertu,
mais qui seront toujours grandes dès qu'elles
conduiront aux grandes choses.

p403

Mais, Valmont, pour faire usage de
ces moyens qui mènent à la piété, ou
qui la soutiennent et qui l'augmentent,
il faut de la force, j'en conviens ; il
faut braver le respect humain... le respect
humain ! Le plus dangereux obstacle
à la piété, le plus fatal ennemi de tout
bien, celui qui en étouffe, qui en arrache
le germe dans sa naissance ; lui,
mon fils ! Le tyran des âmes foibles et
lâches, qui, leur laissant oublier que
" la vraie gloire est de suivre le seigneur " ,
leur fait apostasier la religion, trahir
leur conscience, rougir de Jésus-Christ,
et renier ses plus saintes maximes ; lui
cependant, qui ne nous rend le monde
si redoutable que par la frayeur qu'il
nous en donne, tandis que la censure

p404

du monde est si peu à craindre pour quiconque
l'affronte et le méprise ; lui
enfin, ce respect humain, qui n'est fort
contre nous, qui ne nous impose, qu'autant
que nous le voulons bien. Ah ! Valmont,
pour apprendre à le vaincre,

souviens-toi des égaremens auxquels il t' a conduit, des vils préjugés sur lesquels il s' appuie, des principes honteux qui le font naître et le fortifient, de cette bassesse d' ame qui l' accompagne, de l' opprobre qui le flétrira un jour, lorsqu' aux yeux de l' univers assemblé, Jésus-Christ rougira de quiconque aura rougi de lui et de son évangile. Eh, que t' importent les éloges ou les censures d' un monde insensé, qui, jugé lui-même, sera forcé de rendre hommage à la vérité, à la vertu, qu' il aura méconnues ou déshonorées ? Les plus grands intérêts, les plus grands soins, mon fils, doivent t' occuper aujourd' hui.

p405

Tu élèves le plus important et le plus noble édifice, celui de ta perfection : travailles-y sans crainte, sans foiblesse, sans relâche ; c' est élever en même temps le monument le plus durable à ta gloire et à ton bonheur. J' ai tout fait, avec la grâce de mon Dieu, pour te procurer ce bonheur que je te désire si ardemment. Daigne le ciel couronner mes vœux, comme il a daigné prévenir et seconder mes efforts ! ô mon fils ! Pour répondre dignement à ses desseins sur toi, ne perds point de vue les grandes vérités que nous avons discutées : médites-en souvent les preuves, et sur-tout les preuves essentielles qui les démontrent ; celles de l' existence de Dieu, d' après la nature et l' existence de l' être nécessaire ; -de la spiritualité de l' ame, d' après sa faculté de raisonner et de comparer ; -de la loi naturelle, d' après les attributs de l' être suprême, et la différence intrinsèque du bien et du mal ainsi que des effets qui en résultent ; -de notre immortalité, d' après

p406

le plan de la législation divine ; -de la religion chrétienne, d' après son ensemble et ses principaux caractères, sa nécessité,

son ancienneté, son unité, sa perpétuité,
son excellence ou sa sainteté ;

p408

-de l' église, d' après le besoin d' une autorité ;
-de l' obligation indispensable d' une
piété solide, d' après sa nature et les vertus
qu' elle renferme. Ramené ainsi à de meilleurs
principes, tu retrouveras par-tout
l' heureux accord de la religion avec la
saine et véritable philosophie.
Pour donner à ces preuves tout l' éclat
dont elles étoient susceptibles, et te persuader
plus promptement, que n' ai-je pu
emprunter la plume et le génie de quelques-uns
de nos incrédules ! Mais qu' ils
changent de rôle ; qu' ils emploient, pour
faire valoir la religion chrétienne, toute
cette magie de style, toute cette force
d' expressions, toute cette richesse de détails,
tout l' art que quelques-uns d' entre
eux ont employé à embellir l' impiété et à
orner le mensonge ; qu' ils fassent pour la
vérité, de suite et par principes, ce qu' ils

p409

font quelquefois pour elle par un sentiment
involontaire ou par caprice : quelle
cause ils auront à défendre ! Quelle vive
persuasion ils feront naître ! Quels chefs-d' oeuvre
ils enfanteront ! Et qu' ils mériteront
de notre part d' admiration, d' éloges,
et de reconnaissance !
Peut-être, mon fils, cette espèce de révolution
est-elle plus prochaine qu' on ne
se l' imagine. Les extrémités se touchent.
Nos incrédules ont été trop loin ; ils ont
renversé tous principes, ils ont ôté à
l' irréligion son masque, et montré trop à
découvert ses tristes et affreuses conséquences.
Maintenant on sait à quoi s' en
tenir, et ils portent en quelque sorte leur
contre-poison avec eux. Il ne leur reste
donc plus, pour se donner un nouveau
relief et se fonder un nouvel empire,
qu' à revenir sur leurs pas et à se porter
en sens contraire. D' ailleurs tout est affaire

de mode parmi nous ; et j' ai cru
m' appercevoir que parmi les gens de
lettres d' un certain mérite, la mode de
paroître ne pas avoir de religion n' étoit
plus si générale. Quelques-uns même en

p410

portent depuis quelque temps le ton dans
leurs ouvrages, de manière à faire croire
qu' ils se sentent assez de force d' esprit
pour s' élever au dessus du préjugé philosophique
qui s' attacheoit à la dégrader.
Puisse leur exemple influencer sur le reste de
la nation, et ramener parmi nous les plus
beaux jours du christianisme !
Adieu, mes chers enfans ; je vous
attends avec le plus vif empressement,
et mon ame vole toute entière au devant
de vous.

p445

LETTRE 59

du comte de Valmont.

sans le triste châtement que vous
m' aviez fait pressentir ; sans cette douloureuse
image de mon malheureux ami,
qui souvent me poursuit, et qui dans
bien des momens vient altérer ma joie
la plus vive ; je serois, mon père, le
plus fortuné de tous les hommes. Déjà
je sens, je goûte tous les avantages et
tous les charmes de la religion. Mes
passions sont plus calmes ; mon esprit
est plus tranquille ; ma conscience est
en repos autant qu' elle peut l' être ; et
mon coeur est satisfait. ô mon dieu !
Pourquoi vous ai-je connu si tard ! Et
qu' aveugles sont ceux qui cherchent loin
de vous la vérité et le bonheur !
Dans le silence de la retraite, à l' aide
d' un guide aussi tendre que sage, j' ai
médité les objets que vous m' avez retracés ;
ces puissans motifs d' un parfait
retour vers Dieu ; ces grandes vérités,

p446

dont le premier éclat, dès le moment où
je reçus votre lettre, m'avoit si vivement
frappé. Quels heureux traits de
lumières elles ont portés en moi ! Quels
sentimens elles y ont développés ! Ah !
Que Dieu m'a paru grand et miséricordieux !
Mais que je me suis trouvé criminel !
Que devant lui je me suis vu petit
et misérable ! J'ai repassé mes années
dans l'amertume de mon ame ; j'ai remonté
à la source vile et impure de mes
désordres et de mes erreurs ; j'en ai
suivi la trace ; et qu'ai-je apperçu, grand
dieu ! Qui ne fût propre à m'humilier et
à me confondre ? Courbé sous le poids
de mes infidélités, j'ai dévoilé ma honte
et confessé mes crimes. Le ciel daignoit
m'entendre. Par le secours de son ministre
il aidoit à ma mémoire ainsi qu'à
ma foiblesse ; il touchoit, il brisoit mon
coeur par l'opposition touchante de ses
bienfaits et de mon ingratitude ; il excitoit
mes gémissemens et faisoit couler
mes larmes. Larmes plus douces qu'amères !
Elles soulageoient ce coeur oppressé ;
elles étoient pour mon ame, ce

p447

qu'est dans les ardeurs de l'été une rosée
abondante pour la terre aride et desséchée.
Le ministre d'un Dieu sauveur a vu
mon repentir ; il m'a imposé des oeuvres
de satisfaction, propres à servir de remèdes
pour le passé et de précautions
pour l'avenir ; il m'a donné les plus sages
conseils ; il m'a fortifié, consolé : et,
déterminé enfin par la proximité de mon
départ, il a ouvert en ma faveur tous
les trésors de la miséricorde de mon
Dieu ; il m'a réconcilié.
ô jour heureux, qui m'a rendu tous
mes droits à la félicité, et m'a remis en
possession des titres les plus glorieux,
puissé-je ne t'oublier jamais ! Non ; mon
père, l'infortuné captif qui tout à coup

voit rompre ses liens et briser ses fers,
n' éprouve pas un contentement si vif que
celui qu' une telle faveur m' a fait éprouver.
Vous aviez bien raison de le dire : si
la pénitence a ses rigueurs, si elle exige
des privations, des sacrifices ; ah ! Qu' on
en est bien dédommagé par l' onction de
la grâce qui les accompagne !
Mais que dis-je ? Des sacrifices ! C' est

p448

ma chère émilie, qui en fait un à sa tendresse
et à notre union ; qui foule aux
pieds les richesses et les grandeurs, lorsqu' elle
pouvoit en jouir avec tant de sagesse :
mais pour moi, à qui on les arrachoit,
bien plus que je ne consentois à
les perdre ; moi, dont elles n' avoient que
trop empoisonné les penchans et déréglé
la conduite ; moi, mon père, qui en usois
si mal, et qui, par mes désirs insatiables,
en faisois mon tourment ; de quels sacrifices
puis-je me glorifier ? Et quelle perte
fais-je, en perdant de tels biens ? Ah ! Je
gagne tout, puisque je commence à connoître
le bonheur. Ce n' est donc pas dans
l' accomplissement de nos voeux toujours
renaissans, dans la réussite de nos projets
si mal concertés, qu' il se trouve ; c' est
dans la modération de nos désirs, et la
religion seule nous la donne.
Quel souvenir pour moi, que celui
des excès, de l' aveuglement, et des malheurs
auxquels je me vois échappé ! Quelles
passions m' agitoient ! Quels vices je
m' étois faits ! Quels systèmes bizarres j' adoptois
tour à tour ! Quelle habitude de

p449

fausseté j' avois contractée ! Vous seul me
contraigniez à une sorte de respect pour
la vérité : mais que je conçois maintenant
de quel prix est l' amour que vous vouliez
m' inspirer pour elle, combien nous
est nécessaire la droiture de l' esprit et du
coeur, et quelle influence elle a, pour le
bien, sur nos sentimens et sur nos moeurs !

Oui, mon père, le caractère d' un homme
vrai est devenu à mes yeux le plus saint,
le plus auguste de tous les caractères ; et
si je l' eusse conservé tel qu' on avoit pris
soin de le former en moi, jamais, ah !
Jamais je n' eusse cessé d' être fidèle.
De faux amis, aidés de la fougue de
mes penchans, m' ont entraîné, m' ont
perverti : eh, de quelles voies Dieu s' est
servi pour me ramener ! Il me conservoit
une épouse tendre et sage, dont le caractère
doux et insinuant, dont les charmes
toujours simples et purs m' attachoient,
lors même que je semblois m' en
éloigner le plus ; dont les exemples
m' imposoient ; dont la vertu me maîtrisoit
avec empire, lorsque j' étois assez vil
pour oser la soupçonner. Il me conservoit

p450

un père bon, indulgent, plein de
zèle, mais d' un zèle éclairé, prudent, et
circonspect ; un père, un ami, qui avoit
égard à ma foiblesse, qui soutenoit ma
confiance, qui ménageoit avec art l' emportement
et le feu de mes passions : sans
un tel père, sans un tel ami, le retour à
la vérité, à la vertu, m' étoit fermé pour
toujours. Ce Dieu bon ne préparoit encore
des évènemens malheureux, mais utiles,
des leçons, des revers. Hélas ! Que
n' a-t-il pas fait pour moi ? Après de telles
faveurs, quelles grandes choses ne doit-il
pas se promettre de ma reconnoissance ! Et
qui doit mieux que moi célébrer ses miséricordes,
par la constance à le servir !
Aujourd' hui même, j' attends de son
infinie bonté une nouvelle grâce, qui va
mettre le sceau à toutes les autres. Dans
ces jours de salut, où, par un précepte
formel, l' église appelle à la table sainte
ses enfans, on me permet, tout indigne
que je m' en suis montré jusqu' ici, de m' y
asseoir avec eux. On m' assure que Dieu a
égard à la sincérité, à la vivacité de mon
repentir ; que vaincu par mes gémissemens

p451

et mes larmes, il me presse, il
m'ordonne d'approcher : et cependant je
redoute, autant que je le désire, ce moment
qui s'apprête. Je ne vois mon indignité
qu'avec frayeur ; je n'envisage la
majesté de mon Dieu qu'avec saisissement
et avec trouble. D'un autre côté,
sa bonté me rassure ; les paraboles si touchantes
de l'évangile me raniment, par
la confiance qu'elles m'inspirent ; l'idée
du bonheur dont je vais jouir, me transporte
et me ravit.

Ah ! Le croirez-vous ? Je sentois encore
tout le prix d'un tel bonheur, après m'en
être privé par ma faute, et dans les premiers
temps de mes égarements. Oui,
mon père, il y a un an à pareil jour que
celui où je vous écris, que, combattu par
un reste de foi et par mes doutes, j'entrai
dans le temple, sans trop savoir ce
que j'allois y faire : je vis l'heureux concours
des fidèles, qui environnoient les
saints autels et s'y nourrissoient du pain
des anges : leur foi, leur piété, leur
contenance modeste, une expression de
contentement et de joie répandue sur

p452

tout leur extérieur, le souvenir des douceurs
ineffables que j'avois goûtées dans
cette action sainte lorsque je la fis pour la
première fois ; tout se réunissoit en ce moment
pour faire sur moi les plus fortes
impressions : je me cachai pour verser
des pleurs ; je me plaignis à moi-même
de l'état de doute où je m'étois plongé,
des perplexités que j'éprouvois ; je me
reprochai une conduite si différente de ce
qu'elle étoit avant que j'eusse perdu la
foi ; je regrettai mes premiers sentimens,
il sembloit que j'allois les reprendre plus
vifs et plus purs que jamais. Hélas ! Je
revis Lausanne, Senneville ; et tout fut
oublié...

tandis que je vous écris, le jour commence
à paroître. L'aurore du plus beau
jour brille enfin pour moi ; je l'ai prévenue,
pour épancher mon coeur et m'entretenir
avec vous. L'union la plus sainte
va mettre le comble à mon bonheur. Ah !

Fasse le ciel que les suites en soient durables,
que rien à l'avenir ne me rende
ingrat et parjure, que rien au monde ne
soit capable d'altérer ma fidélité ! Je m'appuie

p453

sur la grâce de mon sauveur, beaucoup
plus que sur mes résolutions et mes
promesses : mais ce que je crois pouvoir
assurer, c'est que maintenant Jésus-Christ
est tout pour moi. Sa doctrine m'enchanté ;
ses exemples m'enflamment ; sa
vie, sa mort, son sacrifice, le don qu'il
me fait, tout ravit mon cœur et l'embrase
de son amour. Je médite ses bienfaits
et ses lois, je le contemple, je l'admire ;
et désabusé que je suis de toutes
les fausses idées de grandeur et d'héroïsme
que je m'étais faites, de tous les vains
objets de mon culte et de mes hommages,
mon Dieu, mon maître, mon modèle,
mon héros, c'est Jésus-Christ.
Que je chéris, que je révère les vertus
que cet homme-Dieu m'enseigne ! Et
que je suis disposé à les suivre ! ô mon
père ! Quel spectacle à mes yeux que celui
du vrai chrétien ! Vraiment vertueux,
parce que toutes ses vûes, ses actions,
sont dirigées vers cette unique fin, la
gloire de son créateur ; vertueux, malgré
les passions, malgré l'exemple, malgré
les préjugés et la coutume ; sans cesse

p454

luttant contre le monde, contre le démon,
contre sa propre foiblesse ; et toujours
vainqueur, toujours rapportant à
Dieu ses triomphes ; toujours droit, équitable,
tempérant, bienfaisant ; toujours
ferme dans ses principes, toujours d'accord
avec lui-même ; sa vie se déploie
comme un système uniforme de conduite
et de sagesse, consacré tout entier à l'honneur
et à la louange de son Dieu.
Quel contraste avec le caractère des
incrédules, tels que je les ai vus, tels que
je les ai connus pour la plupart ! Sans principes

fixes, sans frein, sans règle de mœurs
et de conduite, sans autre loi que leurs
penchans, sans autre but que le plaisir,
sans autre mobile que l' intérêt du moment,
presque tous sans jugement et sans
raison ; ai-je bien pu les avouer pour mes
maîtres, ou me glorifier quelquefois de
les avoir pour disciples ? Hélas ! Quels
systèmes que les leurs ! Quels affreux systèmes !
Ils sont tels, qu' en les exposant,
on ne voudroit pas être pris pour un
homme qui les réduisît en pratique, et
qui en admît, pour lui-même et dans

p455

le cours de sa vie, les horribles conséquences.
Aujourd' hui que je me rappelle tous
leurs sophismes, tous leurs vains raisonnemens,
je crois voir cet amas d' impostures
fuir et disparaître devant l' éternelle
vérité, comme les ombres de la nuit disparaissent
et s' éclipsent au grand jour.
Je crois entendre le père des lumières,
dissipant ce foible nuage qu' ils ôsent élever
devant lui, et tout indigné de leur
présomption et de leur audace, leur dire
comme au livre de Job : " quel est celui-là
qui mêle des sentences avec des discours
pleins d' ignorance et de folie " ?
Ce sont cependant ces hommes que j' ai
vu former une ligue contre le seigneur
et contre son Christ ; traiter d' esprits foibles
et superstitieux, de fanatiques et
d' enthousiastes, tous ceux qui ne pensoient
pas comme eux ; repousser, à haute
voix et sans ménagement, les traits qu' on
lançoit contre l' irréligion ; et affrontant
tout à la fois, Dieu, les hommes, et les
loix, se donner sans honte pour les apologistes
du vice et de l' impiété. ô mon

p456

Dieu, daignerez-vous oublier que j' ai
pris part à leurs blasphêmes, et que j' ai
pu m' asseoir au milieu d' eux ! Ah ! Pardonnez,
seigneur, les égaremens de ma
jeunesse ; pardonnez-moi des erreurs que

je cours rétracter aux pieds de vos autels,
et que mon coeur désavoue pour
toujours.

Il s'approche, le moment fortuné après
lequel je soupire, et je vais m' y préparer
de nouveau. Bientôt après, mon père, je
vole dans vos bras avec ma chère émilie
et toute l' aimable famille que vous nous
avez envoyée. Tout est disposé pour notre
départ. Demain j' abandonne un séjour
où je n' aurai rien à regretter, puisque je
trouverai tout auprès de vous.

Adieu, monde trompeur, qui m' aviez
séduit, qui m' aviez promis le bonheur
et ne me l' avez point donné ! Adieu,
toutes les faveurs de la cour, qui étiez
autrefois le plus vif objet de mes vœux,
et qui l' êtes aujourd' hui de mon indifférence !
Je vais apprendre loin de vous à
être vrai, sage, et vertueux. Sous les auspices
du meilleur des citoyens, comme

p457

du plus tendre des pères, je vais apprendre
à devenir citoyen moi-même, à me
rendre digne, par mon étude et par mes
soins, de servir un jour mon roi, ma
patrie, si mon roi daigne me pardonner ;
et si je meurs dans sa disgrâce, j' aurai du
moins appris à mes enfans à le servir et
à l' aimer. Adieu, mes anciens amis, mes
compagnons d' incrédulité ! Mon changement
vous sera connu, car je ne craindrai
pas de le manifester ; vous en plaisanterez,
et je n' en rougirai pas ; à l' aide
de vos ingénieuses saillies, vous mettrez
les rieurs de votre côté, et vous n' y
mettrez pas la raison ; vous me plaindrez,
et je plaindrai encore plus votre aveuglement,
et je prierai le ciel qu' il dissipe
vos ténèbres, et je me féliciterai
chaque jour de ne plus penser comme
vous. Grâce à la religion, je vais avoir
des principes, des moeurs ; et je n' en avois
pas !

p458

ENVOI

*qui se trouvoit à la suite de la lettre li,
que le comte de Valmont a écrite à
son père, en se rendant aux preuves
de la religion.*

je vous envoie la copie du projet que
le malheureux Lausane avoit mis sous le
chevet de son lit, et que j' y apperçus au
moment de sa mort. Il n' est pas écrit de
sa main ; et je ne crois pas qu' il soit de
lui, quoique j' y reconnoisse son esprit et
ses principes : on l' aura sans doute entrepris
par son ordre, et j' ai lieu de penser
que son dessein étoit, après l' avoir médité
à loisir, de l' appuyer par la suite et de
le répandre. Quelque jour peut-être daignerez-vous
me le renvoyer avec les apostilles
qui lui conviennent. Grand dieu !
Quel monstre que l' incrédulité du siècle,
lorsqu' on le voit sans déguisement !

p459

LE GRAND OEUVRE

Le secret de transformer les métaux
en or est une chimère ; c' est l' oeuvre du

p460

préjugé : mais le grand oeuvre en effet,
l' oeuvre par excellence, et pour tout dire
en un mot, le chef-d' oeuvre de la philosophie,
est d' établir la liberté des opinions
sur la ruine des superstitions, d' ôter
aux hommes leurs entraves, de briser
leurs idoles, d' élargir pour eux la voie du
bonheur, de légitimer leurs plaisirs, et de
faire taire leurs craintes et leurs remords.

p461

Il faudroit, pour y parvenir, que les

plus éclairés d' entre nos sages concertassent
un plan uniforme qui embrassât les
moyens les plus sûrs d' avancer cet oeuvre
unique, le remède à tous nos maux, et
le salut du genre humain. En attendant
qu' ils se réunissent sur un objet si important,
voici un plan que je crois

p462

pouvoir offrir à ceux qui se sentiront assez
de forces et de lumières pour travailler
en ce genre, et dont j' ôse leur garantir le
succès.

Premièrement, il est naturel qu' ils
ménagent leur sûreté personnelle ; et je
vais leur enseigner les moyens de le
faire, en leur indiquant quelques ruses
qu' ils pourront employer selon les circonstances.
Lorsque leur nom sera à la tête de leurs
ouvrages, ou qu' ils craindront d' être trop
aisément reconnus ; ils affecteront un
grand respect pour la loi naturelle, pour
les moeurs, pour la religion en général,
et ne l' attaqueront en particulier que sous
le nom de préjugé, de superstition, d' enthousiasme,
et de fanatisme. Ils se donneront
même, dans certains cas, pour ne
pas compromettre leur réputation ou leur
intérêt, une demi-teinte de christianisme,
qui n' en imposera qu' aux sots dont
le public abonde ; et ils nageront, comme
on parle, entre deux eaux. Ils enverront
seulement à la découverte quelques vérités

p463

hardies, qui, si elles passent, prépareront
un libre accès par la suite à des vérités
plus hardies encore : si elles ne passent
pas, et qu' on vienne à en découvrir l' auteur ;
il en sera quitte pour chanter humblement
la palinodie, et pour faire sans
honte une de ces rétractations, que la nécessité
arrache, que signe la main ou que
la bouche prononce, mais que le coeur
désavoue, et qu' au fond le vrai sage ne
désapprouvera jamais : car enfin est-il rien
de plus sacré que notre propre intérêt ?

Je ne blâmerois pas même ceux, qui,
contraints par de puissans motifs, se prêteroi-
ent au culte public, demanderoient
à participer à la sainte cène, et forceroient
le peuple à croire qu' ils pensent
comme lui. Quelques-uns crieront à l' horreur,
à l' idolâtrie, à l' imposture : mais
ne nous laissons pas étourdir par ces vaines
clameurs ; il n' y aura de dupes que
ceux qui sont faits pour l' être. Eh, qu' est-ce
après tout qu' idolâtrie pour des sages,
qui, pour la plupart, ne croient pas en

p464

Dieu ? Qu' est-ce que fausseté, quand,
avec tant de raisons de douter, on ne croit
pas même à la vérité ? S' il y a un moment
où je voulusse être brave, en laissant tomber
le masque, c' est celui de la mort, où il
faut laisser après soi un exemple de courage,
et où l' on n' a plus rien à risquer.
Une ruse plus adroite encore, pour
pouvoir tout se permettre et tout dire
impunément, seroit de faire paroître ses
ouvrages sous un autre nom ; de les présenter
comme " l' ouvrage le plus hardi et le
plus extraordinaire que l' esprit humain
ait osé produire jusqu' à présent " ;
de les donner comme le livre posthume
de quelque académicien célèbre, quelle
qu' ait été d' ailleurs sa manière de penser
et d' écrire ; et de profiter ainsi de sa célébrité
pour accréditer nos opinions. Les

p465

bonnes gens pourront s' indigner de cette
supercherie ; mais que nous importe l' antique
bonhomie de ces ames prudes et
simples ? L' auteur de cet écrit supposé
ne se nommera qu' à ses amis.
En second lieu, pour obtenir sur la
superstition un triomphe plus facile, et
pour propager plus sûrement la lumière,
nous nous prêterons la main ; nous ferons
corps, et nous nous répondrons d' un
bout du monde à l' autre.
Nous nous ferons des prosélytes à

p466

quelque prix que ce soit. Nous leur promettrons, ou nous leur ferons du moins envisager comme récompense, la protection, la faveur, la considération, la fortune, et les places qu' on est à portée de leur procurer. Secrétaires, précepteurs, gouverneurs, instituteurs, académiciens, correspondans de toutes les académies,

p467

en France, en Angleterre, en Prusse, en Suède, en Russie, nous nommerons tout, nous disposerons de tout par nous et par nos émissaires. Nous aurons un bureau d' adresse, où l' on tiendra registre de toutes les places vacantes et de tous ceux qui, avec l' affiche de la nouvelle philosophie et sous la garantie de nos plus fidèles associés, se présenteront pour les remplir. Ce seront autant d' apôtres que nous enverrons en tous lieux, sans peine, sans gêne, sans péril, et sans avoir à craindre d' en faire des martyrs. Nous aurons même, pour les besoins urgens, une cassette philosophique, et à notre solde de petits auteurs faméliques, qui formeront comme des troupes légères, toujours prêtes à nous servir. Nous exalterons à l' envi ceux qui pensent comme nous ; et pour peu qu' il se rencontre parmi eux quelque homme à talent, nous en ferons, par des éloges pompeux et répétés de bouche en bouche, un génie rare et un homme extraordinaire. Nous déprimerons au contraire, avec le ton du plus parfait mépris, quiconque

p468

se feroit un nom en dépit de nous, et en montrant sur la religion d' autres opinions que les nôtres. Nous ne paroîtrons pas même avoir lu ses écrits, ou, s' il faut que tout le monde en parle, nous ne les prendrons que du côté du

plaisant et du ridicule. Nous aurons à son égard, et en général à l' égard de tous les hommes, cette sorte de morgue qui sied si bien au vrai sage, le ton fier, et le style emphatique : " jeune homme, prends et lis " . Souvent aussi nous emploierons ces termes rares,... etc.

p469

Nous donnerons par-là à toutes nos productions un air grand et mystérieux. Pour nous autres savans, " la véritable manière de philosopher seroit d' appliquer l' entendement à l' entendement,... etc. " nous reviendrons sur les siècles passés, de manière à faire sentir que les génies de ces temps-là étoient restés bien en deçà de la sphère de nos lumières, " qu' ils avoient seulement éclairé quelques arpens de la nuit immense qui environne les esprits médiocres ; que les centres de ténèbres commençoient à la vérité à devenir plus rares, et à se resserrer ;

p470

mais que les centres de clarté n' étoient, à beaucoup près, ni assez multipliés ni assez étendus " , et que c' est à nous, que c' est au flambeau de nos " concepts " qu' ont commencé les grandes lumières. Nous prouverons au genre humain que nous sommes ses instituteurs et ses maîtres, et toujours ses bienfaiteurs.

p471

Troisièmement, je serois assez d' avis qu' on fit quelque grand ouvrage, qui

p472

devînt comme le répertoire de nos découvertes et de nos connoissances, et

où, par des renvois sagement ménagés, on tâchât d' accorder les choses les plus opposées, qui ne manqueront pas de se rencontrer dans une si immense production ; d' expliquer celles qu' on n' aura pas voulu énoncer trop clairement ; et de donner ainsi, aux esprits intelligens, le mot de l' énigme, qui restera toujours telle pour les esprits ordinaires. " les renvois, prévus de loin, et préparés avec adresse, ont la double fonction de confirmer et de réfuter, de troubler et de concilier. L' ouvrage entier en

p473

reçoit une force interne et une utilité secrète, dont les effets sourds sont nécessairement sensibles avec le temps " .

Il pourroit arriver qu' à bien des égards les renvois fussent plus dans les mots que dans les choses ; mais cette méthode, annoncée avec une sorte de confiance, en imposera du moins aux ignorans. Je voudrois qu' un ouvrage si important, et qui, " malgré le désordre des matières, sera l' étonnement des siècles " , eût une espèce d' uniformité dans les vûes, dans les principes, dans les enseignemens, et ne passât pas par toute sorte de mains. Mais si l' unité dans aucun genre ne peut s' y trouver ; si même on désespère d' y

p474

mettre la vérité, qui au fond n' est nulle part, si elle n' est pas parmi nous : il faudra

p476

du moins le bien vanter, l' étayer de la faveur des gens en place, et en faire, s' il se peut, le dictionnaire de la nation, même en dépit d' elle. Quatrièmement, pour la plus prompte destruction de tout genre de fanatisme, il est essentiel d' établir dans tous nos ouvrages,

sans distinction aucune de tolérance
religieuse et de tolérance civile,
" car cette distinction est une chimère " ,
le tolérantisme universel, excepté pour
les intolérans ; et ce mot s' entend assez.
Avec ceux-ci seulement, point d' accord,
point de paix ni de trêve. Les plus sanglantes
invectives, les plus piquantes ironies,
le plus méprisant persiflage, les

p477

injures les plus grossières, s' il le faut, et
la juste imputation de tout ce que nous
les jugerons capables de faire, quand
même ils ne l' auroient pas fait : voilà,
par rapport à eux, la seule conduite et
l' unique langage qu' il nous importe de
tenir.

p479

Tout est bon et nous convient, quand
il est question de réhabiliter les vrais principes,
et de renverser l' idole du christianisme,
érigée par la superstition. C' est
contre lui qu' il faut diriger tous nos efforts ;
c' est sur son compte qu' il faut
mettre l' ignorance, la crédulité, le fanatisme,
les guerres, la tyrannie, et tous
les fléaux qui affligent le genre humain.
Nous dégraderons tous ses héros, un
Constantin, un Théodose, un Louis IX ;
nous exalterons au contraire les ennemis
du nom chrétien, un Julien, par exemple,
malgré ses superstitions ridicules aux
yeux des païens mêmes, et malgré

p480

l' horreur de ses sacrifices humains. Nous
tirerons le paganisme, s' il le faut, de
l' avilissement où il est tombé ; nous releverons
ses dieux ; nous donnerons à
toute sa mythologie un sens raisonnable
et les plus spécieuses couleurs ; et nous
en ferons un système de religion bien

supérieur à celui de la religion chrétienne.
Pour saper plus sûrement celle-ci,
nous inventerons des fables ; nous ramasserons
des contes persans, indiens,
ou chinois ; nous réchaufferons de vieilles
histoires sans fondement, que nous
mettrons gravement à côté des siennes ;
nous donnerons, aux choses les plus absurdes,
aux plus grossiers mensonges,
un air de vérité, pour les faire contraster

p481

avec ce qu' elle nous enseigne ; et nous
anéantirons toutes ses preuves, en niant
du ton le plus assuré les titres sur lesquels
elle se fonde.
Devenus physiciens, historiens, géographes,
pour la contredire par-tout avec
succès, nous porterons par-tout l' esprit
systématique et la marche savante de
l' incrédulité ; nous ferons des tableaux

p483

d' hommes et de moeurs, pleins
d' art et d' imagination ; nous arrangerons
les faits au gré de nos opinions, et
toujours pour prouver, contre la religion,
quelque grande vérité.
Cinquièmement, ensuite de cette tolérance
universelle, nous donnerons, pour
premier article de croyance, pour premier
moyen de salut, " de penser et
d' agir librement " ; de douter de tout,
et de ne rien croire ; d' admettre tous les
systèmes, hors celui de la religion,
comme ayant tous leurs raisons et leurs
vraisemblances ; de fonder la plus haute
sagesse sur le plus modeste pyrrhonisme ;
et de faire évanouir ainsi tout l' orgueil
dogmatique et toute la confiance théologique.
Tolérer tout, parce qu' on n' est
sûr de rien ; deux principes qui tiennent
l' un à l' autre, et qui, dans la pratique,
feront de la terre le séjour de la paix et

p484

de la concorde, ou, comme les superstitieux l'appellent, un paradis anticipé. En établissant la liberté de penser, il est clair que nous nous réserverons la liberté de tout dire. En effet, que serviroit à nos vûes qu' on nous laissât l' une, si l' on prétendoit nous ôter l' autre ? Et comment se feroit la communication des lumières, s' il ne nous étoit pas libre de les répandre ? On appellera cette heureuse hardiesse, effronterie, licence. Mais " le public éclairé sait qu' il est utile de tout penser et de tout dire... etc. "

p486

si quelques-unes de ces vérités sont nécessaires, ce sont sur-tout les nôtres, puisqu' elles rompent toutes les chaînes de la contrainte et de l' esclavage.

Sixièmement, après avoir endormi pendant quelque temps les hommes par les beaux noms de grand être, de loi naturelle, et les avoir amusés de tous ces rêves brillans, il faut, autant que nous le pourrons sans nous compromettre, laisser tomber ce voile transparent, par lequel nous gazions nos véritables sentimens, et nous affoiblissions, aux jeux encore timides du profane vulgaire, l' éclat de la vérité.

p487

" il est temps que la raison, injustement dégradée, quitte un ton pusillanime qui la rendoit complice du mensonge et du délire. La vérité est une ; elle est nécessaire à l' homme, elle ne peut jamais lui nuire " . Voici le moment où elle doit briller de toute sa lumière : c' est l' heureux temps de la révolution prédite par nos sages ; c' est le grand siècle, où l' univers entier va devenir philosophe. Il faut donc que quelqu' un de nos chefs fasse paroître un de ces ouvrages vraiment philosophiques et pensés fortement, où sans détour on

prêche le matérialisme ; cette doctrine déjà préparée, annoncée par tant d'écrits, mais pas encore aussi hautement publiée, aussi parfaitement développée, qu'il seroit à désirer.

Là, au mot *dieu*, cet épouvantail des foibles et des imbécilles (et jusqu'ici presque tout l'univers l'a été) on substituera le grand mot de *nature*, en tâchant

p489

de le définir un peu clairement, s'il est possible.

Qu'on y prenne garde, c'est ici l'article important. Si on laisse au peuple ce fantôme de la divinité, ce vieux préjugé, le plus ancien, le plus universel, le plus enraciné de tous ; nous ne tenons plus rien. Les attributs de sagesse, de justice, d'amour pour l'ordre et pour le bien, reparoîtront toujours ; et avec eux renaîtra la loi naturelle ; avec eux se reproduiront les idées de châtimens et de récompenses après cette vie ; par eux le christianisme lui-même reprendra une nouvelle force. Car enfin, il y a entre l'idée de Dieu, telle qu'on l'avoit imaginée, et la loi naturelle, entre celle-ci et la religion du chrétien, plus de liaison qu'on ne croit ordinairement. L'idée de perfection, qui semble attachée à cette dernière, paroît comme un supplément nécessaire à l'insuffisance de l'autre. Dieu une fois supposé, il seroit

p490

assez naturel de penser que ce qui est le plus conforme à sa sainteté et à sa gloire, tire de lui son origine.

Il est donc de la plus grande conséquence de bien faire sentir, que ce que nous admirons le plus dans l'univers, peut être expliqué par des combinaisons fortuites, ou, pour parler plus juste, par l'essence nécessaire des choses, par

p494

les loix du mouvement et les propriétés de la matière.

Ici reviennent ces grandes questions, énoncées par de grands mots déjà tout propres à étonner et à faire impression par eux-mêmes : " si la matière morte se combine avec la matière vivante ? Comment se fait cette combinaison ?

p498

Quel en est le résultat ? Si les moules sont les principes des formes ? Ce que c' est qu' un moule ? Si c' est un être réel et préexistant, ou si ce n' est que les limites intelligibles d' une molécule vivante unie à de la matière morte ou vivante ; limites déterminées par le rapport de l' énergie en tous sens, aux résistances en tous sens " ? Questions savantes et profondes, par lesquelles nous aurons si heureusement présumé dans d' autres ouvrages.

Ici encore nous aurons grand soin d' établir, " qu' il n' y a point d' ordre proprement dit dans la nature... etc. "

p503

c' est d' après ces éclatantes vérités que nous ferons voir, que c' est sans ordre, sans règle, sans l' intervention d' aucun être intelligent, et seulement en conséquence des loix nécessaires du mouvement et des propriétés de la matière, que le soleil, par exemple, ce globe ardent et lumineux, a été formé par l' embrâsement d' une planète, qui s' est si justement trouvée à telle distance plutôt qu' à telle autre : que, par une suite des mêmes loix, notre terre pourroit bien s' enflammer à son tour, et devenir soleil pour un autre monde, qui, dans le temps précis, se trouveroit avoir besoin de sa chaleur et de sa lumière : que tous les astres, s' attirant, se repoussant en raison de leur

masse et de leur distance, gravitant les uns vers les autres et vers un centre commun, suivent par des loix si simples leur marche constante et régulière, sans que ces loix aient d' autres principes qu' elles-mêmes, sans que cet arrangement, ce rapport des astres entre eux, leur distance et leur masse réciproque, si justement combinées pour les effets qui en

p504

résultent, aient été réglés d' une manière si précise, autrement que par la nécessité des choses ; nécessité qui, comme nous l' avons dit plus haut, n' est pas une force aveugle, mais qui n' est pas non plus une force intelligente : que sur notre globe les plantes, les arbres, les animaux, les hommes, les insectes, les fruits, les fleurs, toutes les productions de la terre qui nous ravissent par les rapports innombrables et si heureusement rencontrés que nous y appercevons, ne sont en effet que des rencontres nécessaires de germes, de molécules organiques, de parties similaires, sans que les molécules, les germes primitifs, les moules intérieurs aient d' autre cause que l' essence et les propriétés de la matière.

p505

Ici, comme sur tout le reste, il s' agit moins de raisonner, de prouver, que d' embrouiller, d' envelopper, de nier, d' affirmer, de répéter, et de conclure ; et au fond le poste le plus tenable pour nous, c' est le scepticisme. Nous aurons contre nous des géomètres profonds, les plus savans astronomes, les physiciens les plus éclairés ; car ceux-ci croient tous en Dieu : mais à coup sûr ils se sont trompés, puisque tout homme est sujet à l' erreur. Nous ferons valoir en notre faveur le système de Newton et ses principes, quoiqu' il ait été si religieux envers la divinité : quelque phrase de Descartes, quoiqu' elle suppose une intelligence,

qui dispose avec sagesse le mouvement
et la matière : quelque expérience

p506

de Needam, que nous donnerons comme
une démonstration des générations équivoques
si propres à notre système ; quoique
cet auteur ne soit nullement favorable
au matérialisme ; quoique cette

p507

expérience, telle qu' il l' a rendue, ne
prouve en aucune manière ce qu' on lui
fait prouver ; quoiqu' il n' admette pas
même cette sorte de génération, considérée,
par les meilleurs observateurs,
comme une des plus monstrueuses productions
des siècles d' ignorance, ou une
des reproductions les plus bizarres de la
moderne philosophie.

p509

Il importe peu que ces gens-là soient
pour nous, pourvu que sur notre parole
on parvienne à le croire. Et d' ailleurs,
nous serons bien forts, quand nous aurons
parlé de l' énergie de la nature, de son
laboratoire secret, de ses filières, etc. Etc. ;
quand, de la croyance générale, nous aurons
appelé si hautement à l' expérience ;
que nous aurons tout ramené à la physique,

p510

que si peu de gens savent assez pour
relever nos méprises ; que nous aurons
placé quelques termes de géométrie,
quelques propositions que personne n' ignore
et que nous aurons appliquées bien
ou mal ; que nous aurons équivoqué sur les
infiniment grands et les infiniment petits.
Par-là du moins nous aurons fait un étalage

d'érudition, qui impose presque toujours ; et, comme c'est la prévention qui décide, nous aurons tout fait quand nous aurons prévenu en notre faveur. Septièmement, la connoissance la plus nécessaire à l'homme, ont très-bien dit les sages de tous les temps, c'est celle de l'homme même ; et c'est à nous encore qu'il étoit réservé de peindre l'homme tel qu'il est. Par-là nous lui ôtons les folles espérances qui le trompent sur l'avenir, et l'empêchent de jouir du présent ; les craintes religieuses et les vaines terreurs, qui le rendent lâche et pusillanime, qui l'empêchent de se délivrer de la vie lorsqu'il commence à s'ennuyer de vivre, qui, par l'idée d'un mal chimérique,

p511

le privent souvent d'un bien réel, qui circonscrivent son être et l'usage de ses facultés au lieu de les étendre, qui bornent sa jouissance et empoisonnent ses plaisirs. L'homme est une machine mieux organisée peut-être que celles qui l'environnent, mais toujours machine. " il peut être comparé à une harpe sensible qui rend des sons d'elle-même,... etc. "

p512

ô homme ! Laisse donc ces vaines prérogatives dont te flattoit un stupide orgueil, et souffre que le sage te ramène à ta véritable dignité ! L'homme tient son rang dans l'échelle des êtres ; il est précisément dans le degré au dessus de l'orang-outang ; il a deux facultés, " la sensibilité physique et la mémoire ; ces deux facultés lui sont communes avec les animaux. Il leur est supérieur seulement par la différence

p513

d'organisation ; parce qu' il a des mains, par exemple, et non des pattes " ; ce qui, comme on le voit assez, ne l' empêche pas d' être lui-même un pur animal, un être purement physique. C' est ce que nous prouverons sans difficulté, en faisant dériver toutes ses facultés intellectuelles et morales, comme on les appelle, de la faculté de sentir et des opérations de la matière.
" et d' abord vous trouverez que *sentir* est cette façon particulière d' être remué,... etc. "

p516

ce système physique, si simple, si lumineux, si fécond, explique tout et répond à tout. C' est celui de la sympathie

p518

et de l' antipathie, ramené à des principes évidens ; ce ne sont plus les qualités occultes de l' ancienne philosophie, ce sont les vraies propriétés de la matière. De là il résulte que tout est nécessaire dans l' homme comme dans le reste du monde physique ; qu' en lui, il n' y a point de liberté ; que tout y est sujet aux mêmes effets, aux mêmes loix, aux mêmes mouvemens que le reste de la nature : " avec cette différence cependant qu' il est mu par un organe intérieur,... etc. "

p519

tout ceci équivaut à une démonstration ; et rien sur-tout ne me paroît mieux imaginé que cette doctrine de l' *organe intérieur* . Elle porte avec elle, pour caractères essentiels, la clarté, la simplicité, et la précision. Si l' homme n' est pas libre, il n' y a point pour lui de bien et de mal moral, point de vice ni de vertu : et dès-lors tous les fers sont rompus, toutes les entraves sont brisées ; l' homme n' a plus qu' à suivre son penchant, qui d' ailleurs le détermine

nécessairement. Aussi ne pouvons-nous trop élever les passions. Nous leur donnerons en toute rencontre l'avantage sur la froide et imbécille raison ; nous les présenterons, comme le mobile des grandes actions et la source unique du vrai bonheur. " ce sont les passions fortes qui font exécuter les actions courageuses, etc. "

p521

ici cependant, et lorsqu'il est question de vérités qui ont rapport aux mœurs, il pourroit suffire, dans de certains cas, de poser les principes sans en tirer les conséquences. Que dis-je ? Il seroit peut-être encore nécessaire, pour adoucir aux yeux du vulgaire une doctrine si relevée et si

p522

contraire à ses préjugés, d'inviter fortement les hommes à la vertu ; de déclamer contre leurs vices ; de leur faire sentir combien ils se sont détournés des sentiers de la vérité et du bonheur ; de leur parler de l'honnêteté, de la bienfaisance, de l'empire des mœurs et de la sagesse. Je ne vois en tout ceci qu'une difficulté ; c'est la contradiction qu'on pourroit trouver entre nos principes et nos raisonnemens. Si tout est nécessaire, nous dira-t-on, si l'homme est lui-même sous l'empire de la nécessité ; pourquoi faire un livre pour l'éclairer ? Il est ce qu'il doit être ; des causes nécessaires ont amené son état actuel, et toujours pour le bien de la grande famille, pour le maintien du tout, auquel la nature, qui soumet toutes les forces, toutes les essences, tous les êtres, est essentiellement forcée de tendre ; il est comme tout le reste, dans l'ordre de la nature, où tous les êtres ne font que suivre les loix qui leur sont imposées. Ce sont les essences des choses

p523

qui ont amené ses idées, ses vûes, ses penchans, et jusqu' à sa religion que vous voulez détruire. La nature est-elle donc contraire à elle-même ? Prétendez-vous contrarier vous-même son ouvrage, sous prétexte de le rétablir ? L' homme, qui n' a point de mouvemens spontanés, qui n' est point libre, peut-il se dépraver lui-même ? La nature se déprave-t-elle ? Empêcherez-vous d' ailleurs la pierre d' être pesante, le feu de brûler, l' homme d' être méchant, si par son tempérament et son organisation il est nécessité à l' être ? " il est dans l' ordre que le méchant nuise, parce qu' il est de son essence de nuire " . Pourquoi donc, et à quoi bon tant d' instructions, d' exhortations, d' éloquentes déclamations ? Instruisez la pierre qui tombe, et invitez-la à suspendre sa chute ; reprenez le feu qui brûle, et exhortez-le à réprimer son activité. Si l' homme est un être purement physique, quel plus grand pouvoir prétendez-vous sur lui ? à tout cela cependant il y a une réponse, et la voici. La même nécessité qui vous force à être bon ou méchant, me

p524

contraint à vous exhorter, à vous éclairer, à vous reprendre, à faire un bon ou un mauvais livre. Nous avons tous raison, puisque nous sommes tous sous le fatal empire de la nature et de la nécessité.

Au reste, il est aisé de sentir " combien nos principes sont les seuls qui puissent donner à la morale une solidité inébranlable... etc. "

p525

toute cette morale, établie en dernier ressort sur notre propre intérêt, porte, comme on le voit assez, sur le seul fondement raisonnable, le seul que rien ne puisse ébranler. On n' aura pas besoin

p528

de recourir aux chimères théologiques, pour régler sa conduite dans ce monde visible. On sera en état de répondre à ceux qui prétendent que sans un Dieu il ne peut y avoir de morale. La nôtre, étant prise de la nécessité des choses, a encore un autre avantage ; dans les maux de la vie, elle nous console efficacement. *nous souffrons*, pouvons-nous dire avec les plus doux sentimens de confiance et de résignation, *parce qu' il est de l' essence de quelques êtres de déranger l' économie de notre machine* .
Huitièmement, enfin, pour la perfection

p529

du grand oeuvre que nous entreprenons, il nous reste à ôter aux hommes le joug onéreux de la société civile, et sur-tout à les tirer du dur esclavage où les retiennent la puissance et la politique des souverains.
à l' égard de la société, " il est impossible d' imaginer pourquoi, dans l' état primitif un homme auroit plutôt besoin d' un autre homme, qu' un singe ou un loup de son semblable " . Il faut donc, s' il se peut, ramener tous les peuples à cet état où nos bons aïeux ne connoissoient ni les noeuds du mariage, ni les liens du sang. " leurs unions se formoient au hazard,... etc. "

p530

dans sa première origine, avec cette manière de vivre simple et solitaire, il n' avoit point à réfléchir, à raisonner ; il n' étoit fait que pour sentir ; et " j' ôse presque assurer, que l' état de réflexion est un état contre nature, et que l' homme qui médite est un animal dépravé " .

p531

Mais enfin si les liens de l'habitude sont trop forts, si le préjugé est trop enraciné,

p533

s' il ne nous est pas possible d' arracher les hommes à cette dépravation, à cette contrainte, auxquelles les a réduits la société civile qui les a si fort rapprochés ; il faut du moins tout oser et tout dire, pour rompre les fers honteux que forgent aux nations ceux qui les gouvernent. Et n' est-il pas bien étrange que " l' homme se soit soumis sans réserve à des hommes comme lui,... etc. "

p534

c' est donc contre eux qu' il faut déclamer avec une nouvelle force et un noble enthousiasme. Il faut souffler l' esprit républicain dans les monarchies : armer, par nos écrits et nos discours, les sujets contre leurs princes : faire la guerre aux rois de la terre, comme aux dieux du ciel : briser le sceptre dans leurs mains : " rendre à la société le pouvoir de révoquer celui qu' elle accorde... etc. "

p537

pour y parvenir, ne craignons pas de dire des souverains tout le mal que nous pourrons ; de les calomnier, s' il le faut, dans nos histoires et aux jeux de

p539

l' univers ; de leur parler à eux-mêmes en instituteurs et en maîtres ; de leur dire à tout propos les injures les plus outrageantes ; de les appeler le vulgaire, la populace des rois ; de dégrader leur majesté ; de peindre, d' exagérer par-tout les

abus du pouvoir, sans en reconnoître,
avec les vils politiques et les froids moralistes,
la prétendue nécessité et les avantages ;
de saper le trône, et de renverser
du même coup l' autel sur lequel il s' appuie.
L' autorité des rois et celle des pontifes
se soutiennent réciproquement ; il
faut donc frapper en même temps sur
l' une et sur l' autre. " les ministres

p540

du très-haut, toujours tyrans eux-mêmes... etc. "
décrions donc à la fois et les
rois et les prêtres et les magistrats : appelons-les
des oppresseurs, des brigands,

p541

des insensés, des fourbes, des méchants ;
et nous au contraire, nous prouverons
que l' esprit philosophique est le
grand pacificateur des états, et que nous
sommes les sages par excellence et les
amis de la vérité.

p542

*au bas du projet, le comte reprend et
continue ainsi :*

ô mon père ! Quelle sagesse que la leur !
Ou plutôt, quels monstrueux excès ! Et
quelle frénésie ! Il n' y a donc plus rien de
sacré pour la nouvelle philosophie ! Voilà
donc, réunis sous un même point de vue,
les systèmes que j' adoptois, et les moyens
dont ces amis de la vérité se servent pour
les répandre ! Voilà tous les délires que
leurs passions enfantent, et qu' ils mettent
à la place des clartés vives et pures
que la religion nous présente ! L' exposition
même qu' ils nous font de leurs dogmens
insensés et pervers, dégagée de toutes
les précautions dont ils usent pour
les adoucir, de tout l' étalage qu' ils emploient
pour les faire valoir, ne suffiroit-elle
pas pour les réfuter ? Le christianisme

a ses preuves, en même temps
qu' il a ses mystères ; mais eux, que nous
offrent-ils ? Des mystères sans preuves,
accompagnés des plus grandes absurdités.
La matière et le mouvement formant de
toute part des chef-d' oeuvres par des

p543

combinaisons que rien ne produit, que
rien ne combine, si ce n' est une aveugle
et fatale nécessité ; des effets sans cause
proprement dite ; une nature par-tout en
contradiction avec elle-même ; des suppositions
toutes gratuites ; des définitions
arbitraires posées en principes ; des organes
de nos sensations, de nos perceptions,
confondus avec la sensation et la
perception qu' ils occasionnent ; toute vérité
morale anéantie ; toutes les passions
mises en liberté ; l' homme réduit à vivre
dans les forêts comme les animaux dont
il fait seulement la plus noble partie,
ou, selon quelques-uns, la partie la plus
dépravée ; la confusion à la place de l' ordre,
et l' anarchie substituée à l' autorité
civile et à la sagesse du gouvernement :
c' est donc là à quoi se réduit toute leur
doctrine ! La fausseté dans le caractère et
les démarches ; la hauteur dans les enseignemens
et les procédés ; l' ironie, l' invective ou
la séduction dans le langage ;
la bizarrerie, l' affectation dans les mots ;
l' entortillement et l' enflure dans les pensées ;
l' enthousiasme et le délire dans

p544

l' imagination ; la hardiesse et l' inconséquence
dans les raisonnemens ; la tyrannie
dans les opinions, tout en prêchant
le toléranisme ; par-tout les cabales, le
manège et l' intrigue, l' audace ou la singularité,
une charlatanerie perpétuelle ;
voilà sur quoi se fondent leurs succès : et
ils ont pu faire des dupes ! Et ils ont pu
trouver de la considération et du crédit !
Et ils n' ont pas encore révolté contre eux
le genre humain ! Ah ! En effet, le genre

humain est donc bien stupide et bien dépravé !
Mais que dis-je ? Leur secte est si
peu nombreuse, malgré leur prétendu
triomphe et leurs clameurs ! Elle se décrédite
si heureusement de jour en jour !

p546

Encore quelques ouvrages dans le goût
de celui qu' ils proposent, dans le genre
qu' ils ont essayé avec tant de témérité ;
et l' illusion se dissipera entièrement : avec

p547

un peu de droiture et de principes dans
ceux qui les lisent, non, je ne voudrais
que leurs livres pour achever de les décrier.
Mais les principes sont si rares ! On se
laisse si aisément séduire ! Aussi, mon
père : je viens de donner ma clef à Veymur,
pour qu' il brûle sans pitié tous les
ouvrages de cette nature que j' avois pris
soin de recueillir. Eh, de quel malheur
ne serois-je pas la cause, si, pendant ma
vie ou après ma mort, quelques-uns de
ces livres tomboient par ma faute entre
les mains d' un infortuné ! Un accès de
fureur, une mort violente seroit le triste
fruit qu' il retireroit de cette lecture ; et

p548

en les brûlant, je la lui aurois épargnée.
Ah ! Quel fléau pour l' humanité, que nos
sages, si, selon la réflexion que vous en
avez faite, la nature n' avoit mis dans le
coeur des hommes cet instinct moral, qui
combat avec force leurs dogmes impies ;
et si d' ailleurs ils ne finissoient par se
combattre et se détruire eux-mêmes ! Quelle
perte pour nous que celle de la religion,
s' ils avoient pu réussir à nous la ravir
pour toujours ! Hélas ! Sans elle, nulle

p549

croyance à laquelle on puisse se fixer ;
nulle félicité à laquelle on puisse s' attendre,
et encore moins à laquelle on
puisse s' arrêter : on est entraîné par une
pente rapide ; on va de désirs en désirs,
de jouissance en jouissance, se perdre
dans tous les excès, et s' abîmer le plus
souvent dans toutes les horreurs de l' infortune
et du désespoir. On perd de vue

p550

tout ce qu' il y a de plus consolant, pour
ne se réserver d' autre espoir que le néant,
et d' autres motifs de résignation que la
dure loi de la nécessité : tandis que dans
la religion tout porte à la modération,
à la tempérance, à la sagesse ; tout concourt
à entretenir l' égalité d' ame, le contentement,
et la paix, au sein même des
souffrances ; tout nous soutient, nous
anime, nous console, et nous conduit
au bonheur.

Vous croiriez, me disiez-vous, mon
père, à la religion chrétienne, à ne l' envisager
que par son rapport à la vertu ;
et moi, j' y croirois aujourd' hui, à ne
l' envisager que par son rapport avec la
véritable félicité.

Nos philosophes, pour mieux jouir,
s' ôtent les plus sûrs moyens d' être heureux.
Ils s' ouvrent une source intarissable
de chagrins et de peines ; et l' unique remède
qu' ils préparent à leurs maux, est
de se délivrer de la vie. Mais dans leurs
principes mêmes, sont-ils donc bien certains
qu' il n' y ait rien au delà ? Eh quoi !
La nature, si prévoyante en apparence et

p551

si sage dans sa marche, tout aveugle
qu' on la suppose dans le principe de ses
opérations ; cette nature, qui a réuni
tous les hommes dans le penchant uniforme
à admettre de certains principes,
comme nécessaires au maintien de l' ordre
et de la société ; qui leur a donné universellement

les notions du bien et du mal moral ; qui leur a imprimé l' idée, le sentiment de l' immortalité ; qui déjà même a uni si heureusement ici-bas le trouble et les remords au vice, la paix et le contentement à la vertu ; ne pourroit-elle pas aussi, par ses combinaisons diverses, avoir fait un paradis pour les bons, et un enfer pour le matérialiste, pensant comme il pense, agissant comme il agit ? Et n' y auroit il pas en effet moins de difficulté à le présumer, qu' il n' y en a à croire avec ces faux sages que tout ce que je vois de si bien enchaîné, de si bien ordonné dans l' univers, a été produit seulement par une fatale nécessité ?

LETTRE 4

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)